



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

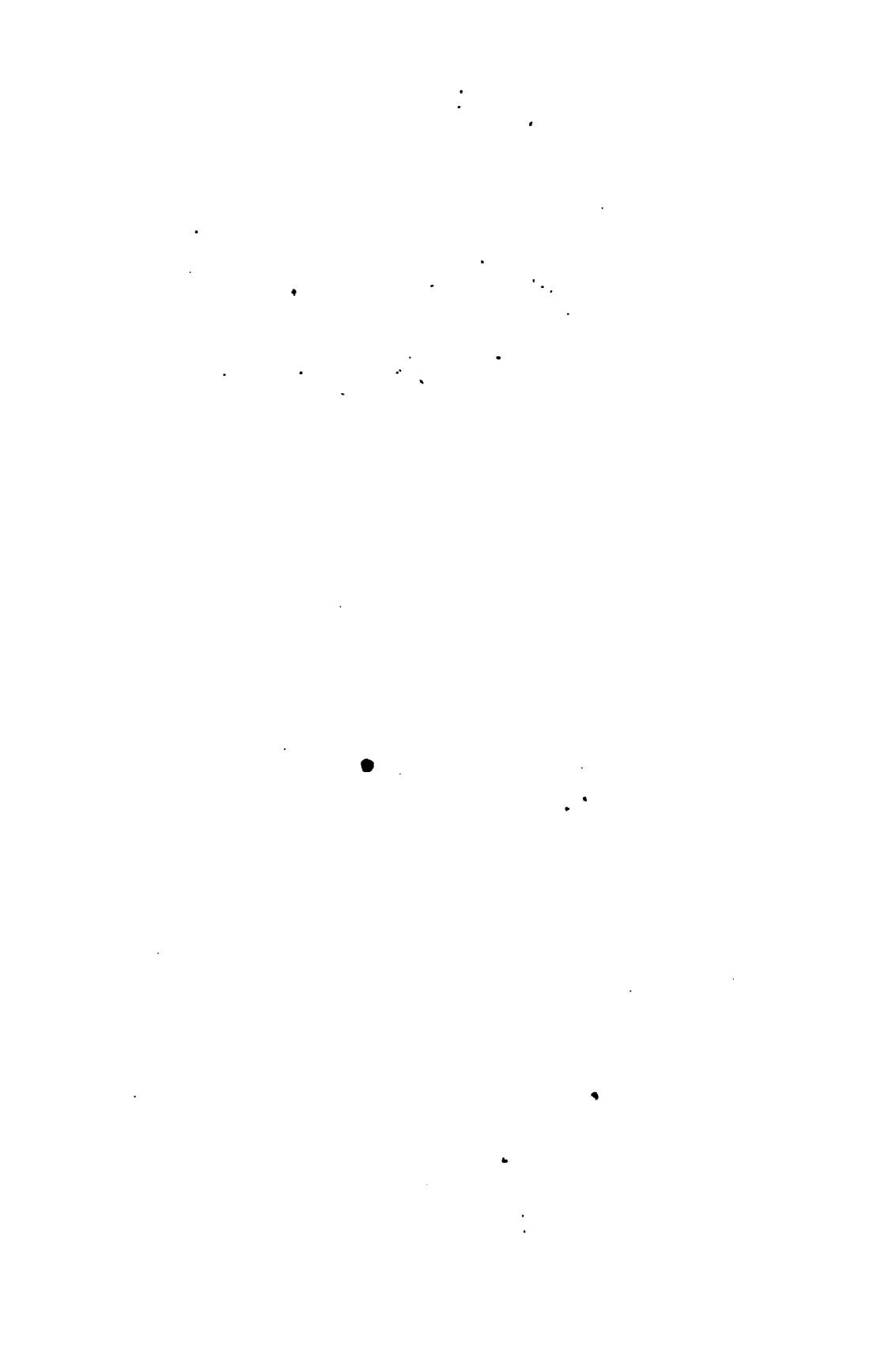


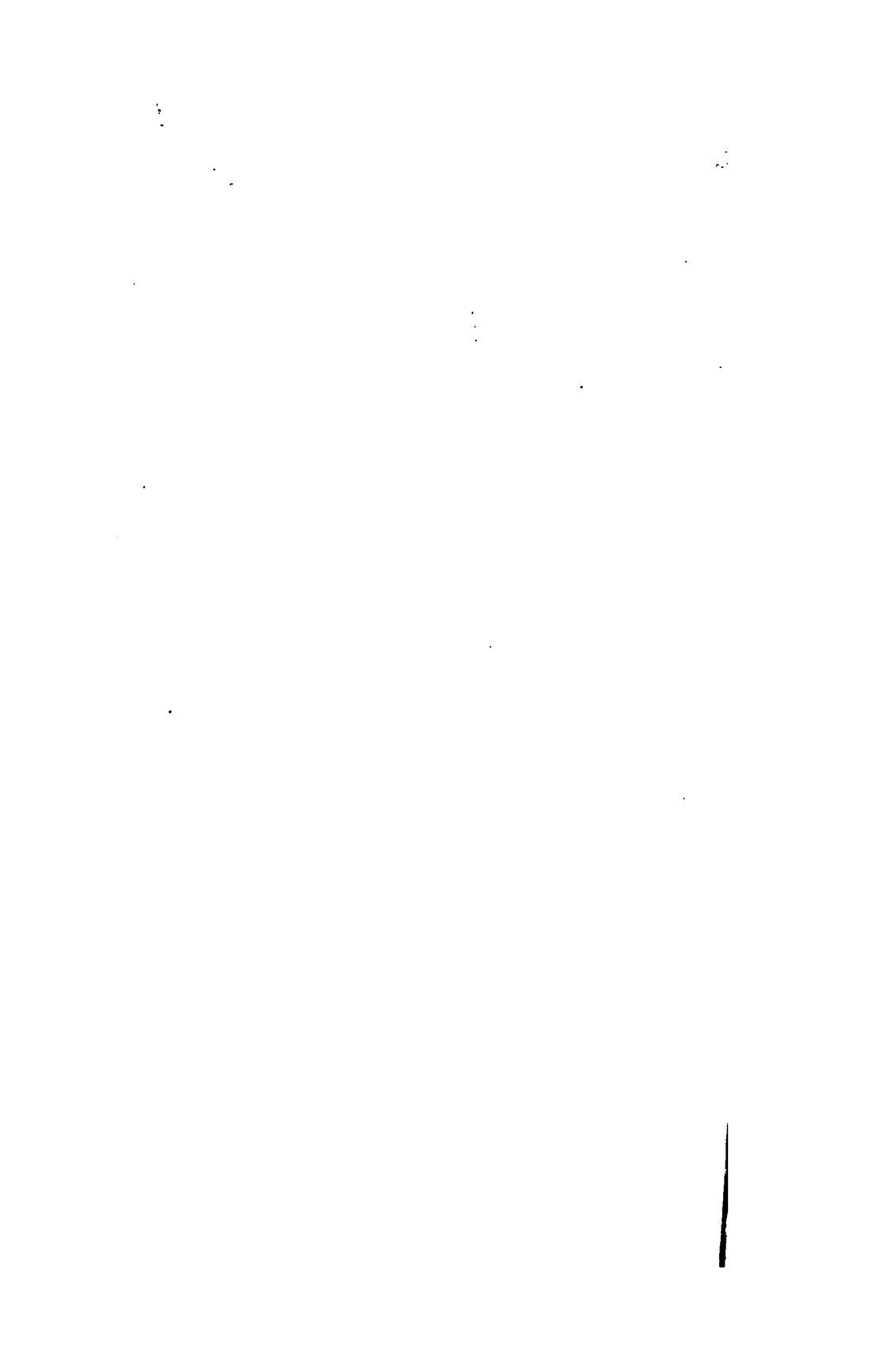


600070667W











BEAUTÉS

DE LA

POËSIE ANGLAISE:

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN,

Auteur des "Nouvelles de l'Autre Monde," de "Pauline et Marcelin," des "Étrennes à la Jeunesse," de "la Mythologie comparée à l'Histoire," des "Fables Nouvelles," d' "A Travers Champs," de "Rome Papale," des "Epis et Bluets," de la "Folle du Logis," des "Ronces et Chardons," du "Testament d'Eumolpe," &c.; et Traducteur des "Contes de Canterbury" de Chaucer, des "Shakespearean Gems," des "Fables de Christopher Smart," des "Fables de Gay," des "Moines de Kilcrea," &c. &c.

"Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci."

VOL. V.



LONDRES:

ROLANDI, LIBRAIRE, 20, BERNERS STREET, W.

1872.

280. i. 169.

DEYDEN PRESS:

IMPRIMERIE DE J. DAVY ET FILS, 137, LONG ACRE,
LONDRES.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

	Nombre de Copies.
Anonyme	20

UN ÉPISODE

de la vie d'un Poète.

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable."

Le Jeudi 21 Décembre nous remettons entre les mains de Messieurs Davy and Sons, nos imprimeurs, la liste de nos Souscripteurs à ce cinquième et dernier volume des "*Beautés de la Poésie Anglaise*," liste, entre nous, brillant plutôt par la qualité des noms que par leur quantité.

Or, le 23 Décembre, nous recevions la lettre suivante que nous avons regardé de prime abord comme un *Hoax* imposé à notre crédulité, à notre amour-propre mal entendu . . .

"L'amour propre est hélas le plus sot des amours !"

comme disait *feue* Madame Deshouillères . . .

Et à ces pauvres petites passions déplorables, qui comme l'ivraie, s'infiltrèrent en nos cœurs. La lettre était ainsi conçue :—

"Monsieur le Chevalier,

Ayez la bonté de m'inscrire comme souscripteur à votre cinquième volume des "*Beautés de la Poésie Anglaise*," pour 20 copies.

"Je désire que ma souscription soit mise sous ce titre :

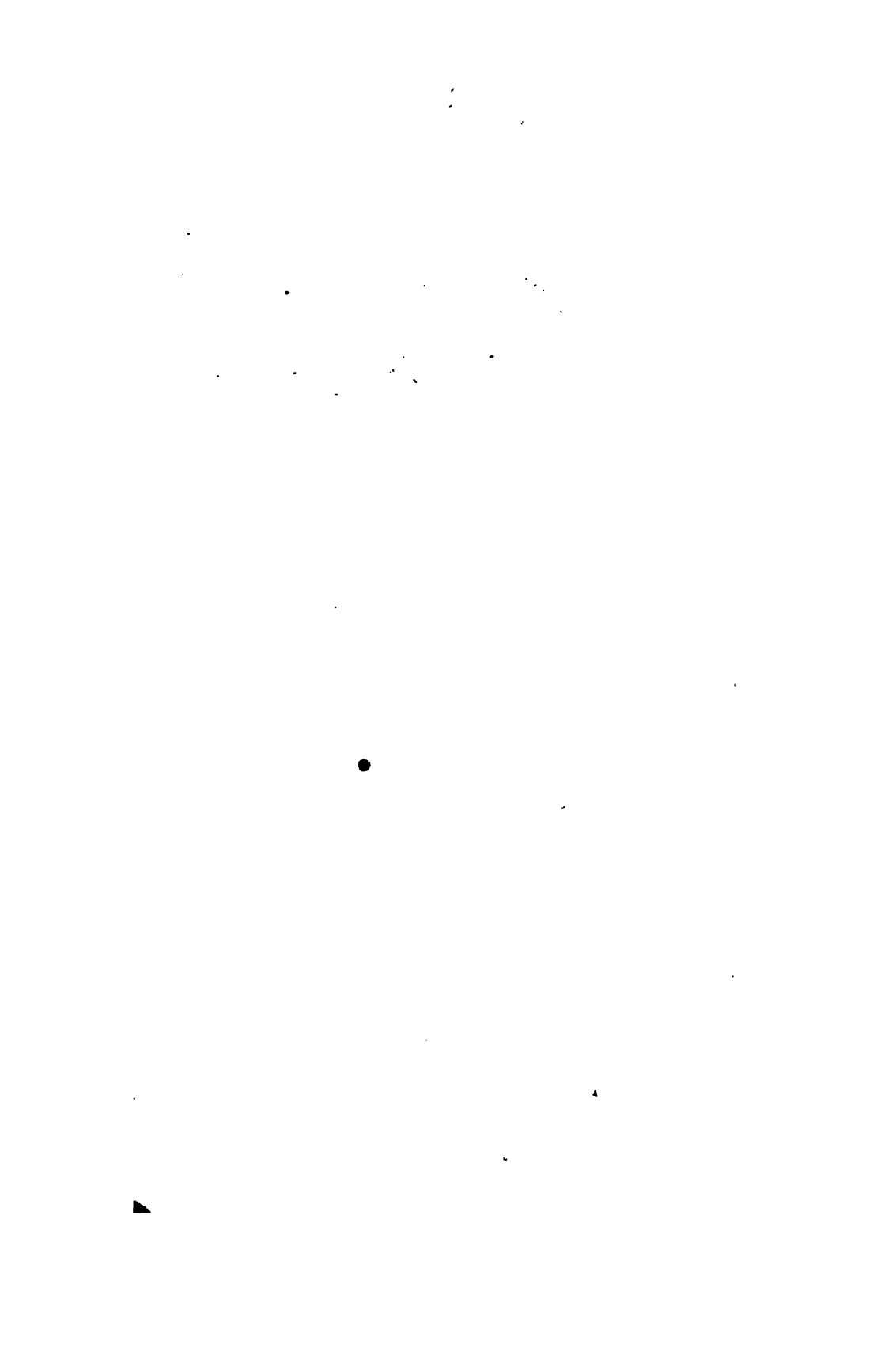
"ANONYME.

"Mon idée est—que cette souscription soit un témoignage d'estime envers le poète qui a écrit dans '*La Folle du Logis*,' '*Le Chemin de la Gloire*,' et '*Arlequin chez les Peaux Rouges*.'

"Mais mon idée principale est de donner un témoignage d'admiration au traducteur,—of '*The Canterbury Tales*;'—of '*The Shakesperean Gems*,' et de ces deux bijoux : '*The Flower and the Leaf*' of our great Chaucer, and of '*The Monks of Kilcrea*;'—l'ouvrage le mieux réussi que je connaisse, et je suis en cela de l'avis de l'*Athenæum*.







DÉDICACE.



A L'ÉTERNELLE GLOIRE

DES

POÈTES ANGLAIS ET AMÉRICAINS,

Nous dédions, en toute humilité, cette reverbération de leurs
grands et sublimes génies,

NOUS

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

AUX POÈTES ANGLAIS,
DES ANCIENS SIÈCLES,
DEPUIS ET MÊME AVANT CHAUCER,
AUX POÈTES ANGLAIS,
DE CE SIÈCLE,
JUSQUES ET Y COMPRIS LE POÈTE LAURÉAT
ALFRED TENNYSON,
QUI DONNE SA DATE À NOTRE OUVRAGE,
NOUS DÉDIONS CE CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME
DES
"BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE:"

Qui ne comprennent pas moins de 1500 Poèmes de 500 Auteurs
différents.

Sans les trésors divers, par nous découverts, au British Museum—
nombre de ces oiseaux chanteurs, eussent été à jamais—oubliés—
MORTS !

C'est une belle Chose que de ressusciter le Génie ! Nous nous
honorons d'avoir été dans ce sens un RÉSURRECTIONISTE !

CHEVALIER DE CHATELAIN.

CASTELNAU LODGE.

19 Janvier 1872.

PRÉFACE

AU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME

DES

BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE.

LECTEUR, êtes vous comme moi? Je déteste les préfaces—et cependant j'en ai ce qui s'appelle la religion, le culte. Je les lis attentivement, mais je n'aime pas en écrire. En 1859, il y a de cela bien longtemps, bien longtemps, j'ai écrit une préface pour mon premier volume des "Beautés de la Poésie Anglaise," intitulée "L'Editeur et le Critique." Or cette abominable préface a failli me brouiller avec une partie de l'humanité *at large*, et avec les critiques que je voulais bien ne pas offenser pourtant, mais qui ont pris la mouche contre moi—pour quelques vérités par trop peu vêtues, que j'avais eu l'effronterie d'éditer. Pauvre moi! Chat échaudé craint l'eau froide! aussi quand je publiai le 3^e volume des "Beautés," "Rayons et Reflets," j'eus soin de raconter à mes lecteurs, une petite histoire de *Madame ma Clara*—qui m'a préservé de la foudre.

Eh bien! lecteur, aujourd'hui je vais encore vous brûler la politesse, en vous brûlant une préface dans laquelle j'aurais à vous dire—que j'ai tâché de traduire tous ces beaux poèmes que je vous offre, au mieux de mon pouvoir,—*Cui bono?* Vous savez bien, depuis que nous nous connaissons, et nous nous connaissons de vieille date, que

je n'ai jamais eu la prétention de vous donner vos propres perles trop richement montées. Mon but, mon seul but a été de faire connaître à mes compatriotes que vous possédez ces perles, ces trésors, et qu'ils aient à faire trêve à leur égoïsme, qui consiste à persister à n'apprendre aucune langue étrangère ; mes chers compatriotes s'imaginant que la langue française est le phénix des langues, et que *l'Anglais* et *l'Allemand* sont deux petites pauvretés qu'il est bon de laisser de côté, sans leur faire la charité d'une étude.

Cela dit Ecoutez mon conte, comme celui que je vous ai narré en 1863, à propos des " Rayons et Reflets," je le prends dans le répertoire de l'auteur " of the Sedan Chair"—dans le répertoire—" *an Inexhaustible Bottle*," de Madame Clara de Chatelain, mon *fidèle et aimée* collaborateur ma chère femme! (1)

La *moralité*—me servira de *mot de la fin*
comme on dit en France!

(1) From the " Dalecarlian Conjuror's Day-book."

TROIS CHANCES DE BONHEUR.

CONTE BLEU.

Deux ouvriers cardeurs traversaient un petit bois pour se rendre chez leur nouveau patron, lorsqu'ils aperçurent deux poissons, à savoir un brochet et une carpe dorée, qui gisaient au beau milieu du sentier, étant sans doute tombés du panier d'un pêcheur.

"Ce serait un morceau délicat à mettre sous la dent," fit observer le plus jeune des ouvriers, ayant nom Franz, qui, bien que friand et même goulé au superlatif, était la paresse incarnée; "ce serait trop d'embarras de les emporter, sans parler de la peine de les faire cuire et de les assaisonner convenablement?"

Ce disant, de la pointe du pied, il écarta les poissons de la route.

Son compagnon, plus réfléchi, plus futé, et, disons-le tout d'abord, au cœur mieux placé que lui, fit observer qu'il se moquerait pas mal de la peine, mais les poissons étaient lourds, longue était leur course et ce serait une perte de temps de les emporter, cela les attarderait trop—quoique ce fût un beau présent à faire à leur nouveau maître?

"Toutefois," ajouta Anthony, "comme nous ne pouvons profiter de cette aubaine et qu'il n'est pas probable que quelqu'un vienne dans ce lieu solitaire, je vais les remettre dans leur élément primitif, ces pauvres bêtes?"

Et exécutant sa pensée, il jeta les deux pauvres poissons dans un ruisseau qui courait en babillant parmi les buissons voisins.

Bientôt ils rencontrèrent un homme portant sur son épaule un filet et autres ustensiles indiquant qu'il devait être pêcheur de son métier, bien qu'il eût une figure étrange et surnaturelle, et de longs cheveux qui tombaient comme des algues et lui donnaient un air fauve.

“ Où sont mes poissons ? ” fit-il d’une voix rude. L’aîné des cardeurs répondit : “ Je suis fâché que vous ne soyez pas arrivé un instant plutôt, maître pêcheur, car vous les eussiez trouvés. ”

Puis il expliqua comment il les avait rendu au ruisseau, faisant observer qu’il suivait toujours cette maxime de haute antiquité ;

“ Ne gaspillez jamais...même le superflu ! ”

Les yeux de l’inconnu devenus étincelants exprimèrent la bienveillance.

“ Vous avez rendu deux de mes sujets à mon royaume liquide ” dit-il, “ chose que vous autres habitants de la terre, faites rarement, et puisque je vous les eusse achetés, si vous les aviez gardés, comme un bon prince que je suis, je trouve que ce n’est que justice de vous récompenser tout de même. Demandez-moi donc ce que vous voulez, et tout de suite vous l’obtiendrez. ”

Le cardeur de laine vit alors qu’il avait affaire à un Nix (Lutin d’eau) appartenant au ruisseau, et il s’empressa d’ôter sa barette respectueusement, tout en lui répondant d’un ton mâle, quoique modeste : “ Eh bien ! puisque votre Seigneurie veut bien récompenser un aussi petit service, ” dit-il, tout en jetant un regard sur sa carde, “ je serai amplement satisfait, si toutefois cela plaît à votre Seigneurie, de pouvoir toujours trouver ma carde garnie de laine. ”

“ Accordé ! ” dit le Nix. Il avait disparu quand les deux amis, qui avaient été saisis d’une crainte respectueuse, osèrent lever les yeux.

Anthony regarda sa carde ; elle était remplie de la plus belle laine qu’on pût voir.

“ Ma fortune est faite, ” s’écria-t-il, faisant de folles gambades dans l’excès de sa joie. “ Je veux maintenant m’établir pour mon propre compte, au lieu de me louer à un nouveau maître. Je ne chômerai jamais puisque j’aurai toujours de la laine, et je t’emploierai, toi, Franz, car je ne veux pas qu’on puisse dire que dans la prospérité j’aie oublié mon ami. ”

“ Oui, mais cela n’empêche pas que vous avez fait un souhait absurde, ” retourna Franz, d’un ton chagrin. “ Puisque l’occasion s’en présentait, pourquoi ne pas avoir demandé à sa Seigneurie de l’argent à bouche-que-veux tu ? Alors nous eussions vraiment pu nous goberger et faire la noce à notre aise. ”

— “ Mais, mon garçon, n’est-ce pas là une fortune ? ” s’écria

Anthony, tirant une poignée de laine de la carde, qui laissait échapper ses trésors floconneux comme une cheminée vomirait sa fumée. "Avec un peu d'industrie, nous serons bientôt riches. Que peut-on désirer de mieux?"

"Eh ! mais, s'écria Franz, "que pourrait-on souhaiter mieux qu'une fortune toute faite, sans qu'il fût besoin de travail, ni de peine pour l'acquérir?"

Tout en marchant, il se répandit en plaintes contre la mesquinerie du Nix, qui ne lui avait pas accordé à lui aussi un souhait,—comme si le bienfait octroyé à son ami était une injure à lui faite, bien qu'Anthony eût offert si généreusement de lui faire partager sa bonne fortune.

Bientôt ils arrivèrent à l'endroit où le ruisseau, dans lequel les poissons avaient été jetés, faisait sa jonction avec le petit lac.

"Ceci doit être le quartier général du Nix," dit Franz, "donc, c'est ici que j'attendrai que sa Seigneurie, sorte des eaux, et me donne quelque chose à moi."

Ce fut en vain qu'Anthony lui représenta que le Nix ne venait à l'appel de personne, que ce serait perdre son temps—le temps, l'argent le plus précieux dont on doit être économe—que de demeurer là dans une aussi futile espérance. Son paresseux compagnon lui déclara qu'il ne bougerait pas de là, surtout puisqu'il n'avait plus besoin de travailler, la laine de la carde ne devant jamais s'épuiser.

Anthony hocha la tête : "Vous n'apprendrez jamais," dit-il, "que les alouettes toutes rôties ne tombent pas dans la bouche d'un fainéant. J'ai peur que vous ne viviez et que vous ne mouriez en fièvre paresseux, dans l'impénitence finale."

Et sur ce, il s'en fut vivement pour rattraper le temps perdu, car il voulait offrir à son nouveau maître un paquet de laine pour obtenir de lui la résiliation de son contrat à l'effet de s'établir pour son propre compte.

Resté seul, Franz se mit à sommer le Nix d'une voix stridente de sortir de l'eau, mais il semblait destiné à brailler jusqu'à l'enrouement, tant ses adjurations produisaient peu d'effet. Alors il jeta sa carde avec mépris, comme un outil inutile, et se promena nonchalamment les mains dans les poches en sifflant une chansonnette. Puis il se mit à graver son nom sur le tronc d'un arbre, sans aller toutefois au-delà de la première lettre, car cet effort même lui coûtait trop de peine ; finalement, il s'assit sous l'arbre, et, ramassant quelques cailloux à la portée de sa main. il

se mit à les lancer dans le lac, avec la régularité de coups de canon tirés de minute en minute comme pour prendre d'assaut le castel aqueux du Nix.

Comme il venait d'épuiser ses munitions, il sentit une main froide comme la mort se poser tout à coup sur son épaule, et, quand il se retourna, il aperçut le Nix debout, derrière lui, portant les mêmes vêtements, mais avec des cheveux plus ébouriffés, plus hérissés que tout à l'heure et des sourcils froncés, gros d'orages.

"Que voulez vous, dit il, et pourquoi venir ici troubler mes eaux?"

"Je ne fais que pêcher pour happer du bonheur," dit Franz, "et si vous vouliez m'accorder un souhait, ainsi que vous l'avez fait pour mon camarade, je ne troublerais plus vos eaux tant que je vivrais. Ce n'est pas juste qu'il accapare toute la chance à lui seul."

"Eh bien!" grommela le Nix, "je te donnerai trois chances de bonheur."

"Où sont-elles?" fit Franz tendant la main.

"Imbécile!" dit le Nix d'un ton rogue, "c'est à toi à tirer le meilleur parti de ces chances en ayant soin de souhaiter quelque chose qui ait le sens commun."

Avant que Franz pût lui faire une autre question, le Nix s'était évaporé, mais nul n'eût pu dire si c'était dans son lac, car pas le plus léger sillage ne rida la surface de l'eau pour donner à croire que le lutin eût fait un plongeon au plus profond de ses domaines.

"Maintenant," se dit Franz, "je ne vais pas faire des bêtises comme Anthony. Plus souvent que je resterai cardeur de laine! ...c'est abrutissant ce métier, et ce n'est pas bien porté dans le monde. Quoi qu'il plaise à dire à Anthony que les allouettes ne tombent jamais toutes rôties dans la bouche d'un chacun, eh bien! moi, je veux mieux que ça. Qu'est-ce qu'une allouette? ... Une sottise!... Donc, puisque je n'ai qu'à demander pour avoir ma demande cuite à point, je souhaite, qu'en secouant cet arbre sous lequel je suis assis, il me tombe du ciel une oie toute rôtie, toute truffée—j'ai entendu dire que les truffes étaient choses délicieuses—une oie rôtie avec une multitude de friandises inconnues, pour mon dîner. Je veux dîner royalement! Que diable! ... je veux dîner comme un Empereur... d'Allemagne," un Empereur!... improvisé par des succès infâmes!!!

Sitôt pensé—sitôt accompli! Franz secoua l'arbre avec un

admirable résultat. Il en descendit une oie truffée, avec accompagnement de friandises mirobolantes en quantité suffisante pour remplir la panse du lord-maire de la cité de Londres et des aldermen—un troupeau de ventrus!...

—“Voilà ce qu'il me fallait,” pensa Franz. Vivre grasement et n'avoir pas de peine. Je reviendrai chaque jour vers cet arbre, ce sera mon auberge, j'y fixerai mon domicile.”

Mais il se souvint que, pour produire de semblables résultats, il lui faudrait secouer l'arbre de nouveau et alors les trois souhaits seraient vite épuisés, en produisant trois dîners excellents, assurément, mais éphémères comme le sont malheureusement et fatalement les meilleurs dîners du monde. Donc, il vit que cela ne ferait pas l'affaire. Mais comme il avait grand soif, après avoir mangé ces mets fortement assaisonnés, et que c'était trop de peine, selon lui, de se lever pour chercher de l'eau, Franz s'écria : “Je voudrais qu'il pût pleuvoir du vin pendant cinq bonnes minutes, alors je n'aurais qu'à ouvrir le bec, je veux dire la bouche, sans même qu'il fût nécessaire de porter un verre à mes lèvres, ce qui est toujours fatigant.”

Tout de suite, une douce ondée fit un petit frou-frou parmi les feuilles, et Franz, paresseux avec délices, s'étendit sur le dos, et ouvrit la bouche dans laquelle coula goutte à goutte le vin le plus exquis que mortel eût jamais goûté ; du vectar auprès duquel le Lunel, le Frontignan, le Grenache, ce roi des vins, voire le Schiraz, ne sont que des rinçures de bouteilles, comparées à la force et à la douceur combinées de cette nouvelle rosée, valant cent mille fois mieux que la piètre manne du désert qui, jadis, régala les Israélites. Toutefois, le revers de la médaille fut que Franz fut mouillé jusqu'aux os, et qui, plus est, complètement gris. Il ne se plaignit cependant pas de cet état de choses ; il semblait, au contraire, s'y complaire, et n'avoir qu'un regret—c'est que cette pluie délicieuse eût cessé. Pour lui, le beau temps devenait du mauvais temps.

Malgré l'état plus que brumeux de sa cervelle, Franz se souvint qu'il lui restait encore une chance, encore un souhait à formuler, et il commença à se demander ce qu'il pourrait souhaiter en dernier ressort.

“Pour sûr, ce n'est pas moi qui serais assez godiche pour souhaiter une carde bourrée de laine. Nenni dà ! se dit-il en ricanant ; mais si je demande beaucoup d'argent je pourrai manger de l'oie truffée tous les jours et ne jamais travailler

pendant une minute. Donc, je souhaite de tout mon cœur, une lourde pluie de pièces d'or et d'argent pendant la prochaine heure, alors je pourrai me donner du bon temps à gogo toute ma vie durant."

Son souhait imprudent fut accordé à l'instant même. Voilà qu'il se mit à pleuvoir, non pas une douce ondée, mais bien une averse terrible de pièces d'or et d'argent, plus dures et plus lourdes que les plus gros grelons, qui tombaient sans déceffer et le frappaient en tombant. Ce fut en vain que Franz hurla et cria au Nix d'arrêter la pluie, autant en emportait le vent. La pluie d'or et d'argent ne s'arrêta pas durant une heure, et quand elle eut cessé, le cardeur, mal avisé, gisait sous son trésor, ayant, ainsi que maints avares, sacrifié la vie à l'amour insensé à l'amour désordonné...de l'or!

Quand Anthony revint par là quelques heures après, son attention fut attirée par la carde de Franz qui gisait à terre, et il découvrit son pauvre camarade enseveli sous un monceau d'or et d'argent, car l'ondée n'avait été que partielle et ne s'étendait pas au-delà de l'envergeure de l'arbre, ce qui explique comme quoi Anthony n'en savait rien. Il devina bien vite ce qui avait dû arriver, et que le Nix avait puni Franz de son péché incurable, de son péché de paresse.

"S'il eût demandé de la laine en abondance, cela peut-être ne l'eut pas tué—à moins d'en demander trop à la fois, ce qui eut bien pu l'étouffer. Quel dommage que mon pauvre camarade ait méprisé l'honnête industrie!"

Anthony résolut de donner aux pauvres tout cet argent, acquis au prix d'une âme, afin de le sanctifier, et pour qu'il ne fût jamais tenté lui-même de devenir paresseux.

Il pleura Franz. Puis il ramassa la carde de son ami, la seule partie de son héritage qu'il s'appropriât, et s'en fut tout pensif, remerciant le ciel avec un cœur plein de reconnaissance, de lui avoir appris à restreindre ses souhaits et ses désirs aux bornes de la modération.

MME. DE CHATELAIN.

Maintenant, si nous n'eussions eu un bon Nix, qui octroya à notre *carde* de rester perpétuellement garnie de *laine étrangère* où en serions-nous, bon Dieu !

Les facultés s'épuisent—on vieillit, on atteint l'âge vénérable de 70 ans, de 71 ans, même en dépit de cet excellent M. H. Dixon qui voulait nous éteindre en 1864, le méchant garçon, l'homme que nous prisons peu, mais très peu, *per dire la verità*, que nous méprisons, bel et bien ! le *désireur* de notre mort !...et les idées originales peuvent ne pas se présenter aussi vivaces, aussi fraîches que dans les temps passés, alors : Avec la *laine étrangère*, qui, dans ce cas ne paye pas de droit d'importation, on produit :

1853. LES FABLES DE GAY.

1854. THE INTERNATIONAL BALLADS, en collaboration de Martin F. Tupper.

1855. LA FLEUR ET LA FEUILLE du Grand Chaucer.

1857. LES SIMPLES POEMES, traduits de Mrs. Anna Potts.

1857. "EVANGELINE," 1^{re} édition, traduite de Longfellow.

1857. LES CONTES DE CANTERBURY de Chaucer.

1858. LES MOINES DE KILCRÉ.

1858. CLÉOMADÈS, being the original of Chaucer's Squire's Tale.

1859. LES BEAUTÉS DE LA POESIE ANGLAISE, 2 vol. dont le 5^{ème} et dernier volume se publie aujourd' hui.

1863. RAYONS ET REFLETS, 3^e vol. des Beautés.

1864. LE FOND DU SAC, 4^{ème} vol. des Beautés.

1865. LES BEAUTÉS DE LA POESIE ALLEMANDE.

(Nous avons en ce moment achevé un second volume des Beautés de la Poésie Allemande, qui ne contient pas un seul poëme publié dans le 1^{er} volume.)

TRADUCTIONS DE SHAKESPEARE.

1862. MACBETH.

1864. HAMLET.

1866. JULIUS CÉSAR.

1868. LA TEMPÊTE.

1868. SHAKESPEAREAN GEMS.

1869. LE MARCHAND DE VENISE.

1871. OTHELLO.

Après l'énumération de ces œuvres diverses, on doit, voir que la *laine étrangère* nous a été fort utile, et que nous avons su la tisser—quelquefois avec avantage. C'est ce qui fait que, si Dieu veut bien nous accorder un prolongé de séjour d'un an ou deux, nous nous servirons à nouveau de notre carde à la *laine étrangère*, pour carder en vers français "*The Lady of the Lake*, de Sir Walter Scott," poème que nous admirons à l'égal des "*Moines de Kilcré*," et ce n'est pas un mince éloge de notre part.

* * * * * *

* * * * * *

Mais, va dire le lecteur, et le *dernier mot de la fin*? . .
et la *moralité de la chose*?

Voilà—Ecoutez, et vous serez servi à point.

Comme Anthony, nous avons été *cardeur*—notre propre *cardeur*—et avons tiré de notre *laine*, à nous:

En 1827. L'ÉPÎTRE AU DIABLE.

En 1830. LES ÉTRENNES À LA JEUNESSE.

En 1842. "LES GLORIEUSES," ou Nankin et Cabul—Chant de Victoire.

En 1843. "LA BIENFAISANCE," Poème dédié à la Société de Bienfaisance française.

En 1844. "MYTHOLOGY EXPLAINED BY HISTORY" (inserted in the Monthly Prize Essays.)

En 1844. HISTORICAL RESEARCHES on the pretended burning of the Library of Alexandria by the Saracens under the Calif Omar. A reproduction from Frazer's Magazine for April 1844.

En 1851. RAMBLES THROUGH ROME, dedicated to Henry Vallance, Esq.

En 1851. VICTOR HUGO, a Biography written for the West of Scotland Magazine and Review, then edited by the poet Robert Buchanan.

En 1862. L'HOTELLERIE DES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

En 1863. LES NOCES DE LA LUNE.

- En 1864. LES PERLES D'ORIENT, 1 vol. dédié à M. Garcin de Tassy, de l'Institut de France.
- En 1865. LES EPIS ET BLUETS.
- En 1866. LE VERREOU.
- En 1866. LES TROIS CADAVRES.
- En 1867. A TRAVERS CHAMPS.
- En 1867. LE MONUMENT D'UN FRANÇAIS À SHAKESPEARE.
- En 1868. NOTRE MONUMENT.
- En 1868. LA FOLLE DU LOGIS — Arlequin chez les Peaux Rouges.
- En 1869. LE CHEVALIER DE CHATELAIN *versus* the "Leader," "Public Opinion," and the "Morning Star."
- En 1869. LES RONCES ET CHARDONS. Arrêt de Mort de l'homme du 2 Décembre. Moralement décapité à Sedan, et dont nous avons prédit la chute, heure pour heure, jour pour jour, le 18 Juin 1869, Anniversaire du Waterloo du second Empire. Voir Ronces et Chardons, page 181.
- Et en 1871. LE TESTAMENT D'EUMOLPE—MARQUIS ET FORÇAT, &c. &c.

Notre dernier mot est dit—est expliqué notre apologue.

CHEVALIER DE CHATELAIN.

Castelnau Lodge.



BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE.

AIRD (THOMAS.)

LE FLEUVE. (1)

Enfant des pleureuses collines,
Et des fontaines cristallines,
Fleuve croissant, toujours coulant,
Descendant, jouant, ondulant,
Bégayant, murmurant sans cesse,
Gentils petits mots de tendresse,
Contant fleurette au dur caillou
Et l'entraînant Dieu seul sait où ;
Baise les glaïeuls, mon beau sire,
Et va ton chemin sans rien dire.
Une crique est là par ma foi,
En tournoyant arrête-toi.
Plus loin un recoin magnifique
Te présente sa basilique,
Dans ce recoin si doux, si frais,
Dors, et sous ses rameaux épais
Comme dans un tranquille impasse
Etends ton beau corps avec grâce,
Puis avec force jaillissant,
Devenant étroit, verdissant
Près des rebords où la ceinture
De l'aune, étreint ton eau si pure ;
Puis rejaillissant à nouveau
Rugissant comme un lionceau,
Gagne le chemin difficile
Où se plaît le galet stérile,
Puis en avant toujours, toujours,
Dans la mer va porter ton cours,
Et perdre ainsi ton existence
Dans ce capharnaüm immense.

Ainsi s'élançant en pleurant
Des ténèbres, s'en va courant
Vite notre vie enfantine,
Tantôt murmurant en sourdine,
Tantôt vive comme le vent
Chantant, folâtrant en avant ;

(1) Du même auteur : "The Holy Cottage," page 1, 2ème vol. des *Beautés*.
"To a Swallow," page 4 *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*.

Tantôt creusant profond abîme,
 S'y jetant du haut de sa cime ;
 Ou dans les criques s'arrêtant ;
 Ou dans des recoins se tenant ;
 Ou bien d'amours tumultueuses
 Se frôlant aux eaux écumeuses,
 Echouant sur sables mondains,
 Ou longeant parfois ces terrains
 Chefs-d'œuvre de l'art aratoire,
 Ou divinisés par la gloire,
 Bien que souvent par les soucis
 Ils soient effondrés, ou ternis ;
 Le ciel de sa brillante sphère
 Toujours épandant sa lumière ;
 Changeant toujours, allant toujours
 En bas laissant tomber les jours.

Oh ! si l'on pouvait d'aventure,
 Par un bienfait de la nature,
 Redevenir un jeune enfant
 Chantonnant d'un air triomphant
 Parmi ces amas de fleurettes,
 Qui foisonnaient si joliettes,
 Du ciel sous les brillants parvis,
 Dans ces beaux jours du temps jadis,
 Où jà bourgeonnait la pensée
 De son bouton frais de rosée,
 Si pouvais être enfant encor
 Ayant prudence pour trésor !...
 Mais qui la possède par chance
 N'a plus en lui rien de l'enfance.

Nos soixante dix ans sont courts !
 Qui voudrait remonter leur cours ?
 Nous avons pendant leur passage
 De la vie eu le fascinage ;
 S'il nous fallait rester ici
 Toujours . . . quel éternel souci !
 Mais pourquoi sortant de la tombe
 Alors qu'un nouveau siècle tombe
 Dans le gouffre de l'infini,
 Fut-ce pour un seul jour béni !
 Ne pourrions-nous revoir la terre
 Et revivre de sa lumière !
 Revoir ces monts garnis de pins,
 Ces beaux nuages purpurins
 Souvent pour en doubler les charmes
 Sur la terre épandant leurs larmes,
 Et la semant de leurs bijoux
 Comme autrefois ;—que c'était doux !
 Pour voir à mes pieds les fleurettes
 Et paquerettes et clochettes ;
 Petites je vous reconnais
 A vos atours, simples et frais,
 Toi le genêt, toi la bruyère,
 Toi luzerne et toi la fougère ;

Oh ! oui toujours comme autrefois
 La brise se promène aux bois !
 Oh ! certes parmi tous les mondes
 Leurs vallons, leurs forêts profondes,
 Je reconnaitrais, j'en ai foi
 Mon cher endroit, feu mon chez moi.
 Alors notre esprit nostalgique
 Du passé levant la tunique
 Verrait, non sans de vifs émois
 Le sort des états et des rois,
 Et des nouveaux vivants les gestes
 Leurs plaisirs mondains ou célestes ;
 Interrogeant le coin du feu
 Et surtout le penser de Dieu ;
 Comme quoi s'avance l'Eglise
 Dissipant l'obscurité grise ;
 Comme quoi s'approche le jour
 Où de par l'éternel amour
 A jamais régnera la joie,
 Illuminant tout dans sa voie,
 Où sur le péché, la douleur,
 Le Temps reposera vainqueur !

AINSWORTH (W. H.)

LA COUTUME DE DUNMOW. (1)

Ballade.

ORIGINE DE LA COUTUME.

CHANT Ier.

*Deux jeunes époux font serment devant le bon Prieur du couvent
 de Notre Dame de Dunmow, de s'être aimés l'un l'autre avec vérité
 et sincérité depuis un an et un jour, et réclament sa bénédiction.*

I.

" Mes chers enfants, ici que cherchez-vous ?
 Et pourquoi venir à genoux
 De notre saint couvent sur le seuil solitaire
 Vous poser sur l'aride pierre ?"
 Ainsi parla le vieux Prieur
 D'une voix chevrotante et pleine de douceur.

II.

Leurs vêtements, par leur grande simplesse,
 N'annonçaient ni rang, ni richesse ;
 Mais bien qu'en drap de frise il fut le Jouvencel,
 Il avait le port solennel,
 Cependant que la jeune amante,
 A ses côtés, était en tout point ravissante.

(1) Du même auteur : " Charles IX at Montfaucon," page 4, 2ème vol. des *Beauties*.—The " Three Orgies"—" The Carrion Crow," page 3, *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beauties*.

III.

" Un an un jour se sont passés depuis
 Qu'ensemble nous sommes unis,"
 A dit le Jouvencel ; " depuis la première heure
 Le même amour en nous demeure ;
 Nous avons dans un doux émoi
 Retrempé dans l'amour notre première foi.

IV.

" Chacun de nous à chacun fut fidèle,
 Ne trouvant pas d'amour plus belle
 Que l'amour que chacun nous avons pour chacun ;
 N'avons eu de discord aucun :
 Nos actions et nos pensées
 L'un pour l'autre ont été chaque jour dépensées.

V.

" De tout cela jurons la vérité ;
 Pour preuve de sincérité
 Nous prenons à témoin de Dunmow Notre-Dame,
 De là haut elle lit dans l'âme :
 Nos deux serments à vos genoux
 Recevez-les, mon père, et puis bénissez-nous !"

VI.

Le vieux Prieur à la voix chevrotante
 Etendit sa main bénissante
 Sur le couple à genoux, et puis avec bonté,
 Dit sur lui : "*Benedicite !*"
 Sur ce, le couple de la pierre
 Se releva joyeux, en disant : " Merci Père !"

CHANT II.

*Le bon Prieur accorde gaiement une faveur au jeune couple,
 et en reçoit une noble récompense.*

I.

A ce moment passa le cuisinier
 Du couvent, frère Besacier ;
 Sur son énorme dos il portait une flèche
 De lard bien bruni, quoique fraîche ;
 Et d'un poids si lourd, m'est avis
 Que du beau Jouvencel fut excité le ris.

II.

Dit le Prieur : " Acceptez cette flèche,
 Lorsqu'à l'amour on n'a fait brèche,
 On est bien digne enfants, du don que je vous fais ;
 Vers vos amis allez en paix
 Fêter ce prix de la constance,
 Et de Dunmow gardez en vos cœurs souvenance !"

III.

" O bon Prieur ! j'accepte ce guerdon,
 Non pas pour la valeur du don,
 Mais parce que j'y vois que tu nous crois sincères :
 En retour je te donne terres
 Qui par an produiront souvent
 Mille marks, même plus, pour toi, pour ton couvent.

IV.

" Mais ne l'oublie ! à ce présent j'attache,
 Et partout je veux qu'on le sache !
 Cette condition : " Toutes et quantes fois
 Qu'un couple viendra sous la croix
 S'agenouiller près cette crèche !
 En prenant le serment,—à lui donne une flèche !

V.

" Ainsi naîtra du plus simple hasard
 Une coutume qui plus tard
 Viendra récompenser l'amour le plus sincère ;
 Et les heureux de cette terre
 Qui viendront clamer à Dunmow
 Ce prix, nous béniront dans leur cœur, *in petto* !"

VI.

Dit le Prieur en tremblant de surprise :
 " Qui donc es-tu ? vêtu de frise !
 Ne devrais plaisanter avec homme de Dieu,
 Moquerie est un vilain jeu !"
 —" Prieur ! je ne plaisante mie,
 Car vous voyez en moi près de sa douce amie,

VII.

" De ce trésor, des trésors le plus cher,
 Sire Reginald Fitzwalter.
 Arrière maintenant ce vêtement de frise,
 Il n'est plus temps que me déguise,
 Je possède mieux que de l'or,
 Et près de mon cœur j'ai plus de richesse encor.

VIII.

" Sous cette bure, et sous un toit de chaume,
 De son cœur en sentant l'arôme,
 Je l'épousai, mon père ; elle ne sachant pas
 Qui j'étais, a suivi mes pas ;
 Jamais n'avons eu de discorde,
 Mais, douze mois durant, l'amour et la concorde."

IX.

Dans le couvent tout fut joie et contentement
 Quand de l'événement on connut la nouvelle ;
 Dans les murs du castel grand fut l'esbatement
 Lorsque le Châtelain y conduisit sa belle :

Jamais dans le pays, à cent milles de tour,
On n'avait vu vraiment plus gente Châtelaine ;
Simplesse plus touchante et plus digne d'amour ;
C'est que Beauté sans fard de l'art est souveraine,
Et que sans la naissance, ô modeste Vertu !
Dans ce monde tu vaux tous les qu'en diras-tu !

ENVOL

Qu'est il besoin d'en dire davantage !
Le couple vécut un long âge,
Rien ne le désunit, non pas même la mort
Un jour qui l'emporta d'accord.
De là vient la vieille coutume
De Dunmow, qui, phénix, a recouvré sa plume !

ANONYMES.

RIEN QU'UN COUSIN.

I.

Sous la treille j'étais assis un jour de Juin
Vous attendant très patiemment, BELLE
Lorsque le ciel avait ses teintes de carmin
Que les oiseaux chantaient leur ritournelle ;
Votre regard brillant je le surpris au vol,
Quand vous montiez gentiment la ruelle,
Votre petit bouquet avait un tournesol
Bien radieux, mais vous étiez plus belle !

II.

Vous vous êtes assise en ce beau jour de Juin
Auprès de moi—Le soleil, dans sa gloire,
Descendait l'horizon. . . D'un parler enfantin
De tendre amour me dites une histoire.
Elle me fit l'effet du glas ou du tocsin,
C'est que d'amour ce narré trop fidèle
Me rappela que je n'étais rien qu'un cousin
Au vis-à-vis de vous belle Isabelle !

III.

Quand s'enlaçait la vigne en ce beau jour de Juin
Formant sur nous un rideau de dentelle
Comme pour enfermer Cupidon le malin
Entre nous deux,—me croyais Isabelle
Certes bien assuré de votre amour pour moi,
Mais alors que votre narré sincère
Vint briser mes espoirs . . . maltrisant mon émoi
Je m'efforçai de me conduire en frère !

IV.

Dans votre frais boudoir en ce beau jour de Juin,
Je suis assis, je ne saurais mieux faire,
Tandis que vos enfants chantent un gai refrain,
Que votre époux s'ingénie à vous plaire :

L'ANGLETERRE A L'IRLANDE, SALUT !

7

Pourtant jamais le monde il ne sera ma foi
Ce qu'il était—en rideau de dentelle,
Quand s'enlaçait la vigne, et que fîtes à moi
Le doux aveu de votre amour nouvelle.

L'ANGLETERRE A L'IRLANDE, SALUT !

Sœur l'amour d'une sœur, il se présente à toi,
Ne le rejette pas, car saint est son émoi.
Sors de ton lourd sommeil, et vis pour la lumière.
Oh ! si tu pouvais voir—et franchir la barrière
Qui cache à tes regards l'auguste vérité,
Et ce joyau du ciel, si beau, la liberté !
Du Papisme hideux, désertant le conclave,
Bientôt tu cesserais de t'abrutir esclave,
Sous le joug odieux des prêtres de Baal,
De la raison niant le lumineux fanal.
De liberté d'esprit elle n'en veut pas Rome !
Au contraire, elle veut l'absolu d'un seul homme,
Elle veut le mensonge et non la vérité,
Les ombres de la nuit, non du jour la clarté.

La Rome de nos jours devenue infaillible,
Avec la liberté n'a rien de compatible,
Les liens sont rompus, n'est plus qu'un joug sa foi,
Et nuls sont les pouvoirs de son pontife roi.
N'as-tu pas entendu la voix de l'Italie
Puissante s'élever contre l'impure lie
De ce sacerdotal, et lui cracher haro ?
De l'Ibérie aussi ne t'a-t-il dit l'écho
Que l'Inquisition n'a plus sa raison d'être,
Et qu'il est secoué l'infâme joug du prêtre ?
Du monde le Papisme est l'ennemi mortel ;
Pour qui n'est avec lui son cœur n'a que du fiel ;
Ses malédictions sont sur les hérétiques
Sur tous ceux en un mot qui ne sont Catholiques.
Des serments !—S'ils en font ? Sans absolution
On peut ne les tenir, c'est bénédiction.
Leur cheval de bataille et leur grande maxime
Est que " faire du mal est certes légitime,
Si de ce mal il peut leur advenir du bien
La fin et sanctifie et rend pur le moyen !"
Tient place du talent chez eux, la vile intrigue,
Pour leurs soutiens ils ont la fausseté, la brigue ;
L'impitoyable Rome en forçant les vertus
Produit monstres sans nom, de crimes revêtus ;
La révolte est vertu ; l'assassinat est gloire,
Le crime triomphant vit dans son répertoire ;
Rome veut maîtriser, dominer l'univers
Ses foudres aujourd'hui résonnent de travers,
Elles sont pour toujours, à tout jamais éteintes,
Objets de nos mépris, n'engendrant plus de craintes ;
A ses fausses vertus on ne croit plus encor,
Non plus à ses honneurs achetés à prix d'or.

Ce n'est Rome qui dit : " La paix soit sur la terre :
 De par l'humanité—chaque homme est notre frère !"
 Où règne l'esclavage, en vain cherche un accès
 L'auguste vérité source de tout progrès.
 Jamais, au grand jamais, pauvre sœur, pauvre Irlande
 Avec toi ne pourrons faire de propagande
 Tant que tu n'auras pas installé la Raison
 Pour faire les honneurs de ta vieille maison.
 La Raison et la Foi—magnifique alliance
 Sont mères des vertus ; le Savoir est Puissance.
 Sois libre quant à l'Âme... entends la vérité ;
 Où l'esclavage existe, il n'est qu'obscurité,
 Et la religion, non jamais ne s'égare ;
 Réforme-toi, bannis tout ce qui nous sépare !

Sombre il était le siècle où son affreux pouvoir
 Rome sut l'empoigner. Et plus sombre et plus noir
 Est le siècle qui court pour adorer ses châsses
 Idolâtres, qui sont du monde les disgrâces.
 Rome ! sa politique ? oh ! c'est un traquenard
 Pernicieux pour tous, pour chacun un brouillard.
 La bassesse rampante a son séjour à Rome.
 Elle enchaîne d'abord, puis après corrompt l'homme.
 Rome est-elle puissante ? Adieu l'humanité !
 Rome est-elle asservie ? — Alors la liberté
 Sur l'univers ravi—ravi jusqu'au délire,
 Dans des transports de joie a repris son empire.
 La Rome de nos jours n'a pas d'enseignement,
 Impudique et frivole, elle est fausse, elle ment.
 " Pour aimer le prochain autant, plus que soi-même,"
 Il ne faut dans la bouche avoir un anathème
 Pour excommunier, damner le genre humain
 Et le faire à genoux baiser ou pied ou main.
 Quand les prêtres rusés introduisent la rage
 De la bigoterie—il n'est plus que servage,
 Et l'ombre de la mort couvre le monde entier,
 Et toute foi s'éteint sous ce mancenillier !

De toi dépendent, sœur, ton malheur, ton bien être,
 Que libre soit ton Âme—abjure enfin le Prêtre.
 La morale du Christ gardes-en le trésor
 Du Chrétien c'est la règle—oui c'est la règle d'or.
 Médites à loisir les saintes écritures,
 Surtout la loi du droit—que les lumières pures
 Du ciel tombent sur toi—va, cherches y la loi
 Que suit un homme libre esclave de sa foi,
 Et pour toi désormais foin de la moinerie,
 De la duplicité, de la cafarderie ;
 Cherche, tu trouveras partout la vérité,
 Et t'illuminera la céleste clarté.
 Observe, pense, et juge, et fuis la la prétraille,
 A ta raison si tu ne veux faire une entaille.
 Ta raison, don de Dieu ! régira ton esprit,
 Et lors tu monteras du ciel jusqu'au zénith !

ALEXANDRE LE GRAND.

QUESTIONS D'UN ENFANT.

“ De quelle taille était Alexandre, papa,
Qu'on l'appelle ‘ le Grand,’ dans le monde et les livres ?
 Était-il grand autant que Goliah,
 Sa lance, dis, pesait-elle cent livres ?

“ Était-il donc si fort qu'il se tenait tout droit
Comme un clocher léger qui dans les airs se joue,
 Et que le ciel il le touchait du doigt,
 Lorsque du sol ses pieds foulaient la boue ? ”

—“ Oh ! non mon cher enfant, Alexandre n'était
Ni plus fort ni plus grand que ton oncle ou ton père ;
 Grand, comprends-le, ne veut dire longuet,
 C'est par son nom qu'il fut grand sur la terre.”

—“ Pour ça, c'est sûr papa, qu'Alexandre est un nom
Bien Grand, bien long surtout ; couramment je l'épelle
 Depuis six mois, ne suis plus un Anon,
 Mais vrai le jeu n'en valait la chandelle.”

—“ Je veux dire cher fils que par ses actions
Il sut se faire un nom tant elles étaient grandes !
 Si, qu'à la fin toutes les nations
 A ce grand nom ont tressé des guirlandes.”

—“ Je voudrais bien savoir ce qu'il fit ce guerrier ?
Oh ! voyons cher papa, fais-le moi donc connaître.”

—“ Soit, ce fut lui qui comme un épervier
Fondit sur Tyr, et qui s'en rendit maître ;

“ Qui de ses habitants fit un carnage affreux ;
Les tuant à cœur joie, et puis qui fut en Perse
 Portant le fer et la flamme en tous lieux,
 Et jetant tout par terre à la renverse ;

“ Ce fut lui qui vainquit, mit à feu cent cités,
Et qui, jouet des vents, en regardait la cendre ;
 Qui tuait tout, soldats et libertés,
 Pour établir le Grand nom d'Alexandre ! ”

—“ Comment donc, il est Grand et seulement, dis-tu
Parce qu'il a tué tant de monde ? Mais père,
 Mais pourquoi donc a-t-il été pendu
 Le meurtrier de notre voisin Pierre ?

“ M'est avis que jamais on ne l'appela Grand ! ”

—“ Non qui tue à la ville, et qui tue un seul homme
Est toujours, fils, un infâme brigand ;
 Mais à la guerre on reste gentilhomme

En tuant par milliers.” —“ Bon c'est bien entendu,
Si je tuais un homme, alors j'en tuerais mille,
 Pour être Grand au lieu d'être pendu,
 Comme le fut Abel Young l'imbécile ! ”

- “ Doucement mon garçon, oh ! cela n'irait pas,
Il faut être bon c'est la loi de l'évangile.”
- “ Alors louer tous les casseurs de bras
A son esprit n'est pas être docile.”
- “ Tu sais bien mon enfant que la Bible nous dit
Qu'envers notre prochain nous devons nous conduire
Comme envers nous, nous voudrions qu'il fit,
Cette morale a bien de quoi t'instruire !”
- “ Mais Alexandre lui, papa, désirait-il
Que quelque fort géant vint lui brûler sa ville,
Que de son glaive il aiguisa le fil
En le tuant, en tuant sa famille ?
- “ Et tout le monde dà le surnomme ‘ le Grand !’
Parce que, par centaine, il massacrait les hommes !
Mais de nos jours quel droit un tel brigand
Eut-il donc eu sur nous tant que nous sommes ?...
- “ Si quelqu'un s'avisait de brûler nos maisons,
De se ruer dedans, d'y tuer nos familles,
Lui dirait-on pour telles trahisons :
Vous êtes Grand !—vos crimes sont vétilles !”
-

A LA FENETRE OUVERTE.

I.

Je vois en m'asseyant à la fenêtre ouverte
Le beau nuage d'or qui passe—et sous le vent
Du midi m'apportant des bois—la ville verte,
Ces doux parfums qu'en Juin savourai si souvent.
Même aujourd'hui volète et bourdonne l'abeille,
Et des enfants la joie arrive à mon oreille !

II.

Si je ne voyais pas sous le ciel azuré
De couleur et de ton soudain changer la feuille,
Non plus le moissonneur joyeux tout affairé,
Ramasser et serrer sa moisson qu'il recueille,
Je dirais que l'été n'est pas évanoui,
Qu'Octobre est loin encore, oui, je le dirais, oui !

III.

Mais avec chaque souffle émané de la brise
Tombe une feuille, hélas ! avec morne frou frou,
Comme en proie au chagrin, le vieil arbre agonise,
Voyant sa feuille aller courir le guillemot :
Et bien que le soleil comme au mois de Juin brille,
Je reconnais qu'il est Septembre.... à la charmille.

IV.

A la fenêtre ouverte en m'asseyant je vois
Le nuage qui passe—aussi les espérances
Qui dans mon jeune cœur mirageaient autrefois ;
Le doux air du midi m'apporte souvenirs
De rêves caressés, balayés aujourd'hui,
Comme feuilles d'automne errantes sans appui.

V.

Je persiste à rester à la fenêtre ouverte,
 Et mon âme inquiète a grand soif d'entrevoir
 Quel il est le *quantum* du gain ou de la perte,
 Sachant combien ce gain serait un noble avoir.
 Enseigne-moi, Seigneur, comment je dois attendre
 L'éte sans fin du ciel auquel j'ose prétendre !

SUR UNE PETITE SABLINA DU DÉSERT.

Ermite du désert, mais toi, sans le péché
 De ces vains orgueilleux qui, dans la solitude
 De leur humilité faisaient si grand marché
 Prétendant sous couvert d'une existence rude
 Se hisser sans danger à la béatitude ;
 Dieu, le Dieu juste et bon, au sable du désert
 A mis ton existence, et sous son œil ouvert
 Reçoit à chaque instant cet éternel hommage,
 De tes corolles qui ressort de chaque page.
 Sabline du désert pour avoir un parfum
 Trop petite pourtant tu sais plaire à chacun,
 Ta présence embellit le lieu le plus inculte,
 Au voyageur perdu servant d'indicateur,
 En montrant à ses yeux la main du Créateur,
 Tu fais que vers le ciel monte à jamais son culte.

LES TROIS SŒURS.

En cherche d'observation,
 Madame la Vertu, Dame la Poésie,
 Et leur sœur Réputation,
 De par le monde allaient flâner la Fantaisie.

" Si du monde en faisant le tour,"
 A dit à ses deux sœurs, Dame la Poésie,
 " Nous venions à nous perdre un jour,
 Ou bien dans l'occident, ou par de là l'Asie,

" Bonnes sœurs, n'est-il pas prudent
 D'aviser un moyen efficace, d'avance,
 Qui pût, advenant l'accident
 De la réunion accélérer la chance ?

" Ah ! si par hasard, quant à moi,
 Loin de vous je faisais école buissonnière,
 Cherchez-moi près du laurier-Roi
 Qui croît sur les tombeaux de Virgile et d'Homère !

" Cherchez-moi dans les cours des Rois,
 De la Noblesse ou bien dans quelque vieux domaine,
 Si je m'égarais une fois,
 Et que vous pensassiez qu'en valasse la peine. "

Modestement dit la Vertu :

“ Si vous me cherchiez dà ! vous auriez plus de chance
Chez quelque pauvre mal vêtu
De me trouver—logeant—partageant sa pitance !”

“ Las !” fit la Réputation,
Poussant un gros soupir . . . “ de voir il est facile,
Et, c'est là, ma conviction,
Que pouvez, toutes deux, courir les champs, la ville,

Et toutes deux vous retrouver . . .
Sœurs ! ô gardez-moi bien, . . . car une fois perdue,
Ne pourriez jamais arriver
A dire à votre sœur encor . . . la bienvenue !”

LA JEUNE MALADE.

Oh ! mère ! emmenez-moi de cette chambre obscure
De ce lit où sur moi pèse la couverture,
Je suis lasse de tout, de ce bahut noirci,
Du tableau sur le mur, et de l'horloge aussi.

Oh ! mère ! emmenez-moi là bas où l'on respire,
Où le soleil couchant effleure d'un sourire,
Où le gazon verdoie, où gazouille l'oiseau,
Où le printemps si doux caresse le rameau.

Oh ! mère ! emmenez-moi de cette chambre affreuse,
Où tout ce que je vois me rend plus malheureuse,
Où vous avez déjà répandu tant de pleurs,
Sur votre enfant mourant, gémissant ses douleurs.

Couchez-moi sur ce banc de jeunes primevères ;
C'est l'œuvre de mes mains,—maintenant en jachères :
Qui m'eut dit que ce banc, cet été si joli,
Verrait au mois de mai mon destin accompli ?

Mère ! que l'air est pur, et que les fleurs sont belles :
Que leur parfum est doux ! comme tout autour d'elles
Et l'abeille et l'oiseau volètent pleins d'émoi . . .
Tout rit dans la nature ; oui tout . . . excepté moi !

Au printemps l'an dernier, Dieu que j'étais heureuse !
J'étais ivre de joie, et chantais radieuse ;
Je couronnais mon front des plus suaves fleurs,
Ah ! j'escomptais le temps ! . . . Aujourd'hui je me meurs !

Oh ! mère ! apportez-moi pour réjouir ma vue,
Mon cher géranium de si belle venue ;
Voyez les frais boutons ! . . . quand il seront éclos
Je serai dans la tombe, où seul dort le repos !

Moi j'aimais tant les fleurs ! mère, je t'en convie,
Mets en dans mon linceul,—avec la mort la vic,
Et puis sur mon tombeau qu'on plante mon lilas,
Et mes bleus favoris, mes “ Ne m'oubliez pas.”

Et quand il fera beau,—n'est-ce pas bonne mère ?
 Tu viendras visiter ma tombe solitaire,
 Alors du haut du ciel ton enfant te verra
 Si tu parles à Dieu ton enfant t'entendra.

Et mon noyer planté par moi, j'ai souvenance,
 A l'âge de trois ans, pour mon jour de naissance,—
 Mère, soigne-le bien ; je devais, disait-on,
 Sous son vaste contour voir plus d'un rejeton !

Je ne me plaindrais pas de mourir à l'automne,
 Quand la feuille flétrie à l'autan s'abandonne ;
 Mais mourir au printemps, où tout renaît si beau—
 "Fais qu'à l'automne, ô Dieu ! je descende au tombeau !"

AYTOUN (W. C.) *

L'EXECUTION DE MONTROSE.

I.

Evan Caméron viens ici !
 Viens à côté de moi ; tiens j'entends la rivière
 Vers la mer en fureur porter son flot noirci,
 Sur la bise il y a, vois-tu, des cris de guerre,
 Et d'un passé
 Pourtant bien effacé
 Surgissent devant moi des faces familières ;
 J'entends encor, j'entends les fanfares guerrières
 Qui sur la cornemuse appellent le soldat
 Aux élans du combat :
 Et mon esprit sortant soudain de ses ténèbres
 S'éveille de la nuit sur les confins funèbres.

II.

Evan ! c'est moi qui conduisis
 De par le Lochaber cette armée écossaise
 Alors que nos fiers clans descendirent unis,
 A soutenir Montrose ardents, chauds comme braise :
 Et je t'ai dit
 Comment dans ce conflit
 Ces méridionaux tombèrent sous le glaive,
 Comme au clan de Campbell ne laissant paix ni trêve,
 Non loin d'Inverlochy nous les frappâmes, mais
 Je ne t'ai dit jamais
 Dans quel jour malheureux, en quelle circonstance
 Est mort le Grand Marquis sous l'infâme potence.

III.

Un traître, un Judas le vendit
 A ses vils ennemis, infamie éternelle !
 Je te somme garçon si jamais un bandit
 Du nom d'Assynt visage un beau jour ta prunelle

* Ces étoiles indiquent ceux des Poètes qui nous ont précédé dans la vie.

Ou sur le mont,
 Ou sur le lac profond,
 Qu'il se montre à toi,—seul vêtu de son armure,
 Ou qu'il soit soutenu par d'autres, le parjure,
 De faire volte face, et c'est t'en dire assez,
 De lui jeter au nez
 L'injure et le mépris : abats le misérable
 Comme le sang des tiens s'il l'eut versé coupable.

IV.

Ils le conduisirent jusqu'à
 La Watergate las ! j'en frémis quand j'y pense,
 De cordes garotté, comme lion qu'on a
 Peur de voir échapper,—cet homme sans défense !
 Un tonnerreau
 Mené par le bourreau
 Voilà quel fut le char du héros, de Montrose,
 Ils lui mirent les mains sur le dos ; autre chose,
 Ils osèrent les vils ! comme surcroît d'affront
 Lui découvrir le front !
 Et puis, honte sur eux ! comme chiens sur la trace
 Ils lancèrent sur lui l'ignoble populace !

V.

Evan, le cœur du plus vaillant
 Eut failli ce jour là devant tant d'insolence,
 Les méchants l'épiaient d'un regard malveillant
 Car c'était point de mire à leur basse vengeance.
 Ces hauts Seigneurs
 Se pavanant vainqueurs
 Aux balcons en saillie, aux gothiques fenêtres
 Avec leur alentour, femmes, filles et reîtres
 Etaient là pour jouir de la procession ;
 Pour plus d'abjection
 Ils fraternisaient tous, ces nobles adversaires
 Avec le vil troupeau des noirs covenantaires.

VI.

Mais lorsqu'il parut le héros,
 Bien que pâle, il avait un air si grandiose,
 Son œil était si ferme en son calme repos,
 Et si noble il était le valeureux Montrose,
 Que son aspect
 Imposa le respect,
 Car tous ces soudoyés savaient par Notre Dame !
 Qu'en face de la mort elle était sa grande âme !
 Alors parmi la foule un sourd frémissement
 Se fit en un moment,
 Et quelques uns venus pour railler ses alarmes,
 Se détournaient émus, pour essuyer des larmes.

VII.

Mais il marchait, marchait toujours
 Sombre et silencieux le lugubre cortège,
 Tant qu'enfin du palais il atteignit les cours.
 Alors on entendit une voix sacrilège,

Le cri malin
De Gordon la catin.
A ce cri de démon, à cette voix railleuse,
Un long sifflet surgit de la foule houleuse,
Et Montrose en portant sa noble tête aux cieux,
Vit le regard hideux
D'Argyle qui vendit pour de l'or l'archi-traître
Dans sa déloyauté le roi qui fut son maître !

VIII.

Montrose un instant le toisa,
Mais dans sa dignité se drapa la victime,
De son œil tout vitreux Argyle lui n'osa
Visager le grand homme, et son regard sublime.

La Putiphar
Pâlisant sous son fard
Trembla, car dans la rue un sourd bruit de colère
S'élevait contre Argyle. et sa digne mégère ;
Et voilà qu'un soldat Saxon à haute voix

L'apostropha narquois :
" Vite arrière poltron, arrière de ta place,
Pendant sept ans entiers vis-tu jamais sa face ? "

IX.

Si, là cinquante Camérons
Les eusse eu près de moi portant leur bonne épée,
Ce jour là notre cri de guerre et nos clairons
Eussent jeté l'effroi dans ta ville escarpée

O Dunedin !
Nous frayer un chemin
Parmi tes cavaliers et tes cottes de maille,
Et tes arquebusiers et ta vile canaille,
Pour nous, Evan, crois-le, ce n'eut été qu'un jeu,
Et de nouveau par Dieu !
Libre, Montrose eut pu refouler la bruyère
Ou bien les miens et moi fussions tombés à terre !

X.

Cela ne devait être, fils !
Ensuite on le mena dans la salle royale
Où les Rois écossais trônaient au temps jadis
Parmi de nobles preux. Mais sur la froide dalle
Tout à l'entour,
On eut pu voir ce jour
De bien d'ignobles pieds la bien vile poussière,
Et de traîtres ouïr la voix populacière
Où des hommes d'honneur s'assemblaient autrefois.
Lors s'éleva la voix
Du lâche Wariston pour lire la sentence :
Et Montrose surgit dominant le silence.

XI.

" Oui ! par ma foi de chevalier "
A-t-il dit fièrement, " par le nom que je porte,
La croix de St. André que vois se déployer
Au dessus de nos fronts,—faut-il que je ressorte

Las ! tristement,
 A ce plus grand serment ?
 Oui, par ce sang royal répandu, dont la mare
 En tous lieux, pour toujours vous et moi nous sépare,
 N'ai cherché sur le champ d'honneur en plein soleil
 Jamais renom pareil,
 Et n'osais espérer, et n'eus osé prédire,
 Qu'obtiendrais à ma mort la gloire du martyre.

XII.

Il est un caveau loin d'ici
 Où reposent en paix et les bons et les braves,
 Mais vous m'avez donné, pour ce, vous dois merci,
 Place meilleure encore en ces heures si graves.
 Car cette main
 Et toujours et soudain
 Elle a pour le bon droit lutté contre les traîtres ;
 Et vous, vous l'élevez, entendez-vous mes maîtres,
 Comme un témoin aux yeux de la terre et du ciel.
 Ces restes d'un mortel
 Eparpillez-les donc partout de ville en ville,
 Dieu les réunira, lui qui fit cette argile,

XIII.

En vous quittant à lui je vais !"
 Le matin se leva pluvieux, morne et sombre,
 Entourant l'échafaud d'un brouillard lourd, épais.
 Le tonnerre rugit ; une épouvantable ombre
 Voila le jour,
 Cependant du tambour
 Un roulement creux, sourd, bientôt se fit entendre,
 Comme pour dire à tous venez, on va le pendre.
 Sur terre il y avait de la démente en bas,
 Le ciel tintait un glas,
 Et pour le voir mourir comme une horrible goule
 Grouillait l'être sans nom qu'on appelle la foule.

XIV.

Oh ! mon Dieu que c'est triste à voir
 Ce grand squelette en bois, la hideuse potence,
 Et la vilaine échelle, et ce laid ajustoir,
 Et cette corde aussi qui dans l'air se balance !
 A lui salut !
 Il vient ! il vient ! chut ! chut !
 Oyez, entendez-vous le cliquetis des armes,
 Et des cloches le glas. " Il vient ! coulez mes larmes,
 A sa pauvre âme fais miséricorde, ô Dieu !"
 Voilà le ciel en feu,
 Un long coup de tonnerre, et s'éloigne l'orage,
 Et le soleil éclaire à nouveau le nuage.

XV.

" Il vient le voilà le héros !"
 Comme un nouvel époux vers nouvelle épousée
 Il s'avance à la mort sublime de repos,
 Élégant dans sa mise, et de manière aisée.

De majesté,
 Son œil est brillanté ;
 Jamais on ne le vit au plus fort des batailles
 Plus fier qu'en conduisant ses propres funérailles.
 Son beau visage à lui conservait ses couleurs,
 Bien que les spectateurs
 Fussent pâles, émus en voyant ce grand homme
 Marcher à l'échafaud en parfait gentilhomme.

XVI.

Il monta donc à l'échafaud,
 Et se tourna soudain vers l'innombrable foule.
 Mais on ne lui permit de parler de là haut,
 Car on craignait le peuple et le flux de sa houle.
 Lui radieux
 Il regarda les cieux,
 Ils étaient tout d'azur, et leurs teintes limpides
 Ne laissaient voir alors nulle trace de rides,
 A travers l'éther pur brillait seul l'œil de Dieu ;
 Mais à l'horizon bleu
 Planait tout comme si sommeillait le tonnerre
 Un point noir—faisant tache au bleu de l'atmosphère.

XVII.

Lors les ministres Genevois
 S'approchèrent de lui la mine refrognée,
 Tels que vous les voyez s'attrouper maintefois
 Les corbeaux sur le cerf mourant, ou l'araignée
 Sur son butin.
 Lui, grand jusqu'à la fin
 Ne tint aucunement compte de leur présence,
 Mais pour l'amour du Christ sous l'infâme potence
 Humblement il plia le genou devant Dieu ;
 Ce fut là son dernier adieu
 A la clarté du jour, au soleil, à la terre,
 Et puis il rejeta son manteau par derrière.

XVIII.

Un rayon comme un arc-en-ciel
 Auréola son front de splendide lumière,
 Et comme si c'était le seul chemin du ciel,
 L'échelle il la gravit sans baisser la paupière.
 Puis un éclair
 Illumina l'éther,
 Et puis sortit grondant un éclat de tonnerre,
 Et nul guerrier n'osa relever sa visière,
 Car sur les plus vaillants surplombait la stupeur ;
 Une froide sueur
 Circula,—puis un coup tombé dans le silence
 D'un ciel obscur ;—c'était l'œuvre de la potence !

BANKS (G. LINNÆUS.)

PARIS ASSIÉGÉ. (1)

I.

O Paris assiégé ! Paris ! ville orgueilleuse !
 Asile de la mode, et du luxe et de l'or,
 Mon cœur souffre pour toi,—pour toi cité railleuse,
 Mais de la vérité je te dois le trésor,
 A cette heure terrible où te pleut les misères,
 Où canons et fusils ceinturent tes murs,
 Où le sang de tes fils épouvantent les mères,
 Où le feu vient laver tous tes péchés impurs.

II.

En te laissant aller aux plaisirs frénétiques,
 A la coupe, à l'orgie, à la danse—au cancan,
 Et Génie et trésors et les vertus antiques,
 Tu les a prodigués aux autels de Satan.
 Quittant avec mépris les choses les plus saintes,
 Pour l'archi-faux semblant d'un brillant sensuel,
 Tu les as violé tes virilités feintes,
 Pour te faire à cœur joie un ennemi du ciel !

III.

Tu les as encerclé tes fils, aussi tes filles
 De réseaux de péchés aux peuples en horreur !
 Ce n'est pas l'Allemand qui détruit tes familles,
 C'est le terrible bras d'un Dieu bon, mais vengeur.
 Au milieu de la mort, au milieu du carnage
 Au milieu des canons qui vomissent le feu,
 Du divin Rédempteur aperçois donc l'image,
 Dans le nuage au ciel vois donc le doigt de Dieu !

IV.

O Paris assiégé ! que la voix du prophète
 Arrive à ton oreille au milieu des éclairs,
 Et du tohubohu des cieux, de la tempête,
 Du vacarme inouï qui vient troubler les airs.
 Qui vit de par l'épée, aussi de par l'épée
 Périra,—c'est écrit ; et toujours ce sera.
 C'est rêver le néant que rêver l'épopée !
 Seront frappés les rois—le sceptre tombera !

V.

Au prix de ton honneur tu voulus de la gloire,
 De la gloire !... Une loque !—un drapeau teint de sang,
 Et tes horribles mains instruments de victoire,
 Ont fait couler des pleurs !... Est-ce donc là du Grand ?
 Tes aigles dans leur vol ont traversé la terre
 Semant partout le deuil, portant partout la mort,
 Noyant de sang humain l'un et l'autre hémisphère,
 Et par quel droit ? Bon Dieu ! Par le droit du plus fort !

(1) Du même auteur : " No good wholly lost," *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*, page 60. Et " Better Things," 4ème vol. des *Beautés*. *Le Fond du Sac*, page 37.

VI.

Tu les as déchaînés tous les chiens de la Guerre
Avec force clameurs "A Berlin ! A Berlin !"
Et pourquoi ? Pour asseoir ta puissance éphémère
Sur les bords enchanteurs de cet Eden,—le Rhin !
Mais bonsoir !... est parti ton mirage invincible !
N'est à toi la Victoire ! Oh non ! elle est à Dieu !
Ton César, il n'est plus rien qu'un César risible,
Qui n'a pu de Sedan même affronter le feu.

VII.

O Paris assiégué ! Paris ! ville orgueilleuse
Asile de la mode, et du luxe et de l'or,
Mon cœur souffre pour toi, pour toi cité railleuse,
Mais de la vérité je te dois le trésor.
Au plus haut des degrés tu portas la licence,
Les plaisirs défendus et l'immoralité,
Tu fis un mauvais lieu, du beau pays de France,
Honte à toi ! vil Paris !... monstre d'impiété !

VIII.

Oh ! de la vérité, de la vertu sublime
Que n'as-tu donc cherché l'admirable idéal ?
De l'éclat tu serais maintenant à la cime,
Des peuples aujourd'hui tu serais le fanal !
Ah ! si tes citoyens comme héros et sages
S'étaient toujours conduits, de la religion
T'entourant du manteau, tu n'aurais des orages
Mais bien des nations la bénédiction !

IX.

A genoux ! A genoux ! O toi cité railleuse !
Il en est temps encor, à genoux ! repens-toi !
Deviens humble à la fin ô cité vaniteuse !
De la prière et laisse à Dieu monter l'émoi !
Et toi Royal Vainqueur épargne, sois sublime,
A ta force en ce jour sache unir le pardon,
Oh ! sache de la guerre atténuer le crime,
De la divine paix en offrant le guerdon.

*Castelnau Lodge,
31 Octobre 1870.*

BENNETT (GEORGE).

LE ROUGE-GORGE. (1)

Quand des arbres jaunis, sous un ciel monotone
Tombent à flots les feuilles de l'automne,
Le Rouge-gorge est assis gentiment
Sur une branche et roucoule galement.
Son chant d'une douceur exquise
Semble narguer les fureurs de la bise.

(1) Du même auteur : *Beauties*, 1er vol page 68, "The Spider and the Blue-Bottle."—*Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beauties*, page 379, "The Bee and the Drone."

Quand les autres oiseaux au loin cherchent un Mai,
 Dernier des ménestrels lui nous redit son lai :
 Le Rouge-gorge oh ! c'est l'oiseau de l'Angleterre !
 Il est anglais pur sang, il ne ferait jamais
 Vers de plus beaux climats école buissonnière
 C'est le constant charmeur de nos bosquets !

Au milieu de l'hiver, des frimas, de la neige,
 Il est assis, et sa voix nous allège ;
 Cependant que pendillent des auvents
 De blancs glaçons, et que soufflent les vents ;
 Mais son chant de douceur exquise
 Frais et joyeux toujours nargue la bise,
 C'est la voix d'un ami qui murmure un adieu,
 Quand nos autres amis déjà sont avec Dieu.
 Le Rouge-gorge oh ! c'est l'oiseau de l'Angleterre !
 Il est anglais pur sang, il ne ferait jamais
 Vers de plus beaux climats école buissonnière,
 C'est le constant charmeur de nos bosquets !

Mais voici le printemps que nous rend la nature
 Avec ses fleurs, son soleil, sa verdure,
 Oh donc est-il allé notre charmeur
 Fêter ce surcroît de bonheur ?
 Il est aux champs avec sa bien aimée,
 Il a tissé son nid sous la fraîche ramée,
 Dans la blanche aubépine il module ses chants
 Et fait dire à l'écho ses amoureux accents :
 Le Rouge-gorge oh ! c'est l'oiseau de l'Angleterre !
 Il est anglais pur sang, il ne ferait jamais
 Vers de plus beaux climats école buissonnière,
 C'est le constant charmeur de nos bosquets !

LE CONGÉ DE LA ST. JEAN.

Oh ! pour les écoliers c'est un jour de beauté
 Un jour tout confit de délices !
 Les voilà tous errants pleins de joyeuseté
 Et buvant à tous les calices !
 C'est un charmant spectacle, et bien plaisant à voir
 Que cette scène et fraîche et pure,
 Que ne saurait ternir le souci du devoir,
 Que révèle ainsi la nature !
 La rosée a mouillé de ses larmes les fleurs ;
 Les bosquets de leur douce haleine
 Jettent à tous les vents les suaves odeurs
 Qui s'en vont rôder dans la plaine.
 Sous la voûte des cieux glissent de doux oiseaux ;
 Cessant un instant leur ramage,
 Ils écoutent la voix de tous ces jouvenceaux
 Disant à l'air leur bavardage :

C'est un gai virelai par un beau jour d'été,
 Que ce cliquetis de parlage
 De ces jeunes coureurs hûmant la volupté
 Du jour, de l'air, du paysage :
 Vous entendez leurs cris réveiller les échos :
 Quel incarnat sur leurs visages,
 Tandis que de la balle ils courent les travaux
 Avec la vigueur du jeune âge !

Ils ont su découvrir où volètent toujours
 Les papillons et les abeilles,
 Où le vert chèvrefeuille enlace ses contours
 Comme des vrilles de bouteilles ;
 Ils courent vers les bois avec bon pied, bon œil,
 Guignant au sommet d'un vieux hêtre
 Chevauchant en jouant un malin écureuil
 Qu'ils attraperont ? . . . oui . . . peut-être !
 Puis voyez-les courant où se déverse l'eau
 Du moulin, où la gelinotte
 Crie aigrement toujours, tandis que le ruisseau
 Sous les saules glisse et tremblotte.

Qui ne voudrait jouir d'un semblable congé
 Des bois, des eaux, de la verdure ;
 Ainsi qu'un écolier qui d'un air dégagé
 Se rit de tout dans la nature.
 Sans nul soin de l'étude, il y a dans sa voix
 Je ne sais pas quelle musique,
 Il y a dans son œil je ne sais quels émois,
 Divins pensers d'un saint cantique ;
 Car chez lui tout est libre, est fini son labeur
 Et tout lui dit la bienvenue,
 La leçon de l'école elle est loin de son cœur,
 Tout le fête, jusqu'à la nue !

BRITTON (J. J.)

LE DERNIER MOT D'UN ROI.

J'aimerais à penser—penser ! je ne le puis
 A ce royal désir s'oppose l'étiquette ;
 Je voudrais bien aimer—aimer ! je n'ose, et suis
 Par l'amour éconduit sur ma royale aigrette.

Pour la posséder—Elle !—ou pour la conquérir
 Si l'univers entier je l'avais pour royaume,
 Ce serait encor peu. Roi ! l'on vient m'avertir
 Que ne puis épouser cette fleur qui m'embaume.

On m'en impose une autre, elle n'a pas d'appas
 Comme un péché mortel, au contraire, elle est laide,
 Mais en revanche elle a, retenus dans ses lacs,
 Des peuples, des états—que Dieu me vienne en aide !

SUR UNE HYACINTHE BLANCHE

ORNANT UN SALON DE LA VILLE EN HIVER.

O de notre salon blanche et pure lumière,
 Qui nous fait songer au printemps,
 O pudique hyacinthe, ô gente messagère
 De jours que nous rêvons charmants !
 Ta tige déployée avec blanches fleurettes
 Est délicieux encensoir,
 Un parfum tout divin sort de tes cassolettes,
 Il vient nous énuvrer d'espoir !
 Serais-tu pas, dis-moi, ce charmant hyacinthe
 Le beau favori d'Apollon
 Sur un coup de palet qui s'éteignit sans plainte,
 Et vient revivre en mon salon ?
 Ou bien serais-tu pas la jeune Hamadryade
 Toute fraîche sortant du bois,
 Nymphé au joli minois, de ta superbe ceillade
 Illuminant tout à la fois ?
 Ou ne serais-tu pas bien mieux, bien mieux encore !...
 Gentil joyau tombé du ciel,
 Du futur nous faisant rêver la dive aurore
 En nous parlant de l'Eternel ?
 Et pour nous enseigner que l'amour et la grâce
 Peuvent fleurir en plein hiver,
 Et que le doux espoir dans ce monde où tout passe,
 Est un baume à chagrin amer !
 La beauté vit toujours,—elle reste immortelle,
 C'est bien là ce que tu nous dis ;
 Où la beauté réside—existe en étincelle
 Un avant goût du Paradis.
 Au milieu de l'hiver si tu surgis si belle,
 Que doivent donc être, ô mon Dieu !
 Les parfums odorants de la flore nouvelle
 Qui vit par de là le ciel bien ?
 Et c'est bien pour cela que ta fleurette blanche
 Je la contemple et la bénis,
 Comme une fleur du ciel dont le parfum s'épanche
 Pour embaumer notre logis !

LES ASPIRATIONS D'UN AFFAÎRÉ.

Dans une ville... Oh ! non je ne saurais mourir !
 Je ne veux pas mourir dans les bruits d'une ville,
 Dans tel tohubobu, dans cette pacotille
 D'êtres humains, visant sans cesse à s'enrichir ;
 Où, sous un ciel boueux, le haut-fourneau frétille,
 Où le trafic se frôle au trafic, et fourmille...
 Dans une ville... oh ! non je ne veux pas mourir ?
 Je veux bien, s'il le faut, vivre dans une ville,
 Et soldat du travail, y traîner ma guenille,

Je veux faire ma part dans ce fouillis humain
 De la besogne au bout de laquelle est du pain ;
 Je veux bien m'imposer le labeur le plus rude,
 M'atteler au haquet parmi la multitude,
 Avec un esprit fort, sans trêve ni repos,
 Quelquefois cependant, m'arrêtant le cœur gros,
 Pour soupirer après les bois et la prairie,
 Les champs émaillés d'or, et la chuchoterie
 Des ruisseaux, gais causeurs, aux si gentils discours,
 L'église du village, autrefois mes amours !
 Pourtant pour mes petiots, et pour toi ma compagne,
 Je veux bien travailler avec un bras de fer
 Dans la ville, en dépit de son train-train d'enfer,
 De la machine pour dévider l'engrenage,
 Et gagner de l'argent chaque jour davantage !

Dans une ville—oh ! mais je ne saurais mourir !
 Au milieu des maisons, des noires cheminées,
 Du bruyhaha sans fin d'usines déchainées,
 Et de ces flots humains après à s'enrichir !
 Je crois que les vapeurs et des forges la flamme,
 Vers sa montée au ciel entraverait mon âme !
 L'existence affairée, oh ! la veux bien subir
 Dans une ville . . . Mais je n'y veux point mourir !

BROWN (MISS FRANCES.)

LES CHANTS DE LA PATRIE. (1)

Chants de notre pays, vous êtes immortels—
 Vous nous restez toujours quand passe la Puissance ;
 Semblables à ces flots qui coulent solennels
 Et vont porter au loin la gloire et l'abondance.
 Vous conservez pour nous la grande voix du temps,
 Sageuse, Poésie et la noble Industrie,
 Et vous thésaurisez pour nos petits enfants . . .
 Chants de notre Pays, vieux chants de la Patrie.

Le Barde peut aller vers le champ du repos,
 La lyre du charmeur dans la tombe se taire,
 Mais quand dans l'avenir ils seront froids ses os,
 Ses vers, eux, ils auront tout l'éclat du tonnerre ;
 Ils vont éveiller, électriser les cœurs,
 Ainsi que les roseaux éveillent la prairie,
 Et de la liberté seront les recruteurs
 Quand ils vivront par vous, ô chants de la Patrie !

Car dans vos chants sacrés vous nous montrez ces cœurs
 Qui sont morts glorieux à leur cause fidèles,
 Ces martyrs de l'amour, ou ces heureux vainqueurs
 Qui combattaient toujours pour la gloire et leurs belles.

(1) Du même auteur: "The Parting Gifts," page 80, 2ème vol. des *Beauties*. "Streams."—*Rayons et Reflets*.—3ème vol. des *Beauties*, page 79.
 —"The last friends."—the "Sky."—"Trees."—"The bright hours of memory."
 —"Farewell to the flowers."—the "Emigrant's Request," *Le Fond du Sac*.
 4ème vol. des *Beauties*, from page 54 to 89.



Les ronces ont peut-être envahi leurs tombeaux,
La page, elle est perdue, et l'encre elle est tarie,
Mais tous ces faits divers ils nous restent plus beaux,
Dans vos chants immortels, doux chants de la Patrie !

Chants sacrés du Pays, quand vous prenez l'essor
Vous suivez l'étranger sur la terre lointaine,
Et charmants compagnons vous égayer encor
Les pauvres exilés, et soulagez leur peine ;
Vous ravivez par eux les douceurs du chez soi,
De la brise des monts bercez leur rêverie,
D'aimables visions leur recréez l'émoi,
Chants sacrés du Pays, doux chants de la Patrie !

Le printemps peut venir avec son chant joyeux
Dire au bois : Verdissez prenez votre parure ;
Mais le roc du désert et le pin nébuleux,
Ont une voix aussi, la voix de la nature.
Tant que flots couleront, que monts seront debout
Dominant, écrasant ce qui les contrarie,
Les cœurs les mieux trempés, les mieux placés surtout,
Ils seront fiers de vivre en vos chants, ô Patrie !

BROWNING (ROBERT.)

LE CONFESSIONNAL.

(ESPAGNE.)

I.

Leurs Prêtres et leur Pape, et leurs Saints—c'est mensonge !
Enfer et Paradis mensonge quand j'y songe !
Là dans leur noir cachot, sous ces murs abhorrés
Je crierai : " c'est mensonge !" aux échos attérés,
Jusqu'à ce que ma voix de ce séjour immonde
Sorte pour effrayer, pour éclairer le monde !

II.

Les Prêtres ! . . . les croyez les meilleurs des humains,
Les premiers d'entre tous, des Justes et des Saints,
Avant d'être jetée en ce hideux repaire
De par ces Imposteurs, n'aurais cru le contraire.
Alors me pavanais dans ma jeune beauté,
Svelte, fraîche et superbe ainsi qu'un lys d'été.

III.

Et j'avais un amant.—Honte, pudeur arrière !
Ce pauvre corps haché, meurtri sous la lanière,
Fut baisé, caressé par amour si brûlant,
Certaine nuit surtout, que mon cœur ruisselant,
Sous le feu des baisers, laissa faible mon âme,
Et je m'anéantis sous ces baisers de flamme.

IV.

Adonc le lendemain quand de l'amour l'encens
S'étant évaporé, je revins à mes sens :
" C'est un péché " me dis-je,—et m'en fus à l'Eglise
Les yeux baissés, d'amour cuver la gourmandise ;
Et bien résolument au confessionnal
Je fus pour raconter au bon père . . . le mal !

V.

Mais le nom de Beltran quand je le dis, timide :
 " Ma fille ! ce nom là, ne tombe dans le vide !"
 Dit le bon père . . . " Hélas je blâme le péché,
 Un amour de la sorte est amour débauché,
 Mais je veux convertir cet amour infamie
 En un amour divin,—légitime, ma mie !

VI.

" Car ce Beltran est jeune—et comploté, on le dit,
 Contre la Sainte Eglise, et contre son esprit,
 Et contre le Royaume;—et ce n'est pas étrange,
 Il ne sait ce qu'il fait.—Toi, tu seras son ange,
 Oui, son ange gardien ! Là haut tu sauveras
 Son âme, en même temps que son corps ici bas !

VII.

" Car lorsque ce Beltran, dans extase amoureuse,
 Il sera dans tes bras, te rendant toute heureuse,
 Tu peux lui demander comme un guerdon d'amour
 L'heure de son complot, la minute, le jour ;
 Et puis le lendemain tu viendras à l'Eglise,
 Me narrer tout,—afin qu'à le sauver j'avise !"

VIII.

La barbe de ce père était longue, et tombait
 Sur sa large poitrine ; et son front rayonnait
 Comme d'un saint espoir.—Toute en proie à la joie
 Jusques à mon chez moi, vite me frayai voie,
 Et pour preuve d'amour, de mon cher Jouvencel
 J'obtins de ses secrets qu'il me levât le scel.

IX.

Il me dit ce qu'il n'eut pas dit,—c'est chose sûre,
 Par crainte de l'enfer ;—non plus, je vous le jure,
 Pour le divin espoir du ciel.—Pleine d'orgueil,
 Sur ma couche affaissée, et lui faisant de l'œil,
 Je l'écoutai ravie ;—et m'en, fus, le matin,
 Au confessionnal pour le sauver soudain.

X.

Tous ses projets cachés, moi, je les dis au Père,
 Je nommai ses amis, dévoilai le mystère,
 Tenans, aboutissans.—Père ! dépêchez-vous
 De nettoyer son âme, il est si bon ! si doux !
 Quand il viendra ce soir, il ne sera le même ! . . .
 Mais las ! Il ne vint pas du tout . . . douleur extrême !

XI.

Non plus le lendemain : or, le surlendemain,
 Je sortis aussitôt que parut le matin,
 L'Eglise était déserte,—était déserte et nue,
 Si bien que du marché je m'en fus dans la rue,
 Quand voilà que jetant tout en haut mon regard,
 Horreur ! soudain je vis . . . la face du frocard !

XII.

Cet horrible échafaud drapé de serge noire,
 Cette tête attachée—oh ! oui ! j'en ai mémoire,
 Avec une courroie ; avec des nœuds ces mains
 Qui m'avaient entouré de bonheurs surhumains,

Jusqu'à ce qu'un bourreau lentement qui chemine
Vint éteindre sa vie, en tournant la machine !

XIII.

Pas de port ! pas d'asyle ! avec ces Imposteurs !
Pas de ciel ! pas d'enfer ! ce sont tous des menteurs !
Je languis, je pourris dans leur affreux repaire,
Mais que me fait à moi ? ... Je suis un ver de terre !
Seulement que mon cri d'ici s'élève à Dieu :
" Les Prêtres et le Pape—et les Saints—tous au feu ! "

BRUCE (MICHAEL). *

Nous nous empressons de réparer à cette place, une injustice que, sans le vouloir, nous avons commise en attribuant sur de fausses données à John Logan, le charmant poème : " AU COUCOU " qui appartient en propre à Michael Bruce.—(Voir page 230 des *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*.)

Ce John Logan, un infâme voleur, dont le nom doit être mis au pilori de la Postérité, a jugé à propos de s'attribuer à lui même le délicieux poème de son ami dont il fut l'exécuteur testamentaire et l'éditeur des œuvres. Heureusement la fourberie a été découverte, et la vérité s'est fait jour grâce au Rev. P. Mearns.—Dieu soit loué !

Nous regrettons de ne posséder par devers nous qu'un fragment de " l'Ode au Printemps " de Michael Bruce, le chant du Cygne, autrement nous l'eussions encadré dans cette collection.

Voici le poème adressé au Coucou que nous publions aujourd'hui au complet ; la dernière strophe ayant été supprimée par l'éditeur John Logan, ne faisait pas partie de la version donnée dans les *Rayons et Reflets*.

AU COUCOU.

Salut à toi gentil étranger du bocage,
Messager du printemps,
De ton manoir le ciel reverdit le branchage
Et les bois t'offrent leur encens.

Au temps où le gazon s'orne de paquerettes
Toujours s'entend ta voix,
D'une étoile as-tu donc les flammes joliettes
Pour t'éclairer en tapinois ?

Bien aimé visiteur ! avec toi je salue
La naissance des fleurs,
Et j'entends au bosquet la musique ingénue,
Des oiseaux, ces tant doux chanteurs !

A travers bois faisant école buissonnière,
L'écolier bien souvent
Tressaille en entendant ta note printanière
Et cherche à répéter ton chant.

Mais au temps où le pois endosse la livrée
De ses blancs vêtements,
Tu fuis vers d'autres lieux, vers une autre contrée
Saluer un nouveau printemps.

Doux oiseau ! toujours vert est ton charmant bocage,
 Ton ciel toujours serein,
 Tu n'as pas de chagrin dans ton gentil parlage,
 Aucun hiver sur ton chemin.
 Si je pouvais voler, j'irais à tire d'aile,
 Avec toi tous les ans !
 Dans l'univers entier voir la feuille nouvelle
 Qui verdoie à chaque printemps.
 Mais hélas ! doux oiseau ! mon destin n'est le même,
 Non . . . Sombres sont mes cieux !
 Pleut sur moi le chagrin et mon avenir blême
 N'a rien de radieux.

BURNS (REV. J. B.)

LA VIGNE DE NOÉ. (1)

LEGENDE HEBRAÏQUE.

“ L'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent, et leur vole leur âme.”

Quand le vieux Patriarche au déluge échappé
 Se mit de l'Ararat à cultiver les plaines,
 Sur un versant du mont par le soleil frappé
 Il planta le raisin,—la source de ses peines.

Passant de ce côté le soir, il aperçut
 Un autel élevé sous la vigne feuillueuse,
 Et, par un mouvement instinctif, il voulut
 S'approcher de plus près de l'ombre ténébreuse.

A la taille élancée un Être vaporeux,
 En sacrificateur auprès du feu mystique,
 Se tenait là debout, et brillait dans ses yeux,
 Quand la flamme montait, un éclair fatidique.

Il égorgea d'abord un agneau qui bêlait,
 Puis un lion velu, tout frémissant de rage,
 Puis un singe, victime étrange qui riait,
 Et puis, en fin de compte un sanglier sauvage.

Il jeta tous ces corps sur le feu de l'autel,—
 Mêlé, ce sang bouillit se tordit en écume ;
 Une fumée infecte en montant vers le ciel
 Enveloppa la vigne et ses feuilles de brume.

Rites affreux, Noé vous vit avec terreur,
 C'était pour lui l'effet d'un cruel maléfice !
 Lorsque se retournant, Satan le Tentateur
 Lui dit : “ Apprends pourquoi j'ai fait ce sacrifice !

“ Le monde est mon domaine, et je te dois merci
 D'avoir, mon bon Noé, réparé les voies
 Pour m'y frayer retour ; j'aime ce bois noirci,
 C'est le signe pour moi d'un déluge de joies ;

(1) Du même auteur : “ The Prince and the Widow.”—2ème vol. *Beautés*, page 89.—the “ Burial of Jacob,” page 364, *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*.—Et “ The Death of an Infant,” page 68.—*Le Fond du Sac*, 4ème vol. des *Beautés*.

" Car la vigne est, vois-tu, mon arbre favori,
Par lui j'attire à moi le monde à mon empire ;
J'augure de nouveau que son bois rabougri
Avec l'aide du temps va me faire encore rire !

" Celui qui goûtera de son jus généreux,
Fut-il aussi benin qu'agneau qui vient de naître,
S'il boit rasade, eh bien ! deviendra furieux
Et comme le lion rageur, féroce et traître !

" Qu'il boive encore alors le bravache soudain
Devient comme le singe, et bruyant et stupide,
Et puis comme le porc immonde, l'Être vain
Enfin se vautrera dans le ruisseau fétide."

Et quand eut disparu tout, prêtre, autel et feu,
Et que seule resta sur la vigne la brume,
Noé s'en fut chez lui sans penser qu'en ce lieu
Il avait de sa chute entrevu l'amertume !

LES PÉLERINS.

I.

Bien avant l'aube matinale,
Certain jour quatre Pèlerins,
Se levèrent voulant d'une ville Royale
Avant la fin du jour atteindre les confins.
Trente-six milles de distance
Formaient un assez long trajet.
Prenant donc le bâton, et s'armant d'endurance,
Ils se mirent en route à jouer du jarret.
Tous quatre ils savaient d'aventure,
Que les portes fermaient le soir
Sur tous les retardés, qui servaient de pâture
Aux animaux cruels dont c'était le dortoir ;
Et que blanchissaient sur la plaine,
De nombreux Pèlerins les os ;
Les voilà donc marchant, et sans reprendre haleine,
Pour gagner ce lieu fort, ce lieu de doux repos.
Oh ! lequel le premier, saluera la colline
D'où l'on voit les tourelles d'or ?
Oh ! lequel le premier dans sa ferveur divine
Vers la Sainte Cité prendra son libre essor !

*Quatre Pèlerins
s'en vont le ma-
tin dès l'aube afin
d'atteindre avant
le soir la ville
d'or.*

II.

De leur bâton frappant la terre
Ils avançaient toujours, toujours,
Plus le soleil là haut s'élève dans la sphère
Plus ils forcent le pas. Leurs ombres à rebours
Leur disaient : doublez de vitesse !
Et tous silencieusement
Egayaient la fatigue, et leur longue détresse
Par ce penser de joie et de ravissement :

*Les Pèlerins son
époués par la
chaleur et la fur
deux du jour.*

" Oh ! quel bonheur ! oh ! quelle ivresse
 D'entrer enfin dans la cité !
 Et d'entendre ce cri, ce doux cri d'allégresse :
 " Voyageur prends ta part de l'hospitalité !"
 Ainsi sans dire une parole,
 Les quatre s'avançaient toujours,
 Mais le repos pour eux sera plus bénévole
 Que leur apportera le beau soir dans son cours.
 Leur ombre s'amointrit, et le blanc soleil darde
 Jà sur le sol ses flèches d'or ;
 Heureux qui le premier, pourra,—que Dieu le garde !
 Vers la Sainte Cité prendre son libre essor !

III.

*Le mauvais
 se l'emporte.
 et fait dévier
 des Pèlerins.*

De vers midi sur leur passage
 Les oiseaux chantaient gentiment,
 Et de larges palmiers le vaste et frais feuillage
 D'un gai ruisseau berçait le doux gazonnement.
 Chacun dit à son camarade :
 " Avançons, ayons bon espoir !"
 Quand trois hommes soudain vers eux d'un ton maussade
 Vinrent les agacer de leur mauvais vouloir :
 Leur disant paroles amères,
 Si, que l'un d'eux incontinent
 Lâchant enfin la bride à ses sourdes colères,
 Souleva son bâton sur eux en fulminant.
 Lors sur lui les trois se ruèrent,
 Et chacun des trois, arme en main,
 Si, que rouge de sang, sur la plaine ils jetèrent
 Son bâton tout brisé, le faible Pèlerin.
 Oh ! trois fois malheureux celui qui de son ire
 Se laisse enflammer le butoir !
 Il ne pourra jamais troublé par son délire,
 Vers la Sainte Cité prendre son libre essor !

IV.

*La chose mal-
 ante, le plat-
 enous, en fait
 et un autre.*

Triste, la troupe à trois réduite,
 Plus vite encor fut en avant,
 Il fallait arriver à la ville, et par suite
 Ne rester un instant se rafraîchir au vent !
 Ici nul palmier qui surplombe ;
 Le soleil toujours plus brûlant
 Boit et dessèche tout ; chacun de soif succombe,
 Et se sent défaillir sous son souffle accablant.
 Alors se montrent à leur vue
 Sous une tente des chameaux,
 Et puis des Pèlerins à la troupe éperdue
 Font offre de service en hûmant le repos ;
 Et puis d'une coupe écumante
 Ils leur présentent le cristal,
 Et l'un d'eux se détourne,—il entre dans la tente
 De sa soif étancher l'éniivrement fatal :
 Escomptant à part soi la longueur de la route,
 De repos il s'enivre encor ;
 Malheureux est celui qui se choie et s'écoute
 Il ne verra jamais bien sûr la Cité d'or !

V.

Des rires, des cris d'allégresse
 De la tente vibraient nombreux,
 Et tout en cheminant des penseurs de tristesse
 S'emparaient de leurs cœurs émus, silencieux.
 De midi vint la troisième heure,
 Le soleil longeait le versant,
 Quand d'un débordement de joie extérieure,
 Ils ouïrent soudain l'éclat retentissant :
 En même temps vers eux un homme
 Accourait la main pleine d'or,
 " J'ai découvert," dit-il " une bien large somme,
 Sus ! suivez-moi venez partager ce trésor.
 Pendant de bien longues années
 Je savais ce trésor caché,
 Mais malgré mon labeur, mes pénibles journées,
 Je l'avais jusqu'ici bien vainement cherché ;
 Mais la fortune enfin vient à mes vœux sourire,
 Venez, ce n'est du similor,
 Avec ma bêche j'ai brisé la tire-lire
 Venez, venez tous deux, venez puiser de l'or !

*Les deux Pèlerins
 non séduits se
 trouvent assaillis
 par une terrible
 tentation.*

VI.

" Venez, venez à la curée
 Vous pouvez vous fier à moi,
 Je vous dis à tous deux riche est la picorée,
 En bataille rangée est la rançon d'un roi.
 Ce sont perles mais d'une eau pure,
 Lingots pesants, jolis bijoux
 Ciselés par des mains d'artiste, je vous jure,
 Ces superbes joyaux feront bien des jaloux.
 Un des Pèlerins à lui-même
 Se dit : " je ne vois pas grand mal
 A voir un peu de près cet or que chacun aime."
 Lors il suivit le guide en flair du vil métal.
 Il voit les perles et l'or sombre,
 Il voit les lingots, les bijoux,
 Et du chez soi soudain pour lui disparut l'ombre,
 Et de ses bons amis l'espéré rendez-vous.
 L'impure soif de l'or, cette vilaine chose
 De son cœur a détruit l'esoir ;
 Malheureux est celui qui flâne et se repose
 Il ne verra jamais bien sûr la Cité d'or !

*Cette mauvaise
 chose la convoitise
 détourne le troi-
 sième Pèlerin du
 droit chemin.*

VII.

Le Pèlerin eut une larme
 Aux yeux, il sentit son cœur gros,
 Quand il vit son ami pour l'appât d'un faux charme
 Le quitter à jamais et se donner campos.
 Resté seul, le dernier des quatre
 Levés tous quatre avant le jour,
 Il poursuit son chemin sans se laisser abattre,
 Cependant que toujours s'assombrit l'alentour ;
 Il se ceint les reins davantage
 Tient son bâton plus fermement,
 Bien que souvent pendant le cours du long voyage,
 Il entende en passant un sourd ricanement,

*Le quatrième
 Pèlerin s'en va
 tristement, mais
 reste ferme dans
 son intégrité.*

Et des propos de raillerie
 Lui reprochant son fol orgueil
 De tenter à lui seul dans sa forfanterie,
 D'aller chercher au port l'inévitable écueil :
 Parfois ses ennemis emmiellant leur haine
 S'acharnaient sur ses pas encor,
 L'affriolant d'un mot, d'une espérance vaine,
 Pour lui faire oublier son but,—la Cité d'or !

VIII.

*Pélerin atteint
 la montagne
 où il a une vue
 unique de la
 Cité d'or.*

La fatigue et la défaillance
 Souvent éprouvèrent son cœur,
 Mais prenant pour boussole espoir et confiance,
 Sans ralentir le pas marcha le voyageur.
 Mais quand il parvint au pinacle
 D'un mont non pas sans grand effort,
 Quelle admirable vue, et quel divin spectacle
 De son âme attendrie exalta le transport !
 Resplendissante de lumière
 Gisait en bas la Cité d'or,
 C'étaient palais de marbre et de structure altière,
 Et temples somptueux plus superbes encor ;
 Et coulait parmi la verdure
 Un ruisseau toujours pur et frais,
 Aux yeux d'un Pèlerin brisé de courbature
 Plus ravissant tableau ne dût s'offrir jamais
 Son cœur devint léger, radieux son visage,
 Son âme bondit plus encor,
 Alors que se sentant au terme du voyage
 Le Pèlerin joyeux toucha la Cité d'or.

IX.

*entre par la
 porte de la Cité où
 toutes la bien-
 veillance et le repos.*

Devant lui béante est la porte ;
 Au bruit de psaumes triomphants,
 De citoyens vêtus de surplis, la cohorte
 Pour mieux le saluer font retentir leurs chants ;
 Les cloches à toute volée
 Carillonnent de par les airs,
 Et des Bardes divins la sublime assemblée
 Fait redire à l'écho les plus plaisants concerts.
 La harpe, le luth, la cithare
 Et le sistre et le tympanon
 Saluent le Pèlerin du bruit de leur fanfare,
 Et disent tour-à-tour la gloire de son nom.
 Vêtu d'une robe sans tache
 On le mène au joyeux festin
 Où le Roi du Pays à le fêter s'attache,
 Et les Bardes le soir lui chantent ce refrain :
 " Heureux, heureux celui qu'une mâle endurance
 A fait triompher dans son for
 Des périls de la route ; il a pour récompense
 D'habiter à jamais l'heureuse Cité d'or ! "

BURRINGTON (E. H.)

LES ROIS DU SOL. (1)

Le péché fait souvent son nid sous un cimier,
 Le crime sous une couronne ;
 Il bat d'aussi bons cœurs sous sarrau d'ouvrier,
 Que sous robe de la Sorbonne.
 Contera-t-on toujours les faits de ces vainqueurs
 Qui semblent nés pour le massacre,
 Et ne dirait-on rien jamais des laboureurs
 Qui s'épuisent acre sur acre ?
 Je m'incline devant ceux là qui le matin
 De leurs travaux saluent l'aurore,
 De ma fière chanson, voilà donc le refrain :
 Les Rois du sol ! sans métaphore !
 Chantons les donc ces rois qui n'ont pas d'autre dais
 Que le ciel bleu, que sa voussure,
 Jamais sultan, jamais stadthouder Hollandais,
 N'eurent comme eux pouvoir sur la mouture !
 Voilà de fiers vaisseaux chargés d'argent et d'or,
 Richesses d'un autre hémisphère,
 Dans les bassins d'un port ils croupiraient encor
 Si nul ne labourait la terre.
 La plus âpre bruyère, et le plus noir taillis
 Valent bien la plus riche flotte,
 Car pour l'oiseau sauvage ils sont un paradis,
 Et lui donnent sa chènevotte.
 Et le temps n'est pas loin où grâce au travailleur,
 Grâce à sa bêche à sa charrue,
 Ces terrains défrichés réputés sans valeur,
 Seront des bijoux à la vue.
 Chantons les donc ces rois qui n'ont pas d'autre dais
 Que le ciel et que sa voussure
 Jamais sultan, jamais stadthouder Hollandais,
 N'eurent comme eux pouvoir sur la mouture.
 Près du champ où sa main un jour sema le blé
 Heureux qui peut fouler la terre ;
 Quand il entend le bruit de l'épi constellé
 Est-il musique plus légère ?
 De prophétiques sons font brûler le grain
 Quand se berce sa chevelure,
 Des voix qui semblent dire : " Enfants voilà du pain
 Que Dieu donne à la créature !"
 Honte donc, honte donc à ces esprits sans cœur
 Marchandant éloge ou salaire
 A ces hommes vaillants, dont le rude labeur
 Mieux qu'un autre enrichit la terre !
 Chantons les donc ces rois qui n'ont pas d'autre dais
 Que le ciel et que sa voussure,
 Jamais sultan, jamais stadthouder Hollandais,
 N'eurent comme eux pouvoir sur la mouture.

(1) Du même auteur : " Nature's Gold and Silver," 2ème vol. des *Beautés*,
 page 92.—" Winter," 3ème vol. *Rayons et Reflets*, page 88.—" Miniature Poets,"
 4ème vol. *Le Fond du Sac*, page 70.

Le poète a doré le passé de ses chants,
 Sa lyre encor se fraye issue,
 Mais il est glorieux deux fois l'homme des champs
 Qui chante en guidant la charrue.
 La baguette de Burns pour adoucir le cœur
 Possède une double puissance,
 Et la lyre et la bêche aux mains d'un travailleur
 Ont une double omnipotence.
 Rome imbibait de gloire un nom : Cincinnatus !
 Qui la sauva de ses misères,
 Mais ce bon citoyen que voulut-il de plus ?
 Sinon de labourer ses terres !
 Chantons les donc ces Rois qui n'ont pas d'autres dais
 Que le ciel, et que sa voussure ;
 Jamais sultan, jamais stadthouder Hollandais
 N'eurent comme eux pouvoir sur la mouture !

LE BEAU.

Marche avec le Grand, marche avec le Beau,
 N'en détourne point tes pas sur la terre,
 La douleur peut bien t'imprimer son soc, au,
 Mais ne soumetta pas l'âme à la matière,
 Marche avec le Beau !

Mais de t'écrier comme un étourneau :
 " Le Beau ! quel est-il ? " ... Profonde ignorance !
 Tout près de toi, vois il luit ce joyau,
 A ta porte il est même en permanence :
 Aime donc le Beau !

Le Beau ! c'est un frère, un divin flambeau
 Qui vient éclairer le cœur solitaire ;
 Les anges du ciel, le divin agneau
 Portent ses atours, sa vive lumière,
 Aime donc le Beau !

Soupire après lui !—qu'il soit ton drapeau !
 Aime-le d'amour comme jeune fille ;
 Surpasse en amour, crois-moi joveuseau,
 Nos premiers parents ; nouvel Eden brille,
 Brille avec le Beau !

Les uns voient le Beau dans l'adroit ciseau
 De Pygmalion et de sa statue ;
 Les autres encor dans un clair ruisseau ;
 Mais à le chercher quand on s'évertue,
 Partout est le Beau !

Ton cœur, tes pensées sont le haut fourneau
 Où du beau pour toi jaillit l'étincelle ;
 Car dans chaque étoile, et dans chaque anneau,
 Si toi tu le veux, le Beau se révèle,
 Partout est le Beau !



Dans la violette et son bleu manteau,
Existe le beau.—Veux-tu des miracles :
Relève la fleur, dis-lui sois joyau !
Et puis vois l'émail de ses tabernacles ;
Partout est le Beau !

Un dernier avis: Sois sourd à l'appau
De la voix de l'or—l'or vieillit notre âme ;
Garde l'innocence, et son vert rameau,
Car tant que du cœur est chaste la flamme
Partout est le Beau !

BYRON (LORD.) *

ADRIEN A SON ÂME EN MOURANT. (1)

Toi lutin fugitif ! Toi lutin vacillant !
Intime associé de cette vile argile !
En quelle région, sous quel nouvel asile
Portes tu maintenant ton vol étincelant ?
Non plus hélas ! avec ta gaité si légère,
Mais avec la tristesse et pâle et solitaire.

FRAGMENT.

Lorsqu'aux palais d'Odin, de mon père la voix
Évoquera mon nom vers ces esprits de choix,
Alors que sur la brise étant en équilibre,
Ce qui fut *moi* ma *forme*, (2) heureuse d'être libre
Obscure, enveloppée en un brouillard profond,
Svelte s'élèvera vers la cime du mont,
Sur des marbres sculptés, oh ! puisse ma pauvre ombre
Sur ce monde quitté, ne pas descendre sombre . . .
D'éloges, n'en veux pas ! . . . mais simplement mon nom,
Éternel qui vivra, s'il acquit bon renom !
Que s'il n'en est ainsi, qu'on laisse ma poussière
Oubliée à jamais, retourner à la terre !

A JESSIE.

Il est un fil mystérieux,
Si délié, si fin, qui de si près se lie
Au seul fil de ma vie,
Que le briser serait les briser tous les deux.

(1) Du même auteur: "Adieu to Newstead Abbey," "Waterloo," "The Destruction of Sennacherib," page 66 et suivantes, 1er vol. *Beauté*.—"Inscription on the Monument of a Dog,"—"Farewell," page 91, 8ème vol. *Rayons et Reflets*.—"From the "Hours of Idleness."

(2) *My form*—Littéralement *ma taille*. Ce mot ne serait pas l'équivalent de la pensée de l'auteur anglais, nous avons dû traduire: *Ma forme*.—C. DE C.

Il est... tout un être enchanteur
 Sur lequel dans le jour mon oeil s'attache, et passe
 De l'ivresse à l'extase,
 La nuit un songe heureux le retrace à mon cœur.

Il est, douce et pure à la fois,
 Une voix qui me jette en des troubles étranges,
 Plus que le chant des anges,
 Que point n'écouterai privé de cette voix.

Il est, sans fard et sans détour,
 Un teint dont l'incarnat est un miroir fidèle,
 Dont la pâleur révèle,
 Au moment d'un adieu tout un monde d'amour.

Il est.... brillantes de fraîcheur
 Des lèvres, dont moi seul ai su la douce étreinte,
 Et ces lèvres, sans feinte,
 Avec un tendre émoi m'ont promis le bonheur.

Il est un sein, doux oreiller
 Qui supporta souvent ma tête endolorie,
 Une bouche chérie
 Qui quêtant un baiser, sourit pour m'éveiller.

Il existe deux cœurs jumeaux
 Portant à l'unisson si bien leurs destinées
 L'une à l'autre enchaînées,
 Qu'il leur faut ou la vie, ou la paix des tombeaux.

Un jour, pareils à deux ruisseaux,
 Dans le gouffre des ans versant leur onde pure,
 Ils iront sans murmure
 Se perdre dans les mers en confondant leurs eaux.

CAMPBELL (THOMAS.) *

CHANT FUNEBRE DE WALLACE. (1)

I.

A la clarté d'un cierge au fin fond de la nuit,
 Ils ont chanté leur hymne la plus sainte ;
 Elle, l'œil sans sommeil encor qu'il soit minuit,
 Veille l'esprit rempli d'émoi, de crainte !
 Elle pleurait sur son Seigneur
 La noble dame d'Elderslie,
 Quand un sourd glas de mort s'infiltra dans son cœur,
 En même temps son rideau se dépie,
 Et le hideux corbeau de son cri carnassier
 Vient l'avertir du sort de son guerrier.

II.

" De mon cher Chevalier pour le repos de l'âme,
 Maintenant donc chantez vos chants de mort,
 Je suis veuve à présent, je ne suis plus sa femme,
 Car je pressens qu'il est tombé le fort !
 La voix de Dieu s'est fait entendre,
 Il ne me reste qu'à gémir.

(1) Du même auteur : "The Soldier's Dream," "Field Flowers," *Beauté*, vol. 1, pages 73 et 75.—"Hohenlinden," *Rayons et Reflets*, page 92. "The Beech Tree's Petition," *Le Fond du Sac*, page 76.

Le Seigneur de mon cœur tout me le fait comprendre,
 Oh ! c'en est fait, ils me l'ont fait mourir !
 De pleurs rouges de sang le pleurera l'Ecosse,
 Ce grand héros !... mon Wallace.... un Colosse !"

III.

Cependant son pays ne connut pas le sort
 De cette illustre et si grande victime,
 Avant qu'une trompette Anglaise eut dit sa mort
 De la tour même où digérait ce crime
 L'infâme Edouard, royal bourreau !
 Quand de son donjon la lumière
 Tombait blafarde et rouge auprès du vieux poteau,
 Où le billot épouvantait la terre,
 Nulle prière, hélas ! ne monta vers les cieux
 Quand son grand cœur on le fendit en deux !

IV.

Ce n'était pas ainsi quand sa lance de chêne
 Était fidèle à l'illustre vainqueur,
 Que fuyaient devant lui par milliers dans la plaine,
 Comme chevreuils harassés par la peur,
 Ses ennemis n'ayant de trêve ;
 Quand il enjambait à grands pas
 Chaque champ de bataille où reluisait son glaive
 Hardi semeur de tant de fiers trépas !
 Car de ce glaive lourd pour le bras d'un archange
 Il enfonçait terrible une phalange.

V.

Pourtant pour son pays il dû souffrir la mort
 Quoique saignant et lié, le Wallace !
 Jamais pour un plus brave, un plus digne, un plus fort,
 Le noir clairon ne réveilla l'espace
 Quand au champ funèbre il fut seul.
 A tous appartient sa mémoire,
 Sa tête peut rester sans tombe et sans linceul,
 Son front est ceint des palmes de la gloire,
 Et son esprit jaillit de son sanglant autel
 Astre éclatant à jamais immortel !

CHANSON.

Que c'est délicieux que de gagner un cœur
 Au début de l'adolescence,
 Lorsque deux cœurs unis espèrent le bonheur
 D'une seule et même existence !
 Pourtant, rappelez-vous, doux servant de l'amour
 Que la passe... elle a ses alarmes,
 Pour vous rendre inconstant au bout d'un simple jour,
 Voyez venir de nouveaux charmes !
 L'amour vient par hasard—selon le bon plaisir
 De monsieur le Destin, il reste ;
 Quand on sait le tancer, il n'ose déguerpier,
 Le flatte-t-on ?... il fuit et preste !

Obligez l'océan à toujours s'endormir,
 Le lis à garder son arôme,
 Le tremble à ne trembler, du tout à ne frémir,
 L'amour à rester sous un chaume.

L'amour est un feu vif, c'est un brûlant tison,
 Il lui faut des bûches nouvelles,
 Il lui faut tous les feux de feu Monsieur Jason
 Pour raviver ses étincelles !

Pouvez-vous empêcher l'abeille de courir,
 Ou le cou du pigeon sauvage
 De ne changer selon que vient s'épanouir
 Sur lui. . . . le soleil, le nuage ?

CASSELS (W. R.)

LE CALICE DE LA VIE. (1)

I.

Regardez ! De la vie est vide le calice !
 Que faut-il y verser ? . . . La force à larges flots
 La force pour lutter avec chance propice
 Pour traverser le bien, et le mal et les maux ;
 Pour traverser le bien afin que l'âme reste
 Incorrompue ; afin que du séjour céleste
 Elle soit toujours digne et que sa volonté
 Soit de marcher sans fard devers la vérité.
 Pour traverser le mal afin que l'âme puisse
 Retenir fermement inaccessible au vice
 A travers faim et froid, sa foi, sa liberté,
 Sa candeur d'autrefois et sa sincérité.
 La force pour lutter à travers les ténèbres,
 Contre la tombe obscure et ses voiles funèbres,
 Et contre le soleil, et ses ardents rayons ;
 Et contre de l'espoir, les fascinations.
 Que votre cœur n'éprouve aucune lâche amorce.
 La fontaine de vie est là, de son flot clair
 Remplissez le calice en dépit de l'enfer
 Et versez y la force !

II.

Regardez ! De la vie est vide le calice !
 Que faut-il y verser ? . . . Morbleu ! la vérité !
 Buvez jusqu'à ce que la brume subreptice
 Qui brouillardise l'âme ait enfin sa clarté !
 Afin que de l'esprit tout à coup se dévoile
 Et le but glorieux et la brillante étoile.
 Afin qu'il ne s'affaisse, et ne tombe soudain
 Dans l'impasse sans nom qu'on nomme genre humain.

(1) Du même auteur : "The Bittern," page 81 *Le Fond du Sac*, vol. 4 des *Beautés*.

Buvez jusqu'à ce que dans les cieux, l'Âme émue
 Aperçoive surgir l'étoile dans la nue,
 Qui la guide et l'inspire, et vers le prix promis
 La conduise à l'abri des célestes lambris.
 Buvez jusqu'à ce que cet elixir unique
 Encourage notre être à plus sainte pratique,
 Annihile pour nous le vide d'un soupir
 Et nous réhabilite avec un pur désir.
 Sachons avoir le nerf de nous moquer du monde,
 Des ricaneurs narguons la stupide gâté,
 Notre calice à nous qu'il circule à la ronde,
 Buven la vérité !

III.

Regardes ! de la vie est vide le calice !
 Que faut-il y verser ? quoi ? .. Versez y l'amour !
 Pour étancher la soif du cœur dans un délice,
 Pour y guérir ses maux, ses peines sans retour,
 Pour calmer à jamais ses vives doléances,
 Imprégner de fraîcheur ses jeunes espérances ;
 Pour raviver la vie et de douces odeurs
 Incruster le parfum de ses plus belles fleurs ;
 Pour fondre le levain de chaque humeur morose,
 Pour extirper enfin le mal de toute chose,
 Cimenter le lien de la fraternité,
 Et du temps adoucir parfois l'aspérité ;
 Pour remonter encor au ciel par la prière,
 Au ciel d'où nous venons, nous, enfants de la terre,
 Au ciel où nous devons, chercher la vérité
 Avec le sentiment de l'immortalité,
 De l'immortalité qui chacun nous convie
 A porter nos souhaits vers le divin séjour ;
 Si se vide trop tôt la coupe de la vie
 Remplissons la d'amour !

IV.

Regardez ! de la vie est vide le calice
 Que faut-il y verser ? ... quoi ? Versez y l'espoir !
 L'Âme voit arriver les ans par interstice
 De doutes et de pleurs mêlés de désespoir.
 A des craintes sans nom, flétrie, elle est en proie,
 Pour elle aucun repos pour elle nulle joie ;
 Peut-elle découvrir dans le ciel nébuleux
 Une échappée, un coin, un seul point lumineux ?
 Avant que de mourir le pourra-t-elle atteindre ?
 Et sentir aviver sa foi prête à s'éteindre ?
 Le sentier est pénible, et vaste est le désert,
 Et près du pèlerin la douleur de concert
 Marche, marche toujours sans merci, ni sans trêve.
 De la vie avec joie annihilant la sève :
 Oh ! si dans le voyage on avait un peu d'eau
 Du frais ruisseau, l'espoir, pour renaitre à nouveau,
 Jusqu'à ce que du ciel tombe le doux mirage
 Dans la réalité d'un oasis le soir !
 De la vie au désert si cherchez le breuvage
 Buvez, buvez l'espoir !

V.

Regardez ! de la vie est vide le calice !
 Que faut-il y verser ?—Eh ! versez y la foi !
 De la vie, entre nous, que serait l'édifice
 Au superbe portique, à la noble paroi,
 Aux remparts de granit, au magnifique dôme,
 Certes ce ne serait qu'un monument—fantôme,
 Si sur le sable seul posaient ses fondements,
 Prêts à changer selon les caprices du temps ?
 Ce ne serait alors qu'un songe tout splendide,
 Mais se fondant ainsi que les palais d'Armide.
 Dieu ! fais que notre cœur avec un saint émoi
 Place à jamais en toi son amour et sa foi,
 Afin que nous puissions et sentir et comprendre,
 Ce qu'à nos cœurs un jour ta bonté fit entendre,
 Que ces jeunes espoirs, ces belles visions
 Ce sont des vérités, non des illusions ;
 Et de la vie ainsi surgissant l'édifice,
 L'âme attendra son heure en s'inspirant de toi :
 De la vie à pleins bords emplissez le calice
 Et versez-y la foi !

CHATELAIN (MADAME CLARA DE).

FONTAINEBLEAU. (1)

A L'ERMITE DE LA FORÊT.

Oh ! qu'il est doux d'errer sous tes ombrages,
 Noble forêt, Fontainebleau !
 Lorsque le jour s'en va par de là les nuages,
 Cacher son magique flambeau !

Sur le burin, comme page d'histoire,
 Sont inscrites sur tes rameaux
 Légendes de ces temps et d'amour et de gloire
 Qui fleurirent sous tes arceaux.

Et cependant muette en ton enceinte
 Dans sa solitaire grandeur,
 La Nature dormait gardant seule l'empreinte
 Des pas du temps, ce grand veilleur !

Chaque fleurette au ciel levait la tête
 Et puis mourait incognito ;
 Et la mousse étalait ses gobelets de fête,
 La fée y buvait son coco.

Ainsi gisait muette et solitaire
 La Majestueuse Forêt,
 Bel ouvrage à peu près ignoré du vulgaire,
 Dont restait clos chaque feuillet.

(1) Du même auteur : " My Childhood's Days," vol. 2, *Beautés*, page 100, et " Thy Voice," " That which we never forget," pages 93 et 391, *Rayons et Reflets*.

Toi DENNECOURT tu sus tourner la page,
Et nous la montrer dans son jour,
Et sans ton zèle, Ami, ce magnifique ouvrage
Restait inédit sans retour.

A Toi le soin de rendre à la lumière
Les souvenirs du bon vieux temps,
Par Toi chaque rocher, par Toi chaque clairière
Vient nous parler de son printemps.

Nouveau Colomb, ta forêt bien aimée
Voilà quel est ton seul trésor !
Ton noble cœur est pur, pure est ta renommée,
Tu n'encenses pas le veau d'or.

Donc gloire à Toi, Colomb de la Nature
Conquérant civilisateur !
Puisse long-temps la hache épargner son injure
A tes bois empreints de grandeur !

C'est Dieu qui fit ce monde de feuillages,
Dont notre œil est affriolé,
Mais c'est Toi DENNECOURT qui de ces lieux sauvages
A su nous procurer la clé !

LES HIRONDELLES.

“ De-ci, de-là volent les hirondelles,
Allant, venant, et planant sur leurs ailes :
Mais, maman, dis, d'où viennent-elles ?
Moi je voudrais bien le savoir,
Et puis savoir aussi pourquoi de si bonne heure
Lorsque le printemps se fait voir,
Elles viennent ici retrouver leur demeure,
Et puis savoir aussi pourquoi quand vient le soir
De la jaune saison d'automne,
Elles s'en vont si loin que ne puis les revoir ? ”

Dit la maman : “ Chère enfant, ma mignonne,
Ils viennent ces oiseaux lorsque les champs sont verts,
Pour folâtrer au bord de la prairie,
Comme ton frère et toi, tous les deux allez vers
Le château de papa, quand le mois de Marie
Donne aux buissons l'aubépine fleurie.
Puis quand l'automne devient froid,
Ces oiseaux vont chercher un climat plus propice,
Tout comme nous, lorsque le vent s'accroît,
Nous faisons nos malles pour Nice.
Alors tu peux voir sur le toit
Se rassembler toutes ces hirondelles,
Causant et gazouillant entr'elles,
Se disant : “ Partons-nous, passons-nous le détroit ? ”
Et puis partant, s'élançant sur la brise,

Bien plus vite que nous sur le chemin de fer,
Avec elles n'ayant paquets, ni marchandise,
Et puis volant, volant bien par delà la mer,
Jusqu'à ce que, du plus haut de la nue,
Le nid tant désiré se découvre à leur vue."

" Mais maman, cela doit les fatiguer beaucoup
Que de voler si loin ces pauvres hirondelles ?
Nous, nous ne faisons pas si long trajet d'un coup,
Et puis papas, mamans, garçons ou demoiselles,
Nous nous asseyons tous ; dans les chemins de fer
Aux stations parfois, nous prenons une glace
Ou quelque bon gâteau ; mais elles dans l'espace
Ne sauraient s'arrêter de ce haut belvédér ;
On ne boit pas l'eau de la mer !"

" Mon enfant quelquefois ces gentes hirondelles
Sur le mât d'un vaisseau viennent plier leurs ailes,
Et pour
Le simple matelot, c'est un heureux présage
Que ces doux messagers arrivant du rivage."

" Mais quand de ces oiseaux est fixé le retour,
Chère maman, dis-moi, qui donc leur sert de guide ?
Paul et moi nous courons aux bois d'un pas rapide,
Mais nous avons grand soin de ne faire un détour
De peur de perdre notre route,
Et puis leurs nids sont tous les mêmes, ça déroute !"

" Pour se diriger à travers
La mer et les vastes déserts
Chère enfant, ces oiseaux n'ont besoin de boussole,
Et leurs maisons de l'un à l'autre pôle
N'ont point de noms, n'ont point de numéros,
Et comme nos maisons ne payent point d'impôts ;
Et cependant les hirondelles
A chacun de leurs nids restent toujours fidèles,
Et sans se fourvoyer
Chacune arrive à son foyer :
Car le Bon Dieu, de tous la Providence
Leur a donné l'instinct, don précieux du ciel,
Qui de la créature a fait une puissance
Plus grande quelquefois que celle d'un mortel.
Aimez donc mes enfants, ces gentils locataires
Qui viennent sous nos toits, nos granges et nos aires,
Placer, abriter leur foyer ;
Respectez les maisons où viennent s'appuyer
Les parois de leur édifice,
Afin que Dieu vous soit propice :
Mais tenez les voilà qui viennent s'abreuver
Aux bords rians de la mare tranquille,
Silence enfants ! si voulez conserver
Le plaisir de les voir dans ce charmant asile !"



Comme ils avaient dépassé le berceau,
J'avançai donc, et vis sur sa monture
Très noble dame arrivant du préau
De blanc vêtue, elle avait, vous assure,
Air bien modeste et visage fort beau.
La saluant soudain de ma charnille
Dis : " Bonne chance !" — " A vous merci, ma fille ! "



CHAUCER (GEOFFREY). *

La Fleur et la Feuille. (1)

DEDICACE.

A MISS KEARSLEY.

Du Grand Chaucer, de ce charmant conteur,
 Vous qui savez goûter le vieux langage,
 A vous je viens offrir la gentille fleur
 Qu'il fit fleurir sous si touffu feuillage
 Que fleur et feuille ont encor leur fraîcheur.
 Laissez la fleur ! . . . , Mais conservez la feuille
 En souvenir de moi dans votre portefeuille.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Cette dédicace a été traduite lors de la première édition par les vers suivants signés Leopold Wray.

You who in gentle Chaucer take delight,
 And eke his rhymes with mimic art portrayed,
 To you I offer here the floweret bright
 He caused to spring beneath the leafy shade :—
 A flower and leaf methinks that ne'er will fade !
 Yet lady, 'twixt the two might I decide,
 Within your memory's herbal let the leaf abide !

(1) Publié par nous du même auteur : "The Cuckoo and the Nightingale," page 78, 1er vol. *Beautés*. Et séparément en 8 vol. chez Pickering, la traduction of the Canterbury Tales, illustrée par Calderon, R.A. et H. S. Marks.
 La Fleur et la Feuille, dont l'édition première est depuis longtemps épuisée, a été tirée à 1,000 copies.

ARGUMENT.

UNE Dameselle placée dans un berceau voit dans un bosquet une grande société de chevaliers et de dames dansant sur le gazon verdoyant, et la danse finie ils s'agenouillent tous et rendent hommage à la piquetette, qui à la fleur, qui à la feuille : après ce, la damoiselle apprend de la bouche d'une des dames la signification de cette cérémonie, à savoir : que ceux qui honorent la fleur, chose fragile qui se fêtrit à chaque coup de vent, sont gens qui recherchent la beauté et les plaisirs mondains, tandis que ceux qui honorent la feuille qui n'abandonne pas la racine en dépit des frimats et ouragans de l'hiver, sont ceux qui recherchent la vertu et ses qualités durables, sans égard aux vices mondains.

Lorsque Phœbus eut hissé son char d'or
Jusqu'à l'azur au delà de la sphère,
Vers le taureau qu'il eut pris libre essor,
Et que la pluie eut obligé la terre
Doucettement à se couvrir encor
De ce manteau de si fraîche verdure
Qui vient toujours remplacer la froidure ;

Que dans la plaine on vit petites fleurs
Lever la tête au souffle des ondées,
Rire au soleil au milieu de leurs pleurs,
D'air, de chaleur, toutes affriandées ;
Et que l'hiver en cessant ses rigueurs,
Soudainement eut laissé pousser l'herbe,
Et puis la joie au cœur du moins superbe ;

Que des douceurs, moi, de cette saison
En tapinois je savourais l'ivresse,
Certaine nuit, n'en dirai la raison,
Car ne la sais, vraiment je le confesse,
Que de dormir n'avais inclinaison,
Quand cependant (soit dit par parenthèse
Ne me sentais pas le moindre malaise) ;

Moult m'étonnant d'être ainsi sans sommeil,
N'ayant tourments d'esprit, de cœur, de tête,
De mon ennui prenant soudain conseil,
Après minuit, je me lève et m'appête ;
Et bien avant le lever du soleil,
Bien que la nuit fut encor très obscure
M'acheminai vers bosquet de verdure.

Dans ce bosquet étaient des chênes verts
Rangés en ordre,—on eut dit une armée ;
Un beau gazon poussait sous leurs couverts,
Moult s'étendait leur puissante ramée ;
Selon leur âge un feuillage divers
Les distinguait ; et la feuille nouvelle
Vers le soleil semblait faire la belle ;

Si doux aspect pour moi fut ravissant ;
Des gais oiseaux écouter le parlage
Est on ne peut pas plus divertissant ;
Moi qui brûlais d'entendre le ramage
Du Rossignol, et son tant doux accent,
Moi j'écoutai de toutes mes oreilles,
Et de sa voix je guettaï les merveilles.

Puis à la fin j'aperçus un sentier
 Vierge je crois des plus légères traces,
 Car il était couvert en son entier
 D'un fouillis d'herbe et de plantes rapaces,
 Tant et si bien, et c'était singulier,
 Qu'on ne pouvait en deviner la suite ;
 " Par Dieu," me dis-je, " allons à sa poursuite,

Ce sentier là doit mener quelque part !"
 Et j'arrivai tout à coup sous l'ombrage
 D'un frais berceau fait avec beaucoup d'art ;
 Le vert gazon de ce gentil bocage
 Était mignon, soyeux comme brocart ;
 Beaux églantiers, et superbes platanes
 Le dérobaient aux regards des profanes.

Mais au dedans c'était prodigieux,
 N'ai vu jamais aussi belle nature,
 Arbres si beaux, surtout si plantureux,
 Si bien rangés, aussi belle verdure ;
 L'auteur sans doute avait fait de son mieux
 Pour surpasser dans ce charmant bocage
 Les agréments du plus bel héritage.

Et ce bosquet comme un gentil parloir
 Était fermé ; verte était la toiture ;
 Comme les murs d'un antique manoir
 La haie épaisse était en crenelure ;
 Si qu'en dehors nul œil ne pouvait voir
 Si dans la place il se trouvait un hère,
 Mais en dedans on pouvait au contraire

Appercevoir les passants au dehors
 S'acheminant vers ces vastes prairies
 D'herbe et de blé si couvertes alors,
 Que l'ont eut dit riches marqueteries,
 En plein soleil étalant leurs trésors ;
 Car tous ces champs, d'admirable apparence,
 Étaient vraiment des greniers d'abondance.

Et tandis que toutes ces choses là
 Si gentiment venaient charmer ma vue,
 D'un églantier voisin, soudain voilà
 Qu'en tous mes sens, l'odeur inattendue
 Vint apporter un parfum au delà
 De tout ce que peut rêver la pensée,
 Un tel parfum doit être panacée

Pour tous les maux, pour toutes les douleurs ;
 Pour lors jetant un regard en arrière,
 J'étais debout, j'aperçus tout en fleurs
 Un néflier d'une venue altière,
 Et dans cet arbre humide des doux pleurs
 De la rosée, errait de branche en branche,
 Du néflier égrenant la fleur blanche,

Gentil oiseau, de nom Chardonneret,
 Qui ne tarda de son tant doux ramage,
 Alors qu'il eut mis fin à son banquet,

De délecter l'écho du voisinage
Tant et si bien que l'on eut fait le guet
Pour écouter sa chanson si jolie,
Et que c'était pour le cœur chère-lie.

Quand il se tut, soudain le Rossignol
Lui répondit de sa voix pénétrante,
Et tout le bois séduit par son bémol
Retint son souffle, eut sa feuille béante ;
Et ne savais en entendant son sol,
Où moi j'étais ;—c'était une merveille
Qui me semblait chanter à mon oreille.

Voilà pourquoi vite je m'empressai
Pour le trouver, d'explorer toute chose
De tous côtés ; puis enfin j'avisai
Qu'il se tenait sur un beau laurier rose,
D'où s'échappait son charmant virelai ;
Et du laurier l'odeur délicieuse
Se mariait à l'odeur douce-reuse

De l'églantier ; ce dont je ressentis
Plaisir si vif, si douce jouissance,
Que je me crus portée en paradis,
Et désirais dans cette circonstance
Y séjourner ;—ainsi donc je m'assis
Sur le gazon, pour pouvoir mieux entendre
Du Rossignol la complainte si tendre.

Cela m'était plus plaisant mille fois
Que de manger, et même que de boire,
Car ce bosquet était tout à la fois
Un frais cellier, un charmant réfectoire,
Où s'aspirait l'arôme pur des bois ;
Et m'est avis qu'aucun fils de la terre
Ne vit jamais lieu si bien fait pour plaire.

Et comme ainsi j'écoutais les oiseaux
Je crus ouïr voix si délicieuses
Que nul jamais sous d'aussi verts rideaux
N'en entendit de plus harmonieuses
Exécuter de plus jolis morceaux ;
C'était si doux tous ces accords étranges,
Que l'on eut dit la musique des anges.

Enfin sortant d'un bosquet tout voisin,
Fort bon à voir, pour ça je vous l'assure,
Je vis chantant de dames un essaim
Mais pour vous dire et leur gente figure,
Et leur beauté, de leur teint le carmin,
Leurs beaux habits et leur rare élégance
Ne le saurais, n'en ai pas la puissance.

Mais malgré ce, vous dirai toutefois
Que d'un surcot elles étaient vêtues,
Surcot fort riche, et d'étoffe de choix,
Le long duquel se trouvaient appendues
En ornements, des perles, qui parfois
Autour du cou se courbaient comme gerbes ;
Aussi parfois émeraudes superbes,

Ou bien encor superbes diamants
 Etincelaient sur toutes les coutures ;
 Ou bien encor des rubis rougissants
 Faisaient briller toutes les entournures ;
 Un cercle d'or sur leurs cheveux luisants
 Eblouissait ainsi qu'une girande,
 Et chaque dame avait une guirlande,

Très noblement qui lui ceignait le front,
 Soit de laurier ou soit de chevrefeuille,
 D'agnus-castus, symbole pudibond
 De chasteté, soit même de la feuille
 De l'arbre altier qui pousse sur le mont ;
 Dans cet essaim de nobles damoiselles
 Il s'en trouvait beaucoup et des plus belles,

Dansant, chantant, foulant candidement
 D'un pied léger la naissante verdure ;
 Elles suivaient religieusement
 Beauté sublime à céleste figure
 Qui se tenait toute seulettement
 Au beau milieu du cercle, d'aventure,
 Et gentiment qui marquait la mesure.

Sa taille était si bien prise, son port
 Majestueux si rempli de noblesse,
 Si gracieux était son doux abord,
 Ses vêtements de si grande richesse,
 Que l'on pouvait juger sans nul effort
 Que sa beauté lui donnait droit de reine,
 Et que des cœurs elle était souveraine.

D'agnus-castus elle tenait en main
 Branche modeste — et d'une voix divine
 Elle entonna gai rondelet soudain
 Sur l'air connu : " Sous la blanche aubépine
 Mon tendre cœur aime à rêver d'hymen."
 Et puis en chœur doucement chaque belle
 Disait bien bas, bien bas la ritournelle,

Si que c'était un concert ravissant :
 Vinrent ainsi toutes dans la prairie
 Près de l'endroit où j'étais me tenant,
 Et Dieu le sait si de leur braverie
 Je pouvais voir le spectacle émouvant ;
 Si pouvais voir qu'elle était la plus belle
 Ou mieux dansait soit dame ou jouvencelle.

Elles n'avaient dansé qu'un tantinet
 Quand j'entendis un grand bruit de trompettes
 Tombant du ciel, s'élançant du bosquet
 Duquel sortaient ces brunes et blondettes,
 Et puis bientôt je vis, et tout d'un trait
 De chevaliers s'avancer un cortège
 Si long, si long que par un sortilège

Il eut semblé que du vaste univers
 Venaient ici des confins de la sphère,
 Si bien montés, tous ces hommes divers

Qui chevachaient, faisaient trembler la terre,
Et du sol même arrachaient des éclairs :
Si riche était cette cavalerie
Que prêtre Jean de sa trésorerie

Eut épuisé l'argent bien vainement
Pour l'acheter, et fut mort à la peine ;
Rien d'aussi beau que leur ajustement,
Où le brocart se jouait sur la laine ;
Je vis d'abord s'avancer noblement
En éclaireurs grand nombre de trompettes,
Aux blancs manteaux, aux riches aiguillettes,

De chêne vert ayant guirlande au front ;
Des instruments pendait une bannière
Brodée à Tars sur un merveilleux fond ;
Chaque homme avait, les portant en équerre
Autour du cou, sur un écusson rond
De son seigneur les riches armoiries,
Nobles joyaux ornés de pierreries ;

Tous les coursiers avaient de blancs harnais ;
Après cela parurent les rois-d'armes,
Et rien que ça, portant manteaux épais
De beau drap blanc, tous ornés de leurs armes ;
Liseré d'or admirablement frais
Les entourait, et des guirlandes vertes
Ceignaient leur front ; on ne vit jamais certes

Plus de rubis que sur les écussons
Où de chacun se trouvait la couronne ;
Gros diamants sur les caparaçons,
Brillaient aussi sans offusquer personne :
D'argent massif étaient tous les arçons,
Bref rien d'égal à ces nobles armures
Que la tenue et les mâles figures

De ces guerriers. On voyait après eux
De blanc vêtus, Héraults, poursuivants d'armes,
A l'air superbe, au maintien belliqueux,
Ils étaient faits pour sécher bien des larmes ;
Une guirlande ornait leur front fougueux,
Noble écusson, cavale magnifique
Faisaient d'eux tous un assemblage unique.

Après ceux-ci venaient neuf chevaliers
Bardés de fer, et de belle prestance,
Et chaque agrafe et clou de leurs cimiers
Étaient d'or pur selon toute apparence ;
Un beau drap d'or de leurs nobles coursiers
Cachait les flancs, ce drap doublé d'ermine
Était si long qu'il couvrait leur poitrine.

Les ornements du mors et du poitrail
Devaient valoir des sommes fabuleuses ;
Le casque était d'un superbe travail.
De verts lauriers des branches plantureuses
L'environnant, en rehaussaient l'émail ;
Ces chevaliers avaient selon l'usage,
Qui chevachaient derrière eux en voyage

Trois écuyers. Or le premier des trois
De son seigneur portait le noble heaume,
Dont le moins riche eut valu toutefois
Rançon de prince, ou rançon de royaume ;
L'autre portait sur son dos le pavois,
Quant au troisième il portait une lance
Puissante pour l'attaque et la défense,

Et tous les trois avaient sur leurs cheveux
Feuillage vert en forme de guirlande,
Tous ils portaient manteaux avantageux
De velours blanc, pour eux faits de commande ;
Leurs destriers nés d'un sang généreux
Se pavanaient de leur magnificence ;
Puis après eux, à très peu de distance

Venaient en foule et sur maints frais coursiers
De chevaliers une immense cohue,
Portant chacun de chênes, de lauriers
Selon son rang et selon sa tenue,
Une guirlande ; ou rameaux d'oliviers,
De chevrefeuille, ou de blanche aubépine
Ou bien encoir d'arbres porte-résine.

Alors au son de belliqueux clairons
Tous d'accourir dans la vaste prairie,
Et tous alors faisant force éperons
De se ranger en longue galerie,
Et je vis là parmi ces escadrons
Des chevaliers d'une étrange figure...
Mais voilà que chacun de sa monture

Fait volte face, et la lance en arrêt
Sur son voisin fond soudain—lors la joute
De commencer—L'un fait sauter l'armet,
L'autre la lance, ou bien coûte que coûte
Poursuit son homme et bientôt le soumet ;
C'était plaisir que de voir je vous jure,
Dans la prairie errer à l'aventure

Battants, battus ;—Pendant une heure et plus
Dura la joute ;—enfin de cette lutte
Ceux qui portaient verts lauriers pour écus
Eurent la gloire et cela sans dispute,
De leurs rivaux ayant fait des vaincus.
Alors les neuf de mettre pied à terre,
Ce qui fut fait par l'assemblée entière.

Ils viennent tous ensemble deux à deux,
C'était à voir, à l'encontre des dames,
Qui sur le pré chantaient lais amoureux
Et gentiment laissaient couler leurs gammes :
Elles soudain de cesser danse et jeux
Et d'un air doux et tout à fait affable
Au devant d'eux aller à l'amiable :

Et chaque dame à chaque chevalier
Offrit la main d'une façon accorte,
Et furent tous vers un très beau laurier

Qui près de là poussait sa sève forte,
Jamais ne vis un arbre plus altier,
Immense était son immense envergure
Et sous son ombre et sa vaste ceinture

Cent abrités selon leur bon plaisir
Eussent tenu, pouvant braver l'atteinte
De la chaleur, de la pluie à venir ;
Et respirer tranquillement sans crainte
D'être troublés, le parfum du zéphir
Tout imprégné de la fleur demi-close
Qui pullulait sur le beau laurier rose.

Arrivés là, tous avec grand respect
S'inclinent vers l'arbre beau de nuance,
Et puis après, charmés de son aspect,
Tous de chanter, de reprendre la danse,
Les uns chantaient qui l'amour circonspect,
Qui l'amour vif, qui sur leurs infidèles
Se lamentaient ; et chevaliers et belles

Entouraient l'arbre, et toujours deux à deux
Allaient ensemble ; alors de la prairie
Je vis venir un groupe fort nombreux
De chevaliers, de dames en série,
Marchant par couple, et devisant entr'eux :
Riche surcot brodé, de chaque dame
Était la mise ; et selon le programme

Les chevaliers portaient un manteau vert ;
Une guirlande en fleurs et des plus belles
Se prélassait sur le front découvert
De chaque dame, aussi des jouvencelles ;
Les chevaliers eux-mêmes, de concert
Sur leur front mâle avaient une guirlande
À l'avenant ; devant eux une bande

De ménestrels et de gais troubadours
Vêtus de vert, marchait, et sur leurs têtes
Étaient ces fleurs qu'eux ils chantent toujours,
Et qui toujours sont l'ornement des fêtes,
Des nobles jeux, des tournois, et des cours :
Lors en dansant au milieu de la plaine
Ils vont, puis là, tous de faire la chaîne

Autour d'un tertre éblouissant de fleurs,
Puis inclinant, et chacun et chacune
Moult humblement, leurs têtes et leurs cœurs,
Avec respect ;—parmi les dames une
Se détacha ; lors pour toutes ses sœurs
Elle chanta lai nommé Bergerette
Disant ainsi : "*Douce est la Margarete !*"

Toutes alors de répondre à la fois :
"Honneur à toi, gentille pâquerette !"
De ces accents naissaient si doux émois
Que l'on eut dit le chant de l'alouette :
Mais vers midi Phoebus de son carquois
Laissa tomber soudain flèche sur flèche ;
Ce qui fit que la terre devint sèche.

Aussi soudain se flétrirent les fleurs
 Naguère encor si fraîches et si belles ;
 Puis il advint, vu les grandes chaleurs
 Que chevaliers, dames et jouvencelles,
 Ne pouvaient plus résister aux langueurs
 De l'air brûlant—mais lors un vent d'orage
 Des pauvres fleurs vint faire affreux carnage.

Et n'en resta pas une sur le pré ;
 Les seules fleurs à l'abri d'un feuillage
 Sous les bosquets, échappèrent malgré ;
 Et puis après pluie et grêle en leur rage
 Vinrent tomber, si que tout effaré
 Chacun courait, chevalier, noble dame,
 Chercher refuge, et que par Notre-Dame !

Onc n'en trouvait—Ce qui fit que chacun
 Fut fort mouillé. Pourtant après l'orage
 Vint le beau temps ; ceux qui tous en commun
 Vêtus de blanc s'étaient sous le feuillage
 Du beau laurier tenus temps opportun,
 Vinrent alors, et ce, par bonté pure
 Vers les mouillés, dans leur déconfiture.

Tous ces mouillés étaient vêtus de vert :
 Or, j'avisai dame portant couronne
 Au milieu d'eux, elle avait l'air ouvert,
 Et c'était bien la plus belle personne !
 D'où sans effort eus bientôt découvert
 Qu'elle était reine, et m'aperçus de suite
 Que tous les verts s'empressaient à sa suite.

Or, je l'ai dit, les blancs allaient vers eux,
 Incontinent pour leur porter en masse
 De leur pitié les accents généreux
 Et sympathie, et secours efficace :
 La reine en blanc donc d'un air gracieux
 Prit par la main des verts la gente reine
 Et lui dit : " Sœur, croyez-le, j'ai grand' peine

De votre ennui, de l'affreux accident
 De vos amis ; si cela peut vous plaire
 Chez moi venez, aurez de l'agrément,
 Et ce qui peut vous être nécessaire."
 La reine verte, alors très humblement
 A dit : " J'accepte ; " et chaque dame blanche
 A chaque dame en vert, de façon franche

Donna la main, et chaque chevalier
 Vêtu de blanc à l'avenant fut prendre
 Un des mouillés, et tous vers le hallier
 Où le matin avait eu lieu l'esclandre
 De leurs combats, furent se rallier.
 Et tous les blancs n'épargnaient pas leur peine
 Pour couper ras troncs d'arbres par douzaine,

Avec lesquels ils leur firent des feux
 Pour les sécher ; et puis avec des herbes
 De composer un onguent merveilleux
 Pour soulager les blessures acerbes

Que le soleil avait fait à ces preux :
Et puis enfin pendant la régalade
Eurent pour eux des cressons en salade.

Ce fut alors que la dame à la fleur
Reçut avis de la dame à la feuille
(Car il est temps, n'est-ce pas, cher lecteur,
De faire enfin sortir du portefeuille
Chacun des noms de ces reines du cœur!)
De venir elle et sa nombreuse suite
À son souper—"À ce désir, de suite

J'obéirai," dit la dame à la fleur,
Un tel plaisir volontiers je le cueille:
Incontinent un chevalier d'honneur
Fut envoyé par la dame à la feuille
Pour amener et sans plus de lenteur
Un palefroi de superbe apparence,
Et puis chevaux pour toute l'assistance.

Tous à cheval vinrent rapidement
Près de l'endroit où me tenais assise,
En chevauchant et chantant si gaiment
Si jolis lais empreints de vaillantise,
Qu'à les ouïr j'avais de l'agrément,
Et ressentais émotion heureuse;
Mais lors je vis chose bien merveilleuse:

Le Rossignol qui tout le long du jour
Avait chanté son lai d'amour si tendre
Dans le berceau, vite de ce séjour
Partit d'un vol, et ce, pour aller prendre
Incontinent position autour
Des jolis doigts de la dame à la feuille;
Arrivé là, soudain il se recueille.

Pendant ce temps le tout gentil causeur,
Du néffier habitant solitaire,
S'en fut voler vers la dame à la fleur
Et sur sa main mit sa patte légère:
Puis repliant son aile avec bonheur,
Au Rossignol il donna la réplique,
Et tous les deux de chanter leur cantique.

Voilà chacun chevauchant vitement
Et verts et blancs, dames et damoiselles,
Et chevaliers, tous agréablement
En devisant de langue et de prunelles,
Et moi témoin dès le commencement
De tous ces faits je désirais connaître
Et bien à fond, ce que ce pouvait être.

Comme ils avaient dépassé le berceau,
J'avancai donc, et vis sur sa monture
Très noble dame arrivant du préau
De blanc vêtue, elle avait, vous assure,
Air bien modeste et visage fort beau.
La saluant soudain, de ma charmillie,
Dis: "Bonne chance!"—"À vous merci, ma fille,"

Répondit-elle,—Et moi d'ajouter lors:
 " Puis-je de vous savoir, ô noble dame!
 Quels sont ces gens si vifs en leurs transports
 Dont viens de voir un si grand amalgame ?"—
 " Ceux qui, ma fille, ont passé sur ces bords
 Vêtus de blanc, comme moi de la feuille
 Sont les servants que notre reine accueille.

Voyez-vous point une dame là bas
 De blanc vêtue, ayant au front guirlande;
 D'agnus-castus portant branche à son bras,
 Divin symbole ou bien divine offrande ?"
 —" Oui, je la vois"—" Eh bien, donc en ce cas,
 Sachez que c'est Diane la déesse
 De chasteté,—Non loin d'elle se presse

Brillant essaim de vierges, c'est sa cour.
 Voyez, ceux là portant une couronne
 De vert laurier, ils sont renommés pour
 Nobles hauts faits. La gloire qui rayonne
 Sur leurs beaux fronts a tout l'éclat du jour ;
 Et le narré de leur vaillante épée
 De merveilleux serait une épopée.

Voyez plus loin ceux qui portent au front
 De chevrefeuille une fraîche couronne,
 Onc à l'amour ne firent un affront,
 Mais tous ayant constance pour patronne
 Aux vœux d'amour onc ne firent faux-bond ;
 Et dût leur cœur être noir de tristesse
 N'auraient jamais renié leur maîtresse."

" Ma belle dame, est-ce trop abuser
 De vos bontés, maintenant que lui dis-je,
 Que vous prier particulariser
 À mon esprit quel il est le prestige
 Que tous ces preux vont apothéoser ?
 Que sont-ils donc ces preux en riche armure ?
 Que sont-ils donc ceux là qui d'aventure

Portant la fleur sont habillés de vert ?
 Pourquoi des uns à l'arbre un pur hommage ?
 Et les seconds, pourquoi tous de concert
 Devant la fleur cet acte de servage ?"—
 " De très grand cœur, vais mettre à découvert
 Tous ces secrets devant vos yeux, ma belle,"
 Reprit la dame, " or, oyez," me dit-elle:

" Ces couronnés sont les neuf plus fameux
 En tous honneurs de la chevalerie,
 Les *mieux faisant* est leur nom glorieux,
 Ce sont les Preux... les Preux de la Pairie;
 Vous pourrez lire en vieux bouquins poudreux
 Qu'en maints tournois obtinrent la victoire,
 Et qu'un laurier fut le prix de leur gloire.

Ces autres preux portant branches en main
 De vert laurier, cet insigne du monde,
 Sont méritants, comme, comprenez bien,
 L'étaient jadis, ceux de la Table Ronde ;

Car ce laurier c'est l'emblème certain
Et de hauts faits et de nobles prouesses,
De bon renom qui vaut mieux que richesses.

Il est aussi quelques vieux chevaliers
De l'ordre ancien nommé la Jarretière,
Qui chevauchant sur leurs nobles coursiers
Ont, eux aussi, dans leur ardeur guerrière,
Et maintefois, cueilli nombreux lauriers.
Le rameau vert témoigne de la gloire
Par eux acquise en plus d'une victoire.

Car pour celui qui combat crânement,
N'existe point plus noble récompense
Qu'un vert laurier donné bien simplement
Par la beauté pour prix de la vaillance :
A Rome aussi c'était là l'ornement
De tout héros, Tite-Live dit comme
De la valeur était bon juge Rome !

Et maintenant celle que tout là bas
Vous pouvez voir, c'est Flore, la déesse
Des fleurs ; et ceux qui l'entourent hélas !
Sont gens oisifs pour lesquels la paresse
A, voyez-vous, de fort nombreux appas.
Chasser au courre, au faucon, dans la plaine,
Ou bien encor courir la pretontaine

Voilà leur vie ; et pour le grand plaisir
Que dans la fleur ils ont, de leur hommage
Lui font tribut." — "Mais dis-je, à mon désir
Pouvez-vous bien donner votre suffrage ?
Desirerais savoir et définir
Pourquoi l'honneur chevalier le recueille
Non par la fleur, mais bien de par la feuille ?"

"Oyez, ma fille, oyez, voici pourquoi :
C'est que toujours chevaliers doivent être
Des poursuivants et d'honneur et de foi
Sans nul loisir, toujours prêts à paraître
Pour la vertu dans maint et maint tournoi.
Aussi, ma fille, ont-ils pour récompense
De leur valeur, de leurs beaux coups de lance

Le vert laurier qui garde sa beauté,
Le vert laurier qui ne craint pas l'orage,
Le vert laurier qui l'hiver, qui l'été,
Conserve pur son reluisant feuillage :
Voilà pourquoi, ma fille, en vérité,
Cette faveur est donnée à la feuille.
Quant à la fleur celui là qui la cueille

La voit flétrie en un bien court délai ;
Elle ne peut endurer nul dommage,
Un rien la tue, elle ne voit qu'un mai,
Et ne saurait résister à l'orage :
Voilà pourquoi ne saurait pas, là, vrai,
D'un sort durable être jamais l'emblème,
Et de valeur récompense suprême." —

"Ores merci," fis-je avec grand respect :
 "Dès ce moment comprends, ô noble Dame!
 Ce que d'abord et du premier aspect
 Ne comprenais, sur ma foi le proclame :"—
 "Moult ai plaisir," dit d'un air circonspect
 La noble dame, "avoir fait quelque chose
 Qui peut vous plaire ;—Et maintenant pour cause,

Puis-je savoir qui la feuille ou la fleur
 De vous aura dorennavant hommage?"
 "La feuille," dis-je, "a les vœux de mon cœur,
 Quoique peu digne il soit d'un tel servage."—
 "C'est fort bien dit : Dieu vous garde, d'honneur
 Et des méchants, et de la calomnie,
 Et sur vous plane à jamais son génie !

Ne puis ici rester un plus long temps,
 Car il me faut suivre la compagnie
 Que vous voyez là bas à travers champs,
 Car c'est pour moi vraiment une mégnie."
 Lors pris congé d'elle, et sans contretemps
 La vis soudain presser sa haquenée,
 Et moi rentrai chez moi, car la journée

Déjà touchait aux portes de la nuit,
 Et par écrit mis sous le patronage
 De mes lecteurs ce qui précède et suit :
 O petit livre, à tel aréopage
 Oses-tu bien dans ton triste déduit
 Te faire voir, et sans rougir de honte
 Toi si petit affronter un mécompte !

CRAIG, MISS ISA (Mrs. KNOX).

MARTIN LUTHER ET KATE.

Ma Kate, douce Kate, oh ! ce texte hébraïque
 Si contourné, me trouble le cerveau !
 Ils se crispent mes doigts, sous un feu satanique,
 Et de douleurs m'entourent d'un faisceau.
 Donne-moi la main, Kate, et viens sous notre vigne
 Dans le jardin nous asseoir tous les deux :
 Ils se décriperont de par ta main bénigne,
 Mes doigts souffrants, et s'éteindront leurs feux.
 Apporte mon vieux luth, de vin une bouteille,
 Nous chanterons dans le calme du soir
 Mon psaume de triomphe, en goûtant la merveille
 De Dieu ! le ciel, admirable miroir !
 Tout le bien vient de Dieu ! pourtant épouvantable
 S'élève un doute en mon esprit troublé—
 Comme si ces tourments enfantés par le diable,
 Pouvaient ternir le beau ciel constellé.

Ma Kate, douce Kate, oh ! s'affaisse mon âme,
 Et de nouveau tombe dans la douleur ;
 Mais non ce n'est écrit—Vois, l'étoile en liesse
 Rebrille au ciel—" Dieu seul reste vainqueur."

Il se peut cependant que parce qu'infidèles
 A des vœux faits, et par nous non remplis,
 Nous soyons séparés d'élus restés fidèles,
 Et mis tous deux au ban du paradis.

Dis, Kate, en nos couvents faut-il rentrer encore ?
 Et parce que de l'air libre de Dieu
 Ensemble avons voulu voir se lever l'aurore,
 Serons-nous donc bannis de son saint lieu ?

Notre espoir est en Dieu ! sur sa bonté se fonde !
 Pour vous mater doute, crainte et douleur !
Vade retrò Satan ! Il peut périr le monde !
 Et que nous fait ? " Dieu seul reste vainqueur ! "

Torquay.

ELLIOT (LUCINDA).*

L'ENFANT MOURANT. (1)

" Mère ! ... écoute, cela fait *crescendo* dans l'air,
 Des anges c'est le chant que j'entends là, c'est clair ;
 Suaves sont les voix, comme ces voix agrestes
 Disant à Bethléem les nouvelles célestes.

Harpes au son touchant me rappellent chez moi,
 Elles bercent mon cœur d'un ineffable émoi :
 C'est un bien doux penser, n'est-ce pas, bonne mère,
 Que de dire : Je vais trouver mon divin Père !

Ne pleure pas, maman, s'il me faut te quitter.
 Maintenant sur la terre, oh ! pourrais-je rester ?
 Les chants des séraphins ont frappé mes oreilles,
 Je désire me joindre à leurs célestes veilles.

Ne pleure pas maman, sur mon humble tombeau,
 Mais plante autour la rose unie au lis si beau !
 Et lorsque tu verras ces fleurs pencher leur tige,
 Dis alors : " Mon enfant, ne crains pas ce vertige ! "

Ils sont autour de moi, ces envoyés de Dieu,
 Oh ! mère ! leur splendeur illumine ce lieu !
 Et leurs divines voix ont d'indicibles charmes
 Il faut partir—Adieu ! ... mère sèche tes larmes ! "

(1) Du même auteur : " The Child's Gift," page 120, 3ème vol. *Beautés, Rayons et Reflets*.—The " *Linnæa Borealis*," page 123, *Le Fond du Sac*, 4ème vol. des *Beautés*.

FERROLL (L'Auteur de PAUL FERROLL).

LE BAL DE LA REINE. (1)

"I hear that one hundred and fifty dead people were invited to the ball, last Friday."—*Extract from a friend's letter, June 17, 1847.*

Que les morts sont vite oubliés !
 Le Palais convie à ses fêtes
 Une foule splendide avide de conquêtes ;
 Et sur ces flots de conviés
 Cent cinquante sont morts,—et du monde rayés.
 Vivants, ils étaient là, lorsque comme une houle
 Sous ces lambris dorés se bousculait la foule
 Des heureux, la dernière fois ;
 Oh ! qu'ils étaient coquets et fringants leur minois,
 Lorsqu'au riche banquet ils faisaient leur bombance,
 Ou qu'ils se mêlaient à la danse,
 Tandis que cependant toujours marchait le temps,
 Que le souci trompé tendait son guet-apens.
 Depuis ce grand banquet, ce grand bal, cette joie,
 De la mort tous ils ont été la proie,
 Et leurs amis en pleurs ont, en un jour de deuil,
 Confié leur dépouille à la paix du cercueil.
 Mais lorsque de nouveau le Palais eut ses fêtes,
 Leurs invitations dès long-temps étaient prêtes
 A ces conviés de l'orgueil ;
 Car, race privilégiée,
 Leur vie était connue, et leur mort oubliée.
 Ils eurent la nouvelle au fin fond du tombeau,
 Où froids, silencieux, ils gisaient sans flambeau
 Les uns aux pieds d'un arbre,
 D'autres sous le gazon, ou sous le poids d'un marbre ;
 Et le triste Pluton, un vilain trouble-fête,
 Leur donna son permis d'assister à la fête.
 Grand nombre de ces morts accroupis dans leur nuit,
 Refusèrent tout net ce permis de minuit,
 Et fermèrent leurs yeux, qui plus est leurs oreilles
 A ces plaisirs jadis vus comme des merveilles,
 Disant que c'était mal rappeler leurs douleurs,
 Et briser à nouveau leurs cœurs.
 Ils ne voulurent point lever la lourde pierre
 Scellant leur urne funéraire ;
 Mieux valait, suivant eux, être mangé des vers
 Que posséder cet univers.
 Mais quelques uns d'entr'eux de leur sombre repaire
 S'élançèrent contents de revoir la lumière,
 Et fiers du Royal Souvenir
 Qui les faisait sur terre revenir.

(1) Du même auteur : "Lines written for a Friend," page 130, *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*.

Grâce à sa forme aérienne,
Voilà que chacun se démène
Comme des êtres dissolvants,
De nouveau parmi les vivants ;
Leur oreille perçoit le son de la musique,
Leur odorat des fleurs le parfum balsamique.
Ces linceuls en goguette ils montent l'escalier,
Comme de vrais lutins sans parler au portier,
Frôlant les beaux atours, et les robes superbes,
Comme ils eussent d'un champ jadis foulé les herbes.

Ils ne se doutaient pas les vivants de ce bal
Des êtres les frôlant dans ce Palais Royal,
Les Esprits, on le sait, sont de certaine essence
Remarquable surtout par une transparence
Qui fait qu'on voit leurs traits comme dans un bocal
On peut voir les poissons à travers le cristal.
Une ombre n'ayant jamais d'ombre,
Ils n'obscurecissaient rien ne rendaient rien plus sombre,
N'étant pas même une pénombre.
Où de l'espace était, ils se glissaient joyeux,
Nul ne sut le *quantum* rempli par chacun d'eux,
Où la foule encombraient les salons, les passages,
Mouvaient sans se gêner leurs sylphes personnages,
Et lorsque les vivants côte-à-côte serrés
Étouffaient les pauvrets, presque ensevelis,
Ces Esprits déterrés se disaient des fadaïses ;
Parmi tous ces vivants, étant moins calfeutrés
Que n'est une virgule (,) entre deux parenthèses.

Se trouvait au milieu de tous ces revenants
Une charmante jouvencelle,
Avec ses dix-huit ans si divinement belle,
Que dans ces lieux un jour ses attraits rayonnants,
Ses superbes atours, de ses yeux l'étincelle,
Attiraient forcément tous les regards sur elle.
En la voyant passer sous ces royaux lambris
On croyait à la fable, on croyait à Cypris.
De ses admirateurs plus charmé que le reste,
L'un lui rendit alors un culte manifeste,
Elle aussi l'aima franchement :
Mais pendant que leur cour s'entourait gentiment
De ces tissus d'or et de soie
Des amoureux qui font la joie,
Des bruits soudains d'affreuse trahison
Vinrent tacher de noir leur si frais horizon,
Et creuser entr'eux un abîme,
Dans lequel pauvre fille, elle tomba victime.
Le monde entendit vaguement
Parler de quelqu'événement
Ténébreux, qui déroba à ses fêtes,
Celle qui dans un soir faisait mille conquêtes ;
Il entendit par-ci, par-là
Quelques propos vrais, faux sur ceci, sur cela,
Jabota quelque temps, même fit des enquêtes,
Broda quelques cancans, et puis plus ne parla.

Pendant ce temps, la pauvre jeune fille
 Inapte à supporter cet excès de malheur,
 Au tombeau portait sa guenille.
 Son amant la veilla, promesse de bonheur,
 Il paraissait brisé sous la douleur,
 Elle entendit de lui cette bonne parole,
 Baume divin dont le pouvoir console :
 " Ce n'est pas pour longtemps que nous nous séparons,
 Encore un peu de temps, et nous nous reverrons !"
 Et sourit dans la mort emportant l'espérance
 D'un amour à courte échéance !

Invisible elle vint cette nuit dans ces lieux
 Un jour témoins de ses jeux amoureux,
 Elle avait aimé là, triomphé là naguère,
 Brillé de tous les feux d'un éclat éphémère ;
 Parmi de nouvelles beautés,
 Sans regards maintenant, ses yeux sont arrêtés,
 Elle cherche avec soin celui dont l'âme aimante
 Doit regretter qu'elle ici soit absente ;
 Et le trouve bientôt ;—mais nul rêve mon Dieu
 D'elle, la morte, encor ne l'occupe en ce lieu !
 Ces nouvelles beautés chacune il les courtise,
 Son mot est toujours prêt, son regard idolise,
 Il presse à chaque instant les plus gentilles mains,
 Soupire, et ses soupirs ne sont pas du tout vains ;
 Il danse insoucieux, soit l'Été, soit la Poule,
 Et s'admire en dansant pour mieux capter la foule ;
 Sur sa poitrine alors brusquement, sans rougir
 S'élança cette ombre fantôme,
 Ses ombres de cheveux, sans l'ombre d'un arôme,
 Balayèrent son sein, sans se faire sentir ;
 Ses bras de façon suppliante
 Pour y chercher une âme aimante
 Enlacèrent son corps dans un muet soupir ;
 Et sa lèvre amoureuse oubliant d'être sage
 Avec ardeur embrassa son visage :
 En vain, en vain, tout cela fut en vain !
 Car il ne donna pas cet ingrat, ce vilain
 Un penser au passé ; si que c'est bien certain
 Force fut à la pauvre morte
 De délaisser encor les splendeurs de la cour
 Pour regagner sa tombe, en laissant à la porte
 Son seul trésor perdu . . . l'amour !

Un de ces sémillants fantômes,
 Le convive des Rois, ou plutôt des Royaumes,
 Sans la plume duquel, ou bien sans l'esprit fin
 Une fête manquait, ou manquait un festin,
 Se fauflait partout étant là dans sa sphère.
 Il avait ce soir là deshabité sa bière
 Pour venir compatir au sort
 De ceux qu'en embarras devait plonger sa mort.
 Mais où sont-ils ceux-là ? . . . Nul donc ne se rappelle
 Si nécessaire à tous sa présence jadis ?
 Non : . . . de nouveaux esprits disaient la bagatelle,
 Et de nouveaux bons mots ; les siens étaient moisis.

Cependant le génie est lumière immortelle,
 Par la plus sombre nuit brûlant, brillant toujours,
 Il allume une lampe à la fois vive et belle,
 Dont les rayons puissants illuminent les jours,
 Eclaircissant ténèbres, voiles,
 Comme au firmament les étoiles.
 Car le génie est un jeune vieillard
 Qui, de ne point mourir, a l'art.
 Bien que quatre mille ans aient fui depuis Esope,
 Ce qu'il disait, le répète l'Europe.
 Jugez donc de sa joie au pauvre revenant
 Dans ces salons tournant et retournant,
 Parmi nombre de gens qui ne s'en doutaient mie,
 Lorsqu'enfin une voix amie
 A dit un nom, des noms le plus beau nom, le sien :
 "Pauvre un tel !" dit la voix, "Oh ! qu'il racontait bien !
 Oh ! qu'il avait d'esprit !" . . . Sûr de la renommée
 Le bon fantôme en huma la fumée,
 Et sirotant l'éloge à pied vers son tombeau
 Il s'en fut guilleret en crévant dans sa peau.

Il y avait aussi morte dans un grand âge
 Non épuisée encor par son pèlerinage,
 Un revenant femelle, esprit d'ailleurs étroit,
 Mais bon, mais bienveillant, et quoique léger, droit.
 Elle avait ignoré la bonne douairière
 Les méchancetés de la terre.
 Bien vide de penser, mais ayant cependant
 De si bons sentiments qu'elle n'avait en elle
 Pour l'entraîner en bas aucun poids descendant,
 Et devait voler d'un chérubin sous l'aile,
 Vers les portes du ciel, comme un de ces duvets
 Qui monte et toujours monte ainsi que feux follets.
 Et cependant elle eut un sentiment de peine
 En voyant sous son or, et ses plus beaux bijoux,
 Ses diamants et tous ses oripeaux,
 Se pavaner en reine
 Celle qui succédait à son titre, à son rang,
 Comme appartenant à son sang.
 Toutefois elle vit qu'elle n'était pas morte
 Encore tout à fait. On parla de la sorte :
 "Est-il vrai," disait-on, "que pour nous plaire exprès
 L'ancienne dame enfin soit allée *ad patres* !"
 Elle entendit ces mots, et s'en fut vers sa tombe
 Grommelant : "A son tour il faudra qu'on y tombe !"

Une ombre se glissa dans ce Palais Royal
 Tout au milieu de ce splendide bal,
 Cette ombre, elle avait été mère,
 Chercha parmi la foule et joyeuse et légère
 Celle qu'en un jour peu lointain
 Elle drolota sur son sein.
 Ce n'était pas long-temps encor qu'elle était morte,
 C'était depuis cinq ou six mois ;
 Et quand des invités on somma la cohorte,
 Dans ces lieux où l'orgueil trône sur un pavois,

Nul ne se ressouvint que cette jeune fille
 Restant seule aujourd'hui de toute sa famille,
 Seule eut dû recevoir une invitation.
 Elle était là pourtant pleine d'attraction,
 Et svelte et belle, et jeune et blonde,
 Captivant l'œil de tout le monde,
 Plumes blanches dans les cheveux,
 Robe également blanche où quelques fils de laine
 Très distancés entr'eux,
 Rendaient à peine
 Moins vaporeux le tissu merveilleux;
 Sur le tout des flots de dentelles,
 Arachné n'en fit de plus belles;
 Et sur son bras on pouvait voir
 Rehaussant sa blancheur, un beau bracelet noir;
 Ce bracelet disait que le deuil de sa mère
 En faisait seule une héritière.
 L'ombre la regarda soudain
 En plein dans la figure,
 Pour tâcher de voir si la belle créature
 D'elle encore, la morte, avait quelque chagrin;
 Et tout en regardant ce frais et beau visage,
 La morte souriait devant si belle image,
 Ne pouvant se lasser de l'admirer enfin.
 Mais alors qu'elle vit celle à son cœur si chère
 Ne tenant compte du passé,
 Sans guide parcourir ce cercle de Circé,
 Et dans son imprudence faire
 Ce que jamais n'eut permis une mère,
 Oh ! la pauvre ombre, hélas ! ressentit, et bien fort
 La lourdeur du poids de la mort,
 Et s'affaissa sous l'amertume
 D'une douleur posthume.
 " Ma fille, mon enfant, mon bijou, mon orgueil !"
 Dit-elle, en des mots inaudibles,
 " Ecoute encor ma voix qui te vient du cercueil
 Ne fais actions contemptibles,
 Pense à ta mère, enfant, gare-toi de l'écueil !"
 Vains mots, vains sons, paroles inutiles,
 Se perdant dans le vide inentendus, stériles !

Un autre revenant,—en son vivant un fils
 Vint aussi là—cherchant non des amis,
 Non pas même une amante,—il savait et de reste,
 Que l'amitié, l'amour, s'éteignent sans conteste
 En dépit du qu'en dira-t-on,
 Lorsque l'on descend chez Pluton :
 Mais cherchant un objet d'affection sincère ;
 Il cherchait en un mot sa mère.
 Elle, comme le monde, elle déployait là
 Une robe brodée à riche falbala ;
 Sur les sujets légers même de la journée
 Elle avait à propos réponse instantanée,
 Et ne reculait pas, quand des hommes sans cœur
 Evoquaient un sujet rappelant sa douleur :

Car elle savait bien que le sort le plus triste
 Une fois plaint est de suite oublié,
 Hormis du cœur, dans lequel elle existe,
 De l'amour maternel l'admirable pitié !
 Mais bien qu'elle eut sur la lèvre un sourire
 Que ses mots cadencés comme sons d'une lyre
 Tombassent enchantant les cœurs,
 Il vit, le pauvre fils, que domptant ses douleurs,
 Sa mère l'évoquait, évoquait sa tendresse,
 Et que sous son air gai se cachait la tristesse.
 Elle savait que dans un lieu mûré,
 Il gisait ensépulture
 Son brave Jouvencel, et son âme malade
 Tout au milieu du bal, faisait sa promenade
 Dans cet enclos
 Où dormait le champ du repos.
 Oh ! ce soir là, le fils avec la mère
 De nouveau furent réunis
 Sous ces royaux lambris,
 Où l'amour, l'amitié sont d'essence éphémère !
 Des revenants ! encor ! encor !... Vint à l'appel
 A lui fait, un Esprit qui se crut immortel
 Pendant un fort long-temps, tant il avait sur terre
 Sut vivre une longue carrière !
 Il oubliait encor que ce nom qu'il aimait
 Il ne le portait plus ; qu'un autre le portait.
 Il vit son héritier. Cet homme appelait " miennes,"
 Les terres, les maisons, la meute autrefois siennes ;
 Il vit les écouleurs sourire affablement,
 Comme lorsqu'il parlait jadis nonchalamment ;
 Lors il se dit : " Oh ! si dans mon domaine,
 Comme je viens ici me promener,
 En chair, en os je pouvais retourner,
 Quelle serait l'immense peine
 De ceux là bas qui sur mon deuil
 Avec tant d'impudence ont assis leur orgueil ?"
 Des revenants encor ! Devant charmante dame
 Il en vint un à l'œil de flamme
 Qui remarqua sa grâce, ses couleurs,
 Son beau front couronné de fleurs,
 Et ces anneaux bouclés de longue chevelure
 Encadrant sa noble figure.
 Dans un temps déjà loin, tous deux furent acteurs
 Dans une scène épouvantable, horrible.
 Quels drames inconnus de crimes, de fureurs
 Se passent chaque jour dans ce monde irascible !
 Quelles actions, Dieu ! n'ont-il donc pas commis
 Si calmes aujourd'hui ceux là qui sont assis
 Sous leurs masques impénétrables,
 Echangeant des propos affables,
 Et folâtrant sous ces royaux lambris ?
 Et quand l'affreuse scène est à la fin passée,
 Quel sort divers attend la coupable Epousée,
 Et lui l'Amant !... Elle, un bel idéal
 Effleurant le parquet de la salle de bal.

Voltige comme une colombe,
 Tandis que lui gît dans la tombe.
 Morte sa main étreint sa main,
 Mais sans pulsations, sans crispement soudain,
 Ses doigts sont éteints, n'ont plus d'âme,
 Un mot de lui n'éveille aucune flamme,
 Ne rappelle aucun crime, aucun frémissement,
 Aucune honte, aucun débordement.
 Par sa beauté, de tous elle est le point de mire,
 Le monde environnant la commente et l'admire.
 Cependant qu'à travers son cœur
 Un penser d'autres temps infiltre la terreur:
 A l'œil de son esprit, une scène effrayante
 Vient d'un jour oublié ramener l'épouvante ;
 Des formes et des lieux familiers autrefois,
 Elle, Lui, l'Homme aussi ;—cet affreux drame à trois,
 Où la mort fut si violente,
 Ce jour enfin si plein de palpitants émois.
 Ce qui fut fait alors, qui le fait reparaître ?
 Spectacle affreux ! quel est sa raison d'être ?
 Nul vivant, hormis elle, a-t-il connu jamais
 Le crime du moment et le crime d'après ?
 Au milieu des splendeurs d'une salle-féerie
 De ces crimes qui vient raviver la série ?
 La belle dame à part en cherchait le pourquoi :
 Peut-être Lui, causait-il cet émoi,
 Lorsque près d'Elle,
 Il se brûlait encore au feu de sa prunelle.
 Des revenants encor !... j'en sais assez sur eux,
 N'en rien dire est je crois le mieux

FRASER (SIR WILLIAM) BART.

LE BANQUET DES OMBRES.

I.

" Amis !" a dit le Président,
 Un Président de haut lignage :
 " Avec le feu le plus ardent,
 Buons au bon compagnonnage !"

II.

Aux longs pans, gilet chamarré,
 Perruque bien poudrée et lisse,
 Sur sa manche un galon doré,
 Point de Venise au gai caprice,

III.

Tel il était ce Président.
 " Ces murs," dit-il, " de maint visage
 De haut rang, c'est bien évident,
 Portent tous la sublime image ;

IV.

" Vous ressemblez à mes ayeux,
 Frères, sœurs assis à ma table,
 Comme si d'un art merveilleux
 Vous étiez le faire adorable !

V.

" Ont fui cent ans aux ailes d'or,
Cent ans ! ... oui dà ! ... cent ans d'histoire,
Depuis qu'un Flamand un Nestor !
Peignit tous ces preux dans leur gloire.

VI.

" Un groupe magnifique à voir
De fils, d'amis, de damoiselles,
De force et de grâce un miroir,
Des valeureux et de leurs belles ;

VII.

" Plus je les revois tous en vous,
Plus me frappe ce mot du sage :
'Des âmes les anciens bijoux
S'incrument dans nouveau visage.' "

VIII.

Il dit ; puis, deux fois le hanap,
(Son cœl flamboyant de puissance)
Il le vida ; de pied en cap
En laissant déborder l'essence.

IX.

" Jurez moi, mes amis, jurez
De cent ans quand reviendra l'heure,
Que revivants, vous reviendrez
Fêter la joie de ma demeure ! ... "

X.

Surgit un cri mâle et strident,
Surgissent des sourires roses,
Et des accords sans précédent,
Exprimant d'indicibles choses

XI.

Les hôtes en mains rouge bord,
Donnent le toast, chacun en frère,
Le démon rit d'un ton discord,
Au ciel retentit le tonnerre.

XII.

L'air revêt une étrange odeur,
D'un bleu pâlot est la lumière,
Les roses perdent leur couleur,
Les murs perlent le mortuaire.

XIII.

Apparaît le triste linceul
Où la robe étoffait naguère,
Le ver blanc se promène seul
Sur le nez y creusant ulcère.

XIV.

Sur la table du feu banquet
Un rayon se glisse livide,
Convives, Président, buffet,
Tout a disparu dans le vide.

UNE VOIX DE SIRENE.

I.

De ton sentier détourne-toi, Guerrier,
Avec le temps viendra la renommée ;
Viens avec moi, viens vers mon gai foyer,
Des ennemis elle est au loin l'armée.

II.

Demain, dis-tu, demain l'aube du jour
Des escadrons verra le choc étrange ;
Reste avec moi, ce soir mon doux amour,
Tu te battras, demain matin, cher ange !

III.

Tu baiseras mes pieds, car moi j'ai vu
Ton fier regard lorsque parle ton âme ;
Richesse et gloire, ou bonheur imprévu
Qu'est-ce cela ? de l'amour près la flamme ?

IV.

Mais oh ! l'amour ! . . . d'une femme l'amour,
Des yeux de feu, de plus un cou de neige
Un cœur aimant sincère et sans détour,
De mon amour tel il est le cortège !

V.

Viens mon soldat, viens-t-en donc mon Guerrier
Quitte un instant cet essaim de fêraïlle ;
Le frais soleil verra ton fier coursier
Hennir demain bien avant la bataille !

VI.

Noire est la nuit ! . . . Il cède le Guerrier ! . . .
Si le matin las ! n'avait plus d'aurore ! . . .
De son amour aussi dur que l'acier
Il n'est guéri . . . lorsque voilà que dore

VII.

D'un vif éclat, une lueur le ciel,
Gage d'amour, sur son casque miroite . . .
Étonnez-vous ? . . . mais non, c'est naturel,
Voyant les morts, que sa main reste moite ! . .

VIII.

En avant sus ! sus mon brave Guerrier !
Derrière toi, laisse courir la brise,
L'amour est mort hideux ; mais ton coursier
Va te porter où d'honneur on se grise !

XI.

Qui vient ici ? . . . quels sont ces étendards
Tout en lambeaux ? . . . peux-tu les reconnaître ?
Ces escadrons brisés de toutes parts
Ont vainement cherché tes yeux . . . vil traître !

X.

Meurs, ô Guerrier ! qu'ici restent tes os
Dans ce désert, dors, morne et solitaire ;
Dans ton linceul, seul, reste en ton repos
Dans ce recoin ignoré du vulgaire.

GIBBS (WILLIAM ALFRED).

LA PETITE MABEL,

AUX PETITS OISEAUX EN QUITTANT LA GRANGE.

Petits oiseaux, ne soyez étourdis,
 Oh! ne soyez pas gais devant notre tristesse,
 Ne voyez vous nos pleurs, notre détresse;
 Et comme ils sont poignants, écrasants, nos soucis?
 Nous vous quittons, pour nous plus de liesse,
 Méchants petits oiseaux! cruels petits oiseaux!
 Et vous chantez tout pimpants de jeunesse
 Et de vos gazouillis remplissez les échos?
 Lamentez-vous, cessez votre délire étrange,
 Quand nous allons quitter la Grange!

Petits oiseaux, ne soyez ahuris
 Ne regrettez-vous pas la main qui vous protège?
 Que ferez-vous quand adviendra la neige?
 Celui qui va venir se rira de vos cris.
 Par nous vos jours étaient un long ramage,
 Et vous chantez alors que nous allons partir?
 A bas! à bas! ce vilain bavardage,
 Pouvez-vous sans pudeur ainsi vous divertir!
 Lamentez-vous, cessez votre délire étrange,
 Oiseaux! car nous quittons la Grange!

Petits oiseaux, vos tout gentils petits,
 Vos aimés du Printemps nous leur avons fait fête,
 Oui, nous avons veillé sur leur couchette
 Et toujours nous avons su protéger vos nids.
 Petits oiseaux! on nous chasse du nôtre
 Ne sauriez-vous donc pas souffrir de nos douleurs
 Si notre sort, hélas! était le vôtre?
 Nos yeux en y songeant se mouilleraient de pleurs.
 Petits oiseaux prenez garde à votre phalange,
 Car demain nous quittons la Grange.

CHANT D'ÉVA.

Reviens! reviens ô toi! des hommes le meilleur!
 Ah! reviens apporter doux soulas à mon cœur;
 A travers le désert—oh! puisse ton bon ange
 Le guider ton coursier, ici, devers la Grange!
 Reviens! reviens! mon Moi!... mon chéri, mon amour!
 Reviens purifié—comme est pur un beau jour!
 De noire calomnie—oh! puisse ton bon ange
 Déroutier ton honneur... reviens devers la Grange!
 Reviens! Reviens! mon cœur il brâme vers ton cœur!
 Reviens mon adoré!... des hommes le meilleur!...
 Me dire: "A toi je suis!" Et puisse ton bon ange
 Te guider sur la mer.... te hâter vers la Grange!
 Mon Arnold! je t'attends, reviens, reviens vers moi!
 Tu m'aimes, je le sais, accours, oh! reviens toi!
 De malheurs, de dangers te garde ton bon ange!
 Mes bras te sont ouverts, oh! reviens à la Grange!

LES QUATRE AGES.

Ris, enfant, ris et bois à longs traits l'existence,
Dont s'éveillent pour toi les sublimes splendeurs,
Comme un gai papillon qui volète et qui danse,
Jouis de ses beaux fruits et de ses belles fleurs.

Ecris, beau jouvenceau, vite écris sur le monde,
Soit par amour, ou soit encore par dépit,
Aime le si tu veux, ou si tu veux le fronde,
De toi, de ton esprit, Monsieur le monde rit.

Avec ses faux semblants, vois, le monde boulotte,
En se fichant autant des dards de ton carquois,
Qu'un éléphant massif craint peu pour sa culotte
Lorsqu'un moucheron veut lui créer des émoia.

Lis, homme! lis! il sied d'esprit à ta disette
D'analyser tes jours dépensés sans grand gain,
Lis, homme, et réfléchis, et puis fais table nette,
Mets de côté l'ivraie et garde le bon grain.

Vieillesse! à tes pensées, vite donne audience,
De la vie à venir tu t'approches du bord,
Envoie au loin de toi ta longue souvenance,
Vois, l'espoir te convie à plus céleste port!

Roule, monde, oui roule et poursuis ta carrière,
Vois l'azur que pour toi là haut il créa Dieu!
Ce Dieu si bienfaisant qui permit que la terre
De l'homme allât porter au ciel le dernier vœu.

GRAZEBROOK (HENRY).

AMOUR. (1)

Il est un don, un don céleste
Qui lorsque rien—rien ne nous reste,
Existe encor, vit chaque jour,
Ce don céleste.... c'est l'Amour.

Voyez le bien-aimé de l'âme
Parlant à sa future femme,
Dont l'incarnat, dont la rougeur
Trahit les doux pensers du cœur,
Comme son œil a de l'extase
Et de sentiment et de grâce,
En écoutant la gente voix
Qui l'émut déjà tant de fois,
Que cette voix familière
Est à son cœur, suave et chère;
Que cet accent mélodieux,
Si bien senti, le porte aux cieux!
Que c'est charmant ce qu'elle admire!
Que divin est son point de mire!

(1) Du même auteur: "On Man"—"The Sigh," p. 140, 2ème vol. *Beautés*
—"Reflections on Rydal Mount," p. 149, *Rayons et Reflets*.

Son vœu soudain est exaucé
 Avant qu'il ne soit prononcé!
 Que la rose elle est parfumée
 Qu'a daigné toucher son aimée!
 Et puis la promenade à deux
 Dans un bois.... c'est délicieux!
 Quand chacun dans un gentil dire
 Peut exprimer son frais délire,
 O doux moments!... qu'ils sont heureux
 Qu'ils sont exquis! voluptueux!
 Quand chacun a désir de plaire,
 Qu'un penser n'est jamais contraire
 Au doux penser de tous les deux,
 Que l'amour fait monter aux cieux.
 L'amour!... lorsque bien il s'accouple,
 De deux cœurs qu'il fait heureux couple,
 Il éloigne tous les soucis
 Et fait du monde un paradis.
 Comme coule doucement l'heure,
 Le bonheur constamment demeure
 Auprès de ces deux amoureux
 Se disant : " Qu'on est bien à deux! "
 Chaque mot est d'un parler tendre,
 Que toujours on voudrait entendre,
 Aussi le nom du bien aimé
 Qui vient toujours à point nommé,
 Aussi bien le nom de la dame
 Qui vient toujours remuer l'âme....
 Ah! rien n'égale le bonheur
 De deux cœurs formant un seul cœur!

* * * * *

Par l'amour, par le cœur, l'esprit, et la pensée
 Et présente et passée
 Voyez-le maintenant cet heureux couple uni....
 Voyez-les tous les deux, le terrain aplani
 Pour supporter les maux se réunir ensemble
 Et braver les courants pour mieux marcher à l'amble,
 Pour jouir de chaque bonheur
 Et partager chaque labeur,
 Et qu'est-il le travail payé d'un doux sourire ?
 Un rien!... on peut le dire.
 Un sourire d'amour est le plus bel été,
 Et les brumes du cœur rebrillent de beauté.

Qu'il est doux avec confiance
 De lui narrer son espérance,
 A celle qu'on aime le mieux,
 A cet ange tombé des cieux!
 Et de la nuit dans le silence
 De lui faire sa confidence,
 Car notre bonheur est le sien,
 Elle le sait, et le sait bien,
 Elle qui n'a qu'un but.... de plaire,
 De nous rattacher à la terre....

M'est avis voilà le bonheur
De deux cœurs formant un seul cœur.

* * * * *
* * * * *

Devers le ciel dans sa pensée
Voyez son âme idolisée
Lui reporter tout le bonheur
Qui dès lors déborde en son cœur.
Là gît son esprit et sa joie
De son affection la voie,
Et le beau Monomotapa,
Car . . . il ressemble au cher papa!
Oh! puisse son esprit sincère
Lui ressembler à ce bon père,
Lui qui s'en vient chaque matin
Lui souhaiter doux lendemain
Invoquant Dieu dans sa prière
Pour qu'au petiot, son âme chère,
Il donne son affection,
Sa sainte bénédiction,
Et ce petiot . . . que dans la vie
Il devienne un objet d'envie! . . .
Puisse-t-il de ses bons parents
Faire un printemps des derniers ans!
Voyez! regardez leur visage
Sur lequel n'existe un nuage,
Lisez dans leurs yeux amoureux
Le plaisir qu'on éprouve à deux.
Il est éloquent leur sourire,
Il dit . . . ce qu'on ne peut décrire.
M'est avis, voilà le bonheur
De deux cœurs rivos en un cœur.

HALLECK (FITZ-GREENE.)

BURNS.⁽¹⁾

*A une Rose apportée d'un site près l'église d'Alloway dans Ayrshire
en l'automne de 1822.*

D'Alloway Rose et sauvage et naïve,
A toi merci! . . . tu redis à mon cœur
De la charmante Doon la gracieuse rive,
Où l'automne dernier m'énivrai de bonheur.

Ainsi que toi—belle enfant d'une épine,
Bien courte fut mon heure de soleil;
Nous avons traversé l'hiver vêtu d'ermine,
Feuilles et fleurs t'ont fui, mon sort sera pareil.

(1) Du même auteur : " Alnwick Castle," voir p. 143, 2ème vol. des *Beautés de la Poésie Anglaise*.

Car c'est l'arrêt de tout ce qui respire,
 Et vivre un jour est le commun destin !
 Ainsi que d'Alloway la fleur au doux sourire
 Nous n'avons bien souvent aussi qu'un seul matin.

Mais tel destin n'est pas fait pour toi, Barde,
 Sur cette fleur qui burina ton nom,
 Toi qui pouvais doter la fleur d'une mansarde,
 L'incrustant dans tes vers, d'un immortel renom.

O noble Burns ! ta sublime mémoire
 Quand elle emplit la coupe du festin,
 D'une nation dit et la honte et la gloire,
 Evoque en même temps et liesse et chagrin.

La gloire ! oh ! oui !... mais oublions le reste !
 De Burns elle a canonisé l'esprit
 L'Angleterre !... et chez elle il règne sans conteste,
 Oui.... depuis qu'il est mort, le Barde est au zénith !

J'ai vu la chambre aux modestes murailles
 Où naquit Burns ;—des deux pauvres époux,
 La couche nuptiale était entre deux pailles,
 Paille au-dessus du lit, aussi paille en dessous.

Et puis j'ai vu la massive structure
 Qui dit au ciel l'hommage d'Albion
 Au Barde paysan, mais qui fut d'aventure
 Gabelou ! lui vivant !... oh ! profanation !

Poète en herbe, oh ! dis à ta pensée
 De voltiger auprès de ce tombeau ;
 Quand son matin serait dépourvu de rosée,
 Reconnais que le Barde a pouvoir assez beau !

Le noble orgueil qui d'un enfant vulgaire
 Fit un enfant du chant, béni de Dieu,
 Qui sut dà ! s'imposer aux Puissants de la terre,
 Et dominer le Riche et le Fort en tout lieu.

Mais si pourtant vient la désespérance
 Comme un fardeau peser sur ton esprit,
 Désespère à toujours ;—ton nom n'aura la chance
 Au temple de mémoire un beau jour d'être inscrit.

D'autres ont pris de plus éclatants thèmes
 Que ceux de Burns ; en de plus longs rouleaux
 Ils ont développé de plus larges poèmes,
 Peut-être de plus purs, de plus saints, de plus beaux !

Et cependant, chers à la renommée,
 Parmi les noms échappés à la mort,
 Il s'en trouve bien peu dont la mémoire aimée
 Comme celui de Burns ait su mater le sort !

A lui du cœur la voix et le langage,
 Qui trouve écho de chacun dans le cœur,
 Le doux sourire qui s'empreint sur le visage
 Ou le triste penser qui fait jaillir un pleur.

A lui ces flots de suave musique
 Qui font vibrer la joie ou le soupir,
 De la simple chaumière au vieux castel gothique,
 Et dont l'effet magique est de tout ennoblir.

Lequel de nous aux accents de sa lyre
 Ne s'est senti rempli d'émoi soudain,
 Et n'ait en l'écoutant partagé le délire
 Qui brûlant, frémissait du Barde sous la main ;

Sur l'océan de l'esprit, dans l'orage
 Ou bien le calme, ou le soleil du cœur ;
 Ou de la Passion dans le vaste naufrage,
 Ou bien de la Raison dans la sombre froideur ;

Aux champs d'honneur où s'agitent les braves,
 Au réfectoire où rit le gai festin,
 Dans la salle où la mort fait naître propos graves,
 Du trône éblouissant à la chaumière enfin ?

Que sans couler suintent de douces larmes
 Et que de vœux surgissent tout pantois,
 Quand sont chantés ces chants : " Fiers Ecossais aux armes
 Avec Wallace ! " ... ou bien : " Les vieux temps d'autrefois ! "

Quel espoir pur, quel encens de prière
 Inondent l'âme oyant le chant divin
 Qui le Samedi soir monte de sa Chaumière,
 Ou des Bords du Logan le murmure argentin.

Et d'Alloway hanté par les sorcières,
 Quand, grandiose, il entonne le chant,
 Toutes les Passions superbes ou vulgaires
 A son sublime appel ont un accord touchant ;

Le monde né de l'imaginative,
 Et notre monde en proie à la douleur,
 L'esprit, le sentiment, et la gaité naïve,
 Aussi la mort souvent sublime en son horreur.

Burns, quoique fut bien courte sa carrière,
 Que le chemin en fut rude morbleu !
 Vécut, mourut aussi de façon exemplaire,
 Et de corps et d'esprit l'image de son Dieu !

Parmi les maux, les douleurs, les blessures
 Que la mort seule à la fin peut guérir,
 Traqué par le besoin, le chagrin, les tortures
 Que le pauvre connaît, et qu'il sait ressentir,

Il sut garder sa noble indépendance,
 Un cœur d'acier, et d'honnêtes vertus,
 Contre ces gorgés d'or, ces faisceaux d'arrogance
 Patageant dans le vice et se soûlant d'abus.

Le gros bon sens, l'honneur et la droiture
 L'honnêteté, la haine des tyrans,
 L'amour inné du droit, le mépris de l'injure,
 Le mépris du poltron, de l'esclave et des grands,

Un regard doux, bienveillant et sincère,
 Un esprit fort, des préjugés vainqueur,
 Voilà ce qu'on lisait sur son front mâle, austère,
 Voilà ce qu'on trouvait au fin fond de son cœur.

Hommage au Barde!... À sa parole aimée!...
 Au loin jetée, elle enfante des fleurs,
 Partout ou sous les cieux brille la renommée,
 Elle arrache au néant, elle ennoblit les cœurs!

Hommage à l'homme! à l'entour de sa bière
 On pouvait voir toute une Nation,
 Ses Braves, ses Beautés, et sa Classe Ouvrière
 Se presser en silence avec componction.

Et maintenant on voit venir encore
 Près de sa tombe, et de tous les pays
 Attiré par l'éclat de sa lyre sonore,
 Un Peuple d'étrangers, tout un Peuple d'amis.

Ainsi l'on va visiter une châtée :
 C'est en effet, plus qu'un sol consacré
 Que ce sol précieux, que ce petit espace
 Où repose immortel un nom resté sacré.

A tels tombeaux l'on fait pèlerinage,
 C'est le lieu saint, la Mecque de l'esprit,
 Et des vallons de Delphe, ou de plus loin rivage,
 Vient chaque homme de cœur, vient chaque homme érudit.

De beaux Vieillards types de la sagesse,
 Des Potentats, et des Prêtres mitrés ;
 Des Guerriers valeureux nargue de leur rudesse,
 Et les Puissants du jour, les Heureux, les Titrés!

De plus obscurs dont le foyer modeste
 N'est échauffé que par un chétif feu,
 De par monta et par vaux, oubliant tout le reste,
 Bravant les éléments, sont venus en ce lieu.

De Pèlerins bien étrange assemblage,
 Les uns venus des sables du désert,
 D'autres de sols neigeux, ou d'une aride plage,
 Et d'autres comme moi de mon pays si vert ;

Tous demandant la suprême liesse
 De voir le toit, les champs et les ruisseaux
 Que le Barde Ecossais imbiba de tendresse,
 Dans ses chants à la fois si touchants et si beaux!

Puis ils s'en vont avec leurs rêveries,
 Devers la Doon où se mire l'ormeau,
 Ou bien visiter Ayr, ou bien Nith, ou Dumfries,
 Car du Barde c'est là qu'est assis le tombeau.

Mais du tombeau que leur fait la sculpture ?
 Dans Robert Burns, le poète du cœur,
 Ils viennent honorer l'enfant de la nature
 Qui dans ses vers broya le vice adulateur!

HERRICK (ROBERT).*

AUX NARCISSES. (1)

I.

Narcisses si jolis, nous pleurons de vous voir
 Vous en aller si vite,
 Car le soleil levant de son gentil boudoir
 A peine a franchi la limite.
 Restez, gentils amours,
 Jusqu'à ce que le jour qui fuit à tire d'aile
 Ait achevé son cours,
 Et que chante en nos bois la voix de Philomèle!
 Alors, en priant avec nous,
 Nous nous en irons tous.

II.

Comme vous, nous avons peu de temps à rester
 Sur ce sol éphémère;
 Un souffle nous abat, ou peut nous attrister
 Dans notre débile carrière.
 Nous mourons tous les jours
 Comme meurent vos jours, comme meurent vos heures,
 Ou vivons à rebours
 Comme pleurs de rosée en nos tristes demeures,
 Et ne pouvons nous retrouver
 Ni plus nous relever!

HERVEY (T. K.)*

JERUSALEM.

I.

Doyenne des Cités, Reine des Nations
 Ville où les chérubins flottaient dans la lumière!
 Où la brise redit ces "*lamentations*,"
 Qui prédisaient d'un Dieu l'inflexible colère;
 Où sourdement murmure à l'écho du Jourdain
 Un prophétique accent entendu,—mais en vain!

II.

Objet de tant de vœux, belle Terre Promise,
 Dont la vue éblouit, superbe vision,
 Lorsqu'il te découvrit du haut du mont, Moïse,
 Tu devais nous garder, Toi, la tradition
 Vaine pour tes enfants; Essaie solitaire
 Pleurant sur le Gentil riche de ta misère!

(1) Du même auteur: "To Daisies," page 151, 1er vol. des *Beautés*—"To Primroses," p. 151, *Beautés*—"The Shepherd to his Fair One," p. 152, *Beautés*—"Gather the Rose," p. 153—"To the Lark," p. 153, *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*—"Argument of his Book," (Hesperides), p. 163, *Le Fond du Sac*, 4ème vol. des *Beautés*—"To Blossoms," "The Shower of Blossoms," p. 164.

III.

Terre de l'inspiré dont les accords vainqueurs
Firent sur toi pleuvir du ciel les saints cantiques,
Dont le charme inconnu fut baume à tes douleurs,
Et de l'esprit du mal fit fuir les satellites,
Jusqu'à ce que cessant son chant et son pouvoir
Tu retrouvass soudain la nuit du désespoir!

IV.

Sanctuaire du temple où la voix du tonnerre,
Ou le rayon du ciel étaient la voix de Dieu!
Sol béni d'où la vigne a pris racine, et fière
A porté ses fruit mûrs par de-là le saint lieu :
Berceau d'un Dieu sauveur, et plus tard le Calvaire
Où l'immortel mourut pour racheter la terre!

V.

Malheur sur l'exilé, malheur sur lui, malheur!
Le perdu de Juda,—jadis l'élu,—le prêtre
De son temple sacré,—le sacrificateur ;
Qui sur ton sol béni trouvait lors son bien-être!
Au milieu des païens à vivre il est réduit,—
Ta verdure est l'épine, et la ronce ton fruit!

VI.

Sion ne s'orne plus pour Edom la superbe
De rayons de soleil et de fleurs d'églantier,
Il s'est flétri le cèdre, et desséchée est l'herbe
Où l'Arabe sauvage erre avec son coursier ;
Et l'oiseau du désert sur la tombe s'appuie ;
Et le sol du Simoun appelle en vain la pluie.

VII.

O fille de Sion!... quel abîme de pleurs!
Du désert sur ta tête est l'aride poussière ;
Tu veilles tristement sur lui dans tes douleurs,
Assise dans ta nuit comme un mort dans sa bière ;
Un long voile de veuve engloutit ton orgueil,
A nul autre pareil n'est aujourd'hui ton deuil.

VIII.

Et tristement ton fils sur de lointains rivages
S'assied, comme jadis, sur les bords du Jourdain ;
Parmi les nations et leurs nombreux ménages,
Sans patrie et tout seul, pauvre malgré son gain ;
Et portant à son front ce sceau de flétrissure
Dont Dieu mit sur le front de Caïn la souillure.

IX.

Fatigué de la route, épuisé de chagrin,
Du passé seulement éclairé par le phare,
Quand ses tristes pensers rebrousse leur chemin,
Son cœur n'y puise, hélas! qu'une espérance rare!
L'histoire de l'Hébreu n'est autre, au demeurant,
Que le type maudit du pauvre Juif-Errant.



X.

Un mythe pour beaucoup, pour tous une morale,
 Pour d'autres un flambeau, quoique dans l'ombre assis
 Du festin il paraît un muet dans la salle,
 Attendant le Venu, qu'il croit lui . . . le Promis ;
 Comme les fils d'Eblis il cache sa blessure,
 Et, la main sur son cœur, il erre à l'aventure.

XI.

Tous les sols sont Moab, tous les pays Edom,
 Pour l'Hébreu qui gémit sous sa douleur profonde,
 Jusqu'au jour où de Dieu le grand *vade mecum*
 Au son de la trompette éveillera le monde ;
 Lors, le Juif rejoindra : mais, jusque là, Salem
 Au désert doit rester, pleurant son *requiem*.

XII.

Mais quand retentiront les trompettes sublimes,
 Lors, Fille de Juda, sors de ton lourd sommeil,
 De ces nombreux clochers vois s'élever des cimes,
 De tes enfants chéris vois le tant doux réveil,
 Vers Sion les courants remontent en arrière,
 La rose est dans la plaine, au Carmel la lumière!

HOOD (THOMAS).*

L'ORME.⁽¹⁾

RÊVERIE DANS LES BOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

C'était sous l'ombrage d'un bois,
 D'un bois tout peuplé de vieux ormes,
 De l'un de ces arbres énormes,
 Triste et solennel à la fois,
 Me vint un son—de dessous terre
 Montant,—ou tombant de sa sphère.

II.

Cela paraissait soupirer
 Dans les feuilles, parmi les branches,
 Jusqu'au cœur des racines blanches,
 Et puis par le tronc s'infiltrer ;
 Comme si, rompant le silence,
 Les morts exhalaient leur souffrance.

(1) Du même poète : "The Song of the Shirt," p. 156, 1er vol. des *Beautés*, et "I Remember," *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*. Nous réimprimons ces deux poèmes à la suite des nombreux poèmes nouveaux de Hood, que nous publions ici pour la première fois, afin que les lecteurs de ce 5ème vol. qui n'auront pu se procurer les 4 premiers volumes des *Beautés*, aient au moins complète notre collection des poèmes de ce grand Barde qui fut Thomas Hood.

III.

Il ne soufflait le moindre vent,
Pour faire frissonner la feuille,
Ni la bourasque qui l'effeuille,
Et qui fend le tronc bien souvent ;
Non plus de tremblement de terre,
Qui détruit tout en sa colère.

IV.

L'oiseau ne cherchait à monter
Pour faire bruïre son aile,
L'écureuil, des fous le modèle,
Semblait oublier de sauter ;
Le tronc, sans nul trou, bien solide,
Pour être vivant n'avait vide.

V.

Cependant sous l'ombre du bois,
Du bois tout peuplé de vieux ormes,
De l'un de ces arbres énormes,
Triste et solennel à la fois,
Vibrant un son—de dessous terre
Venant,—ou de sa tête altière.

VI.

Oh! sous l'ombre de ces vieux bois
Parle-t-elle encor la Dryade ?
Des esprits follets la brigade
Dans les bois a-t-elle encor voix,
Pour rendre la forêt bavarde,
Comme aux anciens temps du vieux barde ?

VII.

Il est passé le bon vieux temps,
Ses ans ont rempli la mesure ;
En Grèce même, d'aventure
Les plus vieux bois n'ont plus d'accents ;
Ni le vieux hêtre, ni le frêne
Ne parlent plus ;—ni le vieux chêne !

VIII.

Près du peuplier, du sapin,
Du souple bouleau qui se pleure,
Et des frais tilleuls,—ne demeure
Nul son vivant, vibrant soudain ;
Excepté la brise courgeuse,
Ou de l'abeille industrielle,

IX.

Les bourdonnements, grands causeurs ;
De l'orme, mais jamais l'abeille
Ne vient rôder près la corbeille
L'orme ne portant pas de fleurs.
Dans l'enclos, les pinsons, les merles
Tour à tour égrenent leurs perles.

X.

Cependant toujours j'entendais
A la fois émouvant et triste
Ce son lent, dolent qui persiste
A vous troubler dans les forêts.
Ce son qui sort comme une amorce
De la racine et de l'écorce.

XI.

Et de chaque tronc raboteux,
Disant tantôt triste cantique,
Tantôt soupir mélancolique
Comme au temps de l'hiver hargneux.
Dans le ciel tandis qu'à l'ancrage
Semblait assoupi le nuage.

XII.

L'air paraissait être en congé,
De zéphyr pas le moindre souffle,
Mais langueur qui vous emmitouffe,
Et vous rend mou, découragé;
Pendillaient les fils de la vierge,
Sans pouvoir trouver une auberge.

XIII.

Plongée en un épais sommeil
Paraissait la nature entière,
Du haut du ciel, de dessous terre
Aucun bruit n'avait son réveil,
Hormis, mystérieux et triste
Le son de cet arbre alarmiste.

XIV.

Un son creux, profondément creux,
Comme ces rugissements vagues
Qu'en leur colère font les vagues,
Sur un rivage caillouteux—
Mais de la mer les eaux fébriles
Étaient à bien plus de cent milles.

XV.

Donc le murmure de la mer,
Ni le tumulte de la grève
Quand le flot l'envahissant, crève,
Ni la rafale au bruit d'enfer,
N'eut pu troubler les confidences
De ces arbres en conférences.

XVI.

Peut-être, en repassant encor
Légendes d'amour et de crime,
De ce manoir si grandissime,
Bâti par un Royal Tudor,
Voyent-ils, sous leurs rameaux sombres,
Des vieux temps se glisser les ombres.

XVII.

Peut-être en un jour de butin
Voyent-ils, las! sous leur voussure
La vilénie et le parjure
Armer la main d'un assassin;
Où, prise la nuit, l'Innocence
Au traquenard de la vengeance.

XVIII.

Et peut-être aussi des tombeaux
A minuit, sous le sol humide
Creusés, ou bien le suicide
Se pendre parmi leurs rameaux;
Et bien des crimes anonymes
Accomplis sous leurs noires cimes.

XIX.

Si les arbres pouvaient parler
Dieu sait!... les sanglantes histoires
Que nous rediraient leurs mémoires,
Ils en auraient à dérouler!
De vieux parents que de colères,
Ont produit actes sanguinaires!

XX.

Et les yeux et l'oreille au guet
Comme quand on marche avec crainte,
Du sentier je suivais l'empreinte;
L'ombre et la lumière en reflet
Se faisaient jour, mais par saccade
Au delà de la verte arcade.

XXI.

Oh! comme l'aperçu du ciel
Au delà de la verte arcade,
Des ormes sous la colonnade
Avait un aspect solennel.
On eût dit une cathédrale
Où la lumière est sépulcrale!

XXII.

D'arbres trônait maint tronc noueux,
Aux formes plus ou moins fantasques,
Que le temps avait, dans ses frasques
Façonnés, mais d'un goût douteux :
C'étaient de Pan les algarades
Ou des païens les bambochades.

XXIII.

C'était ici gnome à l'affût
D'une nymphe à l'amour précoce,
Là, c'était un lutin féroce
Tirant la queue à Belzebut.
Et plus loin, d'un sculpteur gothique
Le masque joufflu, drôlatique.

XXIV.

On eut cru qu'un rire infernal
S'épatait sur sa bouche affreuse,
Ou bien que de la joue osseuse,
Il s'échappait un son nazal;
Mais non; c'était froid comme pierre,
Comme la mort au cimetière.

XXV.

Oui, tout était silencieux
La branche, la feuille et la tige,
Jusqu'à la racine... que dis-je ?
Jusqu'au rejeton plantureux,
Ou de couleur toute irisée
Pendillait en pleurs la rosée.

XXVI.

Mais de l'arbre mystérieux
Roi de ces bois tout peuplés d'ormes
Si fantastiques dans leurs formes
S'échappait un son caverneux
Semblant monter de dessous terre
Ou bien tomber de l'atmosphère.

DEUXIÈME PARTIE.

XXVII.

La scène a changé d'horizon:
N'existe plus la ville verte,
Plus d'arbres alignés—plus certe,
Mais bien gisant sur le gazon
Des cadavres sans funérailles
Comme corps après les batailles,

XXVIII.

Tous tombés devant l'ennemi,
Et l'ennemi là bas s'escrime
À faire nouvelle victime
Massacrant tout, non à demi.
Et près des chicots, la couleuvre
Se pâme à l'aspect du chef-d'œuvre.

XXIX.

Travaille seul le bûcheron.
Mieux que du chasseur la poursuite,
Ses coups stridents ont mis en fuite
Le faon, la biche et le héron.
Sur l'érable plus ne chuchote
Ni plus ne chante la linotte.

XXX.

Nul ne surveille son travail
Ni son repos,—hormis la grive
Qui, quand il dort, soudain s'esquive,
Et risque un œil hors du bercail
Pour aller chercher d'aventure
De ses chers petiots la pâture.

XXXI.

A l'œuvre on connaît l'ouvrier!
Le bûcheron a bonne poigne,
Sa hache, bien il vous l'empoigne,
Et crânement fait son métier.
D'un bras nerveux il fait redire
Ses coups à l'écho qu'il déchire.

XXXII.

Sa hache aigue, et fort son bras,
Tous deux le servent à merveille,
Il a l'âge de la corneille,
Vif est son œil, ferme est son pas.
Il porte en outre un cœur de marbre,
Il faut ça, pour abattre un arbre.

XXXIII.

Parmi les glaces de l'hiver,
De l'été par la sécheresse,
Et de l'enfance à la vieillesse
Retentit sa hache de fer,
Mettant de façon énergique
En coupe ce bois druidique.

XXXIV.

D'en haut sur l'acier qu'il brandit
Le soleil se reflète et brille,
Des ombres des bois la famille
Court sur sa tête;—et rebondit
Sur sa veste, le gland qui tombe,
Et souvent pleut par hécatombe.

XXXV.

D'un Druide au front tout ridé
Il a la figure stoïque,
Sur ses traits hâlés.... despotique
Le fier soleil a débordé.
Comme blé mûr est sa peau jaune,
Mais blanche est sa barbe de faune.

XXXVI.

Sa charpente.... elle est d'un géant;
D'un if ses bras ont l'endurance,
Sa main calleuse a la puissance
De mettre la vie à néant:
Aussi, de tout cœur, à l'ouvrage,
Il abat toujours, sans chômage!

XXXVII.

Dans son parcours, qu'avec raison
Le pauvre arbre intimidé tremble,
Et frissonne comme le Tremble
Qui l'aperçoit à l'horizon;
A travers le tronc . . . la racine
A dit sa plainte à la sourdine.

XXXVIII.

Oh! l'arbre pourrait bien pour lui
Rendre un son solennel et triste,
Pousser un soupir qui persiste
A prouver son profond ennui;
Dans cette forêt séculaire
Venant du ciel ou de la terre!

XXXIX.

Mais le frêne, mais le sapin,
Le tendre bouleau qui se pleure,
L'orme, le hêtre, tout demeure,
Calme comme Bénédictin;
Et même la feuille du tremble
Ne trouble ce muet ensemble.

XL.

Lacoccons de la forêt
Les pins, les vieux pins gigantesques
Se contortionnent grotesques
Comme criminels au gibet;
Ou comme serpents en spirales
Crispés par douleurs infernales.

XLI.

Tels que ces terribles Titans
Vaincus—dans d'affreuses tortures
Saignant de toutes leurs blessures,
Tombés . . . mais encor menaçants!
Laisant couler leurs pleurs de gomme,
Mais impassibles . . . plus que l'homme!

XLII.

Bien plus dà! . . . cet orme brûlé,
Tout lézardé de par la foudre,
Se tient debout, sans se dissoudre,
Quoique par le ver harcelé,
Le ver rongeur qui le dévore,
A sa vie et qui s'incorpore.

XLIII.

Règne un silence universel
Sous chaque arbre, sous chaque écorce,
Hors le tronc qui cède à la force,
Et tombe en maudissant le ciel,
Et du bûcheron sous la hache
Du corps de l'arbre se détache.

XLIV.

Le bûcheron dans son labeur
N'a pas de chanson sur la lèvre,
De son travail il sent la fièvre
Et frappe . . . obscurément rêveur;
Et chacun de ses coups enlève
Des fibres . . . des pleurs à la sève.

XLV.

Au coup succède un nouveau coup,
S'élargit la blessure énorme,
Et tout sanglant le beau vieil orme
Tombe avec fracas, tout à coup;
Et sur le gazon son cadavre
S'étend avec un bruit qui navre.

XLVI.

Et maintenant de la forêt
Le haut peuplier, et le frêne
Le bouleau, le tremble et le chêne
Peuvent exhaler leur regret,
Et sur un bon vieux camarade
Déplorer ce coup d'estocade.

XLVII.

Un orme noble et plantureux
Ayant trois fois l'âge de l'homme,
Le roi de la forêt, en somme,
Dont la cime touchait les cieux
Qui malgré les vents, la tempête,
Avait su porter haut la tête,

XLVIII.

Maintenant ainsi qu'un mortel
Abattu—frappé par la foudre,
Ou qu'une idole mise en poudre
Sur un signe de l'Eternel,
Sur le sol, dans sa masse immense,
Git—privé de toute existence!

XLIX.

Oh! oui, les arbres forestiers
Peuvent gémir leur doléance
Autour de ce tronc, sans défense,
D'un frère . . . et d'un des plus altiers;
De leur future destinée
Par avance ayant la donnée!

L.

L'écho dort plongé dans le deuil;
La hache à la fin est oisive,
Et sur le sol reste inactive
Du vert crapaud dans le fauteuil.
Le bûcheron n'est plus en nage,
Et prend l'air sous le frais ombrage.

LI.

Nul zéphyr—nul bourdonnement
 D'insecte, ne vient à l'oreille,
 Plus de bruits sylvains . . . c'est merveille! . . .
 Un silence d'enterrement!
 De la vieille forêt chaque arbre
 Insensible . . . est devenu marbre!

LII.

Des ormes parmi les vieux bois,
 Aucune brise aventureuse
 Ne vient de la feuille dormeuse
 Éveiller la petite voix;
 Mais vibre un son dans l'avenue
 Venant du sol, ou de la nue.

TROISIÈME PARTIE.

LIII.

Le dernier acte est accompli,
 L'arbre, hier encor, séculaire,
 Est abattu—mord la poussière.
 Le bûcheron, devoir rempli,
 Emporte sa hache inactive,
 Et du nid s'échappe la grive.

LIV.

Jeannot Lapin, de son talus
 Fuit dans une course rapide
 Enchanté de trouver le vide
 Où n'était qu'un fouillis confus;
 Et s'assied tout droit, d'aventure,
 Pour débarbouiller sa figure.

LV.

Le faon n'a déjà plus de peur,
 La biche pait tout à son aise,
 Et sur la branche d'un mélèze
 Vient se camper l'oiseau moqueur.
 Mais voilà que soudain sa note
 Dans son gosier tremble et chevrote.

LVI.

La grive laisse là le ver
 Doux objet de sa convoitise,
 Le lapin fait fi du cytise
 Et s'enfuit, flairant un danger;
 L'oiseau moqueur mal à son aise
 Déménage de son mélèze.

LVII.

En proie à soudaine frayeur
 Le léger daim fuit au plus vite,
 Sa terreur est ma foi licite,

RÉVERIE DANS LES BOIS.

Que lui plus grand cœur aurait peur
 A l'aspect d'un hideux fantôme
 Frais é moulu du noir royaume.

LVIII.

C'est que ce fantôme . . . est la Mort!
 Le ciel a voilé sa lumière,
 Plus sombre tressaillit la terre,
 Tout devient froid à son abord.
 Frissonne la terreur humaine
 Une terreur sans nulle haleine.

LIX.

D'un pas morne, silencieux,
 Ainsi que se glissent les ombres,
 De l'orme vient dans les décombres
 Prendre place le spectre affreux.
 Son œil vitreux, froid comme marbre,
 Féroce—rit au nez de l'arbre,

LX.

D'un rire triste et désolé
 Qui fait son écho dans le crâne
 Dénudé, creux et diaphane,
 D'un rire qui n'a de gâté:
 "Quiconque a couché de sa hache
 Cet arbre . . . a bien rempli sa tâche.

LXI.

"L'outil humain, aussi le bras
 Tous deux ont bien fait leur besogne,
 Mais quand la hache plus ne cogne,
 Il faut que soit tinté le glas.
 Quand un orme ou qu'un chêne tombe,
 C'est à mon tour—Moi! de la Tombel!

LXII.

"D'abattre—non arbre passif
 De bois, sans esprit, une chose
 Dont la sève au printemps se hausse
 Pour gonfler le bourgeon rétif;
 Mais des troncs qui portent leur homme
 Vivant de sang . . . et non de gomme!

LXIII.

"Pas de ces monarques des bois
 Vêtus d'un manteau de verdure,
 Qui n'ont qu'écorce pour armure,
 Qu'un rustaud vous met aux abois;
 Mais bien des Rois—porte-couronnes
 De pourpre drapant leurs personnes.

LXIV.

"Qu'il pense peu l'Etre Royal
 Aux vêtements d'or et de soie,
 Au banquet quand il boit la joie,
 Que la Beauté conduit son bal,
 Qu'un jour une planche de chêne
 Sera son unique domaine!

LXV.

" Qu'il songe peu l'orgueilleux Pair
Son fier faucon vers l'Empyrée,
Ou quand ses chiens font la curée
Que lui même, il n'est rien qu'un ver;
Et que dans son beau parc vit l'arbre
Qui sera son palais de marbre!

LXVI.

" Mais le Pair, mais le puissant Roi
Auront la même destinée,
Et quand finira leur journée
Le chêne les logera qu'il
Tandis que qui n'eut jamais gîte
Sous l'orme le trouvera—vite!

LXVII.

" Ce mendiant partout chassé
Qui se traîne comme un cloporte,
Qui va guenser de porte en porte,
Et puis qui meurt dans un fossé,
Après sa mort, sans plus de forme
Le logera le bon vieil orme!

LXVIII.

" Oui bien! ce tronc noueux qui gît
Tout au long couché sur la terre,
D'autres arbres sur la poussière,
Ce tronc rugueux deviendra lit,
Le dernier lit du pauvre hère
Débarassé de sa misère!

LXIX.

L'avare qui vit de son or,
Mais de la peur ayant la fièvre,
L'épouse qui, pâle la lèvre
Pleure l'amour, son cher trésor,
Et qui, de ses premiers caprices
Regrette à toujours les délices;

LXX.

" Et l'homme dans le sombre esprit
Duquel s'est ancrée une offense,
En cherchant toujours la vengeance;
Haine, chagrin, aussi dépit
Dormiront du sommeil suprême,
Tous au dedans de ce tronc même!

LXXI.

" Au long ce tronc qui gît massif,
Aura maint et maint camarade
Et de tout âge et de tout grade,
Que la mort retiendra captif:
Car l'humain bétail—chiffre énorme!
Sous son étui, l'engloutit l'orme!

LXXII.

" L'orme élevé qui croît partout
 Dans les champs, dans la verte allée,
 Dans le taillis, dans la vallée,
 Dans la ville, où se tient debout,
 Abritant, et cachant les veilles
 D'un nombre infini de Corneilles!

LXXIII.

" Et c'est bien que l'orme partout
 Croisse dans les champs, dans la ville,
 Et dans le sol le moins fertile,
 Et dans la forêt soit debout;
 Car à la moindre heure qui passe,
 Une vie humaine trépasse! "

LXXIV.

Le fantôme s'évanouit:
 Le ciel a repris sa lumière,
 De nouveau s'éjouit la terre,
 Et le gazon s'épanouit.
 Jeannot-lapin de la clairière
 Sort pour grignoter la fougère.

LXXV.

La grive est près de son seigneur
 Qui lui sert une chansonnette,
 La colombe, hélas! la pauvrete
 Roucoule aux sapins sa douleur,
 Et le gobe-mouche en sa joie
 Sous le mélèze atteint sa proie.

LXXVI.

La biche, et le faon pommelé
 Créatures inoffensives,
 Qui ne sont plus du tout craintives,
 Des champs ont retrouvé la clé;
 Mais sur mon esprit triste et sombre,
 Le fantôme a laissé son ombre.

LXXVII.

Comme si par signe certain
 Je reconnaissais le vieux orme
 Qui devra remiser ma forme
 Quand luira mon dernier matin;
 Sous l'écorce duquel mon ombre
 Aura son gîte étroit, et sombre.

LXXVIII.

Ce vieil arbre mystérieux
 Dont parfois, sortait de la terre
 Ou tombait de la cime altière,
 Solennel un son ténébreux,
 Dans ce vieux bois tout peuplé d'ormes
 Plantureux—aux formes informes.

*Pinkley Cottage, New Forest,
 20 Septembre, 1868.*

LE SONGE D'EUGÈNE ARAM.

C'était au plus fort de l'été,
D'heureux écoliers deux douzaines
Sortaient de classe avec gaité,
Du travail secouant les chaînes,
Pour s'en aller en liberté
Du soir savourer les anbaïnes.

Ces garçons à l'esprit joyeux,
Du péché n'ayant l'avarie,
Pour jouer à la crosse, entr'eux,
Au sol égal d'une prairie
Se mirent à planter leur pieux;
Le soleil avec braverie,

De Lynn laissait sur la cité
Tomber les flots de sa lumière;
Eux dans leur jeune hilarité
Se moquaient de la terre entière;
Leur sous-maître à l'air attristé,
Était à l'écart en arrière.

Il avait ôté son chapeau
Pour mieux happer la brise pure,
C'est que brûlait dans son cerveau
Un penser de sombre nature,
Pour sa tête un trop lourd fardeau!
Il lisait tout bas d'aventure.

Sans onc détourner le regard,
Il retournait feuille sur feuille,
De ce livre il humait le nard
Baume pour l'âme qui l'accueille;
L'étude l'avait fait vieillard
Avant l'âge qui se recueille.

Du livre il a clos le fermoir
D'une étreinte vive et fervente:
" Oh Dieu! que ne puis-je ce soir
Ainsi la clore la tourmente,
Qui vient porter le désespoir
Dans ma pensée effervescente! "

Et puis sur ses pieds bondissant,
Il se promène en la prairie,
Tout à coup le voilà passant
Près d'un recoin tout de féerie,
Un garçon s'y tenait lisant
Dans une douce rêverie.

— " Que lisez-vous, mon cher petit,
Un roman ou bien une fable,
Ou quelqu'historique récit
Sur la royauté qui n'est stable? "
— " La Mort d'Abel! " aussitôt dit
Le doux garçon d'un ton affable.

Comme piqué par un aspic,
 Se mit à marcher le sous-maître,
 Puis, lentement, et rio à rio,
 On le vit bientôt reparaitre,
 Près de l'enfant s'asseoir.... et hici
 Comme si c'était du bien être,

Lui parler soudain de Caïn,
 Ainsi que d'hommes sanguinaires,
 Dont les faits gravés au burin,
 Annales de patibulaires,
 Sont cachés soit dans le ravin,
 Ou bien dans des lieux solitaires.

Et comme quoi des gens occis
 Les spectres s'élançant de terre,
 Et désignent aux yeux surpris
 Du doigt leur couche funéraire;
 Et comme quoi Dieu donne avis
 Des lourds secrets du cimetière.

Comme quoi de vils meurtriers
 Parcourent la terre sans cesse,
 Sous leur front portant des brasiers,
 Dans leur cœur, leur scélératesse,
 Le sang, sur ces vivants charniers
 Posant sa marque avec rudesse.

"Je sais que c'est la vérité"
 Fit-il; "Pour eux il n'est de trêve
 Oh! malheur à l'homme éhonté
 Tuant la vie avec le glaive.
 Le remords.... il m'est attesté,
 Car j'ai commis un meurtre.... en rêve!

"Oui, c'était la dernière nuit,
 Je vis un vieillard sans défense,
 Et je me dis, l'heureux déduit!
 Il ne m'a jamais fait d'offense,
 Mais si l'occis.... j'aurai pour fruit
 Son or!... c'est de la prévoyance!....,

"Avec un gros bâton noueux,
 Je lui donnai deux coups, sans peine;
 Avec un poignard.... furieux
 De son cœur je fis une gaine;
 Ce fut tout.—Restait sous mes yeux
 Une pauvre guenille humaine.

"De chair et d'os un ramassis,
 De faire mal n'ayant puissance,
 Pourtant de cet humain fouillis,
 Je me tins soudain à distance,
 Car des yeux dans le froid glacis,
 Je lus clairement ma sentence.

"Et voilà que dans l'air, soudain,
 Un millier de flammes livides
 Se fit jour à grand fond de train;

Dix mille paires d'yeux rigides
Furent sur moi — Moi par la main
Je pris ce mort aux froides rides,

“ Et je l'appelai par son nom!
Mais lorsque je touchai l'argile
De cet égorgé le limon
Boue et sang, se jeta fébrile,
Sur mon front y tombant d'aplomb,
Comme en un port indélébile.

“ Ma tête était charbon ardent,
Mon cœur aussi froid que la glace,
Mon âme, c'était évident,
Était du diable dans l'impasse;
J'eus douze fois un cri strident,
Le mort deux fois un cri de grâce!

“ Voilà que du haut du ciel bleu,
J'entendis une voix tonnante
De l'éclair au milieu du feu,
Qui vint me jeter l'épouvante:
' Porte ton mort, hors de ce lieu,
Cache sa dépouille sanglante,'

“ Je pris soudain le triste mort,
Du remords piqué par le glaive,
Je le jette, non sans effort,
Dans noir étang, qui, sus! l'enlève
Mon doux garçon, prenez confort,
Après tout, ceci n'est qu'un rével...

“ Le corps, avec un plongeon creux,
Disparut sans bruit dans l'abîme,
Je nettoyai mes pieds boueux,
Et mes mains pour cacher le crime;
Parmi nos écoliers nombreux,
J'étais le soir Moi, fourbissime!...

“ Oh! comparer, et sans frémir,
Leur âme candide à la mienne!
Je ne pus jamais parvenir
Le soir à me joindre à l'antienne,
Je me sentais presque blémir
En songeant à mon cœur d'hyène.

“ Et la paix s'en fut avec eux.
J'eus pour mon chambellan le crime,
Qui m'éclaira, peu gracieux,
En me rappelant ma victime
Jusques à mon lit douloureux,
Tirant mes rideaux pour la frime!...

“ Tout le long de la nuit, c'est clair,
Je ne pus fermer la paupière,
Le sommeil d'un regard amer,
Me forçait de vivre en arrière,
Me montrant les clés de l'enfer
Où se préparait ma litière.

"Toute la nuit un carillon
Fatiguant de cloches funèbres,
Vint m'apporter leur aiguillon
Poignant, au milieu des ténèbres,
Me poussant à coups d'ardillon
Et faisant crier mes vertèbres.

"M'infiltrant la velléité,
La velléité tyrannique,
D'aller voir de ma cruauté
La victime mélancolique,
Le pauvre mort, par moi jeté
Dans cet étang problématique.

"Et sitôt que fut l'aube au ciel,
Je m'en fus guigner d'aventure
Devers l'étang le corps d'Abel
Que je croyais en sépulture,
Je vis l'étang sec,—c'est réel,
Et du mort l'horrible figure.

"L'alouette joyeusement
Au ciel monta chanter sa gamme,
Je ne l'entendis seulement,
Du remords je sentais la lame
Labourer effroyablement,
Et sans pitié broyer mon âme.

"Pourquoi faut-il que je sois né!
Je soulevai comme une paille
Le corps de mon assassiné,
Et dans les bois, vaille que vaille,
Je m'en fus comme un forcené
Le recacher sous la broussaille.

"Je fus à l'école... allourdi,
Car ailleurs était ma pensée,
Mais sitôt que sonna midi,
L'heure de la classe passée,
Je m'en fus d'un pas dégourdi
Vers ma victime délaissée.

"Le vent venait de mettre à nu,
L'horrible cadavre de l'homme,
Maintenant il m'était connu
Que jamais l'œil de Dieu ne chôme,
Qu'un meurtre est toujours malvenu
Que serais découvert en somme.

"Mon œil cette fois eut un pleur....
C'est qu'il faut que le sang s'expie,
Ainsi le vent l'esprit vengeur;
Celui qui d'une main impie
Détruit l'œuvre du Créateur....
Pour le punir l'enfer l'épie.

"Ce songe m'obsède ô mon Dieu!
Et lorsque cette vie humaine
Je la prends.... ô terrible enjeu,

Quel remords sur moi se déchaîne!
Oh! de Cranmer je sens le feu
Sur ma main rouge qui se traîne.

" Et nulle paix, et nul repos,
Mon œil voit la chose sans trêve,
Devant moi la chair et les os
Tout le cadavre enfin se lève."
L'enfant témoin de tels sanglots,
Comprit que ce n'était un rêve.

Pendant que cette même nuit
Le jeune enfant dormait tranquille,
Eugène Aram devers minuit
A Lynn, la plus prochaine ville,
Par deux hommes était conduit
Poings liés, dans une bastille!

LA JEUNESSE ET LA VIEILLESSE.

De son enfance en ayant trop,
Dit le jeune Arthur, en colère:
" La vie est bien amer sirop,
Que je voudrais être mon père! "...

—" Que je voudrais être mon fils! "
Voyant un jour sur la bruyère
Arthur—paraissant sans souci,
En aparté, se dit le père!

LE VAISSEAU-DÉMON.

C'était non loin du Wash—le soleil se couchait,
La mer était sombre et farouche,
Se groupaient près du bord des nuages par couche,
Profonde obscurité régnait:
On eut dit que la nuit tout à coup surgissait
Pour s'emparer de la lumière,
C'était un de ces cas, pour éviter l'écueil
Où le marin toujours au guet doit avoir l'œil
Pour parer au conflit du ciel et de la terre.

La barre sous le vent, les amures en main,
Le lest en bon état, sus! je virai soudain,
Et je fis vent arrière
Devers la terre;

La mer sifflait, grondait, et beuglait comme un veau,
A pas accélérés, mais rentrait mon bateau;
Plus vite encor pourtant avançait la tempête
Sur les ailes du vent, ce maudit trouble-fête!
Oh! Dieu! quel tourbillon ma voile l'assaillit!
Quel grésil furieux sur elle rejaillit!
Cavernes par devant, montagnes par derrière,
M'attirent tour à tour dans leur géante ornière!

De bataille on eut dit de valeureux courriers
 Aux plaines de la mort lançant leurs cavaliers,
 Mais où s'affaissait l'un, un autre plus vivace,
 Galopait sur le champ, et reprenait sa place;
 Noirs ainsi que la nuit d'abord, les voilà blancs,
 Comme suaires blancs, et sortent de leurs flancs
 Des crachats d'eau salée avec des cris de rage,
 Qu'ils jettent, en hurlant, du nuage au visage;
 Cependant mon bateau filait, filait toujours
 Malgré vent et marée il achevait son cours,
 Déjà j'entrevois le but de ma carrière,

La terre,

Quand une vague énorme, ayant dans ses parois
 Une trombe sans nom, dix vagues à la fois,
 S'en vint roulant, roulant sa folle éclaboussure,
 Sur ma face jeter son eau comme une injure,
 En même temps je vis la quille du bateau
 S'élançant à rebours et s'enfoncer dans l'eau.

Je n'eus qu'un seul instant—un seul pour ma prière
 A Dieu—puis pour penser à ma femme, à ma mère;

Puis l'eau se referma sur moi,

Et quand je criai, plein d'émoi,

Regrettant mon foyer avec grande amertume,
 Mon cri s'en fut se perdre au-dessous de l'écume.
 Depuis ce moment là je n'ai nul souvenir

Las! de ce qui put m'advenir.

Le désert de la mer comme algue qui divague
 Je dus le parcourir, roulé de vague en vague.

* * * * *

Où suis-je?... " Dans le monde où l'on respire l'air,
 Ou dans le monde abject de la mort, de l'enfer?
 Avec sensation aigue et douloureuse
 Humant un nouveau souffle, une clarté douteuse
 Apparut à mes yeux, puis j'entendis un son
 Horriblement strident, à donner le frisson,
 Ce navire où j'étais, était-il un navire
 Pour de bon?... pas un spectre... un fantôme... un vampire!..."

Relevait bien là haut, au milieu de l'obscur
 Une lune semblable à la lune terrestre;
 Mais ces reflets blafards n'avaient rien de l'asur,
 Étaient-ce des reflets qu'on eut mis sous sequestre?
 De cette lune que j'avais vu tant de fois
 Était-ce donc l'éclat, et les tant doux émois?
 Près de moi se tenait, contrefaçon humaine,
 Était-ce bien un homme?... A le croire avais peine!

Puisse jamais la lune à l'heure du réveil,
 Ne me révéler plus un spectacle pareil
 A celui que je vis dans cette nuit maudite
 Lorsque mon œil hagard sortit de son orbite.
 Enfants du cauchemar, de la nuit, de la peur
 J'ai vu bien des horreurs ratatiner mon cœur,
 Et ces chauves-souris se lissant les babouines,
 Quand il y a du sang à sucer aux poitrines,

Et des taureaux velus, des serpents, et des chats,
Des léopards, des ours, des lions, d'affreux rats,
Au regard de Judas, des goules, des hyènes,
Dont par avance l'œil se vantrait dans mes veines,
Tous les maudits du songe, engendrés par minuit,
Qu'a grand' peine à chasser le soleil, quand il luit,
Des spectres, des démons et d'infâmes sorcières,
Des larves me venant rire au nez les mégères!
Mais rien de comparable à cet ÊTRE HIDEUX
Debout, auprès du mât . . . ne s'offrit à mes yeux.

Son front large était noir, et sa joue était noire,
Ses yeux et ses cheveux, son menton, sa mâchoire,
Étaient noirs,—oui, très noirs. Était noire sa main,
Et tout ce qu'il touchait devenait noir soudain,
Son cou long était noir, et sa veste était noire.
Quand regardai dessous espérant de l'ivoire,
Je vis que sa poitrine était noire,—et tout noir
Son être, hormis les dents, c'était horrible à voir!
Son équipage était noir et couleur de suie
Comme esclaves d'Afrique, et sur ce fait, j'appuie,
Horreur! . . . Le vaisseau même . . . Horreur et désespoir! . .
Le vaisseau labourant le flot noir . . . était noir!

" Ah! " m'écriai-je, " hélas! au nom du ciel, où suis-je ?
Quel est ce lac d'un noir à donner le vertige ?
Quel est-il ce vaisseau si funèbre et si noir ?
Et quel est-il cet Être insupportable à voir ? . .
Le Principe du Mal . . . oui, c'est Mahound l'infâme,
Par quelque tricherie il a gagné mon âme,
Et pour l'éternité sous ce ciel obscurci,
Hélas! à tout jamais, je suis à sa merci;
O mère tant aimée, oh! ma mère chérie,
Beaux vallons, champs natals de ma douce patrie,
Je ne vous verrai plus ; je suis sur le vaisseau
Du Diable, . . et ce flot noir . . de l'Averne . . c'est l'eau! . . "

Strident, lors il sortit de ce Marin d'Ebène
Un rire inextinguible, un rire à la Silène,
Et l'équipage noir pouffant en même temps
Fit un bruit qui s'en fut troubler les grands haubans;
Miroîtèrent soudain nombre de dents rieuses,
Des regards flamboyants, des figures moqueuses,
Puis de cris forcenés tout un assortiment,
Tant accès de gaité, que jurons, beuglement,
Partirent à la fois en un jet unanime,
On eut dit le concert des démons de l'abîme.
Puis le chef répondit au nom de tous, et dit:
" Nos teints sont noirs, mais nul de nous n'est du Maudit
L'esclave ou le soldat. Transportant, c'est notoire
Du charbon de Durham, de sa poussière noire
Nous sommes habillés, mais ce n'est un délit;
Vous reverrez bientôt votre mère chérie,
Vos vallons et vos champs, votre douce patrie,
Car mon bon vaisseau noir, mon vaisseau qui vous prit
De Shields, c'est dà la MARIANNE,
C'est un crâne vaisseau qui point ne reste en panne! "

À UN ENFANT QUI EMBRASSE SA MÈRE.

Aime ta mère cher petiot!
 Etreins son cou dans tes caresses,
 Elle aura peut-être et bientôt,
 Un fils en vain les quêtant ses tendresses....
 Aime ta mère cher petiot!

Contemple ses yeux pleins de vie;
 Que les tiens, comme en un miroir,
 Reflètent son âme ravie;
 Plus tard, hélas! ils ne pourront te voir
 Ces yeux où l'amour te convie!

Ses lèvres si chaudes d'amour,
 Presse les bien contre tes lèvres,
 Trop tôt arrivera le jour
 Où tes baisers chercheront dans leurs fièvres,
 Ses lèvres si chaudes d'amour.

Respecte ses cheveux d'ébène,
 Bien qu'ils ne soient pas blancs.... encor;
 La mort que le chagrin amène
 Peut t'enlever tout.... hormis ce trésor:
 Respecte ses cheveux d'ébène!

Chaque soir et chaque matin,
 Avec ferveur pour elle prie,
 Pour que le ciel, pour toi bénin,
 Te laisse avoir une mère chérie,
 Chaque soir et chaque matin!

LE CHEVALIER ET LE DRAGON.

Dans les célèbres bons vieux temps
 Chevaleresques.... par leurs crimes,
 Comme il appert du Rhin des légendes intimes,
 Vivait un chevalier—le Roi du guet-apens,
 De son nom Sire Otto, qui vivait près du fleuve
 Où chaque jour le Rhin faisait peau neuve.

Sur la crête du Drachenfels
 Il s'était fait un nid de pierre,
 Du haut duquel, vautour, en jouant de sa serre,
 Il tombait des passants saisir les casuels;
 Du repas d'un chacun prélevant sa pâture,
 Et très chennue, elle était sa monture.

Il avait pourtant bon renom,
 On le saupoudrait de l'Altesse,
 C'est qu'en pillant toujours on a de la richesse,
 Et la richesse dore, on le sait, vilain nom.
 Pourtant le juge Park, eut, dessous sa perruque,
 Endommagé, je le crains bien, sa nuque.

C'est singulier! bien singulier!
 Voir comme l'opinion mue,
 Comme l'Antiquité donne la bienvenue
 Au crime, au criminel, ennoblit un cimetière!
 Un moindre laps de temps eut envoyé d'urgence,
 Le criminel tout droit à la potence!

Ainsi—mystification!
 En extase une douce femme,
 Ayant des sentiments dignes d'une belle âme,
 Et le cœur bien placé, plein de compassion,
 Du donjon féodal, du chevalier farouche,
 Dira du bien, de sa gentille bouche!

Or, il advint un jour de mai
 Qu'Otto, de Drachenfels le sire,
 Du haut de son donjon, de son regard de sire,
 Son bon glaive au fourreau, triste plutôt que gai,
 Se mit à contempler cette riche campagne,
 Pour curieux, vrai pays de cocagne.

Mais du Rhin ce grand maraudeur
 N'admirait du tout la campagne,
 Pour lui ce n'était rien que partie où l'on gagne,
 Il l'escomptait avec l'instinct seul d'un voleur.
 Ainsi certain bandit, voyant notre grand' ville,
 Disait: "c'est beau pour le jour où l'on pille!"

Du noble fleuve, de ce Rhin,
 De toutes ces vastes campagnes,
 Il tirait des tributs, et d'impôts des montagnes,
 Sur les transports par eau, sur les grains, sur le vin;
 A beaux deniers comptants il vendait ses absoutes,
 Et prélevait des taxes sur les routes.

Voilà qu'autour de son castel
 D'un accès assez peu facile,
 Il vit que s'avavançait à la file, à la file,
 De rustres, de rustaude, un nombreux personnel,
 Qui tout en serpentant gravissaient en spirale
 Du haut castel l'interminable dalle.

"Ne les laissez pas entrer, Vous!"
 Dit le chevalier à ses gardes.
 Du chien de chasse au nez monta triples montardes
 Dans un sourd grognement s'exhala son courroux,
 Et les varlets soudain, des contrefaçons d'homme
 S'en vinrent, sus! s'aplatissant en somme.

"Maintenant, Vous, les Saints à moi!
 Donnez-moi de la patience,
 Pour écouter ces gens!... C'est rude pénitence,"
 A dit le Chevalier, "d'entendre leur émoi."
 Le vieillard le plus chauve, alors de son histoire,
 En nazillant raconta le grimoire.

"O suprême et digne seigneur!
 Possesseur de nos existences,
 Femmes, filles, et fils, et leurs appartenances,
 De nos gens, en un mot, vous le divin pasteur,

Le maître des moutards que le bon Dieu vous donne,
De nos maisons, et de notre personne!

“ Le maître tout puissant de tout
Ce que nous possédons, foi d'homme!
Et de notre bétail, de nos bêtes de somme,
Aussi de nos pourceaux, et de notre vatout;
De nos clos, de nos bois, aussi de nos charrettes,
De nos poulains, nos pelles et pincettes!... ”

“ Noble seigneur de notre sol,
De son froment et de son huile,
De son vin qui n'est bon que pour le plus habile,
De notre crème aussi qui doit remplir son bol;
De nos carpes aussi, de nos superbes truites,
Et du pain bis, et de nos pommes cuites; ”

“ Seigneur! ô noble Suzerain!
De nos œufs, de notre fromage,
De nos dos accablés, et de notre laitage.
De nos corps harassés,—aussi de notre pain,
Aux maux que nous narrons, daignez prêter l'oreille,
Ne se vit onc—calamité pareille! ”

“ Nous sommes vraiment harassés,
Vexés jusqu'à l'inaptitude,
Faire face à tels maux, est un labeur trop rude,
Ruinés et maudits sommes embarrassés
Par le bandit le plus mauvais, le plus féroce,
Son joug pour nous, est à vrai dire atroce! ”

Le Chevalier dit: “ Par le ciel
Pour ce discours abominable
Vos corps seront, marauds, raidis—de par le diable!
Pour oser me tenir propos si personnel? ”
—“ Nous ne parlons de Vous, soudain dit l'homme chauve
Mais d'un dragon, mais d'un animal fauve! ”

Il se cache dans les rochers,
Et puis, se met en embuscade,
Pour happer nos brebis, nos troupeaux, par boutade,
Et les broie, et les mange, ainsi que nos bergers.
De Mai, ce beau matin, vit six de nos genisses,
De ce glouton faire ainsi les délices! ”

Pour lors du castel le Seigneur
De dérision fit un rire:
“ Le Dragon, est-il donc, ” dit il, “ si vilain Sire,
Que béliers, que moutons, soient sa grande saveur!...
Pour moi, s'il fut jamais, viande que je déteste,
C'est le mouton; je le dis, et l'atteste! ”

—“ Mais, Excellence! ” fit alors
Des vieillards certes le plus chauve,
“ Ne chicanerions de cette bête fauve
Le goût, tout dépravé qu'il fût.... si ce n'est qu'hors
Son très grand appétit pour le mouton.... la bête,
Du voyageur ne se mettait en quête! ”

"Sus!" dit le seigneur châtelain
 Son œil vibrant d'une étincelle,
 "La bête est, à vrai dire, une laide femelle,
 Qui s'en vient butiner sur mon propre terrain,
 Nous irons affronter cette infâme donzelle,
 Pour nous, c'est sûr, ce sera bagatelle!"

"Bien pis encor!" dit le Rustaud,
 "Pour notre plus grande souffrance
 Il lui faut à ce monstre une large bombance,
 Le dimanche il lui faut de vin plus d'un quartaut;
 Et ce qui bien pis est,—une neuve pucelle
 Et fraîche au moins, et jeune autant que belle!"

"Ah! de par saint Pierre et saint Marc!"
 Rugit le chevalier.... terrible
 Prononçant un juron énormément horrible,
 "De nos jeunes beautés il veut se faire un parc!...
 Que lui faudrait-il donc, oui dà, de plus en somme,
 S'il était né.... comme Nous, gentilhomme!"

"Eh bien! de par notre valeur!
 Et de par notre bonne épée
 Du sang des mécréants qui fut toujours trempée,
 De par notre bannière et sa rouge couleur,
 Du monstre si pouvons arriver au repaire,
 Le forcerons à quitter sa tanière!"

Satisfaits d'arracher ce vœu,
 Chaque rustaud tirant la jambe,
 Se mit à détalier, se sentant plus ingambe;
 Et s'en retourna gai boire à son coin du feu;
 Et chacun d'eux but tant et si souvent la goutte,
 Que du dragon, il rêva la dérouté.

Engagé, le preux chevalier
 Se prépare à livrer bataille
 Au maraudeur hargneux à ce fier porte-écaille
 Qui s'en vient en sournois chagriner son foyer.
 Mais en brave chrétien d'abord il mit de l'ordre
 Dans sa maison—souvent fort en désordre.

"Va!" dit-il à son lieutenant,
 "Faire verrouiller chaque porte,
 Et prends grand soin surtout que personne n'emporte
 D'ici quoique ce soit. Au caveau maintenant
 Où se trouvent cachés les trésors de l'église
 Veille toujours, de crainte de surprise!"

"Dans l'oubliette du castel
 Il faut que ce marchand oublie
 Qu'il eut un beau navire, une fille jolie....
 Et quant à mon rival, quant au fier jouvencel,
 Laisse-le patauger au fond de la citerne,
 Et de sa vie éteindre la lanterne.

"Il faut broyer les doigts au Juif
 Pour qu'il te dise la cachette
 Où dort le cher trésor de sa riche cassette,
 Occis-le, mon garçon, s'il fait trop le rétif.

Et quant au jeune oiseau que j'ai là haut, en cage,
Dis-lui—ce soir qu'il me faut son ramage!

Alors armé de pied en cap,
Ainsi qu'un chevalier doit l'être,
Ayant le paysan pour le guider . . . ce traître
Sus! s'élance au galop de l'espoir vers le cap,
Puis sifflant ses limiers, voilà qu'il caracole
De son destin tenter la rocambole!

Il n'eut pas cherché trop long-temps
Avant qu'aux chiens donna l'alerte
Odeur nauséabonde et bien infecte certe;
Et Dieu sait le concert que font leurs jappements!
C'est que les chiens flairaient déjà le monstre immond
Qui se cachait dans sa caverne ronde.

Alors vivement descendant
De son coursier qui se soulève,
Le chevalier l'attache, à la main prend son glaive,
Entraînant avec lui son guide, le manant.
"Oh! sire chevalier! oh sire! oh mon bon sire!
Suis assez près—le monstre va m'occire!

"La caverne, voyez, est là,
Du monstre c'est l'affreux repaire,
Oh! Sire Chevalier, écoutez ma prière,
Oh! ne me forcez pas d'avancer . . ."—Mais voilà
Que soudain Sire Otto l'obligeant à se taire
Le frappe à mort, et vous l'étend par terre.

Et puis, en brûlant ses vaisseaux,
Il a grimpé sur la colline
Et voit tranquillement du haut pic qui domine
Le monstre déferlant sa queue en longs anneaux
Avec un bond soudain sur le mort qui se jette
Puis avec bruit le broie et l'émiette.

Avec ses tenailles de fer,
Et n'en faisant qu'une guenlée,
Il vous met le cadavre encor chaud en gelée,
Qu'il imbibe bien vite, et dont il fait sa chair.
Sous sa méchante peau puis remisant la chose
Pour mieux dormir, sur le ventre il se pose.

Lors s'avancant à pas de loup
Vers l'être glouton et féroce
Qui sommeille impassible en digérant sa noce,
Le chevalier le frappe, et l'occit d'un seul coup.
Ainsi mettant à fin cette bête sauvage
Dans le canton qui fit tant de ravage.

Tel, tout de son long étendu,
Sans mouvement, aussi sans force,
Le boa, ce serpent d'humeur assez féroce
Après un gros dîner, quand il est trop repu,
Tombe dans le sommeil et s'endort sur la route;
Et le passant l'occit sans qu'il s'en doute;

Fit en riant le chevalier:
 " C'était vraiment par trop facile!
 Mais étant seul ici, je puis de simple idylle
 Faire un drame épatant, blaguer le monde entier,
 Je jurerais par Dieu, par Sainte Vinifrède
 Que le combat dura sans intermède

Trois heures et même un peu plus!"
 Au monstre alors coupant la tête
 En guise de trophée, en signe de conquête,
 Sur son noble coursier il la mit mordicus!
 Et suivi de ses chiens, vint fier de sa victoire,
 A son castel fanfaronner sa gloire.

Saints bienheureux! oh! quel fracas
 Se fit dans toute la villasse,
 Quand du monstre, en charette arriva la carcasse,
 Quelles folles clameurs! quels bruyants brouhahas!
 " Vive le Sire Otto!... Du dragon la victoire
 De sa maison double à jamais la gloire! "

Quelle fête toute la nuit!
 Les murs des salles féodales
 Retentirent de cris—oh! quelles saturnales!
 Que de hanaps vidés!... qu'il était doux ce bruit:
 " Vive le Sire Otto!... Du dragon la victoire
 De sa maison triple à jamais la gloire! "

Quelles fêtes les nuits d'après!
 C'était toujours le même thème,
 Le combat du dragon, un noble et beau poème
 Bardes et ménestrels en chantaient le succès!
 " Vive le Sire Otto!... Du dragon la victoire
 De sa maison a quadruplé la gloire! "

On ne vit onc tant de brouas,
 Depuis les jours du roi Cicogne
 Quand sans payer, gratis, il vivait sans vergogne,
 Sur les dames du Lac qui ne s'en fâchaient pas.
 Et puis venaient le soir les femmes et les filles
 Des villageois, surtout les plus gentilles!

Oui, c'était fête et tous les jours!
 Ne chômait point la bonne chère
 Une sortie heureuse, et vogue la galère!
 Remplissait le flacon, on rebovait toujours.
 Sur le fameux dragon, mais d'Otto la victoire
 S'amoindrissait dans plus d'une mémoire.

Se couche à nouveau le soleil,
 Sans voir jamais cesser l'orgie,
 Mais bien que les vassaux fussent tous de vigie,
 Le " Vive Sire Otto! " n'avait plus de réveil.
 Du vainqueur du dragon se perdait la mémoire,
 Et s'effaçait même dans le boire.

En haut toujours on festoya,
 Mais après tant de maraudages
 La famine se fit en bas dans les ménages,
 Et le manant gémit, et le manant grogna.

Comme loups affamés mangeront les plus jeunes
Des pauvres vieux—qui n'eurent que des jeûnes.

Affolés par tant de malheurs
Les paysans dans leur détresse
Crièrent en commun d'une voix vengeresse:
"A bas les Chevaliers! à bas ces hauts seigneurs!
Le dragon eut mieux fait ne se laisser occire;
De Sire Otto l'atroce joug est pire!"

LE SONGE D'UNE GRANDE DAME.

La Grande Dame était reposant sur son lit,
Sur sa chaude et molle couchette;
Malgré ce, son sommeil n'était sommeil béni
Car se retournait la pauvre!elle!
De ci, de là, semblant ne trouver de répit
A certaine angoisse secrète.

A la fin cependant elle se redressa,
Et se mit à guigner le vide,
Avec un regard fauve, et comme si de ça
Elle voyait de l'homicide!
Et puis sous l'oreiller elle mit par deça
Sa figure presque livide!

De son lit voilà que tremblote le rideau,
Tant forte la terreur la ronge;
La clarté qui luit sur son édredon si beau
Semble une lumière-mensonge,
Elle a dit d'une voix frêle comme un roseau:
"Malheur à moi! quel affreux songe!

"Du triste cimetière, oh! dans le morne enclos
Cette incessante promenade,
Et ces choses d'horreur, ces choses du chaos
Volant de brigade en brigade,
La mort se débattant, secouant ses vieux os,
Ses vieux os en capilotade.

"De jeunes filles puis—puis ce lugubre essaim
Travaillant de juin à décembre,
Et de décembre à juin, et du soir au matin
Dans cette froide et triste chambre;
Et la voix qui criait: "C'est pour l'orgueil humain
Que la mort ainsi nous démembre!

"Pour les plaisirs du monde, et pour son sot orgueil,
Nous travaillons comme les négres,
Et dà, pour quel motif?... pour atteindre au cercueil,
Où toutes nous descendons maigres!"
Elles montraient du doigt leurs tombeaux vœufs de deuil
Où les oiseaux jouaient allègres!

"Et les cercueils toujours de suivre les cercueils,
Tristes, lents, sans fin et sans trêve!
O spectacle navrant! ô deuil de tant de deuils!

Qui vous laisse éteinte et sans sève!
Riche, me prélassais, moi, dans de bons fauteuils,
Onc—je n'avais rêvé tel rêve!

“ De tant de braves cœurs, qui, dà! journellement
Se brisent sous des flots de larmes,
De ces nombreux soucis qui malheureusement
De la vie éteignent les charmes;
Le chagrin et la faim, la soif, le dénuement
Qui tous suscitent tant d'alarmes!

“ Onc, je n'avais rêvé tel rêve assurément:
Car on y voyait par sequelles
Aveugles et perclus, mourant de faim vraiment,
Voire l'enfant à la mamelle!...
Tous ces nuds, j'aurais pu les vêtir proprement;
Leur donner à tous la gamelle!

“ Ces pauvres affligés j'eusse pu les calmer
Et leurs chagrins et leurs alarmes,
La foule de ces gens,—oh! j'eusse dû l'aimer,
J'eusse dû les tarir leurs larmes!
Ce pauvre mauricaud si prompt à m'alarmer
J'eusse dû lui rendre les armes.

“ Chacun de ces regards implorants—que jadis
Je vis d'un oeil d'indifférence,
Je les vois maintenant, je les vois sans surais,
Me reprochant mon long silence,
Malheur à moi! malheur!... près du *de profundis*,
Si du passé j'ai l'abhorrence!

“ De bitumineux souffre il n'est besoin d'un lac,
Il n'est besoin de braise ardente,
Dans nos esprits troublés pour jeter du micmac,
Et pour y créer l'épouvante;
Il suffit seulement *ab hoc*, ainsi qu'*ab hac*,
De nous montrer notre âme absente!

“ Hélas! hélas! hélas!... dans la vie ai marché
En étant trop peu soucieuse
De l'endroit où mettais mon pied dans le péché,
Où je m'égarais oublieuse!...
Ne pensant pas que l'oeil de Dieu reste attaché
Sur l'hirondelle souffreteuse!

“ Je buvais tous les jours les plus riches boissons,
Je mangeais l'exquis de la terre,
Et volaille et gibier, et les meilleurs poissons,
Et le doux fruit qui désaltère;
Mais ne pensais à ceux qui faute de moissons
Meurent de faim et de misère!

“ Je m'habillais toujours en drap d'argent et d'or,
Comme il convient à la noblesse,
Satin, soie ou pékin que relevaient encor,
Fourrures de grande richesse;
Mais ne pensais à ceux qui gèlent dans leur for
Pendant l'hiver froid, et sans cesse.

Oh! que de maux cuisants j'eusse pu mitiger,
 Oh! que de bien j'eusse pu faire ?
 Que d'affreuses douleurs j'eusse pu soulager
 Si j'eusse été plus débonnaire ?
 Las! dans la vie on fait le mal sans y songer
 Sans mauvais cœur, c'est l'ordinaire! "

En achevant ces mots elle joignit les mains
 Tant elle avait remords dans l'âme,
 Ses yeux eurent des pleurs qui n'étaient pleurs mondains,
 Pleurs aussi brûlants que la flamme;
 Dans ce monde on verrait des cœurs moins inhumains
 Si rêvait ainsi chaque Dame.

LE RÊVE DU CÉLIBATAIRE.

Mon grog est chaud, et ma pipe allumée,
 Mes rideaux sont tirés, tout est clos et couvert,
 Dans son fauteuil Minette dort pâmée,
 Près du foyer se tient Azor, l'œil grand ouvert.
 J'ai rêvé cette nuit qu'hier à l'aveuglette,
 J'avais fait de Miss Fox Madame Julien—
 Que pensez-vous de ça, Minette ?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien ?

Elle chantait si bien la jouvencelle,
 Que bientôt par l'oreille elle eut gagné mon cœur.
 En bleu barbeau, moi, j'épousai la belle,
 Elle.... elle était en blanc—idylle de candeur!
 L'anneau mis, nous prenons la poudre d'escampette,
 Puis, fouette postillon! courons à fond de train.—
 Que pensez-vous de ça, Minette ?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien ?

Que d'amoureux, de nombreux tête-à-tête
 J'avais en perspective, et dont rêvais l'émoi!
 Mais j'oubliais, mon Dieu que j'étais bête!
 Qu'avec Lise, sa mère allait loger chez moi!
 Ma femme aussi voulait avoir sa sœur Annette,
 Mais quant à ma famille à moi.... ce n'était rien!
 Que pensez-vous de ça, Minette ?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien ?

D'un perroquet se fit cadeau la mère,
 Ainsi que d'un vieux singe.... en fit-il du dégât ?
 D'un freluquet pour amant éphémère
 Se fit cadeau la sœur;—avec un vilain chat,
 Un chien métis hargneux, Lise eut une soubrette....
 Mère, Sœur, Chien et Chat à loger et pour rien!
 Que pensez-vous de ça, Minette ?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien ?

Jocko mordait, Jacquot très-excentrique
 Jetait des cris, la sœur du piano tapotait
 Ou bien chantait endormante musique,

Et tout le long du jour ma femme jacassait.
 Sa mère avait, hélas! santé si peu parfaite,
 Qu'assise, elle beuglait comme un tragédien.
 Que pensez-vous de ça, Minette?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien?

Je ne fus plus mon "Chou!" ni ma "Bichette,"
 Ni mon "Bon!"... je ne fus que Monsieur Julien.
 De mes valets j'excitais la risette,
 Ma femme devant eux me traitait comme un chien.
 A peine si j'osais toucher à la pincette,
 Je n'étais qu'une bûche et moins qu'un propre à rien.—
 Que pensez-vous de ça, Minette?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien?

Je m'habillais bêtement selon elle,
 Au grand jamais on n'eut tels habits, tels chapeaux!
 A mes façons elle cherchait querelle,
 Tous mes amis n'étaient qu'un troupeaux d'animaux.
 Le pauvre Pintaret faisait son amusette,
 Elle tyrannisait mon ami Claudien.—
 Que pensez-vous de ça, Minette?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien?

Souventefois nous avions des bisbilles,
 Alors maman venait vite y fourrer son bec,
 Et puis la sœur excitait des castilles,
 Et la soubrette aussi me parlait dur, et sec.
 Le maudit perroquet d'une voix de chonette
 Criait: "Maître est un sot, le monde le sait bien!"
 Que pensez-vous de ça, Minette?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien!

Ma femme avait le goût de la toilette,
 Oh! combien j'en payais dà de ses fournisseurs!
 Moi je n'avais pas même une douillette,
 Et jamais de monnaie à dépenser d'ailleurs,
 Je dus laisser et club, et pipe, et cigarette,
 Aussi mon grog....c'était trop épicurien!...
 Que pensez-vous de ça, Minette?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien?

Nous recevions le soir, tous les dimanches,
 Et coquettes et fats.... et lorsque je voulais
 Me retirer—autre paire de manches!
 Dans ma chambre attablés quatre joueurs trouvais,
 Le dernier à partir, ami de ma buvette,
 Était un capitaine, espèce de païen...—
 Que pensez-vous de ça, Minette!
 Que pensez-vous de ça, mon Chien?

N'était-ce pas un rêve épouvantable
 Pour un célibataire ayant bon pied, bon œil,
 Ayant Azor, un chien d'humeur aimable,
 Et Minette qui dort pâmée en son fauteuil?
 Si je dois de la vie enrayer la brouette
 J'y mettrai le sabot.... sans Dame Julien.—
 Que pensez-vous de ça, Minette?
 Que pensez-vous de ça, mon Chien?

LA CLÉ DE L'ALHAMBRA.

Sur son cousin le Maure et s'appuie et s'affaisse,
 Tout en fumant son narghilé,
 Dégustant le sorbet dans suave mollesse,
 Le sorbet de glace perlé;
 Mais malgré la vapeur tranquille et somnifère
 Si propre à bercer le rêveur,
 Du Maure basané flamboyait de colère
 L'esprit sombre et dominateur.

Sur son long pistolet une main est posée,
 Ce pistolet damasquiné,
 Il en fait son joujou, puis comme une épousee
 Caresse son contour orné.
 D'un riche yataghan l'autre main tient la garde,
 La garde argent, or, et joyaux;
 Dans les jours d'autrefois sa lame fine écharde
 En a versé du sang-héros!

Ses sourcils sont froncés, ses yeux de leur alcove
 Sortent brillants dans leur noirceur,
 De leur vivace choc jaillit un éclair fauve,
 De mofettes comme vapeur!
 C'est à travers ses dents, la mâchoire serrée
 Qu'il respire avec grand effort;
 Comme s'il exhalait d'un combat à l'entrée,
 Ce cri: "La Victoire ou la Mort!"

Et pourquoi?... C'est que reste amarré dans le Môle
 Arrivé d'hier, un chebec,
 A Tunis apportant nouvelles, sans contrôle
 A mettre son âme en échec;
 Tous les tons discordants de la guerre civile
 De ce règne dévastateur,
 Qui comme un ouragan vient fondre sur Séville,
 Sur l'Espagne au soleil rieur.

Il ne s'agit ici de cette noble gloire
 Que l'on moissonnait autrefois
 Dans ces combats géants où penchait la victoire
 Vers le Croissant ou vers la Croix,
 De braves paladins plus de ces passe-d'armes,
 Contre de fiers Mahométans,
 Mais des Chrétiens versant des Chrétiens avec charmes
 Le sang dans combats irritants.

Une guerre immondice, atroce, parricide
 Dans laquelle Abel tue Abel;
 Où pareils à des chiens, des fils de chiens, sans guide
 Autre que la soif du cruel,
 Soldats contre soldats se jettent sans vergogne....
 Mais plus les Caffres en tuèrent,
 Plutôt les fils d'Hagar dans leur rouge besogne
 De l'Espagne s'empareront.

«tôt l'Alhambra,—l'Alhambra d'Ibérie
 Le verra le Maure indompté,
 Qui languissaient au loin, en Barbarie
 Revieront en majorité,
 Vissant sur les murs de Grenade
 Ra flotter son étendard,
 S'asseyera sur l'estrade
 Son aïeul trônait à part!

«Allah! » sus! voilà que comme un tigre
 Bondit le Maure basané,
 Sente à grands pas fi dà!... qu'on le dénigre
 Le sol de marbre chantourné;
 Il traverse la salle, et puis de la muraille
 Incrustée en vermiculé,
 D'une main il empoigne, arrache à son entraille,
 Une vieille et massive clé!

Une massive clé de forme curieuse
 Noire et rouillée à couleur d'or;
 Qui, depuis, trois cents ans, sommeillait paresseuse
 Ne pensant pas servir encor!
 Car depuis Boabdil,—de si grande nature,
 Depuis la chute de ce roi,
 Cette bizarre clé n'avait d'une serrure
 Eveillé le plaintif émoi!

De par les Sarraïns en dernière campagne
 Fuyant tout au-delà des mers,
 Apportée en espoir de regagner l'Espagne,
 A nouveau de la mettre aux fers.
 De maison en maison, et puis de race en race,
 De main en main passa la clé,
 Ouvrira-t-elle encor de façon efficace
 Ce bel Alhambra constellé?

Pendant plus de trois cent cinquante deux années,
 Sur un mur a pendu la clé;
 Pour les jeunes, les vieux, texte de destinées
 D'un avenir encor voilé:
 Mais maintenant de par le vouloir du Prophète
 La rouille il la faut nettoyer,
 Il faut savoir huiler de la clé la chambrette,
 Pour ouvrir la porte en entier.

Car voyons, supposons qu'à la main son épée
 Il envahisse Algésiras
 Le Maure?... Où donc trouver contre son équipée
 D'un Bernardo le vaillant bras?
 Que si devant Burgos le Musulman arrive,
 Où se trouve le noble Cid
 Dont les efforts pourront le mettre à la dérive
 Comme à Goliath fit David?

Xérès a-t-il encore un Broyeur indomptable
 Qui rosserait l'Envahisseur
 Quand du pays il vient pour faire rase table,
 Et sur lui trôner en vainqueur?

Un seul Péres en a-t-elle encor un Séville ?
 De nous tous pour faire unisson ?
 Et puis pour chevaucher hardiment par la ville
 Sept turbans verts à son arçon ?

Oh! non!... Non plus jamais ne reverra l'Europe
 Héros si vaillants, si hardis!
 Tant de valeur, de foi sous si belle enveloppe
 Ainsi qu'on en voyait jadis!

Oh! ce n'est pas avec rien qu'un seul cri de guerre
 Que tous les Espagnols unis
 Soutiendront désormais dans leur humeur altière
 Madame la Vierge et son fils!

De la belle Cadix à la rude Biscaie
 L'affreuse discorde sévit;
 Barcelonne est payée en la même monnaie
 Balles, bombes y font leur nid;
 Les flottes ont repos, les marchands dans l'attente
 Faute de commerce étranger,
 L'or est rare, et plus rare est le vin d'Alicante
 Qui croupit ne pouvant bouger!

S'enfuient les cœurs loyaux—la noble valeur tombe,
 Devant les intrigues de cour;
 Sur les rares vertus la trahison surplombe,
 L'étranger domine à son tour;
 Toutes ayant leur but, des factions serviles,
 De l'Espagne guignent le fruit;
 Donc le Maure rêveur en ses projets fébriles
 Lui! peut bien en rêver la nuit!

Bien lui prend nettoyer la vieille clé rouillée,
 Avec du vrai sable Africain;
 En espérant qu'un jour la patrie éveillée
 Dira... qu'il a moulu son grain!

Bien lui prend de jurer que le glaive mauresque
 Dans la Castille s'écrira:
 "Où l'Espagnol du grain a semé l'arabesque,
 Le Sarrasin récoltera!"

Ce n'est pas surprenant dà! qu'il jure ce Maure
 Sous son sabot fouler la croix;
 De planter de nouveau le Croissant du Bosphore
 De l'Alhambra sur les parois!

Lorsque ceux qui jadis avaient même croyance
 Au saint nom de saint Iago,
 Faute de s'accorder, laissent en abéyance
 Tomber ce sacré memento!

Ce n'est pas étonnant dà! qu'il jure ce Maure
 Qu'il mettra chrétiens à néant,
 Quand le fier Espagnol du couchant à l'aurore
 Laisse son beau pays béant,
 Ne sachant qui férir en luttas sanguinaires;
 De l'Alhambra laissant la clé
 A des hordes sans nom, à leurs vils mercenaires
 Trop dispos à cueillir son blé!...

LA MAISON HANTÉE.

Quelques songes, c'est vrai, ne sont rien que des songes,
 Pas naturels, et pleins de contradictions;
 D'autres, souventefois, sont mieux que des mensonges,
 De nos projets, ce sont des fictions.

Sur un sol enchanté cela pouvait bien être;
 Ou bien de ma pensée être l'expansion;
 En nature, en esprit, mais je vis apparaître
 Une maison . . . en désolation

Pour femme, enfant, et homme une vaste demeure,
 Mais à vrai dire pas une habitation,
 Une maison pourtant, mais courbée à toute heure
 Sous le lourd faix d'une interdiction.

Pendillaient hors des gonds de fer de vieilles grilles
 Jouets de tous les vents d'hiver par trop nombreux;
 D'un beau globe de marbre on voyait les guenilles
 Couvrir le sol en éclats raboteux.

Sur le seuil aucun chien; nul pigeon domestique
 Sur le toit; sur le mur émietté, pas un chat
 Guettant une souris de son œil famélique;
 Rien de vivant . . . Oh! non, mais calme plat!

N'allait, ni ne venait nulle figure humaine,
 Les fenêtres dormaient les yeux tout grands ouverts,
 La cheminée était veuve de son haleine,
 D'un habitacle aucun des bruits divers.

De carreaux fracassés la cour où poussait l'herbe,
 Était partout jonchée, et l'on voyait le ciel
 À travers le vieux toit, car le faite superbe
 Était tombé du temps sous le scalpel.

Sur ce lieu désolé planait tout un mystère,
 Épandant dans l'esprit une sombre frayeur,
 Ça chuchotait tout bas! Garde-toi téméraire
 Fouler ce sol . . . hanté par la terreur! "

Sans culture et sans soins poussaient les fleurs sauvages,
 La rose et le chardon faisaient entr'eux brelan,
 Des plantes en rampant d'étages en étages
 Avaient enfin envahi le cadran!

Mais nul cœur n'était là gai, sombre, ou bien infirme,
 Ou même résolu pour calculer le temps,
 La marée et le temps passaient sans trace intime . . .
 C'était croupi . . . comme marais stagnants.

Le roitelet avait au porche solitaire
 Cloué son nid, tant il trouvait cet endroit sûr;
 Jeannot Lapin, l'ami de la sombre bruyère!
 Non loin avait construit son antre obscur,

Le lapin fauve et gris, le vieux lapin sauvage,
 Passait et folâtrait le courage affermi,
 Courant le guilledou, bien plus hardi qu'un page,
 Tant il savait absent son ennemi,

Rassurés tous les deux par la monotonie
De ces lieux assoupis, le faisan, le corbeau,
Chacun venait asseoir sa fraîche colonie
Dans ce manoir devenu leur château!

Le foulque taciturne, à la couleur de suie,
Dans l'étang nageottait près de la poule d'eau;
Le héron au long pied, songe-creux qui s'ennuie
Dans le fossé, tout seul, faisait le beau!

Cet immobile oiseau replié sur lui-même
Sur une pierre était silencieux, rêveur,
Paraissant épier comme un grand Nicodème
Le nénuphar à l'éclatante fleur.

On n'entendait nul son, sauf bien au loin le rire
Du pivert qui jetait sa risette à l'écho;
Et le caquet du geai,—que ce vilain beau sire,
Criait ainsi que clameur de haro!

Mais l'écho ne pouvait railler la langue humaine,
Quelque crime sans nom, n'ayant au ciel pardon,
Planait sur ce manoir, planait sur ce domaine
Sur ses jardins réduits à l'abandon.

Le lit des fleurs était à l'état de nature,
Le sentier de gravier tout humide et moussueux,
D'un étang chaque allée avait la moisissure,
Nul être humain ne fréquentant ces lieux.

La vigne en désarroi, la pêche négligée
S'affaissaient sur le mur autrefois leur appui;
Du pommier rabougri la branche était chargée
De nombreux fruits murissant dans l'ennui.

Le gamin qui faisait école buissonnière,
Le vagabond errant, l'astuce braconnier,
Fuyaient avec effroi ce manoir solitaire
Comme on évite en ce monde un guépier.

Sur ce lieu désolé, car planait un mystère
Épandant dans l'esprit le trouble et la frayeur,
Ça chuchotait tout bas: "Garde-toi, téméraire
Frôler ce sol . . . hanté par la terreur!"

De fruits sur le gazon gisaient des plénitudes,
Le sol était bleui par leur amas visqueux,
Poires, prunes et coings dans leurs décrépitudes
Dans ce chaos pourrissaient souffreteux.

Le souci fleurissait au milieu des orties,
La citrouille prenait la taille au beau rosier,
Le chardon pour l'orchis montrait des sympathies,
Et s'enlaçait la ronce à l'églantier.

Le liseron traînait près du lilas ses guêtres,
La bardane étouffait l'œillet son fier voisin;
De ce jardin soigné perdus étaient les êtres,
Trop long-temps veufs de tout travail humain.

L'if, ce beau ténébreux, que par rude besogne
L'homme fait élever la tête jusqu'aux cieux,
Faute d'être taillé, reprenait sans vergogne
Le sans façon de son état rugueux.

A l'abandon, sans eau, s'égrenait la fontaine,
Le temps avait détruit l'œuvre d'art du maçon;
Grenouilles au bassin croassaient leur antienne
Avec entrain, les voix à l'unisson.

De son hant pedestal mise à bas, la statue
Gisait comme une idole au milieu d'un fouillis
De feuilles de rebut; las! la pauvre inconnue
Ne disait plus le culte de jadis!

Tout était désolé, solitaire et sauvage,
De tous côtés le même aspect vous visageait;
Ni mains, ni pieds humains ne tentaient l'abordage
De cet enclos où tout restait muet.

C'est qu'an-dessus de tout surplombait un mystère
Épandant dans l'esprit le trouble et la frayeur,
Çà chuchotait tout bas: "Garde-toi, téméraire,
Fouler ce sol.... hanté par la terreur!"

DEUXIEME PARTIE.

Oh! la maison de deuil est d'un aspect bien sombre,
Lorsque pleuvent les pleurs, que résonne le glas,
Quand du bien-aimé mort on croit voir encor l'ombre,
Entendre encor le doux bruit de ses pas.

"Oh! morne! oh! oui bien morne est la chambre si triste,
Où l'amour conjugal ne trouve plus son nid;
Quand frappé par la mort, souvent à l'improviste,
Sur des tréteaux le froid cadavre gît!

Mais la maison de deuil, ni le drap mortuaire,
Ni l'étroit réceptacle où dort le trépassé,
N'ont aussi lugubre air, que, hanté, solitaire,
N'a ce manoir au portail délaissé.

Dans tous les coins du lieu rampe le scolopendre.
L'araignée en goguette y fait sécher ses draps,
Dans son suaire dort le ver, vivante cendre
En attendant qu'il sorte de ses lacs.

Le perce-oreille a fait du trou de la serrure
Le logement des siens; les fourmis par milliers
Occupent les degrés, et sans mésaventure
Vont chaque jour fêter les espaliers.

Dans ce manoir hanté chaque bête à sa guise,
Arrange, aseoit sa vie, embellit son réduit;
Jamais un pied humain sur ce seuil n'ayant prise,
N'y réveillant le jour, la nuit, le bruit.

O'est que sur ce manoir il surplombe un mystère
 Épandant dans l'esprit le trouble et la frayeur,
 Ça chuchote tout bas: " Garde-toi, téméraire,
 Fouler ce sol—hanté par la terreur! "

Toutefois je poussai la porte ou fut-ce un rêve?...
 Sur ses vieux gonds rouillés, lentement, lentement,
 Gémit la porte, elle eut le grincement d'un glaive....
 Le Temps semblait parler en ce moment.

Mais dans le vieux manoir le Temps d'une humeur noire,
 Taciturne, laissait aux drapeaux, en lambeaux,
 Le soin de raconter, s'ils voulaient leur histoire,
 De retracer d'autrefois les tableaux

Ces drapeaux en lambeaux, la porte étant ouverte,
 Paraissaient des combats retrouver l'ondoiement,
 Tandis que des fragments tombés frétilaient certe,
 Comme en hiver feuille à son tournoiement.

Et les chauves-souris et la féroce orfraie
 Volèrent au dehors dans un essor soudain,
 L'orfraie en glapissant jette sur la chénaie
 Un cri terrible, un cri de râle humain!

Un cri qui se fait jour au vieux toit à solives,
 Et gravit l'escalier faisant vibrer l'écho,
 Au loin, au loin, bien loin, du ciel jusqu'aux ogives
 Allant porter cet affreux memento.

Encor, bien que rouillée, eut un émoi l'armure,
 La bannière frémit, tout cet inanimé
 Eut l'instinct de ce cri d'une horrible nature,
 Faisant revivre un passé mal famé.

Les andouillers servant de fiers supports au casque,
 S'agitaient comme tremble au bruit des chiens le cerf,
 Ou comme l'arbre en proie au vent, à la bourasque,
 Qui le renverse, en dépit de son nerf.

Dans son chassis tremblant bruissait la croisée,
 Poussant incessamment des soupirs caverneux:
 Des soupirs, de la mort qui sentaient la rosée,
 Dont ne pouvait aucun sonder le creux.

Poussé par je ne sais quel ressort mécanique,
 Le cloporte tomba, puis se peletonna;
 Le scarabée ému, dans une peur panique,
 Courut partout, sur les murs festonna.

L'araignée—espion—la vile créature!
 Qui guette les erreurs, les crimes des humains,
 Grimpa son fil léger,—pour chercher d'aventure,
 A se soustraire à de mauvais destins.

Les taches sur le mur, les nombreuses fissures
 Qui vous prenaient des airs terribles, ténébreux,
 Disaient en leur langage imbu de sépultures,
 A clef, ici, cachons secrets affreux!

Quelqu'histoire inédite....éclaircissant peut-être
 Le sinistre pourquoi du gonfanon hideux,
 Où l'on voyait surgir,—en relief apparaître
 La MAIN SANGLANTE....épouvante des yeux!

Quelque fil imprévu qui put guider peut-être
 A travers ces secrets d'un monde disparu,
 Dans la pensée encor qui put faire paraître
 L'affreux passé, fut-il même incongru.

Car au-dessus de tout, surplombait un mystère,
 Épandant dans l'esprit le trouble et la frayeur,
 Ça chuchotait tout bas: "Garde-toi, téméraire,
 Fouler ce sol....hanté par la terreur."

Si seulement un rat,—une vilaine bête
 Était resté trainard sous ces tristes lambris,
 On eut dit c'est la vie....à ce vil trouble-fête!...
 Mais pas un rat,—pas même une souris!

Des gouttes d'eau tombaient, tombaient comme des larmes,
 Où le cri-cri jadis d'un ton aigu criait,
 Croupissait le crapaud, trompette des alarmes,
 Et le lézard en frétilant glissait.

Depuis de nombreux ans au foyer nulle flamme
 N'était jamais venue égayer les parois;
 La limace rampait sur la chaise où la Dame
 Donnait jadis audience aux émois.

Le plancher du terroir avait la moisissure;
 Le champignon croissait vivace, et crânement
 Dans chaque coin posait son énorme structure,
 La table était poussière uniquement.

Nulle trace d'un broc, d'un verre nulle trace,
 De vidrecome nul indice hospitalier,
 De lien social plus rien qui fut vivace;
 Tout était coi, comme dans un charnier.

Il y avait dans l'air rumeur si narcotique,
 Telle ombre de présence atroce du mauvais,
 Qu'un être dépravé, fut-ce le plus cynique
 N'eut pu, je crois, y ripailler jamais.

C'est qu'au dessus de tout surplombait un mystère
 Épandant dans l'esprit le trouble et la frayeur,
 Ça chuchotait tout bas: "Garde-toi, téméraire,
 Fouler ce sol....hanté par la terreur!"

TROISIÈME PARTIE.

On ne peut expliquer les actions humaines,
 Fut-ce donc, par raison, ou par impulsion,
 Du lugubre escalier les marches, par douzaines
 Je les gravis sans hésitation.

Cet escalier gluant était froid et humide,
 Il avait des odeurs d'os, de débris de chair,
 Des parfums de charnier où s'aplatit le vide,
 De ces caveaux où ne germe pas l'air,

Cet horrible escalier râlait, c'était bizarre!
 En montant ses degrés resonait tant le bois,
 Que l'on se demandait échappés du Ténare,
 Combien de pieds les grimpaient à la fois.

L'air était lourd, épais; en haut dans la pénombre,
 S'enfuyait pesamment quelque chauve-souris,
 De la Tête de mort sur le mur glissait l'ombre,
 Qui se jouait sur ses lambris transis;

Ce papillon de nuit toujours à l'avant garde,
 Qui sort flairer le crime et le meurtre partout,
 Qui volète à l'entour d'une lueur blafarde,
 Qui sent l'odeur infecte de l'égoût.

Il semblait que ce lieu contint tant de présages,
 Que dans chaque recoin, que sur chaque palier,
 L'œil s'attendait à voir quelques hideux visages
 En grimaçant s'élançant d'un charnier.

Car au-dessus de tout surplombait un mystère
 Épandant dans l'esprit le trouble et la frayeur,
 Ça chuchotait tout bas: "Garde-toi, téméraire,
 Fouler ce sol . . . hanté par la terreur."

Et pourtant ne parut, nulle forme terrible,
 Chaque objet était simple et tangible à la fois,
 Mais des cadres ternis sortait l'œil inflexible
 Des portraits, vieux spectres d'autrefois.

Ce n'était seulement cet œil doué de vie
 Noble *fac-simile*, contrefaçon de l'art,
 De cet œil peint sortait l'âme de la survie
 Lançant sur vous regard sombre et blafard.

Une indicible horreur effleurait chaque lèvre,
 Lourde, sur chaque front pesait l'affliction,
 Des ayeux les esprits palpitaient de la fièvre
 Qui suit toujours la malédiction.

Leurs traits étaient empreints d'un chagrin si sévère,
 Qu'on eut cru qu'ils pouvaient parler et se mouvoir,
 Mais hors le bruit strident de la bise en colère
 Tout se taisait dans le triste manoir.

N'existait d'autre son, de frou-frou de la vie
 Que le son de mes pas gravissant l'escalier,
 Ou bien de chambre en chambre au gré de mon envie
 Allant guigner, de palier en palier.

De luxe et d'apparat c'étaient de grandes salles,
 A noble ameublement, avec force tableaux,
 Des bahuts qui des temps racontaient les annales,
 Au mur encor plaqués quelques cristaux:

C'étaient d'un beau travail, de superbes tentures;
 A la Bible, à la Fable on avait fait appel,
 Mais tout était terni, sauf deux seules figures
 C'était Caïn tuant son frère Abel.

L'humidité, le ver avaient fait leurs ravages
 Sur le tissu si beau, le semant de grésil;
 Mais ils avaient intacts laissé les vieux visages
 Qui vous toisaient en fronçant le sourcil.

Les ciels étaient douteux; quelque teinte éclatante,
 Du reste, faisait voir le défaut de chaleur;
 Mais tranchait sur le tout, toujours la MAIN SANGLANTE,
 Elle avait elle.... une étrange couleur!

Oui, comme un point livide, oh oui! la MAIN SANGLANTE
 Rouge, se reflétait sur le sol poussiéreux,
 S'avavançait en saillie, engendrant l'épouvante,
 Hors des vitraux brisés, laissés sans yeux.

Rouge emblème du crime, oh! oui, la MAIN SANGLANTE
 Qui lançait des éclairs sur le vieux gonfanon,
 Intacte avait gardé sa couleur amarante
 Qui déteignait sur l'antique pennon.

Car au-dessus de tout surplombait un mystère
 Dans l'esprit épandant le trouble et la frayeur,
 Ça chuchotait tout bas: " Garde-toi téméraire,
 Fouler ce sol hanté par la terreur."

L'horloge de la mort, sous les lambris de chêne
 Faisait son lourd tic-tac, et d'étranges échos
 De respiration de ne sais quelle haleine
 Faisaient plisser et gémir les rideaux.

Des demi-mots transis, d'effroi remplissant l'âme,
 Vous désignaient surtout un lugubre couloir
 Comme l'entrée obscure où s'acheva la trame
 Du noir complot.... l'horreur de ce manoir.

Sur la porte il n'était pas de fil de la vierge,
 L'araignée, elle aussi, s'exilait de ce lieu:
 Nul ver blanc, nul cocon ne prenait son auberge
 Dans ce recoin semblant maudit de Dieu.

La mouche était absente, aussi le scarabée;
 Lorsque s'y faufilait un rayon de soleil.
 Le cousin n'y venait, même à la dérobée;
 Dans cette chambre, oh! tout était sommeil.

Du soleil sur le lit la lumière éclatante
 S'épandait-elle un jour; comme un soudain flambeau
 C'était pour en relief montrer la MAIN SANGLANTE
 Brodée en rouge ardent sur le rideau.

Pourtant la courtépointe était veuve de taches,
 L'oreiller, lui, s'était égréné lentement,
 D'un sang noir le parquet seul conservait des flaches,
 Le bois était moucheté sombrement;

Moucheté sombrement, surtout près de la porte,
 Près la fenêtre aussi, grillée, et ne s'ouvrant;
 Quelle histoire sans nom d'épouvantable sorte
 Ne disait pas ce désespoir navrant!

Au profond de la nuit quelle est donc la victime
 Qui fut chassée ainsi que l'on chasse un chevreuil ?
 La porte et la fenêtre en complice du crime
 Ont toutes deux fait refus de leur seuil.

Quel est-il donc l'esprit dans cette chambre infâme,
 Qui fut violemment de chez lui mis dehors ?
 A travers un rayon de soleil, comme une âme
 Ombra soudain le fond du lit alors.

Mais comme peint sur l'air ce reflet fut si terne,
 Qu'à peine il se fit jour, et voilà les portraits
 Refrognés, conservant leur caractère interne,
 Semblant encor plus rassombrir leurs traits.

C'est qu'au-dessus de tout surplombait un mystère
 Epandant dans l'esprit le trouble et la frayeur,
 Ça chuchotait tout bas : "Garde-toi, téméraire,
 Fouler ce sol.... hanté par la terreur."

UNE LÉGENDE DE COLOGNE.

C'est le soir—sur les bords délicieux du Rhin,
 La colombe roucoule, et le rossignol chante;
 Fillette et Jouvencel sur un beau gazon fin
 Sont seuls—de l'azur sous la tente.

Le gentil Jouvencel soupire et fait sa cour,
 A cette voix d'amour, mais sourde est la fillette,
 Encor qu'au-dessus d'eux, dans l'air et tout autour
 La voix d'amour ne soit muette.

Rebelle à la nature, insensible à ses lois,
 Plus il plaide sa cause, et dépeint ses tendresses,
 Plus d'un regard sévère, elle éteint ses émois,
 Et lui refuse ses caresses.

D'un rêve de poète elle a la volupté,
 Son port majestueux a l'élancé d'un arbre,
 Ses cheveux, et ses yeux, sont de rare beauté,
 Mais elle a la froideur du marbre.

Plus l'amant est pressant, plus froids sont ses émois,
 Plus de son chapelet elle fait l'égrénage,
 Tantôt les yeux fixés sur la divine croix,
 Tantôt du Sauveur sur l'image.

L'amant la quitte avec un soupir pour adieu,
 De l'inhumanité comme on fuit la présence;
 D'un cœur de femme, hélas ! qui détruisit le feu ?
 Qui mit l'amour en abeyance ?...

* * * * *
 * * * * *

Il est minuit!... La lune a son reflet blafard
 Sur le bosquet qui glisse, aussi sur la rivière,
 Aussi sur le cadavre, inerte, et sans regard
 D'un homme plein de feu naguère.

La jeune fille pleure, et dans les yeux du mort
 Cherche, hélas! mais en vain de vie une étincelle,
 Impossible en ses bras gît le jeune homme... il dort
 Froid, aux caresses de sa belle.

Désespérée, en proie à d'immenses douleurs,
 Elle fuit vers l'Eglise en quête d'un solace,
 Mais voilà qu'un fantôme insensible à ses pleurs
 Du Sauveur lui voile la face.

De sa dextre sévère il déploie un rouleau
 Sur lequel elle lit soudain en traits de flamme
 Le pacte solennel où ce prêtre—bourreau
 A mis aux fers sa trop jeune âme!

“O pécheresse infâme!... et renégate à Dieu,
 Pour un amour humain échanger la foi sainte,
 Fuis, misérable, fuis! Ne souille plus ce lieu!...”
 —De l'Eglise elle a fui l'enceinte!...

Côte à côte à présent gisent dans l'*In pace*
 Ces deux amants, martyrs de la cagoterie
 Quel rôle, remplit-il ton Dieu?... Prêtre insensé!...
 Ton Dieu!... qu'est-il?... Une furie!...

LA MER DE LA MORT.

FRAGMENT.

.....Je vis.....ou je crus voir
 A travers l'infini de l'espace et du vide
 La vie, en s'agitant, marcher d'un pas rapide,
 Et sur ce pas furtif l'océan du Passé
 Effacé, s'engloutir comme en un *In Pace*!

Triste était mon penser jetant l'ancre en silence
 Sur le flot assoupi de cette mer immense,
 Morte sans passions, par un souffle de vent
 Restant inagitée—et sans rien de vivant.
 Comme un oiseau de mer gavé, le lourd silence
 Couvrait des tas de morts étagés à distance,
 Sur leurs traits étriqués portant de prime abord
 Le calme, la pâleur, le voile de la mort.
 Gisaient des Chérubins au fond de cette abîme,
 Comme lis d'eau dormant, au visage sublime
 De candeur, de fraîcheur... Mon Dieu! qu'ils étaient beaux,
 Avec leurs longs cheveux serpentant dans les eaux,
 Et des fronts non ridés, et des yeux adorables,
 Dans leur orbe encadrés comme écrins véritables;
 Belle, mais pâle éclipse... un reflet de bonheur
 De la mort dans la vie attestait la grandeur!

Bouches où le sourire a creusé des fossettes,
 Lèvres qui vont s'épandre en paroles discrètes,
 Comme si l'âme humaine en son intensité,
 De l'innocence allait célébrer la beauté,
 La fête de leur paix.... que même la vie
 Pleurait... tant leurs fronts purs, heureux faisaient envie!
 Car il y avait là des fronts cicatrisés
 Par les chocs du malheur, par la douleur brisés,
 Des fronts où les soucis de leur affreux stigmata
 De chaque émoi du cœur avait inscrit la date;
 Des lèvres ricanant amertume et mépris,
 Et des bonheurs perdus étalant les débris.
 Malheureux! ils avaient bu la douleur du monde,
 La douleur les suivait dans cette mer immonde,
 Où spectres ils gisaient dans l'éternel repos,
 Et le Temps avec eux dormait, bercant leurs os,
 Ainsai qu'il dort le Temps silencieux et sombre
 D'un cadran sans soleil sans même indiquer l'ombre!

LA REINE MAB.

Chaque soir, aussitôt la brune
 Une Fée aux gentils yeux bleus,
 Aux ailes d'argent, de la lune
 Descend;—châtains sont ses cheveux.

De petite baguette armée
 Quand un enfant sage s'endort,
 Et qu'il a bonne renommée
 De droite à gauche, et sans effort;

Sur sa tête elle fait un cercle,
 Et le montard rêve soudain
 Qu'il a relevé le couvercle
 De la marmite d'Aladin.

Il rêve de charmants bocages,
 D'arbres aux fruits délicieux,
 Des plus doux, des plus frais ombrages,
 De vers luisants miraculeux;

D'oiseaux chantant des chansonnettes,
 Avec le goût le plus exquis;
 De nains narrant historiettes
 A récréer... le paradis.

Mais quand mauvais enfant se couche,
 De gauche à droite, et sans effort;
 La Fée a fait signe farouche,
 Et le montard rêve de mort!

Il rêve choses effroyables,
 De lions lançant des éclairs,
 Aussi d'ogres épouvantables,
 Et de léopards aux yeux verts.

Pour le noyer d'énormes vagues
S'élançant jusques à son lit,
L'incendie en ses fureurs vagues
Le grillant le mauvais petit!

A donc le méchant enfant pleure,
Et maudit volontiers la nuit;
L'enfant sage en savoure l'heure
Tout comme quand le soleil luit!

LA PART DU POÈTE.

Un talisman magique, une dot, un trésor,
Une mine où sans cesse et croît et germe l'or,

Telle est la vaste part dont jouit le Poète,
De la terre, en un mot, le suc est sa conquête;
Bien avant sa venue, il savoure la fleur,
Et l'hiver ne saurait lui voler sa couleur.

Voyez ! voyez un peu, si la part du Poète
Sur le fretin humain en tout temps ne projette ?
Avant que le soleil ait mis voile dehors,
Des arbres à la cime il a vu les trésors
Pleuvrir sur le matin, en dorer la merveille,
Rendre ce nouveau jour aussi frais que sa veille.
Du Poète les fruits quand sont-ils en retard ?
Quand son blé, pour mûrir, attend-il le hasard ?
Avant que pour chacun la feuille soit éclore,
Des pavots il a vu, lui, la métamorphose!

Il n'est pas de parfum, il n'est pas de plaisir,
Que lui, tout le premier, n'écume avant la lie;
Du plus savoureux miel il fera chère-lie,
Bien avant qu'aux genêts l'abeille aille courir.
Il escomptera Juin, si c'est son bon plaisir,
Se fera de ses fleurs une riche guirlande,
Avant que la Nature en ait fait son offrande,
En tressant ses pensers de manière à fleurir.

Heureux celui qui peut voir la fleur dans sa graine,
Avant qu'à la nature entière elle appartienne!
Car les feuilles, ne sont, elles en vérité,
Rien que des ailes où vole et s'enfuit l'été;
Chaque chose, ici bas, ainsi que la rosée
Brille un instant, et meurt, échappe à la pensée:
Du Poète l'essor plein d'immortalité
Lui seul—vit, et fleurit à perpétuité!

ODE À LA MÉLANCOLIE.

Allons, posons nos cœurs pleins de soucis
 Contre l'épine, ainsi fait Philomèle
 Pour aggraver son chagrin sans sursis,
 Qui rend sa voix plaintive encor plus belle;
 Le monde a bien des pointes, m'est avis,
 Pour lacérer, déchirer nos poitrines;
 De noirs chagrins il est un thème exquis
 A rendre triste au delà des matines;
 Le sot orgueil, le flétrissant mépris,
 L'amour qui meurt, de l'honneur la disette,
 Et ces narrés piteux mêlés de cris,
 Mouillés de pleurs . . . de ce monde la dette.

Le monde! Eh! mais . . . le monde est un désert
 Où les pleurs sont suspendus sur chaque arbre.
 Mon noir penser fait de mon œil ouvert
 Tomber un pleur aussi froid que le marbre;
 Asseyons-nous, et contemplons le ciel,
 Où n'en sont pas, créons-lui des nuages,
 Amer chagrin, a, pour effet réel,
 De peupler tout de funèbres images.

Si crânement pourquoi les gaïs oiseaux
 Chanteraient-ils, feraient-ils tant de trilles;
 Comme chez nous, si les soucis, les maux
 Allaient souvent visiter leurs charmes?
 Jamais chagrin n'entrave leurs gosiers,
 D'eux tous, un seul excepté, Philomèle,
 Qui semble née, à l'instar des ramiers
 Pour roncouler une peine éternelle,
 Pour attrister encore plus nos cœurs
 Par sa plaintive et douce mélodie.
 Pourquoi partout jette-t-il ses lueurs
 L'ardent soleil? . . . Ce n'est à l'étourdie,
 C'est pour créer de bien sombres recoins
 Où le chagrin, où la mélancolie,
 Vont se cacher, et pleurer sans témoins,
 Quand la nature est pimpante et jolie!
 La terre peut avoir sourire doux,
 Et le gazon ondoyer dans sa joie,
 Il ne sera point de gaité pour nous
 Tant que du ver nous resterons la proie;
 Que le nuage au ciel d'effet si beau,
 Ne sera que . . . condensée, un peu d'eau.

Dans son linceul un jour, j'ai vu ma mère,
 Sa joue était et pâle et froide hélas!
 Et depuis lors, nous pauvrets de la terre,
 Je nous ai vu comme enjeu du trépas.
 Oui dà! Guettons le prompt déclin des roses,
 Le bouton s'ouvre . . . et pourquoi? . . . Pour mourir;
 De nos amours et des terrestres choses,
 Le sort commun quel est-il? . . . de périr!

Oh! que le temps avec vitesse passe,
 Pour nous conduire à l'hiver de la mort,
 Heures et jours, mois, ans, sans laisser trace
 Emportent tout, et le faible et le fort
 Un siècle meurt.... et dans sa traversée
 Il laisse à peine au monde.... une pensée!

Où dâ!... songeons à ce type de deuil
 Qui pour bateau n'a qu'un vaste cercueil,
 Et sur le Styx passe par hécatombe
 Humains troupeaux; puis pour table une tombe,
 Choisissons-là, car dans chaque cerveau
 Il est du sombre, il est du funéraire,
 Assez pour teindre en noir un vieux corbeau,
 Lorsque la mort dans les plis d'un suaire
 Nous jette avant de descendre au tombeau.
 Ainsi que l'if au loin de ses ténèbres
 Laisse planer l'ombre au-dessus des morts,
 Tout comme si de tous ses pleurs funèbres
 Il se plaisait faire aumône à leurs corps.

Oh! qu'ont rendu tous nos morts froids, ces pierres,
 De l'eau du ciel recevant les gouttières,
 Ici, voyez, sous ces tertres dormeurs,
 Sont réunis les pires, les meilleurs,
 Ceux dont le monde a gardé souvenance,
 Ceux qu'il oublie, en son indifférence,
 L'amour, la haine, ici sont sans émoi,
 Et chacun d'eux garde son quant à soi;
 Les plus beaux yeux, ils n'ont plus d'étincelle,
 Cheveux d'ébène, et des mains la plus belle
 Ne sont plus rien,—ainon,—dans lourd repos,
 A tout jamais et poussière et chaos.
 N'est-ce pas là, de quoi nous troubler l'âme
 Et du bonheur éteindre en nous la flamme?
 Sur une rose a posé votre amour,
 La violette eut votre cœur, un jour,
 Les beaux yeux bleus ont passé comme une ombre,
 La rose joue a perdu sa couleur
 Et votre amour auprès d'un tombeau sombre
 Appelle en vain le *faisant* de son cœur!

Etreins-moi donc, étreins-moi, ma chérie,
 Tandis qu'à deux, nous ne faisons qu'un tout;
 Et ne va pas, prendre à mal, je te prie,
 Ces pleurs amers, comme pluie en août,
 Qui coulent las!... incessante rosée
 Au triste émoi de si grave pensée;
 Il faut des pleurs pour laver après tout
 Les flots brûlants de la mélancolie;
 Pardonne-moi, si quelquefois j'oublie
 Bonheur présent pour chagrin à venir,
 Ainsi que fit la pauvre Proserpine
 Laisant tomber ses fleurs.... en souvenir
 Que de Pluton, elle était l'aubépine!
 Ainsi le sombre avec le lumineux
 Souventefois ont des contacts entr'eux;

Plus le soleil reluit, et plus sévère
 L'ombre paraît dans le bois séculaire;
 De par la vie il est même un bonheur
 Dont la durée épouvante le cœur!
 Avec un charme, invoquons donc la lune,
 Prions-la de nous offusquer les yeux;
 Qu'elle ne soit pas d'ombres sans lacune
 Mais bien voilée en crêpes moutonneux;
 Oui, quelle soit et pâle et blême et terne,
 Tout comme si le soleil enterré
 Elle venait,—au ciel tout effaré,
 Soudain glisser au sortir de l'Averne.
 La lune.... mais.... la lune est un soupir
 C'est un visage à vous faire pâlir,
 Au blanc aspect de sa blanche lanterne,
 Ne fut-ce, hélas! qu'en pensant qu'autrefois
 La lune avait ce si gentil minois
 Qui nous captive et que notre œil admire,
 Tout comme si ce monde qui chavire
 Ne contenait rien de vil ni d'abject,
 Ni rien de plat, ni d'infâme en effet;
 Pourtant la lune est la même lumière
 Qui caressait la fée en la clairière,
 Qui blanc flambeau se mirait dans les eaux,
 Charmait l'amant soupirant aux échos;
 C'est ainsi que cette lune excentrique
 En se jouant, aux hommes fait la nique.
 Tout dans ce monde est sous le joug oœur,
 Le joug vainqueur de la Mélancolie,
 Qui trouve place au plus profond du cœur
 De nos chagrins en remuant la lie.
 Née en effet de cet instinct secret
 Qui dans notre âme assied sa méfiance,
 Qui fait que nul de nous n'a confiance
 De l'avenir en trop mesquin budget.
 Même le feu saint Elme de la joie
 Laisse au dégoût l'homme parfois en proie;
 Comme de Mai les plus suaves fleurs
 Dans le mois perdent, las! leurs odeurs.
 Oh! rendez donc à la Mélancolie
 Son doux tribut de soupirs et de pleurs,
 Même au bonheur la tristesse s'allie,
 Elle est un baume à nombre de douleurs.
 Rire est d'un sot; et toute âme accomplit
 Trouve un accord dans la Mélancolie!

VIEILLE BALLADE.

Dans un puits vivait une Fée
 Qui formula ce sort dans la langue d'Orphée:
 " Dans mon onde celui qui viendra pour se voir,
 Verra sa fiancée, au magique miroir! "

Un Roi s'en allant à la chasse
Vers l'onde se baissa pour admirer sa grâce,
Il posa sur le bord du puits son beau saphir,
A son frère et donna sa couronne à tenir.

Mais tandis qu'il regarde l'onde,
Son frère, lui, se livre à jalouse faconde,
Il a mis la couronne... il lui va ce joujou,
Si....qu'il pousse son frère au plus profond du trou.

"Frère! vous aurez la migraine,
Pour ainsi me chiper et mon noble domaine,
Et ma riche couronne, et mon saphir si beau!"
A dit le culbuté; "vous aurez froid tombeau!"

"J'ai chaud! Oh! que j'aimerais boire!"
Se dit le meurtrier; "l'onde est invitatoire!..."
Il veut remplir sa coupe, et la tête en bas, crac!
Tombe—quand ses talons en l'air font un fic flac.

"Oh! mon frère! ô mon royal frère,
Au même, c'est certain, oh! j'ai voulu vous faire!
Mais serez à nouveau couronné dans l'éther,
Quand moi, comme Caïn brûlerai dans l'enfer!"

Et dans l'onde mélancolique,
Froide comme la mort, n'ayant rien de tonique
Il s'affaissa....mais quand il toucha les cailloux,
La Fée, en l'empoignant, lui dit: "Je vous tiens, vous!"

De cristal venez dans ma salle!"
Il y vit sur le mur sa face sépulcrale;
La Fée elle.... elle avait le teint rose et très frais
De cierges allumés scintillaient des forêts.

Du haut de son trône féerique
Il descendit le Roi dans ce moment critique;
Ses yeux avaient l'éclat, le feu des diamants,
Mêlés d'or et de pourpre étaient ses vêtements.

"A genoux ô frère, ô mon frère!
Non devant moi, mais bien devant Dieu, notre père!
Dieu peut vous en vouloir d'être mon occiseur,
Moi, je vous dis merci d'avoir fait mon bonheur.

"Vous pouvez garder ma couronne!...
Et tiens, du fond du cœur, frère je te la donne!...
Car ma Fée est mon ciel, et ce ciel vaut les cieux!
Ses doux sourires d'or sont si voluptueux!..."

RUTH.

Elle était au milieu du blé
Du matin sous l'argent perlé,
Ayant reçu comme une amante
Du chaud Phœbus l'étreinte ardente.

LE PONT DES SOUPIRS.

Sur sa joue était l'incarnat
D'un bel automne en son éclat,
Ce vif incarnat qui ne bouge,
Et brille ainsi que pavot rouge.

Ses tresses autour de ses yeux
Tombaient.... c'était prodigieux!
Elles étaient noires les tresses,
Et les yeux noirs; mais leurs promes

Les tempéraient pudiquement
De longs cils un effet charmant;
A grand rebord chapeau de paille
L'entourait comme une muraille.

Ses regards s'élevaient à Dieu!
"Assurément," dis-je, "en ce lieu
Où tu glanes, que je moissonne
N'est juste.... ma main je te la don

LE PONT DES SOUPIRS.

Las! encore une infortunée
Impatiente de son sort,
Qui, se repentant d'être née
S'en va carrément vers la mort.

Elle, si jeune et si jolie,
Soulèvez-la bien tendrement
Cette créature accomplie,
Faites si délicatement.

Voyez comme, ainsi qu'un suaire
Sa robe s'attache à sa peau;
Comme ainsi que grains de rosaire
De ses habits découle l'eau;
Soignez-la, comme un reliquaire
Naguère contenant le Beau!

Avec grande délicatesse,
Touchez-la; douloureusement
Jugez-la, mais avec simplesse
Doucement, et humainement;
Ce pauvre reste de jeunesse,
Il est bien pur assurément.

Avec par trop d'intolérance
Sa rébellion envers Dieu
Ne la jugez pas;—à distance
Tenez-vous tous d'un tel milieu:
La mort, dans la désespérance,
Du beau seul lui laissa le feu.

Et puis de la famille d'Eve
Elle était.... malgré ses faux pas,
Essayez, essayez sans trêve
La vase.... un crime à ses appas.

Rattachez, renouez ces tresses,
Ces tresses d'un beau blond cendré,
Sans doute l'aimant de caresses
D'un noble cœur inamouré.

Dites-moi ? ... quel fut-il son père ?
Dites-moi ? ... quelle fut sa mère ?
Hélas ! avait-elle une sœur ?
Avait-elle aussi bien un frère ?
Ou quelqu'un plus près de son cœur
Lui chantait-il une prière ? ...

Las ! hélas ! sur la rareté
De la chrétienne charité !
Sous le soleil, sous sa lumière,
Éclairant toute une cité,
Grouillant dans son immensité
D'humains sur une fourmière
Elle n'avait, en vérité,
Pas de gîte la pauvre hère ! ...

Les sentiments de sœur, de frère,
Aussi ceux de père et de mère,
Tout cela s'était éclipsé ;
L'amour, ce baume tutélaire,
Qui soutient même un cœur froissé
Était éteint ; Dieu délaissé !

Bien au loin dans le fleuve
Épandant clarté neuve
Des lampes où tremblote et surgit la lueur,
Des maisons reflétant ou loisir ou bonheur,
Elle se tient debout, toute ébahie
De par l'humanité trahie,
Se voyant sans gîte la nuit,
Escomptant jà l'horreur de l'heure de minuit.

Du froid mois de mars l'âpre brise
La fit frissonner d'âl ... ce soir !
Non l'arche du pont sombre et grise,
Ni le fleuve qui coulait noir ;
Tant elle avait la triste envie
Par la mort sortir de la vie ! ...
Être précipitée où n'importe où,
De ce monde pourvu qu'elle fût hors du trou !

Hardiment elle fut dans l'onde
Froide du rude fleuve, oh ! la fragile blonde !
Du pont sautant par-dessus le rebord
Pour aller courtoiser la mort.
Animal dissolu qui réponds au nom d'homme,
Baigne-toi dans cette eau puis, bois de ce rogomme !

Soulevez-la bien tendrement,
Elle si jeune et si jolie !
Cette créature accomplie
Faites si délicatement.

JE ME RAPPELLE.

Avec très grande bienveillance
 Avant que ses membres soient froids,
 Arrangez-les avec décence,
 De ses yeux fermez les parois,
 De ses yeux, hélas! qui naguère
 Du ciel reflétaient la lumière!
 A la lueur du désespoir,
 Maintenant regardant sans voir,
 N'ayant plus que le reflet sombre
 De l'Eternité... la grande ombre!...
 De la folie aussi le feu,
 De la folie.... oubliant Dieu!
 Croisez ses bras sur sa poitrine
 Que son extase.... on la devine!...
 Tout en laissant au doux Sauveur
 Le pardon de la pécheresse,
 Reconnaisant bien sa faiblesse
 En appelant.... au Rédempteur!

JE ME RAPPELLE.

Je me rappelle—oh! oui je me rappelle
 La maison où je vis le jour,
 La petite fenêtre où dardait l'étincelle
 Du soleil, annonçant la vie et son retour.
 Il ne venait alors jamais un brin trop vite,
 Le jour qu'il me faisait avoir trop vite cours,
 Mais maintenant je fais ce souhait illicite:
 Puisse ma nuit durer toujours!
 Je me rappelle—oh! oui je me rappelle
 Les roses aux douces odeurs,
 La violette aussi, la verte citronnelle,
 Et ces superbes lis aux magnifiques fleurs!
 L'endroit où mon bon frère au jour de sa naissance
 Planta le gland d'un chêne, arbre aujourd'hui pourtant!
 Les lilas où l'oiseau s'abritait en silence
 Contre un soleil trop éclatant.
 Je me rappelle—oh! oui je me rappelle
 Et l'escarpolette et ses jeux,
 Et je pensais alors que la vive hirondelle
 Comme moi humait l'air frais et délicieux:
 Car mon esprit alors il volait sur des plumes,
 Rien ne pouvait calmer sa fiévreuse chaleur,
 Las! il est aujourd'hui tout entouré de brumes
 Et tout alourdi de froidure.
 Je me rappelle—oh! oui je me rappelle
 Les hauts sapins, noirs, résineux,
 Je pensais autrefois que leur cime éternelle
 Du fin fond de la terre allait toucher les cieux;
 Je l'avouerai, c'était ignorance enfantine,
 Mais pour moi ce n'est pas triomphe ébouriffant
 De savoir que le ciel bien moins ne l'avoisine,
 Que ne l'avoisinais enfant!

LE CHANT DE LA CHEMISE.

Avec des doigts piqués, fatigués et usés,
 De lourdes et rouges paupières,
 Une femme en haillons, aux traits couperosés,
 Travaillait à l'aiguille en proie à ses misères:
 Des points! des points! encor des points!
 Et dans la faim, dans la crasse, et la bise,
 En cousant cols, goussets, manches, coins et recoins
 Elle chantait: "le Chant de la Chemise!"

"Travailler! travailler! travailler! travailler!
 Dès que le chant du coq éveille;
 Travailler! travailler! encor retravailler
 Quand l'étoile du soir au firmament sommeille,
 Est-ce être libre que cela?
 Ah! mieux vaudrait du Turc être l'esclave,
 Car la femme n'a pas d'âme à sauver par là,
 Que d'être un spectre.... une chose au teint hâve!

"Travailler! travailler! travailler! travailler!
 Si bien qu'enfin tourne la tête;
 Travailler! travailler et toujours travailler
 Tant que l'œil hébété se trouble et puis s'arrête!
 Couture, gousset, et collet,
 Et pour changer collet, gousset, couture,
 Jusqu'à ce que mes doigts s'endorment au poignet
 Tout en cousant les boutons d'aventure!

"Hommes qui vous targuez de les chérir vos sœurs,
 Et vos épouses et vos mères,
 Vous n'usez pas du linge—oh! non, mais les sueurs
 Et puis la vie aussi des pauvres ouvrières!
 Des points! des points! toujours des points!
 Et dans la faim, dans la crasse, et la bise,
 Et cousant à la fois et d'un double fils joints
 Un noir linceul, une blanche chemise!

"Mais pourquoi donc vraiment parlé-je de la mort,
 De la mort à la robe osseuse?
 A peine si je crains le hideux de son port
 Tant il ressemble, hélas! à ma taille anguleuse
 Par tous les jeûnes que je fais!
 Dire, ô mon Dieu! qu'à la ville, au village
 Il soit si cher le pain! et qu'on offre au rabais
 La chair, le sang d'un être à ton image!

"Travailler! travailler! travailler! travailler!
 Et mon travail est sans relâche,
 Et quels sont ses produits?... En guise d'oreiller
 Un lit de paille,—un peu de pain après ma tâche,
 Et des haillons pour m'affubler!
 Un toit à jour, une chaise, une table,
 Et puis un mur si nu que de *me le peupler*,
 Je te sais gré, mon ombre charitable!

"Travailler! travailler! travailler! travailler!
 Comme pour expier un crime;
 Travailler! travailler! et toujours travailler!
 Du matin jusqu'au soir, voilà notre régime!
 Couture, gousset, et collet,
 Et pour changer, collet, gousset, couture,
 Jusqu'à ce que le cœur s'affaisse sur l'ourlet,
 Et que la main tombe de courbature!
 "Travailler! travailler! travailler! travailler!
 Par le jour sombre de décembre,
 Travailler! travailler! puis encor travailler
 Quand on sent le temps chaud dans le froid d'une chambre!
 Quand je vois sous les avant-toits
 Légèrement se glisser l'hirondelle,
 Me montrant le printemps avec un air narquois,
 Et devant moi faisant même la belle!
 "Oh! Dieu! si je pouvais seulement respirer
 Des jeunes fleurs la fraîche haleine,
 Sous les flots d'un ciel pur me laisser asurer
 Moi, foulant le gazon... oh! Dieu la bonne aubaine!
 Ne fut-ce qu'une heure, une fois,
 Pour retrouver la souvenance chère
 De tous ces sentiments éprouvés autrefois
 Quand j'ignorais le coût de la misère!
 "Une heure, oh! rien qu'une heure, un répit, un moment..
 Hélas! c'est en vain que j'implore!
 Pour l'amour ou l'espoir, pour un doux sentiment,
 Il n'est pas de loisir—pas de soir—pas d'aurore!
 Mais du temps seul pour les douleurs:
 Pleurer un peu soulagerait mon âme,
 Mais dans leur lit saumâtre il faut laisser ses pleurs
 Pour ne mouiller l'aiguille ni la trame!"
 Avec des doigts piqués, fatigués et usés,
 De lourdes et rouges paupières,
 Une femme en haillons, aux traits décomposés,
 Travaillait à l'aiguille en disant ses misères:
 Des points! des points! toujours des points!
 Et dans la faim, dans la crasse, et la bise...
 Oyez!... et comprenez, gens aux riches pourpoints...
 Elle chantait: "Le Chant de la Chemise!"

HORNE (R. H.)

À LA MÉMOIRE DE HENRI REGNAULT,
 DE L'ACADÉMIE DE ROME,

Tué à Montretout le 19 janvier, 1871, âgé seulement de 24 ans.⁽¹⁾

Oh! passe ton chemin vers la voûte éthérée,
 Au delà du frou-frou de ce reflux sans frein
 Qui n'a rien de divin—et qui n'a rien d'humain

(1) Du même poète: "The Noble Heart," p. 56, *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*.

Qu'on nomme notre terre.... et devers l'empirée
 A pleines ailes vole—Oh! nous sentons l'émoi,
 De ce qu'avons chacun, et tous, perdu dans toi!
 Hélas! hélas! hélas! pour notre pauvre France,
 D'admirables espoirs tu donnais l'espérance!

LE CERCLE FATAL.

"D'où viendront les guerres et les batailles parmi nous?... Ils désirent, et ils ne peuvent obtenir; ils tuent et désirent avoir, et ne peuvent obtenir."—JACQUES IV, v. 1, 2.

J'ai parfois un penser terrible,
 Qui s'empare de mon cerveau,
 C'est que le génie infaillible,
 Qui du bien sur nous verse l'eau,
 Ne sera pas pour nous possible,
 Qu'il faudra combattre à nouveau.
 Liberté! Paix! lois et réformes,
 Les tient-on?... passent promptement!...
 Les armes ont forces énormes,
 Des braves cœurs—renversement!
 Pendant que sous toutes les formes
 Se cherche un bon gouvernement!
 Les arts s'élèvent—se flétrissent
 N'atteignant que peu de hauteur—
 Les sciences d'un bond surgissent!
 Au seul profit d'un Empereur!
 Les hommes sur leurs pieds se hissent
 Pour retomber.... mais sans valeur!
 Qu'es-tu? Dis moi! triste donzelle
 Belle civilisation!
 Quand des yeux sort de la prunelle
 De la guerre l'irruption?
 Parce que des rois la sequelle
 Entr'eux ont altercation?
 Vous tous, enfants des siècles sombres
 Raillez! vous, en avez le droit!
 Du passé, nous, vainqueurs des ombres,
 Dont chacun ne fait ce que doit!
 Des Rois qui souffrons les décombres
 Nous imposer leur "Ainsi soit!"
 Toutes les choses font la roue,
 Des mouches les essaims nombreux
 Goûtent les plaisirs de Capoue
 Et vont se remiser aux cieux.
 Le siècle ainsi change de boue:
 Mais ne meurt point—un fait heureux!
 Cependant que par belle chance
 Que de l'homme l'effort constant
 Soit de dominer par avance
 Ses passions, c'est l'important.
 Maître de son intelligence,
 Qu'il ne l'abandonne un instant.

HUNT (LEIGH).*

L'INÉVITABLE. (1)

À JOHN FORSTER.

Forster! toi dont la voix puissante
 Sur tout sujet sais si bien discourir,
 Toi qui parles si bien d'une chose imposante,
 Qui sais intéresser, parfois faire frémir,
 J'aime à te faire hommage
 De la légende que voici
 Que tu pourras trouver dans maint bouquin noirci.
 Alors tu la diras bien mieux que moi, je gage.
 En attendant j'inscris ton nom sur cette page,
 C'est le souvenir d'un ami,
 Et qui ne l'est pas à demi.

Le royal possesseur de cet anneau magique,
 Soumettant la nature à son pouvoir unique,
 Le sage Salomon au printemps, un matin
 Dans le plus gai sentier de son riant jardin
 Près de Cédron, causait avec un hôte aimable,
 Lorsque dans ce sentier pour tous inabordable,
 Ils virent s'avancer de loin un étranger
 Dont les traits ne pouvaient encor s'envisager.
 Comment, était-il là?—que voulait-il?—quel être
 Osait ainsi narguer la privauté du maître?
 De l'anneau par hasard était-ce quelqu'esprit,
 Mais lors, pourquoi le roi semblait-il interdit?
 (Car après un regard profond, le Royal Sage
 Se tenait coi—surpris, mais troublé davantage),
 L'hôte se demandait ces choses.... Toutefois
 Plus l'intrus s'avavançait, plus il restait sans voix.

L'inconnu paraissait (du moins d'après sa mise),
 Être d'un rang obscur que misère éternise,
 Ou quelque pèlerin bien pauvre—Mais son port
 D'une grandeur étrange, et noble sans effort
 Eut bientôt démenti le mesquin de l'allure,
 En ouvrant un feuillet de bien sinistre augure.

Il portait sur sa tête un capuchon épais,
 D'où sortait un regard que l'on ne vit jamais,
 Voilé, mais brillant d'une fauve lumière,
 Sur le visiteur seul ce regard sans paupière
 En plein dardait, pareil aux lampes du destin
 Projetant tout autour de son cercle d'airain
 L'étonnement, la peur, la vive inquiétude,
 D'un changement prochain la triste certitude,

(1) Nous avons publié de Leigh Hunt, p. xxi. de l'Introduction à 1er volume des *Beautés*, le beau poème "Abou-Zeid-Ben-Adhem et l'An dans les *Ruyons et Reflets*, 3ème volume des *Beautés*, page 206, son Son Stothard; et dans le 4ème vol. des *Beautés*, intitulé *Le Fond du Sac*, p. 17 Rondeau.

Faiblesse et défaillance, et soupirs douloureux,
 Les maux en leur ensemble, en leur ensemble affreux;
 Le Passé surgissant comme une moquerie,
 L'avenir s'écriant d'un ton de brusquerie:
 "Maintenant, c'est mon tour!" En un mot la terreur
 Qui mouille les cheveux d'une froide sueur
 Quand vient ce désespoir de dernière survie,
 Qui fait que pied à pied on s'attache à la vie.
 L'hôte de Salomon à ce funèbre aspect
 Retrouva la parole, et d'un ton de respect:
 "O Seigneur de l'anneau, mon Royal Maître, ô Sage!
 "Je ne puis supporter l'horreur de ce visage,
 "Aide-moi de ton art, souhaite sans délai,
 "Que je sois transporté vers les monts du Cathai?"

Salomon souhaite,—sa volonté fut faite.
 L'Objet Terrible alors loin de battre en retraite,
 S'avança tout à coup, et d'un regard subtil:
 "Comment se fait-il donc, Salomon," lui dit il,
 "Que cet homme avec toi s'amusât de la sorte
 "A gaspiller du temps;—Je devais.... Mais n'importe!
 "Avant la fin du jour, et sans autre délai,
 "Le chercher sur le pic le plus haut du Cathai?"

Salomon répondit s'inclinant jusqu'à terre :
 "O mort! vous trouverez là bas le pauvre hère!"

IRWIN (THOMAS).

VIVE LA BOHÈME.⁽¹⁾

I.

"Notre vie, est," dit-on, "de l'Arabe la vie!"
 A dire vrai Dieu les convie!
 La fantaisie est notre déité
 Vivre de bric-à-brac est notre volupté!
 Un beau palmier, un puits tranquille
 Là, seuls sont nos besoins,—au milieu de la ville!
 Et sur terre et sur mer nous aspirons le Beau,
 Le Beau du ciel est le flambeau!
 Le destin jette l'or et la fortune aux riches;
 Qu'il les comble de vins, de truffes, de bourriches!
 A nous l'art et la liberté!
 A demain les soucis!—Nous, comme l'hirondelle,
 Nous suivons le plaisir toujours à tire d'aile,
 Car le plaisir.... du monde c'est l'éché!

II.

Il est vrai que disons haro! sur la coutume:
 L'art! c'est la vérité posthume!
 Et les oiseaux qui chantent leur gaité
 Tous ils perdent la voix, perdant leur liberté!

(1) Du même auteur: "The Forge," p. 173, 2ième vol. des *Beautés*.

Ce bel oiseau qui dans le lierre
 Chante, ce cher voisin, et la journée entière,
 De ce monde n'est pas plus soudeux que nous;
 Ses notes sont de vrais bijoux!
 Qui sait qui nous attend? Pouvons devenir riches,
 Au temple de la gloire un jour avoir nos niches!
 A nous l'art et la liberté!
 A demain les soucis!—Nous, comme l'hirondelle,
 Nous suivons le plaisir toujours à tire d'aile,
 Car le plaisir.... du monde c'est l'été!

III.

Nos palais n'ont pas certe un fondement solide
 Oui, nous bâtissons sur le vide!
 Les champs bien verts, c'est notre temple à nous,
 Notre fidèle chien, notre ami le plus doux!
 Notre public deux pauvres hères!
 Mais pauvreté vraiment a des amis sincères,
 Des chants de clair de lune en revenant chez nous,
 Et de charmants chemins pour tous;
 Quand nous serons richards traînerons en voiture
 Ou la goutte avec nous, ou quelque pourriture;
 A nous l'art et la liberté!
 A demain les soucis!—Nous comme l'hirondelle,
 Nous suivons le plaisir, toujours à tire d'aile,
 Car le plaisir.... du monde c'est l'été!

IV.

De là haut, tout là haut, oh! vive la chambrette
 Pour nous magnifique retraite!
 Dix pieds carrés voilà pour sa largeur!
 De nos brillants salons voilà pour la longueur!
 Dans cet espace vit le rêve
 Qui console le pauvre et l'enivre, et l'élève!—
 Nos systèmes, parbleu! beaux comme la vapeur
 Un jour ils auront leur grandeur!
 Pauvres, nos chants un jour, nous donneront richesse,
 Et si jusqu'à ce jour vivons dans la détresse:
 A nous l'art et la liberté!
 A demain les soucis!—Nous, comme l'hirondelle,
 Nous suivons le plaisir toujours à tire d'aile,
 Car le plaisir.... du monde c'est l'été!

V.

Là bien souvent nos voix du ciel vers l'atmosphère
 S'élèvent las! de par la bière!
 Nos plans nouveaux au milieu du tabac
 Deviennent clairs et purs comme l'eau d'un beau lac.
 Entre nous n'avons pas de montre,
 Mais l'horloge de ville arrive à nous par contre,
 Venant nous raconter comment passe le temps,
 Comment fuit l'été, le printemps!
 Nous n'avons pas chez nous société princière,
 Mais Shakespeare est le Dieu dont aimons la lumière!

A nous l'art et la liberté!
 A demain les soucis!—Nous comme l'hirondelle,
 Nous suivons le plaisir toujours à tire d'aile,
 Car le plaisir.... du monde c'est l'été!

VI.

Cependant mes amis nous avons quelque chose
 De plus cher que le laurier rose!
 De plus divin que nous promet le ciel,
 Phare plus radieux que tout phare mortel!
 Nous avons vive... l'espérance;
 Pour tous ceux d'entre nous qui volent à distance,
 Et jusqu'au ciel s'en vont pour défier l'éclair,
 Nous avons des anges dans l'air;
 Nous aimons à penser que du foyer ces frères
 Tourment autour de nous leurs désirs solitaires:
 A nous l'art et la liberté!
 A demain les soucis!—Nous, comme l'hirondelle,
 Nous suivons le plaisir toujours à tire d'aile,
 Car le plaisir.... du monde c'est l'été!

VII.

Vivons donc, croyez-moi, dans ces pures délices
 Dont le cœur donne les prémices,
 Et folâtrons en dépit des jaloux
 Ce soir,—puisque le temps existe encor pour nous:
 Tandis que ce riche nuage
 D'automne, remplit d'or notre gentil treillage;
 Que le soleil couchant semble nous dire adieu
 En se cachant au sein de Dieu:
 Où brille la Nature allons tisser nos songes,
 Dussions-nous ne tisser que de brillants mensonges!
 A nous l'art et la liberté!
 A demain les soucis!—Nous comme l'hirondelle,
 Nous suivons le plaisir toujours à tire d'aile,
 Car le plaisir.... du monde c'est l'été!

JONES (ERNEST).*

CHANT DES PARIAS.(1)

Labourons et semons;—sommes si bas! si bas!
 Que piochons dans la boue et la crotte,
 Jusqu'au temps où la plaine a de blé des amas
 Et que le val a du foin dans sa botte:
 Nous sommes, vrai, si bas! si bas!
 Nous autres pauvres prolétaires,
 Que nous sommes aux pieds des grands propriétaires:
 Jamais trop faibles sont nos bras,
 Pour envoyer le pain là bas! là bas! là bas!
 Pour le manger, sommes trop bas!

(1) Du même auteur: "The Poet's Prayer," p. 205, *Rayons et Reflets*, 3ième vol. des *Beautés*—"The Factory Town," p. 178, *Le Fond du Sac*, 4ième vol. des *Beautés*.

Nous descendons plus bas, sommes si bas! si bas!
 Que nous allons jusqu'au fin fond des mines
 Cueillir les beaux joyaux dont les vils potentats
 Ornent leurs fronts riches de nos ruines:
 Et lorsque tous ces fiers à bras
 Ils ont besoin de quelque chose,
 De nouveaux poids sur nous ils font peser la dose,
 Car nous sommes beaucoup trop bas
 Pour la voter la taxe,—arrière Satanas!
 Mais non pour la payer . . . hélas!
 Sommes bas, sommes bas, sommes bas, sommes bas,
 Sommes enfin . . . de quoi ? . . . de la racaille! . . .
 Mais malgré ce, par nous, infimes parias,
 S'élèvera du palais la muraille!
 Tombons donc bas, bien bas, bien bas,
 Bien bas dans la salle du riche;
 Pour bâtir son palais, en orner la corniche
 Nous ne sommes pas trop colas,
 Mais pour fouler le seuil de son salon . . . hélas!
 Sommes trop bas, beaucoup trop bas!
 Sommes bas! sommes bas! sommes bas! sommes bas!
 Et cependant, et de fils en aiguilles
 Nos doigts industrieux trament tous les damas
 Qui vont orner vos femmes et vos filles!
 Et ce que nous gagnons hélas!
 Nous le savons, ce n'est grand' chose,
 Notre existence à nous, n'est pas couleur de rose,
 Mais nous ne sommes pas trop bas
 Pour les tisser trop fins vos magnifiques draps . . .
 Pour les porter! . . . c'est autre cas!
 Sommes bas! sommes bas! bien bas! bien bas! bien bas!
 Et cependant quand sonne la trompette
 Notre cœur est vaillant, vigoureux sont nos bras,
 Et tous les rois d'opérer leur retraite.
 Nous sommes bas! bien bas! bien bas!
 Nous sommes de la populace,
 Nous sommes les pions que sans grand' peine on masse
 Et qu'on appelle des soldats;
 Pour tuer l'ennemi trop bas ne sommes pas,
 Pour toucher au butin . . . trop bas!

JONES (SIR WILLIAM).*

HYMNE À KAM-DEO.(1)

Avant-propos.

Le Dieu Indou auquel le poème suivant est adressé, paraît être évidemment identique avec l'*Eros* des Grecs, et le *Cupido* des Romains; mais la description Indienne de sa personne et de ses

(1) Nous avons publié du même auteur, p. 200 des *Rayons et Reflets*, 3ième vol. des *Beautés*, "Ode Turque au Printemps," et p. 183 du *Fond du Sac*, 4ième vol. des *Beautés*, "Hymn to Bhawani."

armes, de sa famille, de son cortège et de ses attributs, possède des beautés nouvelles, et qui lui sont propres.

Selon la mythologie de l'Indostan il était fils de MAYA, ou de la *Puissance attractive* en général, et marié à RETTY ou l'*Affection* : il a pour ami intime BESSENT ou le *Printemps* : il est représenté sous la forme d'un beau jeune homme, tantôt causant avec sa mère et son épouse, au milieu de ses jardins et de ses temples : tantôt chevauchant au clair de la lune soit sur un perroquet, soit un lory, accompagné de bayadères ou de nymphes dont l'avant-garde porte ses armoiries qui sont un poisson sur un fond rouge. L'endroit qu'il affectionne plus particulièrement est une vaste étendue de pays autour d'AGRA, et principalement les plaines de *Metra* où KRISHEN et les neuf GOPIS, évidemment l'*Apollon* et les *Muses* des Grecs ont coutume de passer la nuit à faire de la musique et à danser. Son arc de canne à sucre ou de fleurs, avec une corde composée d'abeilles, et ses cinq flèches, chacune affilée par une fleur indienne d'une qualité échauffante, sont des allégories à la fois nouvelles et belles. Il a au moins vingt trois noms la plupart desquels sont introduits dans l'hymne qui suit : celui de *Câm* ou *Cama* signifie *Désir*, et a le même sens dans la langue persane tant ancienne que moderne; et il est possible que les mots *Dipyr* et *Cupid* qui ont la même signification, aient la même origine, puisque nous n'ignorons pas que les anciens Etrusques, desquels une bonne partie de la langue et de la religion romaines est dérivée, et dont le système présente beaucoup d'analogie avec celui des Persans et des Indiens, avaient coutume d'écrire leurs lignes alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, comme les sillons tracés par la charrue, et bien que les deux dernières lettres de *Cupido* peuvent n'être qu'une terminaison grammaticale, comme dans *libido* et *capedo*, cependant la racine primitive de *Cupio* est contenue dans les trois premières lettres. La septième strophe fait allusion au téméraire attentat de ce Dieu de blesser le grand Dieu *Mahadeo*, attentat qui lui valut la punition de voir consumer sa nature corporelle par les flammes, et d'être par suite réduit à l'état de pure essence; de là vient que son principal pouvoir domine sur l'esprit des mortels, ou de telles divinités qu'il lui est donné de subjuguier.

Quel Dieu puissant venu d'*Agra*, de ses bosquets
Flotte à travers l'air pur des vallons, des forêts,
Tandis que l'oiseau dit sa chanson printanière,
Et que la fleur épand ses parfums sur la terre ?

Salut à toi ! mystérieux pouvoir !
Sur un signe de ton vouloir
Les plaines et les bois se parent de verdure,
Les fleurs de beaux bijoux, joyaux de la nature;
Je sens ton feu vainqueur, Dieu puissant, éternel;
Je le sens, te bénis et baise ton autel !

"Ne me connais-tu pas ?" — "J'entends des sons célestes !"

— "Ne me connais-tu pas ?" — "Si, tu te manifestes !"

"Vois !" — Je lève mes yeux humides et ravis,

Mais devant ta lumière ils tombent éblouis !

Je reconnais ton arc de canamelle

Et les traits fleuris qu'il recèle :

Puissant fils de *Maya*, je reconnais tes yeux,
En tresses se jouant tes blonds et beaux cheveux,
Ton étendard ayant des écailles pour armes,
Et toutes tes douleurs, ainsi que tous tes charmes.

D'étoiles couronné, toi de nos cœurs l'aimant,
Dieu de chaque beauté, de chaque son charmant,
Beau *Smara*, fier *Cama*, quelque nom que tu prennes,
Toi qui du monde sais si bien tenir les rênes,
Noble *Anonga*, quelque soit ton séjour,
Ton règne existe tout d'amour.
Des sourires fleuris, des vœux couleur de rose
Sont tes plus doux trésors, toi la fin et la cause:
Et tous les animaux t'apportent leur tribut,
Et comme à leur loi, tous ils te disent: " Salut!

La tendre *Affection*, ta charmante épousée,
Ajoute à ton éclat. Sa robe est irisée;
Douze jeunes beautés sont ses dames d'atour,
Elles pincent la lyre, et dansent tout le jour;
Toutes portant tes redoutables armes
Et s'en faisant de nouveaux charmes,
Le cou resplendissant de ces perles de choix
Plus belles que les pleurs du matin, mille fois;
Devant elles flottant ta bannière éthérée
D'étoiles de saphir embellit l'Empyrée.

O Dieu des traits fleuris, et de l'arc amoureux,
Délices de la terre et délices des cieux!
Ton compagnon *Bessent*, le gai printemps sur terre
Tissa ta robe verte, et sa soie éphémère,
Il fait pleuvoir la fraîcheur sous les bois,
C'est lui qui fournit ton carquois
De flèches qui font naître et la peine et la joie,
(Et si doux est le don, plus doux est qui l'octroie);
Puis qui commande en maître aux petits des oiseaux
De saluer les fleurs de leurs chants les plus beaux.

Il tend la canamelle, et fait vibrer la corde
Et décoche la flèche, et sans miséricorde!
Le coup cruel et doux s'en va blesser les cœurs
A travers les cinq sens, du vif suc de cinq fleurs:
Le fort *champa*, dont suave est l'arôme,
L'*amer*, chaud et céleste baume,
Puis le sec *nagkeser* souriant dans l'argent,
Le bouillant *kitioun* sur nos sens s'érigeant,
Et puis pour attiser davantage la flamme
Bela, flèche d'amour qui soudain soumet l'âme.

Les hommes pourraient-ils le braver ton pouvoir
Quand y cède *Krishen*; — *Krishen* qui chaque soir
Dans les champs de *Matra* sacrés de par sa lyre
Avec les *Gopis* danse en un tendre délire?
Mais quand ton arc envoya tout de go
Une flèche à *Mahadeo*,



1797

THE END OF THE WORLD

THE END OF THE WORLD

Tout frappé de stupeur le ciel en sa colère
Traduisit son horreur en éclats de tonnerre,
Tandis qu'un feu soudain en t'entourant d'azur
A jamais consuma ton corps jadis si pur.

Contemporain du monde, à jeunesse éternelle,
Du doux chant du brahmane harmonie immortelle!
Quand ton divin *Lory* sémillant et narquois
T'emportera plus haut que le palais des rois,
Que la clarté de la paisible lune
Eclairera chacun, chacune
Vers ces charmants bosquets, séjour des amoureux,
Et qui font les amants heureux et malheureux,
Puisse-tu l'inspirer ton barde en son délire,
Et sans brûler son cœur faire vibrer sa lyre!

KEATS (JOHN).

ROBIN HOOD.

Ils sont passés, partis, perdus
Ces anciens jours, ils ne sont plus,
Et leurs heures vieilles et grises,
De tant d'hivers sont sous les bises ;
Les vents glacés soufflant du Nord,
Sont venus installer la mort
Et l'ouragan, et la tempête,
Sur ces héros de l'arbalète,
A la gaité de bon aloi,
Sur ces lurons hors de la loi,
Pour toi ayant le ciel sans voile
Et logeant.... A la belle Etoile!

Ne sonne plus le son du cor,
Et l'arc non plus, ne vibre encor ;
Morne et pensive est la bruyère,
Et la colline est solitaire.
Plus de rires dans la forêt,
L'écho jadis bruyant—se tait,
Et des bois, sous l'obscur immense,
On n'entend plus que le silence.

Dans ce joyau—le mois de juin,
Vous pourrez aller le matin
Ou bien le soir au clair de lune,
Ou par une nuit opportune,
Vers la forêt.... mais jamais plus
Vous n'entendrez les orems
De petit Jean, ni de sa bande,
Ni de Robin de la légende,
Tambourinant sur pot d'étain
Vide.... quelque joyeux refrain,
Pour faire avec plus de vitesse
Le chemin vers Dame Allégresse,

Du Trent sur le joli versant,
 Et buvant de l'ale en passant.
 Partie est la danse moresque,
 Et son séduisant tambourin;
 Parti le chant de Gamelyn,
 Parti le proscrit pittoresque,
 Parti le joyeux spadassin;
 Partis, de la fainéantise
 Ces gaillards souvent sans chemise;
 Que s'il sortait de son tombeau
 Le gai Robin, Robin le beau,
 De la vie et rouvrant le livre
 Que la Marion put revivre,
 Le Robin Hood deviendrait fou,
 Et Marion ne saurait où
 Cuver son désespoir, sa rage,
 En voyant l'abeille sauvage
 Lui refuser tout son butin,
 Ne plus chanter du tout pour elle,
 Pas plus le soir que le matin;
 Qu'il faudrait de son escarcelle
 Tirer de quoi payer le miel
 Pour elle, doux présent du ciel.
 Robin regretterait ses chênes
 Mis à mort par le bûcheron,
 Ou bien sur les liquides plaines
 Allant courtoiser l'Achéron.

Ainsi donc en est-il—ainsi devait-il être!
 Regrettons le chêne, le hêtre,
 Et tous ces beaux arbres des bois,
 Les honneurs du vieil autrefois.
 Disons honneur au cor de chasse!
 Honneur aux chevaliers de l'arc...
 De fiers lapins, de par St. Marc!...
 Et dont la flèche adroite allait brûler l'espace!

Honneur aux bois qui restent intendus!
 Honneur au vert Lincoln... et nous dirons de plus:
 Honneur soit à l'archer, à l'archer dont l'adresse
 Touche au but, mordicus!
 Honneur à Petit Jean, honneur à sa simplesse,
 Au bon cheval qui le portait;
 Honneur à Robin Hood! le roi de la forêt!
 Et qui dort aujourd'hui sous la froide voussure
 De ces halliers, autrefois la parure
 Et de Sherwood, et de ses bois épais.
 Honneur à Marion la gentille fillette!
 Honneur au clan qui fut jadis la gloriète
 De ces vieux temps, de ces vieux temps passés,
 Et dont les grands renoms brillent inéclipsés!

KENDALL (HENRY).

LE COIN DU FEU.

I.

Oh! quel délicieux solace
Il est le coin du feu!
Quand le vent hurle dans l'espace
Et que le nuage tenace
Avec la pluie avec audace
Se rue en boute-feu!
Oh! quel délicieux solace,
Il est le coin du feu!

II.

Longtemps peut réfléchir un homme
Assis au coin du feu!
En se remémorant en somme,
De beaux jours dispersés tout comme
Ils s'étaient perdus dans un somme
À lui soufflé par Dieu!
Longtemps peut réfléchir un homme
Assis au coin du feu!

III.

Des chansons, je m'en remémore
Assis au coin du feu!
Une note . . . une note encore,
Et puis le doux chant s'évapore,
Comme la nuit quand vient l'aurore,
Cela me dit adieu!
Des chansons, je m'en remémore
Assis au coin du feu!

IV.

De nuit en nuit, c'est vieille histoire,
Assis au coin du feu,
Passent mes fantômes de gloire,
De ma jeunesse l'illusoire . . .
De mes cheveux blancs, j'ai mémoire,
Et déjà me crois . . . *feu!*
De nuit en nuit, c'est vieille histoire,
Voilà mon coin du feu!

V.

Pour m'endormir, chante Clarette,
Quand suis au coin du feu;
Cacherai ma tête, sœurlette
Pour mieux penser à l'aveuglette
À mes doux amours de poète!
Pour m'endormir, chante sœurlette,
Chante à mon coin du feu!

DÉDICACE

De l'ouvrage intitulé : "Leaves from Australian Forests, by Henry Kendall," published at Melbourne, Australia, by George Robertson, 69, Elizabeth Street.

A celle qui pendant mes longs jours d'endurance
 Me tint lieu de santé, d'éloges, de puissance;—
 Qui lorsque je me crus pour jamais dans l'obscure,
 Raviva mes espoirs, me fit un ciel d'azur;—
 Qui par son seul amour brava la vie austère
 Que, dans ce pays-ci, le *lettré* doit se faire;—
 Qui, sans s'en prévaloir, par mainte attention
 Sut montrer à l'époux sa tendre affection,
 Dont l'esprit cher, divin, a su voiler ses peines
 Pour me faire oublier, pour adoucir les miennes.
 A ma gente compagne, en foi de mon amour,
 Ce livre de chansons le dédie en ce jour.
 Sinon les vers, au moins l'acte de souvenance
 Touchera sa belle âme, ouverte à l'indulgence,
 Lui faisant remonter les ennuis du passé
 Et le souci cruel, maintenant éclipsé.
 Dans ces feuilles ce qu'il y a de plus intense,
 Je le lui dois, cela vient de son influence;
 Et si quelque passage est imprégné d'amour....
 Elle me l'inspira.... je lui dois ce retour!

KENT (CHARLES W.)

LAMARTINE EN FÉVRIER 1848. (1)

I.

Allons! réveille-toi, voluptueux Paris,
 De ton lit de douleur sors, mais non pas aux cris
 De guerre,.... d'un Barnave, ou d'un Brissot à l'ordre,
 Non pas pour allumer la torche du désordre
 Au saint nom de la liberté;
 Non pas pour dénuder le glaive emmaillotté,
 D'un infâme Marat pour satisfaire à l'ire,
 De la belle Roland ou pour plaire au sourire;

II.

Mais surgis aujourd'hui pour un destin plus beau,
 Pour plus noble combat prends un glaive nouveau,
 Et mieux trempé surtout; pour affranchir l'esclave
 Le fer de la parole a langage suave
 Quand l'inspire la liberté!
 Et le flot qu'il soulève a de la majesté:
 Luisant est son acier; en plein soleil il brille
 Plus que le flamboiement ardent de la Bastille!

(1) Du même auteur : "Death, its Glory and its Bounty"—"Pope at Twickenham," p. 214, *Rayons et Reflets*, 3ième vol. des *Beautés*—"Elegy on the Old Year," p. 183, *Le Fond du Sac*, 3ième vol. des *Beautés*.

III.

Ce n'est plus des palais le luxe fastueux
 Où s'éjouit le crime, et son essaim hideux,⁽¹⁾
 Du peuple méprisé, courbé sous sa misère
 Qui s'en vient attiser, soulever la colère
 Pour annuler les faits du temps;
 Mais la corruption et des rois et des grands,
 Le pays tout entier le froisse et l'exaspère,
 Et l'indignation s'éveille populaire.

IV.

Quand semblables pensers se font jour à la fois
 Sur les rois et les grands, surgit l'esprit gaulois
 Valeureux et puissant, inquiet, en vedette
 Et qui s'enivre au son de sa propre trompette
 Quand sa trompette a de l'écho.
 Et bannières au vent ont flotté subito.
 Les cris ont réveillé la vieille renommée,
 Et la valeur civique a défié l'armée.

V.

Le tumulte croissant a gagné la cité,
 La foule envahit tout comme un flot tourmenté,
 Et de la nuit obscure au milieu des ténèbres
 S'élèvent par milliers, plantureux, mais funèbres,
 Des autels à la liberté!
 Et la hache de fer de son coup répété,
 Frappe, assourdit l'écho. Surgit la barricade
 De chansons d'or parmi la plus bruyante aubade.

VI.

"Aux armes!" A ces cris mille fois répétés,
 Courent les insurgés à pas précipités;
 "Aux armes! les amis! Patriotes vengeance!
 Pour tous ces massacres qu'un roi, dans sa démence,
 Députe vers l'éternité!"
 Et le bruit incessant agite la cité,
 Et la procession des tués se déroule,
 Rouge de sang, le sol est tapis pour la foule.

VII.

Roule, mais lentement, le triste tombereau
 Sous les poids de sa charge augmentée, à nouveau
 De recoin en recoin; oh! spectacle qui navre!
 Des torches la lueur rit sur chaque cadavre
 Lui prêtant de la vie encor.
 A son émotion le peuple donne essor,
 Et l'hymne de la mort la chante le cortège,
 Cependant que Paris est en état de siège;

VIII.

Et que de nouveaux cris, hurlements de fureur,
 Au plafond des cerveaux vont porter la terreur,

(1) Le Palais des Tuileries alors habité par le Roi Louis Philippe qui y recevait la Baronne de Feuchères, qui avait suicidé pour le compte du Duc d'Aumale le vieux Prince de Condé.—*Note du Traducteur.*

Enfiévrant les parois secrets de la poitrine
 De cet ardent désir qui fait qu'on déracine
 Un Royal Pouvoir abhorré;
 De l'Insurrection qui fait devoir sacré,
 Qui place en chaque main le fusil ou l'épée,
 Et d'une nation fait florir l'épopée!

IX.

Mais quand enfin la nuit eut fait place au matin,
 Aux terribles accents des cloches, du tocsin,
 Que l'effroi prit son vol jusques aux Tuileries,
 Y portant le bilan d'horribles boucheries,
 Le Roi s'en fut épouvanté;
 Les Princes d'Orléans quittèrent la cité,
 La venette après eux, faisant piteuse moue,
 Et le trône avili s'effondra dans la boue.

X.

Alors le plus hardi trembla—l'homme d'état
 Par nature impassible,—ainsi que le soldat
 Le plus brave souvent,—parfois le plus féroce,—
 Mais la guerre civile est une guerre atroce,
 Et des maux est le plus grand mal.
 Bugeaud n'eut le courage étroit d'un caporal;
 Le cauteleux Guizot, Doctrinaire Sublime,
 Faiblit devant le poids énorme de son crime.

XI.

Silencieux mépris—mépris contagieux,
 Faissant plisser la lèvre, et scintiller les yeux
 De ce qu'appelait Thiers la vile multitude,
 Ecrasa le Molé, d'un coup de sa main rude;
 Le Fils futé d'Egalité
 De son trône volé se vit précipité,
 Avec Thiers pour Necker et Barrot pour Calonne
 N'ayant pas le pouvoir de garder sa couronne.

XII.

Et le peuple vainqueur d'un nouveau Polignac
 Lorsque le feu se tut, courut, et mit à sac
 Le vieux Palais Royal—un repaire d'Infâmes....
 Et le frais Château d'Eau l'illumina de flammes;
 Puis au son bruyant du tambour
 Le long des boulevards, et de leur alentour
 Le peuple tout joyeux, tout fier de sa victoire,
 S'en fut brûler le Trône,... et, s'enivrer.... de gloire!

XIII.

Cependant au plus fort de l'Insurrection
 Des actes de pillage et de destruction,
 Aux préceptes de Dieu fut fidèle la foule,
 Respectueuse autant que si la saint Ampoule
 Ce cachet de l'Oint du Seigneur
 Devant elle posait: ce cri: "Mort au Voleur!"
 Retentit nuit et jour, et suivait la vengeance.
 Une balle abbatait le gibier de potence!

XIV.

Des armes dominant l'énivrant cliquetis,
 Une Procession s'en vient des Saints Parvis,
 En tête sur la croix, le Béni du Calvaire
 En marbre, se fait voir; et chacun de se taire,
 Et le tumulte de cesser:
 Et d'un ton solennel soudain de s'élancer
 Une voix s'écriant: " Courbez, courbez la tête,
 Devant le fils de Dieu!... que tout vain bruit s'arrête! "

XV.

Et tous de s'incliner d'un air respectueux,
 Tous de s'agenouiller humbles, silencieux,
 Par l'adoration le peuple sanctifie
 Un Pouvoir que dès lors à tous il certifie,
 Par l'honneur et par la vertu!
 Le peuple a triomphé de ce trône abattu,
 Au doux Crucifié de par son allégeance,
 De par la Liberté qui punit l'Insolence!

XVI.

Mises à bas pourtant, les dignes de la loi
 Faillirent un instant d'enlever la paroi
 De l'état ébranlé, du superbe édifice,
 Et se fit jour bientôt une foule immondice
 Rêvant un affreux Idéal.
 Grandit et s'affermir la Déesse du Mal,
 Quand l'anarchique flot, vague énorme et mobile,
 Se rua tout à coup devers l'Hôtel de Ville!

XVII.

Là prêt à conjurer tous les dangers du jour,
 Se tenait un conclave une nouvelle cour
 De Dictateurs hardis, crânes, de la révolte
 Qui voulaient à tout prix assurer la récolte
 Aux amis de la Liberté;
 Qui voulaient enrayeur même l'adversité,
 Des veuves qui voulaient tous arrêter les larmes,
 Epargner au pays de nouvelles alarmes.

XVIII.

Mais le travail ardu de ces Hommes d'Etat
 De la réaction prévoyant l'attentat,
 Bien vite fut troublé par des clameurs sinistres
 Montant, montant, montant jusques à ces ministres
 Improvisés par leur vouloir,
 Pour que la Liberté ne put jamais décheoir.
 Et soudain la Terreur, la Terreur assassine,
 Vint de la France en deuil présager la ruine.

XIX.

Car de vils scélérats pour le meurtre beuglant,
 Avides d'opprimer par un crime sanglant,
 A la foule tantôt s'en venant chanter pouilles
 Des riches du moment pour happer les dépouilles

Dans un jour d'ignoble terreur;
 Tantôt en appelant par des cris de fureur
 Aux démons trépassés dont les forfaits sans nombre
 Sur la démocratie ont fait tache si sombre!

XX.

Tantôt rêvant encor quelque Saint Just nouveau
 Quelqu' insigne gredin, quelqu' insigne bourreau,
 Tantôt cherchant encor quelque Billaud Varennes,
 Quelqu' affreux montagnard, quelques évergumènes,
 Ou bien quelque Collot d'Harbois
 Qui vint ressusciter le bon temps d'autrefois,
 Et tantôt désirant que surgit de la terre
 Pour les besoins nouveaux un nouveau Robespierre!

XXI.

Pour subjuguier les cris de cette faction,
 SUBLIME se leva, FROID dans l'émotion,
 Le doux chantre d'ELVIRE, et d'un regard superbe
 Visageant sans effroi ce futur crime en herbe,
 De sa parole il l'écrasa,
 Et sur cette canaille imprima son visa;
 Faisant fi des poignards retirés de leur gaine,
 Et des fusils sur lui dirigés par centaine.

XXII.

Les glaives se heurtaient et menaçaient son front,
 Bien que pâle, serein, dans un calme profond,
 Ceux qui cherchaient sa mort n'avaient langue muette,
 La pique reluisait, aussi la baïonnette,
 Convergeant autour du héros
 Majestueux toujours au milieu du chaos,
 Et planant dédaigneux du péril qui s'apprête
 Ainsi que plane l'aigle au fort de la tempête!

XXIII.

Le hideux drapeau rouge on l'offrit à sa main,
 Mais lui, sans s'émouvoir le repoussa soudain;
 Et sa voix retentit dominant grandiose,
 Imposant à chacun sa poétique prose
 Par un accent rempli d'éclat:
 " Le hideux drapeau rouge, est de l'assassinat,"
 A-t-il dit carrément, " le signe et le symbole
 Je l'abhorre et je le flétris de ma parole;

XXIV.

" Le sanglant drapeau rouge autour du Champ de Mars
 Un jour fut promené, ... mais par les flots épars
 Non du vrai peuple oh non! ... mais bien de la canaille
 De par des soudoyés, de par de la racaille
 A la solde de l'étranger:
 Le drapeau tricolor a su nous protéger,
 Il a fait noblement deux fois le tour du monde,
 Dotant le nom français de gloire sans seconde!"

XXV.

Quand ce sublime élan eut retenti dans l'air,
 Il se fit, un remous aussi, prompt que l'éclair,
 L'œil d'un chacun brilla d'une sainte lumière,
 Un frisson parcourut la foule toute entière
 Se firent jour émois joyeux ;
 Au barde on prodigua des bravos chaleureux,
 Et cet homme inarmé devint la loi de la France
Car les armes toujours cèdent à l'éloquence.

XXVI.

Cinq fois— son *quos ego*, l'imposa l'orateur,
 Et de ces émeutiers apaisa la fureur,
 La fureur insensée et grosse de carnage,
 Car ces désordonnés ne rêvaient que pillage
 Que massacres et que butin.
 Son angélique voix pour eux fut un tocsin
 Qui les fit se dissoudre, et les mit en déroute
 Et du pouvoir nouveau qui déblaya la route.

XXVII.

Oh! ce fut un haut fait—vaillant et noble et beau,
 Crânement accompli, presque sous le couteau,
 Sur la chance d'un dé, car il jouait sa vie,
 Pour l'univers entier sa vie.... objet d'envie
 Tant déjà grand était son nom!
 Ce jour la Lamartine acquit nouveau renom,
 De la foule en furie et loin d'être l'esclave,
 Il fit voir que jamais ne la craint qui la brave.

XXVIII.

Faiblirent devant elle en mainte occasion
 De courageux tribuns, des chefs de faction,
 Du noble Vergniaud, mais ni le front superbe,
 Ni de Danton non plus l'inépuisable verbe
 Ne brillèrent de plus d'éclat ;
 Ni pensers plus oseurs dans un homme d'état,
 Le jeune Barbaroux, et le vieux Malesherbes
 Ne les firent passer dans plus beau jet de gerbes.

XXIX.

Jamais, au grand jamais, non, Jacobin jamais
 Ne brandit la parole avec plus de succès ;
 Jamais, au grand jamais avec plus de puissance
 Jamais les Girondins n'eurent cette assurance
 Alors qu'ils marchaient à la mort.
 Dans les siècles passés, et le Temps qui ne dort
 Ne pourrait pas trouver depuis son origine
 Un haut fait qui valut l'acte de Lamartine !

KINGSFORD (MRS. ALGERNON).

ROSEAUX DE LA RIVIÈRE.

Roseaux de la rivière, ô Roseaux légendaires
 Qui tremblez, frissonnez tout le long des rivières !
 Le passant, bien souvent vous broie avec son pié,
 Mais du ciel doucement sur vous descend la brise,
 Vous inspirant toujours une musique exquise,
 Soit un ALLELUIA, soit soupir de pitié !

Roseaux de la rivière ! ô Roseaux légendaires !
 Qui tremblez, frémissez tout le long des rivières !
 Mes pensers et mes vers vous ressemblent, Roseaux !
 Plus d'un, les écoutant, dédaigne leur musique ;
 Mais vient le vent du ciel, reprenant mon cantique,
 Et ma joie ou mes pleurs ont alors des échos !

Roseaux de la rivière ! ô Roseaux légendaires
 Qui frémissez, tremblez tout le long des rivières !
 De roseaux frais cueillis vous apportez un faisceau,
 De rimes un amas, un lot de fantaisies,
 Force je ne sais quoi, sous ce nom Poésies :
 Et nombre d'humbles fleurs dans ce siècle du Beau !

Roseaux de la rivière ! ô Roseaux légendaires
 Qui tremblez, frissonnez tout le long des rivières !
 Comme vous, mes Roseaux, au profond de mon cœur,
 Mes pensers et mes vers croissent dans la douleur ;
 Au-dessus de ma vie et l'ombre et la lumière,
 Passent comme rayons du ciel sur la rivière
 Car oui, de jour en jour plus forts en leurs penchants,
 Deviennent tour à tour les Roseaux de mes chants.

DERRIÈRE LES VIEUX VITRAUX.

Derrière les vitraux aux splendides couleurs
 Pensivement je suis assise ;
 Pleuvent autour de moi leurs magiques lueurs
 Eclairant la muraille grise.

Mais de ce que j'aimais jadis à contempler
 Je ne verrai plus la lumière,
 De tout ce que j'aimais tant à m'assimiler
 A disparu la trace entière.

O beaux et vieux vitraux sans ces pensers amers,
 Je pourrais être heureuse encore,
 Si pouvais oublier les souvenirs si chers
 Du passé . . . que me remémore !

Mais, malgré que l'espoir des jours qui ne sont plus,
 Ait disparu de ma carrière,
 Chaque soir à l'aspect du coucher de Phébus
 M'éblouit encor sa lumière

Mais de l'astre éclatant les brillantes couleurs
 Gisent sur le parquet de chêne,
 Las ! pour moi la féerie aux sublimes grandeurs
 N'est plus là—la magicienne !

LAMB (CHARLES).*

L'ENFANCE.(1)

Oh ! dans mon pauvre esprit, il est doux de rêver
 Aux jours qui loin de nous ont l'air de se sauver.
 Redevenir enfant,—un charmant petit être
 Qui ne pourrait encor formuler un "peut être !"
 De rouler à travers chaque et chaque saison
 Sur le blanc de la neige, ou le vert du gazon,
 Pour former des bouquets—des bouquets !... des merveilles !
 Où lutte la blancheur et les couleurs vermeilles !
 Pour avoir ces élans, qu'ont les gentils enfants
 Heureux dans leurs bonheurs, mais toujours turbulents !
 Qui sautent en volant sur la fraîche coudrette,
 À peine en effleurant la gentille paquerette.

LANDON (Miss L. E. L.)*

À ALABIC WATTS.(2)

Il existe un pouvoir tout charmant, tout magique
 Dans le silence de la fleur
 Aux baisers de l'abeille ouvrant son sein pudique
 Et voilé de jeune candeur ;
 Dans le chant qu'au printemps chante la feuille verte
 Quand elle s'éveille au soleil,
 Dans la voix de l'oiseau qui gentiment concerte
 Et d'Avril chante le réveil ;
 Dans la majestueuse et profonde lumière
 Des nombreux astres de la nuit ;
 Dans les rêves-pensers que toujours solitaire
 La lune fait en son minuit ;
 Dans les accents plaintifs du ruisseau qui roucoule ;
 Dans l'émoi d'un premier amour ;
 Dans chaque chose enfin ; chaque chose est le moule
 Du Beau mis dans son meilleur jour.
 Or le moule du Beau, la noble fantaisie
 Qui souffle au cœur un noble feu,
 C'est l'incantation qu'on nomme Poésie,
 C'est ce don qui nous vient de Dieu !

(1) Du même auteur : p. 167, 1er vol. des *Beautés*, "To T. Stothard."
 (2) Du même auteur : "Fairy Land," p. 167, 1er vol. des *Beautés*—"The Moon," p. 236, *Rayons et Reflets*, 3ième vol. des *Beautés*—"The Lute," p. 189, le *Fond du Sac*.

Sur toi gracieux Barde, elle a de sa main pleine
 Laisé tomber de doux présents,
 Et soudain a rendu ta lyre souveraine
 En la dotant de sons touchants
 Qui s'en vont droit au cœur y porter le dictame
 Consolation du malheur,
 Ou bien vont éveiller au plus profond de l'âme
 Et ressusciter le bonheur. (1)
 Ma main n'est pas la main qui porte des offrandes
 Aussi durables que de temps ;
 J'enlace à tes lauriers de ces vers les guirlandes
 Mais ces vers ont bien peu d'encens.
 D'autres pourront vanter ta lyre harmonieuse,
 Et le doux charme de tes chants,
 Pour moi je me croirais par trop présomptueuse
 De vouloir louer tes talents.
 Je t'offre seulement ce tribut éphémère
 Qu'offre au soleil le jeune oiseau,
 Lorsque l'air qu'il respire est pur et tutélaire,
 Et qu'autour de lui tout est beau.
 Va ! des remerciements ne sont pas des louanges
 Je ne prétends pas te louer,
 J'aime, je sens tes chants comme le chant des anges,
 Cela seul je puis l'avouer.

LANGFORD (J. A. DR.)

ALLONS CHEZ NOUS.(2)

Et maintenant allons chez nous, Marie !—
 Oh ! que de jours, oh ! combien d'ans
 Se sont passés depuis que mes lèvres, Marie,
 Vous les ont dit ces mots pour moi charmants,
 Le soleil de l'été scintillait de lumière,
 La terre était un paradis de fleurs,
 Moi je marchais sur l'air, ma vie était légère,
 De ce jour même étaient unis nos cœurs.

Et maintenant allons chez nous Marie !—
 Las ! vous vous souvenez trop bien
 La seconde fois que vous dis ces mots, Marie,
 Nous revenions, seuls, et n'ayant plus rien ;
 Notre petite Hélène elle était sous la pierre !
 Quel lieu lugubre alors notre chez nous !
 Jusqu'à ce temps où Dieu notre tout divin père
 Changea nos pleurs en un souvenir doux.

(1) Allusion au charmant poème, "Il y a dix Ans," d'Alaric Watts.

(2) Du même auteur : "Laborare est Orare"—"When will the Let Come"—"Summer Time," p. 288, 2ième vol. des *Beautés*—"Bride and Widow"—"The Lamp of Life"—"My Heart is like a Fountain," p. 237, *Rayons Reflets*—"A Love Song"—"The One Joy," p. 186, *Le Fond du Sac*, 4ième vol. des *Beautés*.

Et maintenant allons chez nous, Marie,—
 Là haut au céleste séjour
 Où nous attend Hélène, un ange au ciel, Marie,
 Pour nous narrer quel il est son amour.
 Ni souci, ni douleur, ennui, chagrin ou peine
 N'entrent jamais dans ce dernier chez nous,
 Tranquilles y vivrons, toi, moi, de plus Hélène,
 Adorant Dieu tous les trois à genoux !

MOI, J'AVAIS UN AMI

Moi, j'avais un ami,—jamais cœur plus sincère
 Ne mérita fraternité,
 Son amour généreux n'était pas ordinaire,
 Car tout son sang, en vérité,

Avait cette chaleur qui jamais ne s'abaisse,
 Qui bout, qui bout, qui bout toujours,
 Qui malgré les "on dit," affrontera sans-cesse
 Les mauvais bruits, les sots discours,

Pour sauver un ami, pour lui venir en aide
 Alors qu'il peut perdre beaucoup ;
 Robuste dans sa foi, ne sachant être tiède,
 Et ne craignant nul contrecoup.

En fait de goûts tous deux nous étions dissemblables,
 Cependant avions en commun
 Le Bon, le Beau, le Vrai, trois choses adorables,
 Et dans cet amour n'étions qu'un.

C'était un être lui, peu passionné, calme,
 Moi, j'étais ardent et fougueux ;
 Avec lui la raison avait toujours la palme ;
 Mes rêves s'envolaient aux cieux.

La Science sévère il la cherchait avide ;
 Les Muses charmaient mes ennuis ;
 Savant, il savourait les éléments d'Euclide,
 Et moi les "Mille et une Nuits !"

Du Savoir il parlait le noble et haut langage,
 Moi le langage de Momus ;
 Jusqu'à ce qu'à l'écho nos rires de jeune âge
 S'en fussent joyeux en chœurs.

Il était l'héritier doré de la fortune,
 Et moi j'étais riche . . . en amour ;
 Nos âmes cependant, nos deux, n'en faisaient qu'une,
 Se payant de tendre retour.

LONGFELLOW (H. W.)

LE CIMETIÈRE JUIF À NEWPORT. (1)

Etrange! ces hébreux sont là dans leurs tombeaux
De ce beau port de mer près de la grande rue;
Silencieux auprès du bruit mouvant des flots,
En repos où la vague incessamment se rue!

Les arbres ondoyant au vent leurs longs rideaux
Au-dessus de ces morts sont tout blancs de poussière;
Ils cachent en secret dans ce champ de repos
L'Exode de la mort, et son profond mystère.

Et ces tombeaux poudreux, vieillis, en désarroi
Qui de dalles ainsi pavent le cimetière,
Rappellent à l'esprit les Tables de la Loi
Qu'au pied du mont brisa Moïse en sa colère.

Etranges sont les noms gardés sous ces cyprès,
Le passé, le présent sont là marchant à l'amble;
Abraham, Rivera, puis Jacob, Alvarès....
Ces noms semblent hurler de se trouver ensemble.

"Béni soit Dieu!" disaient ceux qui souffraient jadis,
"Car il créa la mort,—du repos le dictame."
Et puis on ajouta ce sentiment exquis:
Car il donne la vie immortelle à notre âme."

Les psaumes de David ne sont plus entendus,
Elle est depuis longtemps close leur synagogue,
Et dans ces beaux versets du ciel redescendus
Aucun Rabbi ne lit leur ancien décalogue.

Partis sont les vivants, mais là restent les morts,
Non négligés pourtant; une main invisible
Déversant ses bienfaits sans apparents efforts,
Rend de tous ces tombeaux le souvenir visible.

Comment sont-ils venus jusqu'ici tous ces morts?
Quelle ébullition de la haine chrétienne
À par de là les mers pourchassé sans remords
Ces Hagars et ces Ruths de la famille humaine?

Ils vécurent hélas! parqués dans un ghetto,
Dans d'obscurs carrefours, dans la crasse et la boue,
Poursuivis sans merci de clameurs de haro,
Espèce de gibier qu'on brûle, ou qu'on bafoue.

(1) Du même auteur: "The Building of the Ship," p. 205; "Nuremberg," p. 223, *Beautés*, même vol.—"Excelsior,"—"The beleaguered City"—"God's Acre"—"The Belfry of Bruges"—"Carillon"—"King Wital's Drinking Horn"—"The Old Clock on the Stairs," from p. 240 to p. 242, *Rapports et Répliques*—"The Skeleton in Armour"—"Santa Philomena"—"The Wreck of the Hesperus"—"The Arrow and the Song"—"Haunted Houses"—"Two Angels"—"Curfew"—"The Singers"—"The Bridge"—"The Village Blacksmith"—"The Rainy Day"—"The Sea Diver"—"Afternoon in February"—"The Indian Hunter"—"Rain in Summer"—"Walter Von den Vogelweid"—"Burial of the Minikin:" from p. 198 to p. 222, *Le Fond du Sac*, même vol. des *Beautés*.



Ils ont ainsi vécu d'indicibles douleurs,
De leur pain sans levain trompant leur faim canine;
Pour étancher leur soif n'ayant rien que leurs pleurs,
Quand l'œil n'était pas veuf de matière alcaline.

Anathème! Anathème à l'enfant d'Israël!
A sac! à sac! à sac! le maudit Mardochée!
De ville en ville ainsi sur eux tombait le fiel
D'affreux gamins chrétiens, de leur vile ruchée.

Marchant avec l'orgueil, l'humiliation
Accompagna leurs pas dans leur tant long voyage;
Battus, foulés aux pieds leur chère abjection
Ils surent la porter avec force et courage.

C'est que dans leur passé lisant leur avenir,
Ils voyaient se grandir patriarches, prophètes,
Grandes traditions chères au souvenir,
Qui des temps effacés ressuscitaient les fêtes.

En arrière ainsi donc jetant un œil de feu,
Ils lisent page à page au livre de la vie,
L'épelant à rebours ainsi qu'un livre hébreu
Jusqu'à la tombe où meurt tout penser de survie.

Mais hélas! ce qui fut jamais plus ne sera!
La terre avec douleur peut enfanter les races,
Mais elle ne rend point ce qu'elle prépara;
Mortes, les Nations n'existent plus vivaces!

PROLOGUE DE LA LÉGENDE D'OR.

*Reche de la Cathédrale de Strasbourg—Nuit—Orage—Lucifer
de concert avec les Esprits, essaye d'arracher la croix.*

LUCIFER.

Vous suppôts de l'Enfer
Esprits, qu'on se dépêche!
Sus! à bas cette croix de fer
Si haut juchée en l'air,
Qui se moque de nous et qui fait la revêche!

DES VOIX.

Ne le pouvons pas,
Car autour d'elle
Fait sentinelle
Chaque ange, chaque saint, hélas! hélas! hélas!
Pour la protéger, chacun nous harcèle.

LES CLOCHES.

Laudo Deum verum!
Plebem voco!
Congrego clerum!

LUCIFER.

Plus bas, plus bas vous dis-je,
 Sus! soulevez les cloches du beffroi
 Et du haut de leur tour vite lancez-les moi,
 Jusque sur le pavé palpitantes d'effroi
 Les bavardes dans leur vertige!

VOIX.

O Lucifer!
 Ces cloches se rient de l'enfer
 Humides d'eau bénite, en jetant leur cantique,
 Du haut de l'air
 Vois comme elles nous font la nique!

LES CLOCHES

Defunctos ploro!
 Pestem fugo!
 Festa decoro!

LUCIFER.

Cessez ce langage,
 Secouez encor
 Fenêtres, vitraux tout flamboyants d'or,
 Éparpillez-les comme un jour d'orage
 Le ferait le vent, ce noble butor!

VOIX.

Nc le pouvons mie,
 L'archange Michel
 Tourne contre nous l'épée ennemie,
 Brillante du feu, qui jadis du ciel
 Nous fit nous enfuir couverts d'infâmie.

LES CLOCHES.

Funera plungo!
 Fulgora frango
 Sabbato pango.

LUCIFER.

Mettez au pillage
 La maison de Dieu
 Aux cendres des morts, jetez-moi l'outrage,
 Contre le portail ruez-vous, morbleu!
 Le portail à bas, c'est fait de la cage!

VOIX.

Ne le pouvons pas!
 Voyez les apôtres
 Et les blancs martyrs éloigner les nôtres.
 Se multiplier, épier nos pas,
 Et nous assommer de leurs patenôtres.

LES CLOCHES.

Excito lentos!
Dissipo ventos!
Parco cruentos!

LUCIFER.

Vaincu sans bataille!
Esprits impuissants, laissez ce travail,
Le temps destructeur malgré la moinaille,
Saura jeter bas ce damné portail,
Donc, avant le jour, sus que l'on s'en aille!

VOIX.

Filons! filons! filons!
Car voici le vent de la nuit qui passe
Au dessus des bois, des monts, des vallons,
Filons et partons, semons dans l'espace
La noire nielle et son grain vivace.
Ils s'envolent. Orgue et chant Grégorien.

CHŒUR.

Nocte surgentes
Vigilemus omnes!

ÉVANGÉLINE.

INTRODUCTION.

Le poème d'Évangéline ne peut manquer d'éveiller de sympathiques émotions dans l'esprit sérieux de tout penseur. Il rappelle un de ces accès de froide cruauté et de déplorable tyrannie qui ont trop souvent caractérisé l'histoire des colonisations et des conquêtes premières de l'Angleterre. Les historiens anglais glissent légèrement sur cette affaire qui fait peu d'honneur à leur pays; mais sur la côte nord-ouest de l'Atlantique, théâtre de ces événements affligeants, on se les remémore encore, on se les dépeint en traits encore saignants comme un des épisodes les plus navrants des traditions du foyer.

Comme quelques-uns des lecteurs d'Évangéline pourraient ne pas avoir présents les faits sur lesquels le poème est fondé, nous croyons devoir offrir ici un précis des événements historiques qui lui ont donné naissance.

Avant 1713, la Grande-Bretagne n'avait pas encore occupation permanente des colonies étendues situées dans l'Amérique du Nord, et formant la partie la plus importante de son empire colonial. Dans la dite année, l'Acadie, aujourd'hui Nouvelle-Ecosse (Nova-Scotia), lui fut cédée formellement par la France. Les habitants, dont les inclinations et les intérêts avaient, comme de coutume, été peu consultés dans l'affaire, ne se déterminèrent à faire serment d'allégeance à leurs nouveaux maîtres que sous la

réserve expresse qu'ils ne seraient jamais requis de prendre les armes contre les Français ni contre les Indiens pour défendre leur province. Ils insistèrent sur cette condition à cause de leur répugnance naturelle à devenir hostiles aux premiers, qui, de fait, étaient leurs compatriotes, et aux seconds, avec lesquels depuis longtemps ils étaient liés par des traités d'amitié et d'alliance intimes. Le gouvernement anglais ne donna pas sa sanction à cet arrangement lorsqu'il en eut connaissance; toujours est-il que le serment d'allégeance ne fut jamais prêté par les Acadiens, et que pendant de longues années il n'en fut proposé jamais d'autres sous une forme différente.

Après que l'Acadie eut été *annexée* aux colonies anglaises, quand la *guerre de succession* fut terminée et que les Anglais eurent étendu leur souveraineté plus avant dans ces parages, par la prise du fort français Beau-Séjour, les Acadiens furent accusés par eux d'avoir manqué à la neutralité en fournissant des vivres aux Français et aux Indiens; on leur reprocha en outre ce prétendu fait, que deux à trois cents d'entr'eux auraient été trouvés les armes à la main prenant part à la défense de Beau-Séjour.

Que ces accusations fussent fondées ou non, c'est ce qu'il serait difficile de bien déterminer aujourd'hui; toutefois le résultat en fut désastreux pour les primitifs et simples Acadiens. Le Lieutenant-Gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, son Conseil, et les Amiraux anglais, dans la pensée que s'ils chassaient les habitants du pays, ceux-ci iraient rejoindre et renforcer l'armée française du Canada, résolurent de les répartir parmi les colonies britanniques éloignées, où dès lors ils ne pourraient s'unir pour prendre des mesures offensives contre eux. Cette décision, cruelle si elle était motivée sur des griefs réels, et inique si, comme il y a lieu de le croire, elle ne l'était pas, fut soigneusement tenue cachée aux Acadiens, jusqu'à ce qu'ils eussent terminé leurs moissons dont les Anglais avaient besoin comme provisions; puis on fit une proclamation enjoignant au peuple de se réunir et de s'assembler dans les différents villages pour apprendre les ordres du Roi. Ce qui advint de cette proclamation ne peut être plus fidèlement raconté que par les écrivains du temps. Minot s'exprime ainsi:

"A Grand-Pré, où commandait le Colonel Winalow, quatre cent dix-huit des principaux Acadiens se rendirent au vœu de cette proclamation.

"Ceux-ci étant enfermés dans l'église convertie en arsenal, le Colonel se plaça, ses officiers et lui, au centre, et leur fit cette allocution:

"Messieurs,—J'ai reçu de son Excellence le Gouverneur Lawrence l'ordre du Roi que je tiens dans la main, et vous êtes convoqués ici pour entendre la résolution de Sa Majesté à l'égard des habitants français de sa province de la Nouvelle-Ecosse, qui pendant près d'un demi-siècle ont été l'objet de plus d'indulgence que tous ses autres sujets existant dans n'importe quelle autre partie de ses vastes domaines. Comment avez-vous usé de cette indulgence? Nul ne le sait mieux que vous.

"Le devoir qui me reste à accomplir, bien que nécessaire, est aussi pénible pour un homme de mon naturel et de mon caractère qu'il doit être affligeant pour vous qui êtes mes semblables.

"Mais il ne m'appartient pas de discuter mes ordres, mais de les faire exécuter tels que je les reçois; donc je viens vous trans-

mettre, sans hésiter, les ordres et les instructions de sa Majesté, à savoir :

“ Que vos terres et propriétés, bétail de toute espèce, basse-cour, sont forfaits à la couronne ; ainsi que tous autres effets, sauf votre argent et vos effets domestiques ; et que vous-mêmes devez être éconduits de la province de Sa Majesté.

“ Ainsi, ce sont les ordres péremptoires de Sa Majesté que tous les habitants français soient éconduits ; par la bonté de Sa Majesté, néanmoins, je suis chargé de vous donner permission d'emporter votre argent et vos effets domestiques, autant que faire se pourra, sans trop encombrer les vaisseaux sur lesquels vous allez être transportés. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que vos effets vous soient assurés, et que vous ne soyez point inquiétés en les emportant ; afin que des familles entières puissent être à bord du même vaisseau, et que ce changement de lieu, qui, je le sais, doit être très pénible pour vous, puisse être effectué aussi facilement que le service de Sa Majesté le permettra ; et j'espère que, dans quelque partie du monde que le hasard vous conduira, vous serez et resterez des sujets fidèles, ainsi qu'un peuple paisible et heureux.

“ Je dois aussi vous déclarer que c'est le bon plaisir de Sa Majesté que vous restiez ici en ôtage sous l'inspection et la direction des troupes que je l'ai l'honneur de commander.”

Sur ce, le Colonel Winslow déclara les Acadiens prisonniers du Roi, et ils furent détenus dans l'église pendant plusieurs jours.

A force d'instances, cependant, les prisonniers obtinrent permission d'aller alternativement dix par dix voir leurs malheureuses familles, et jeter un dernier regard sur leurs champs si riches, et leurs chers foyers à jamais perdus pour eux.

Cette page navrante est terminée ainsi par Minot :

“ Le nombre des personnes assemblées à Grand-Pré monta à 483 hommes et 337 femmes, chefs de familles, et leurs fils et filles, montant à 527 des premiers et à 576 des dernières, formant un total de 1,923 âmes. Le bétail consistait en plus de 5,000 bêtes à cornes, 493 chevaux et 12,887 brebis et porcs.

“ Comme quelques-uns de ces infortunés avaient gagné les bois, toutes les mesures possibles furent adoptées pour les forcer à se rendre. Le pays fut ravagé pour ôter aux fugitifs les moyens de subsister. Dans le district de Minas, où un grand nombre s'était réfugié, ils furent pris tour à tour, et disséminés principalement parmi les colonies anglaises les plus éloignées. Mille d'entre eux arrivèrent à la baie de Massachusett, et, vu leur pauvreté, devinrent un fardeau public.”

Un autre écrivain décrit ainsi l'instant de l'embarquement :

“ Les préparations complétées, le 17 septembre fut le jour fixé pour le départ. Les prisonniers furent rangés en six colonnes, et ordre fut donné aux jeunes gens, au nombre de 161, d'aller à bord les premiers. Ils refusèrent péremptoirement, déclarant qu'ils n'abandonneraient pas leurs parents ; qu'ils ne voulaient s'embarquer qu'avec leurs familles. On passa outre à leur prétention, la troupe reçut ordre de croiser la baïonnette et de s'avancer sur eux. Alors, et seulement alors, contraints et forcés, ils marchèrent ; après les jeunes gens vinrent les hommes d'un âge mûr, et puis

les vieillards. La route de l'église au village, route de plus d'un mille, était bordée d'une foule de femmes en pleurs bénissant leurs enfants, leurs vieux pères, leurs maris. Le défilé se fit dans le silence de l'angoisse, interrompu parfois par le chant d'une hymne sacrée. Ce fut aïnai que toute la population mâle du district de Minas fut mise à bord de cinq bâtiments de transport, stationnés dans le fleuve Gaspereau, chaque vaisseau étant gardé par six officiers non brevetés et quatre-vingts soldats. Aussitôt que les autres vaisseaux arrivèrent, les femmes et les enfants suivirent, et le tout, comme un vil troupeau, fut transporté bien loin de l'Acadie."

En parlant des malheurs qu'endura ce peuple infortuné, Hutchinson dit :

"Dans un nombre de cas, des maris qui se trouvaient par hasard loin de chez eux, furent placés à bord de vaisseaux destinés pour l'une des colonies anglaises, tandis que leurs femmes et leurs enfants étaient à bord d'autres vaisseaux en partance pour des destinations différentes. L'un d'entre eux disait en racontant ces scènes de désolation : 'Ce fut la chose la plus cruelle arrivée sur terre depuis le jour où notre Seigneur fut crucifié!'"

Un autre écrivain, M. Sabine, dit :

"Dans une autre partie de la colonie, 253 maisons furent brûlées à la fois, et leurs possesseurs virent ce sinistre atroce des bois voisins ; lorsqu'ils s'aperçurent qu'on allait incendier l'église, ils s'élancèrent tout à coup de la forêt, égorgèrent et blessèrent environ une trentaine de leurs ennemis, et s'en retournèrent promptement vers les temples primitifs de Dieu."

Quelles qu'aient été les fautes de quelques-uns des Acadiens, on ne peut nier qu'ils furent traités avec un luxe de cruauté que l'histoire ne pourra jamais assez flétrir. LONGFELLOW immortalise, dans les nobles pages d'*Évangéline*, ces souffrances injustes, si patiemment endurées.

Il nous reste à faire observer que quelques-uns des personnages du poème ne sont pas entièrement imaginaires. Ainsi, par exemple, René Leblanc était un notaire public, tel que le représente le poète ; et avait souffert jadis pour sa fidélité à la couronne d'Angleterre. Les Indiens l'avaient emmené pour ce motif en captivité, et l'avaient retenu prisonnier pendant quatre ans. À l'époque des événements dont il est question, c'était un vigoureux vieillard, ayant vingt enfants et cent-cinquante petits enfants. Malgré la promesse formelle à lui faite par Winslow de le laisser dans le pays, on l'expédia à New York avec sa femme et ses deux plus jeunes enfants seulement, tandis que les autres étaient envoyés ailleurs. Avec cette petite troupe, René Leblanc se mit à la recherche des autres membres de sa famille, et réussit à rejoindre trois de ses enfants à Philadelphie. Mais là, il se trouva épuisé. Les injustices et les souffrances endurées par ses compatriotes et lui, avaient anéanti sa vigueur, et il mourut le cœur brisé, en proie au plus affreux désespoir.

LIVRE PREMIER.

Voici la forêt primitive.

L'épinette élancée à la dent corrosive,
A la barbe de mousse, aux vêtements tout verts,
De gigantesques pins, la tête au sein des airs,
Se tiennent là debout, voix tristes, prophétiques
Qui rappellent les temps des Druides antiques ;
Se tiennent là debout, échos harmonieux,
De ces chants d'autrefois qui faisaient route aux cieus ;
Tandis que l'Océan, du fond des vastes ondes,
Sortant, en grommelant, de ses grottes profondes,
Parle : et bien tristement, en accents désolés,
Répond de la forêt aux soupirs étranglés.

Voici la forêt primitive.

Mais où sont-ils, ceux-là qui près de cette rive,
Sous ces ombrages verts, bondissaient tout d'un cœur
Comme bondit le cerf à la voix du chasseur ?
Où donc est le village aux toits couverts de chaume,
Des bons Acadiens le foyer, le royaume,—
De ces cultivateurs dont la vie et les jours
Des fleuves bienfaisants avaient l'aimable cours,
Assombris quelquefois d'une ombre passagère,
Mais réfléchant toujours le ciel et sa lumière ?
La désolation étend son lourd manteau
Sur ce sol bien-aimé, naguère encor si beau ;
Hélas ! ils sont partis pour un lointain rivage,
Ces pauvres gens broyés au contact de l'orage,
Et rien ne reste d'eux, non, rien n'est demeuré
Que la tradition.... de ce que fut Grand-Pré !

Vous qui croyez encore à la vertu sur terre,
A cette affection pure, vive et sincère,
Qui patiemment souffre et porte son émoi,
Qui dans le dévouement de la femme avez foi,
Ecoutez le narré que du soir à l'aurore,
Les pins de la forêt, tristes, chantent encore,
C'est un lai tout d'amour, un lai bien douloureux
De l'Acadie—un jour le foyer—des heureux !

I.

Du bassin de Minas sur le charmant rivage
S'asseyait de Grand-Pré le tout petit village,
Eloigné, retiré, tranquille dans son coin,
Dans un vallon fertile, et qu'on voyait de loin.
Vers l'orient, des prés d'une immense étendue
Dominait l'horizon jusqu'à perte de vue ;
Aussi le gai village avait-il nom Grand-Pré,
Et son nombreux bétail, pâturage assuré.
Par ses fermiers construit, non sans grandes fatigues,
D'un côté s'élevait un fort rempart de digues
Qui venait mettre un frein à la fureur des flots,
Mais à certaine époque en recevait les caux ;

Pour mieux les accueillir on ouvrait les écluses,
 Et sur le sol alors on les voyait diffuses.
 Le midi, l'occident, contenaient des vergers ;
 Des champs de blé, de lin, de rians potagers
 Sans haie, et sans contrainte envahissaient la plaine,
 En faisant du village, un seul et grand domaine.
 Vers le nord Blomidon et ses vieilles forêts
 Élançaient vers les cieux leurs antiques sommets,
 Entourés des brouillards du puissant Atlantique
 Qui sur le beau vallon dressaient leur tête épique,
 Mais ne descendaient pas de leur trône éolien.
 Parmi ses fermes, là, le village Acadien
 Reposait. Ses maisons étaient toutes solides ;
 De maronnier, de chêne en étaient les absides,
 Ainsi qu'en Normandie, au temps du roi Henri,
 Les paysans normands bâtissaient leur abri.
 Le chaume, à ces maisons, seul servait de toiture ;
 Des pignons en saillie, à large crénelure,
 Surplombant tout massifs l'étage inférieur,
 Donnait à chaque porche et l'ombre et la fraîcheur.
 Là, pendant de l'été les tranquilles soirées,
 Quand le soleil couchant de ses teintes dorées
 Éclairait tout autour le village, et de feux
 Brillantait à la fois girouettes et cieux,
 Dans la rue on voyait filles et ménagères
 En hauts bonnets bien blancs, portant jupes légères
 De couleur écarlate, ou verte, ou bleue enfin,
 La quenouille en avant, toutes filer le lin
 Pour métiers et rouets, dont le bruit des navettes
 Se mêlait au dehors au frou-frou des causettes.
 Soudain, si s'approchait lentement le curé,
 Les enfants suspendaient leurs jeux de leur plein gré,
 Pour baiser cette main qui dans les jours de fête
 Pour les bénir toujours s'étendait sur leur tête.
 Filles, femmes, garçons se levaient tour à tour
 Devant lui, lui disant : "Heureuse fin de jour !"
 Puis revenaient des champs, après travaux d'Hercule,
 Les laboureurs. Déjà pointait le crépuscule ;
 Et du clocher bientôt résonnait l'angelus
 Chantant dans tous les cœurs : "*Oremus ! Oremus !*"
 Et comme un doux encens s'élevait du village
 De cent foyers divers la fumée en nuage.
 Ainsi vivaient en paix, dans ce village obscur,
 Ces bons Acadiens au cœur candide et pur,
 Aimant Dieu, des tyrans sans les terreurs chroniques,
 Et sans l'envie aussi, vice des républiques.
 A leurs portes n'ayant serrures, ni verroux,
 Mais leurs foyers ouverts comme leur cœur à tous ;
 Là le plus riche était sans aucune arrogance,
 Et le plus pauvre, lui, vivait, dans l'abondance !

Assez près du bassin de Minas, et non loin
 Du village, vivait dans un charmant recoin,
 Le plus riche fermier de Grand-Pré, de la plaine
 Sous ce nom bien connu Benoit Bellefontaine.
 Le bon fermier avait pour tenir sa maison

Une charmante enfant de cœur et de raison.
 Doux trésor de son père, orgueil de son village,
 La belle Evangéline en était la plus sage.
 L'homme avait vu déjà soixante et dix hivers ;
 Mais sur son front les ans avaient passé légers ;
 Vigoureux, vert encor, de robuste charpente,
 Dans la vie, il marchait sans en sentir la pente.
 C'était un chêne altier couvert de flocons blancs,
 Mais portant jusqu'au ciel ses bras toujours puissants.
 Avec dix-sept printemps, déjà formée, et belle,
 Délicieuse à voir était la jouvencelle ;
 Ses grands yeux étaient noirs, bruns et longs ses cheveux,
 L'incarnat de sa joue avait l'éclat des cieux,
 Et son haleine était aussi fraîche que pure.
 Au temps de la moisson, loraque de courbature
 Tombaient les moissonneurs de fatigue accablés,
 Quand elle allait vers eux, bluet parmi les blés,
 Pour étancher leur soif, leur porter flacons d'*ale*
 Brassée à la maison, oh ! Dieu, qu'elle était belle !
 Plus ravissante encore elle était cependant
 Le Dimanche matin, quand le son redondant
 De la clochette sainte appelait à la messe
 La congrégation, et hâtait sa vitesse ;
 Quand au seuil de l'autel, après son *asperges*,
 Le bon curé disait un "*Orate fratres*,"
 Et de l'hysope à tous en jetant l'eau bénite
 Purifiait leurs cœurs selon le sacré rite.
 Tout le long de la rue alors elle passait
 En tenant à la main missel et chapelet ;
 Portant bonnet normand de blancheur sans pareille,
 Jupe bleue, et toujours longues boucles d'oreille :
 Bijoux d'or apportés de France au temps jadis,
 De la mère à la fille en souvenir transmis.
 Mais son visage avait un éclat plus céleste,
 Une beauté plus pure, et bien plus manifeste
 Alors que confessée, au retour du saint lieu,
 Sereine, elle gardait comme un reflet de Dieu.
 Qui la voyait passer au sortir de l'église,
 Croyait alors entendre une musique exquise.

Sur le versant d'un mont qui dominait la mer,
 Solidement bâtie et de chêne et de fer
 La maison du fermier paraissait grande et belle,
 A sa porte un platane y faisait sentinelle.
 Le porche un peu grossier et rudement sculpté,
 Dans l'intérieur avait bancs de chaque côté ;
 Garni de chevrefeuille et d'épine fleurie
 Un sentier laissait voir le verger, la prairie.
 Sous le large platane, à l'abri d'un auvent,
 Étaient ruches à miel, comme on en voit souvent
 Dans les lieux éloignés du bruit et du tapage ;
 De la vierge l'auvent couvrait la sainte image.
 Un peu plus bas était le puits avec son sceau,
 Qu'une chaîne de fer retenait à fleur d'eau,
 On voyait près de là pour les chevaux un auge,
 Et non loin de ses bords le pourcean qui patauge.

Au nord, disséminés étaient la basse-cour,
 Les granges, les hangars tous établis là pour
 Abriter la maison contre les vents, l'orage,
 L'ouragan de l'hiver et son devergondage.
 Là se trouvaient mêlés, sous un commun abri,
 Et l'antique charrue, et la herse, et le cric,
 Et les parcs à brebis ; mon Dieu ! que vous dirai-je ?
 Tout ce qui d'une ferme est enfin le cortège.
 Dans son harem ailé là gloussait le dindon,
 Le coq se pavait, jouait de l'espadon,
 Ou bien de son gosier jetait ce cri de guerre
 Qui chez Pilate un jour fit tressaillir Saint Pierre.
 Ces granges en amas formaient presque un hameau,
 Un toit de chaume épais les préservait de l'eau
 Surplombant le pignon ; un escalier rustique
 Conduisait aux greniers tout au haut de l'attique.
 Là vivaient gentiment, roucoulant leurs amours,
 Ces pigeons diaprés époux-amants toujours,
 Tandis qu'à tous les vents, ivres de leur démenée,
 Girouettes allaient en chantant l'inconstance.

Ainsi vivait en paix avec le monde et Dieu
 Le fermier de Grand-Pré sur ce bien franc-allen,
 Ayant pour régisseur sa chère Evangéline.
 Et plus d'un jeune homme lançait à la sourdine
 Sur la belle, à l'Eglise, en ouvrant son missel,
 Un regard amoureux, tout de feu, tout de miel.
 Il s'estimait heureux, bonheur qui se dérobe,
 Celui qui la frôlant pouvait toucher sa robe !
 Maint prétendant venait à sa porte le soir,
 Et lorsqu'ayant frappé, désireux de la voir,
 Il écoutait le son de ses pas . . . le tanguage
 Du tic-tac de son cœur faisait bruit davantage ;
 Ou lorsque du village arrivait le grand jour,
 Quand de son saint patron on fêtait le retour,
 Au milieu de la joie il reprenait courage,
 Pour lui dire en dansant propos de doux servage ;
 Mais tous ces propos-là glissaient inaperçus,
 Et du seul Gabriel les soins étaient reçus.
 Du forgeron Basil, Gabriel Lajeunesse
 Était fils. Or Basil, nargue de sa rudesse,
 Honoré de chacun n'était pas du fretin,
 C'était dans le village un homme, — un homme enfin ;
 Car, voyez-vous, depuis l'origine du monde,
 L'état de forgeron n'est pas état qu'on fronde,
 Le peuple estime en lui la gloire du labeur,
 Du labeur qui rend l'homme et plus sage et meilleur.
 Basil était l'ami de Benoît. Dès l'enfance
 Leurs jeunes rejets avaient l'accoutumance
 De vivre et de jouer ainsi que frère et sœur ;
 Père Félicien, pédagogue et pasteur,
 Leur enseignait alors ce qu'apprend le jeune âge,
 L'alphabet, le plain-chant et guère d'avantage,
 Le tout bien entendu dans un même bouquin.
 Mais l'alphabet appris, et le chant du lutrin
 A peu près bien chanté, comme lapins au gîte

Vers la forge en courant les enfants filaient vite.
 Là, muets, près la porte ils regardaient tous deux
 Basil le forgeron de tous leurs jeunes yeux,
 Marchant, les chers petits, de surprise en surprise,
 En le voyant sans peur oser ferrer la grise,
 Ou bien tordre le fer comme un serpent de feu
 Pour lover la charrette, ou radoubier l'essieu.
 En automne souvent, par un soir de mystère,
 Quand la forge semblait déborder de lumière,
 Que perçait à travers chaque fente en rayons
 Du fer incandescent les constellations,
 Ils se tenaient tous deux chaudement, en extase
 Dans un coin au dedans, en suivant chaque phase
 Du soufflet monstrueux qui hurlait haletant,
 Et quand de haleter il cessait un instant,
 Les enfants, en voyant voltiger l'étincelle,
 Disaient c'est une nonne allant à la chapelle.
 Souvent pendant l'hiver, dans les jours les plus beaux.
 Ils filaient dans la plaine assis sur des traîneaux.
 Plus souvent, au printemps, ils grimpaient dans les granges
 Cherchant au fond des nids ces cailloux bien étranges
 Qu'apporte l'hirondelle à son retour des mers,
 Pour redonner la vue à ses petiots bien chers.
 Heureux était celui qui trouvait dans son zèle
 Le caillou précieux au nid de l'hirondelle !
 Ainsi roula les temps, et roulèrent les ans,
 Et les jeunes enfants devinrent jeunes gens.
 Lui, vaillant gars, avait une figure ouverte
 Qui faisait présager un bon et grand cœur, certe ;
 Elle, était une femme, et d'un bon numéro !
 " Le rayon du soleil de saint Eulalie ! "
 Ainsi l'appelait-on, car c'était la croyance
 Des fermiers, que c'était ce soleil de jouvence
 Qui surchargeait de fruits les arbres des vergers,
 Et faisait arriver à bien les potagers ;
 Elle aussi donnerait la joie et l'abondance
 Au foyer d'un époux ; et plus d'une naissance !

II.

L'été n'existait plus que comme un souvenir,
 Déjà venaient ces nuits longues à n'en finir.
 A travers l'air de plomb des oiseaux de passage
 Se frayaient un chemin au plus haut du nuage,
 Cherchant un ciel plus doux avec ce rare instinct
 Qui pour les mieux guider rend leur œil si distinct.
 Dès longtemps les moissons enrichissaient les granges,
 Et les arbres des bois dans des luttes étranges
 Avaient maille à partir avec les vents fougueux,
 Comme autrefois Jacob avec l'ange des cieux.
 Tout enfin présageait par mille et un indices
 D'un hiver rigoureux les longs et durs sévices.
 L'abeille prévoyante avait fait de son miel
 Ample provision pour cas éventuel,
 Et le coureur des bois assurait par avance
 Que l'hiver serait froid et de rude endurance,

Parce que, disait-il, jamais renards, blaireaux
 N'avaient eu comme alors vêtements aussi chauds.
 C'est ainsi que s'ouvrait la campagne d'automne,
 Pleine d'enseignements, mais n'effrayant personne.
 Puis vint cette saison qui précède l'hiver,
 L'été de la Toussaint aux Acadiens cher !
 L'air était imprégné de lumières rêveuses,
 La feuille se couvrait de teintes chaleureuses,
 Le paysage enfin, tout pimpant à nouveau,
 Semblait reprendre vie aux portes du tombeau.
 La paix s'établissait sur la terre et sur l'onde,
 Tous les sons à l'envi s'accordaient à la ronde.
 Des enfants à leurs jeux s'amoindrissait la voix,
 Le cri du coq était moins aigu qu'autrefois,
 Avec plus de bémols geignait la tourterelle,
 Et dans l'air endormi son compagnon fidèle
 De son aile n'osait hâter le mouvement
 Pour venir, à huis clos, lui parler sentiment.
 Tout était adouci, mis sous une sourdine
 Comme un aveu d'amour qui, muet, vous fascine ;
 Et de gloires sans nombre écartant l'appareil,
 Digne et majestueux le beau, le grand soleil
 D'un oeil perlé d'amour disait bonsoir au monde :
 Cependant que de feux brillants ruisselait l'onde,
 Que chaque arbre des bois scintillait vêtu d'or
 Comme l'arbre sacré, du Persan le trésor ;
 Seulement le Persan ne revêt le platane
 Que de bijoux d'emprunt, d'or ou de filigrane,
 Tandis que le soleil de ses larges splendeurs
 Illuminait l'espace et doublait ses grandeurs.

Du repos, de la paix, voici maintenant l'heure,
 La douce affection au foyer redemeure.
 De sa chaleur le jour a quitté les fardeaux,
 L'étoile au ciel paraît, et rentrent les bestiaux.
 Frappant le sol du pied, leurs longs cols l'un sur l'autre,
 Ils sont jà près du toit où le cochon se vautre,
 De leurs naseaux, gonflés aspirant la fraîcheur.
 Fière de son grelot, fière de sa blancheur,
 Fière du beau ruban, cachet de son office,
 En tête du troupeau vient après la génisse,
 Bijou d'Évangéline à pas lents, doucement,
 Comme si du devoir elle avait sentiment.
 Puis après le berger, de ces gras paturages
 Que la mer fait florir au bord de ses rivages,
 Ramenant au bercail ses nombreuses brebis
 Qui bêlent de plaisir à l'aspect du logis.
 Derrière le troupeau se tient le chien de garde,
 Son régent maintefois, toujours sa sauvegarde.
 Patient, plein d'instinct, et magnifique à voir,
 Sur la race bélante il maintient son pouvoir,
 De ses crocs harcelant la brebis nonchalante
 Et faisant dans les rangs rentrer l'impertinente !
 Au lever de la lune arrivent des marais
 Les charrettes des foin succombant sous le faix.
 Les chevaux de hennir en sentant l'écurie ;

Sur leurs crins se fait voir la blanche orfèvrerie
 Que produit la rosée, et qui brille le soir,
 Tandis que sur leur dos, en forme de sautoir,
 Grandes licous de bois aux rouges garnitures.
 Montrant de leur poitrail les vastes encolures,
 Majestueusement se balancent sur eux
 Comme oeillets cramoisis portant leur tête aux cieux ;
 Pendant que de la vache à l'énorme tétine
 Prend son cours dans des sceaux, rivière argentine.
 Et le mugissement des bœufs et des taureaux,
 Et le hennissement des juments, des chevaux,
 Se mêlèrent longtemps à des rires étranges
 Qui de la basse-cour montaient jusques aux granges.
 Puis à la fin les voix s'éteignirent piano,
 Un bruit sourd et strident fit retentir l'écho,
 La porte des communs fut barrée et fermée ;
 Et le silence fut comme à l'accoutumée !

Oiseusement assis dans un coin du foyer,
 Dans son large fauteuil était le vieux fermier,
 S'amusant à guetter au sein même de l'âtre
 Les singuliers conflits de la flamme bleuâtre.
 Derrière lui, hochant la tête, — sur le mur
 Se dessinait, fantasque, et dans le clair obscur,
 En traits accentués, sa longue silhouette,
 Qui dans l'ombre bientôt se perdait, la follette !
 Grossièrement sculptés, des visages de bois
 Du dos de son fauteuil s'élançaient à la fois
 Pour rire à la lumière, et faire des grimaces ;
 Aussi les plats d'étain happaient sur leurs surfaces
 Les éclats folichons que produisait le feu,
 Et de les réfléter semblaient se faire un jeu.
 Le bon vieillard chantait de sa voix chevrotante ;
 Par bribe, des noëls, ou bien quelque sirvante,
 Tels que dans le vieux temps en chantaient ses ayeux
 Dans leurs vergers normands, en devisant entr'eux.
 A côté de son père était Evangéline,
 Filant toujours, toujours le lin de sa bobine
 Pour le métier là-bas qui, muet dans un coin,
 De tant d'ardeur était l'impassible témoin.
 Et le bourdonnement du rouet monotone,
 Comme la cornemuse au loin qui s'époumonne,
 Accompagnait les chants décrépits du vieillard,
 Unissant leurs fragments mieux que ne l'eut fait l'art.
 Comme dans une église, alors que le chœur cesse,
 Sur les deux bas côtés, on entend à la messe
 Des bruits de pas confus, ou le prêtre à l'autel
 Disant un *oremus* en invoquant le ciel,
 Ainsi quand le vieillard cessait par intervalle
 Son chant, on entendait seul vibrant dans la salle
 Comme le bercement que produit un hamac,
 L'horloge qui faisait tic tac, tic toc, tic tac.

Tels ils étaient tous deux, quand à ne s'y méprendre
 Dehors un bruit de pas soudain se fit entendre,
 Puis le son du loquet de bois qu'on soulevait,

Et la porte s'ouvrit. Le vieux Benoît savait
 Par le pas mesuré de la lourde chaussure
 Qu'il allait de Basil voir la bonne figure;
 Evangéline aussi sentait à sa rougeur
 Qu'avec le forgeron entraît l'ami du cœur.
 "Soyez les bienvenus," de façon cordiale
 S'écria le fermier, les voyant dans la salle;
 "Sois le bienvenu, toi, Basil, ami bien cher,
 Et viens prendre ta place auprès de ce feu clair,
 Sur ce banc qui sans toi me paraît toujours vide;
 Et puis prends ton tabac, la pipe te déride,
 Car vois-tu, mon ami, je t'en donne ma foi,
 Et je te connais bien, tu n'es jamais plus toi,
 Jamais tu ne parais plus à ton avantage
 Que lorsque la fumée entoure ton visage."
 Prenant auprès du feu son siège incontinent,
 Lors répondit ainsi Basil au compliment:
 "Heureux Benoît! toujours il a le mot pour rire!
 Toujours le gai flonflon et l'excite et l'inspire!
 Il conserve toujours joyeuse et douce humeur
 Quand on pressent partout l'ouragan du malheur!
 On dirait chaque jour, Benoît Bellefontaine,
 Que d'un fer à cheval le sort te fait l'aubaine!"
 Et pour prendre la pipe à la braise du coin
 Par notre Evangéline allumée avec soin,
 Un instant s'arrêtant, il tira deux bouffées
 Dans le fourneau profond promptement échauffées,
 Et puis continua sombre tout en fumant:
 "Quatre longs jours se sont écoulés maintenant
 Depuis que les vaisseaux anglais sont dans la bouche
 Du Gaspereau mouillés; et, ce qui semble louche,
 Leurs canons sont braqués depuis ce temps sur nous.
 Quel est-il leur dessein?... Nul ne le sait: mais tous
 Devons nous assemler dès demain dans l'église
 Où du Roi le mandat en dernière analyse
 Doit être proclamé comme loi du pays.
 Cet ordre cause à tous nombreux et noirs soucis!"
 — "Pourquoi se faire ainsi des monstres par avance?"
 Répondit le fermier; "j'ai meilleure espérance:
 Peut-être en Angleterre ont-ils eu mauvais temps,
 Un hiver rigoureux, trop de pluie au printemps,
 Et que leurs blés alors ne pouvant leur suffire
 Ces vaisseaux sont ici pour en fournir l'empire.
 Or mes champs sont à sec, mais mes greniers sont pleins,
 C'est pain béni pour nous que de vendre nos grains!"
 — "Ah!" dit le forgeron en secouant la tête,
 "Hélas! dans le village on croit à la tempête!"
 Et puis sur le passé faisant triste retour:
 "On n'a pas oublié Louisbourg ni Beau-Séjour,
 Ni Port Royal," dit-il; — "et de gens un grand nombre
 Ont fui vers la forêt s'abritant sous son ombre,
 Attendant inquiets d'un esprit incertain
 Le destin que pour nous apportera demain.
 Pour s'assurer de nous avec plus de prestesse
 On nous a dépouillé d'armes de toute espèce,
 Et plus rien ne nous reste en ce jour de malheur

Que mon marteau d'enclume, et la faux du faucheur."
 Lors, le joyeux fermier, avec un gai sourire,
 A son ami Basil, ainsi riva son dire :
 " Ami, je te le dis, et c'est la vérité,
 Nous sommes tous ici bien plus en sûreté,
 Assiégés seulement par la mer—que nos dignes
 Forcent à reculer en dépit de ses brigues,
 Que ne l'étaient jadis nos bons et fiers ayeux
 Dans leurs solides forts, l'ennemi devant eux.
 Trêve donc aux soucis, chasses ce mauvais rêve,
 Que ton moral, ami, retrempé, se relève !
 Que le chagrin ici soit fait échec et mat,
 Car ce soir, cher Basil, c'est le soir du contrat !
 La grange et la maison toutes deux sont bâties
 Solidement et bien ; et de plus investies
 D'un fossé large et long entourant le grenier
 Où l'abondance asseoit pour un an son quartier.
 La grange et la maison sont des gars du village
 Et l'œuvre et le présent à ce jeune ménage.
 René Leblanc sera, vois-tu, bientôt ici
 Avec du papier blanc par lui bientôt noirci ;
 D'aussi tristes pensers ne soyons donc la proie,
 Et de nos chers enfants, tiens, partageons la joie."
 Comme près la fenêtre elle était à l'écart,
 Tenant de son amant la main et le regard,
 La douce Evangéline entendit son vieux père
 Et déjà rougissait, quand entra le notaire.

III.

Comme la rame active au sein de l'océan,
 Pliés, mais non brisés sous le poids de l'autan,
 Tels étaient du notaire et le port et la taille,
 Dans lesquels on voyait un reflet d'antiquaille.
 Des gerbes de cheveux jaunes comme safran
 Sur son cou descendaient en forme de ruban :
 De son front élevé noble était la structure,
 Sur un nez large et long, et de vaste envergure,
 Des lunettes de corne avaient un appui sûr,
 Le regard fier était intelligent et pur.
 Père de vingt enfants, il était le grand-père
 De cent petits enfants au moins sur cette terre,
 Qui de sa grande montre écoutaient le tic tac,
 Sur son genou dansant *ab hoc* et puis *ad hac*.
 Pendant quatre ans et plus, quand on était en guerre,
 Captif, et sous le poids cuisant de la misère,
 Il avait été mis dans un vieux fort français
 En un vilain cachot, comme ami des Anglais.
 Maintenant devenu plus prudent avec l'âge,
 Il avait pour amis les enfants du village,
 Car il leur racontait les faits du loup garou
 Venant dans la forêt la nuit, on ne sait d'où ;
 Et du gentil lutin, sortant d'une bouilloire,
 Qui venait aux chevaux donner lui-même à boire ;
 Et du Létiche,—enfant non baptisé,—qui fut
 A hanter les enfants forcé par Belzébuth ;

Et comment, à Noël, les bœufs dans leur étable
 Devaient entr'eux tous, comme on devise à table;
 Comment la fièvre tierce est réduite aux abois,
 De par Dame Arachné mise dans une noix;
 Du pouvoir merveilleux du trèfle à quatre feuilles,
 Et des fers à cheval, des fleurs de chevreuilles;
 Et du village enfin de tous les contes biens,
 Venus du bon vieux temps, du temps des vieux ayeux.
 Lors, de son siège au feu laissant la place vide,
 Basil le forgeron s'en vint d'un pas rapide
 Vers le nouveau venu, puis laissant là soudain
 Sa pipe, et lentement vers lui tendant sa main:
 "Père Leblanc, fit-il, que dit-on au village?
 De ces vaisseaux, sais-tu quel il est le message?"
 —"Compère, je ne sais," lui répondait Leblanc,
 "On en dit au village, et ça, de but en blanc,
 Tant et tant, que vraiment, c'est à n'y rien comprendre
 Cependant le dirai, ne crois pas, à tout prendre,
 Que ces vaisseaux pour nous annoncent un danger,
 Car nous sommes en paix, et qui pourrait songer
 A venir de ces lieux, employant l'artifice,
 Troubler le doux repos?... Où serait la justice
 Si semblable attentat s'accomplissait jamais?
 Quant à moi, pour ma part, je suis tranquille..." —"
 Nom d'un nom!" dit Basil de sa franchise rude:
 "Il vous fait beau parler justice et quiétude?
 Serons-nous donc toujours benêts, triple sabord!
 La justice ici-bas, c'est le droit du plus fort,
 Et si ces pierrots-là veulent nous faire peines,
 Du diable! s'ils prendront pour cela des mitaines?"
 Mais sans s'inquiéter de cet emportement
 Notre digne notaire a dit: "Assurément
 L'homme est injuste, mais Dieu! c'est une autre affaire
 La justice à la fin triomphe du mal faire,
 Et cela me rappelle une histoire, entre nous,
 Qui m'a bien consolé, lorsque, sous les verroux
 De Port-Royal, captif, j'étais, je le confesse,
 Fort mal hypothéqué dans cette forteresse."
 C'était du bon vieillard, il faut dire cela,
 Le narré favori, disons mieux, le dada
 Sur lequel il montait de façon subreptice
 Quand parfois ses voisins criaient à l'injustice.
 "Jadis il existait au cœur d'une cité
 Dont le nom, ne pourrais le dire, en vérité,
 Sur la place publique, une belle statue
 D'airain,—représentant la justice absolue,
 Au haut d'une colonne, ayant pour attribut
 La balance et l'épée,—emblème dont le but
 Était de dire à tous: La justice préside
 Sur les lois du pays, sur les cœurs.... et le vide.
 Les oiseaux cependant avaient bâti leurs nids,
 Dans la balance même, y logeant leurs petits
 En dépit de l'éclat scintillant de l'épée
 Que le soleil faisait briller par échappée.
 Mais dans le cours du temps il advint que les lois
 Mises sous le boisseau périrent à la fois:

Du droit, de l'équité la force prit la place,
 Le faible fut maté, le puissant fut rapace,
 Il régna sur le sol avec verge de fer
 Et fit de ce bas-monde un véritable enfer.
 Ce fut dans ce temps-là que dans noble demeure
 Un collier fut perdu. La perte était majeure;
 De perles, en effet, et de la plus belle eau,
 Il était, ce collier, et rien n'était plus beau.
 Or, un soupçon plana, comment ? ne l'imagine,
 Sur une pauvre enfant, une jeune orpheline
 Qui par malheur pour elle était dans la maison
 En ce moment servante; or, c'était trahison !
 On lui fit son procès de la belle manière,
 Et bref fut condamnée à mort la roturière !
 Et qui plus est, c'était la cour du Roi Pétaud,
 A faire pénitence au pied de l'échafaud
 Dressé sur le lieu même où, tout près de la nue,
 De la Justice en l'air s'élevait la statue.
 Comme en son innocence elle offrait au bon Dieu
 Son cœur, la pauvre enfant, à tout disant adieu,
 Voilà sur la cité que sévit un orage,
 La foudre en sa fureur déchirant le nuage,
 Tombe sur la statue en bronze, et jette à bas
 Les bassins, la balance arrachés à son bras.
 Or, dans l'un des bassins tout souillé d'eau croupie
 On trouva le collier dans le nid d'une pie."
 Au silence réduit, mais non pas convaincu,
 Basil le forgeron, sans s'avouer vaincu,
 Restait cependant coi, comme ferait un homme
 Qui voudrait bien parler, mais ne le peut en somme :
 Sur son visage donc ses pensers refoulés
 Se figèrent en masse en plis amoncelés,
 Comme pendant l'hiver on aperçoit les brumes
 Se figer sur la vitre en fantastiques plumes.
 Evangéline alors mit la lampe d'airain
 Sur la table, et le pot à couvercle d'étain
 Jusques à déborder elle l'emplit d'une *ale*
 Brune comme noisette, et bonne autant que belle,
 Fameuse pour sa force, et que dans tout Grand-Pré
 On eut ailleurs en vain cherché—c'est avéré;
 Tandis que, dénouant son rouleau, le notaire
 En tira ses papiers, et prit pour corollaire
 Son encrier en corne, aux deux jeunes fiancés
 Expliquant la matière en discours fort sensés,
 Et magistralement d'une main ferme et sûre
 Ecrivit le contrat, faisant nomenclature
 De la dot en troupeaux de brebis, de bétail,
 N'omettant pas enfin le plus petit détail.
 Bientôt tout fut complet, bien écrit, sans surcharge,
 Et le sceau de la loi resplendit sur la marge
 Comme un soleil levant; de sa bourse en chamois,
 En argent ayant cours, en écus à la croix
 Lors le fermier jeta sans façon sur la table
 Trois fois du bon vieillard l'honoraire équitable,
 Et sur ce, le notaire à l'instant se levant,
 Bénit les jeunes gens, à leur bonheur buvant,

Puis de l'*ale* moussense en essuyant l'écume,
 Il remit en leur place encrier, papier, plume,
 Prit son chapeau, sa canne, et solennellement
 Empochant son argent, salua gravement,
 Et partit; cependant que chacun à distance
 Assis près du foyer s'inclinait en silence.
 Le notaire parti, sans se faire prier
 Evangéline alla retirer l'échiquier
 Du coin, et le plaça, selon son habitude,
 Entre les deux amis. Le jeu, disons l'étude,
 Commença promptement; mais dans ses vifs combats,
 Et Benoît et Basil onc n'avaient altercas,
 Chacun d'eux fort gaiement narguait son adversaire
 De chaque coup heureux qu'il n'avait pas su faire.
 Pendant ce temps, à part, étaient nos amoureux,
 Ivres de leur bonheur, et devisant entr'eux,
 Suivant avec émoi le lever de la lune,
 Scintillant sur la mer, en argentant la dune;
 Admirant tour à tour les différents effets
 Que sur les flots au loin produisaient ses reflets;
 Silencieusement contemplant les étoiles,
 Dans les champs de l'espace ils les virent sans voiles
 Une à une montrer à la nuit leurs appas,
 Les étoiles!... du ciel ces "Ne m'oubliez pas!"

Ainsi fut la soirée.—A neuf heures précises
 La cloche du beffroi parmi les brumes grises
 Se dandinant, sonna. C'était le couvre-feu;
 Et chacun se leva, chacun se dit adieu.
 Tandis qu'Evangéline, elle, faisait escorte,
 Bien des vœux de "bon soir!" se firent sur la porte,
 Qui de la jeune fille allèrent droit au cœur
 Epancre doucement la joie et le bonheur.
 De l'âtre on enterra les tisons sous la cendre,
 Le silence au logis dès lors se fit entendre;
 Sous les pas du fermier cependant l'escalier
 Un moment craqua, mais ce bruit fut le dernier;
 Evangéline était légère comme une ombre,
 Et quand elle passa par le corridor sombre
 Qu'illuminait ses yeux bien plus que son flambeau,
 Pour regagner sa chambre, un gentil nid d'oiseau,
 On ne l'entendit pas. Simple était la chambrette,
 Avec ses rideaux blancs, et sa blanche toilette;
 Un énorme bahut, à gothique fermoir,
 A rayons spacieux, luisant comme un miroir,
 En était l'ornement; c'était, on le devine,
 Le garde-magasin de choix d'Evangéline;
 Là se trouvait de linge un magnifique lot,
 Tout tissé de sa main, oui c'était là la dot
 Qu'apportait au mari la jeune ménagère;
 Bien plus solide dot que richesse éphémère,
 Car l'amour du travail, lorsque vient le malheur,
 Survit à la fortune, et peut rendre au bonheur.
 Bientôt elle éteignit sa lampe. La lumière
 De la lune filtrait éclatante et légère
 A travers la chambrette,—et sans savoir pourquoi,

La jeune Evangéline en reçut de l'émoi,
 Et son cœur se gonflant sous l'occulte influence
 Du flambeau de la nuit, en subit la puissance,
 Comme on voit frissonnant le superbe Océan
 Sur cet orbe attractif modeler son élan.
 Qu'elle était belle à voir, oh ! oui, qu'elle était belle,
 Quand elle était debout, la douce jouvencelle !
 Ses blancs petits pieds nus sur le parquet luisant
 Eclairé par la lune au reflet caressant !
 Elle se doutait peu, l'enfant toute simplette,
 Que d'en bas Gabriel guettait sa silhouette,
 Cependant ses pensers étaient pour son amant,
 Et ces pensers d'amour, je ne dirai comment,
 En son âme éveillaient tendre mélancolie
 Qui passait froidement sur sa joie affaiblie,
 Comme on voit sur la lune un nuage parfois
 Assombrir pour un temps et la plaine et les bois.
 Sur le ciel néanmoins elle portait sa vue,
 Quand elle vit vainqueur dans l'immense étendue
 L'astre des nuits sortir serein et plein d'éclat
 Des replis d'un nuage, et briller d'un blanc mat,
 Ayant au loin laissé jusqu'au plus léger voile,
 A sa suite entraînant radiense une étoile,
 Comme dans ces vieux temps favorisés du ciel
 Sortit suivant Hagar, seul, le jeune Ismaël !

IV.

Le lendemain matin de Grand-Pré le village
 Ruisselait de soleil ; les vaisseaux à l'ancrage
 Au bassin de Minas, sous l'aile du zéphir,
 Dans l'air tout parfumé, miroitaient de plaisir.
 Depuis longtemps déjà le marteau de l'enclume
 Avait à coups pressés mis en fuite la brume.
 Maintenant arrivaient du pays d'alentour,
 Des fermes, des hameaux, en se disant bonjour,
 De joyeux paysans, en habits de dimanche,
 Laisant vibrer dans l'air leur gaité vive et franche,
 Venant de tous côtés des points de l'horizon,
 En charrette glissant sur l'humide gazon ;
 Et se réunissant deux à deux ou par groupe,
 Pour tantôt deviser, tantôt fêter la coupe.
 Longtemps avant midi tous les bruits du travail
 Avaient cessé ; chacun assis sous le vantail
 De sa porte, riait, caquettait à son aise,
 Traitait ses voisins, car, soit dit par parenthèse,
 Chaque maison était une auberge à Grand-Pré,
 Où d'être bien reçu l'on était assuré ;
 Tout était en commun dans ce simple village,
 Et d'accueillir chacun en frère était l'usage.
 Cependant sous le toit de Benoit le fermier
 On eût dit tout encor bien plus hospitalier ;
 C'est que l'hôtesse là, c'était Evangéline,
 Au sourire énivrant, à la grâce divine,
 Qui vous offrait la coupe avec un mot du cœur,
 Si, que chacun croyait y puiser le bonheur.

Pour dôme ayant le ciel, le verger pour murailles,
 En plein air s'étalait le repas des fiançailles.
 Là, sous l'ombre du porche, étaient chacun assis
 Le prêtre et le notaire; et puis les deux amis,
 Le forgeron Basil, Benoit Bellefontaine.
 Non loin des ces derniers, raclant à perdre haleine,
 Près du pressoir, était le violon Michel,
 Tout flamboyant de joie et d'un gilet bleu-ciel.
 Les fréquents changements et d'ombre et de lumière
 Juaient sur ses cheveux de façon singulière,
 Ces pauvres cheveux blancs, se démenant au vent,
 Faisaient au vieux bonhomme une tête à l'évent,
 Sous laquelle brillait une trogne assez ronde,
 Comme un charbon ardent, ardents et rubiconde.
 Le bon vieillard chanta plus d'un gai cotillon
 Sur son affreux crin-crin, et puis le carillon
 De Dunkerque, et puis l'air: "J'ai vu la Boulangère!"
 Ne se reposant que pour faire emplir son verre,
 Ou bien se gorger d'ale à cœur joie, à pleins pots,
 Et puis à tout moment, avec ses gros sabots,
 Huché sur la tonnelle, il battait la mesure,
 Et gaïement, follement, tournoyaient d'aventure
 Sous l'ombre du verger, ruisselants de sueur,
 Jeunes et vieux ensemble, et tous de si bon cœur!
 Evangéline était la plus belle des filles,
 Gabriel le plus beau parmi tous ces bons drilles!

Ainsi gaïement passa la moitié de ce jour,
 Mais voilà que soudain retentit le tambour,
 Que du haut du beffroi lente tinta la cloche
 Allant dire à chacun, au plus loin, au plus proche,
 Il est temps de partir; ce qui fait que dans peu
 Tout le village fut dans la maison de Dieu.
 En dehors de l'église, et dans le cimetière
 Les femmes attendaient, de couronnes de lierre
 Entourant la paroi des modestes tombeaux.
 Puis en rangs arriva la garde des vaisseaux,
 Au milieu des enfants, des femmes du village
 S'avancant, se frayant crânement un passage;
 Puis au bruit des tambours s'ouvrit le lourd portail
 Dont se ferma sur eux bientôt chaque vantail;
 Et la foule attendit dans un profond silence.
 Cependant vers l'autel le Commandant s'avance,
 Et du royal mandat montrant l'autorité
 De ses sceaux revêtu: "De par Sa Majesté
 A laquelle," dit-il, "vous devez allégeance,
 Vous êtes tous ici convoqués, et d'urgence.
 Le Roi fut bon pour vous, pour vous il fut clément,
 Et vous savez très bien à ses bontés comment
 Vous avez répondu!... Pour moi, mon caractère
 Répugne à des rigueurs, je ne saurais le taire;
 Aussi m'est-il bien dur le pénible devoir
 Qu'aujourd'hui j'accomplis, car je sais concevoir
 Vos peines; mais je dois, soldat, baisser la tête,
 Et du Roi dire à tous et l'ordre et la requête:
 A savoir que vos fiefs, vos terres, vos maisons,

Votre bétail aussi, vos granges, vos moissons,
Tous vos biens, en un mot, quelque soit leur nature,
Sont saisis, confisqués, et ce, pour forfaiture ;
Que vous-mêmes enfin, quittant à tout jamais
Ce village, ces prés, ces vergers, ces forêts,
Vous soyez transportés tous de cette province
Dans de nouveaux pays, c'est le plaisir du Prince !
Dieu veuille que soumis, en fidèles sujets,
Vous y viviez long-temps heureux et dans la paix !
Et maintenant du Roi selon l'ordre suprême
Vous êtes prisonniers, et dès ce moment même !"

Comme par un beau calme, au solstice d'été,
Un ouragan s'élève, et soudain agité
Par le vent, fait pleuvoir les grêlons et la foudre,
Brise, abat les épis, et réduit tout en poudre,
Et cachant le soleil, éparpille à la fois
La feuille des forêts et le chaume des toits,
Tandis que les troupeaux, effrayés par l'orage,
À briser leur enclos s'acharnent avec rage,
Ainsi sur cette foule, ivre de son malheur,
Soudainement tomba la voix de l'orateur.
Un moment il se fit un effrayant silence,
Puis monta comme un chœur de sublime souffrance,
Et d'un élan commun, tels agneaux au bercail,
Chacun de se ruer soudain sur le portail.
Inutiles efforts ! inutile espérance !
Lors des cris de douleur, d'indicible endurance,
De farouches jurons inconnus en ce lieu
Résonnèrent vibrants dans la maison de Dieu.
Puis pardessus les flots dominant la tourmente,
Comme un énorme espar sur la mer aboyante,
Surgit, les bras croisés, le forgeron Basil,
Le visage empourpré, qui fronçant le sourcil :
"A bas !" s'écria-t-il, "les tyrans d'Angleterre,
Nous ne leur devons rien, — si ce n'est la misère !
D'allégeance envers eux n'avons fait le serment !
Mort à ces vils soldats qui cauteleusement
Viennent nous dérober, les maudits insulaires !
Nos troupeaux, nos moissons, les foyers de nos pères !"
Il en eût dit bien plus, si la main d'un soldat
En le foulant aux pieds n'eût mis fin au débat.

Au milieu de la lutte, et des flots de colère,
Soudainement on vit du fond du sanctuaire
S'avancer à pas lents père Félicien ;
Grave était son aspect, grave était son maintien,
Son front sévère, quand de sa main respectée
Il commanda silence à la foule ameutée,
Et d'une voix émue, et d'un ton solennel
À son peuple il parla des marches de l'autel,
Comme du haut du mont le Seigneur à Moïse
Prescrivit ses décrets pour la terre promise :
"Que faites-vous, enfants ? quel vertige honteux
S'est emparé de vous, et vous rend furieux ?
Aurai-je donc passé toute mon existence

A vous prêcher en vain l'amour, l'obéissance !
 Enfants, est-ce donc là le fruit de mes labeurs
 Et des instructions que semai dans vos cœurs !
 Avez-vous oublié le bon Dieu, notre père ?
 Sa maison, mes enfants, est un lieu de prière
 Et vous la profanez par de sauvages cris,
 Et vous la profanez devant ce crucifix !
 Du haut de cette croix Jésus-Christ vous contemple !
 Mes frères, mes enfants, vous êtes dans son temple ;
 Dans ses yeux pleins d'amour, voyez que de douleur !
 L'entendez-vous crier : " Père, pardonnez-leur !"
 Répétons, mes enfants, répétons sa prière,
 Répétons avec Christ : " Pardonnez-leur, ô Père !"
 A ces mots du curé tout le peuple à genoux
 Se prosterna contrit, disant : " Pardonnez-nous,
 Seigneur ! pardonnez-nous nos péchés, nos misères,
 Et détournes de nous le poids de vos colères !"
 Et puis après cela vint l'office du soir,
 La résignation fit place au désespoir.
 Des cierges allumés la clarté symbolique
 Rayonna sur l'autel, on chanta ce cantique :
" Miserere Deus, miserere nobis,"
 Puis l'*Ave Mariâ*, puis le *De profundis*,
 Et la voix du curé, sympathique et fervente,
 Porta l'émotion où régnait l'épouvante ;
 Et tous les assistants, unis dans un seul vœu,
 Dans un vœu de pardon, comme Elijah vers Dieu,
 S'élevèrent d'un cœur repentant et sincère
 Dans le recueillement d'une sainte prière.

Pendant ce temps des bruits sinistres de malheur
 Circulaient dans Grand-Pré qu'ils convraient de doule
 Les femmes, les enfants erraient dans chaque rue,
 De maison en maison faisant le pied de grue.
 La douce Evangéline, elle, se tint long-temps
 Sur le seuil de la ferme en escomptant le temps,
 Faisant avec sa dextre éventail à sa vue,
 Elle guettait de loin du fermier la venue ;
 Car du jour le soleil annonçait le déclin,
 Et ses rayons couvrant de Minas le bassin
 Se reflétaient brillants au-dessus du village
 Et produisaient l'effet d'un merveilleux mirage,
 Rendant du paysan le chaume tout doré,
 Et blasonnant de feux les vitraux de Grand-Pré.
 Le couvert au dedans est posé sur la table,
 Voyez ! la nappé est mise, et d'un blanc admirable !
 Là le pain de froment, un peu plus loin le miel,
 Puis le grand pot d'étain plein d'*ale* ou d'hydromel,
 Puis, nouvellement fait de crème et de laitage,
 Et frais sorti du moule, un excellent fromage ;
 En tête de la table, et faisant face au seuil
 Du logis, de Benoît est le vaste fauteuil.
 Evangéline donc attendait ainsi l'heure
 Du retour du son père au seuil de sa demeure,
 Tandis que le soleil, se couchant radieux,
 Sur les arbres, les monts, et les flots onduleux,

Partout rendait le jour à chaque instant plus sombre :
 Oh ! sur *Évangéline* aussi descendait l'ombre,
 Et des près de son âme un céleste parfum
 De charité, d'amour, montait, et pour chacun.
 D'elle-même oublieuse, elle fut au village,
 Par ses bons soins, de tous relever le courage,
 Quand les femmes en pleurs allaient d'un pas trainard
 Regagner leur foyer, car il se faisait tard,
 Emmenant leurs enfants, et cela non sans peine,
 Leurs enfants fatigués, à la brûlante haleine !
 Et le grand soleil rouge entouré de vapeurs
 Se perdit dans l'espace, et voila ses splendeurs,
 Tandis que l'*angelus* au-dessus du village
 Tintait doucement, et mourait sur la plage.

Cependant au milieu des ombres de la nuit
Évangéline fut à l'église, et sans bruit
 En dehors, en dedans épiant à distance,
 Elle n'entendit rien,—non rien que le silence.
 Jusqu'à ce que, cédant à son émotion,
 De sa bouche sortit cette exclamation :
 "Gabriel ! Gabriel !..." Mais à sa voix tremblante
 L'écho seul répondit, enfantant l'épouvante !
 Et nulle voix ne vint des tombeaux de la mort,
 Du tombeau des vivants ne vint aucun effort.
 Lentement à la fin la pauvre jeune fille
 Regagna le foyer où vivait sa famille,
 Hier bien joyeux, mais triste et veuf aujourd'hui,
 Où seule elle existait,—seule avec son ennui.
 Le feu couvait encor, sous les cendres de l'âtre,
 Et laissait échapper une lueur bleuâtre
 Qui se mouvait à peine, et vite s'éclipsait.
 Le souper non touché sur la table restait.
 Chaque chambre était vide, et triste, et solitaire,
 Et semblait recéler la terreur, le mystère.
 Ses pas hier encor qui glissaient si légers
 Sur le parquet, semblaient éveiller des dangers.
 Au profond de la nuit, et de son noir arcane,
 La pauvre *Évangéline* ouït sur le platane
 Anprès de la fenêtre un grand bruit : c'était l'eau
 Qui pesante tombait sur les feuilles par scean,
 Et puis l'éclair brilla, puis la voix du tonnerre,
 Qui suivit grandiose en ébranlant la terre,
 Vint lui parler de Dieu,—de Dieu le créateur
 Qui gouvernait le monde,—et qui pour le pécheur
 Permit que sur la croix, sacrifice sublime !
 Mourût son divin fils pour expier le crime !
 Puis elle se souvint de maint et maint narré
 Qu'elle avait entendu du curé de Grand-Pré,
 Et qui tous faisaient voir du bon Dieu la justice,
 Et comme à l'innocent il fut toujours propice ;
 Et son âme tremblante un peu se rassainit,
 Et calme, jusqu'au jour la pauvre enfant dormit.

V.

Quatre fois sur Grand-Pré, devenu solitaire,
 Le soleil déversa ses torrents de lumière ;
 Quatre fois il s'en fut, flambeau mystérieux ;
 Dans le vaste océan renouveler ses feux ;
 Pour la cinquième fois quand il vint à paraître
 Déjà le coq avait, en l'absence du maître,
 En chantant tout joyeux son gai coricoco,
 De la ferme éveillé les filles et l'écho,
 Quand en procession, triste et silencieuse,
 Traversant la vallée, hier encore heureuse,
 Les femmes des hameaux, des fermes d'alentour
 Descendirent en foule à ce réveil du jour,
 Conduisant vers la mer, en de lourdes charrettes,
 Leurs effets de ménage, et leurs pauvres couchettes,
 S'arrêtant, et cherchant en arrière à revoir
 Ces foyers bien-aimés qu'on ne devait plus voir,
 Avant que le chemin, en tournant sur lui-même,
 Ou le bois, ne rendit vain cet adieu suprême ;
 Tandis que leurs enfants, en excitant les bœufs,
 De fragments de joujoux se créaient nouveaux jeux.

Enfin du Gaspereau les voilà sur la plage.
 Pêle-mêle on y met leurs effets de ménage,
 L'un sur l'autre entassés. Tout le jour les bateaux
 N'eurent qu'un va-et-vient du rivage aux vaisseaux,
 Des vaisseaux au rivage, en faisant la navette ;
 Et tout le jour aussi, mainte et mainte charrette
 Arriva du village auprès du Gaspereau
 Avec les vieux débris de ce pauvre troupeau.
 Tard dans l'après-midi, lorsque le météore
 Du soleil va se fondre en un bain de phosphore,
 Et que la nuit s'apprête à remplacer le jour,
 Près du champ de repos retentit le tambour.
 A ce long roulement apporté par la brise
 Les femmes, les enfants coururent vers l'église.
 Le portail sur ses gonds roulant soudain s'ouvrit
 Avec un bruit confus, et la garde en sortit.
 Puis marchant deux à deux, le regard vers la terre,
 Vinrent les habitants faits prisonniers de guerre.
 Comme ces pèlerins errant sous d'autres cieux,
 Alors qu'ils vont bien loin de leurs foyers heureux,
 Chantent, tout en marchant, pour charmer du voyage
 La fatigue et les maux, et reprendre courage ;
 Tels les Acadiens descendirent chantant
 De l'église au rivage, et tête bas marchant,
 Escortés de soldats, entourés de leurs armes,
 Au milieu des sanglots, des regrets et des larmes
 De leur famille en deuil.—Les jeunes gens d'abord
 Chantaient en frémissant à l'unisson, d'accord,
 Ce chant simple et touchant de douceur admirable ;
 "Cœur sacré du Sauveur ! fontaine inépuisable
 De force et d'endurance !... en ce jour malheureux
 Daigne affermir nos cœurs, daigne sécher nos yeux ;

De la soumission enseigne-nous la grâce,
 Et que de ton amour l'ardent feu nous embrase!"
 Puis venaient les vieillards au front ridé, chagrin,
 Qui tout en chevrotant disaient le saint refrain;
 Et les femmes aussi se tenant sur la route
 S'agenouillaient chantant comme aux jours de l'absoute,
 Et les petits oiseaux planant au-dessus d'eux
 Semblaient chanter le psaume, et le porter aux cieux.

Placée à mi-chemin de l'église au rivage
 Était Evangéline, attendant le passage
 De la procession;—portant l'adversité
 Avec force et courage, et calme et dignité.
 Sitôt qu'elle aperçut Gabriel Lajeunesse,
 Pâle d'émotion, et voilé de tristesse,
 Elle courut à lui les yeux noyés de pleurs,
 Puis étreignant ses mains que crispait les douleurs,
 Soudain sur son épaule elle posa la tête,
 Et murmura tout bas: "Fais face à la tempête,
 Mon Gabriel chéri, toi l'âme de mon cœur,
 Car si nous nous aimons nous vaincrons le malheur!"
 Elle lui dit ces mots avec un doux sourire
 Bientôt réprimé, las! et cela va sans dire,
 Quand elle vit son père approcher lentement.
 En aussi peu de jours, mon Dieu! quel changement!
 La couleur de sa joue était pâle à l'extrême,
 Le feu de son regard éteint, et son pas même
 Paraissait alourdi sous le poids du malheur.
 Pourtant Evangéline, avec l'élan du cœur,
 Embrassa le vieillard, dans une douce étreinte,
 Cherchant à ranimer sa chaleur presque éteinte,
 Lui disant de ces mots de filial amour,
 Mais qui glissaient sur lui sans exciter retour:
 Ainsi du Gaspereau pour se rendre à la plage
 Fut la procession du malheureux village.

Au Gaspereau régnait l'incessant mouvement,
 Le tumulte inhérent à tout embarquement.
 Les bateaux surchargés faisaient force de rames;
 Là, les maris étaient séparés de leurs femmes,
 Les mères des enfants, qui de la terre, hélas!
 Vers les bateaux fuyant en vain tendaient leurs bras.
 C'est ainsi que Basil et son fils Lajeunesse
 Furent, en dépit d'eux, conduits avec rudesse
 Chacun sur un bateau séparé,—cependant
 Que restait sur la plage, et toujours regardant,
 La triste Evangéline auprès de son vieux père.
 La moitié de la tâche était encore à faire
 Quand le soleil enfin tout à fait s'endormit,
 Et que de plus en plus l'univers s'assombrit.
 En toute hâte alors la mer évaporée
 Pour au loin voyager rappela sa marée,
 Laisant la plage humide et déserte à l'entour,
 D'algues, de cailloutis couverte jusqu'au jour.
 En arrière, au milieu des meubles, des charrettes,
 Cernés soit par la mer, soit par des baïonnettes,

Campèrent pour la nuit, comme Bohémiens,
 Ces pauvres malheureux fermiers Acadiens,
 Pendant que l'Océan dans son allure fière
 S'en allait faire au loin école buissonnière,
 Promenant sur la plage, avec joyeux glouglous,
 Ses coquilles d'azur et l'or de ses cailloux,
 Enchâssant les bateaux à sec sur le rivage,
 Et les rendant de fait impropres à l'ouvrage.
 Et puis à la nuit close où dans l'air circulait
 Une odeur embaumée, un doux parfum de lait,
 De vaches les troupeaux aux cloches argentines,
 Revinrent à la ferme apporter leurs tétines,
 Près de la basse-cour, quêtant, en mugissant,
 La main de la laitière, et son doigt caressant;
 Mais mugirent en vain, hélas ! les pauvres bêtes !
 L'écho seul répondit à leurs tristes requêtes ;
 Le silence régnait partout,—et rien de plus ;
 L'église ce jour-là ne tinta l'angélus,
 Et chez les habitants, à l'heure accoutumée,
 D'un toit ou d'un flambeau n'eussiez vu la fumée.

Sur la plage pourtant on pouvait déjà voir,
 Faits de bois naufragés, poindre les feux du soir ;
 Autour d'eux assemblés de bien mornes visages
 Dans leurs yeux, du malheur laissaient lire les pages.
 Des pleurs et des soupirs, et le cri des marmots,
 D'un long gémissement fatiguaient les échos.
 De foyer en foyer, de ménage en ménage,
 Allait, de Mélita comme Paul sur la plage,
 Le bon curé toujours consolant, bénissant,
 Encourageant chacun d'un mot compatissant,
 Et citant à propos la parole divine :
 Ainsi près de l'endroit où notre Evangéline
 Avec son père était, bientôt se trouva-t-il.
 Du vieillard sans pensée, il vit lors le profil
 Terne, avec l'œil hagard, lierre mais sans ses vrilles.
 Cadran, mais d'une horloge où manquent les aiguilles.
 En vain Evangéline, assise à ses genoux,
 Cherchait à le calmer avec des mots bien doux,
 Vainement par ses soins, à force de tendresse,
 Voulait-elle un moment alléger sa tristesse,
 Lui ne voulait bouger, ni manger, ni parler,
 Mais regardait sans voir la flamme vaciller.
 "*In nomine Patris*"—a commencé le prêtre,
 Et soudain sa parole au palais s'enchevêtre,
 Son cœur était trop plein devant un tel malheur
 Pour trouver un dictame à si grande douleur ;
 Sur notre pauvre enfant, dans ce moment suprême,
 Il posa donc sa main au nom de Dieu lui-même,
 Vers le ciel élevant ses yeux mouillés de pleurs,
 Vers le ciel où brillaient la nuit et ses splendeurs,
 Comme si sur la terre il n'était point d'alarmes ;
 Puis il s'assit près d'elle,—et coulèrent leurs larmes.

Tout à coup du midi s'élançant vivement,
 Une immense lueur surgit du firmament ;

Telle on voit en automne, énorme météore,
 Bien plus couleur de sang que la plus rouge aurore,
 La lune, escaladant les échelles du ciel,
 Monter jusqu'au zénith d'un pas lent, solennel ;
 Et là, comme un Titan sur la voûte azurée,
 De ses couleurs fondant la teinte diaprée,
 Sur les lacs, sur les rocs, les abîmes profonds
 Empiler à plaisir la grande ombre des monts ;
 Ainsi la clarté fauve au-dessus du village
 S'étendit et monta jusqu'au plus haut nuage,
 Eclairant à la fois et la terre et la mer,
 Et les vaisseaux à l'ancre et les plaines de l'air.
 Des colonnes de feu, de flamme et de fumée
 En tourbillons pressés, on eût dit une armée,
 S'élançèrent, faisant tout autour d'eux blémir
 Comme le sang crispé d'un noble et saint martyr.
 Et puis comme le vent saisis les toits de chaume,
 Il en fit dans les airs un sublime fantôme,
 Laissant à découvert chaumines et maisons,
 Pêle-mêle formant un amas de tisons.
 La foule avec horreur vit l'affreux incendie,
 "C'en est fait de Grand-Pré ! pour nous plus d'Acadie !"
 Disaient ces malheureux en proie au désespoir,
 "Tout est fini pour nous,—Ah ! pour nous plus d'espoir !"
 Cependant que les coqs, voyant cette lumière,
 Du jour rêvant soudain le retour éphémère,
 Saluaient l'horizon d'un long coricoco ;
 Que le bétail surpris faisait dire à l'écho
 De ses mugissements l'éternelle complainte,
 Que l'affreux aboiement des chiens mêlait de crainte :
 Et puis un bruit terrible en un instant surgit,
 Comme dans son courroux quand l'océan rugit ;
 Comme de l'occident au loin dans les prairies,
 Ou bien du Nébraska sur les rives fleuries,
 Quand passent ahuris et poulains et chevaux,
 Ou de buffles errants les vagabonds troupeaux,
 Renversant, écrasant dans leur course sauvage
 Tout ce qui fait obstacle à leur brusque passage ;
 Tel dans ce moment fut l'inexprimable bruit
 Qui vint de ses terreurs effrayer cette nuit,
 Quand troupeaux et chevaux, comme un torrent de laves
 Qui se joue, en passant, de mille et une entraves,
 S'enfuirent follement les uns vers les forêts,
 Les autres vers la plaine, ou bien vers les marais.

Accablés par l'aspect de l'immense ruine,
 Le curé de Grand-Pré, la triste Evangéline,
 De cette scène affreuse imposée à leurs yeux
 Regardaient sans parler les progrès douloureux ;
 Lorsque se retournant pour consoler son père,
 Evangéline vit qu'il gisait sur la terre.
 Le fermier était mort. Le prêtre lentement
 Souleva le vieillard ; dans son saisissement
 Elle gémit tout haut, la pauvre Evangéline,
 Puis elle s'affaissa, le front sur la poitrine
 De son père, oubliant dans un soudain sommeil,

Lourd et profond, les maux de son prochain réveil.
 Quand elle s'éveilla pour naître à la peine,
 Auprès d'elle elle vit des amis, par douzaine,
 Qui pâles, l'entouraient avec compassion,
 Et dont les doux regards disaient l'affliction.
 Le feu de l'incendie illuminait la plage
 Toujours, et de la plage allait jusqu'au sillage
 Des eaux, en scintillant sur chacun tellement
 Qu'elle crut que c'était le jour du jugement.
 Alors elle entendit une voix bien connue
 Dire à la multitude éternée, abattue :
 " Frères, enterrons-le sous ce sable aujourd'hui,
 Quand un plus heureux jour finira notre ennui,
 Et que nous reviendrons de la terre étrangère,
 Nous porterons sa cendre à notre cimetière."
 A la hâte on creusa, souvenir trop amer !
 Sur le rivage même où se berçait la mer,
 Une fosse à son corps ; pour torches funéraires
 De l'incendie ayant les fauves lumineuses,
 Mais sans cloche ni livre ! Et comme le curé
 Disait sur le défunt : "*Deus miserere !*"
 Voilà que d'un accent morne, à ces chants funèbres
 Répondit l'Océan sortant de ses ténèbres,
 A l'office des morts majestueusement
 Mêlant sa grande voix et son mugissement.
 Des déserts éloignés revenait la marée
 Vers le port opérant bruyamment sa rentrée ;
 Alors recommença l'incessant mouvement,
 Le tumulte inhérent à tout embarquement,
 Et laissant derrière eux le mort et l'incendie,
 Tous les vaisseaux enfin quittèrent l'Acadie.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

I.

Des ans avaient roulé silencieux leurs jours
 Depuis que de Grand-Pré l'incendie eut son cours,
 Depuis que les vaisseaux chargés, à la marée
 Montante, firent voile au souffle de Borée,
 Par le droit du plus fort bien au-delà des mers
 Emportant tout un peuple en des climats divers,
 Pour un exil sans fin que flétrira l'histoire,
 Et que ne motivait qu'un prétexte illusoire.
 Forcément séparés, sans un lien commun,

Sur des sols différents jetés loin d'un chacun,
 Les pauvres exilés, on leur fit toucher terre ;
 Ils étaient dispersés par un destin contraire,
 Comme flocons de neige alors que l'ouragan
 A travers le nord-est prend un subit élan,
 Frappant obliquement, sans que rien ne l'émeuve,
 Les opaques brouillards du sol de Terre-neuve.
 Ils erraient sans foyer, sans amis, sans espoir,
 De contrées en contrée, en proie au désespoir,
 De ces froids lacs du Nord où tout dépérit, gèle,
 Jusqu'au Midi brûlant où le sol étincelle ;
 Des plages de la mer et de ses vastes flots,
 Jusqu'au pays lointain où le Père des Eaux
 Saisit en son étreinte et vallons et collines,
 De l'océan les plonge au fin fond des ravines,
 Pour cacher aux mortels les os éparpillés
 Du Mammoth, ce géant des siècles verrouillés.
 Ils cherchaient des amis, des foyers, l'espérance,
 Et plus d'un sans espoir, mais non pas sans souffrance,
 Ne cherchait ni foyer, ni même ami nouveau,
 Mais demandait au sol pour abri . . . le tombeau.
 Leur histoire est écrite en style lapidaire,
 Et se trouve vivace en chaque cimetière.
 Au milieu d'eux on vit longtemps, oh ! bien longtemps,
 Une fille modèle, ayant avant le temps
 La résignation, la sagesse en partage,
 Vertus qui rarement sont vertus du jeune âge.
 Elle était belle et jeune, hélas ! et cependant
 Devant elle s'offrait le sentier ascendant,
 Morne et silencieux, du désert de la vie,
 Bien pénible sentier, que par droit de survie
 Elle voyait marqué par nombre de tombeaux
 D'amis morts à la peine, en proie à mille maux,
 Ayant passé comme elle au milieu des souffrances
 Et des espoirs sans nom, et des désespérances.
 Ainsi dans le désert du monde occidental,
 De l'émigré le camp, pour lui souvent fatal,
 Est marqué par des feux dont on peut voir la trace,
 Ou bien des ossements épars sur la surface
 Du sol, qui bien longtemps blanchissent au soleil.
 Or, dans sa vie était sort à peu près pareil.
 Il y avait en elle un certain quelque chose
 D'incomplet, d'imparfait dans l'effet ou la cause ;
 Comme si, par exemple, un beau matin de juin,
 Avec tous ses éclats, s'arrêtait en chemin,
 Et du ciel rebroussant rapidement l'espace,
 Dans le sein de l'aurore allait cacher sa face.
 Dans les villes parfois elle arrêtait ses jours,
 Et puis, par cet instinct du cœur qu'on suit toujours,
 Elle recommençait sa recherche incertaine ;
 Dans les champs de repos tantôt cette âme en peine
 Errait, en regardant les monuments, les croix,
 Et quand sur un tombeau nul nom souventefois
 N'était inscrit, alors la pierre tumulaire
 Pour elle devenait soudain un sanctuaire ;
 Il gisait là déjà ! son promis Gabriel !

Et pour bientôt le joindre elle invoquait le ciel.
 Parfois une rumeur, musique sans parole,
 Un seul chuchotement, un seul "*on dit*" frivole,
 Lui traçait son chemin, l'appelait en avant
 Vers des lieux inconnus par elle auparavant.
 Quelquefois le hasard amenait dans sa voie
 Des gens qui l'avaient vu, Gabriel, et sa joie
 Tout d'abord excitée, expirait forcément,
 Car c'était loin, bien loin où l'on vit son amant.
 — "Oh ! oui, disaient les uns, Gabriel Lajeunesse !
 Oui dà, nous l'avons vu, c'est un gars plein d'adresse,
 Il est là-bas avec Basil, le forgeron,
 Aux savanes ; tuidieu ! c'est un fameux luron !
 Ils sont *coureurs de bois*, tous deux sont aux prairies
 Comme dresseurs d'affût, ils en font des tueries !"
 — "Gabriel Lajeunesse ! oh ! oui, nous l'avons vu,"
 Disaient d'autres, "il est d'un noble cœur pourvu.
 Oui, c'est un *voyageur*, dans la Louisiane,
 On dit que maintenant tous les jours il boucane."
 Et puis on lui disait : "Chère enfant, dis pourquoi
 En rêver plus long-temps !... il est auprès de toi
 D'aussi tendres amants, des cœurs aussi sincères,
 Esprits aussi loyaux, aussi beaux caractères
 Que Gabriel ; voici, tiens, Baptiste Leblanc,
 Le fils du vieux notaire, il est bon, il est franc,
 Il t'aime, tu le sais, depuis longues années.
 Laisse-nous, chère enfant, unir vos destinées,
 La vie est courte, il faut profiter du matin,
 Pour être heureuse ; enfant, accorde-lui ta main !
 Belle, tu ne dois pas de Sainte Catherine
 Coiffer le vieux bonnet." Alors Evangéline
 De répondre avec calme, avec sincérité :
 "Point ne puis à vos vœux me rendre, en vérité,
 Loin de mon Gabriel, amis, ne pourrais vivre,
 Où mon cœur est allé,—ma main aussi doit suivre,
 Et non pas ailleurs ; car alors que c'est le cœur
 Qui guide et qui conduit, invisible moteur,
 Et qui comme une lampe illumine la vie,
 La voie où nous marchons est de clarté suivie,
 Et nous avons le jour où d'autres ont la nuit,
 Et, sinon le bonheur, la paix de Dieu nous suit !"
 Et là-dessus le prêtre, ami, confesseur, père,
 Disait en souriant : "Ma fille ! ô fille chère !
 Dieu parle par ta bouche ! oh ! non l'affection
 N'est jamais gaspillée ; et, sans exception,
 Si dans un autre cœur elle ne porte germe,
 Si dans ce cœur de choix elle ne se renferme,
 Vers sa source ses eaux en remontant toujours
 D'indicible fraîcheur vont raviver son cours.
 Le jet d'eau qui dans l'air jaillit d'une fontaine
 Retourne à la fontaine, et sans la moindre peine ;
 Ma fille, accomplis donc l'œuvre d'affection,
 Suis ce labeur d'amour sans affectation,
 Accomplis ce labeur d'une longue endurance,
 Car la douleur est forte, et fort est le silence,
 Jusqu'à ce que ton cœur devienne tout divin,

Qu'il soit purifié; du ciel plus digne enfin!"
 Du curé de Grand-Pré le simple et doux langage
 De notre pauvre enfant retrempe le courage,
 Et des jours, patiente, elle endure le cours;
 Il est vrai qu'en son cœur elle entendait toujours
 Le chant de l'Océan, chant morne et funéraire,
 Mais une voix aussi lui murmurait: "Espère!"
 Ainsi cette pauvre âme errait dans le besoin,
 Sans consolation, Dieu seul pour son témoin,
 Les pieds nus et saignants aux ronces de la route,
 Avec force étreignant l'espoir, coûte que coûte!

De cette voyageuse allant là-bas, là-bas,
 O Muse! laisse-moi de loin suivre les pas;
 Non point de ville en ville, et d'étape en étape,
 Afin que de sa vie aucun pli ne m'échappe,
 Mais comme un voyageur suit le cours d'un ruisseau
 A travers la vallée, au seul bruit de son eau;
 Loin de ses bords, parfois, il le voit qui scintille
 A travers les taillis profonds de la charmille,
 Parfois il l'entend mieux, et près de lui le voit
 Qui frétille et se cache en un sentier étroit,
 Parfois ne le voyant, il entend son murmure,
 Heureux s'il le retrouve enfin sous la verdure.

II.

C'était le mois de Mai. Dans le courant doré
 Du long Mississipi, lourdant, vieux, délabré,
 A grand' peine flottait sur la belle rivière
 Un bateau que ramait une troupe étrangère.
 C'était de l'Acadie un essaim d'exilés,
 Dans ce monde nouveau dispersés, isolés;
 Du peuple Acadien c'était, pour ainsi dire,
 Un radeau qui portait le prolongé martyre.
 Unis par les liens si sacrés du malheur,
 Ayant, les pauvres gens, même croyance au cœur,
 Ils traînaient avec eux les débris d'un naufrage
 Qui leur était commun, avec force et courage,
 Le long de l'Océan; hommes, femmes, enfants,
 Mus par l'espoir trompeur de trouver leurs parents,
 Exploraient, pas à pas, la côte Acadienne,
 Et de l'Opelousas la magnifique plaine,
 Rêvant de les trouver devenus boucaniers,
 Ou, le long de la côte, humbles petits fermiers.
 Parmi ces exilés était Evangéline,
 Et le digne curé, guide de l'orpheline.
 Sur des sables boueux, effondrés bien souvent,
 Sur le rapide fleuve ils glissaient en avant,
 A travers des forêts d'un si grand caractère,
 Si sombres quelquefois qu'à peine la lumière
 Y pouvait pénétrer, et cela tout le jour;
 Lorsque venait la nuit ils faisaient un détour,
 Car c'était là pourtant leur seule alternative
 Pour ensemble camper sur le bord de la rive,

Où, pour se réchauffer, ils allumaient des feux ;
Et puis chaque matin ils reprenaient, fiévreux,
Le cours interrompu du triste et long voyage.
Tantôt filant, filant comme un éclair d'orage
Sur une chute d'eau, parmi de verts flots,
Où des torrents cachés murmuraient leurs sanglots,
Où l'arbre de coton sur l'azur se détache,
Fier d'y laisser flotter son noble et blanc panache ;
Puis tantôt débouchant sur de vastes marais,
Où gisaient argentés des bancs de sable épais,
Ils voyaient sur leurs bords, où le flot fait sa houle,
D'immenses pélicans se détacher la foule ;
Ou tantôt ils longeaient silencieusement
Un paysage plat qui démesurément
S'étendait dans la brume, infini, solitaire ;
Ou bien ils côtoyaient les bords de la rivière,
De saules ombragés, où parmi des jardins
Où brillaient à l'envi les roses, les jasmains,
Des planteurs s'élevaient les superbes cassines,
Les pigeonniers pointus, et des noirs les cabines.
Ils approchaient alors de cette région
Où règne un bel été sans interruption,
Où, parmi des bosquets de citrons et d'oranges,
La rivière s'en va, par des courbes étranges,
Vers l'Orient. Soudain déviant, eux aussi,
Du chemin qu'ils suivaient, par un vif raccourci,
Les voilà dans les eaux du dormant Plaquemine,
Où le flot paresseux dans sa barbe rumine,
Tout en formant au loin comme un réseau d'acier
Qui paraît impossible à franchir en entier.
Des branches de cyprès, hautes et ténébreuses,
Laissent pleuvoir sur eux leurs voûtes gracieuses,
S'unissant en formant de sublimes arceaux,
Dont le faite élancé se mirait dans les eaux.
Sur ces nombreux arceaux, simulant des bannières,
Les mousses agitaient leurs têtes de sorcières.
Sous ces voûtes régnait un silence de mort,
Interrompu parfois par un son tout discord ;
C'était soit des hérons dans les cédres bien vite
Revenant au coucher du soleil à leur gîte,
Soit de graves hiboux, au seuil de leur perchoir,
A la lune disant en sortant un bon soir,
Avec un vilain cri, rire diabolique,
Qui de l'oiseau moqueur éveillait la critique.
Le clair de lune était vraiment délicieux,
Alors qu'il scintillait sur l'eau ses jolis feux,
Des cédres, des cyprès éclairant les colonnes,
Ou photographiant les mousses folichonnes,
A travers la voussure, à travers les arceaux,
Laissant tomber son jour en effets tout nouveaux.
Autour d'eux les objets indécis comme un songe,
Semblaient de la féerie être un riant mensonge,
Et pourtant la tristesse, un long étonnement,
D'invisibles malheurs inné pressentiment,
Jetaient sur leurs esprits je ne sais quoi de vague.
Qu'augmentait encor plus le remous de la vague.

Tel qu'au piétinement du sabot d'un cheval
 Venant de la prairie au galop l'animal !
 La belle Mimosa, dans sa frayeur pudique,
 Se verrouille chez elle, et pour longtemps s'abdicque :
 Tel aux coups de sabot du destin, du malheur,
 Avant ces coups portés se recrêpit le cœur.
 Mais une vision apparaissait divine,
 Pour le mieux soutenir au cœur d'Évangéline,
 Vision vaporeuse, en ces lieux se montrant
 Flottante au clair de lune, et blanc fantôme errant :
 Ce fantôme . . . c'était Gabriel Lajeunesse,
 Que ses yeux lui montraient et sans cesse et sans cesse,
 Avec leurs souvenirs, leurs pensers d'autrefois,
 Comme elle parcourant ces flots et ces bois,
 Et chaque coup de rame était une espérance
 Qui lui semblait entr'eux amoindrir la distance.

Alors un des rameurs à l'avant du bateau
 Se leva de sa place, et fit retentir l'eau
 Du son du cor, — c'était en cas que dans l'espace
 D'autres bateaux aussi ne tentassent la passe
 Sur ces courants toujours si dangereux la nuit.
 Du son strident du cor soudain courut le bruit
 A travers le silence et les corridors sombres ;
 Du feuillage touffu, triste séjour des ombres,
 Donnant à la forêt une langue. L'écho
 Un instant éveillé s'éteignit subito.
 Les mousses entendant la dolente musique,
 Frissonnèrent un peu, mais sans faire réplique.
 L'eau ne répondit point ; dans l'air le son mourut ;
 Et sans voix le silence en s'endormant se tut.
 Alors et seulement la pauvre Évangéline
 Dormit ; cependant que traversant la bruite,
 Ramaient péniblement dans la profonde nuit
 Les rameurs fatigués, souventefois sans bruit,
 Ou quelquefois chantant chansons canadiennes.
 Du pays regretté souvenirs lointains :
 Et le long de la nuit on entendait surgir
 Des sons mystérieux, du désert le soupir,
 C'était dans les forêts le bruit indistinct, vague,
 Du vent ; c'était sur l'eau la plainte de la vague,
 Mêlés avec le cri de la grue au long bec,
 Et du gémissement larmoyé, mais à sec,
 Par l'affreux crocodile à l'aspect d'une proie
 Qu'il espère bientôt attirer dans sa voie.

Midi, le lendemain, les trouvait déjà loin
 De ces ombrages verts cotoyés avec soin,
 Devant eux s'étendait dans des flots de lumière
 De l'Atchafalaya le beau lac solitaire.
 Des lis d'eau par milliers se balançaient entr'eux
 Au doux bruit de la rame éveillés tout joyeux,
 Et le divin lotus de sa beauté splendide
 Au revers du bateau formait comme une égide,
 Le touchant quelquefois de sa couronne d'or,
 Alors qu'un peu plus vite il prenait son essor.

L'air était imprégné de la suave essence
 De beaux magnoliers dans leur magnificence,
 Jetant à tout venant l'arôme de leurs fleurs,
 Et du milieu du jour les poignantes chaleurs ;
 Nombre d'îlots boisés tout diaprés de roses,
 Joliment encadrés dans de hauts laurier-roses,
 Dont le parfum doublait, choyé par le soleil,
 Invitaient un chacun aux douceurs du sommeil.
 Bientôt nos voyageurs, comme au milieu d'un rêve,
 Par un de ces îlots fascinés, sur sa grève
 S'arrêtèrent soudain. Un beau saule était là
 Qui poussait sur le bord, saule de Wachita,
 À son tronc le bateau fut amarré de force,
 Par un cordage épais entourant son écorce.
 De fatigue accablés, nos exilés alors
 Sur la pelouse verte aux si riantes abords
 Cherchèrent le sommeil. Au-dessus de leurs têtes
 S'étendait, impassible au souffle des tempêtes,
 Un cèdre magnifique en largeur, en hauteur ;
 Du haut de ses grands bras se balançait la fleur
 De la jeune liane étendant ses ombelles,
 Et de la vigne en l'air suspendant ses échelles,
 Echelles rappelant l'échelle de Jacob,
 Mais dont tous les degrés étaient enduits du rob
 Que distillaient les fleurs par le soleil frappées,
 Et qui luisaient en l'air par nombre d'échappées ;
 Et les anges si beaux qui, d'un air affairé,
 Montaient, redescendaient joyeux chaque degré,
 C'était l'essaim nombreux de petits oiseaux mouches
 Qui sur les fleurs venaient essuyer leurs babouches.
 Et comme elle dormait sous ce dôme enchanteur,
 La douce Evangéline eut, par les yeux du cœur
 Une intuition ;—le ciel s'ouvrit pour elle,
 Son âme s'éclaira de la gloire éternelle.

De plus près en plus près parmi tous ces îlots
 Filait léger, rapide, et par de là les eaux,
 Sur l'abîme profond et sans laisser de trace,
 Tant dans sa folle course il dévorait l'espace,
 Un esquif activé par des bras vigoureux,
 C'étaient chasseurs, trappeurs courant vers d'autres cieux.
 La proue était tournée au nord, vers la contrée
 Où castors et bisons, en foule évaporée,
 Se rencontrent toujours. Assis au gouvernail
 Était un jouvencel drapé dans son camail.
 Soucieux et pensif était son beau visage,
 Des cheveux négligés et noirs faisaient ombrage
 Sur un front jeune encor, mais où l'on pouvait voir
 Incrusté, ce chagrin qui naît du désespoir.
 C'était, vivant d'ennui, Gabriel Lajeunesse
 Qui, las d'attendre en vain, et remuant sans cesse,
 Allait dans les déserts du sauvage occident
 Chercher l'oubli de maux qu'un caractère ardent
 Rendaient plus douloureux et plus poignants encore.
 Tout auprès de l'îlot un sillon de phosphore
 Seul marqua de l'esquif le passage, et soudain

Dans l'onde s'éteignit, indécis, incertain.
 Ils avaient cotoyé, mais du côté contraire,
 L'îlot où se tenait le bateau par derrière
 Sous les arbres perdu,—si bien que les dormeurs
 Ne furent dérangés par le bruit des rameurs,
 Et restèrent cachés eux-mêmes à leur vue.
 D'Évangéline donc, descendant de la nue
 Nul ange du bon Dieu ne vint hâter l'éveil,
 Et charitablement l'arracher au sommeil !
 Ils filèrent ainsi vivement, comme l'ombre
 D'un nuage s'étend sur la plaine plus sombre,
 Quand des rameurs le son fut mort dans le lointain,
 Les voyageurs surpris s'éveillèrent soudain
 Comme on s'éveillerait d'une extase magique,
 Ou des poignants émois d'un songe fatidique ;
 Et tout en soupirant : " Père Félicien,"
 A dit la jeune fille au prêtre, " écoutez bien :
 J'ai quelque chose au cœur qui me dit en silence
 Que de moi Gabriel est à peu de distance.
 Est-ce rêve frivole, ou superstition,
 Ou d'un ange divin la révélation ?
 Ou n'est-ce pas plutôt de mon esprit crédule,
 Une aberration, pour le moins ridicule,
 Je ne sais ;—ces discours pour toi, mon père en Dieu,
 N'ont sans doute aucun sens, j'en dois faire l'aveu !"—
 Mais à la pauvre fille, ainsi notre bon prêtre
 Répondit : " Mon enfant, ne le peux méconnaître,
 Tes discours ne sont pas vides de sens pour moi,
 Ni ta parole oiseuse, encor moins ton émoi.
 Vois-tu le sentiment est profond et tranquille,
 Et la parole qui sur la surface oscille
 Est comme la bouée annonçant sur les eaux
 Cet invisible endroit où dort l'ancre en repos.
 Donc, en ton cœur, enfant, prends bonne confiance,
 L'illusion nous vient quand nous vient l'espérance,
 Et l'espérance, c'est un message du ciel :
 Non loin de toi, peut-être, est-il ton Gabriel !
 Un peu vers le midi, sur les bords de la Thèche,
 Sont deux grandes cités qu'un îlot nous empêche
 D'apercevoir d'ici, Saint-Maur et Saint-Martin ;
 Là, la fiancée errante à son fiancé soudain
 Sera rendue ; et là ferez vos épousailles,
 Et votre vieux pasteur reverra ses ouailles.
 Le pays est fort beau, superbes sont ses prés ;
 Ses magnifiques bois de fruits sont diaprés,
 Sous vos pieds vous voyez le plus riche parterre,
 Sur vos têtes un ciel brillant de lumière ;
 La chronique en un mot, après mur examen,
 De la Louisiane a dit ces lieux l'Eden."

Sur ces mots consolants d'espoir et de courage,
 Les voilà de nouveau reprenant le voyage.
 Et, progressivement, à pas lents, vint le soir.
 Comme un magicien, des eaux dans le miroir,
 Le soleil étendit sa baguette dorée,
 Et d'un ton jaune et chaud se couvrit l'empyrée.

Bientôt le ciel et l'eau, la terre et les forêts
 Parurent tout en feu sous ce sublime dais.
 Ainsi qu'entre deux cieux, et comme un blanc nuage,
 Sur l'eau sans mouvement près d'un charmant rivage,
 Sous la rame en travail flottait le lourd bateau.
 Le cœur d'Évangéline était touché du beau ;
 Le sentiment sacré d'une vive tendresse,
 Stimulé par l'amour et par sa douce ivresse,
 Autour d'elle rendait tout pur, harmonieux,
 Comme étaient en effet les bois, les eaux, les cieux.
 Lors d'un taillis voisin, des oiseaux le plus drôle,
 L'oiseau moqueur, du haut d'une branche de saule
 Qui se penchait sur l'eau, de son petit gosier
 Déversa de tels flots d'un chant prime-sautier,
 Que l'univers entier, le ciel, la terre et l'onde,
 Firent silence pour entendre sa faconde.
 Ses chants furent d'abord langoureux et plaintifs ;
 Ensuite folichons et désopilatifs,
 Ils paraissaient guider le festin des Bacchantes ;
 Puis après, revenant avec des variantes
 Sur le thème premier, ils gémissaient tout bas,
 Et disaient par trois fois hélas ! hélas ! hélas !
 Jusqu'à ce que prenant de ses notes chacune,
 Il les éparpilla comme au vent la fortune ;
 Ou, comme après l'orage on voit souvent l'autan
 Secouer sur la terre un reste d'ouragan.
 C'est dans ces sentiments et l'âme toute émue,
 Qu'ils entrèrent enfin dans la Thèbe, entrevue ;
 Le fleuve reflétait le feu d'un toit voisin,
 Et puis répercutait le son d'un cor lointain.

III.

De chênes ombragée, et près de la rivière,
 Du berger s'élevait la maison solitaire.
 Ces chênes plantureux servaient de point d'appui
 À la mousse espagnole, au druidique gui.
 Un jardin, dont les fleurs relevaient la parure,
 Entourait la maison d'une fraîche ceinture.
 La maison de beau bois de cyprès bien taillé
 Avait un vaste toit avec art travaillé,
 À l'entour s'étendait et large et spacieuse,
 Charmante veranda de façon toute heureuse,
 De roses guirlandée, et formant un berceau
 Où se plaisait l'abeille, où se plaisait l'oiseau ;
 Au coin de la maison, et parmi la verdure
 Et les fleurs du jardin, on avait d'aventure
 Placé les pigeonniers, théâtres où l'amour
 Fait que l'éternité paraît à peine un jour,
 Théâtres incessants de plaisirs et de peines,
 Et de prises de bec et quelquefois de haines.
 Tout à l'entour régnait un silence imposant ;
 Les seuls derniers rayons du jour agonisant
 Des arbres élevés rendaient le fût moins sombre,
 Toutefois la maison était déjà dans l'ombre

De ce quasi mystère apporté par le soir ;
 Et de la cheminée en l'air on pouvait voir,
 Simulant, d'un peu loin, une teinte enflammée,
 Les bleuâtres flocons que produit la fumée.
 Derrière la maison, derrière le jardin
 S'ouvrait un long sentier étoilé de jasmin,
 Conduisant à travers de grands bosquets de chênes
 Vers l'immense prairie, et ses immenses plaines,
 Vaste océan de fleurs où tout doucement
 Descendait le soleil, s'y noyant lentement.
 En plein dans la traînée où mourait sa lumière,
 Ainsi que des vaisseaux dans leur course légère
 Par un calme encloués sans vie et mouvement,
 S'élevait vers le ciel majestueusement
 D'énormes cotonniers un admirable groupe
 Où la vigne aux longs bras montait gaïement en croupe.

Là bas où la prairie en pleine floraison
 S'unissait aux forêts au fond de l'horizon,
 Monté sur son cheval avec selle espagnole,
 Solides étriers, et solide bricole,
 Se tenait un berger portant avec orgueil
 Pour unique pourpoint une peau de chevreuil ;
 A l'entour de la jambe était une ample guêtre,
 Et sous le sombrero le fier coup d'œil du maître.
 Autour de lui paissaient d'innombrables troupeaux
 De vaches, respirant les brumes, qui des eaux
 S'épandaient en brouillard sur le frais paysage,
 Et mouillaient en passant l'herbe du paturage.
 Lors levant le clairon à son cou suspendu
 Il fit jaillir un son, par l'écho répondu,
 Qui s'étendit au loin agréable et folâtre
 A travers l'air humide et la brume bleuâtre.
 Tout à coup le bétail surgit hors du gazon,
 Formant de flots d'écume une blanche toison,
 Et chaque membre alors de cette confrérie
 Regarda, puis s'enfuit à travers la prairie,
 Annonçant son départ par un mugissement ;
 Si que, dans le lointain, la masse en un moment
 Se perdit, s'éclipsa comme un nuage sombre.
 Puis comme le berger vers sa maison, dans l'ombre
 S'avavançait en gagnant la porte du jardin,
 Il vit Évangéline et le prêtre, et soudain
 Sautant de son cheval, au comble de la joie,
 Les bras tout grands ouverts, il s'en vint sur leur voie.
 Eux, à l'aspect des traits de l'homme au gai clairon,
 Reconnaurent bientôt Basil, le forgeron.
 L'accueil du forgeron fut cordial, sincère,
 Les menant au jardin sous le toit solitaire
 D'un verdoyant bosquet, orné de mille fleurs,
 Dans les bras l'un de l'autre ils fondirent leurs cœurs ;
 A questions sans fin faisant réponses brèves,
 Se croyant le jouet de fantastiques rêves,
 Riant, parfois pleurant, car, hélas ! Gabriel
 Ne venait pas ! — Où donc pouvait-il être, ô ciel !
 Elle pensait ainsi la douce Évangéline,

Et son front se couvrait de rougeur purpurine :
 Basil à la fin dit, gêné de plus en plus :
 " Par l'Achafelaya si vous êtes venus,
 Comment n'avez-vous pas, aux eaux de Plaquemine,
 Rencontré Gabriel qui par là s'achemine ? "
 La pauvre jeune fille, en entendant ces mots,
 Voulut, mais vainement, maîtriser ses sanglots ;
 " Parti ! mon Gabriel ! parti ! plus d'espérance ! "
 Et son cœur oppressé ploya sous la souffrance,
 Et de pleurs bien amers se mouillèrent ses yeux.
 Mais lors le bon Basil, d'un ton demi joyeux :
 " Enfant, console-toi, surtout reprends courage,
 Ce matin seulement il quitta cette plage,
 Le gars malavisé ! qui seul me laisse ici
 Avec tous mes troupeaux, et ce, sans nul souci ;
 Son esprit remuant, fatigué de tristesse,
 En proie au désespoir, et sans cesse et sans cesse,
 Ne pouvait plus se faire au calme de ces lieux.
 Toujours pensant à toi, toujours silencieux,
 S'il ne parlait de toi, de sa longue endurance,
 Il était devenu, le pauvret, quand j'y pense,
 Insupportable à tout le monde, même à moi ;
 Si, que je m'avisai pour en finir, ma foi !
 Et tâcher de dompter son humeur atrabile,
 De l'envoyer au nord, d'Adayes vers la ville,
 Pour faire le commerce avec les Espagnols,
 Et des haut monts d'Ozark battre un peu tous les sols,
 Des Indiens, là-bas, il doit suivre les pistes,
 En traquant les bisons, traquer ses humeurs tristes,
 Ou bien souventefois sur les fleuves encor
 Il doit faire la chasse à la loutre, au castor,
 Donc reprends joie au cœur, et sois de bon courage,
 Nous remettrons bientôt le fugitif en cage ;
 Il n'est pas loin d'ici, nous savons son chemin,
 Pour nous sont les courants, pour nous est le destin,
 Et dès demain matin, à travers la rosée,
 Nous conduirons vers lui sa future épousée. "

Des bords de la rivière on entendit alors
 Vibrer joyeuses voix, vibrer joyeux transports,
 Et porté sur les bras d'une folle jeunesse
 Parut le bon Michel, beau type de vieillesse.
 Sous le toit de Basil comme un dieu retiré
 Vivait cet Apollon du *do, sol, fa, mi, re*,
 N'ayant point de souci, mais un plaisir unique,
 Distribuer à tous et gratis sa musique ;
 Pour ses cheveux d'argent, et pour son violon
 Au loin fort renommé de la plaine au vallon.
 Vive ! vive Michel ! c'est de notre Acadie
 Le ménestrel aimé, c'est notre mélodie !
 Disaient les jeunes gens, et pour le fêter plus
 Ils le portaient plus haut en chantant gais chorus.
 Père Félicien avec Evangéline
 S'approcha du vieillard, et d'un ton qui fascine
 Lui parla du passé, des bons temps d'autrefois,
 Et du ciel le vieillard crut entendre la voix.

Cependant qu'enchanté, Basil à cette vue,
 A ses vieux compagnons faisait la bienvenue,
 Accueillant un chacun, riant tout haut, longtemps,
 Embrassant à la fois filles et jeunes gens,
 Et les vieilles mamans, et les anciens compères,
 Et les recevant tous comme un peuple de frères.
 Eux s'étonnaient de voir un si riche patron
 Dans leur ancien ami Basil le forgeron,
 Eux moult ils s'étonnaient de voir tous ses domaines,
 Et ses nombreux troupeaux dispersés dans les plaines ;
 Eux moult ils s'étonnaient d'entendre le berger
 Leur parler et si bien d'un climat étranger ;
 Eux ils s'imaginaient être aux temps des féeries,
 Lorsque le bon Basil leur parlait des prairies
 Qui s'étendaient si loin qu'elles touchaient aux cieux,
 Des qualités du sol, et des troupeaux nombreux
 Qui devenaient le bien de qui savait les prendre ;
 Et chacun d'eux prenait vif plaisir à l'entendre :
 Et chacun d'eux aussi se disait, à part soi,
 Que vivre ainsi, c'était existence de roi !
 Et tout en écoutant, sous la véranda verte
 Ils passèrent, heureux de trouver table ouverte,
 Et le souper dressé dans la salle à manger,
 Le souper—attendant le retour du berger ;
 Et bientôt attablés, et tout à l'espérance,
 Nos pauvres exilés firent enfin bombance.

Cependant tout à coup, bien qu'on n'y pensa pas,
 L'obscurité tomba sur le joyeux repas ;
 Au dehors tout était harmonie et silence,
 Les étoiles aux cieux se montraient à distance,
 Et la lune épandait l'argent de ses reflets
 Et sur le paysage et sur les frais guerefs ;
 Mais, à l'intérieur, des amis le visage
 Était plus radieux que le beau paysage,
 Bien que la lampe n'eût qu'une faible clarté
 Qui n'était rien du reste à la vive gaité.
 Lors le joyeux Basil, du haut bout de la table
 Versant son cœur, son vin, sa verve intarissable,
 Et sans rien ménager à ses bons vieux amis,
 Tout en chargeant sa pipe, et d'un tabac exquis,
 Leur parla de la sorte, et je vais vous redire
 Ce qu'écoula chacun avec un doux sourire :
 "Soyez les bien venus, vous, qui fûtes longtemps
 Isolés, sans amis, sans foyer, sans parents ;
 Soyez les bien venus ! dans ce pays peut-être
 Mieux encor qu'à Grand-Pré, vous aurez un bien-être !
 Ici vous n'aurez point à subir ces hivers
 Qui gèlent notre sang, dans leurs instincts pervers ;
 Ici vous n'aurez pas de sol où croît la pierre,
 Pour le fermier souvent juste objet de colère,
 Le soc de la charrue ici creuse un sillon
 Aussi facilement qu'on joue au corbillon ;
 Des bosquets d'orangers la fleur est permanente,
 Et l'herbe pousse ici d'une façon moins lente,
 En une seule nuit, qu'en un été là-bas.

Quant aux troupeaux ici, vrai, nous n'en manquons pas,
 Avec un peu d'adresse et très peu de courage
 On attrape aisément tout ce bétail sauvage;
 Des terres!... En veut-on?... Parlez, vous en avez;
 Quant au bois de charpente, à terre vous jetez
 Un arbre ou deux ou trois, il surgit de l'ornière
 Une charpente immense, et tout à fait princière,
 Qui s'élève d'un coup;—voilà votre maison!
 Votre maison bâtie, et vert votre gazon,
 Vous ne craignez alors qu'un Georges d'Angleterre
 Ne vienne vous chasser, l'infâme incendiaire!
 De vos foyers chéris, prenant votre bétail
 Et vous frustrant le gueux! des fruits d'un long travail!"
 Disant ces mots, son front se couvrit de colère
 Et sa main sur la table eut l'éclat du tonnerre;
 Si, que ses auditeurs tressaillirent surpris,
 Et que Félicien, s'arrêtant indécis,
 Dans son émoi laissa, le saint homme d'église,
 Tomber par terre, hélas! de tabac une prise
 Qu'il allait déguster. Mais le brave Basil,
 Reprenant plus gaiement de son discours le fil:
 "Seulement," leur dit-il, "amis, gare à la fièvre,
 On ne la guérit pas avec du lait de chèvre,
 Avec une araignée enfermée au verrou
 Dans le brou d'une noix qu'on suspend à son cou,
 Ainsi que l'on faisait sous le ciel d'Acadie,
 Lorsque l'on consultait la noire Canidie."
 Alors on entendit à la porte des voix,
 Et le bruit lourd de pas s'approchant à la fois,
 Et montant les degrés de la véranda verte
 Laisse à tous les vents, et toujours grande ouverte.
 C'étaient, tous invités par le berger Basil,
 C'étaient Acadiens jetés là par l'exil,
 Et devenus petits planteurs du voisinage;
 Et créoles aussi, de tout rang, de tout âge.
 Plaisir de se revoir est un bien doux plaisir,
 Quand après si longtemps on peut se réunir.
 De nos Acadiens douce fut la rencontre,
 L'ami serrait l'ami dans ses bras; et par contre
 L'indifférent jadis devenait un ami,
 Tant l'amour du pays veille quoiqu'endormi,
 Et quand il nous unit sur la terre étrangère,
 Fait que dans un voisin nous saluons un frère.
 Mais voilà que soudain, dans la salle à côté,
 L'accord d'un violon réveilla la gaité,
 C'était du vieux Michel l'archet cabalistique,
 A sa voix appelant la foule frénétique,
 Et chacun de quitter la conversation,
 Et vite de courir, plein d'animation,
 Oubliant tout le reste, et le cœur à la danse,
 A l'appel de Michel avec obéissance;
 Et la salle de bal fut transformée alors
 En un tohubohu, vrai tourbillon de corps,
 Où l'œil étincelant s'humecta de tendresse,
 Où le plaisir monta, monta jusqu'à l'ivresse.

Pendant ce temps, restés dans la salle à manger,
 Étaient assis causant le prêtre et le berger ;
 Ils causaient du passé, du présent plus encore,
 De l'avenir aussi que l'espérance dore ;
 Tandis qu'Évangéline en extase, à l'écart,
 Vivait de souvenirs, et dans un monde à part ;
 Au milieu du bruit fou de la folle musique,
 La mer, la triste mer lui chantait son cantique,
 Et, le cœur ulcéré sous le poids du chagrin,
 Furtive, elle gagna la porte du jardin.
 En sa sérénité la nuit était superbe.
 En se levant, la lune argentait les bois, l'herbe ;
 Sur le fleuve filtrait son reflet tremblotant,
 Comme pensers d'amour sur un cœur mécontent.
 De tous côtés les fleurs au jardin si nombreuses
 Entr'ouvraient leur calice aux brises amoureuses,
 Laisant de leur parfum, trésor délicieux,
 Monter doucement la bonne odeur aux cieux ;
 Car le parfum des fleurs dans ce monde éphémère
 C'est la confession, la suave prière
 Qu'à la nuit font les fleurs ;—la nuit les entend mieux
 Lorsqu'elle a revêtu la robe d'un chartreux.
 Plus rempli de parfum que les fleurs les plus belles,
 D'ombres tout aussi lourd, malgré ses étincelles,
 Penchait d'Évangéline alors le tendre cœur ;
 Sa vie était un rêve,—un parfum,—une odeur.
 Le brillant clair de lune, et son calme magique
 Paraissait l'inonder d'une extase mystique,
 Alors qu'elle passait à travers le hallier
 De chênes ombragé, qui menait au sentier
 D'où l'on apercevait sans bornes la prairie,
 Qui longue s'étendait devant sa rêverie,
 De brumes entourée, et d'un reflet vermeil
 Parfois s'illuminant comme éclat de soleil ;
 C'étaient les feux follets des mouches phosphoriques
 Qui scintillaient dans l'air en troupes fantastiques.
 Au-dessus de sa tête existaient d'autres feux,
 Pensers du Créateur burinés sur les cieux,
 Et que les yeux mortels sous l'épais de leurs voiles
 A défaut d'autre nom désignent comme étoiles,
 Merveilles de la nuit qu'à peine en son dédain,
 Insecte né d'hier et qui mourra demain,
 L'homme, ce mirmidon, et remarque et contemple,
 Sauf alors qu'apparaît sur les murs de ce temple
 Un astre flemboyant que l'effroi suit de près
 Comme il suivit ces mots : "*Manè, Tekel, Pharès!*"
 Et parmi tous ces feux du ciel et de la terre
 L'âme d'Évangéline au sein de leur lumière
 Erra, puis elle dit : "O mon cher Gabriel !
 Dire que près de moi, tu vis, c'est bien réel,
 Et je ne puis te voir ; et je ne puis entendre
 Ta voix qui ne m'atteint ; ta voix, ta voix si tendre !...
 Combien de fois tes pieds ont foulé ce sentier,
 Tes yeux se sont fixés sur ces bois, ce hallier ?
 Que de fois revenant du travail de la plaine
 N'as-tu pas pris repos sous l'ombre de ce chêne

Pour te remémorer, et pour rêver de moi ?
 Quand ces yeux pourront-ils se récréer de toi,
 Et ces bras t'enlacer dans une étreinte ardente ? ”
 Tout à coup retentit vive, aigue et stridente
 Comme une flûte allant se perdre dans les bois
 Et troubler les échos du *Whip-poor-Will* la voix ;
 Et puis par les taillis au loin, plus loin encore
 Elle flotta longtemps, et mourut insonore.
 “ Prends patience, enfant ! ” de leurs troncs caverneux
 Murmurèrent tout bas les chênes plantureux ;
 Puis un soupir d'*amen* partit de la prairie :
 “ A demain ! ” disait-il, “ l'espérance chérie ! ”

Le lendemain joyeux se leva le soleil,
 Inondant le jardin d'un éclat sans pareil,
 Et les fleurs à leur tour, dans leur reconnaissance,
 De leurs parfums vers lui faisaient monter l'essence.
 “ Adieu, ” dit le curé, “ je vous confie à Dieu,
 Revenez-nous contents, c'est mon unique vœu,
 Ramenez au bercail ici l'enfant prodigue,
 Et cette vierge aussi qui, morte de fatigue,
 Dormait, lorsqu'approchait d'elle le jeune époux ;
 Votre prochain retour nous sera cher à tous ! ”
 — “ Merci de vos souhaits, grand merci, mon bon père,
 Nous reviendrons dans peu, pour ma part je l'espère, ”
 Reprit Évangéline, en appuyant son bras
 Sur Basil ; et tous deux furent bientôt en bas,
 Où déjà, rame en main, au bord de la rivière
 Étaient les bateliers sur la barque légère.
 Ainsi fut commencé ce voyage lointain,
 Avec un ciel propice, avec l'espoir enfin ;
 Et sans perdre de temps ils suivirent la piste
 De celui qui fuyait devant eux, et bien triste,
 Pourchassé par le sort qui rarement nous sert,
 Comme une feuille morte à travers le désert.
 Car ni ce premier jour, non plus le jour ensuite,
 Ni le jour qui suivit, la trace de sa fuite
 Du matin jusqu'au soir n'apparut à leurs yeux
 Sur le lac, dans les bois, dans les détours nombreux
 Que faisait si souvent la rugueuse rivière.
 Le temps roula les jours, le trouver fut chimère !
 N'ayant que des rumeurs vagues pour se guider,
 Dans un pays sauvage osaient-ils aborder,
 Ils apprenaient bientôt sur la plage incertaine
 Qu'était manqué le but de leur recherche vaine ;
 Épuisés de fatigue, à toute extrémité,
 D'Adayes à la fin atteignant la cité,
 En entrant dans l'auberge, ils apprirent de l'hôte,
 Qui de beaucoup causer ne se faisait pas faute,
 Que le jour précédent avec guides, chevaux,
 Camarades nombreux, fusils et javelots,
 Gabriel pour chercher fauves pelleteries
 Avait quitté la ville, et gagné les prairies.

IV.

Il existe un désert au loin dans l'occident
 Où les monts sur les monts lèvent leur front géant,
 Où leurs pics lumineux toujours couverts de neige
 D'un éternel hiver ont l'éternel cortège.
 Des ravines sans nombre où l'étriot défilé
 Forme comme un portail dont lui-même est la clé,
 Ouvrant à l'émigré rudement un passage
 Où difficilement il traîne son bagage,
 Coule vers l'occident, le puissant Orégon.
 A sa suite entraînant, ainsi qu'un fier dragon,
 Le Walleway sauvage, et le faible Owhyhee.
 Vers l'orient, parfois en son essor trahie,
 Bondit la Nébraska, qui, torrent écumeux,
 De la Rivière aux Vents suit le cours sinueux
 Pour se précipiter, après maintes secousses,
 A travers le vallon qui conduit aux Eaux Douces ;
 Venant des Sierras, de Fontaine qui bout,
 Par sauts et soubresauts broyant, balayant tout ;
 Du côté du midi d'innombrables ravines,
 Que le vent du désert éparpille en bruits,
 Descendent en grondant vers l'immense océan,
 Imitant le fracas d'un fougueux ouragan,
 Ou rappelant parfois par leurs voix mugissantes
 Le divin tremolo des orgues imposantes.
 Entre tous ces courants, entre tous ces torrents
 Tumultueux, souvent en sens inverse errants,
 Au loin, à l'infini s'étendent les prairies,
 Belles de majesté, presque toujours fleuries ;
 Par l'ombre ou le soleil attirant le regard
 Et qu'embellit la rose et l'indigo bâtard.
 De par l'immensité de ces immenses plaines
 Errent Elans, Chevreuils et Buffles par centaines ;
 Des Chevaux indomptés, sans frein, sans cavaliers,
 De sauvages Chacals et des Loups par milliers ;
 Et des feux dévorants brûlant tout dans leur rage,
 Et des vents, épuisés par un trop long voyage ;
 Là vivent les tribus des enfants d'Ismaël
 Qui teignent le désert de sang par le scalpel ;
 Et de leurs razzias au-dessus des tempêtes,
 Tourbillonnant en l'air et menaçant leurs têtes,
 Plane majestueux l'implacable Vautour
 Comme l'âme d'un chef dans la bataille un jour
 Egorgé,—par degrés escaladant la nue,
 Et là haut d'une proie épiant la venue.
 De ça, de là, l'on voit du camp des maraudeurs
 S'élever la fumée en légères vapeurs ;
 De ça, de là, l'on voit sur le bord des rapides
 S'élever des bosquets verdoyants et splendides ;
 Et l'Ours de ces déserts habitant ténébreux
 Se traîner taciturne, et chercher en tous lieux
 Au versant des ruisseaux et parmi les ravines,
 Pour vivre, à détacher du sol quelques racines ;
 Et par dessus le tout s'étend pur le ciel bleu
 Comme un riche manteau jeté par le bon Dieu.

Dans ce pays si beau, dans ces plaines féeriques,
 Au pied des monts Ozark aux sommets magnifiques,
 Avec chasseurs, trappeurs, sous ce ciel azuré
 Gabriel bien avant s'était aventuré.
 De jour en jour, ayant des Indiens pour guides,
 Basil et sa compagne aux âmes intrépides
 Suivirent pas à pas le bien-aimé fuyard ;
 Quand ils croyaient le joindre . . . ils arrivaient trop tard
 Ils pensaient voir parfois de son camp la fumée
 S'élever le matin à travers la ramée,
 Et pour en approcher vite ils forçaient le pas,
 Mais arrivés au but à la nuit close, hélas !
 Quand ils croyaient tous deux le trouver, le surprendre,
 Ils ne trouvaient jamais rien que braise et que cendre !
 Mais bien que fatigués de corps, tristes de cœur,
 Un sentiment profond stimulait leur ardeur,
 L'espoir—des malheureux le merveilleux mirage
 Qui ne s'éteint jamais . . . qu'à la fin du voyage !

Près de leur feu du soir comme ils étaient assis,
 Silencieusement et d'un pas indécis,
 Une fois, dans leur camp, parut une Indienne
 Dont tous les traits disaient la douleur surhumaine.
 C'était une Shawnee à grand' peine gagnant
 Son pays encor loin avec le cœur saignant ;
 En effet, bien avant par de là dans les terres,
 Les Camanches, voleurs cruels et sanguinaires,
 Avaient assassiné son mari bien-aimé,
 Du Canada Coureur des bois fort renommé.
 Leurs sympathiques cœurs furent, on peut le croire,
 Bien émus, bien touchés par cette triste histoire ;
 Quand ils sont partagés les maux sont adoucis,
 Une bonne parole est un dictame exquis.
 Ils firent donc accueil à la pauvre Indienne,
 Et tâchèrent tous deux de consoler sa peine ;
 Elle, près du foyer posa ses pieds bien las,
 Et bientôt avec eux fit honneur au repas,
 Composé de chevreuil, soit dit par parenthèse,
 Et de buffle apprêtés sur un bon feu de braise.
 Mais le repas fini, quand Basil et ses gens,
 Épuisés de fatigue, ayant marché longtemps,
 Et fait pendant le jour et longue et rude chasse
 Au chevreuil, au bison dont ils couraient la trace,
 S'étendirent par terre à la grâce de Dieu,
 Et dormirent couchés tout à l'entour du feu
 Dont le scintillement sur leurs brunes figures,
 Sur leurs ajustements, et sur leurs couvertures
 Jouait en tremblotant, ainsi qu'un feu follet
 A chaque instant changeant et variant d'aspect ;
 Auprès d'Évangéline alors notre étrangère
 S'en fut doucement, et de sa voix légère,
 Avec ce charme inné de l'accent indien,
 Lui raconta tout bas d'un ton aérien
 L'histoire de sa vie, amour, plaisirs et peines,
 Ses regrets superflus, ses douleurs plus que vaines ;
 Évangéline, émue à ce touchant narré,

Versa de nombreux pleurs sur ce cœur ulcéré,
 Aimant comme le sien, que la désespérance
 Avait ainsi meurtri de souffrance en souffrance ;
 Contente cependant auprès d'elle d'avoir
 Un cœur fait pour comprendre aussi son désespoir.
 De sa vie à son tour elle conta l'histoire,
 Son amour, ses malheurs, sa recherche illusoire.
 La Shawnee en silence écouta ce récit,
 Et fut muette encore alors qu'elle eut tout dit.
 Mais sortant à la fin de son flegme mystique,
 Comme le clairvoyant du sommeil magnétique,
 Elle parla soudain, sous un vif coloris
 Racontant sourdement l'histoire de Mowis,
 Mowis le séducteur, Mowis fiancé de neige,
 Qui d'une jeune fille eut le cœur par un piège,
 Mais quand vint le matin de son éclat vermeil
 Briller le Wigwam, se fondit au soleil,
 Et que ne le revit onc la triste épousée,
 Bien qu'elle le suivit aux bois toute épuisée.
 Puis dans les accents doux et si pleins d'onction
 Qui semblent se puiser dans l'incantation,
 De Lilinan la belle elle narra l'histoire,
 L'histoire malheureuse, et de triste mémoire.
 La belle jeune fille avait, las ! pour amant
 Des gigantesques pins le doux frémissement,
 Lorsque dans la forêt tout était solitaire
 Il la voyait souvent près du toit de son père,
 Lui murmurant tout bas des paroles d'amour,
 Et l'enivrant d'encens pour faire mieux sa cour,
 Si que par un minuit sur les pas du fantôme
 Elle voulut, pauvrette, aller voir son royaume,
 Et suivit son panache à travers la forêt,
 Mais plus dès ce moment ne revint au chalet.
 Surprise à ces récits, la douce Evangéline
 En silence écoutait ce courant qui fascine,
 Et qui vous fait voguer involontairement
 Dans cet Eden doré qu'on nomme "Enchantement,"
 Pays de la chimère, ou substance éthérée
 Pour sa prêtresse ayant son hôteuse cuivrée.
 Au pic des monts Ozark la lune cependant
 Lentement se leva, de son regard fondant
 Argentant mollement, lueurs mystérieux,
 La tente où se tenait et pensive et rêveuse
 La belle Evangéline ; à la feuille des bois
 Donnant un reflet mat ; au silence une voix.
 La branche se mouvait d'un souffle imperceptible ;
 Endormi le ruisseau filait à peine audible.
 Le cœur d'Evangéline était un puits d'amour,
 Mais certaine terreur cependant s'y fit jour,
 Terreur indéfinie, et qui rampa vers elle
 Ainsi que la couleuvre au nid de l'hirondelle.
 Cette terreur pourtant n'avait rien de l'effroi
 Qui provient de la terre, involontaire émoi
 Qui parfois sur nos sens comme un vainqueur se pose,
 Non ; c'était, à vrai dire, une toute autre chose ;
 C'était comme l'esprit de l'heure de minuit

Qui paraissait dans l'air s'imposer à la nuit.
Et la raison soudain lui dit en épitome
Qu'elle aussi poursuivait pour amant... un fantôme
Et sur cette pensée, elle ferma les yeux,
Et le fantôme alors s'éteignit vaporeux.

Le lendemain, sitôt que parut la lumière,
Le cortège reprit sa marche régulière ;
Et l'Indienne dit au milieu du chemin :
" Là-bas vers l'occident, sur le versant prochain
Des monts que vous voyez, dans son petit village
Reste la Robe Noire et son digne entourage ;
Il est dans ce pays chef de la Mission,
Il enseigne le peuple avec componction,
Et quand il parle à tous de Jésus, de Marie,
Chacun des auditeurs en a l'âme attendrie."
Lors avec insistance, Évangéline dit :
" Tous vers la Mission allons ; ... j'ai dans l'esprit
Que là nous trouverons une heureuse nouvelle !
Et que c'est le bon Dieu qui me guide et m'appelle."
Donc vers la Mission les voilà chevauchant :
Comme ils tournaient un mont lors du soleil coucha
A leurs oreilles vint de voix un doux murmure,
Et, dans un large champ baigné par une eau pure,
Ils virent des chrétiens les tentes. A l'entour
D'un chêne séculaire, à l'immense contour,
Le Jésuite chef adressait sa prière
Pour le salut de tous au Seigneur Notre Père,
Et, spectacle sublime à l'œil émerveillé,
Près de lui tout son peuple était agenouillé !
Un crucifix en bois, sans grand' cérémonie
Sur un arbre juché, d'un regard d'agonie
Laisait tomber sur tous la leçon du devoir,
Tandis qu'aux cieus montaient, sur les ailes du soir,
Ces accents vaporeux mêlés au doux murmure
Des eaux, et de la nuit ombrageant la nature.
Vers le sol inclinant leurs fronts à cet aspect,
La tête découverte avec profond respect,
Les voyageurs émus, à genoux sur la pierre,
A l'office du soir mêlèrent leur prière ;
Car c'était là le temple où pour monter vers Dieu
S'élevait l'espérance, et s'élevait le vœu.
Mais l'office fini, lorsque des mains du prêtre
La bénédiction,—ce souverain bien-être,
Sur tous fut déversée au nom du Dieu Sauveur,
Comme le grain au sol par la main du semeur,
Le Révérend quittant le chêne séculaire
Qui tout à l'heure encore était son sanctuaire,
Vers les nouveaux venus s'avança tout d'abord
Pour les accueillir mieux ;—et quand, dans leur tran
Ceux-ci pour lui répondre eurent pris la parole,
Son visage brilla d'un éclair bienveillant
En entendant ainsi, sous la voûte des bois,
La langue maternelle et les sons d'autrefois.
Alors avec des mots de douceur ineffable,
Il les fit reposer dans son wigwam à table,

Leur offrant pour manger des gâteaux de maïs,
 Pour étancher leur soif la boisson du pays,
 L'eau fraîche de sa gourde. Or bientôt leur histoire
 Fut racontée. Alors d'un ton consolatoire
 Le prêtre répondit avec solennité :
 " Six soleils ne se sont levés, en vérité,
 Depuis que Gabriel à cette même table
 De ses chagrins m'a dit l'histoire lamentable ;
 Où cette jeune fille est, il était assis ;
 Et puis il m'a quitté le cœur plein de soucis
 Pour pousser plus avant son pénible voyage ! "
 La voix du prêtre était douce, doux son langage,
 Cependant sur le cœur d'Évangéline, hélas !
 Sa parole tomba comme neige et frimas
 Tombent pendant l'hiver dans le nid solitaire
 D'où les oiseaux ont fui sans regarder derrière.
 " Vers le nord et bien loin, il est allé, je crois,
 Continua le prêtre, et pendant quelques mois
 Nous ne le verrons pas, mais la fin de la chasse
 Doit nous le ramener à cette même place
 A l'automne prochain. " — Évangéline dit,
 Et sa voix était humble, humble était son esprit :
 " Avec toi laisse-moi rester, mon âme est triste,
 Triste jusqu'à la mort, comme dit le psalmiste ! "
 Ainsi parut-il sage, et bien à tous les yeux.
 Le lendemain matin, sur son coursier fougueux
 Montait le bon Basil, tandis qu'Évangéline
 Seule à la Mission demeurait, l'orpheline !
 Et puis avec les siens et son cruel chagrin,
 De son chez lui Basil reprenait le chemin.

Lentement, lentement, lentement passa l'heure,
 Le temps à pas traînants va toujours quand on pleure ;
 Puis passèrent les jours, les semaines, les mois,
 S'agglomérant nombreux comme feuilles des bois ;
 Et les champs de maïs de si fraîche verdure,
 Alors qu'elle arriva, cette vierge si pure,
 Étrangère en ces lieux, maintenant ondoyants,
 Eleaient glorieux leurs frontons attrayants
 Tout diaprés d'épis, hier vert-émeraude,
 Aujourd'hui tout jaunis appelant la maraude,
 Où venaient se cacher des corbeaux par milliers
 Et que les écureuils prenaient pour leurs greniers.
 Puis dans le temps doré quand la moisson fut faite,
 Qu'à chaque rouge épi rougissait la fillette,
 Car cela dénotait en herbe un amoureux,
 Ou bien qu'elle riait à l'épi tortueux
 Indice bien certain d'un amour sans racine.
 L'épi couleur de sang à notre Évangéline
 N'amena davantage à ses vœux son amant :
 " Prends patience, enfant, disait le Révérend,
 Si tu gardes en toi la foi, la foi sincère,
 Le ciel un jour ou l'autre entendra ta prière !
 Regarde, chère enfant, cette candide fleur
 Qui lève doucement sa tête avec lenteur,
 Sa feuille vers le nord se tourne dilatée
 Aussi parfaitement que l'aiguille aimantée,

Ou la femme Boussole, ici le doigt de Dieu,
 Sur sa tige fragile et sous ce ciel de feu
 L'a suspendu, vois-tu, pour guider le voyage
 Du pèlerin perdu dans ce désert sauvage,
 Semblable à l'océan, sans limite et sans fin,
 Ou l'homme se perdrait sans le souffle divin.
 Telle est, ma chère enfant, telle est la foi dans l'homme.
 Les fleurs des passions plantureuses, en somme,
 Sont hautes en couleur, ont un parfum royal,
 Mais leur éclat est faux et leur parfum fatal :
 Seule cette humble fleur peut la guider notre âme,
 Et plus tard de nos maux être le saint dictame."

Ainsi l'automne vint;—se passa.—puis l'hiver....
 Gabriel ne vint pas : et puis comme un éclair,
 Vint le printemps des eaux ravivant le murmure,
 Le chant du rouge-gorge, et la voix douce et pure
 De l'oiseau bleu.—pourtant Gabriel ne vint pas.
 Mais lorsque l'été vint, qu'à l'odeur des lilas
 Eut partout succédé le parfum de la rose,
 Sous le souffle des vents une rumeur éclosa
 Se fit jour, apportant plus de charme à la fois
 Que le parfum des fleurs, que des oiseaux la voix.
 Au loin et vers le nord, disaient le vent, la brise,
 Et parmi les forêts de Michigan, assise
 Était de Gabriel la case, près des bords
 Du Saginaw. Si bien qu'Évangéline alors,
 Disant un adieu triste au bon missionnaire,
 Quitta la Mission, pour elle un sanctuaire.
 Et se mit en chemin, la pauvrete, en pleurant,
 Avec des gens cherchant les lacs de Saint-Laurent.
 Et quand après beaucoup de pénibles journées,
 Et des nuits sans sommeil à la douleur données,
 Elle atteignit enfin des profondes forêts
 Du sombre Michigan les ombrages épais,
 Elle vit du chasseur absolument déserte,
 En ruines, la case à tous les vents ouverte.

Longs et tristes ainsi se suivirent les ans,
 Et dans des lieux divers, aussi par tous les temps,
 On put voir tour à tour la jeune fille errante
 Des Moraves tantôt sous la pieuse tente,
 Tantôt parmi les champs de bataille et les camps,
 Tantôt dans les hameaux ou dans les lieux bruyants.
 Elle venait, allait, passait comme un fantôme,
 Sans laisser trace aucune et pas même un arôme.
 Elle était belle et jeune, alors qu'avec espoir,
 Esclave de l'amour, ayant force et vouloir,
 Elle entreprit un jour ce long pèlerinage ;
 Passée, elle était vieille alors que ce voyage
 Eut eu pour terme et fin la désillusion.
 Chaque année en courant, marquait son action
 En jetant un manteau sur sa beauté première,
 En éteignant ses traits, ou laissant en arrière
 Une ombre plus épaisse, un jour plus incertain ;
 Puis on vit sur son front une ride soudain,

Et quelques fils d'argent blanchir sa chevelure,
L'aube d'une autre vie,—ou d'une autre nature,
Qui petit à petit sur ce bel horizon
S'élevait pour marquer la dernière saison.

V.

Dans ce pays charmant, délicieux et rare,
Arrosé par les eaux qu'épand la Delaware,
Qui sur le nom de Penn à jamais immortel
Pour suaire a jeté l'azur frais de son ciel,
S'élève sur les bords de la belle rivière
La cité qu'il fonda, dont il devint le père.
Dans ces lieux enchanteurs, emblème de beauté,
Rougit la pêche, et l'air est plein de volupté.
Les chemins ont encore, et ce, par myriades,
Les noms, les gentils noms des Sylvains, des Dyrades,
Comme si l'on voulait apaiser des remords
En préservant ainsi le souvenir des morts.
Là, comme une exilée à la mer échappée,
La triste Evangéline en ses espoirs trompée,
Était venue après bien des peines s'asseoir,
Dans les enfants de Penn trouvant un bon vouloir
Sympathique à ses maux, et dans ce sol-féerie
Certain je ne sais quoi rappelant la patrie.
Le vieux René Leblanc était mort dans ces lieux,
N'ayant, au dernier jour, pour lui fermer les yeux,
Parmi ses descendants, en fait une centaine,
Qu'un parent éloigné qu'il connaissait à peine !
Le cœur d'Evangéline en ce monde nouveau
Trouvait un doux bien-être, évoquant le hameau
Tranquille et protecteur de sa chère Acadie.
Le *Tu*, le *Tbi*, c'était suave mélodie
À son oreille, car Tous à Grand-Pré jadis,
Dans le bon temps, étaient égaux, frères, amis.
Donc lorsque sa recherche infructueuse et vaine
Eut fatigué sa vie, et sans calmer sa peine,
Lorsque dans ses efforts trompée, et tant de fois
Elle dut se résoudre à la porter sa croix,
Et discontinuer ce voyage sur terre,
Comme vers le soleil en quête de lumière
La feuille dans les bois se tourne avidement,
Sans se plaindre, elle aussi se tourna fermement
Vers la cité de Penn. Au pic de la montagne,
Comme le voyageur dominant la campagne
Voit se fondre à ses pieds les brumes du matin,
Et le soleil vainqueur empourprant tout soudain,
Laisser apercevoir au loin le paysage,
Les fleuves, les cités, le hameau, le village,
D'Evangéline ainsi tombèrent tout à coup
Les brumes ; son esprit plus fort resta debout ;
Puis elle vit le monde au loin, au-dessous d'elle,
Non plus sombre, mais bien sous sa forme éternelle,
Illuminé d'amour ; et le petit sentier
À son cœur jeune encor qui sourit le premier,

Lui parut, vu de loin, s'éclaircir à distance.
 Gabriel, néanmoins, avait sa souvenance.
 Son image adorée habitait dans son cœur,
 Revêtue, et toujours, de beauté, de fraîcheur,
 Du charme et de l'amour, du feu de la jeunesse ;
 Tel elle l'avait vu dans ce jour de détresse,
 Où sans elle il voguait vers un autre vaisseau,
 Tel encore il était à ses yeux, mais plus beau,
 Il avait la beauté que donne le silence,
 Que grave en nos esprits ou la mort ou l'absence.
 Dans ses pensers sur lui n'entraît pour rien le temps,
 Le temps n'existait pas ; et la suite des ans
 Ne l'avait point changé, sur lui n'avait eu prise ;
 Il était cet amant que le temps poétise,
 Que l'amour nous fait voir toujours adolescent ;
 Il était, en un mot, un mort, non un absent.
 A travers les douleurs de sa triste existence,
 Les désespoirs rentrés d'une longue espérance,
 Elle avait su garder la sublime leçon
 Du devoir à remplir ; elle avait fait moisson
 Et d'abnégation et de noble endurance,
 De dévouement pour tous, surtout de patience.
 Ainsi donc sur autrui son amour répandu,
 De sa force n'avait néanmoins rien perdu ;
 Semblable à ces produits qui conservent leur baume
 Tout en remplissant l'air d'un merveilleux arôme.
 Le vœu, l'unique espoir qui remplissait son cœur
 Était suivre humblement les pas de son Sauveur.
 Elle vécut ainsi sœur de Miséricorde
 Pendant des ans, prêchant la paix et la concorde,
 Fréquentant chaque jour le toit de l'indigent,
 Asile du malheur, et du besoin urgent,
 Où dans les galetas crouissait la misère,
 Avec la maladie au souffle délétère.
 Pendant nombre de nuits, lorsque chacun dormait,
 Que le veilleur nocturne en sa marche disait :
 " Il fait grand froid, il pleut, cependant par la ville
 Tout est bien, citoyen, tu peux dormir tranquille ! "
 Il voyait tout en haut, derrière un vieux rideau,
 La lucie sans clarté que faisait son flambeau.
 Et pendant bien des jours, quand dans l'aube brumeuse,
 A pas lents, clopinant, sous la bise ventueuse,
 Le fermier allemand, par le gain alléché,
 Allait porter ses fleurs et ses fruits au marché,
 Il rencontrait la sœur à la pâle figure
 Qui venait de veiller dans quelque allée obscure.
 La peste cependant, ce fléau redouté,
 Avec acharnement fondit sur la cité.
 Des signes merveilleux dans la nature émue
 Avaient comme annoncé son affreuse venue.
 Eclipsant le soleil dans leur vol, par milliers
 Étaient passés sans fin de lourds pigeons-ramiers,
 Formant dans l'atmosphère une nue incertaine.
 Chaque oiseau dans sa serre avait un gland de chêne.
 Tel, au mois de septembre, au sein de l'océan,
 On voit monter le flot au souffle de l'autan,

Et débordant immense en immenses marées,
 Envahir les ruisseaux, les plaines diaprées,
 Pour ne former bientôt au loin qu'un vaste étang
 Dans lequel en passant se mire l'oiseau blanc,
 Ainsi la mort soudain de la peste suivie,
 De ses lugubres flots vint inonder la vie,
 En un cloaque impur convertissant le sang,
 Pour en former bientôt un noir et vaste étang.
 Ni le rang, ni l'état, la beauté, l'opulence,
 Ne purent du fléau conjurer la puissance ;
 Devant la mort, parfois, tout est égalité !
 Seulement l'indigent, dans son obscurité,
 N'ayant pour le servir des valets la milice,
 S'en fut mourir en gueux pauvrement à l'hospice,
 Ce *chez eux* de ceux-là qui n'en eurent jamais.
 L'hospice, alors placé parmi des bois épais,
 Était dans un faubourg ; au milieu de la ville
 Il se trouve à présent où la richesse brille.
 Pourtant avec son porche et son guichet naïf,
 Cet humble monument, d'aspect si primitif,
 Au milieu des palais, abri simple et modeste,
 Semble à tous rappeler la parole céleste :
 " Vous qui dans les cités n'avez ni feu ni lieu,
 Pauvres, entrez ici, c'est la maison de Dieu ! "
 Nuit et jour constamment, dans sa ferveur divine,
 Au chevet des mourants vint sœur Evangéline.
 De sa chaste figure en voyant la candeur,
 Ceux-ci rêvaient déjà l'éternelle splendeur ;
 Ils s'imaginaient voir le glorieux symbole
 Que Dieu donne à ses saints, la céleste auréole,
 Luire autour de son front, et pleins d'un divin feu,
 Ils mouraient confiants en la bonté de Dieu,
 Et leur âme puisant une force nouvelle,
 Au séjour des élus s'envolait immortelle.

Un Dimanche matin à travers la cité
 Silencieuse encor, quoiqu'en saison d'été,
 Evangéline prit le chemin de l'hospice.
 La voilà maintenant au seuil de l'édifice.
 Dans le jardin, — suave était l'odeur des fleurs,
 Elle s'arrête donc pour en cueillir plusieurs,
 Humides de cette eau dont les couvre l'aurore,
 Afin que les mourants pussent les voir encore.
 Puis comme elle montait lentement l'escalier
 Des vastes corridors qui menait au palier,
 Elle entendit, portés sur l'aile de la brise,
 Les sons bien adoucis des cloches de l'église
 Du Sauveur, — et, mêlés à ces sons, les accents
 Des fidèles chantant à Wicaco leurs chants.
 Le calme de cette heure imprima sur son âme
 D'une indicible paix le merveilleux dictame ;
 Et quelque chose en elle, un doux je ne sais quoi,
 Lui dit : " Evangéline, est fini ton émoi,
 Tes épreuves sur terre ont passé comme une ombre,
 Demain pour toi, demain le jour sera moins sombre
 Et dans l'œil un rayon, une espérance au cœur,

Elle entra dans la chambre où veillait la douleur.
 Les gardiens assidus, comme bons camarades,
 Se relayaient soigneux près des pauvres malades,
 Humectant et la lèvre et le front des fiévreux,
 Fermant avec respect des morts les yeux vitreux,
 Et puis, silencieux, recouvrant leur figure
 De leurs draps, devenus linceuls de sépulture.
 Et ces morts gisaient là,—tels sur le grand chemin
 Gisent amas de neige attendant leur destin.
 A l'aspect désiré de sœur Evangéline,
 Plus d'un se retournant, souleva sa courtine,
 Qui semblait l'isoler sur son lit de douleur,
 Pour voir, fût-ce en passant, l'ange consolateur :
 Car sur leurs cœurs souffrants son heureuse présence
 Tombait, comme en prison, un rayon d'espérance.
 Sur les lits d'alentour, elle, en jetant les yeux,
 Put voir combien la mort, propice aux malheureux,
 En étendant sa main sur plus d'une souffrance,
 Avait guéri de maux, et de longue endurance ;
 Dans la nuit quel butin de visages connus !
 Et depuis le matin, que de nouveaux venus !

Tout à coup, comme si d'une paralysie
 Frappée, elle resta d'étonnement saisie ;
 Cependant qu'en son corps courait un long frisson,
 Que de sa main tombait de ses fleurs la moisson,
 Qu'une immense pâleur couvrait sa face entière,
 Et que de son regard s'éteignait la lumière.
 Et puis il s'échappa du fin fond de son cœur.
 Un cri d'angoisse, un cri de si vive douleur,
 Que les mourants émus, et malgré leur faiblesse,
 Relevèrent la tête à ce cri de détresse.
 Devant elle était là, sur un lit, un vieillard
 Aux cheveux minces, longs et couleur de brouillard,
 Mais, comme il gisait là dans le jour jeune encore,
 Sur ses traits revenaient les traits de son aurore ;
 Ainsi change parfois la face des mourants,
 Et la vie à la mort prête un air de printemps.
 Comme un feu dévorant la chaleur de la fièvre,
 Rouge, ardente, brûlait sur sa tremblante lèvre,
 Du combat de la vie indice toutefois
 Qui nous survit encor quand nous manque la voix.
 Dans ces temps loin de nous, ainsi l'Israélite
 Avait marqué de sang, selon la loi prescrite,
 Le seuil de sa maison, afin que, tout d'abord,
 En voyant ce signal, vite passât la mort.
 Lui gisait là mourant, sans idée, immobile ;
 Son esprit épuisé, de plus en plus débile,
 S'affaissait et tombait, tombait et s'affaissait
 Dans un sommeil sans nom, et, bref, s'engourdisait ;
 Alors tout à travers les régions de l'ombre,
 Dont la nuit se faisait de plus sombre en plus sombre,
 Ce cri d'angoisse, cri de si vive douleur,
 Fut se répercuter au fin fond de son cœur,
 Et, comme un saint murmure, après un court silence,
 Il entendit ces mots de douce souvenance :

" Mon aimé ! Gabriel ! " — Et puis la voix se tut,
 Et ce céleste bruit sans plus d'écho mourut.
 Alors et de nouveau les champs de l'Acadie
 Et ses fleuves boisés, ses lacs, sa mélodie,
 Villages et vallons, et montagnes et bois,
 En songe à son esprit parurent à la fois,
 Et dans la vision, à la grâce enfantine,
 Comme aux jours du printemps surgit Évangéline.
 A l'aspect ravivé de ces temps bienheureux,
 De longs pleurs, les derniers, obscurcirent ses yeux,
 Et quand il souleva lentement la paupière,
 La douce vision avait fui toute entière ;
 Pourtant Évangéline était près de son lit,
 A genoux, et visible aux yeux de son esprit ;
 Alors il essaya, par un effort suprême,
 De prononcer son nom, de murmurer : " Je t'aime ! "
 La parole mourut sur sa lèvre sans voix,
 Et son mouvement seul indiqua cette fois
 Ce qu'hélas ! vainement sa langue eût voulu dire :
 Encore il essaya sur sa bouche un sourire,
 Mais ce fut vainement ; — alors dans sa douleur,
 La pauvre Évangéline appuya sur son cœur
 Sa tête endolorie, et de son âme aimante
 Mit le premier baiser sur sa lèvre mourante.
 De Gabriel l'émoi fut bien doux . . . son regard
 Brilla soudainement d'une lumière à part . . .
 C'était le dernier jet de la dernière flamme,
 La clarté s'éteignit, — et le corps n'eut plus d'âme.

Et tout était fini maintenant, — la douleur,
 Et la crainte et l'espoir, et l'angoisse du cœur ;
 De l'amour du pays la triste nostalgie,
 Et de l'amour du cœur la si longue élégie ;
 Et tout le chagrin sourd, cet abîme profond
 Où de la patience est la source sans fond ;
 Et sur son cœur pressant la tête inanimée,
 Objet de ses regrets et qui fut tant aimée,
 Elle inclina la sienne en murmurant adieu !
 Puis ajouta tout bas : " A toi merci, mon Dieu ! "

Debout la forêt primitive,
 Géante, existe encor, dans sa verdure native ;
 Mais loin de son ombrage et de son vert rideau,
 Reposent les amants dans un même tombeau,
 Humblement, sous les murs du petit cimetière
 Catholique, — sans nom, et sans même une pierre,
 Au cœur de la cité. Chaque jour auprès d'eux
 Descend la ruche humaine, et ses essaims nombreux,
 Et ses milliers de cœurs pleins d'ardeur malade,
 Où reposent leurs cœurs qui n'ont plus force active ;
 Ses milliers de cerveaux en travail et fiévreux,
 Où dorment leurs cerveaux immobiles, oisifs ;
 Et ses milliers de mains sans cesse travailleuses,
 Où leurs mains ont cessé d'être laborieuses ;
 Et ses milliers de pieds fatigués dans leur cours,
 Où leurs pieds ont fini leur voyage à toujours !

Debout la forêt primitive,
 Géante, prime encor, mais sous son ombre vive
 Existe maintenant un peuple différent,
 Ayant autre langage, autres mœurs, n'offrant
 De l'antique Acadie aucun des caractères.
 De ci, de là pourtant, dans des états précaires,
 Le long de l'Atlantique, on trouve, par débris,
 Quelques Acadiens dont les pères, jadis,
 Revinrent de l'exil, comme en pèlerinage,
 Vers le pays natal, pour mourir au village.
 La case du pêcheur n'a pas cessé de voir
 De l'actif tisserand la roue et l'affinoir.
 Dans leur bonnets normands, les jeunes jouvencelles
 Sont, tout comme autrefois, et gentilles et belles,
 Et lors de la veillée, au coin du feu, l'hiver,
 Parlent d'Évangéline et de son sort amer ;
 Tandis que l'océan, du fond des vastes ondes,
 Sortant en grommelant de ses grottes profondes,
 Parle ; et bien tristement, en accents désolés,
 Répond de la forêt aux soupirs étranglés !

LES VOIX DE LA NUIT.

EXORDE.

C'était plaisant quand verts étaient les bois
 Que les vents gentiment chantaient à la nature
 En gazouillant leur doux murmure,
 De se trouver en tapinois
 Sous un site à guetter les jeux de la lumière
 Faisant souventefois école buissonnière,

Ou soit encor sous ce sublime dais
 Dont le soleil en vain veut percer les ogives,
 Dont les noires feuilles massives
 Forment le toit le plus épais,
 Sous les auvents duquel dans les jours les moins sombres
 A peine peut-on voir se dandiner les ombres.

Sous un bel arbre au front patriarcal,
 J'étais tranquillement étendu sur la terre,
 Lui, ses bras tout ornés de lierre,
 Il les levait le vieux féal,
 Et les feuilles soudain, comme au plaisir en proie,
 De leurs petites mains applaudissaient de joie ;

Et ces braves prolongés, mais sans bruit,
 Faisaient comme vibrer un son soporifique,
 Semblable à la douce musique
 Que fait une aile qui bruit ;
 Ou bien encore au son de la cloche mourante
 Qui le soir sur les prés endormis s'éteint lente.

Et puis alors riantes visions
De ces doux souvenirs qu'embaument la jeunesse,
Vinrent m'inondant de liesse
Réveiller mes émotions,
Lorsque les yeux au ciel je suivais les nuages
Comme vaisseaux sur mer faisant profonds sillages ;

De ces narrés qui filtrent dans nos cœurs
Avant que la raison n'ait été muselée,
De vieille tour démantelée,
De farfadets et de voleurs,
De ces contes portant tous le brouillard de l'âge,
La légende du saint, la chronique du sage.

Et moi, l'amant de ces vieux lais naïfs,
De la cité bruyante au milieu de la foule
Du ruisseau j'entends l'eau qui coule
Et bruit parmi les massifs,
Arrosant de ses eaux le vert pays des songes
Où de la poésie errent les doux mensonges.

Donc me voilà, quand le printemps coquet
Tout de vert habillé se mire en sa parure,
Et que tout rit dans la nature,
Prairie, oiseau, fleur et bosquet,
M'en allant par les bois pensant à mille choses,
Au papillon qui vole, à ses métamorphoses.

Les arbres verts murmuraient doucement
A voix basse ; c'était comme un chant d'espérance.
Eux autrefois dans mon enfance
Dans leurs bras me berçaient souvent !
Pour moi, tous ils avaient un doux sourire encore,
Comme lorsque ma vie était à son aurore.

Et tous toujours murmuraient doucement
A voix basse, viens, viens, comme dans ton enfance ;
Et de leurs longs bras en silence
Je les voyais me caressant ;
Un si touchant appel, comment ne pas l'entendre ;
D'aller dans les vieux bois ne pouvais me défendre ?

Et dans cet air imbibé de bonheur,
Mains jointes, à genoux, je voyais la nature
De ces vieux bois sous la voûture
S'élever vers le Créateur,
Et du soir moduler la touchante musique,
Moi-même m'enivrais à ce pieux cantique.

Soudainement, formant un noir portail,
De sapins élancés une sombre avenue
Devant moi s'offrit à ma vue,
On eût dit un large éventail ;
Et lorsque le soleil y filtrait sa lumière
Doux et bleu paraissait le léger atmosphère.

Alors aussi tombèrent sur mon front,
Comme des cieus descend l'ondée—avec rudesse
Tous les songes de la jeunesse ;

HYMNE À LA NUIT.

Murmures que rien n'interrompt,
Glissant sur l'épi mûr, et glissant goutte à goutte
Comme ils aimaient jadis sur la fleur faire route.

Restez, restez, ô douces visions
D'un passé déjà loin où germait l'espérance,
Restez . . . — "Garde la souvenance,
Mais non pas les illusions,
Elles ont fait leur temps ; tu n'es plus dans l'enfance,
Pour des chants plus nourris réserve ta puissance.

" Il est en toi ce divin paradis
Où de la poésie existent les doux songes,
Où non loin d'innocents mensonges
Sont les pensers les plus exquis ;
De Dieu dans ce pays on chante les louanges
Et ses nuages sont les ailes des archanges.

" Sache-le donc, ta muse désormais
Ne les doit plus chanter les monts coiffés de neige,
Ni les forêts, ni leur cortège,
Ni les fleuves coulant en paix
Entre des arbres verts se penchant d'aventure,
Pour voir au-dessus d'eux les cieux et leur voussure.

" Il est un bois, un bois épais, profond,
Où de branches de fer retentit le tapage !
Et puis au milieu du feuillage
Grondant, court un fleuve sans fond,
Et celui-là qui veut en regarder les cimes
Voit la nature en deuil, les cieux tout noirs de crimes.

" Un doux rayon de soleil quelquefois
Par un beau jour de Mai filtre à travers les branches ;
Puis en soudaines avalanches
Vient l'hiver effeuillant les bois ;
Et notre espoir aussi comme la feuille tombe !
Et de son doigt la mort vient nous montrer la tombe !

" Donc, dans ton cœur descends et puis écris !
Oui sur le lit profond du fleuve de la vie
Vogue, nature t'y convie,
Prends pour objet de tes récits
De l'Imposante Nuit les Voix si solennelles
Qui portent la terreur ou la joie avec elles."

HYMNE À LA NUIT.

J'entendis de la Nuit les vêtements traînants
Balayer ses palais de marbre !
Je vis ses noirs atours de clarté fulminants
Envahir le sommet de l'arbre.

Tout au-dessus de moi je la sentis venir
D'en haut par son charme suprême ;
Je la sentis venir, comme on sent accourir
L'objet adoré que l'on aime.

Et j'entendis les bruits de joie et de chagrin,
 Et les carillons, et leur bande,
 Qui bruissent la nuit sous son noir baldaquin
 Comme des rêves de légende.

Mon esprit s'étancha dans l'humide minuit,
 Il y puisa la quiétude,
 La fontaine de paix découle de la nuit,
 De la nuit, de sa solitude.

O Nuit sainte ! de toi j'apprends à supporter
 Les maux inhérents à la vie !
 Par toi le noir souci cesse de m'irriter,
 Tu fermes la porte à l'envie !

O Nuit ! descends des cieux, de ton sublime essor
 Apporte le calme à mon âme,
 Comme Oreste, ai besoin de calme, ce trésor
 Dont tu possèdes le dictame !

UN PSAUME DE LA VIE.

"Ce que le cœur du jeune homme dit au psalmiste."

Ne venez pas me dire en des accents funèbres
 Que la vie est un songe creux !
 Car l'âme qui sommeille ou vit dans les ténèbres
 Est morte ; et tout n'est pas ce que pensent nos yeux.

Car la vie est réelle, et non chose légère,
 Et sa fin n'est pas le tombeau ;
 Quand le psalmiste dit : "Poussière à la poussière
 Doit retourner," de l'âme il n'éteint le flambeau.

Ce n'est ni le chagrin, non plus la jouissance
 Qui sont le tracé du chemin ;
 Mais bien d'agir en tout selon notre puissance
 Pour toujours avancer de demain en demain.

L'art est long et bien long, le temps va vite, vite,
 Et bien que braves soient nos cœurs,
 Comme tambours voilés vers notre dernier gîte
 Ils battent cependant la marche des douleurs.

Dans le plantureux champ de bataille du monde,
 Dans son bivac, dans son repos,
 Ne soyez pas muet comme bétail immonde,
 Mais dans chaque combat sachez être un héros.

N'allez pas vous fier à l'avenir ;—chimère !
 Le passé mort, il est bien mort !
 Agissez, agissez dans le présent sur terre
 Avec cœur, vous aurez avec vous le Dieu fort !

Pour exemple prenons des grands hommes la vie,
 Et nous pourrons comme eux un jour
 Laisser derrière nous un nom digne d'envie,
 La trace de nos pas et de notre labeur ;

Et le sillon tracé par nous viendra peut-être
 En aide plus tard au malheur,
 Un frère naufragé retrempera son être
 En creusant ce sillon avec nouvelle ardeur.

Sus donc ! sus donc ! debout ! ayons cœur à l'ouvrage,
 Cœur pour affronter le destin,
 Vers le but avançons sans cesse avec courage,
 Qui sait bien travailler, en paix attend sa fin !

LE FAUCHEUR ET LES FLEURS.

Il est un faucheur appelé la Mort,
 Avec sa faucille aigue il moissonne
 Et l'épi barbu, le faible et le fort,
 Et les jeunes fleurs de printemps, d'automne.

"N'aurai-je, dit-il, rien de plus gentil
 Que l'épi barbu de la vaste plaine ?
 Il me faut aussi fleurs de fin d'Avril,
 Mais je les rendrai, bien que leur haleine

Soit douce à mon cœur. Donc, la larme à l'œil
 Il fixa les fleurs, en baisa la feuille,
 Et puis les porta dans son noir linceul
 Droit au Paradis où Dieu les accueille.

"C'est que, mon Seigneur," disait le faucheur,
 "Aime tendrement ces fleurs de la terre,
 Où Lui fut enfant, quand il vint, Sauveur,
 Mourir sur la croix pour fléchir son Père.

"Elles fleuriront, n'en ayez souci,
 Où moi je les porte, aux champs de lumière ;
 De leurs beaux bouquets, oyez bien ceci,
 Se parent les saints la journée entière."

Et la pauvre mère avec pleurs et cris
 De donner, hélas ! ses fleurs favorites,
 Et bien qu'elle sût qu'aux sacrés parvis
 Les retrouverait parmi les lévites !

Mais ce n'était pas par mauvais vouloir
 Que vint cette fois le faucheur étrange ;
 Non, car celui-là qui vint prendre au soir
 Ces si fraîches fleurs, de Dieu c'était l'ange !

LA LUMIÈRE DES ÉTOILES.

Par degrés la nuit est venue.
 Et s'affaissant silencieusement
 La lune au-delà de la nue
 Se laisse aller doucement.

L'obscurité couvre la terre,
L'étoile seule au milieu de brouillard
Laisse vaciller sa lumière,
Jusqu'à minuit Mars est de quart.

De l'amour serait-ce l'étoile
Qui des humains préside au doux repos ?
Oh ! non, à mon œil se dévoile
La noble armure du héros.

Et des penses graves, sublimes,
Viennent en moi quand dans les cieux épars
Je vois au plus haut de leurs cimes
Briller le bouclier de Mars.

Debout, Etoile de la force,
Quand je te vois sourire à ma douleur,
Ta pitié soudain me renforce,
Soudain je retrouve du cœur.

Et dans ma poitrine, où naguère
L'étoile seule au milieu d'un brouillard
Scintillait, je vois ta lumière....
Jusqu'à minuit Mars est de quart.

D'une volonté non vaincue
Soudain l'étoile a surgi dans mon cœur,
Sereine, et surtout convaincue
De son pouvoir modérateur.

Et toi qui lit, Homme, ce psaume,
Quand l'espérance a fui loin de ton cœur,
Sois résolu, —voilà le baume
Qui calme et chagrin et douleur.

Et ne crains rien dans ce bas-monde,
Tu le sauras avant que de mourir,
Combien c'est vertu sans seconde
Que d'être fort, et de souffrir !

L'EMPREINTE DES PAS DES ANGES.

Lorsque du jour finit la dernière heure,
Que les douces Voix de la Nuit
Portent notre âme au ciel, cette demeure
Où divin penser nous conduit ;

Avant l'instant où s'allument les lampes,
Fantastiques soleils du soir ;
Lorsque le feu fait naître ces estampes
Dansant sur le mur du parloir ;

Alors tous CEUX qui furent de ce monde
Par la porte entrent sans frapper,
Les bien-aimés je les vois à la ronde
Près de mon foyer s'attrouper :

LA MESSE DE MINUIT.

LUI, tout brillant de force et de jeunesse,
Si noble cœur pour le combat,
Près du chemin il tomba de détresse
Épuisé, le pauvre soldat !

EUX, dont la force était dans leur faiblesse,
Qui pourtant portèrent leur croix,
EUX, dont le cœur était toute simpleesse,
Dont nous n'entendons plus les voix.

Puis avec eux MA tant belle accordée
Que devais conduire à l'autel,
Qui de m'aimer se plaisait à l'idée....
Maintenant une Sainte au ciel !

D'un pas muet, sans bruit vient ce bel ange
Prendre place au siège voisin,
Et tout à coup, ce qui me semble étrange,
Elle met sa main dans ma main.

A mes côtés, alors qu'elle est assise,
De son regard doux, lumineux,
Elle m'entoure encore, ma Promise,
Comme un rayon venu des cieux.

Et Moi, j'entends, je comprends sa prière,
Sa prière faite sans voix,
Un doux reproche, au jeu de sa paupière,
Et le moindre signe parfois.

Oh ! bien souvent attristé, solitaire,
Plus rien ne sont maux et malheurs,
Si me souviens qu'ici sur cette terre
Ont un jour vécu de tels cœurs !

LA MESSE DE MINUIT

POUR L'ANNÉE QUI SE MEURT.

Oui, l'an se fait vieux,
Son œil est vitreux et cave,
La mort en fait son esclave,
Et par la barbe de son mieux
Turlupine le vieux !

La feuille tombe
Lentement, solennellement,
Le corbeau croasse aigrement,
Caô ! c'est le cri de la tombe,
Le cri de la tombe !

Foin du décorum !
Les vents en ronflant comme l'orgue
De réciter ce chant de morgue :
" Ad te clamavi Dominum !
Clamavi Dominum ! "

Et les nuages
Comme des Encapuchonnés
De verser pleurs passionnés,
Et de marmoter vains hommages....
Mais vains verbiages !

Vieil an le voilà
Tout radoteur, tout ganache,
Sa couronne est de bourrache,
Comme le roi Léar il est là,
Objet de mépris dà !

Et puis l'aurore
D'un jour d'été bien en retard
Vient réjouir fort le vieillard ;
Le vieux se croit jeune encore
Et se remémore.

Alors, plein d'émoi,
Il dit à la douce haleine
De l'air qui vient de la plaine :
" Ne te moque pas moi, toi,
Mais tiens-toi près de moi ! "

Mais la journée
Tiède elle gît dans ses bras ;
Elle n'a plus d'haleine, hélas !
Dernière de la fournée
Mourant sans lignée.

Lors meurt le vieil an,
Les bois sur sa sépulture
Font entendre en long murmure
Comme une voix d'ouragan
Messe de bout de l'an.

Puis vient l'orage
Avec le vent du Labrador
Qui souffle, souffle, souffle encor,
Broyant tout sur son passage,
Et puis, dans sa rage,

Grognant, mugissant,
Balayant la feuille morte !...
Oh ! mon âme de la sorte
Puisse un souffle rafraîchissant
T'épurer en passant !

Un jour plus sombre
Se prépare surnaturel,
Où les astres du ciel
Auront passé comme une ombre
Kyrie, eleyson !
Christe, eleyson !

LOVER (SAMUEL).*

CAROLAN ET BRIGITE CRUISE. (1)

(On raconte que Carolan, le barde Irlandais, privé de la vue, après vingt ans de séparation, reconnut sa première aimée par le simple attouchement de la main. Le nom de la dame était Brigitte Cruise, et quoique ce nom ne soit pas un joli nom, il nous a paru devoir être conservé, comme appartenant à une femme qui avait pu inspirer une telle passion.)—*Note de l'Auteur.*

“ Non jamais amour vrai n'oublie,
Comme au premier jour se replie
Vers toi mon cœur, chère accomplie,
Mignonne, mon amour ! ”

De la mer auprès du rivage,
Gai ménestrel au gai langage
Ainsi chanta son doux servage,
Au déclin d'un beau jour.
Mais du ménestrel la lumière
Avait déserté la paupière,
Et sa vie était nuit entière
Sans lueur à l'entour.

“ Non jamais amour vrai n'oublie,
Comme au premier jour se replie
Vers toi mon cœur, chère accomplie,
Mignonne, mon amour !
Vingt fois le temps a pris de l'âge,
Depuis las ! que de ce rivage
On t'emporta malgré ma rage
Loin de moi, sans retour. ”

Il avait dit ces mots à peine,
Que suivant sa course certaine
D'un bateau la rame soudaine
Sur la mer se fit jour.

Bientôt sur sa rive natale
Aborde beauté sans égale,
De la harpe lorsque s'exhale
Ce lai du premier jour :
“ Non jamais amour vrai n'oublie,
Encore aujourd'hui se replie
Vers toi mon cœur, chère accomplie,
Mignonne, mon amour ! ”
Où se trouvait assis le barde
La dame aussitôt se hazarde
A placer sa main—lui ne tarde
A fêter son retour.

(1) Du même auteur : “ A Four-leaved Shamrock ”—“ Mother be's going away,” from p. 227 to p. 228, 2ième vol. des *Beautés*—“ The Snow,” p. 406, *Rayons et Reflets*—“ The Angel's Whisper,” p. 223, *Le Fond du Sac*, 4ième vol. des *Beautés*.

Car il a reconnu sa dame
 L'avengle, et ses lèvres de flamme
 Baisant sa main ; toute son âme
 Se montre sans détour :
 Le contact de la main chérie
 Lui rend du passé la féerie,
 Il aime avec idolatrie
 Ainsi qu'au premier jour,
 Car jamais amour vrai n'oublie
 L'amour d'une femme accomplie,
 Donc il adore à la folie
 Mignonne—son amour !

MACKAY (FRANCIS ALEXANDER).

DÉCEMBRE. (1)

Quand les bises du nord comme flèches du ciel
 Projettent leurs grésils sur montagne et sur plaine,
 Quand cherchent les troupeaux un abri naturel,
 Et que blanche, la terre est—triste à faire peine ;

Quand la forêt sans feuille et se pleure et gémit,
 Quand muet est l'oiseau sous un dur hivernage,
 Quand le fleuve grossit, que le torrent mugit,
 Que les hôtes des bois n'ont plus de doux parlage ;

Quand se voile et s'éteint le rayon du soleil,
 Quand la lune étonnée au chagrin est en proie ;
 Quand le matin est veuf de son joli réveil,
 Et que le soir n'a plus sa nonchalante joie ;

L'homme doit-il alors pour ça broyer du noir,
 Et de l'an qui s'en va, pleurer sur le cadavre ?
 Doit-il donc se laissant aller au désespoir
 Chanter *de Profundis* dans un chagrin qui navre.

Non pas ! Devers les champs dorés de l'espérance,
 L'été de son esprit doit voler, voltiger,
 Tous ses souvenirs sont fontaine de Jouvence,
 La nature un jardin de fleurs . . . un frais verger.

1) Du même auteur, sous le pseudonyme de Fitzburgh (Francis): "Novem-
 " p. 132, 2ième vol. des *Beautés*—p. 133, "From the Curse of Shamy!"—
 hoos from the Better 'lands," p. 261, *Rayons et Reflets*—"To the Morning
 d," p. 263, *Rayons et Reflets*.

M^e CARTHY (D. F.)

DOLORES. (1)

La lune de mon âme est sombre, Dolores,
Elle gît morte en ma poitrine;
Ton sourire, le ciel, me manque, Dolores,
Et de tes yeux chatains la lumière divine.

La rose de mon cœur n'est plus, ô Dolores,
Bouton ou fleur, plus rien n'existe;
Car ton souffle si pur me manque, Dolores,
Et de ton incarnat la teinte pâle est triste :

Mon cœur ne bat plus fort maintenant Dolores,
Sa marée est froide... et calmée;
Car ne sens plus ton cœur près du mien, Dolores,
Dans cet espace vide où j'avais mon aimée.

Mais ma lune à nouveau reluira, Dolores,
Et mon cœur reverra sa rose,
Quand te retrouverai dans le ciel, Dolores,
Où notre âme en Dieu se repose.

CES CLOCHES DE SHANDON.

(Les dépouilles mortelles du Rév. Francis Mahony ont été déposées dans le caveau de sa famille, dans le cimetière de Ste. Anne à Shandon; les cloches rendues célèbres par les beaux vers du poète, tintant le glas funèbre et pleurant, pour ainsi dire, celui qui fut leur admirateur.)

I.

Ces cloches de Shandon, ces cloches de Shandon
Dont le son doux est triste, et vibre en faux bourdon—
Qui de loin vient chercher cette terre sacrée,
Et dormir à leur son sous la voûte éthérée?

II.

C'est un être qui, jeune, entendit leurs chansons,
Et qui dans l'âge mûr, chanta leurs si doux noms;
Et dans le cœur duquel s'éveillait leur musique
Qui lui faisait rêver le foyer domestique.

III.

Oh! si les cloches ont encore le pouvoir
De chasser et le mal et le mauvais vouloir,
Que s'éloigne le doute, et que cesse l'envie
Près de sa tombe où germe une nouvelle vie.

(1) Du même auteur: p. 229, 1er vol. des *Beautés*, "Summer Longings"—*"The Seasons of the Heart"*—p. 254, *Rayons et Reflets*, "Oh! had I the Wings of a Bird"—*"The Fire Side"*—*"Sweet May"*—p. 230, *Le Fond du Sac*, "A Lament"—*The Pilgrims*—*"The Spirit of the Snow"*—*"The Bath of the Streams."*

IV.

Le véritable amour sème, engendre l'amour,
 Ces cloches de Shandon chaque jour à leur tour
 Sauront payer leur dette, et leur voix sympathique
 Rappelera celui qui chanta leur musique !

M^o CRIE (REV. GEORGE).

MA FLEUR. (1)

I.

Pas de plus belle fleur, que la fleur qui fleurit
 Près de Fern aux rustiques charmes,
 Du ciel que la rosée, en de bien douces larmes
 Comme un baume qui rafraîchit,
 Tombe sur elle, et sur son gentil nid.

II.

Pas de fillette,—oh ! non, à moitié si jolie,
 Que la fillette, mes amours,
 Qui mène doucement une vie accomplie
 Où le fleuve Tyne a son cours,
 Elle est pour moi—le rayon de mes jours.

III.

Rien qui puisse égaler de sa voix l'harmonie,
 Ça réjouirait un démon ;
 Elle parle, sa lèvres est une symphonie ;
 Elle se tait, c'est un sermon
 Que son silence . . . où revit Salomon.

VI.

Eblouissants rayons d'éternelle jeunesse
 Font de sa figure un soleil,
 Où brille tour à tour l'amour et la tendresse,
 La vérité d'un éclat tant vermeil,
 On ne vit onc, rien de pareil.

V.

Demandez à ses yeux pour qui vit leur lumière ?
 L'heureux objet de son amour,
 Il devrait lui bâtir un trône, un sanctuaire
 Beau mille fois plus que le plus beau jour,
 Pour lui faire agréer sa cour !

IV.

De Marianne si contemplateur des charmes
 Vous ne trouvez nulle saveur
 Dans coquettes Beautés tous les jours au port d'armes ;
 D'amour Divin, si rêvez la douceur
 Du Tyne confisquez la fleur !

(1) Du même auteur : p. 235, 2ième vol. des *Beautés*, "The Aeronaut"—
 "The Two Poverities."

MASTERS (Miss J. M.)

L'ABBAYE DE TINTERN.(1)

Le silence immobile, et spectateur sans voix
 Lutte avec le silence !
 Et muette et tranquille est la scène — Parfois
 Mystérieux, s'avance
 Un souffle ; — nul mortel n'en peut tracer le cours ;
 D'où vient-il ? Où va-t-il ? ... lui qui bruit toujours !
 Nul ne le sait ; ce qui seul est visible,
 C'est qu'il est invisible.
 La nature étalait son immense beauté,
 Comme une reine qui se couronne elle-même,
 Ne pouvant trouver front plus beau de majesté
 Pour y laisser tomber son diadème !

Les monts
 Doucement ondulés, levaient leur noble tête
 Qui dominait les abîmes profonds ;
 L'émeraude brille à leur crête,
 L'émeraude bijou beau, mais capricieux,
 Qui du vert montre à l'œil la gamme chromatique
 Qui va se perdre en un chaînon mystique
 Avec le gris lointain des cieux ;
 Tel que nous unissons dans un penser vivace
 Le présent, le passé, de chaînon en chaînon,
 Jusqu'à ce que l'un d'eux soit perdu dans l'espace,
 Et que le souvenir évoqué dise : non !
 Indistinct celui-là n'est en effet que vague,
 Il fait fondre la forme en un bleu vaporeux,
 L'autre est réel, rien n'est là qui l'élague,
 C'est un reflet de la clarté des cieux ;
 Chaque inégalité, chaque subite phase
 Et chaque changement se détache en relief,
 Et la lumière et l'ombre et la brise qui rase
 Le flot tranquille et le roc et le fief.

Et puis surgit grandiose à la vue
 De sa masse imposante allant toucher la nue,
 De la scène à l'entour comme un point culminant
 L'abbaye elle-même, au soleil rayonnant.
 L'arche repose ici tranquillement sur l'arche,
 Et sur son dos voûté porte le patriarche
 Des ruines, — le lierre épais
 Aux cheveux de Samson, qui lui forment un dais.
 Du jour à son déclin c'était l'heure suprême,
 Le soleil radieux rentrait son diadème,
 Secouant ses rayons sur les monts, les taillis,
 Et dorant les vallons de son chaud coloris.

(1) Du même auteur : p. 275, *Rayons et Reflets*, 31ème vol. des *B*
 "The Rose and the Blue Bell" — "Visions."

Chaque arche en son manteau de lierre
 Se drapait d'or et de lumière,
 Et la feuille à son tour
 Frémillante et pâmée,
 Épandait à l'entour
 Son haleine embaumée,
 Etouffant un soupir
 Comme on cache un plaisir,
 Et se mirant coquette
 Dans cette ombre discrète
 Que la nuit fait au jour
 Pour lui parler d'amour.
 Ainsi dans l'existence
 Et gnomes et lutins,
 Avec outrecuidance
 Se jouent de nos destins ;
 Ils tiennent dans leurs mains
 Et sourires et larmes,
 Le plaisir et ses charmes,
 Les douleurs, les chagrins,
 Et puis à la renverse
 Ils desserrent la main,
 Lors il nous pleut soudain
 Et souvent par averse
 Beaucoup de maux, mouillés en tapinois
 D'un peu de bien parfois.
 Ils caillent tour à tour notre rayon de joie
 En plein midi,
 Ou salissent la soie
 Du tissu d'or par nous ourdi ;
 Bien rarement révélant sa lumière,
 Perpétuelle éclipse encore qu'éphémère,
 Qui doit naître et mourir et toujours et toujours,
 Jusqu'à ce que vieille de jours
 La terre s'émiette épuisée,
 Que se tarisse enfin sa dernière rosée,
 Et qu'avide d'un nouveau jour
 L'âme naisse à la joie au céleste séjour !

Le silence luttait seul avec le silence !...
 Cette lutte sans voix donna soudain naissance
 A l'Infini !
 Du visible horizon s'affaissa la barrière,
 La pensée élargie et libre en sa carrière
 Déchirant un lien honni,
 Bondit vers l'inconnu sans bornes, sans limites
 Avec des ailes insolites.
 Lors se révélèrent soudain
 Mille choses avant occultes, inédites,
 Le flamboiement immense, surhumain
 D'un astre, — la Science, et de ses satellites ;
 Et sur l'âme l'astre nouveau
 Épandit la clarté de son ardent flambeau,
 Et l'âme émerveillée eut d'une autre existence
 Le sentiment divin elle en comprit l'essence,
 Elle en vit, ou sentit les mystiques secrets,

Révélation du silence
Que lèvres ne firent jamais !

Et moi tout en rêvant de ce rêve sublime,
M'étonnais que ce lieu par le calme habité,
Put évoquer ainsi le sentiment intime
De notre humanité,
Put ainsi déployer une double beauté ;
C'étaient, et combinés, et l'art et la nature
L'un et l'autre luttant à qui ferait le mieux ;
L'abbaye étalait sa superbe structure,
La nature, la nuit, et les bijoux des cieux.
Ainsi de l'orient la magnifique opale
Riche de sa propre valeur,
Voit croître son haut prix d'une valeur égale
Aux mains du lapidaire après son beau labeur.

Mais le beau, mais le bon ont chacun la puissance
Puissance magnétique quoi !
D'appeler le mérite à soi
Si, réelle est son excellence,
Qu'il soit ou roturier, ou d'illustre naissance.
C'est ainsi qu'il en est ici !
L'esprit oseur qui poussa l'homme
A faire d'un Babel l'édifice aminci,
Dormait ;—il sortit de son somme
Et sur Tintern fixa des yeux écarquillés ;
Puis de ses sens émerveillés
Aiguillonnant l'essor, en stimulant l'essence,
L'émulation vint lui dire en confidence :
" Pourquoi donc l'art ne trônerait-il Roi
Dans ces beaux lieux où la Nature est Reine ? "
Et ce discours devint sa loi :
A peu de temps de là s'élevait Souveraine
Dominant la Nature admirable en ce lieu,
La nouvelle maison de Dieu ;
Et nobles et prélats encombraient ses portiques,
L'art enfin triomphait sous ces voûtes mystiques,
L'homme y voyait réalisé son vœu.
Toutefois la Nature, au front son diadème,
Ne s'offusqua de cet humain effort ;
Toujours calme et sereine, ayant en elle-même
La confiance qu'a le fort,
Elle remit sa cause au tribunal suprême
Du Temps, juge en dernier ressort.
Et le Temps qui voit tout avec indifférence,
A la fin rendit sa sentence :
L'orgueilleux édifice il trembla, puis tomba,
Sous elle la colonne un jour se déroba,
Puis en s'émiettant, dans la terre.... sa mère,
Fut creuser une tombe à sa riche poussière :
Et le Superbe Monument
Remué jusqu'à sa racine
Bientôt devint une ruine,
Belle encor cependant dans son abaissement.
Ce fut lors, que le soir vint pleurer la Nature

Sur ses piliers, sur ses arceaux déserts,
 Que de ses bras nerveux tout grands ouverts
 Elle entoura sa noble sépulture
 De rameaux toujours verts;
 Jetant son frais manteau sur les débris de pierre
 Qui restaient à l'entour;
 Les étreignant de son amour
 De son amour de mère,
 Et les drapant de longs rideaux de lierre,
 Pour eux enfin dame de bon secours
 Leur servant d'ornement, d'appui dans leurs vieux jours!
 Que ton amour est grand! merveilleuse Nature,
 Et que ton triomphe est complet!
 Ce que tu donnes en effet
 Tu le reçois toi-même en nouvelle parure!
 Ce riche voile dont tu jettes un morceau
 Pour protéger, couvrir cette ruine,
 Ajoute un charme encor nouveau
 A ta beauté toujours divine!

Ainsi se tient debout Tintern!... et son déclin
 Dit encor la splendeur de son jeune matin;
 Ainsi sort le Phénix du feu qui le consume,
 Ainsi surgit Thétis de la mer en écume.

Ainsi donc la Nature en donnant à la fois
 Et la vie et la force à tout ce qui succombe,
 Est pour l'humanité la leçon de la tombe,
 La leçon du peuple et des rois;
 Ainsi l'amour divin, du bon Dieu l'étincelle,
 Guide l'homme déchu pour le conduire au port,
 Se mêle à son argile et ce, jusqu'à la mort
 Quand l'argile se fond dans la vie éternelle!

MOGRIDGE (E. C.)

LES TROIS PRIÈRES.(1)

Avant que le train-train de la vie affairée
 Dans nos cœurs forcément ait brusqué son entrée
 Nous ôtant le calme des sens,
 Vers le plus haut des cieus doit s'élever notre âme
 De cantiques divins faisant monter la gamme
 Quand le jour est dans son printemps!
 Que pour la vérité la passion ardente
 Et soit et reste nôtre, et ne soit point changeante,
 Car c'est la jeunesse du cœur;
 Conservons pour le bien la sagesse admirable,
 Qui sait prévoir au loin cette paix adorable
 Qui séjourne dans le Seigneur!

"Du même auteur: p. 274, 2ième vol. des *Beautés*, "Florescia"—"Out-
 of a Storm"—p. 274, *Rayons et Reflets*, "Stop the Snow"—p. 283, *Le Fond*
du Sac, "King Eagle"—"Friendship."

Ravive vers le bien la sainte nostalgie
 Au combat qui rendra forte notre énergie,
 Toi qui nous précédas, Jésus ! ...
 Fais que ta volonté nous guide et nous éclaire ...
 Lors même que foulons ce vil plancher—la terre;
 Fais que soyons de tes élus !

La pesanteur du jour qui sévit et s'affaisse
 Sur notre dur labeur, et soudain nous oppresse,
 Nous dit : " Il est près de midi !"
 Comme les gouttes d'eau d'une abondante ondée,
 Vient glisser sur nos cœurs de Dieu la noble idée,
 Et notre horizon est grandi.

De ce midi brûlant à l'heure assoupissante,
 Vers toi monte, Seigneur, notre prière ardente,
 C'est la prière du labeur;
 Tout le blé d'alentour le chaud soleil le dore,
 Comment avons-nous su travailler dès l'aurore
 Sur ton sol consacré, Seigneur !

Avant que notre éclat vers le versant descende,
 Au fort de nos espoirs, quand la vie est friande,
 De l'âge viril est la fleur.
 Oh ! certe on est heureux dans ce midi de l'âge
 De lire de ton ciel la plus sublime page
 Dans tes plus beaux climats, Seigneur

Quand même ils seraient durs nos moments de souffrance,
 Si survivent l'amour et la reconnaissance,
 S'ils font leur nid dans notre cœur,
 Oh ! soyez assurés d'un avenir prospère,
 Car mieux vaut que des rois la couronne éphémère
 Vivre en paix avec le Seigneur !

Où tend notre labeur ? ... Est-il ce qu'il doit être ?
 La fausse ambition le jetera peut-être
 Dans le noir sentier du pécheur !
 De par la charité nous rendons-nous sublimes,
 Marchons-nous toujours droit en nous garant de crimes,
 Notre œil fixé sur le Sauveur ?

Bien que depuis longtemps ses serviteurs indignes,
 Il fait pleuvoir sur nous mille faveurs insignes,
 Il nous défend par sa bonté,
 Le grand Emmanuel ! ... il nous donne la chance
 D'arriver jusqu'à lui par sa mort, sa souffrance,
 Dans son heureuse Eternité !

Ainsi de notre nuit quand descendront les ombres,
 Nous ne nous livrerons pas à penser trop sombres,
 Mais aussi calmes qu'un beau soir,
 Nous laisserons sur nous scintiller ces étoiles
 L'Espérance et la Foi ;—ce seront là nos voiles
 Pour monter vers Toi—pour Te voir !

Une terre meilleure—une clarté plus pure
Nous attend au sortir de cette vie obscure
Si nous prêtes la main,—Sauveur !
Oh ! guide nos aimés à travers les années,
Fais-leur ainsi qu'à nous de belles destinées
Par tes mérites.... Rédempteur !

TRACE DE LARMES.

Le vent en s'élançant fougueux
Avec une force indicible,
Jette au loin le voile orageux
De minuit à l'aspect terrible :
Mais les chauds rayons de soleil
Qui succèdent à ces alarmes,
Sèchent par leur éclat vermeil
Toutes les traces de ces larmes.

Mon gentil mignon qui gémit
Déjà luttant contre le monde,
L'instant après soudain sourit
Ainsi que l'arc-en-ciel sur l'onde.
Combien vite chez un enfant
Se calment les moindres alarmes,
Un baiser bien ébouriffant
Efface la trace des larmes.

Quelques cieux sont auréolés
De je ne sais quels jolis voiles,
Quelques êtres sont constellés
De je ne sais quelles étoiles,
Semblables à la brume autour
Du mont, laissant tomber ses charmes,
Les rayons chaleureux du jour
De la nuit savourent les larmes.

Dans ce pays lointain là bas,
Bien au-delà de l'eau salée,
Où le palmier, le catalpas
Sont l'ornement de la vallée,
Le proscrit, du pays absent
Aime encore à rêver les charmes,
Et souvent il le voit présent,
A ses yeux humides de larmes.

Ce choc de profond désespoir,
Toujours si poignant si terrible,
Quand l'être qu'on aimait à voir
S'éteint et devient insensible,
Ecrase, anéantit le cœur
Sous le poids de vives alarmes,
Jusqu'à ce qu'enfin la douleur
S'exhale dans des flots de larmes.

Un éclairci de l'avenir,
 De l'avenir qui paraît sombre,
 Qui nous laisserait acquérir
 D'un coin du ciel un semblant d'ombre,
 Quel solace à notre chagrin,
 A nos soucis, à nos alarmes,
 Jusqu'au temps où verrons enfin
 Le séjour ignoré des larmes.

Nos jours sont semés ici bas
 De splendides fleurs en guirlandes,
 Mais, c'est un fait, jusqu'au trépas
 Le deuil a souvent nos offrandes ;
 Parmi nous le plus noble cœur
 A sa part de soucis, d'alarmes ;
 L'homme est l'enfant de la douleur,
 Et sa joie est l'enfant des larmes.

MOORE (THOMAS).*

MATIN ET SOIR. (1)

Au matin d'un beau jour j'aperçus de la grève
 Une barque filant fièrement sur les flots ;
 Je vins quand le soleil s'endormait dans un rêve,
 Et j'aperçus la barque encor, mais plus les eaux.

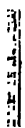
Des plaisirs la marée est aussi passagère,
 Nous la voyons soudain monter, descendre et fuir ;
 Nous dansons au matin sur la vague légère,
 De la grève le soir nous la voyons s'enfuir.

Ne me parlez donc pas de pures auréoles
 Qui viennent éclairer le soir de notre nuit ;
 Du matin rendez-moi les vives girandoles,
 Car leur éclat vaut mieux que le plus beau minuit.

Oh ! qui n'accueillerait avec transports de joie
 De son premier printemps le fortuné retour,
 Alors qu'aux passions l'âme et le cœur en proie
 Il vivait à la fois de tendresse et d'amour !

(1) Du même auteur : p. 187, 1er vol. des *Beautés*, "The Turf shall be my Fragrant Shrine"—"The Magic Mirror"—p. 277, *Rayons et Reflets*, "The Legend of Puck the Fairy"—p. 284, *Le Fond du Sac*, "Sing, sweet Harp"—"To the Fire Fly"—"O Thou! who dry'st the Mourner's Tear."





MONTGOMERY (JAMES).*

DIEU ! TU ME VOIS ! (1)

Dieu qu'on ne voit, mais qu'on connaît,
Sur nous ton œil toujours existe,
Et c'est sous ton trône secret
Que ceinturé de toi, j'existe.

Dans ce vaste et long univers,
Sans liens aucuns je me trouve,
Forcé d'aller en lieux divers
Nul cœur ami ne le retrouve.

Tous mes vieux aimés . . . où sont-ils ?
J'eus un jour un père, une mère,
Compagnons jeunes et virils,
Et qui m'encourageaient naguère ;

Et maintenant tout seul, je suis,
Parmi la foule qui tournoie,
Tout seul ! au milieu de débris,
Des soucis me laissant la proie.

Même parfois, ne suis plus moi,
Le sommeil de moi me sépare,
Mais tu restes près de moi . . . Toi !
A la nuit, Dieu ! tu sers de phare !

De tout ce que j'ai fait ou dit,
Combien peu je me remémore,
Est mort pour moi tout mon esprit—
Ma pensée elle est tienne encore.

Car tu fus le témoin muet
Ici bas de toutes mes luttes ;
Car à ton tribunal secret
Je dois compte de mes minutes.

Le moment vient, le seul moment
Où la vie il nous faut la rendre,
Bien que le quand ? et le comment ?
Nul de nous ne peut le comprendre.

Le moment vient où moi tout seul,
Quand malade, sans espérance,
Enveloppé de mon linceul
J'irai courtiser ta présence.

Seul, près de toi dans ce conflit
Oh ! soutiens moi dans mon angoisse,
Et quand s'éteindra mon esprit,
Proclame-moi de ta paroisse !

(1) Du même auteur : p. 183. 1er vol. des *Beautés*, "Robert Burns"—"The falling Leaf"—p. 288, *Rayons et Reflets*, "The Christian Graces"—"Friendship, Love and Truth."

Lors, quand l'esprit seul et sans corps
Du ciel abordera la cime,
Mettant toutes voiles dehors
Devant ta majesté sublime,

Que mon sort dans l'éternité
Puisqu'avec moi tu fus sans cesse,
Soit.... de contempler ta beauté,
Toi!... le soleil de la sagesse!

MONTGOMERY (PERCY VERNON GORDON DE)————

LE VIEUX MANOIR.

An milieu des brouillards, au milieu des brünes,
Il gît le Vieux Manoir, et s'égrène en ruines :
Le Vieux Manoir ! où jeune enfant heureux
Je disais à l'écho mes plaisirs et mes jeux !
La Désolation asseoit là son empire ;
Les jardins sont déserts et n'ont plus de sourire,
La mauvaise herbe croît, la fontaine est sans eau,
Et le vent tristement gémit dans le préau.

"Hou ! Hou !" fait le hibou, de la tour crenelée
Où le lierre arrondit sa tête échevelée,

Et puis il glousse une espèce de glas
Qui porte la terreur là bas ! là bas ! là bas !
La cour est un fouillis de ronces et de mousse,
La cigüe élancée avec vigueur y pousse,
Et soulevant la dalle ainsi que le gazon,
S'enivre de rosée, en nourrit son poison.

Le plafond peint à fresque égrène ses poussières
Sur le sol crévassé du Manoir de mes Pères,
Sous ces arceaux toujours majestueux,
Hôlent, croassent tous les oiseaux ténébreux :
Où se tenaient debout de nobles personnages,
Des branches de cyprès glapissent leurs ramages,
Où des femmes brillait le regard amoureux,
Des murs déchiquetés vous offusquent les yeux.

Les vitraux tout broyés sont épars sur le marbre
Du plancher soulevé par des racines d'arbre,
La porte en bois, œuvre d'un grand sculpteur
Est table de festin pour chaque ver rongeur ;
Nul portrait maintenant n'orne plus les murailles,
Seule la lune en peint chaque soir les grisailles,
Ombres et revenants s'y promènent la nuit,
Et font leur réveillon à l'heure de minuit.

L'ancien parc est détruit, le chevreuil au loin erre,
La mer lave le tronc du chêne séculaire,
Jadis si fier ! et qui gît abattu
Sur ce vaste terrain aujourd'hui dévêtu ;

Dans des lieux différents les corbeaux, les corneilles
Ont trouvé des chez eux pour abriter leurs veilles,
Moi n'ai d'autre foyer pour poser mon dormir :
Le pleur succède au pleur, le soupir au soupir.

En regardant ces lieux, berceau de mon enfance,
J'entends frémir la brise, elle dit au silence

Des requiems bas et capricieux

Pour les esprits de ceux qui furent mes ayeux ;
Les cyprès tremblotants semblent parler au lierre
Qui grimpe à cette chambre où m'allaitait ma mère,
Ma mère qui n'est plus, tant aimée . . . autrefois,
Et dont je crois encore ouïr la douce voix.

Mais elle dort ici sous la vieille chapelle
En ruines, ma mère ! . . . et je n'ai plus rien d'elle

Qu'un souvenir ; et dans cet univers

Je suis seul, sans amis. — Dans ce monde pervers
Il n'est plus une voix qui se glisse en mon âme
Pour me rendre l'espoir, en raviver la flamme :
Oh ! ces nuages noirs, lourds de tant de périls,
Qui les dissipera ? . . . Quand donc s'en iront-ils ?

Les eaux du large lac autrefois si superbes,
Stagnantes maintenant, sont de mauvaises herbes

Couvertes las ! et sur son frais miroir

Le cygne au blanc plumage, on ne peut plus le voir !
Sur ses bords délabrés croît le roseau sauvage,
Le bleu myosotis amant du marécage,
Et ces flexibles joncs dont le vert plantureux
Empreignent de beauté ces bords silencieux.

Mon propre jardinet, un beau berceau de roses,
Qu'enfant moi je prisais par dessus toutes choses,

Il est en friche, il n'aura plus d'été,

Toutes ses belles fleurs n'ont plus vitalité :
Je les chérissais tant alors qu'à peine écloses,
Moi, je les épiais dans leurs métamorphoses,
Et quand dans ce recoin, en faisant mon labeur
De leur parfum si doux je respirais l'odeur.

Et lorsque du soleil les rayons grandioses
De leur pourpre le soir venaient dorer les roses,

De quel éclat ne brillaient-elles pas,

Combien ce coloris réhaussait leurs appas ?
Tandis que de ce ciel les teintes purpurines
Doucettaient tombaient au loin sur les collines,
Épandant les trésors les plus brillants des cieux
Sur les vallons d'en bas déjà silencieux !

Puis quand l'auguste Nuit laissait tomber ses voiles
Soudain au firmament des légions d'étoiles,

Dissaient à l'homme avec un saint émoi :

" Nous sommes le plancher où ton Dieu trône Roi !"
Les gouttes de rosée à la fleur endormie,
Murmuraient gentiment : " Fais dodo bonne amie !"
Tandis que Philomèle aux échos attentifs
Racontait ses malheurs dans des soupirs plaintifs.

Mais las ! il a croulé le beau berceau de roses,
 Les fleurs n'auront plus là jamais d'apothéoses,
 Il est tombé le Paternel Manoir,
 Les miens reposent tous dans leur dernier dortoir;
 Et bien que sur mon front ne pèse encore l'âge,
 Il me tarde déjà de toucher au rivage,
 Pour retrouver en Dieu mes bons, mes chers aïeux,
 Là haut, dans ce séjour où sont les bienheureux !

MONTGOMERY (REV. ROBERT).*

LA RELIGION DE LA SOLITUDE.(1)

La Nature n'est pas solitude pour moi,
 Elle fait compagnie à mon âme, à ma foi,
 Quand seul je la contemple et l'admire et l'écoute,
 Je crois ouïr les voix de la céleste voûte.

Au-dessus de mes sens j'entends du Tout-Puissant,
 Grave, quoique serein, rouler l'orgue imposant,
 Chacune de ses voix qui descend du nuage
 Semble dire : " Ma main invisible t'ombrage ! "...

Tels sont mes sentiments dans de sauvages lieux,
 Où la Nature assied son trône rocailleux,
 Où rien ne vient troubler l'émoi qui m'accompagne,
 Rien qu'un murmure, un son, — le vent de la montagne —

Où des ruisseaux heureux coulent en frétilant
 Sur le versant des monts et rient en gazouillant,
 Où l'abeille au soleil scintille et tourbillonne,
 Et, pour passer le temps, et butine et bourdonne.

Solitude !... Pourtant tu ne peux exister,
 Puisque Dieu te remplit, puisqu'il vient t'habiter :
 Ce qu'est l'espace au cœur, le Très-Haut l'est à l'âme,
 Lui, qui de l'Univers est l'essence et la flamme.

MORAR (THE KNIGHT OF).

'Tis not beneath the churchyard's yew
 That I would wish my body laid,
 Though there the tear of sorrow true
 Might be for many summers shed.

Oh ! ce n'est pas sous l'if du cimetière
 Que je voudrais que l'on couchât mon corps,
 Bien que les pleurs de plus d'une paupière —
 Pussent couler sur ma mémoire alors :

(1) Du même auteur : p. 186, 1er vol. des *Beautés*, "Questions and Answers"
 — p. 276, *Rayons et Reflets*, "The Poetry of Flowers" — p. 289, *Le Fond du Sac*,
 "Sacredness of Infancy" — "The Poetry of Spring" — "The Infant in Prayer."

Ce n'est non plus au pied de la chapelle
Que je voudrais lorsque je serai mort
Dormir, sous l'œil, sous l'ardente prunelle
De tous ces saints veillant celui qui dort :

Ce n'est non plus sous cathédrale grise
Que je voudrais être en marbre sculpté ;
Quoiqu'entouré des beaux chants de l'église,
Ne me laissez dans cette obscurité !

Portez mon corps au pic de la montagne,
Où plus longtemps, lent, s'arrête le jour ;
Les vents d'hiver en sortant de leur baigne,
Egrèneront mes cendres à l'entour.

MOXON (EDWARD). *

SONNET X. LIVRE I.

Revois-je de nouveau la même mise en scène,
Où jeune enfant badin jadis je folâtrais,
La prairie et l'église, et le bosquet si frais
Et le ruisseau courant encor qui se promène,
Tout aussi follement que si par phénomène,
Tempête n'eut sévi sur ses ondes jamais.
Las ! que je suis changé depuis que moi j'errais
Sur tes bords, ô Calder ! de la vie à l'éternne.
Tantôt me retirant des arbres sous le noir,
Tantôt prêtant l'oreille à la chanson du soir.
La feuille printanière est écrin d'espérance,
Mais l'homme seul fleurit et dépérit.... malheur !
Sans d'un second printemps pouvoir courir la chance !
En face du passé, de mon œil tombe un pleur.

SONNET XXIV. LIVRE II.

Printemps ! tu fus toujours, et dès mes premiers jours,
Toi, tes fleurs et tes chants de suave tendresse,
Mon admiration, l'objet de mes amours,
Et sous tes verts berceaux j'ai trouvé la liesse ;
Même à l'heure qu'il est, des ans malgré le cours,
Je t'aime encore comme au temps de ma jeunesse,
Et ton émotion vient m'imbiber d'ivresse,
En reculant mes sens et ma vie à rebours.
A la mort échappé, serait-ce donc merveille !
Que la nature encor bruit à mon oreille ?
Que miroite pour moi le frétilant ruisseau,
Comme au premier printemps de ma verte jeunesse,
Quand tout était amour, quand rien n'était tristesse !
J'ai foi, mon Dieu ! j'ai foi, tout survit au tombeau !

PAYNE (CAPITAINE J. BERTRAND).

SOUVENANCE (MARS 22, 1860).

C'est ainsi qu'il en est, alors qu'un voyageur
Des Alpes au sommet arrive à la hauteur,
Dans un petit recoin, asile solitaire
Du *frigus opacum*, de son tant doux mystère,
C'est alors qu'à longs traits, il boit l'oisiveté,
Du repos savourant la douce volupté,
Et du passé guignant à travers les mirages
Les charmants horizons de précédents voyages.

De beaux arbres ce groupe au front majestueux,
Qui porte solennel leurs cimes jusqu'aux cieux,
Rappelle à la pensée une heureuse soirée
De la noble Italie où son âme enivrée
Entendit, savoura les tendres chants d'amour,
Alors qu'il n'était nuit, mais qu'il n'était plus jour;
Ces doux chants, proférés par de si belles lèvres
Du Dieu des cœurs initiant aux fièvres.

Ce pinacle éloigné dit à son souvenir
Acte de courtoisie à charmer, à ravir,
Pour étancher sa soif alors que du village
La matrone s'en vint lui porter du laitage,
Accueillant l'étranger tout aussi tendrement
Que s'il lui descendait tout droit du firmament;
Même dans l'horizon où la brume se noie,
A son cœur se révèle un sentiment de joie.
Ce sont là les pensers, les soins du voyageur,
Le passé qui n'est plus il l'embarque en son cœur;
Avec tels sentiments qui ne sont pas frivoles,
Hier, j'ai recueilli tes si bonnes paroles,
Ce langage pour moi fut langage divin
Me dégageant soudain de cet humain frétin,
Dans lequel las! se meut dans cette Babylone,
Où domine le vice, où quelqu'un n'est personne!
Et lors ta gentillesse et ton aimable accueil,
De mon front nuageux, sus! chassèrent le deuil;
Et je me retrouvai dans ma verte jeunesse,
Où sans l'ambition, tout lors était liesse,
Tu fus la Fée, ô toi! de ces jours d'autrefois,
Mon cœur devient plus chaud quand il sent ses émois!

Le voyageur—mon fait!... de moi la créature!
Est très tranquillement—qui plus est, sans injure,
A l'aise assis chez lui dans un bien bon fauteuil,
A ses amis de choix tout prêt à faire accueil.
Alors il parlera, non pas à l'étourdie,
De son dernier regard un jour de l'Arcadie,
Et sur l'humaine terre, oh! certe il bénira
Le divin qu'en son cœur à jamais restera.

Ainsi moi sur cette rencontre,
 Moi, je méditerais,
 Car aujourd'hui tout me démontre
 Que comme esquif perdu, que moi j'arriverais.
 Moi je veux te bénir oh ! oui, moi je t'envoie
 La joie,
 Avec, toi, le bonheur et des amis autour,
 Un cœur à toi rivé par les nœuds de l'amour,
 Voilà mes deux souhaits, Marie,
 Evviva ! Resteras Reine de ma féerie !

À QUELQU'UNE.

I.

Tu m'appartiens ! je t'appartiens,
 Eternels sont nos doux liens !
 Tu règnes de mon cœur au fond du sanctuaire
 A jamais restes-y.... comme en un reliquaire.
 Toi ! de l'amour, le sublime Idéal !
 Règne, Idole adorée !
 Mon trésor, mon fanal !
 Toi !... Reine de mon Empyrée !

II.

Je t'appartiens ! Tu m'appartiens !
 Eternels sont nos doux liens !
 D'un vin, divin nectar, ainsi qu'une bouteille
 Sous des doigts peu soigneux de sa liqueur vermeille,
 Laisse échapper un parfum de sa fleur,
 De même vive flamme
 Surgirait de mon cœur,
 Si tu me délaissais ! chère Âme.

III.

Je t'appartiens ! Tu m'appartiens !
 Eternels sont nos doux liens !
 Car ton charmant amour s'enlace à ma personne,
 Ainsi qu'un doux oiseau que le bon Dieu nous donne,
 Et que retient un simple réseau d'or....
 Ecole buissonnière
 L'oiseau ne peut encor
 La faire.... et le pourquoi !... son âme est prisonnière !

PHILLIPSON (MRS. CAROLINE GIFFARD).

BELLE DAME À QUOI RÊVEZ-VOUS ?

Belle Dame ! à quoi rêvez-vous,
 Au loin tout en jetant la vue,
 Où le soleil de ses bijoux,
 Va là bas pourprer d'or la nue ?

BELLE DAME, À QUOI RÊVEZ-VOUS ?

En se traversant les boulevards
Ont-ils donc dit bonsoir à l'onde,
Où se baignent les gais oiseaux
Dans les ruisseaux faisant leur ronde ?

Belle Dame ! à quoi rêvez-vous ?
Au vent du midi qui s'agite,
Et qui, comme un nouvel époux
Vient carresser votre mérite,
Et chuchoter de ces doux riens,
De ces propos qu'on aime entendre,
Comme les charmants entretiens
De l'amant à la voix si tendre.

Belle Dame ! A quoi rêvez-vous ?
Le vent qui vous baise la joue,
Dont *Lui* serait si fort jaloux,
Que soudain il ferait la moue,
Vous cause-t-il plus de plaisir,
Que les biens séduisants mensonges
Dont vous aimez tant à jouir
Que les carresses dans vos songes.

Belle Dame ! à quoi rêvez-vous ?
Que *LUI*—le vent certe est plus tendre,
D'amour sont vains ses doux glouglous,
Ne gagnez rien à les entendre.
Ses baisers qu'éclairent le jour
Eclatant—et brillant sans voiles,
Ne valent les baisers d'amour
Qu'argentent les vives étoiles.

Belle Dame ! à quoi rêvez-vous ?
Ne vous laissez aller aux songes,
Les plus séduisants, les plus doux,
Ne sont tous que d'affreux mensonges
Faites attention souvent
Il est—celui qui vous adore—
Aussi volage que le vent
Le croyez pris il court encore.

Mais si vous rêvez à celui
Qui vous aime dès votre aurore,
Manquant de courage aujourd'hui,
Son amour pour le dire encore
Croyez-moi, vite de l'avant
Et laissez-lui toucher votre âme,
Ne craignez que comme le vent
Il s'évapore Belle Dame !





W. H. Sturt
1840

PRAED (W. M.)*

LA BEAUTÉ ET SES VISITEURS. (1)

I.

Je cherchais la Beauté ; je trouvai la Beauté
Sur un trône élevé, ruisselant de lumières,
La musique épandait dans les airs la gaité,
De leurs parfums les fleurs ouvraient les sanctuaires :
De dieux une vingtaine, et des plus fainéants,
Vêtus soit de drap d'or ou soit de drap de bure,
Épiaient son sourire, et de leurs compliments
Assommaient, c'est le mot, la belle créature.

II.

Et d'abord, tout pimpant, advint le jeune Amour,
Avec arc et carquois de plus, beau teint de roses,
Lui donnant maint joujou charmant, et fait au tour
Et torches et flambeaux, cœurs saignants, mille choses.
"Je sais bien et fort bien," avoua la Beauté,
"Que me passer de vous, à ma cour n'est possible,
Mais j'espère, pourtant que c'est méchanceté
Ce que l'on dit de vous, car ce serait horrible !"

III.

Plutus dans ses penses, pensa—que rien que l'or
Auprès de la Beauté, n'avait charme et magie.
De brillants diamants, d'eau reluisant encor
Il entoura son bras—de l'amour la vigie !
La Déesse assez froide, avec quelque mépris
Détacha cette chaîne.... Une chaîne sans causes....
Et dit qu'elle aimait mieux, les perles, les rubis,
Qui lui tombaient épars de couronnes de roses.

IV.

Le Génie à son tour, saisissant son luth d'or,
Et de gloire et d'amour vint narrer une histoire.
La foule en écoutant un aussi bel essor,
Muette, qu'elle était, formait grand auditoire !
La Beauté remarqua du pauvre ménestrel
Que la joue était pâle.... elle aimerait sans peine
A l'écouter.... mais las ! son habit était tel,
Qu'il devrait le changer avant une semaine.

V.

De la lyre alors que cessèrent les accords
A ses genoux fléchit un sombre et beau fantôme,
Jurant de l'adorer dans sublimes transports,
Qu'elle seule valait beaucoup mieux qu'un royaume.

(1) Du même auteur : p. 230, 1er vol. des *Beautés*, "Childhood and its visitors."

Il appela son voile un lourd nuage obscur,
 Une rose sa joue, et sans afféterie
 Son sourire un aimant—Elle croyait pour sûr
 Que s'inclinait l'ESPRIT !... C'était la Flatterie !

VI.

Il y avait parmi ce fouillis d'importuns
 Au ricanement faux une vieille sorcière,
 A sa dégaîne osée, à ses lazzi communs,
 Bientôt je reconnus la hideuse Mégère !
 " Vous le voyez ! " dit-elle, " auprès de la Beauté
 Je viens m'agenouiller.... pourtant je suis l'Envie,
 Mais la Beauté n'est pas chez elle en vérité !...
 Ça ! n'est pas la Beauté !... non pas, mort de ma vie ! "

VII.

J'entendis un murmure au loin, venant de loin :
 " Seigneur le radoteur !... voyez comme il va vite ! "
 Quand près de la Beauté, le Temps ce vieux Bedouin
 Laissait s'égarer l'heure et courir insolite,
 Mais la foule.... et la foule a parfois bon côté,
 Remarqua que le Temps, lui, battait la bréloque ;
 A rebours il allait quand parlait la Beauté,
 Quand elle souriait cessait son soliloque.

VIII.

Lors, Madame la Mort, en robe de docteur
 Avec Monsieur Léthé, portant une perruque,
 Bras dessus, bras dessous, avec l'aspect rieur,
 Vinrent près la Beauté—qu'eux, ils croyaient caduque.
 Mais la Beauté soudain : " Arrière ce démon,
 La Mort ! Fi ! fut toujours, sera mon abhorrence ! "
 Je lui fis à l'oreille, oh ! bien plus qu'un sermon :
 " Immortelle serez !... Posez devant Lawrence ! "

QUILLINAN (EDOUARD).*

LE SERIN CHARDONNERET.

C'était au mois de Juin, à Paris, d'une cage
 Sur la Place du Carrousel
 Notre oreille entendit sortir si doux ramage
 Que vrai, c'était surnaturel.

Cent et quelques chanteurs entonnaient leur cantique
 Car c'était la foire aux oiseaux,
 Mais un hybride brun, de sa voix magnifique
 Mettait à néant ses rivaux.

Il régnait souverain de par sa voix puissante
 Sur tous ces oiseaux à la fois,
 Son gosier sur eux tous tenait la dominante,
 C'était pour eux le Roi des Rois.

Souventefois leurs chants sortaient comme une meute
Pour dominer son chant rival,
Notre Chardonnet se riait de l'émeute
Son rondeau vibrail sans égal.

Son trône se trouvait au milieu de sa cage
C'était une perche, ma foi !
Son aile l'y portait, et ce trône je gage
Valait celui du Bourbon-Roi.

Mais les oiseaux chanteurs aussi bien que les hommes,
A Paris ont même destin,
Notre gloire d'un jour à tous tant que nous sommes
N'a souvent pas de lendemain.

Ce grand seigneur du chant, ce Dieu de la musique
Le voilà contraint d'abdiquer,
Et conduit de par nous en exil, notre épique
Dans nos monts se fait enfroquer.

Comment s'y trouva-t-il ? Au changement peut-être
D'abord son goût se révolta ;
Ces rochers, ces vallons, tout ce train-train champêtre,
Et ces calmes bords du Rotha

Ne devaient certes pas lui rappeler la Seine,
Mais n'étant pas Ovidéen,
Pour pleurer à la fois, et le Tibre et sa scène,
Il chanta de nouveau sans frein.

C'est qu'il avait trouvé dans sa gente maîtresse,
Un cœur sympathique à son cœur,
C'est qu'il avait trouvé cette délicatesse
Qui console de tout malheur.

Et pourtant une fois comme au délire en proie.
Il s'en fut vers les pics aigus,
Et la moitié du jour, s'enivrant de sa joie,
Notre oiseau ne reparut plus.

Nous le crûmes perdu,—car par delà la cime
Des monts, planent les éperviers,
Ils plongent bien souvent sur le profond abîme
Leurs regards ardents, carnassiers.

Ignorer le danger, c'est ignorer la crainte ;
Aussi fûmes-nous bien surpris
De l'entendre le soir s'annoncer sans contrainte
Sur le mur, par son chant exquis.

L'attente d'un moment, puis un mouvement d'aile
Et zeste ! il était encor pris !
Il ne pouvait rester bien longtemps loin de celle
Qui lui fit oublier Paris.

Mais alors que sa voix ne se fit plus entendre,
Que son sourire également
Plus ne se vit, alors le gazonilleux si tendre
Disparut insensiblement.

Et puis de jour en jour, de semaine en semaine
 En cherchant son amie en vain,
 Il languit de tristesse, absorbé, dans sa peine,
 Dédaignant et millet et grain ;

Bien que de temps en temps il s'efforça de plaire,
 Et de nous faire des mamours,
 Comme un remerciement de ce soin tutélaire
 Qui voulait prolonger ses jours.

Enfin lorsqu'il mourut, c'était ce matin même,
 De mousse lui fis un cercueil,
 Et dût un Puritain me jeter l'anathème
 Je l'enterrai le cœur en deuil !

READE (J. E.)*

MARIANA. (1)

I.

Mariana !

Des ans en remontant le fleuve sans rivage,
 A travers l'arc-en-ciel de pleurs après l'orage,
 Je vois encor ton doux visage
 Tel que d'abord en mon cœur il trôna.
 Tu resplendis encor de la vive lumière
 Que tes yeux épandaient sur moi,
 Alors que mon amour bouton de primevère
 Comme vers son soleil se retournait vers toi,
 Te saluant l'étoile de sa sphère !

II.

Mariana !

Je t'aperçois foulant ce tapis de verdure
 Que chaque printemps la Nature
 Pour plaire à l'homme lui donna
 Là lisière du bois épané sur ta figure
 Son ombre, un bel effet de nuit.
 Au firmament ainsi l'étoile
 A travers le bleu de son voile,
 Pâle lucur à nos yeux luit.
 Le crépuscule doux jette au milieu des arbres
 Ce reflet pâlissant qui fait vivre les marbres,
 Et se fond sur ta joue en s'épanouissant,
 Tout en relief au regard te laissant,
 Comme un esprit d'en haut descendant de sa sphère,
 Qui vient planer sur notre obscure terre.

(1) Du même auteur : p. 302, 2ième vol. des *Beautés*, "The Family Legend"
 — "The Sleeping Child." — p. 315, *Rayons et Reflets*, "Pen and Poet" — "To a
 Botanist." — p. 251, *Le Fond du Sac*, "The Warnings."

III.

Mariana !

Ils sont changés et le temps et la scène
 Que le soleil illumina ;
 Ce jardin de l'Eden beau pour qui s'y promène
 Tu l'as parcouru tour à tour
 Dans l'ombre et la lumière, et la nuit et le jour ;
 Les rayons de soleil émanaient de ton âme
 Qui seule en avivait la flamme :
 Ton bonheur sur un autre il était investi,
 Et cet autre, las ! est parti,
 Car je le vois ta porte est grande ouverte,
 Et toi tu restes là seule pensive, inerte.

IV.

Mariana !

Je t'aperçois sur le rivage
 Où le sable souvent tourna,
 Où la vague à tes pieds vient mourir avec rage :
 Sur ta tête penchée il jette le soleil
 De sa rouge lueur l'incarnat sans pareil :
 De tes yeux veufs de pleurs la dernière espérance
 S'est éteinte, emportant au loin la confiance ;
 Et maintenant le noir souci
 Pose sur ton front obscurci ;
 De l'océan le chant et lugubre et terrible
 Trouve ton oreille accessible.
 De tes accents tronqués, de tes sourds lambeaux d'air
 Tu fais gémir l'écho qui s'en va par la mer
 Promener sur les flots un sauvage murmure
 Qui fait frissonner la Nature,
 Ainsi que ces soupirs éoliens souvent
 Répondent par un rire au ménestrel.... le Vent.
 Tes cheveux alourdis la brise les soulève,
 Dans tes grands yeux tournés vers moi,
 Je vois de ton passé défilér le convoi,
 Et le futur comme en un rêve.

V.

Mariana !

Un changement nébuleux qui console
 S'est fait en toi ; de la paix l'auréole
 A de ton cœur éteint l'Etna.
 Solitaire, ta solitude
 Revèle l'histoire un peu rude
 Des ces liens humains brisés à tout jamais,
 De ce froid abandon de l'histoire adorée,
 De cette foi si courte en sa durée,
 Et de ce grand amour mourant de son succès.
 Après avoir foulé le désert de la vie.
 Te voilà calme au déclin de tes ans,
 Comme alors que dans ton printemps
 Sans un désir, sans une envie,
 Tu donnais sans façon essor à ta gaité,
 Et que rien ne pouvait maculer ta beauté.

Les orages mêlés d'éclairs et de tonnerres,
 Et les chaleurs aussi des jours caniculaires
 Ont passé sans retour,
 Et tout ce que le cœur peut sentir tour à tour,
 Le calme, le frisson, la torpeur, la colère,
 Et la tempête aussi qui hurle journalière
 Fut éprouvé par toi jusqu'à ce que le mal
 A ton poulx ait ôté tout sentiment vital.
 Autour de toi du soir s'amoncellent les ombres,
 Et cependant il est doux ton repos ;
 Comme ces astres qui brillent dans les pénombres,
 Et qui sur nous veillent les yeux mi-clos.

REYNOLDS (POÈTE AMÉRICAIN).

PENSE À MOI

Où l'eau doucement se faufile
 A travers prés en désarroi,
 Va près du fleuve qui s'exile,
 Et pense à moi !
 Va, dans les bois, où la fleurette
 Nait bijou près de l'arbre roi,
 Du ruisseau guetter la cansette,
 Et pense à moi !
 Va, du jour à l'heure dernière,
 Où l'arbre sombre épand l'effroi,
 Rêver sous un ciel solitaire
 Et pense à moi !
 Et lorsque la lune se mire
 Dans l'océan qui se tient coi,
 De Dieu va voir le doux sourire,
 Et pense à moi !

ROGERS (SAMUEL.) *

SUR UNE LARME. (1)

Si tu pouvais, chimiste, par ton art,
 Cristalliser ce trésor . . . une larme,
 Je la tiendrais cachée à tout regard
 Près de mon cœur, comme un merveilleux charme.
 Petit brillant avant que de tomber
 Il recélait son éclat, son eau pure,
 Dans ton œil bleu qui sait tout absorber,
 Belle Chloë . . . puis charmante parure,

(1) Du même auteur : p. 241, 1er vol. des *Beautés*, "Human Life"—p. 318 *Rayons et Reflets*, "The Funeral."—p. 337, *Le Fond du Sac*, "A Wish"—"The Old Oak."

Il descendait lentement, doucement
 Etincelant . . . de ta gente paupière !
 O Goutelette ! . . . en toi le sentiment
 Trouve un bijou de bien pure lumière !

D'une âme en peine ardent consolateur,
 Tu viens toujours apporter un dictame
 A notre joie, ou bien à la douleur
 Quand du malheur vient nous brûler la flamme.

Sage et poète en tout temps, en tous lieux,
 Sur tous les tons ont célébré ta grâce,
 Tu plais toujours, soit qu'en des contes bleus,
 Soit qu'en histoire on retrouve ta trace.

Et cette loi (1) qui de toi fait un pleur
 Et lui prescrit de couler de sa source,
 Veut que la terre aussi soit un moteur
 Pour mieux guider les astres dans leur course.

SAUNDERS (EDMUND).

NE M'OUBLIEZ PAS.

Il est une fraîche fleur
 Qui se plaît auprès du ruisseau,
 Dont le gentil babil aux bois sert de musette
 En faisant gazoniller l'écho.

Son bleu chéri, son bleu d'étoile
 Regarde sans cesse le ciel,
 Que le ciel soit brillant ou bien couvert d'un voile,
 Le ciel pour elle est un autel.

Cette solitaire rêveuse
 Du grand monde en fuyant les lacs
 Projette son œil bleu sur l'onde sinueuse
 Et lui dit : " Ne m'oubliez pas ! "

ADIEU ! ce voyageur si triste,
 Aussi gai que feu le Trépas,
 A sa belle donna la fleur à l'improviste
 En disant : " ne m'oubliez pas ! "

Elle la nourrit de ses larmes
 Cette fleur de son cher *Adieu*,
 Et la fleur eut bientôt acquis de nouveaux charmes
 Sous les pleurs de son œil de feu,

De l'amour la gente fleur
 Est l'emblème depuis ce temps ;
 L'amante dans son sein la poitrine en cachette,
 Comme un souvenir du printemps.

(1) La loi de la Gravitation.

SCOTT (PATRICK).

LE FLEUVE DE LA VIE.(1)

Haut perché sur le pic de très fraîches collines,
Je vis un creux profond d'où glissait frétilant
Un ruisseau qui tout droit s'en allait semillant,
Ou faisait des détours des rocs dans les bruyères.

Toute la nature à l'entour.

Montrait sa joie et battait du tambour,
Lorsque les jeunes eaux venaient baiser la terre,
Et lui jeter des éclats de lumière.

De ce gentil petit ruisseau
Pure était la musique, et l'amour était beau
Qui folâtrait, riait au milieu de sa course,
Pure était la chanson descendant de sa source.

Gente *Perle* ! ... tel est ton nom ô frais ruisseau !

Créature de ton espèce
L'eut mise au rang des Dieux jadis l'ancienne Grèce,
Car la Grèce en son temps divinisait le Beau !
Puisse-je comme toi, du beau sentant la fibre
Que ton flot devenir aussi pur, aussi libre !

Me trouvai de nouveau près de riche cité

Où se ruait rivière au flot agile,
Dont le flot comprimé, forcé d'être docile
De l'homme subissait la dure volonté ;

Et des moulins, et des écluses
Rendaient ses eaux obtuses.
Ardent à la curée, y mettait son veto
Le Commerce y jetant sa clameur de haro !
Les brisant, les broyant, leur créant des entraves,
Les faisant écumer, se tordre comme esclaves ;
Les traitant en un mot comme font les tyrans,
Et créant dans leurs cours de nombreux guet-apens.

De ces eaux et de chaque flaque
A leur gré faisant un cloaque,
Une mare, un amas de saletés sans nom
Donnant un avant goût de l'autre du démon.

Je m'enquis en voyant un homme
Qui me paraissait être en somme
Un quelqu'un de poli : " Dites-moi, mon ami
Ce fleuve quel est-il ? " " Par Saint Barthélemy
Ce fleuve, il n'a le chant du merle,
Mais, malgré cela, c'est la *Perle* !
Que voudriez-vous que ce fût ? "
Je m'en fus oubliant de lui rendre un salut !

(1) Du même auteur : p. 324, 2ième vol. des *Beautés*, "The River of Life"—
(le présent poème est une nouvelle traduction du poème de notre ami, ayant
oublié notre première version)—"Dirge of the Spirit."—p. 323, *Rayons et
Reflets*, "Darkness"—"Hospitality."—p. 362, *Le Fond du Sac*, "The Thames"
—"What Man is this?"—"Then grieve no more!"





Tout en songeant, je m'en fus triste
 Étais-je, mécontent du ciel ?
 Le ciel ! c'est Dieu !... Dieu seul existe !
 Et moi, je ne suis qu'un mortel !

Mais à côté de moi passait, passait sans cesse,
 Cette rivière à blonde tresse,
 S'augmentant en largeur, ainsi qu'en pureté,
 Quoiqu'on coulaient ses eaux toujours il fut resté
 Un stigmate de l'homme
 Qui pour l'or, est, sera toujours un gastronome.
 En avant elle alla d'un parcours plus hardi,
 Libre, large et rapide au loin vers le midi,
 Comme une mer avide de conquête,
 Et sur les flots rugueux imposant haut sa tête.
 Eh ! qui pourrait jamais s'opposer à ses eaux :
 Sur son dos d'éléphant elle porte vaisseaux,
 Et comme des joujoux très souvent les ballote,
 Ou plus souvent encore les drolotte !
 Cela ressemble-t-il, dites-nous, à la mort ?
 Oh ! non ! elle s'en va gaiement chercher un port !
 Dans le vaste océan qui de loin la convie
 Elle va sans façon trouver nouvelle vie ;
 Et puis elle s'élance au ciel,
 De ses vapeurs et va créer un arc-en-ciel ;
 Elle va former le nuage
 Qui, gentil le matin, le soir devient orage
 Et n'est pas toujours bienveillant !
 Belle autant que sur le pic des collines
 Elle est un creux profond, d'où glisse frétilant
 Un ruisseau, qui tout droit s'en va gai, semillant,
 Ou faisant des détours, se perd dans les bruines
 Que soulèvent les rocs et les nombreux cailloux,
 Les forçant à chanter leurs éternels goulous.

SCOTT (SIR WALTER).*

LE BARDE MALADE.(1)

Le soleil de Wairdlaw sur la fraîche colline,
 S'affaisse doucement dans le vallon d'Ettrick,
 Joyeux le vent de l'ouest folichonne et badine
 Sur le lac endormi, du mont mirant le pic ;
 Cependant à mes yeux le charmant paysage
 Il n'a plus le pimpant, les brillantes splendeurs
 Qui, le soir, s'en venaient colorer le nuage
 Baignant le bel Ettrick de célestes vapeurs.

D'un regard nonchalant tout le long de la plaine
 Du *Tweed* je vois glisser le courant argentin,
 De Melrose et je vois surgir la tour hautaine
 Regardant alentour du haut de son dédain.

(1) Du même auteur : p. 245, 1er vol. *Beauties*, "Lullaby on an infant Chief."
 —p. 326, *Rayons et Reflets*, "Time."—p. 365, *Le Fond du Sac*, "Hunting Song."

Le lac tranquille et pur, le ruisseau, le vieil arbre
Ce qu'ils étaient naguère... oh ! le sont-ils encor !
Par un froid changement suis-je devenu marbre,
Est-il devenu plomb en moi ce qui fut or ?

Comment las !... une planche et brisée et cassée
Pourrait-elle porter du peintre les couleurs ?
Comment la harpe avec sa corde sans pensée
Pourrait-elle répondre aux artistes rêveurs ?
Pour des yeux fatigués nul est le paysage,
La brise souffle froid, hélas ! a pouls fiévreux,
Et du plus bel Eden, le plus riant bocage,
Devient un sol aride—un sol marécageux !

SHAKESPEARE (WILLIAM).*

Tout en remerciant sincèrement la Presse sérieuse qui a bien voulu s'occuper de nos traductions de Shakespeare, en bonne conscience nous ne saurions dire *Amen* à toutes les stupidités, les inepties, les âneries que des gens sans aveu, des *chiffonniers littéraires* se sont plu à déverser sur notre nom, qui survivra à leurs élucubrations malades.

Nous reproduisons aujourd'hui comme specimens de nos traductions déjà publiées, les *trois premières scènes* du cinquième acte d' 'Hamlet,' qui nous ont mérité les plus chaudes sympathies de la Presse Anglaise et Américaine.

Nous ferons observer à nos lecteurs que—outre 'The Shakespearean Gems,' les 'Joyaux de Shakespeare,' publiés dans les deux langues en 1868 par William Tegg, nous avons déjà traduit du grand génie qui fut Shakespeare—'Macbeth'—(dont l'édition est épuisée)—'Hamlet'—'Julius Cæsar'—'La Tempête'—'Le Marchand de Venise,' et dernièrement 'Othello.'

Comme specimens (*inédits*) nous faisons suivre les *trois premières scènes du cinquième acte* d' 'Hamlet' de la traduction du premier acte de cette magnifique pièce qui a nom 'King Lear.' Cet acte nous lui donnons pour voisin la tragédie entière de 'Richard III.' que nous imprimons, comme ont été imprimées, séparément, nos six pièces de Shakespeare; c'est à dire avec les personnages mis, en toutes lettres, et en vedette, au lieu des abréviations des précédents extraites. D.v., nous espérons bien faire paraître le 23 avril, 1872, anniversaire de la naissance de Shakespeare, la tragédie complète du 'Roi Lear.'

HAMLET. (1)

ACTE V.—SCÈNE PREMIÈRE.

Un cimetière. Une fosse ouverte environnée de terre.

Deux Fossoyeurs (la bêche à la main).

1^{er} Foss. Doit-elle donc être enterrée avec des funérailles chrétiennes celle qui, de propos délibéré, a cherché par le suicide à devancer l'heure de son salut ?

(1) Du même auteur : p. 246, 3ième vol. des *Beautés*, "Ariel's Song"—"Youth and Age."—p. 329, *Rayons et Reflets*, "Winter."—p. 366. *Le Fond du Sac*, où se trouve un article sur Shakespeare.





2^{me} Foss. Je te dis que oui. Allons, creuse sa fosse de suite. Le *Coroner* (1) a fait son enquête à son sujet et lui décrète une sépulture en terre sainte.

1^{er} Foss. Comment cela peut-il être, à moins qu'elle ne se soit noyée à son corps défendant ?

2^{me} Foss. Parce que le jury l'a décidé ainsi.

1^{er} Foss. Il faut que ce soit *se offendendo* ; cela ne peut pas être autrement. Car voici le point de l'affaire. Si je me noie sciemment, cela suppose un acte ; or un acte se divise en trois branches, à savoir : agir,—faire et parfaire : *ergo* elle s'est noyée sachant parfaitement qu'elle se noyait.

2^{me} Foss. Mais écoute donc un peu, mon brave.

1^{er} Foss. Permets. Ici est l'eau—bon ! Là est l'homme !... bon ! Si l'homme va au-devant de l'eau, et se noie, c'est de son plein gré qu'il y va—remarque bien cela !... Si, au contraire, l'eau vient le trouver et le noie,—dans ce cas, il ne se noie pas lui-même,—c'est l'eau qui le noie ; *ergo* il n'est pas coupable de sa propre mort, et ne raccourcit pas, par le fait, sa propre existence.

2^{me} Foss. Mais est-ce bien là la loi ?

1^{er} Foss. Oui dà, que ça c'est la loi d'enquête du coroner.

2^{me} Foss. Veux-tu que je te dise la vérité vraie ? Si elle n'eût été une dame de qualité, elle n'eût pas obtenu—ou plutôt son cadavre n'eût pas obtenu une sépulture chrétienne.

1^{er} Foss. Tu l'as dit ; et c'est pitié que les gens dit "comme il faut !" aient le privilège en ce monde de se noyer, ou de se pendre, selon leur bon plaisir—impunément, plus que leurs frères en Christ. Allons ma bêche, fais ta besogne. Il n'y a de si anciens gentilshommes que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs ; ils maintiennent et continuent le métier d'Adam, notre père à tous.

2^{me} Foss. Adam était-il donc gentilhomme ?

1^{er} Foss. Si Adam était gentilhomme !... c'est le premier de la race qui ait eu des supports ! (2)

2^{me} Foss. Mais il n'en avait pas de supports ?

1^{er} Foss. Qu'est-ce à dire ? Serais-tu par hasard un payen ? Comment entends-tu les saintes écritures ? L'écriture dit : "Adam bêcha." Pouvait-il bêcher sans *supports*, (3)—sans bras ? Je vais te poser une autre question, et si tu ne viens pas au but, avoue que tu es....

2^{me} Foss. Bon ! va toujours, voyons ta question ?

1^{er} Foss. Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires et le menuisier ?

2^{me} Foss. C'est pas malin ! Le faiseur de gibets ; car cette charpente là survit à mille et un abonnés qui ne payent rien pour s'en servir.

1^{er} Foss. Pas mal ! pas mal !... ton esprit me plaît par ma foi ! Le gibet agit bien. Mais comment agit-il bien ?... parce qu'il fait bien ce qui doit être fait à ceux qui font mal : et tu fais mal de dire que le gibet est bâti plus solidement que l'église ;

(1) *Coroner*. Officier chargé au nom de la couronne, et avec l'assistance d'un jury d'informer concernant les personnes trouvées mortes. Cet office est exercé en France par le juge de paix, et par le commissaire de police.

(2) Jeu de mots intraduisible. *Arms* en anglais signifiant *armoiries* et *bras*.

(3) *Supports* se dit en termes de blason des figures d'anges, d'hommes, ou d'animaux qui soutiennent un écusson. Voilà pourquoi nous traduisons *arms* par ce mot.—*Note du Traducteur*.

ergé le gibet t'irait bien à toi.... Mais voyons!... cherche encore! à la question morbleu!

2^{me} Foss. Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires, ou le menuisier?

1^{er} Foss. Oui, devine cela, et je te tiens pour un fin merle.

2^{me} Foss. Oui dâ!... maintenant je puis le dire.

1^{er} Foss. Voyons! accouche!...

2^{me} Foss. Par la messe!... recherche faite, je ne peux pas.

(Hamlet et Horace paraissent dans le fond.)

1^{er} Foss. Là! ne te tourmente plus la cervelle, car l'âne outrechargé ne pressera pas le pas parce qu'on le bat; mais la prochaine fois qu'on te posera cette question, réponds crânement: "C'est un fossoyeur. Les maisons que bâtit le fossoyeur durent jusqu'au jour du jugement."—Maintenant va-t-en me chercher au cabaret du coin deux litres et demi de boisson.

(Le deuxième Fossoyeur sort.)

SCÈNE II.—LE PREMIER FOSSEYEUR, HAMLET ET HORACE.

Premier Fossoyeur (Il bêche en chantant).

Quand j'étais jeune et beau, quand j'aimais, quand j'aimais⁽¹⁾

C'était doux, bien doux tout de même!

De raccourcir le temps (oh!)—pour tâter des mets

De l'amour—et dire (ah!) je t'aime!

Ham. Le gaillard n'a-t-il aucun sentiment de son métier, pour chanter de la sorte en creusant une tombe?

Hor. L'habitude rend pour lui sans portée la tâche qu'il accomplit.

Ham. C'est juste, la main qui travaille peu a le tact peu délicat.

1^{er} Foss. (chantant).

Mais l'âge, le vieil âge a de ses pas furtifs

Empoigné de mon moi la crème,

Dans la terre il retient mes pieds jadis actifs

Comme onc si n'eusse dit: Je t'aime!

(Il fait sauter un crâne.)

Ham. Ce crâne a eu jadis une langue, et jadis il pouvait chanter: comme le maraud le jette rudement à terre, comme si c'était la mâchoire de Caïn qui commit le premier meurtre! Ce pauvre crâne qui n'en peut, sur lequel cet âne a maintenant le dessus, a pu avoir été la caboche d'un homme d'état qui a fait au même le ciel!—n'est-ce pas?

Hor. Cela a pu être Monseigneur.

Ham. *Ou la caboche d'un plat courtisan qui savait dire: *Bonjour mon doux Seigneur!* Comment va la santé mon cher Seigneur? Peut-être celle de Monseigneur un tel qui vantait le cheval de Monseigneur un tel, pour qu'on lui en fit cadeau, n'est-ce pas?

(1) In youth when I did love, did love,
Methought it was very sweet,
To contract (O!) the time for, (Ah!) my behove,
O, methought, there was nothing meet.

Hor.—*Sans doute, Monseigneur.

Ham.—*Oui, certes, et maintenant cette tête appartient à My-lady Vermine, et la bêche d'un fossoyeur lui brise la mâchoire.*

Le Fossoyeur met au jour de nouveaux ossements.)

Est-ce que ces os n'ont été si laborieusement engendrés, que pour servir un jour à jouer aux quilles ? Rien qu'à cette pensée mes os sont endoloris.

1^{er} Foss. (chantant.)

Une pioche, une bêche, un drap blanc pour habit,

Et puis une fosse d'argile,

Mais qu'il faut creuser dà !... Voilà le dernier lit

D'un héros, comme aussi d'un Gille !

(Il fait sauter un autre crâne.)

Ham. En voilà un autre. Mais pourquoi ne serait-ce pas le crâne d'un homme de loi ?... Où sont maintenant ses subtilités assises sur la pointe d'une aiguille, ses roueries, ses sophismes, ses cas, ses redevances, et ses ruses éhontées ? Pourquoi permet-il à ce manant grossier de lui frapper la boule avec une bêche sale sans le menacer de lui intenter une action pour voies de fait ? Hum ! cet être là a pu être de son vivant un grand acheteur de terrain avec ses statuts, ses reconnaissances, ses amendes, ses doubles garanties, et ses recouvrements ? Est-ce là le beau de ses amendes ? Est-ce là le dernier mot de ses recouvrements ?... que d'avoir sa rusée caboche remplie jadis de tant d'astuce, maintenant remplie de fine poussière ?... Je veux parler à ce compère. A qui est cette fosse.... mon maître ?

1^{er} Foss. A moi Messire :

(Il chante :)

Une pioche, une bêche, un drap blanc pour habit

Et puis une fosse d'argile,

Mais qu'il faut creuser dà !... voilà le dernier lit

D'un héros, comme aussi d'un Gille !

Ham. Je crois en vérité qu'elle est à toi, par la raison que tu es dedans.

1^{er} Foss. Vous êtes au dehors, Messire, aussi n'est-elle pas à vous. Pour ma part je n'y couche pas, et cependant elle est mienne.

Ham. Tu mens ; tu es dedans, et tu dis qu'elle est tienne. Or cette fosse est faite pour un mort, et non pas pour un vivant ; donc tu mens.

1^{er} Foss. C'est un mensonge vivace, Messire, en me frappant il rebondit sur vous.

Ham. Pour quel homme creuses-tu ce trou ?

1^{er} Foss. Ce n'est pas pour un homme, Messire.

Ham. Pour quelle femme alors ?

1^{er} Foss. Ce n'est ni pour un homme, ni pour une femme.

Ham. Qui doit y être enterré ?

1^{er} Foss. Une créature du sexe féminin ; mais paix à son âme ; elle est morte !

Ham. Comme le maraud est positif ! il nous faut mettre les points sur les i, et même souligner les mots,—sans cela il joue sur l'équivoque, et l'on s'y perd. Combien de temps as-tu été fossoyeur ?

1^{er} Foss. J'ai commencé à venir ici le même jour où feu notre roi Hamlet a défait Fortinbras.

Ham. Combien y a-t-il de cela ?

1^{er} Foss. Ne le savez-vous pas ? Le premier imbécile venu pourra vous le dire. C'est le jour même où est né le jeune Hamlet, celui-là qui est devenu fou, et qu'on a envoyé en Angleterre.

Ham. Oui dà ! Et pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

1^{er} Foss. Mais parce qu'il était fou ; il retrouvera sa raison là bas ; ou s'il ne la retrouve pas, il n'y a pas grand mal.

Ham. Pourquoi ?

1^{er} Foss. C'est qu'on ne s'en apercevra pas là bas où il est ; car en Angleterre tout le monde est aussi fou que lui.

Ham. Comment est-il devenu fou ?

1^{er} Foss. Très bizarrement, à ce qu'on dit.

Ham. Comment bizarrement ?

1^{er} Foss. Par ma foi ! en perdant la raison.

Ham. A quel sujet ? sur quel terrain ?

1^{er} Foss. Mais sur le terrain Danois. Je suis fossoyeur ici tant grand garçon qu'homme fait depuis trente ans.

Ham. Combien de temps un homme peut-il rester dans la terre avant de pourrir ?

1^{er} Foss. Par ma foi ! s'il n'est pas pourri avant de mourir, il vous durera quelque huit ou neuf ans. Un tanneur durera neuf ans.

Ham. Pourquoi un tanneur plus que tout autre ?

1^{er} Foss.—C'est que, Messire, sa peau sera tellement tannée par le métier qu'il aura fait, qu'elle sera imperméable pendant longtemps : or, vous savez que l'eau mine terriblement le cadavre des enfants de nos mères. Tenez, regardez-moi ce crâne ? Ce crâne là est resté dans la terre vingt-trois ans.

Ham. A qui était-il ?

1^{er} Foss. C'était à un fou né d'une fille à la morale élastique. A qui croyez-vous qu'il appartenait ?

Ham. Comment voulez-vous que je le sache ?

1^{er} Foss. Malédiction sur lui ! c'était, de son vivant, un satané farceur, un mauvais plaisant qui m'a une fois versé sur la nuque tout un flacon de vin du Rhin. Ce crâne, Messire, c'était le crâne d'Yorick, le bouffon du roi.

Ham. Celui-ci ?

1^{er} Foss. Celui-là même.

Ham. Laisse-le moi voir.

(Il prend le crâne dans ses mains et l'examine.)

Hélas ! pauvre Yorick !... Je l'ai connu, Horace ; c'était un garçon qui avait toujours le mot pour rire ; d'une imagination fertile, d'une fantaisie charmante ; il m'a porté sur son dos mille fois, et maintenant comme ce détritris choque mon imagination, comme cela me soulève le cœur !... Ici étaient attachées ses lèvres que j'ai baisées, je ne sais combien de fois. Où sont maintenant vos gauseries ? vos saillies ? vos chansons et ces éclairs de gaieté qui électrisaient tous les convives d'une table ? Vous n'avez plus un mot maintenant pour vous moquer de vos propres grimaces ; vos pauvres lèvres sont absentes ! Allez donc à la chambre de Madame, et dites-lui qu'elle aura beau se mettre un pied de rouge sur le visage, il faudra pourtant qu'elle en vienne en fin de compte à cette boule informe que voici—tâchez de la faire rire avec cela, si vous pouvez ! Je te prie Horace, dis-moi une chose.

Hor. Laquelle Monseigneur ?

Ham. Penses-tu qu'Alexandre avait cette mine là dans la terre ?

Hor. Oui, certes.

Ham. Et cette odeur là ? ... Pouah ! pouah !

(Horace prenant le crâne des mains d'Hamlet.)

Hor. Oui, sans doute, Monseigneur.

(Horace pose doucement le crâne à terre.)

Ham. A quels ignobles usages nous pouvons être rabaissés. Qui empêche l'imagination de suivre les traces de la noble poussière d'Alexandre, et de la retrouver servant à boucher le trou d'un tonneau ?

Hor. Ce serait analyser les choses trop subtilement que de s'attacher à de pareilles pensées.

Ham. Pas le moins du monde, par ma foi ! nous pouvons suivre la chose avec chance de réussite, et par un procédé bien simple. Par exemple, Alexandre est mort, il a été enterré ; Alexandre est donc retourné à la poussière ; la poussière est de la terre ; de la terre nous faisons l'argile, et de cette argile dans laquelle il fut converti, ou *re-créé*, si tu veux, qui empêche de boucher un baril de bière ? ...

L'impérial César héros d'un attentat,
A fait pendant un temps le monde échec et mat,
Il meurt : que devient-il ? ... Un gâcheux le bafoue,
Il recrépit un mur en tripotant sa boue,
Si que ce mort fameux l'épouvante d'hier,
Nous sert de bouche-trou pour la bise d'hiver.

(On entend sonner le glas.)

Mais motus ! ... doucement, — c'est chose positive,
Le roi de ce côté, le roi lui-même arrive,

SCÈNE III.

LES MÊMES. *Procession de Prêtres portant le corps d'Ophélie, suivis de Laërte et des gens faisant partie du convoi, le Roi, la Reine, suite.*

De même que la reine, aussi les courtisans,
Et je ne sais non plus quelle masse de gens.
Quel peut être le corps qu'on traite de la sorte ?
Office si tronqué ne vit si noble escorte
Jamais dans le passé que voit mon souvenir !
Sans doute ce défunt voulant vite en finir,
Aura brisé le fil d'une importune vie.
C'était un personnage à faire quelqu'envie....
En ce monde qui dût être très bien placé
Pour avoir foule ainsi jusqu'à son *in pace*.
Mettons-nous à l'écart ; ayons l'oreille ouverte.

(Ils se retirent au fond du théâtre. Ceux qui suivent l'enterrement entourent la fosse, et le cerueil y est descendu sans bruit, en le cachant autant que possible à l'œil du spectateur.)

Laërte. Est-ce la fin du tout ?

Ham.

Horace, c'est Laërte.

Un noble jouvenceau.

Laërte.

Est-ce la fin de tout ?

Mais — les rites ne sont observés, jusqu'au bout ?

1^{er} *Prêtre*. Nous avons allongé, grandi ses funérailles
Du bon vouloir autant que s'étendent les mailles ;
Sa mort était douteuse,—et si, de très haut lieu
Ordre ne fut veu sous la forme d'un vœu—
Elle eut été logée en terre fort peu sainte,
Et là bas consignée en dehors de l'enceinte
Aux justes consacrée ;—et jusqu'au jugement
Dernier, eut attendu ma foi redressement,
Sur sa tombe entr'ouverte en guise de prières,
Sur elle on eut jeté cailloux, tessons et pierres ;
Au lieu de tout cela, comme en un jour de deuil
L'église a bien voulu qu'autour de son cercueil
On suspendit des fleurs,—des vierges les guirlandes, (1)
Et du son de son glas qu'on lui fit les offrandes
Pour ici la conduire à son dernier manoir ;
Que pouvait-on de plus ?

Laërte. Mais votre saint devoir
Vous prescrivait, je crois, d'en faire davantage !

1^{er} *Prêtre*. En faire davantage !... Oh ! serait un outrage
A l'office des morts.—Chanter un *requiem*
Pour elle !... oh ! ce serait t'offenser Bethléem !

Laërte. Couchez-la donc ici,—couchez-la donc en terre ;
De cette argile pure où fut un reliquaire
Des plus rares vertus, puisse au printemps surgir
La douce violette, inhabile à rougir.
Je te le dis à toi, brutal et méchant prêtre,
Toi dont le cœur hargneux n'eut jamais de fenêtre
Que pour guigner le mal où souvent il n'est pas,
Au fin fond des enfers lorsque tu hurleras,
Ma sœur, ma gente sœur qui fut toute innocence,
Sera l'ange avoué d'un Dieu tout de clémence.

Ham. Quoi ! la belle Ophélie ?

La Reine (répandant des fleurs). A toi de douces fleurs,
O douce créature ! adieu tous mes bonheurs !
J'espérais que d'Hamlet tu deviendrais l'épouse,
Que ton lit nuptial—moi je serais jalouse
De l'orner, gente vierge, et non verser un pleur
Sur ta tombe, Ophélie.

Laërte. Oh ! qu'un triple malheur
Tombe une triple fois sur la tête maudite
Dont la noire action, l'action illicite
T'a fait veuve, ma sœur, de ton esprit charmant.
Fossoyeur !... retenez cette terre un moment,
Que j'étreigne en mes bras ce bijou de naguère
Aujourd'hui devenu rien, hélas ! que poussière !...
Maintenant entassez Pélion sur Ossa (*Il saute dans la fosse*).
Sur le vivant, la morte, et plus vite que ça !
Si, que ce terrain plat dominant la campagne
Jusqu'à l'Olympe bleu s'improvise montagne.

Ham. (s'avançant). Quel est-il donc celui dont le chagrin
ronflant
Vient gonfler sa douleur de bruit si turbulent ?

(1) Yet here she is allow'd her virgin *crants*.
Quelques uns lisent : *chants*. Nous croyons que le mot est dérivé de l'Allemand
—de *Kranz*, qui signifie guirlande.—*Note du Traducteur*.

Qui prétend, en hurlant, arrêtant les étoiles
 Déshériter leur front de leurs pudiques voiles ?
 Avec autant d'emphase et de fictifs émois
 Que veut ce discoureur ? ... suis Hamlet le Danois !

(*Il s'avance vers la fosse.*)

Laërte (*sortant de la fosse, et saisissant Hamlet à bras le corps.*).

Hamlet ! ... oh ! que le diable accapare ton âme !

Ham. Tu ne sais pas prier, tu beugles, c'est infâme !

Voyons, ôte à l'instant tes doigts de mon gosier,
 Car bien que je ne sois pas du genre épervier,
 Quelque chose est dans moi qui doit à ta prudence
 Dire qu'impunément je ne souffre une offense.

Adonc à bas la main !

Le Roi (aux courtisans). Vite séparez-les.

La Reine. Hamlet ! mon cher Hamlet ! Hamlet !

(*Les Courtisans les séparent.*)

Ham.

Eh bien ! après !

Moi je veux avec lui me battre sur ce thème

Jusqu'à ce qu'ait pour moi sonné l'heure suprême.

La Reine. Quel thème, ô mon cher fils ?

Ham.

C'est que moi je l'aimais,

Je l'aimais Ophélie—et mieux je l'adorais

Quarante mille fois plus que n'eut pu le faire

Le parent le plus tendre ou bien le meilleur frère.

(*à Laërte.*)

Que ferais-tu pour elle ? ...

La Reine.

Oh ! *Laërte* il est fou !

Ham. (à Laërte.) Des secrets de ton cœur fais glisser le verrou.

Je le redis, voyons, que ferais-tu pour elle !

Veux-tu pleurer ? veux-tu vider notre querelle

Et te battre avec moi ? ... Préfères-tu jeûner ?

Veux-tu te déchirer tu n'as qu'à l'ordonner,

J'en fais autant que toi.—Restes-tu dans sa tombe

Vivant, pour me braver ? ... Vite avec toi j'y tombe,

J'en fais autant que toi.—Tu parles d'enfouir

Pélion sur Ossa ? ... Blaguer n'est pas agir !

Qu'on jette sur nous deux des acres de poussière

Jusqu'à ce que le sol grimpe au haut de la sphère,

Si bien que ton Ossa par la comparaison

Ne sera qu'une plaine où pousse le gazon.

Comme un mauvais acteur si tu te bats les hanches,

Dà ! ... Moi je t'avertis que je brûle les planches !

La Reine (à Laërte). Tout cela c'est folie—un quelque temps l'accès

Le domine entier,—et puis bientôt après

Il devient patient ainsi que la colombe

Après l'éclosion—et sa colère tombe.

Ham. (à Laërte.) Messire entendez-vous ? Me direz-vous pourquoi

Vous me traitez ainsi ? Car, je vous aimais moi !

Mais cela ne fait rien ; et qu'Hercule lui-même

Fasse autant qu'il le peut sa volonté suprême ;

Tant que chatte miaule et gémit ses hélas,

Le chien aura son tour.

(*Il sort.*)

(*Le Roi à Horace.*) Accompagnez ses pas.

LE ROI LEAR.

ACTE I^{er}—SCÈNE I^{re}.

Salle d'Apparat dans le Palais du roi Lear.

Entrent KENT, GLOSTER, et EDMOND.

Kent. J'aurais cru que le roi eut plutôt favorisé le duc d'Albany que Cornwall.

Glos. Cela nous semblait toujours devoir être ainsi ; mais nous tenant au milieu des dissensions qui déchirent le royaume, on ne sait plus lequel des ducs, il prise le plus. Car les parts semblent faites avec tant de justice, que la recherche la plus minutieuse ne saurait à qui donner la préférence.

Kent. N'est-ce pas là votre fils, monseigneur ?

Glos. Son éducation, messire, a été faite à mes frais. J'ai si souvent rougi, étant obligé de le reconnaître, que maintenant je suis de bronze à ce sujet.

Kent. Je ne saurais concevoir....

Glos. La mère de ce jeune garçon a pu lui donner naissance. Elle est devenue *ronde*, comme on dit, et en vérité, messire, elle a préparé un berceau pour son fils, ... mais elle avait oublié, alors, d'avoir un mari pour son lit, ce qui fait que mon fils c'est assez naturel—est un fils naturel !

Kent. Je ne saurais souhaiter qu'il en eut été autrement, le produit de cette plaisanterie lubrique étant d'aussi belle venue !

Glos. Mais, moi, messire, j'ai un fils de par la loi, d'une année plus âgé que celui-ci, mais qui ne m'est pas plus cher que cela, bien que ce drôle eut l'effronterie de venir au monde avant qu'on l'envoyât chercher. Sa mère était cependant belle. Il y avait grand divertissement à le procréer, et le fils d'une putain doit être reconnu. Connaissez-vous ce noble gentilhomme, Edmond ?

Edm. Non, monseigneur !

Glos. Monseigneur de Kent ! Pensez à lui dorénavant comme étant mon honorable ami.

Edm. Mes respects à votre seigneurie !

Kent. Je dois vous aimer, et je sollicite l'honneur de vous connaître plus particulièrement.

Edm. Messire ! je m'efforcerai de mériter cet honneur !

Glos. Il a été absent neuf ans de son pays, et il faudra qu'il s'absente encore.

(*Fanfares à l'intérieur.*)

Voici le roi qui arrive.

Entrent LEAR, CORNWALL, ALBANY, GONÉRIL, REGAN,
CORDÉLIE et suite.

Le Roi Lear.

Reconduisez, Gloster, ces chers seigneurs de France,
Ceux de Bourgogne aussi.

Glos.

Seigneur-lige . . . d'urgence !

(*Sortent Gloster, Edmond et suite.*)

Lear. Dévoilons maintenant nos plus sombres projets
Donnez-moi cette carte ⁽¹⁾, et venons à nos faits.
Sachez que nous avons divisé le royaume
En trois distinctes parts,—et pour nous c'est un baume !
Nous voulons . . . concevez bien notre intention,
En de plus jeunes mains placer l'ambition,
Les soucis du pouvoir, et le soin des affaires,
Et faire nos vieux jours paisibles et prospères.
Vous, notre fils, Cornwall, Albany vous aussi,
Nous avons volonté bien arrêtée, ici,
De publier céans, sus, la dot de nos filles,
Pour éviter sujet de brouille en nos familles.
France et Bourgogne sont de grands rivaux tous deux,
De notre jeune fille ils sont fort amoureux,
Dites-moi donc alors, dites-moi, mes trois filles,
Puisque tous nos soucis ne sont plus que vètilles,
Laquelle de vous trois sait nous aimer le mieux,
Afin que nous puissions, car, tels ils sont nos vœux,
Favoriser en tout l'honneur et le mérite,
A chacune et donner ce qui paraît licite.
Vous avez la parole, ô chère Gonéril
Car vous êtes l'aînée, et ce n'est puéril.

Gon. Plus que quoi que ce soit, je vous aime, mon père,
Plus que la liberté, que du ciel la lumière ;
Plus que les raretés, l'or à vingt trois carats,
Plus que la vie avec ses honneurs, ses éclats.
Plus qu'un enfant jamais ne sut aimer son père,
Qu'un père à son enfant portât d'amour sincère,
Mon amour est pour vous de la dévotion ;
Pour le peindre les mots n'ont pas d'expression.

Cord. (à part.) Que vais-je faire, hélas ! moi, pauvre
Cordélie,

Dans le silence j'aime et je ne me déplie.

Lear. Gonéril, vois-tu ça, Gonéril, te fais don
Pour toujours, à jamais, oui, te fais abandon,
De ces prés, ces forêts pleines d'ombre si sombre
De ces fleuves aussi, dont le nombre est sans nombre,
A tes enfants, à toi.—Notre chère Regan
Qu'elle parle à son tour, et prenne son élan.

Reg. Moi ! du même métal que ma sœur je suis faite,
Dans son amour pour vous je la trouve parfaite ;
Je pense en tout comme elle, et la main sur le cœur
Je ressens vivement l'amour que peint ma sœur.
Toutefois je dis plus : grâce aux destins propices,
Possédant des cinq sens, moi, toutes les délices,

(1) Il paraîtrait que le Roi Lear loin comme bien des rois ses successeurs
l'avoir perdu la carte—l'avait deviné avant que la première carte n'eût cru devoir
faire son apparition dans ce monde subliminaire. *Et sempre bene.* Le Roi le veut !
Le Roi ne peut mal faire ! Vive le Roi !—C. DE C.

Mon seul amour est vous, je vous aime, seigneur,
Et vous faites vous seul ma joie et mon bonheur.

Cord. (à part.) Voilà, bien débitée, une belle harangue,
Mais l'amour vaut chez moi beaucoup mieux que la langue.

Lear. A toi, chère Regan, à toi reste ce tiers
De notre beau royaume en ses contours divers,
Tout aussi plantureux, et tout aussi fertile
Que ce qu'à Gonéril de notre main débile
Nous venons d'octroyer. Maintenant à nous deux
La dernière venue, et dont sont amoureux
Les vignobles de France, et le lait de Bourgogne ;
Voyons, ma jeune enfant, faites votre besogne ;
Sachez vous attirer, par des propos flatteurs,
Un tiers plus opulent que celui de vos sœurs.
Parlez à votre tour, voyons, je vous écoute,
Vous avez quelque chose à me dire, sans doute ?

Cord. Non, rien,—rien, monseigneur !

Lear.

Quoi rien ?

Cord.

Seigneur, non rien.

Lear. Rien ne peut advenir de rien, du moins en bien,
Parlez donc de nouveau.

Cord.

C'est la pierre de touche

Je ne saurais hisser mon cœur jusqu'à ma bouche,
Ah ! je suis malheureuse ! Oh ! c'est la vérité !

J'aime, c'est mon devoir, moi, votre Majesté,
Oui, selon mon devoir, ni plus ni moins je l'aime.

Lear. Qu'est-ce à dire ? ma fille ! amendez-moi ce thème,

Vos façons de parler qui sont peu de mon goût,
Pourraient bien m'offenser, et vous nuire après tout.

Cord. Vous m'avez élevée, et je vous dois la vie,
Monseigneur, je vous dois, et mon cœur m'y convie,
Amour, obéissance, et beaucoup de respect,
Mais je ne vois pas tout de mes sœurs sous l'aspect,
Elles ont des maris, et chacune professe
Qu'elle n'aime que vous. Il se peut dans l'espèce,
Que me marie un jour. Qui recevra mes vœux
Recevra la moitié de mon amour heureux,
De mes soins, mes devoirs. Je n'épouserai guère
Ainsi que mes deux sœurs pour n'aimer que mon père !

Lear. Mais ceci marche-t-il de pair avec ton cœur ?

Cord. Oh ! bien certainement ! oui, bien mon bon seigneur !

Lear.

Si jeune et si peu tendre ! (1)

Cord. Jeune, oui, monseigneur, mais faite pour comprendre.

Lear. Bien ! qu'il en soit ainsi ! Que ta sincérité

Te serve à tout jamais de dot, en vérité,

Car de par le soleil, aussi de par Hécate !

Par les astres divers, je renie une ingrate.

Ici je me démetts, j'en atteste le ciel !

Au vis-à-vis de toi de mon soin paternel,

Où reste une étrangère à mon cœur, à moi-même

Voilà ce qu'est pour toi mon suprême anathème :

(1) Ce vers est dans l'original un vers court comme nous le traduisons pour être plus près du texte. Le second vers est à peu près de même mesure ; nous le traduisons cette fois par un alexandrin. — "Honni soit qui mal y pense." — C. DE C.

Le scythe . . . un vil barbare, et qui te le soit dit,
Fait, lui, de ses enfants, mets pour son appétit,
Pour mon cœur il sera fêté comme un bon drille,
Certes plutôt que toi, naguère encore ma fille !

Kent. Oh ! mon bon seigneur lige !

Lear. Oh ! Kent ! oh ! toi ! tais-toi !
Garde de t'immiscer en si brûlant émoi

Entre le dragon et son ire.

Elle était le bijou, l'enfant de mon délire,
Je l'aimais plus que tout, et pensais dans mon fort
Que dans ses bras chéris je déferais la mort.

(à Cordélia.)

Va-t-en ! va-t-en ! va-t-en ! ôte-toi de ma vue
Dans ma tombe que soit ma paix l'heure venue,
Aussi bien que je donne, et cela pour toujours
A tes deux sœurs le cœur de l'auteur de tes jours.
Qu'on appelle Bourgogne, et qu'on appelle France !
Qu'on les fasse venir soudain en ma présence.
Vous Albany, Cornwall à vos deux tiers joignez
Ce beau troisième tiers qu'à vos parts ajoutez.
Que sa sincérité, dont elle est si jalouse,
Soit son unique dot, que son orgueil . . . l'épouse !
Tous deux conjointement, gendres, je vous revêts
De mes pouvoirs divers, et de leurs grands effets,
Avec la majesté marchant de compagnie,
Qui sont ses attributs et forment sa mégnie.
Nous même, mois par mois, ayant cent chevaliers
Qui, maintenus par vous, seront mes familiers,
Chez vous deux, tour à tour nous irons prendre gîte,
D'un roi nous retenons le nom,—et c'est licite ;
La domination, et l'exécution
Aussi le revenu,—c'est ma convention,
Sont à vous, mes chers fils,—pour vous en donner gage
Ma couronne est à vous, faites-en le partage !

(Il donne sa couronne.)

Kent. Royal Lear, moi, toujours, moi qui ne vis en toi
Qu'un père aimé, qu'un maître, et qu'un honoré roi,
Qu'un homme tel enfin que je désirais être,
Que je considérais comme le meilleur maître,
De ma gloire qui fus, toi, le plus beau fleuron,
Que j'invoquai toujours comme mon grand patron . . .

Lear. L'arc est bandé, tiré, gare-toi de la flèche.

Kent. Au profond de mon cœur dût-elle faire brèche,
Je parlerai, que Kent soit, s'il faut, impoli
Quand Lear est fou, quand Lear il se met en oubli !
Dis-moi, vieillard ! dis-moi que penses-tu donc faire ?
Crois-tu que le devoir ne sera que chimère ?
Alors que le pouvoir devant le deshonneur
S'abaisse jusqu'au point de forfaire à l'honneur . . .
Révoque ton arrêt ! Certes ta jeune fille
T'aime, oui, certes mieux, que toute ta famille,
Ses sentiments, ils sont les sentiments du cœur,
Le creux n'est rien, dût-il, être un propos flatteur.

Lear. Ah ! pas un mot de plus, si tu tiens à la vie,
Kent! . . .

Kent. . . . La vie ! . . . eh ! n'est pas l'objet de mon envie !

J'en ai fait bon marché quand pour ta sûreté
Je l'offrais, sans broncher dans ma témérité.

Lear. Hors d'ici ! Hors d'ici ! Kent ! sus ! hors de ma vue !

Kent. Majesté sans pudeur, vous avez la berlue !

Lear. Oh ! de par Apollon !

Kent. De par Apollon roi !

Tu jures par tes dieux, en vain, tu n'es rien toi !

Lear. Oh ! vassal mécréant ! *(Il met l'épée à la main.)*

Albany et Cornwall. Abstenez-vous, mon père !

Kent. Occis ton médecin, et donne l'honoraire

A la mort, c'est plus court. Révoque ton don, roi,

S'il en est autrement, tant que je vivrai, moi,

Aux échos de ta cour, je jeterai ma plainte

Je dirai tu fais mal, je le dirai sans crainte.

Lear. Traître ! Tu m'entendras ! oui, traître, écoute-moi,

Puisque de tes discours faisant méchant emploi

Contre nous tu t'inscris, malgré ton allégeance,

En osant attaquer notre juste sentence,

Et nous faire fausser notre auguste serment,

Et c'est porter atteinte à notre jugement,

Et t'insurger aussi contre notre puissance,

Ecoute, traître, écoute, et prends ta récompense.

Pour te mettre à couvert, nous t'accordons cinq jours,

Arrange tout ici pour te donner secours ;

Mais le sixième jour, tourne à notre royaume

Ton détestable dos, bien plus vil que le chaume ;

Si le dixième jour remises ton émoi

Sur nos terres—malheur ! oh, c'en est fait de toi.

Nous jetterons aux vents ta carcasse bannie,

Ici tu trouveras ta dernière agonie ;

De plus ton glas de mort, et de par Jupiter !

Nous t'enverrons gaiement t'égayer en enfer.

Va-t-en ! va-t-en ! va-t-en ! oui de par la lumière !

Cet arrêt ne sera révoqué... sus ! arrière !

Kent. Puisqu'il en est ainsi, je te dis adieu, roi,

La liberté n'est plus ici, mais loin de toi !

(à Cordélie.)

Que te prenne les dieux sous leur divine égide,

Jeune fille ! qui, toi, n'a parlé dans le vide !

(à Regan et à Gonéril.)

Puissent vos grands discours être prouvés un jour,

De par vos actions et de par votre amour.

Ainsi Kent vous dit à tous adieu, mes princes !

Il va chercher le vrai, dans nouvelles provinces ! *(Il sort.)*

*Rentre GLOSTER avec le ROI DE FRANCE, le DUC DE
BOURGOGNE, et leur suite.*

Glos. Voici le roi de France ainsi que Monseigneur
De Bourgogne, de les précéder j'ai l'honneur.

Lear. Monseigneur de Bourgogne à vous notre parole

Elle ira tout d'abord, sans aucun protocole.

Recherchant Cordélie, au plus bas, dites-moi,

Quelle dot vous faut-il pour la fille du roi ?

Bour. Royale majesté, rien plus je ne demande,

Que ce dont il vous plut de me faire l'offrande.

Lear. Très noble duc, alors qu'elle était à nos yeux
Plus que toute autre chère, un joyau précieux,
A très grande valeur nous l'avions estimée,
Elle a baissé de prix, n'étant plus notre aimée;
Là voilà devant vous; si dans ce petit rien,
Quelque chose vous plait, que puissiez trouver bien,
Mon Dieu ne vous gênez, prenez la marchandise,
Ma malédiction, c'est là sa dot acquise.

Bour. Je ne sais que répondre....

Lear. Il faudrait y penser,
Voyez-vous, c'est à prendre, ou bien c'est à laisser;
Des défauts, point d'amis, et de plus notre haine
De par notre serment.... En vaut-elle la peine?

Bour. Pardonnez, royal sire, on ne fait pas un choix
Sous les conditions de propos peu courtois.

Lear. Laissez la donc, seigneur, car de par la puissance
Depuis assez longtemps qui m'a donné naissance,
Je vous dis ce qu'elle a—sa fortune n'est rien,
Notre haine à toujours, tel il est son seul bien!

(au roi de France.)

Quant à vous, ô grand roi, ne voudrais, je l'atteste
Pour ma part vous unir à ce que je déteste,
Daignez donc reporter sur un plus digne objet
Votre royal amour, pour ce monstre il n'est fait.

France. Un tel revirement me paraît chose étrange!
Celle nagnère encor traitée ainsi qu'un ange,
Votre amour le plus cher, l'objet de votre choix,
Vous qui pour la louer, n'aviez assez de voix,
Vous n'avez plus de voix assez pour la mandire,
Qu'a-t-elle donc pu faire ou qu'a-t-elle pu dire?
Ou l'offense est énorme, ou laide l'action,
Pour motiver ainsi la désaffection?
Pour croire à telle chose, il faudrait un miracle,
Pour désanctifier un si beau tabernacle!

Cord. Quoique je manque en tout de cet art onctueux
Qui pour ses fins paraît vous porter jusqu'aux cieux,
Car avant de parler, je voudrais, moi, par chance,
De mon cœur vous prouver la bonté, sans doutance,
Je viens ici prier, moi, votre majesté
De daigner dévoiler toute la vérité;
Que ce n'est point du tout, une tache de vice,
Ni de meurtre non plus, non plus quelque immondice
D'une ignoble action contre la chasteté,
Et non plus d'un faux pas tache d'impureté,
Qui m'a fait perdre, hélas! seigneur vos bonnes grâces,
Et sur ma tête enfin fait pleuvoir vos disgrâces.
Si j'eusse près de vous,—ce qui fait mon orgueil
Certes de n'avoir pas—vous visageant—un œil
Toujours sollicitateur,—et langue bien pendue,
Je serais près de vous, oh bien près de la nue....
Et je n'aurais perdu, c'eût été mon bonheur
Rien de votre tendresse, et rien de votre cœur.

Lear. Mieux eut valu pour toi de n'être jamais née
Que de m'avoir déplu, triste est ta destinée.

France. N'est-ce donc que cela? Quoi donc une lenteur
A finir une histoire, à laisser le conteur

A moitié du chemin . . . Monseigneur de Bourgogne
 Voyons, expliquez-vous, et dites sans vergogne
 De cette damoiselle, eh bien ! que pensez-vous ?
 L'amour n'est de l'amour, si, soit dit entre nous,
 Il n'est de notre cœur le plus noble poème,
 La princesse, après tout, est sa dot elle-même !

Bour. (à Lear.) Voyons, très royal Lear, donnez-lui
 seulement

La part que vous avez dans le premier moment
 Promis de lui donner, et j'en fais ma duchesse.

Lear. De ne lui rien donner me suis fait la promesse,
 Je serai, voyez-vous, fidèle à mon serment.

Bour. (à Cordélie.) Dame, le cas étant, perdez du coup
 vraiment,

Aussi bien un époux, que perdités un père.

Cord. Bourgogne ainsi soit-il. La fille de ma mère
 Et se respecte trop, et s'estime trop pour
 S'abaisser au tarif d'un mercantile amour.

France. Quoique pauvre, très riche, ô belle Cordélie
 Abandonnée—aimée—ô toi vierge accomplie,
 Et tes vertus et toi, je les prends, j'en ai droit
 Toi l'objet des dédains, je te prends, ainsi soit !
 Notre amour enflammé par leur indifférence,
 Te fais reine de Nous, de Notre Belle France,
 Tes cités, ô Bourgogne, et tes marais aqueux
 N'achèteraient de Nous ce trésor précieux ;
 Quoique sans dot, ô roi, ta fille sans doutance,
 Je l'adopte et la prends et je bénis ma chance.
 Cordélie à ces gens, acte de charité,
 Dis un dernier adieu, malgré leur dureté,
 Si tu quittes ce jour les lieux de ton enfance,
 Tu trouveras chez nous meilleure résidence.

Lear. Roi de France ! prends-la—prends-la, je n'en veux plus,
 Adonc partez tous deux, oui, partez vite, sus !
 Je ne veux plus jamais le revoir son visage,
 Partez sans notre amour—partez et bon voyage !

(*au duc de Bourgogne.*)

Noble Bourgogne, allons ! venez ! suivez nos pas.

(*Fanfares, sortent le roi Lear, le duc de Bourgogne, Albany,
 Cornwall, Gloster et suite.*)

France (à Cordélie.) Vos adieux à vos sœurs, faites-les,
 n'est-ce pas ?

Cord. Vous deux, les deux joyaux de notre pauvre père,
 Les yeux baignés de pleurs, je vous quitte, ô misère !
 Et comme votre sœur, j'éprouve assurément
 A nombrer vos défauts grand' honte en ce moment.
 Le confie à vos soins, soignez le notre père,
 Vous deux qui vous targuez pour lui d'amour sincère.
 Ah ! si j'étais hélas ! ce que fus, son trésor
 Je voudrais lui donner meilleur asile encor !
 A toutes deux adieu !

Gon. Nous savons ce que faire,
 Il nous faut toutes deux ; il n'est pas nécessaire
 Pour vous d'intervenir.

Reg. A plaire à votre époux
 Qui, sans un sou vous prend, sœur ! étudiez-vous ;

Vous avez fait beau jeu de votre obéissance,
Votre fortune à bas ! en est la récompense !

Cord. Le temps viendra prouver qui de nous trois a tort—
Puisiez-vous prospérer !... me résigne à mon sort !

France. Viens à moi, viens à moi, ma belle Cordélie,
Chère amante adorée à toi je me rallie.

(Le roi de France et Cordélie sortent.)

Gon. Ma sœur, ce n'est pas peu de chose que j'ai à dégoïser
relativement à ce qui nous concerne de bien près toutes deux.
M'est avis que notre père partira d'ici ce soir.

Reg. Ça, c'est certain ; et avec vous. Le mois prochain ça
sera avec nous.

Gon. Vous voyez combien il change avec les années. Nous
avons remarqué cela, et nombre de fois. Il aimait toujours
mieux notre sœur, et son peu de jugement se voit par la manière
grossière avec laquelle il la rejette aujourd'hui.

Reg. C'est l'infirmité de son âge. D'ailleurs il n'a jamais su
que très modérément ce qu'il faisait lui même.

Gon. Dans le temps où il était le plus sain d'esprit, il n'a
jamais été qu'un écerelé, il faut donc nous attendre à recevoir
de sa vieillesse non seulement les imperfections d'un état long-
temps greffé sur lui, mais avec cela l'humeur bourru et taquine
qu'apportent avec elles les années infirmes et pleines de colère.

Reg. Nous aurons à souffrir de lui des boutades orageuses
comme celle du bannissement de ce Kent.

Gon. Il est encore occupé à prendre congé du roi de France,
je vous prie, restons d'accord. Si notre père avec le caractère
qu'il a, conserve quelqu'autorité, il nous donnera certes du fil à
retordre. Prenons-y garde.

Reg. Nous y réfléchirons à loisir.

Gon. Oui certes, il faut faire quelque chose, et surtout battre
le fer tandis qu'il est chaud.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

Une salle dans le château du Comte de Gloster.

Entre EDMOND, tenant une lettre à la main.

Edm. Toi, Nature ! toi seule est ma divinité,
Ton culte, il est le mien, c'est un point arrêté.
Et pourquoi donc irai-je aux lois de la coutume
Bêtement m'asservir, me voiler d'une brume,
Parce que, moi, je suis de dix lunes au fait,
Dix lunes plus ou moins, d'un frère le cadet.
Pourquoi bâtard, pourquoi vil ? Pourquoi méprisable ?
Alors dà ! que mon corps est aussi présentable,
En son allure aussi bien proportionné,
Mon esprit aussi fin, que le fils premier né ?
Oui, que le rejeton qui peut être une bête,
De Dame, censée être, aux yeux du monde honnête.
Pourquoi m'estampiller du titre de bâtard,
Parce que suis venu sept ou huit mois plus tard ?
Tous ces mots détestés, bâtard et bâtardise,
Sont de l'humanité la plus grande sottise.
On nous les jette au nez, ces mots malencontreux,

A nous tous de l'espèce enfants plus vigoureux,
 Qui puisent dans le sein de la bonne nature,
 Plus d'énergie, aussi plus de floriculture
 Qu'il n'entre dans un lit de plumes d'animaux
 Fait pour créer au plus un tas de damoiseaux ;
 Pendant que le sommeil un sommeil délétère
 Les classiques époux, sous l'ennui les enterre.
 Ah ! légitime Edgar, il me les faut tes biens,
 L'amour de notre père, et l'amitié des siens,
 Oui, le bâtard Edmond vaudra le légitime
 Edgar.... je te le dis, moi qui suis anonyme,
 Si cette lettre là, cher frère ! réussit,
 L'illégitime Edmond, tiens-toi le bien pour-dit,
 Du légitime Edgar passera sur la tête.
 Je grandis, je prospère, oh ! que rien ne m'arrête !
 Justes Dieux, mettez-vous du parti des bâtards,
 Et désentourez-les de leurs affreux brouillards !

Entre GLOSTER.

Glos. Kent exilé ! banni ! de si bruyante sorte !
 Le roi de France aigri, — presque mis à la porte,
 Le roi qui part ce soir, de son autorité
 S'étant étourdiement démis, en vérité,
 A ses deux filles, las ! pour s'empresser à plaire,
 Réduit à pension à peine alimentaire ;
 Et tout cela bâclé, sans rime ni raison,
 Ah ! de ce vieux roi Lear a fini la maison !

(Appercevant Edmond.)

Eh ! mais quelles nouvelles ?

Edm. (cachant sa lettre.) Aucunes, plaise à votre seigneurie !

Glos. Pourquoi cherchez-vous à cacher cette lettre avec tant de soin ?

Edm. Je ne connais aucune nouvelle, monseigneur.

Glos. Quel est ce papier que vous lisiez !

Edm. Ce n'est rien, monseigneur !

Glos. Rien ! Alors pourquoi cette terrible promptitude — à remiser cette lettre dans votre poche. Sa qualité de rien n'a pas besoin de se cacher. Allons, voyons — si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de lunettes !... (1)

Edm. Je vous conjure, seigneur, de me pardonner. C'est une lettre de mon frère que je n'ai pas lue encore entièrement ; mais d'après ce que j'ai lu, je puis juger qu'elle n'est pas faite pour être mise sous vos yeux.

Glos. Donnez-moi la lettre, messire !

Edm. Je commettrai une faute, soit que je vous la donne, soit que je vous la refuse. Sa nature, autant, que j'ai pu la comprendre, est blâmable.

Glos. Voyons ! voyons !

Edm. J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cette lettre que pour sonder, que pour mettre à l'épreuve ma vertu.

Glos. (lit.) Cet assujettissement, et ce respect dû à la vieillesse rendent le monde amer à nos plus beaux jours. Ils nous retien-

(1) D'autant plus que les lunettes n'étaient pas encore inventées, que je sache.
 —O. D. C.

mont nos fortunes, jusqu'à ce que l'âge nous empêche d'en jouir. Je commence à trouver une espèce d'esclavage oisif et extravagant dans l'oppression que fait peser sur nous la tyrannie devenue vieille, qui domine, non pas selon sa puissance, mais selon qu'on la tolère. Viens vers moi, afin que je puisse parler plus au long à ce sujet. Si notre père voulait bien dormir jusqu'à ce que je le réveillasse, tu jouirais de la moitié de son revenu à tout jamais, et vivrais le bien-aimé de ton frère.—EDGAR. Hum! Une conspiration! Dormir jusqu'à ce que je l'éveillasse!... Tu jouirais de la moitié de son revenu! Mon fils, Edgar! A-t-il trempé dans cette affaire? A-t-il un cœur et une cervelle propres à engendrer un complot pareil?—quand cela vous est-il venu? qui vous l'a apporté?

Edm. On ne me l'a pas apporté, monseigneur, voilà ce qui sent la ruse; je l'ai trouvé jetée contre le chassais de la fenêtre de mon cabinet.

Glos. Vous reconnaissez les caractères comme étant ceux de votre frère?

Edm. Si la matière était de bon aloi, j'oserais jurer que c'est de sa main; mais, pour ce qui regarde cela, j'aimerais mieux penser que ce n'est pas de sa main.

Glos. C'est la sienne?

Edm. Oui, c'est sa main, monseigneur, mais j'espère que son cœur, n'a point de part dans le contenu de cette lettre.

Glos. Ne vous a-t-il jamais sondé sur cette affaire?

Edm. Jamais, monseigneur, mais je lui ai souvent entendu maintenir qu'il serait convenable lorsque les fils atteignent à un âge raisonnable, et que les pères sont sur le déclin, que le père devint le pupile du fils, et le fils l'administrateur des biens du père.

Glos. Ô scélérat! scélérat! Son opinion même est dans sa lettre. Fourbe abhorré! Scélérat dénaturé! détesté! brute! Plus que brute! Allez! allez le chercher. Je le ferai arrêter. L'abominable scélérat, où est-il?

Edm. Je ne sais pas au juste, monseigneur. Qu'il vous plaise suspendre votre indignation contre mon frère, jusqu'à ce que vous puissiez tirer de lui un meilleur témoignage de son intention, alors vous irez sur des données réelles. Mais si vous sévissez violemment contre lui, et que vous vous trompiez, cela ferait une grande entaille dans votre honneur à vous, et vous brisseriez un cœur soumis. J'ose engager mon existence qu'il a écrit cette lettre pour tâter mon affection envers votre seigneurie, et sans aucun projet dangereux.

Glos. Le crois-tu?

Edm. Si vous le jugez à propos, je vous placerai dans un coin où vous nous entendrez tenir conseil, et vous pourrez vous satisfaire par vos propres oreilles, et cela, pas plus tard que ce soir même.

Glos. Il ne saurait être un monstre pareil.

Edm. Certes, il ne l'est pas.

Glos. Et envers un père qui l'aime si tendrement, et si complètement. Ciel et terre! Edmond! trouvez-le! faites-le moi tomber dans un piège. Arrangez l'affaire d'après votre sagesse; je donnerais ma fortune pour savoir la vérité.

Edm. Je vais le chercher à l'instant, messire, j'arrangerai l'affaire selon que j'en trouverai l'occasion, et vous le ferai savoir.

Glos. Ces derniers éclipses de soleil et de lune ne présagent

rien de bon. La raison peut bien par les lois de la sagesse naturelle les expliquer d'une ou d'autre manière, mais la nature ne s'en trouve pas moins victime de leurs fatales conséquences. L'amour se refroidit, l'amitié déchoit, les frères se détachent les uns des autres. Dans les villes ce sont des émeutes; dans les campagnes de la discorde; dans le palais de la trahison, et le lien entre père et entre fils se trouve rompu. Mon scélérat de fils est dans cette catégorie. Voici le fils contre le père; le roi s'écarte du penchant de la nature; là, nous voyons le père contre l'enfant. Nous avons vu nos meilleurs jours! Des trames, des perfidies, des trahisons, des tricheries, et tous les désordres ruineux vont nous suivre sans paix ni trêve jusqu'au tombeau! Déniche-moi ce scélérat! Edmond, et tu n'y perdras rien. Agis avec prudence. Et ce noble Kent, un cœur sincère qu'on a banni! Et son crime quel est-il?... L'honnêteté, la probité!... Étrange! Étrange!

(Il sort.)

Edm. (seul.) Voilà bien l'exquise fatuité du monde! Lorsque nous sommes las de la fortune, écoeuré par la satiété de nos propres désastres, nous nous en prenons au soleil, à la lune et aux étoiles comme coupables de nos péchés, comme si nous étions des scélérats par nécessité, des imbéciles par compulsion céleste, des chenapans, des voleurs de par la prépondérance de l'ascendant sphérique; des soulards, des menteurs, des adultères de par l'obéissance forcée, à nous imposée par l'influence planétaire—et que tout ce que nous faisons de mal, nous est mis sur la conscience par la violence d'une impulsion divine. Admirable excuse du libertin, du coureur de filles que de mettre un penchant de bouc, sur le dos d'une étoile qui n'en peut, mais! Mon père s'arrange avec ma mère sous la queue du dragon, et ma naissance se trouve dominée par l'*Ursa Major*; donc il s'en suit que je suis rude, brutal, et lubrique. Bah! j'eusse été de même calibre, si l'étoile la plus vierge du firmament eut scintillé sur l'acte de ma bâtardise... Edgar!...

Entre EDGAR.

Il vient à point nommé, comme la catastrophe de la vieille comédie, comme le *Deus ex machina*. Mon rôle à moi, est une mélancolie avec accompagnement obligé de soupirs semblables à ceux de Tom dans Bedlam. Oh! les éclipses nous présageaient ces divisions. *Fa-sol-la-mi!*

Edg. Eh bien! donc, frère Edmond? D'où vient cette contemplation sérieuse qui vous absorbe?

Edm. Je pensais, frère, à une prédiction que j'ai lue l'autre jour, qui doit suivre ces éclipses.

Edg. Quoi! Vous!—vous occupez de cela?

Edm. Je vous assure que les effets déaturés dont il est écrit ne se font que trop malheureusement sentir. Des querelles entre les enfants et les parents, des morts, des disettes, des dissolutions d'anciennes amitiés, des divisions dans l'état, des menaces, des malédictions contre le roi et les nobles, des manques de confiance inutiles, le bannissement d'amis, des cohortes dispersées, des mariages rompus, et que sais-je encore?

Edg. Depuis quand êtes-vous devenu un sectateur d'astronomie?

Edm. Allons! allons! quand avez-vous vu mon père pour la dernière fois?

Edg. Eh bien! hier soir!

Edm. Avez-vous causé avec lui ?

Edg. Oui, deux heures entières.

Edm. Vous êtes-vous quitté en bonne intelligence, n'avez-vous trouvé aucun déplaisir en lui, soit dans ses paroles, soit sur son visage ?

Edg. Aucun.

Edm. Tâchez-vous un peu, pour savoir en quoi vous avez pu lui déplaire ; et croyez-moi, évitez sa présence, jusqu'à ce qu'il ait quelque peu tempéré la chaleur de son mécontentement ; car son ressentiment est tel en ce moment, qu'en vous faisant du mal, il serait à peine calmé.

Edg. Quelque misérable m'aura fait tort dans son esprit.

Edm. Voilà ce que je crains. Je vous en prie, tâchez de supporter son humeur, jusqu'à ce que la rapidité de sa haine se ralentisse ; et ainsi que je vous l'ai dit, retirez-vous avec moi dans mon logement d'où je vous amènerai au moment propice pour entendre parler monseigneur. Je vous prie retirez-vous ; tenez, voici ma clé ; et si vous sortez que ce soit armé.

Edg. Armé, frère !

Edm. Frère, je vous conseille pour le mieux. Allez armé. Qu'on ne me tienne plus pour un honnête homme, s'il vous veut du bien. Je vous dis ce que j'ai vu et entendu, mais bien faiblement, et rien qui approche de la réalité et de l'horreur de la chose. De grâce, éloignez-vous.

Edg. Aurai-je bientôt de vos nouvelles ?

Edm. Je vais m'occuper de vous dans tout ceci. (*Edgar sort.*)

Edm. (seul.) Un père archi-credule, ... un admirable frère

Dont le cœur généreux n'a soupçon du malfaire,

Dont on peut bafouer la sotte honnêteté,

Rend facile ma tâche et ma témérité.

Si ce n'est par les droits de naissance ... chimères ! ...

Sachons par notre esprit accaparer ... des terres ! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Une Salle dans le Palais du Duc d'Albany.

Entrent GONÉBIL et OSWALD.

Gon. Est-il vrai que mon père ait frappé un de mes écuyers pour avoir tancé son fou.

Osw. Oui, madame.

Gon. Et le jour et la nuit ça devient ennuyeux

Il flamboie en ne sais quels crimes monstrueux,

Qui jettent parmi nous la brouille et la discord,

Et rendent impossible à jamais la concorde ;

Je ne veux l'endurer. Ses chevaliers nombreux

Deviennent turbulents, grossiers, séditieux,

Lui-même, pour un rien, gromelotte et nous tance,

Écoutez bien ceci : laissons sa patience !

De sa chasse au retour je ne veux pas le voir,

Je suis malade, et ne peux pas le recevoir.

Osw. Il vient, madame, il vient—le cor sonne à distance.

Gon. Faites, vous et vos gens, assaut de négligence,

Montrez-lui de l'ennui, laissez sa patience,

Car je veux en finir avec ce malheur.
 Et s'il n'est pas content qu'il aille vers son ~~seigneur~~
 Dont l'esprit et le cœur sont faits à ma image.
 Et du même métal, sans le moindre alliage.
 Vieux oiseaux ! qui voudraient retourner dans son nid.
 Quand il n'a pu garder son trône et son pouvoir !
 Ah ! vraiment ! c'est un fait qui sur note existence.
 Les vieux sont degezonnés retombent en enfance.
 Et l'on doit les traiter comme ce fait des marmites.
 Soit avec des bombes, soit avec des gros maïs.
 Ce que je vous dis-là, qu'on le mette en pratique.

Ouv. J'entends, madame.

Gon.

Eh bien, d'une façon cynique

Prenez bien votre temps, vous et vos rouliers,
 sachez vous montrer froids envers ses chevaliers.
 Advienne que pourra ! votre mauvaise mine
 De sa méchante humeur fera crever la mine.
 Pour moi je n'en crains pas du tout l'explosion.
 Et de pouvoir parler, j'aurai l'occasion.
 De ce pas je m'en vais à ma sœur en écrire.
 Oh ! tout marchera bien dans peu nous allons rire !
 Préparez le dîner. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une Salle dans le Palais.

Entre KENT (déguisé).

Kent. Oh ! s'il peut seulement
 Modifier sa voix, déguiser son accent
 Comme il a pu changer les traits de son visage,
 Tout exilé qu'il soit, Kent fera bon usage
 Au sein de ce palais de ce qu'il pourra voir
 Pour le servir son maître, oui c'est là son devoir.

Les cors résonnent à l'intérieur. Entrent le ROI LEAR, ses chevaliers et sa suite.

Lear. Qu'on ne me fasse pas attendre d'une minute pour le dîner. Allez le faire servir. *(Un domestique sort.)* *(Apercevant Kent.)* Eh bien, qu'es-tu, toi ?

Kent. Un homme, messire.

Lear. Que prétends-tu être ? Que nous veux-tu ?

Kent. Je ne prétends pas être plus que je ne parais ; je suis prêt à servir loyalement celui qui se fiera à moi, à aimer celui qui est honnête, à discourir avec celui qui est sage et avare de paroles, à me battre quand on ne peut pas faire autrement, et à ne pas manger de poisson.

Lear. Quel es-tu ?

Kent. Un compagnon au cœur honnête, pauvre comme le roi.

Lear. Si tu es aussi pauvre comme sujet, que lui est pauvre comme roi, tu es, Dieu sait ! assez pauvre. Que veux-tu enfin ?

Kent. Du service !

Lear. Qui voudrais-tu servir ?

Kent. Vous !

Lear. Me connais-tu ? Drôle !

Kent. Non, messire ; mais vous avez un je ne sais quoi dans la figure qui fait que je vous appellerais volontiers mon maître.

Lear. Et ce je ne sais quoi... ce serait....

Kent. L'autorité.

Lear. Quels services peux-tu rendre ?

Kent. Je sais garder un honnête secret, chevaucher, courir, gâter une histoire intéressante en la racontant, et délivrer plate-ment un simple message. Je suis propre à tout ce que peut faire le commun des martyrs, la meilleure corde de mon arc, c'est l'activité.

Lear. Quel âge as-tu ?

Kent. Je ne suis pas assez jeune, messire, pour aimer une femme à cause de son chant, et assez vieux pour l'adorer pour n'importe quoi ! J'ai quarante-huit ans sur le casaquin.

Lear. Suis-moi, tu me serviras. Si tu ne me déplaïs pas plus après le dîner, je ne me déferai pas encore de toi. Holà le dîner ! Où est mon valet ? Et mon fou ? Va-t-en, toi, et dis à mon fou de venir.

Entre OSWALD.

Eh ! bien bêtire ! Où est ma fille ?

Osw. Avec votre permission.... (Il sort.)

Lear. Que dit le fripon ? Rappelez le lourdaud. Où est mon fou ? Holà ! M'est avis que le monde est endormi. Eh bien ! Où est ce métier ?

Un Chevalier. Il dit, monseigneur, que votre fille ne se porte pas bien.

Lear. Pourquoi l'esclave n'est-il pas venu quand je l'ai appelé ?

Chev. Messire, il m'a dit rondement qu'il ne le voulait pas.

Lear. Il ne le voulait pas !

Chev. Monseigneur, je ne sais pas ce qu'il y a ; mais selon mon avis, votre Altesse n'est pas traitée avec la cérémonieuse affection que vous aviez coutume d'éprouver ; il y a une grande diminution de prévenances tant parmi votre entourage, que chez le duc lui-même et chez votre fille.

Lear. Ah ! tu crois ?

Chev. Je vous supplie de me pardonner, monseigneur, si je me trompe. Mon devoir ne me permet pas de garder le silence, car je trouve que votre altesse n'est pas bien traitée.

Lear. Tu ne fais que me rappeler mes propres idées. Je me suis bien aperçu depuis quelque temps de beaucoup de négligence, mais j'étais plutôt disposé moi-même à m'accuser d'une exigence par trop soupçonneuse, que d'y voir un parti pris de manquer d'égards. J'y ferai plus d'attention. Mais où est mon fou ? Je ne l'ai pas vu depuis deux jours.

Chev. Depuis que ma jeune damoiselle est partie pour la France, le fou a déperé grandement.

Lear. Assez sur ce chapitre. Je l'ai fait la même remarque. Allez, et dites à ma fille que je veux lui parler. Allez ! Appelez mon fou. (Le Chevalier sort.)

Reentre OSWALD.

Et vous l'ami ! approchez ! qui suis-je ? Hein ?

Osw. Le père de ma maîtresse.

Lear. Le père de ma maîtresse !... Et toi le valet du maître ! Fils de putain ! Esclave ! vil roquet !

Osw. Je ne suis rien de tout cela, monseigneur, je vous en demande pardon.

Lear. Vous avisez-vous de me regarder en face, insolent !
(*Il le frappe.*)

Osw. Je ne veux pas être battu, monseigneur.

Kent. Ni donner du nez en terre, non plus méchant joueur de ballon.
(*Il lui donne un croc en jambe et le renverse.*)

Lear. Je te remercie, ami, tu me rends service, je t'aimerai.

Kent. Allons, homme ! sus ! qu'on se lève et qu'on file ! Je vous enseignerai votre place. Sus ! hors d'ici ! Que si vous désirez de nouveau mesurer votre longueur, restez alors. Mais dehors ! Allez ! sus ! Qu'on soit sage.

(*Il le pousse violemment dehors.*)

Lear. Tu es un serviteur dévoué, mon fripon d'ami. Je te remercie, voilà des arrhes de ton service.

(*Il lui donne de l'argent.*)

Entre le Fou.

Fou. (à *Lear.*) Laisse-moi aussi le prendre à mes gages. (à *Kent.*) Tiens, voici ma cape. (*Il lui donne sa toque de fou.*)

Lear. Eh bien ! mon gentil gars ? Comment ça va-t-il ?

Fou. (à *Kent.*) Bêlître ! tu ferais bien de prendre ma cape.

Kent. Pourquoi ça, fou !

Fou. Pourquoi ? Mais pour prendre fait et cause pour qui n'est plus en faveur, pourquoi patauger dans la disgrâce ? Voistu, si tu ne sais pas sourire selon que le vent souffle, tu t'enrhumeras bientôt, mon bon ! Allons ! prends ma cape ; mais ne le sais-tu donc pas, cet être a banni deux de ses filles, et a rendu la troisième heureuse malgré lui. Si tu le sers, il faut que tu prennes ma cape. Eh bien ! noncle ! que je voudrais avoir deux capes et deux filles !

Lear. Pourquoi ça, mon garçon ?

Fou. Si je leur donnais tout mon avoir, tout mon saint frusquin, je garderais pour moi mes deux capes ; voilà la mienne, j'en demanderai une autre à tes filles.

Lear. Gare au fouet, mon drôle !

Fou. La vérité est un dogue qui doit rester enfermé dans son chenil ; il faut l'en faire sortir à coups de fouets, quand Milady la Chienne Brach est privilégiée, et peut rester au coin du feu pour empester l'honorable compagnie.

Lear. C'est une peste pour moi que ce petit coquin.

Fou. Cher ! Je veux t'enseigner des platitudes, des philosophies proverbiales !

Lear. Voyons !

Fou. Ecoute bien ! fais attention, noncle !

Possède plus que tu ne montres,
Et parle moins que tu ne sais ;
Et de crainte de malentendus,
Prête moins, que ne sont tes frais ;
Fais d'un bon cheval ta monture,
C'est mieux porté, qu'aller à pied ;
Et puis, apprends-moi, d'aventure,
Plus que ne crois—c'est marche pied,
Et qui mieux est—clé de serrure !
Parle un peu—mais non jamais trop,
Evite en cela—le galop.

Quitte ton verre, et ta maîtresse,
Et tiens toi, coi, dans ta maison,
Et tu doubleras ta richesse,
Et se grandira ta raison !

Lear. Cela, ne signifie rien du tout.

Fbu. Alors, c'est comme le plaidoyer d'un avocat sans salaire ; vous ne m'avez rien donné pour mes philosophies proverbiales ? Ne savez-vous pas tirer parti de rien, noncle ?

Lear. Non, en vérité, garçon, on ne peut rien faire de rien.

Fbu. (à Kent.) Dis-lui, que c'est de ce maximum que se monte le revenu de ses terres. Il ne voudrait pas croire un fou.

Lear. Fou ! Tu es bien mordant !

Fbu. (à Lear.) Sais-tu, mon très cher ! la différence qu'il y a entre un fou mordant, et un fou débonnaire ? Dis !

Lear. Non petiot ! Apprends-le moi !

Fbu. Ce beau Lord, qui dans sa sottise,
T'a conseillé ! le triple sot,
De la livrer ta marchandise,
Gratis, *pro Deo*, sans impôt,
Tiens, place-le moi, ce bêtête,
A mes côtés, tout près de moi,
Ou bien, prends là, la place toi !
Chacun de vous a même titre !
Ici, sera le fou mordant,
Et non loin, le fou débonnaire....
L'un avec habit discordant....
Mais ! Tous les deux feront la paire !

Lear. Qu'est-ce à dire ! Petiot ! m'appelles-tu fou ?

Fbu. Tous les autres titres que tu tenais des droits de ta naissance, tu les a cédés.

Kent. Ceci, n'est pas tout à fait de la folie, monseigneur !

Fbu. Non, ma foi ! Les lords et les grands personnages ne veulent rien me concéder ; si j'avais un monopole, ils voudraient en avoir leur part ; et les dames donc ! Elles ne me laisseraient pas mes sottises à moi tout seul ; elles voudraient en agripper un lopin. Donne moi un œuf, noncle, et je te donnerai deux couronnes !

Lear. Deux couronnes ?... que seront-elles ?

Fbu. Parbleu ! quand j'aurai coupé l'œuf par le milieu, et me serai gavé de l'une et l'autre part, je te donnerai les deux coquilles du bout, que nous appelons en anglais, tu le sais, les deux couronnes de l'œuf. Lorsque tu as fendu ta couronne par le milieu, et donné à droite et à gauche, les deux moitiés, tu as porté ton âne sur ton dos, au beau milieu de l'égoût. Tu n'avais pas beaucoup de cervelle de reste dans la couronne chauve de ton crâne, lorsque tu as laissé aller à vau l'eau ta couronne d'or. Si je parle ici, comme un fou que je suis, que le premier qui l'affirme soit fouetté !

(*Chantant :*)

De chez eux à la porte ils sont tous mis les fous,
Cette année, ils n'ont pas de chance ;
Les sages leur font concurrence,
Leur bon sens est en faute, ils crèvent, entre nous
Oui ! d'un excès d'extravagance !

Lear. Maraud ! Depuis quand faites-vous provision de chansons ?

Fbu. Noncle ! J'ai pris cette habitude depuis que tu as fait de tes filles, ta mère ! quand tu leur as donné les verges pour te fouetter, et que tu as mis bas tes propres culottes.

(*Chantant :*)

Alors dà ! dans leur joie, elles ont de doux pleurs
Laisé couler douce rosée ;
Pour moi, ma prunelle irisée
D'un chagrin trop profond pour narrer les douleurs,
S'est laissée aller, la rusée !
A découvrir le pot aux fleurs !
A s'étonner, qu'à l'aveuglette
Que Toi,
Certe un grand Roi !
Se mit avec les fous de façon peu discrète,
A jouer bêtement à la clique-musette,
Le rôle hélas ! d'un fou, plus fou que moi !

Je t'en prie, noncle, prends un maître qui puisse enseigner à ton fou, le mensonge ; je voudrais bien apprendre cette science.

Lear. Si vous mentez, maraud ! vous aures les étrivières !...

Fbu. Je m'émerveille pour savoir quel degré de parenté il peut y avoir entre toi et tes filles. Elles sont toutes deux disposées à me fouetter parce que je dirai la vérité ; et toi, tu me menaces du fouet si je mens ; et quelquefois même encore on me fouettera parce que je tairai ma gueule. J'aimerais mieux être tout autre chose qu'un fou, et cependant je ne voudrais pas être toi, noncle ! tu as rogné ton esprit des deux côtés, et rien laissé au milieu. Tiens ! voilà une des rognures.

Entre GONÉRIE.

Lear. Eh bien ! ma fille pourquoi as-tu mis ton bonnet de travers ? M'est avis que depuis quelque temps tu fronces par trop souvent le sourcil ?

Fbu. Tu étais un joli garçon, quand tu n'avais pas à t'occuper si elle fronçait ou non le sourcil. Maintenant tu es un zéro en chiffre. Je vau mieux que toi, beau sire ! Je suis un fou, ça c'est vrai, mais toi, tu n'es rien. Oui dà ! je vais me taire. (*à Goneril.*) Je vois que votre visage me le recommande ! Bien que vous ne me disiez rien ! C'est bon ! on se tait ! chut ! chut !

Celui qui ni croûte, ni mie,
Ne garde pour la faim,
Las de tout, pourra bien, un beau jour manquer mie,
De quelque chose enfin !

(*Indiquant Lear*) Ça, ne m'en parlez pas ! c'est entre nous, une gousse de pois écossés.

Gon. Monseigneur, ce n'est pas seulement les sottises
De votre ignoble fou tout confit de bêtises,
Qui dit tout ce qu'il veut, car il est patenté
Par vous, pour nous vexer à perpétuité !
Mais de vos chevaliers la clique impertinente
Nous donne du tintouin, et nous impatiente !

J'avais pensé d'abord qu'en vous avertissant,
 Vous eussiez à mes vœux, vous même obéissant,
 Mis à ce laid désordre, à ce hideux scandale
 Un remède,—au moyen d'une mercumiale;
 Mais au contraire, vous semblez encourager
 Tous ces vilains instincts,—et c'est là le danger!
 Une telle conduite appelle le censure,
 Dans tout il ne faut pas dépasser le mesure,
 S'il en doit être ainsi, ne soyez pas surpris
 De nous voir mettre un frein à tous ces chamaillis,
 Si la repression peut vous donner offense,
 Ma foi, tant pis, je suis les lois de la prudence.
Fbu. Car noncle, vous savez que longtemps le coucou
 Du moineau se nourrit, et lui rase le cou,

Eteinte aussitôt la chandelle,
 Nous dans l'obscurité nous tombons de plus belle.

Lear. Etes-vous notre fille?

Gon. Allons, messire, je voudrais vous voir faire usage de
 cette bonne sagesse dont je vous sais si amplement pourvu, et
 emiser ces humeurs qui depuis quelque temps vous transforment,
 t ne vous montrent pas sous vos vraies couleurs.

Fbu. Est-ce qu'un âne ne doit pas savoir quand c'est la char-
 ette qui tire le cheval?... Huc! Jug! Je t'aime!! (1)

Lear. Quelqu'un ici me connaît-il? Mais ce n'est pas là Lear!
 Est-ce que Lear marche de cette façon?... Parle-t-il ainsi? Que
 ont devenus ses yeux? Ou bien ses facultés baissent, ou son
 discernement est en léthargie? Dort-il, ou veille-t-il? Ah!
 assurément il n'est pas ainsi. Qui pourrait bien me dire qui je
 nis? L'ombre de Lear! Je voudrais savoir alors! car selon les
 asignes de la souveraineté, de par la sapience, et de par la raison,
 aurais peine à me persuader que j'ai eu des filles.

Fbu. Oui, qui façonneront, ça s'ra divertissant,
 Le père.... à devenir un père obéissant.

Lear. Votre nom.... Belle Dame?

Gon. Allons! Allons messire,
 Savez-vous franchement ce que vous voulez dire?
 Daignez comprendre un peu mieux mes intentions,
 Ne vous laissez aller à trop d'illusions,
 Vieux, et très respecté, devriez être sage,
 Et de votre bon sens devriez faire usage.
 Il nous faut héberger cent de vos chevaliers,
 Et je ne sais pas trop dà combien d'écuyers,
 Gens si désordonnés, et si remplis d'audace,
 Aussi si débauchés, puant la populace,
 Qu'ils font de notre cour par leurs mauvaises mœurs
 Un lupanar infâme, un nid de tapageurs.
 La décence demande à cela prompt remède,
 A ma requête il faut tout d'abord qu'on accède;
 Réduisez votre suite, et sachez désormais,
 Moi, je vous dis cela dans vos seuls intérêts,
 N'avoir pour compagnons que des gens honorables,
 Que l'on puisse estimer.... en un mot respectables!

(1) Il paraîtrait que *Jug* voudrait dire une note du rossignol, et se prendrait
 quelquefois pour le rossignol lui-même. Dans l'espèce ces cinq mots: "Whoop
 ug! I love thee" sont le refrain d'une vieille chanson.—C. D. C.

✓ *Lear.* Ténèbres et démons !... Qu'on selle mes chevaux,
Qu'on appelle ma suite, et mes amis vassaux !
Je veux quitter ta cour, crois-le bien, il me tarde
D'en être déjà loin ; vile et laide batarde !
Je ne te causerai désormais d'embarras,
Il me reste une fille.... heureusement !... hélas !

Gon. Vous—vous frappez mes gens, votre infâme racaille
Veut se faire servir par eux—c'est trop canaille
Ils valent mieux que vous !

Lear. Malheur à qui trop tard
Se reprend de l'avoir creusé son traquenard.

(à ALBANY qui entre.)

Ah ! je vous vois venir, ah ! vous voilà messire !
Sont-ce de vos desseins dont on vient de m'instruire ?
Parlez, voyons, parlez !... Qu'on selle mes chevaux !
Ingratitude, ô toi le plus grand des fléaux,
Démon au cœur de marbre, et plus hideux encore
Sous les traits d'un enfant qu'il faut que l'on abhorre....

Alb. Modérez-vous, seigneur !

Lear. Affreux vautour ! tu mens,
Ce sont hommes de choix, de mérite, mes gens,
Esclaves du devoir, de leur dignité d'hommes,
De parfaits chevaliers, de parfaits gentilshommes !
Oh ! combien Cordélie, aux yeux de mon vouloir,
Ta faute si légère a paru laide à voir !
Semblable à la Gehenne, instrument de torture,
Elle obscurcit soudain le bon de ma nature,
Et l'amour dans mon cœur, l'amour ce don du ciel,
En haine se tourna, se convertit en fiel.

(Se frappant le front.)

O Lear ! ô Lear ! ô Lear ! oui, frappe à cette porte
Où ton sain jugement tu le mis à la porte,
Pour y laisser entrer la folie et l'erreur.
Allons ! Allons, amis, venez !...

Alb. Mon cher seigneur,
Je suis fort innocent, ne pensez le contraire,
De ce qui peut causer ici votre colère.

Lear. Cela peut être ainsi, nous verrons monseigneur.

Entends Nature, entends tous les vœux de mon cœur.

Ah ! que si tu pensais, un jour rendre féconde,
Ce tas d'iniquités, cette harpie immonde,
Révoque ce penser, chère Divinité !

Dans son sein avili mets la stérilité,
Que jamais, non jamais cette horrible mégère,
Ne puisse s'honorer du beau titre de mère.

Que s'il faut cependant que ce démon hideux
Ait un enfant, qu'il soit et pervers et hargueux,

Qu'il paye tous les soins de son infâme mère

Par le profond mépris, et par l'injure amère,

Afin que cette ingrate ayant enfant ingrat,

De son crime sans nom, conçoive l'attentat,

Et sache du serpent que la morsure rude

N'est rien à comparer près de l'ingratitude.

Allons, allons, partons !

(Il sort.)

Alb. Maintenant, par les Dieux
Que tous nous adorons, qu'advient-il en ces lieux.

Et pourquoi, dites-moi, pourquoi tout ce tapage ?

Gon. Ne vous occupez pas de cela davantage,
Ne voyez-vous donc pas qu'il radote le vieux !

(*LEAR rentre.*)

Lear. Cinquante chevaliers, mais dà ! c'est scandaleux
Supprimés d'un seul coup, en moins d'une quinzaine !

Alb. Qu'y a-t-il donc, seigneur ! Qui cause votre peine ?

Lear. Ah ! je te le dirai. Vie et mort ! c'est honteux
Que puisse être effacé de par ton " Je le veux ! "

(*à Gon.*) De mes yeux que ces pleurs qui découlent par
force,

Tombent sur toi brûlants, fille éhontée, atroce ;

D'un père tombe sur toi la malédiction,

Enfant dénaturée, abomination !

T'entourent à jamais les brouillards et la bise,

Que tes sens soient percés, que ton cerveau se brise,

Yeux d'un pauvre vieillard trop prompts à s'attendrir

Si de nouveau pleurez, eh bien pour vous punir

Je vous arracherai pour amollir l'argile,

Et je vous jeterai devant l'affreux reptile.

Ah ! nous en sommes là ! Bon ! il me reste encor

Compatissante et bonne, une fille au cœur d'or,

Je m'en vais la trouver, oui, c'est un parti sage ;

Tiens ! elle arrachera la peau de ton visage

Avec ses doigts vengeurs, alors qu'elle apprendra

L'indigne traitement que ton cœur prépara,

Abominable louve, écœurante mégère,

Du toit de ton palais pour chasser ton vieux père.

Tu verras, je saurai malgré tes froids mépris

Rattraper mon pouvoir, je te le garantis.

(*Sortent Lear et toute sa suite.*)

Gon. (*à Alb.*) Entendez-vous, seigneur, cette rodomontade ?

Alb. Je ne saurais vraiment, Gonéril, Dieu m'en garde

Malgré le grand amour, que je vous porte à vous

Gon. Soyez tranquille, cher ! La paix laissez-là nous,

Oswald ! holà ! venez ! ...

(*au Fou.*)

Et quant à vous racaille !

Plus scélérat que bête, oh ! vite qu'on s'en aille,

Du palais à l'instant il vous faut déguerpir.

Fou. Attendez donc un peu, noncle Lear, noncle Lear,

Votre fou lui n'est pas un traître,

Il veut, il doit suivre son maître !

Rusé renard quand il est pris,

Aussi fille de cette espèce,

Seraient tous deux bien vite occis,

Si de ma cape, ma Princesse,

Je pouvais acheter un rude et fort licon

Pour vous serrer, pour vous tordre le cou

C'est ainsi qu'en partant vous dit adieu le fou. (*Il sort.*)

Gon. Cent chevaliers ! ... cet homme est profond politique !

Il fut bien conseillé ! ... ceci c'est du pratique !

Cent chevaliers ! ... oui dà ! ... mais serait-il prudent

De ces cent chevaliers le laisser commandant,

Afin qu'à tout instant, pour la moindre chimère
 Il puisse nous mouiller des flots de sa colère,
 Oui, protéger ainsi ses stupides courroux,
 Et faire son chez lui de ces lieux.... nos chez nous ?
 Oswald!... n'entend-on donc ?

Alb. Peut-être dans l'instance,
 Peut-être un peu trop loin, poussez-vous la prudence ?

Gon. Prudence, est entre nous, mère de sûreté ;
 Je ne veux rencontrer moi, son hostilité.
 Tous les maux que je crains, ne veux toujours les craindre,
 Je le connais son cœur. Je n'ai pas l'art de feindre,
 Tout ce qu'il a dit là, je l'envoie à ma sœur,
 Elle en fera, je crois, son profit sur l'honneur.

(à OSWALD, qui entre.)

Eh ! bien ! Oswald, avez-vous écrit cette lettre
 A ma sœur ?

Osw. Oui, madame.

Gon. Allez la lui remettre,
 Et plus vite que ça ; prenez avec vous, sus !
 Quelques uns de nos gens, hâtez-vous, mordicus !
 Faites part à ma sœur de mes trop justes craintes,
 Hâtez votre retour. Le temps n'est plus aux feintes.

(Oswald sort.)

(à Alb.) Pour vous, mon doux seigneur, dont la sotte bonté,
 Me paraît être un peu de la duplicité,
 Encor bien tout à fait que moi je ne vous blâme
 Je crois que trop *lactée* est cependant votre âme,
 C'est manquer de sagesse en un pareil moment,
 Que mal à propos faire ici du sentiment.

Alb. Je ne sais pas jusqu'où votre regard se porte,
 Qui veut se garer trop, mais très souvent avorte.

Gon. Mais en ce cas, alors....

Alb. Bon ! bon ! l'événement
 Prouvera qui de nous voyait plus sagement. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

Un Cour devant le Palais d'Albany.

Entrent le ROI LEAR, KENT, et le FOU.

Lear. Allez en avant vers Gloster avec ces lettres ; ne faites
 point part à ma fille de ce que vous pouvez savoir, à moins qu'elle
 ne vous questionne sur ma lettre. Si vous ne faites pas la plus
 grande diligence, j'y serai avant vous.

Kent. Je ne dormirai pas, monseigneur, jusqu'à ce que j'ai
 remis votre lettre. (Il sort.)

Fou. Si la cervelle d'un homme était dans ses talons, ne cour-
 rait-elle pas grand risque d'avoir des engelures ?...

Lear. Certes, oui, mon garçon !

Fou. Donc, sois joyeux compère, ton esprit n'ira pas en pan-
 toufles.

Lear. Ha ! Ha ! Ha !

Fou. Tu verras comme ton autre fille se conduira tendrement
 avec toi ; car bien qu'elle ressemble à celle-ci autant qu'une

pomme sauvage ressemble à une reinette, cependant je puis dire
.... ce que je puis dire.

Lear. Et que pourrais-tu dire, mon garçon ?

Fou. Son goût aura la même saveur que celle-ci. Il n'y aura pas plus de différence qu'entre une pomme sauvage et une pomme sauvage. Pourrais-tu me dire, pourquoi le nez trône au milieu du visage ?

Lear. Non !

Fou. Eh ! mais ! c'est pour qu'il y ait un œil de chaque côté du nez (comme une virgule entre deux parenthèses, *sic* (,)), afin que ce qu'un homme ne peut pas flairer, il puisse au moins le regarder.

Lear. C'est moi qui ai fait tort à Cordélie.

Fou. Pourrais-tu me dire, bon drille
Comment l'huitre fait sa coquille !

Lear. Non.

Fou. Non ! ni moi non plus, mais j'ai grande raison,
De savoir pourquoi, sa maison
Un limaçon sait la construire....

Lear. Pourquoi ? Dis-le moi donc c'est histoire de rire !

Fou. Eh bien ! C'est pour y fourer sa caboche, et ne pas la laisser à ses filles, et laisser ses cornes sans étui.

Lear. J'oublierai ma bonté paternelle. Un si bon père ! mes chevaux, sont-ils prêts ?

Fou. Tes ânes ont été les chercher. La raison pourquoi les sept étoiles ne sont que sept, est une bien bonne raison, sais-tu pourquoi ?

Lear. Parce qu'elles ne sont pas huit.

Fou. Tu serais un très bon fou.

Lear. Le reprendre de force ! Monstrueuse ingratitude !

Fou. Si tu étais mon fou, noncle, je t'aurais fait battre pour être devenu vieux avant le temps.

Lear. Comment cela ?

Fou. Tu n'aurais pas dû être vieux, avant d'être sage.

Lear. Oh ! que je ne devienne pas fou ! que je ne sois pas fou !
ciel miséricordieux ! Gardons notre sang-froid ! je ne voudrais pas devenir fou.

(*Entre un GENTILHOMME.*)

Eh bien ! les chevaux, sont-ils prêts ?

Gent. Ils sont prêts, monseigneur ?

Lear (au Fou). Viens, mon garçon.

Fou. Celle qui est vierge, maintenant, et qui rit de mon départ, ne sera pas vierge longtemps, à moins que les choses ne soient coupées court.
(*Ils sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

VIE ET MORT DE RICHARD III.

INTRODUCTION.

Dans nos '*Shakespearean Gems*' ('Joyaux de Shakespeare'), publiés par Tegg en 1868, nous faisons précéder les specimens que nous donnons de l'auteur de '*Richard III.*' des quelques lignes que nous répétons purement et simplement ici sans y ajouter, un point ou une virgule.

"Cette tragédie," disons-nous, page 107, des '*Shakespearean Gems*,' "comprend les huit dernières années de la vie de Richard III; car elle s'ouvre par l'emprisonnement du Duc de Clarence à la Tour, qui eut lieu au commencement de l'année 1477; et se termine par la mort de Richard sur le champ de bataille de Bosworth, laquelle bataille fut donnée le 22 août, 1485. Dans notre opinion cette pièce est une des plus remarquables de Shakespeare, toutefois elle semble ne pas être en aussi grande estime auprès du Dr. Johnson par la singulière manière dont il en fait l'éloge.

" 'Cet ouvrage,' dit le Dr. Johnson, 'est un des plus célèbres de notre auteur, cependant je ne sais pas s'il ne lui est pas arrivé comme à d'autres auteurs, d'être loué là où la louange n'était pas entièrement méritée. Que cette pièce ait de nobles scènes bien faites pour attirer l'attention, on ne peut le nier : mais plusieurs parties sont triviales, d'autres horribles, et plusieurs improbables.'

Malgré la grande autorité du Dr. Johnson, nous regardons, nous, cette tragédie comme une des œuvres les plus remarquables de Shakespeare.

C. DE C.

VIE ET MORT DE RICHARD III.

PERSONNAGES.

LE ROI, *Edouard IV.*
 EDOUARD, PRINCE DE GALLES, *plus tard le Roi,*
 Edouard V. } *Fils du Roi.*
 RICHARD, DUC D'YORK.
 GEORGE, DUC DE CLARENCE.
 RICHARD, DUC DE GLOSTER, *plus tard le Roi,*
 Richard III. } *Frères du Roi.*
 UN JEUNE FILS DE CLARENCE.
 HENRY, COMTE DE RICHMOND, *plus tard le Roi Henry VII.*
 LE CARDINAL BOURCHIER, *Archevêque de Canterbury.*
 THOMAS ROTHERAM, *Archevêque d'York.*
 JEAN MORTON, *Evêque d'Ely.*
 DUC DE BUCKINGHAM.
 DUC DE NORFOLK.
 COMTE DE SURREY, *son Fils.*
 COMTE RIVERS, *Frère de la Reine du Roi Edouard.*
 MARQUIS DE DORSET et LORD GREY, *Fils de la Reine.*
 COMTE D'OXFORD.
 LORD HASTINGS.
 LORD STANLEY.
 LORD LOVEL.
 SIR THOMAS VAUGHAN.
 SIR RICHARD RATCLIFF.
 SIR WILLIAM CATESBY.
 SIR JOHN TYRREL.
 SIR JAMES BLOUNT.
 SIR WALTER HERBERT.
 SIR ROBERT BRACKENBURY, *Lieutenant de la Tour*
 CHRISTOPHER URSWICK, *Prêtre.*
 UN AUTRE PRÊTRE.
 LE LORD MAIRE DE LONDRES.
 LE SHERIFF DE WILTSHIRE.

 ELISABETH, *Femme du Roi Edouard IV.*
 MARGUERITE, *Veuve du Roi Henri IV.*
 LADY ANNE.
 DUCHESSE D'YORK, *Mère du Roi Edouard IV., de Clarence, et*
 de Gloster.
 UNE JEUNE FILLE DE CLARENCE.

Lords et Suivants, deux Gentilshommes, un Héraut d'Armes,
des Scribes, des Citoyens, des Assassins, des Messagers, des
Revenants, des Soldats, &c. &c.

SCÈNE. EN ANGLETERRE.

VIE ET MORT DE RICHARD III.

—
ACTE PREMIER.
—SCÈNE 1^{re}.

Londres. Une Rue.

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

Grâce à ce soleil d'York, voilà que cet hiver
De mécontentement sur nous planant hier,
Est devenu soudain un été magnifique,
Nos troubles dans la mer ont mis leur polémique.
De palmes aujourd'hui tous nos fronts sont couverts,
Nos glaives suspendus parmi les lauriers verts,
Ce qui pour nous n'était que de chaudes alarmes,
C'est sujet de chansons, et d'amoureuses larmes;
La guerre au gant de fer, la guerre au front ridé,
Pour un charmant boudoir a laissé là son dé,
Au son d'un luth lascif comme au doux chant des merles
Laisant du vif plaisir éparpiller les perles.
Mais moi qui ne suis pas, pour des ébats joyeux
Taillé le moins du monde,—et c'est fort ennuyeux....
Moi, qui n'ai de l'amour rien pour porter au culte,
Que l'aspect d'un miroir provoque, même insulte....
Qui suis estampillé tout à fait à rebours,
Pour pouvoir courtoiser les grâces, les amours,
Moi.... pauvre inachevé,—de par Dame Nature
Enfanté,—pour la voir.... ma propre sépulture....
Et si mal façonné, qu'aboyent après moi
Les chiens à mon aspect, sans trop savoir pourquoi....
Moi, qui n'ai de loisir, que voir ma silhouette
Danser sous le soleil d'une façon follette,
Pour discourir encor sur ma difformité.
Des amours me disant pour moi l'inanité!

Si je ne suis taillé pour les amours célèbres,
 Je veux être du bois, moi, des complots funèbres,
 J'ai conçu des desseins faits à donner l'effroi,
 Pour mettre dos à dos et Clarence et le roi ;
 Que si le Roi, mon doux et mon honoré maître
 Est juste, autant que moi je suis faux, je suis traître,
 Ce jour même verra mon Clarence encagé
 Parce que du destin l'oracle dit . . . que G
 Sera des fils d'Edouard le meurtrier licite.
 Mes penses cachez-vous—ah ! oui, cachez-vous vite,
 Au profond de mon cœur.

(*Entrent CLARENCE entouré de gardes, et BRACKENBURY.*)

Très cher frère, bonjour !

Que font ces gardes ?

CLARENCE

Ils me mènent à la tour,
 Sa majesté pour ma sûreté personnelle,
 Me donne cette escorte, et cette escorte est belle !

GLOSTER.

Et pour quelle raison ?

CLARENCE.

Pour quelle déraison ?
 Je ne saurais le dire.—On me mène en prison
 Parce que, je le crois, las ! mon prénom est George.

GLOSTER.

Mais c'est un guet-apens, mais c'est un coupe-gorge !
 Ce n'est pas votre faute, à vous, mon cher seigneur,
 Mais à votre parrain qui fut l'instigateur
 De ce nom déplaisant. Mais notre roi, peut-être,
 Se propose en la tour vous donner le bien-être
 D'un baptême nouveau. Clarence ! qu'y-a-t-il ?
 Puis-je moi le savoir ? . . . Pour vous sans nul péril ?

CLARENCE.

Vous sauriez tout, Richard ! . . . Oui dà ! tout et le reste,
 Si moi je le savais, mais ici je proteste,
 Que vrai, je ne sais rien. On dit, en vérité,

Que notre digne roi, sa grave majesté,
 Ecoute avec plaisir les oracles, les songes,
 Les divinations, la foule des mensonges,
 Et dans tout l'A B C—pour lui la lettre G
 De tous les maux futurs renferme l'abrégé.
 Un sorcier,—un fameux,—lui dit en confidence,
 Que par la lettre G—sans aucune espérance,
 Tomberait sa lignée—et parce que mon nom
 Commence par un G—George étant mon prénom,
 Je dois être traqué, mis en prison d'urgence,
 Voilà mon cher Gloster, le sort que moi Clarence
 A mon corps défendant, je dois pourtant subir
 Parce qu'il plait au roi de sonder l'avenir.

GLOSTER.

Oui, voilà ce que c'est, alors que par des femmes
 Les hommes sont régis; les femmes sont infâmes!
 Vous allez à la tour, mais non de par le Roi,
 Mais de par Dame Grey, sa femme, croyez-moi.
 A cette extrémité, c'est sa femme, Clarence,
 Qui le pousse le roi, de ce n'ayez doutance;
 N'était-ce donc pas elle, et son frère odieux
 Le Woodeville qui firent mettre tous deux
 Lord Hastings à la tour?... Ce jour on le délivre;
 Clarence! en sûreté, nous ne pouvons plus vivre!...

CLARENCE.

Je pense, par le ciel, que nul en sûreté
 Ne peut être aujourd'hui—de la reine excepté
 Le parentage, et puis, le dis sans métaphore
 Ces héraults de la nuit, suivants de Dame Shore,
 La maîtresse du roi. N'avez-vous donc appris
 Quel humble suppliant s'est fait, foin des mépris!
 Près d'elle, Lord Hastings pour obtenir sa grâce....
 Une telle conduite, est m'est avis, disgrâce!

GLOSTER.

A force de se plaindre à la divinité,
 Le seigneur chamberlain obtint sa liberté.
 Savez-vous une chose?... ô mon imprudent frère!

Dans la faveur du roi—c'est là, la grande affaire,
 Si voulons nous ancrer—il nous faut de par Dieu !
 Dà !... porter sa livrée.... oui, c'est là notre jeu.
 Cette veuve jalouse, et qui pis est, usée,
 Aussi bien que sa suite, en tout mal avisée,
 Une escorte femelle, escomptant ses succès,
 Depuis que mon doux frère a dû faire les frais
 De leur donner brevet de dames,—sont commères
 Avec qui nul ne peut jamais s'entendre guères !

BRACKENBURY.

J'en demande pardon à vous deux, hauts seigneurs,
 Du roi je voudrais bien mitiger les rigueurs,
 Mais son ordre est précis, et cet ordre sévère
 Est que nul ne devra parler avec son frère.

GLOSTER.

En est-il donc ainsi ?—S'il plaît à votre honneur
 Sir Robert—vous pouvez déguster la saveur
 De ce que nous disons.—Nul de nous n'est un traître,
 De la Tour nous pouvons parler devant le maître.
 Que disons-nous du roi ?... Rien que d'avantageux,
 Qu'il est sage toujours, et de plus vertueux,
 Que son auguste reine est avancée en âge,
 Mais qu'elle est belle encore, et pas du tout volage ;
 Nous disons que la femme à Shore a joli pied,
 De cerise une lèvre, et cela ne messied ;
 Une langue agréable et surtout bien pendue ;
 Un œil sentimental qui fait rêver la nue ;
 Que de la reine ils sont faits nobles les parents,
 Dites, ne sont-ce pas, messire, faits patents ?

BRACKENBURY.

Avec tout ça, seigneur ! moi je n'ai rien à faire !

GLOSTER.

Avec la Dame Shore.... oh ! c'est une autre affaire,
 Celui-là qui pourrait avoir affaire—un seul
 Hormis,—ferait très bien,—à peine d'un linceul
 De faire cette affaire indiscrete.... en cachette !

T

BRACKENBURY.

Et quel est cet—" *Un sou!* ? "

GLOSTER.

Cet " *Un sou!* " en vedette
C'est son mari parbleu ! ... Voudrais-tu me trahir ?

BRACKENBURY.

Pardonnez-moi, seigneur ! Daignez vous abstenir,
D'avoir en ce moment plus longue conférence
Avec le noble duc, mon prisonnier, Clarence !

CLARENCE.

Nous savons ta consigne—et devons obéir.

GLOSTER.

Il nous faut obéir,—fut-ce, avec déplaisir.
Nous sommes les valets, les *abjects* de la reine,
C'est pis que les sujets qu'à sa suite elle entraîne.
Frère Clarence ! adieu ! Je vais trouver le roi,
Dans ce que vous voudrez, de moi, faites emploi.
Fallut-il appeler *sœur* d'Edouard la veuve,
Pour vous, je le ferai, c'est vous donner la preuve
Que je veux vous servir. Mon frère assurément
Je sens cette disgrâce et très profondément.

CLARENCE.

Je sais que nul de nous ne peut se satisfaire
D'un pareil traitement.

GLOSTER.

Calmez-vous, mon bon frère !

Il ne sera pas long votre emprisonnement,
Je vous délivrerai, bien sûr, prochainement ;
Il faut en attendant, il faut, mon cher Clarence
Patienter.... Adieu !

CLARENCE.

Je subis l'endurance !

(Clarence, Brackenbury et les gardes sortent.)

GLOSTER.

Va ! foule le sentier que ne pourras jamais
Rebrousser—ingénu Clarence—mon niais,
De mon amour pour toi, si vivace est la flamme,
Qu'avant peu, vers le ciel—, je dépêche ton âme,
Si de nos mains le ciel accepte un tel cadeau !
Mais qui vient ?... C'est Hastings !... Le revenu sur l'eau !..

Entre HASTINGS.

HASTINGS.

A mon noble seigneur, que le jour soit propice !

GLOSTER.

J'aime Lord Chambellan vous revoir en office !
Soyez le bien-venu dans ce recoin plein d'air
Certes, qui de la Tour vaut bien mieux que l'enfer !
Comment de la prison portâtes vous la gêne ?

HASTINGS.

Avec grand' patience, et le croirez sans peine,
Avec beaucoup d'ennui ; mais, je vivrai, seigneur,
Pour rendre grâce à ceux qui m'ont fait ce malheur !

GLOSTER.

Sans doute, oh ! oui, sans doute ; et mon frère Clarence
Fera de même aussi. C'est de toute évidence
Que tous vos ennemis sont devenus les siens,
Aboyant après vous comme dogues et chiens.

HASTINGS.

C'est dommage vraiment que soit encagé l'aigle,
Quand milans et busarts, ainsi que c'est la règle,
Butinent effrontés en pleine liberté.

GLOSTER.

Est-il à l'étranger du neuf ?...

HASTINGS.

En vérité !

Il n'est à l'étranger nouvelle aussi mauvaise,
Que chez nous, monseigneur. Faible, et mal à son aise

Est aujourd'hui, le roi : son état maladif
Inquiète beaucoup, le fait est positif.

GLOSTER.

Par Saint Paul ! oh ! c'est là très fâcheuse nouvelle !
A travailler par trop on s'use la cervelle !
Ça fait mal d'y penser. Est-il au lit le roi ?

HASTINGS.

Oui, certe !

GLOSTER.

Allez devant, je vais vous suivre moi ! (*Hastings sort*)
Il ne saurait pas vivre.... oh ! du moins—je l'espère !
Mais il ne doit mourir avant que mon bon frère
George, ne soit conduit en poste vers les cieux !
Je vais entrer chez lui, je le sais rancuneux,
Je m'en vais raviver sa haine de Clarence.
Que si je réussais, Clarence, sans doutance
Aura vécu demain. Après ce bel exorde,
Que Dieu prenne le roi dans sa miséricorde,
Et me laisse le monde où me trémousserai.
La fille de Warwick lors je l'épouserai.
J'ai tué, c'est très vrai, son époux, et son père,
Mais qu'est-ce que ça fait ? Je veux cette héritière
Je deviendrai son père, ainsi que son mari,
Non par amour, mais pour un dessein favori
Que je désire atteindre, et qu'en secret mijote.
Mais ne voilà-t-il pas qu'avec moi je jabote,
Que je cours au marché bien avant mon cheval,
Clarence vit encore, et le trône royal
N'est pas encor vacant.... Lorsque les deux chers frères
Ils auront disparu.... prendrai mes honoraires !... (*Il sort*)

SCÈNE II.

Londres. Une autre Rue.

*Entre en scène la dépouille mortelle du Roi Henri VI., portée
sur un cercueil ouvert. Des Gentilshommes, halberdiers
et mains, lui serrent d'escorte. LADY ANNE conduit le deuil.*

LADY ANNE.

Posez à terre votre honorable fardeau
Si l'honneur, toutefois loge dans un tombeau :

Pendant qu'avec un doux respect je me lamente,
 Du noble Lancaster sur la chute récente ;
 Que j'incline mon front avec componction
 Devant ce grand cercueil vase d'élection.
 D'un sage et digne roi pâle et froide effigie,
 Cendres de Lancaster, quand je fais la vigie
 Sur ces restes sans sang, naguère sang royal,
 Dois-je évoquer ton ombre en cet instant fatal,
 Pour qu'elle puisse entendre hélas ! de la pauvre Anne
 Le sanglot douloureux qui de son cœur émane,
 De la pauvre Anne, qui, de ton fils égorgé,
 Fut la femme, est la veuve, et qu'un monstre enragé
 Au trépas a conduit par des milliers d'injures
 Et, c'est la même main qui te fit tes blessures !...
 Dans la béante plaie où ton sang s'est enfui
 Je les verse les pleurs amers d'un long ennui.
 Maudite soit la main qui l'a fait sa victime,
 Maudit soit-il le cœur oseur d'un si grand crime !
 Maudit soit-il celui qui fit couler ce sang
 Qui nous fait malheureux—ce sang de si haut rang.
 Que sur sa tête tombe un faisceau de misères,
 Le venin des crapauds, le venin des vipères,
 Qu'il ait, s'il se marie, un avorton pour fils,
 Dont l'aspect repugnant provoque le mépris ;
 Qu'en le voyant sa mère en rêvant l'espérance,
 Eprouve le dégoût, un émoi d'abhorrence ;
 Que sa femme à jamais ressente par sa mort
 Un malheur plus cosu, que l'infortuné sort
 Qu'il m'a fait, le vilain ! l'abominable traître !
 Par la précoce mort du doux seigneur mon maître !
 Maintenant vers Chertsey que ce noble fardeau
 On le porte en passant par Saint Paul—au tombeau !
 Quand serez fatigués du poids—mettez à terre
 Ce fardeau précieux, pendant que ma prière
 Au ciel s'élèvera.

(Les porteurs soulèvent le corps et se mettent en marche.)

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

Vous ! Arrêtez-vous Vous !

Qui portes ce cadavre . . . et craignes mon courroux,
Si de suite, à ma voix, ne le poses à terre !

LADY ANNE.

Quel noir magicien ! quel infâme sorcière !
Fait surgir ce démon pour arrêter le cours
D'un noble dévouement envers royaux amours ?

GLOSTER.

Manants ! posez ici ce cadavre, bien vite,
Ou bien de par Saint Paul, je le dis, c'est licite,
Du non obéissant, je fais de suite . . . un mort !

PREMIER SEIGNEUR.

Arrière monseigneur ! . . . Laissez passer le sort . . .
Ce sort est un cercueil ! . . .

GLOSTER.

Vilain chien ! sans manière,
Alors que je commande, arrière, et vite arrière ! . . .
Si ne me rends respect, ta hallebarde en main,
Je te piétinerai . . . vil chenapan ! . . . vilain !

(Les porteurs posent le cercueil à terre)

LADY ANNE.

Hé quoi ? Vous avez peur ? . . . Las ! point je ne vous blâme
Car vous êtes mortels ; — même la plus belle âme
Ne saurait supporter l'œil malin de satan . . .
Ministre de l'enfer . . . en arrière ! va-t'-en.
Tu n'avais de pouvoir que sur son corps . . . Infâme !
Va-t'-en, tu ne saurais au ciel happer son âme !

GLOSTER.

Aimable et gentie sainte, envers ton serviteur
Ne sois si furibonde ! . . . un peu plus de douceur.

LADY ANNE.

Vilain démon ! va-t'-en ! va-t'-en, va-t'-en vipère !
Toi qui fais un enfer de notre heureuse terre,
La remplissant de cris, de profondes clameurs,
De malédictions, d'innombrables horreurs !

Que si tu prends plaisir à contempler tes crimes,
Vois un échantillon de plus de tes victimes.
O mes seigneurs, voyez ! voyez de Henri mort
Resaignent à nouveau les blessures Ô sort !
Laide difformité ! ... c'est pourtant ta présence
Qui de ce sang figé ranime ainsi l'essence !
O Dieu qui fis ce sang, venge le donc ce mort !
Terre qui bois ce sang dans un terrible effort
Venge le donc ce mort ? ... Ciel ! que vite ta foudre
Eteigne à tout jamais et le réduise en poudre
L'infâme meurtrier O Terre entr'ouvre toi
Et mange le cet ogre il a tué son roi !

GLOSTER.

Dame, la charité ne la connaissez mie,
Du genre humain loin d'être implacable ennemie,
Elle rend, c'est son lot, et c'est un lot moral
Des bénédictions, et le bien pour le mal.

LADY ANNE.

Scélérat ! tu ne sais ni de Dieu, ni des hommes
La loi, la simple loi. Tu n'as des gentilshommes
Dans ta carcasse rien, il n'y a d'animal
Si féroce qu'il soit, qui n'ait, quoique brutal
Quelque peu de pitié.

GLOSTER.

Je n'en connais aucune,
Donc ne suis animal ; c'est là mon infortune.

LADY ANNE.

Des merveilles merveille ! ... alors que les démons
Disent la vérité dans leurs affreux sermons.

GLOSTER.

Plus merveilleux encore alors que les saints anges
Couvent dans leur doux sein des colères étranges !
Daigne, toi ! de la femme une perfection,
De ces torts supposés donner permission
A moi, ton inculpé, ce n'est faveur, bien grande,
D'un modeste argument de te faire l'offrande.

LADY ANNE.

*Langue mensongère, promesse d'un mensûre,
Fais des vœux pour moi, dis-moi, dis-moi de me bien garder,
Me sauver de tout de pourrir et mourir :*

GLOSTER.

*Tu fais bien que langue au jurement je le dis.
Tu es sans pitié, langue me faire occire
Afin qu'à m'excuser je puisse arriver moi.*

LADY ANNE.

*Toi plus atroce encore qu'on ne se l'imagine,
Ce n'est qu'en te pendant, toi maudite vermine,
Que tu peux t'excuser.*

GLOSTER.

*Mais par tel désespoir,
Mais je m'accuserais, cela serait beau voir !*

LADY ANNE.

*Tu serais excusé pour t'être fait justice,
De tant de meurtres, toi, l'auteur ou le complice.*

GLOSTER.

*On en met sur mon dos un peu trop, entre nous,
Ne les ai tués tous, n'ai tué votre époux.*

LADY ANNE.

Lors il serait vivant.

GLOSTER.

*Non pas, il est mort certe,
Par la main d'Edouard, qui la voulait sa perte.*

LADY ANNE.

*Par la gorge tu mens, Marguerite en son sang
Vit ton glaive fumer. Tu voulus dans son flanc
Le plonger certain jour, mais cette fois tes frères
Ont détourné le coup, déjoué tes colères.*

GLOSTER.

Par ses propres menteurs j'étais exaspéré.

LADY ANNE.

Non pas !... par ton esprit sanglant, dénaturé,
Qui n'a jamais rêvé rien que des boucheries ;
Le roi tu l'as tué.

GLOSTER.

Foin des cafarderies !

Je l'accorde.

LADY ANNE.

Marsouin ! que Dieu t'accorde alors
Pour ce fait que tu sois damné d'âme et de corps.
Il était si bon roi, si plein de bienveillance !

GLOSTER.

Adonc plus acceptable au roi du ciel je pense.

LADY ANNE.

Il est au ciel, oui certe, où jamais tu n'iras.

GLOSTER.

Il me doit un merci. Lui fis ce doux trépas,
Au ciel il est bien mieux qu'il n'était sur la terre.

LADY ANNE.

Toi tu n'es fait que pour l'enfer, ce n'est mystère. .

GLOSTER.

Où pour un autre lieu, si ne dois le cacher.

LADY ANNE.

Pour un cachot !...

GLOSTER.

Non pour votre chambre à coucher !

LADY ANNE.

On aurait bon repos dans la chambre où tu couches ?

GLOSTER.

Dame ! nous coucherons ensemble, et ferons souches.

LADY ANNE.

Je l'espère !

GLOSTER.

Et moi donc !.... J'en suis plus que certain....
Mais laissons de côté ce combat main à main
De nos esprits railleurs ; envisageons l'affaire
Lentement, froidement—il est élémentaire
Que celui-la qui fit de ces Plantagenêts
D'Edouard et de Henri des cadavres muets
Que l'exécuteur certe est tout aussi coupable.

LADY ANNE.

Vous en fîtes la cause et l'effet déplorable.

GLOSTER.

Votre beauté, madame, a causé cet effet,
Jusques dans mon sommeil car elle me hantait ;
J'eusse entrepris, je crois, la mort de tout le monde,
Sur votre sein charmant pour vivre une seconde.

LADY ANNE.

Homicide ! vois-tu, si je croyais ceci,
D'effacer ma beauté je n'aurais nul souci,
Mes ongles, au besoin, me rendraient ce service.

GLOSTER.

Mes yeux ne sauraient pas supporter ce supplice.
Tel que le monde entier est de par le soleil
Réchauffé, réjoui, tel votre teint vermeil,
Son exquise beauté, c'est mon jour, c'est ma vie !
C'est qu'en vous contemplant, oui, mon âme est ravie.

LADY ANNE.

Que ton jour le surplombe et le voile la nuit,
Que la mort de ta vie éteigne le conduit.

GLOSTER.

Oh ! ne te mandis pas, divine créature,
Plus belle que le jour et la nuit la plus pure.

LADY ANNE.

Pour me venger de toi, scélérat éhonté !
Je voudrais posséder cette rare beauté !

GLOSTER.

Ah ! c'est une action bien poussée à l'extrême
Que vouloir te venger de celui là qui t'aime !

LADY ANNE.

C'est louable action de laisser mon courroux
Se venger de celui qui tua mon époux.

GLOSTER.

Celui qui t'a privé d'un époux, pourra Dame,
T'en trouver un meilleur, le dis et le proclame.

LADY ANNE.

Un de meilleur que lui ? sur terre il n'en est pas.

GLOSTER.

Il en est un qui t'aime, et qui vit dans tes lacs.

LADY ANNE.

Son nom ?

GLOSTER.

Plantagenêt.

LADY ANNE.

Mais c'était lui . . . lui même !

GLOSTER.

Le même nom, c'est vrai ; mais des maris la crème.

LADY ANNE.

Où donc est-il ?

GLOSTER.

Ici. (*Lady Anne lui crache au visage.*)

Pourquoi cracher sur moi ?

LADY ANNE.

En signe de mépris, et pour t'insulter quoi ! . . .
Que n'est-elle un poison dangereux ma salive !

GLOSTER.

Nul poison ne saurait sortir de ta gencive.

LADY ANNE.

Jamais sur un crapaud plus que toi vénéneux
Ne tombe mon mépris, tu m'infectes les yeux.

GLOSTER.

Tes yeux ont infecté les miens, suave Dame.

LADY ANNE.

Pour te frapper à mort, percer jusqu'à ton âme,
Que ne sont-ils mes yeux d'énormes basilics,
Que ne contiennent-ils le venin des aspics ?

GLOSTER.

Je le voudrais afin de mourir tout de suite,
Mourir à petit feu ça n'est de l'eau bénite !
Tes yeux ont soutiré de mes yeux en dehors
Des pleurs ; oui, de ces yeux qui jamais de remords
N'ont connu les douleurs, ni les torrents de larmes,
De ces yeux restés secs au plus fort des alarmes ;
Pas même quand mon père, York, pleura cependant
En entendant le cri piteux que fit Rutland
De son glaive alors que Clifford au noir visage
Le menaça ; ni quand ton vaillant père, un sage,
Narra la triste histoire, en s'arrêtant vingt fois
De la mort de mon père, en laissant ses émois
Se faire jour ; si bien que ces cœurs, de froids marbres,
Laisaient pleuvoir leurs yeux ainsi que font les arbres
Quand la pluie a long-temps humecté leurs cheveux
Mes yeux mâles pourtant, restèrent dédaigneux,
De verser leur rosée, et je n'eus pas de larmes ;
Mais ce que mes chagrins n'ont pu faire,—tes charmes,
Et ta beauté l'ont fait. Mes yeux, mes pauvres yeux
A force de pleurer, ont perdu leur lumière.
N'ai jamais imploré depuis que suis sur terre
Un ennemi, non plus, je le dis, un ami ;
Implacable mon cœur, il n'a jamais blémi,
Ma langue n'a jamais fait parler la tendresse
Mais ta beauté m'inspire et soumet ma rudesse,
Mon cœur fier est à toi !

(Elle le regarde avec mépris.)

N'enseignes tel dédain

A tes lèvres, ô Dame ! Elles ont, c'est certain
 Pour donner des baisers, de tout temps été faites,
 Et non pas des mépris pour user des recettes.
 Si ton cœur inflexible, il ne sait pardonner
 Mon glaive, le voici, je vais te le donner,
 Il est hors du fourreau, prends-le, je te le donne,
 Peu de chose est ma vie, et je te l'abandonne ;
 Cette âme qui t'adore, eh bien ! d'un coup mortel
 Allons ! fais la sortir, donne essor à ton fiel
 Je t'implore humblement, satisfais ta vengeance.
*(Il se met à genoux, et découvre sa poitrine, Lady Anne fait
 mine de la percer avec le glaive.)*

Mais dà ! Ne tarde pas : j'ai sans nulle doutance,
 Tué le roi Henri ;—mais ce fut ta beauté
 Qui fut mon stimulant, je dis la vérité.

(Elle menace de nouveau sa poitrine.)

Quant au jeune Edouard, je l'occis, chose sûre,
 Mais à cette action, ta céleste figure
 M'a poussé. *(Elle laisse tomber le glaive.)*

Prends-le, donc, prends-le donc à nouveau
 Ce glaive, ou bien prends-moi.

LADY ANNE.

Ne serai ton bourreau,
 Adonc relève-toi, debout vil hypocrite !
 Je souhaite ta mort, mais je la veux licite.

GLOSTER.

Alors ordonne-moi de me percer le cœur.

LADY ANNE.

Mais je l'ai déjà fait.

GLOSTER.

C'était dans ta fureur,
 Mais froidement, d'un mot, si tu le dis encore
 De par Saint Paul la main de celui qui t'adore,
 Qui pour l'amour de toi les occit tes amours,
 D'un véritable amour verra finir les jours,
 Et Dame ! de ces morts tu resteras complice.

LADY ANNE.

Je voudrais de ton cœur, écartant la malice,
Le bien connaître à fond.

GLOSTER.

Sur ma langue est mon cœur.

LADY ANNE.

Je crains bien qu'il soit faux....

GLOSTER.

Non, parole d'honneur!

LADY ANNE.

Reprenez votre glaive.

GLOSTER.

Alors de la clémence!

Dis que ma paix est faite, et rends-moi l'espérance.

LADY ANNE.

On verra, mais plus tard ; mon Dieu tous les mortels.
Vivent de l'espérance aux pieds des saints autels.

GLOSTER.

Bien ! daignez maintenant accepter cette bague.

LADY ANNE.

Prendre n'est pas donner. (*Elle met l'anneau à son doigt.*)

GLOSTER.

Ce n'est pas propos vague.

Regarde cette bague, elle entoure ton doigt,
Ainsi que ta poitrine enferme sous son toit
Mon cœur, mon pauvre cœur.... et le cœur et la bague
Porte-les l'un et l'autre.... et ne crois qu'extravague,
Lorsque je te répète avec grande candeur :
Qu'ils sont à toi tous deux. A moi, ton serviteur,
Daigne aussi de ta main accorder une grâce.

LADY ANNE.

Laquelle ?

GLOSTER.

Qu'en ce jour, ici je vous remplace ;
 C'est à moi d'accomplir ce pénible devoir,
 Je puis me lamenter, certes, moi, sans déchoir.
 Au palais de Crosby, vous, rendez vous sur l'heure,
 Tandis que vous irez gagner cette demeure,
 J'irai devers Chertsey porter ce noble roi,
 Et le mettre au tombeau, le cœur rempli d'émoi ;
 Et puis, ayant versé sur ce tombeau des larmes
 De repentir, j'irai vers vous, vers vos doux charmes,
 Pour diverses raisons clamer de vous pardon.
 Dame ! vous en supplie, accordez-moi ce don !

LADY ANNE.

De tout mon cœur !... et même ai grande jouissance
 A voir en votre cœur autant de repentance.
 Vous Trestel, vous Berkley, venez, et suivez-moi !

GLOSTER.

Dites-moi donc ce mot : " Adieu ! "

LADY ANNE.

Comment ? Pourquoi ?

Et le méritez-vous ?... Mais, si cela vous flatte,
 Figurez-vous que j'ai dit ce mot.

GLOSTER.

J'en prends date.

(Lady Anne, Trestel et Berkley sortent.)

(Aux porteurs du cercueil.)

Vous ! portez-le ce corps.

PREMIER GENTILHOMME.

Vers Chertsey—monseigneur !

GLOSTER.

Non vers les Moines Blancs ⁽¹⁾... et là dans la ferveur
 Attendez ma venue.... *(Les autres sortent avec le corps.)*

Oh ! c'est une merveille !

Fut-elle courisée, et de façon pareille

(1) White friars.

Une femme jamais !... Oh ! certes, je l'aurai,
Mais dà, pas trop de temps, je ne la garderai.
Quoi ? Moi ! qui l'ai tué son époux.... plus le père
De ce susdit époux,—au fort de sa colère
Qui la trouve hurlante au milieu de son deuil
Ses haines à la bouche, et ses larmes à l'œil,
Ayant tout contre moi, son Dieu, sa conscience,
N'ayant pour m'appuyer rien.... que ma double offense,
D'hypocrites regards, et.... le diable m'aidant
L'asservir à mon joug, la conquérir pourtant !
Hâ ! c'est crânement beau !—Mais courte est sa mémoire,
De ces trois derniers mois elle a perdu l'histoire,
Sait-elle seulement que c'est à Tewkesbury
Que je l'ai poignardé son adoré mari ?
Son Edouard, ce doux, ce parfait gentilhomme
Jeune, vaillant et sage, et si loyal en somme,
Que dans le monde entier, sous le vaste soleil
On cherchera toujours, mais en vain, son pareil.
Et voilà que sur moi—sur moi qui l'ai fait veuve
Elle abaisse son œil, et qu'elle fait peau neuve !...
Sur moi, dont le total ne vaut pas la moitié
D'Edouard, oui, sur moi difforme, estropié !...
Je gage mon duché contre une bagatelle
Que je me juge mal.... Et que, sur son âme, elle
Me trouve très bien fait—quoique moi sur l'honneur
N'ai cette opinion très bien ancrée au cœur.
Je vais faire des frais, m'acheter une glace,
Et d'un lot de tailleurs me vais mettre à la chasse.
Puisque je suis rentré dans mon estime.... alors
Par les modes je veux le réhausser mon corps.
Mais d'abord enfermons ce gaillard dans sa tombe,
Et gagnons Crosby-Hall avant que la nuit tombe,
Et pour continuer l'hypocrite toujours,
Allons nous lamenter aux pieds de nos amours.
Luis brillant soleil, en attendant qu'achète
Un miroir pour mieux voir passer ma silhouette ! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

Londres. Une Salle dans le Palais.

Entrent la REINE ELISABETH, LORD RIVERS, et LORD GREY.

RIVERS.

Reine, ayez patience, en peu sa majesté
Reprendra sa vigueur et sa bonne santé.

LORD GREY.

Du roi vos longs chagrins font empreinte sur l'âme,
Donc, pour l'amour de Dieu, rassurez-vous, madame,
Et par des mots d'espoir reconfortez son cœur.

LA REINE ELISABETH.

Oh ! que m'advierait-il, s'il mourait mon seigneur ?

LORD GREY.

Pas d'autre malheur que d'un tel époux la perte !

LA REINE ELISABETH.

Sa perte.... A tous les maux laisserait porte ouverte.

LORD GREY.

Le ciel vous octroya, Dame, un bien noble fils,
Bien doux consolateur dans semblables ennuis !

LA REINE ELISABETH.

C'est vrai ! mais il est jeune, et durant son jeune âge
Il est sous la tutelle, et sous le cousinage
De Richard de Gloster,—mon mortel ennemi,
Et dont nul d'entre vous ne peut être l'ami.

LORD RIVERS.

Est-ce chose arrêtée ?... affaire terminée
Qu'il sera Protecteur, lui, cette âme damnée ?

LA REINE ELISABETH.

Non ! c'est en question.... ce n'est pas résolu,
Mais, si le roi mourait—sus ! ce serait conclu.

Entrent BUCKINGHAM et STANLEY.

LEED GERY.

Vous venez à vous, cherchant votre présence.
Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM.

Bon jour et révérence

A votre grâce Dame !

STANLEY.

A votre majesté

Dieu rende en ses esprits le calme et la gaieté.

LA REINE ELISABETH.

Bon seigneur de Stanley ! de Richmond la comtesse
Ne dirait pas "Amen !" à votre gentillesse !
Cependant, croyez-le, Stanley, mon doux seigneur !
Quoique votre femme ait contre moi de l'aigreur,
Je ne vous hais pas, moi, pour sa fière arrogance.

STANLEY.

Daignez avoir pour elle une grande indulgence,
Peut-être les propos de ses accusateurs
Sont sans nul fondement, sont des propos menteurs,
Mais si trop justement ma femme est accusée,
C'est d'un esprit malade une billevesée,
Et non pas de malice un vilain désarroi.

LA REINE ELISABETH.

Aujourd'hui, monseigneur avez-vous vu le roi ?

STANLEY.

Nous venons de le voir le duc et moi, madame.

LA REINE ELISABETH.

Trouvez-vous le roi mieux ?

BUCKINGHAM.

Le roi, je le proclame,
Parle avec enjouement, bon signe en vérité.

LA REINE ELISABETH.

Fasse que le bon Dieu le conserve en santé !
Avez-vous avec lui discuté des affaires ?

BUCKINGHAM.

Oui, madame. Il voudrait la paix entre vos frères
Et le duc de Gloster ; faire de bons amis
De ceux qui, trop longtemps, furent des ennemis,
Pour un si noble but, il vient en sa présence
De les faire quérir et convoquer d'urgence.

LA REINE ELISABETH.

Puisse tout aller bien ! c'est le vœu de mon cœur,
Mais je crains que pour nous soit fini le bonheur !

Entrent GLOSTER, HASTINGS et DORSET.

GLOSTER.

Ils me font tort ;—ne veux l'endurer davantage,
Qu'est-ce donc que ces gens, qui, dans leur caquetage,
S'en vont se plaindre au roi que ne les aime pas ?
De par Saint Paul, ces gens grands faiseurs d'embarras,
Que très légèrement n'aiment vraiment sa grâce,
Pour lui corner sans cesse un bruit aussi cocace !
Parce que je ne suis courtesan ni flatteur,
Que je ne suis trompeur, pas plus qu'adulateur,
Que des saluts français, je n'ai pas l'habitude,
Que ne sais cajoler, que mon écorce est rude,
Je dois être tenu pour un vil animal !
Mais un homme tout rond et qui ne pense à mal
Sans calomniateurs ne saurait-il donc vivre ?
De soyeux paltoquets sont bien moins que du cuivre !

LORD GREY.

Parmi tous ceux ici présents,—dites à qui
S'adresse votre grâce ?

GLOSTER.

A toi !... quand t'ai-je nui ?
A vous autres aussi !... mes ennemis du reste !...
De votre faction, Dieu l'emporte la peste !...

Pourquoi l'importuner sa majesté le roi !
 A chaque instant !... Pourquoi susciter son émoi
 Par des mensonges faux, par des plaintes infâmes ?

LA REINE ELISABETH.

Mon frère de Gloster, rabattez de vos flammes !
 Le roi, c'est avéré ! De par sa volonté
 Royale, et par aucun de nous surexcité,
 Probablement guignant le fond de votre haine
 Dont l'ébullition et rapide et soudaine
 Se trahit tous les jours, et contre mes enfants,
 Et mes frères et moi, contre nos adhérents,
 Fait envoyer vers vous afin de mieux connaître
 Quels ils sont vos griefs, les éteindre peut-être.

GLOSTER.

Que sais-je ?... Maintenant le monde est devenu
 Si méchant, si pervers !... Roitelet parvenu
 Avec impunité, contre toutes les règles
 Peut butiner partout, sur les pics où les aigles
 N'oseraient se percher.... Depuis que paltoquets
 Se hissent aux grandeurs,... deviennent des valets,
 Nombre de gens bien nés, autrefois gentilshommes !
 Nous les voyons ces faits, nous tous, tant que nous sommes

LA REINE ELISABETH.

Allez frère Gloster ! par instinct nous savons
 Quels ils sont vos pensers ! L'envie a ses bas fonds,
 A notre avancement et vous portez envie ;
 Faire une guerre sourde aux miens, c'est votre vie !
 Dieu veuille que de vous n'ayons besoin jamais !

GLOSTER.

Dieu veuille que n'ayons besoin de vos bienfaits !
 De par vous, en prison est coffré notre frère,
 Je suis disgracié moi—la noblesse entière
 Elle est vilipendée.... et toutes les faveurs
 On les prodigue à ce vil troupeau de flatteurs
 Qui frôlent vos jupons.... Nul d'eux, sur ma parole,
 Avant hier encor ne valait.... une obole !

LA REINE ELISABETH.

Par celui-là qui m'a de par sa volonté
 Placé si haut!... jamais n'ai de sa majesté
 Excité le courroux sur le duc du Clarence,
 Je fus un avocat zélé pour sa défense.
 Vous me faites injure, oyez-le, monseigneur,
 En voulant sur mon nom, jeter tel déshonneur!

GLOSTER.

Vous pouvez donc nier avoir été la cause
 De l'emprisonnement de mylord Hastings?

RIVERS.

J'ose

Dire qu'elle le peut, car....

GLOSTER.

Qui ne sait cela!

Elle peut faire plus—elle peut par delà
 Vous faire avoir de beaux avancements, messire,
 Et puis nier qu'elle a près de son noble sire
 Parlé pour vous—dès lors, et mettre ces honneurs
 Sur votre grand mérite, et sur ses profondeurs!
 Que ne peut-elle pas?...⁽¹⁾ elle peut vraiment dame!
Se marier!

RIVERS.

Comment?

«(1) Ici nous devons donner le texte même de Shakespeare :

GLOSTER.

What may she not? She may,—ay, marry may she—

RIVERS.

What marry may she?

GLOSTER.

What, marry may she?... marry with a king,
 A bachelor, a handsome stripling too:
 I wis, your grandam had a worsen match.

Voici la traduction de ce passage dans le langage de feu Monsieur Jourdain,
 immortalisé par Molière—en simple prose.

GLOSTER.

Eh ! *oui dà !* sur mon âme,
 Avec un roi garçon, et beau garçon bien plus,
 Et puis dire avec lui d'amour les oreumus.
 M'est avis, beau seigneur, qu'un jour votre grand' mère
 N'eut un si beau parti—ça ! c'est élémentaire !...

LA REINE ELISABETH.

Monseigneur de Gloster—j'ai longtemps supporté
 Longtemps et trop longtemps, votre brutalité !
 De par le ciel ! au roi, moi, je ferai connaître
 Vos sarcasmes grossiers, et vos propos.... d'un traître !
 Oh ! bien plutôt que d'être et reine et majesté,
 Oh ! oui j'aimerais mieux,—je dis la vérité,
 D'une modeste auberge être l'humble servante....
 Votre haine Gloster m'irrite et m'épouvante !...

Entre la REINE MARGUERITE derrière elle.

LA REINE MARGUERITE.

Tes honneurs, ton état, oh ! je t'implore ô Dieu !
 Ton siège... me sont dûs !

GLOSTER.

Quoi ! de par le ciel bien !
 Quoi ! me menacez-vous, me parlant de sa grâce ?...
 En présence du roi, je dirai, quoiqu'on fasse,
 Ce que j'ai dit. Dût-on m'envoyer à la Tour !
 Il est temps de parler, je veux avoir mon tour !

GLOSTER.

Que ne peut-elle ? Elle peut *oui dà !* (a) dame !... elle peut....

RIVERS.

Comment elle peut se marier ? (*vers tronqué.*)

GLOSTER.

Quoi ? elle pourrait se marier ? Et avec un roi,
 Garçon, et un beau jouvencel encore ;
 M'est avis votre grand' mère avait un parti plus mauvais.

(a) Jeu de mots assez mauvais sur se marier, *Marry*, et l'exclamation *marry* !
 (*Oui dà !*)—Note du Traducteur.

LA REINE MARGUERITE.

Dehors affreux démon ! arrière ! arrière ! arrière !
Tu tuas mon mari dans la Tour—oh ! vipère !
Et mon fils Edouard—hélas ! à Tewkesbury.

GLOSTER.

Avant que ne fussiez reine,—et votre mari
Ne fut roi.... moi j'étais une bête de somme,
Le sarcler de tes fiers adversaires, en somme,
J'ai fait son sang royal, mais en versant le mien.

LA REINE MARGUERITE.

Oh ! du sang bien meilleur que le sien et le tien !

GLOSTER.

Et pendant lequel temps—vous—c'était un désastre !
Et votre mari Grey, teniez pour le Lancastre,
Vous étiez factieux—et vous Rivers aussi !
Ne fut-il pas tué votre très cher mari
A Saint Alban.... Laissez-moi vous dire, et redire,
Ce que vous fûtes.... et, je ne voudrais médire,
Ce que vous êtes, vous,... et moi.... ce que je suis !

LA REINE MARGUERITE.

Ce que vous êtes, vous !... Un scélérat !... Bien pis,
Un ignoble assassin !

GLOSTER.

Notre pauvre Clarence
Abandonna Warwick son père.... en sa démence,
Lui pardonne Jésus !

LA REINE MARGUERITE.

Que Dieu soit son vengeur !

GLOSTER.

Lui ! fut pour Edouard, hélas ! pauvre seigneur !
Le voilà sequestré dans la Tour.... son offense
Est offense inédite—elle a sa récompense !
Ah ? pour ce monde-ci je suis par trop enfant,
Enfant inoffensif—enfant philosopant !...

LA REINE MARGUERITE.

Sus !... en enfer va-t'-en !—va-t'-en, quitte ce monde,
Ton royaume est l'enfer, vilain démon immonde !

RIVERS.

Monseigneur de Gloster, dans ces jours pleins d'émois,
Que mettes en avant en termes peu courtois,
Nous—nous suivions alors notre roi légitime,
On ne saurait vraiment, de ce, nous faire un crime,
Nous tous, vous suivrions, si vous deveniez roi !

GLOSTER.

Si je devenais roi !... j'aimerais mieux, ma foi !
Devenir colporteur.... loin de moi telle idée !

LA REINE ELISABETH.

D'ennuis et de malheurs une constante ondée,
Voilà ce qu'on récolte au beau métier de roi,
Je suis reine, et j'en sais bien quelque chose moi !

LA REINE MARGUERITE.

C'est moi, de ce pays, c'est moi qui suis la reine,
Et je n'ai point de joie, oh ! non ! mais de la haine !
Ne saurais plus longtemps les taire mes douleurs !

(*Elle s'avance.*)

Adonc, écoutez-moi, pirates chamailleurs,
Vous qui vous disputez sans façon mes dépouilles,
Puis osez devant moi venir me chanter pouilles !
Lequel de vous soudain ne tremble à mon aspect,
Comme sujets, vous tous, me devez le respect,
Mais parce que par vous, moi je suis déposée,
Croyez-vous, que de vous, devienne la risée ?

(*à Gloster.*)

Ne vous détournez pas, ô vous noble vilain !

GLOSTER.

Sorcière infâme—impure au loin de mon chemin,
Va-t'-en, que viens-tu faire en ma noble présence ?

LA REINE MARGUERITE.

Te dire contre moi, quelle fut ton offense !

GLOSTER.

N'étais-tu pas bannie . . . et sous peine de mort !

LA REINE MARGUERITE.

Je l'étais.—Mais l'exil pour moi n'est pas mon fort !
 Je préfère chez moi rester dans mon domaine,
 L'exil pour moi serait une trop grande peine !
 Tu me dois un époux, et tu me dois un fils !
 Vous là bas, un royaume . . . et non pas des ennuis !
 Oui, vous tous, et chacun, me devez allégeance,
 Mon chagrin, devrait être, en bonne conscience
 Votre chagrin à vous ; à moi tous les plaisirs !
 Qu'usurpez sur mes droits dans vos hideux loisirs !

GLOSTER.

La malédiction que mon très noble père
 A fait tomber sur toi, misérable mégère,
 Lorsque tu couronnas d'un fleuron de papier
 Son front majestueux, le beau front d'un guerrier,
 Et que ton vil mépris fit jaillir des rivières
 De larmes, de ses yeux inondant les paupières ;
 Et que pour le sécher,—vile comme un cochon,
 Toi, tu donnas au duc un ignoble torchon
 Imbibé du sang pur,—de ce gentil jeune homme
 L'immaculé Rutland,—de la beauté la pomme !
 La malédiction qu'il a lancé sur toi,
 A produit son effet—c'est Dieu, dans son émoi,
 Non pas nous,—qui poursuit ton acte sanguinaire !

LA REINE ELISABETH.

Tant juste est le bon Dieu ! tant il est notre père !

HASTINGS.

Occire cet enfant fut un acte hideux,
 On ne commit jamais crime plus monstrueux !

RIVERS.

Quand l'acte fut connu, tous les tyrans eux-mêmes,
 Eurent des pleurs aux yeux—eurent des anathèmes !

DORSET.

Vengeance sur ce crime ! . . . oh ! de l'humanité
 Ce fut là le mot d'ordre !

BUCKINGHAM.

Oui, c'est la vérité !

Northumberland présent pleura sur ce grand crime !

LA REINE MARGUERITE.

Eh ! quoi ! vous voilà tous, d'un accord unanime,
 A vous ruer sur moi,—vous, qui, lorsque je vins,
 Etiez prêts l'un sur l'autre, à lancer vos vénins,
 A vous manger enfin, à vous prendre à la gorge !...
 Attendez !... A mon tour, que moi je me dégorge !
 Avait-elle pouvoir la malédiction
 D'York, de monter au ciel, d'y faire ascension,
 Pour compenser jamais la mort, la mort cruelle
 De ce cher roi Henri, traité comme un rébelle ?
 Avait-elle pouvoir la malédiction
 D'York, de compenser, sans compensation,
 Et pour mon Edouard, et dà pour son royaume
 Perdu—pour mon exil—me rendant un fantôme ?
 Pour chagrin si mesquin !... Les malédictions
 Peuvent-elles du ciel franchir les bastions ?
 Mes malédictions alors vers les nuages
 Rapidement montez, et frayez-vous passages....
 Par indigestion qu'il meure votre roi
 Comme le nôtre est mort occis, Dieu sait pourquoi ?
 Puisse Edouard ton fils d'un mérite assez mince,
 Pour Edouard, mon fils de Galle autrefois prince,
 Mourir jeune, et mourir de mort hors de saison,
 Pour le moins étouffé, sinon par le poison.
 Et toi-même une reine,—une reine, à ma place,
 Puisse-tu promptement tomber dans la disgrâce !
 Puisse-tu devenir le type du malheur !
 Survivre à tes enfants, et porter la douleur
 De leurs jeunes trépas.—Puisses-tu voir une autre
 Usurper la couronne, un beau jour, qui fut nôtre !
 Oui, que tes jours heureux meurent avant ta mort !
 Puis, après maints chagrins,—qu'il soit ainsi ton sort !
 De mourir en n'étant ni reine d'Angleterre,
 Ni femme aussi non plus—oui, ni femme, ni mère !
 Rivers ! et vous Dorset ! vous assistiez tous deux.
 Ainsi que vous Hastings—quand—ô jour malheureux !

Il fut par des poignards tué mon fils.—Je prie
 Dieu ! le Dieu qui voit tout—qui vit la boucherie !
 Que nul de vous ne puisse atteindre âge avancé,
 Que de la vie enfin chacun soit effacé,
 Ou par quelqu' accident, ou bien par quelque crime
 Qui—que puisse advenir.... deviendra légitime.

GLOSTER.

Haridelle ridée !... épave de la mort !
 Finiras-tu bientôt, de nous jeter ton sort !

LA REINE MARGUERITE.

Oh ! non ! non pas encor, car il me faut t'inclure
 Toi de l'humanité la plus impure ordure,
 Et tu m'écouteras !... Si par delà les cieux
 Il existe, inédit, fléau dépassant ceux
 Qu'ait le destin jamais déversé sur la terre,
 Que le gardent les cieux pour tomber sanguinaire
 Sur toi, monstre effronté, lorsque tous tes péchés
 Seront mûrs, ne pourront se trouver empêchés
 D'avoir preuve sur toi,—sur toi, du pauvre monde
 Et le perturbateur et le génie immonde !
 Que de la conscience il te ronge le ver,
 Et façonne ton âme aux tourments de l'enfer,
 Te faisant soupçonner tes amis comme traîtres,
 Et tous tes ennemis te les donnant pour maîtres.
 Que jamais le sommeil de ton oeil faux, fatal,
 Ne puisse te donner le soulas, le régal
 Excepté, cependant, quand par une nuit sombre
 Devant toi surgira pour effrayer ton ombre
 De noirs et laids démons peuplé.... tout un enfer
 Qui viendra t'agonir et torturer ta chair.
 Avorton malvenu qui fus dès ta naissance
 Estampillé pourceau, perpétuelle offense
 Et de ta mère au sein, et de ton père aux reins,
 Toi vil chiffon d'honneur !... le plus laid des humains !...

GLOSTER.

Marguerite !

LA REINE MARGUERITE.

Richard !

GLOSTER.

Ha !

LA REINE MARGUERITE.

Point je ne t'appelle.

GLOSTER.

Alors te dis merci, car cette kyrielle
De noms des plus amers, je les prenais pour moi.

LA REINE MARGUERITE.

Mais, oui dà, tous ces noms je te les donne à toi ;
Ma malédiction n'est pas complète encore !...

GLOSTER.

Je la complète alors sois maudite pécore !

LA REINE ELISABETH.

Contre vous tourne ainsi la malédiction.

LA REINE MARGUERITE.

O pauvre reine peinte !... ô lamentation !
Qui fait dans ce moment jabot de ma fortune,
Pourquoi mettre du sucre, et sans raison aucune
Dessus cette araignée au ventre rebondi ?
Ne vois-tu son filet ?... Dans l'ombre il est ourdi,
Sotte ! archi-sotte ! va ! mais dà ! c'est pour t'occire
Que tu mets un couteau dans la main du beau sire !
Viendra bientôt le jour où tu m'appelleras
Pour t'aider à maudire, à flétrir ce Judas,
Ce bossu, ce crapaud vénéneux et bancroche.

HASTINGS.

Femme ! de tes caquets referme la sacoche,
Nous avons tous assez de ton pompeux courroux.

LA REINE MARGUERITE.

Que de mes maux la honte elle tombe sur vous !

RIVERS.

Si vous aviez ce que vous méritez, madame,
Vous sauriez du devoir ne pas fausser la gamme.

LA REINE MARGUERITE.

Oh ! ce que je mérite, oh oui ! si je l'avais
Je serais votre reine, et vous tous mes sujets.

DORSET.

A quoi sert, mes seigneurs, disputer avec elle,
Ne le voyez-vous pas ? fêlée est sa cervelle !

LA REINE MARGUERITE.

Paix là, maître, marquis ; vous êtes un pantin,
Un pantin mal appris—votre titre bénin
Est un titre d'honneur qui n'a pas cours encore !...
Oh ! que votre noblesse à peine à son aurore
Mûrissent quelque peu,—vous apprendrez alors
Qu'on sait l'apprécier quand on en est dehors.
Ceux qui sont haut placés, du séjour des nuages
S'ils tombent, sont brisés en morceaux.

GLOSTER.

Propos sages !

Retenez les, marquis !... Bon conseil, par ma foi !

DORSET.

Cela vous touche autant mon doux seigneur que moi.

GLOSTER.

Oui dà ! Bien plus encor ;—mais bâtie est notre aire
Sur le sommet du cèdre, immense belvédère,
Du vent elle se fiche ainsi que du soleil.

LA REINE MARGUERITE.

Et fait que le soleil il tourne en lourd sommeil.
Témoin mon pauvre fils, las ! de la mort dans l'ombre,
Ses rayons lumineux sont maintenant nuit sombre,
Grâce à ton ire, à ton implacable fureur.
Votre aire elle est bâtie en notre nid.—Seigneur !
O seigneur, Dieu qui vit cet acte illégitime,
Ah ! fais qu'il soit vengé quelque jour ce grand crime !

BUCKINGHAM.

Paix ! paix ! oh ! par pudeur ! sinon par charité !

LA REINE MARGUERITE.

La charité me manque en mon adversité.
Depuis que vous avez détruit mes espérances,
Ma vie est une honte et venger mes offenses
Mon seul penser.

BUCKINGHAM.

Asses !

LA REINE MARGUERITE.

Je te baise la main
O princeur Buckingham, en signe, c'est certain,
De ligue et d'amitié. Le sort te soit propice !
Des torts dont je me plains tu ne fus pas complice,
Sur toi ne tombe pas ma malédiction.

BUCKINGHAM.

Ni sur personne ici. Telle imprécation
Ne dépasse jamais des lèvres la limite,
Elle se fond dans l'air d'une façon subite.

LA REINE MARGUERITE.

Ah pour ma part, je crois, que devers le ciel bleu
Une imprécation monte réveiller Dieu.
Buckingham ! gare-toi toujours de ce cerbère,
Quand il cajole il mord, et sa dent de vipère
Dans les veines vous fait jaillir un noir venin
Qui vous mène à la mort par le plus court chemin.
N'ayez aucun contact avec ce tas de vices,
Et la mort et l'enfer, ce sont là ses milices.

GLOSTER.

Monseigneur Buckingham que dit elle de mal
Cette femme là bas ?

BUCKINGHAM.

Moins que rien, au total,
Et du vent et du bruit voilà son dialecte,
Cela ne se répète alors qu'on se respecte.

LA REINE MARGUERITE.

Eh quoi ! Tu me dédaigne, aussi mon doux conseil,
Lorsque sur ce démon je te donne l'éveil.
Un jour hélas ! Trop tard, gardes-en souvenance,
Alors qu'il pourfendra ton cœur par la souffrance,
Dis-toi, que Marguerite avait quelque raison
De te prémunir toi, contre sa trahison.
Vivez pour être tous les sujets de sa haine
Que la haine de Dieu, sur vous tous se déchainc. (*Elle sort.*)

HASTINGS.

A l'entendre lancer ses malédictions,
Se dressent mes cheveux !

RIVERS.

Ces imprécations
Me remuent aussi moi. Comment est-elle au large ?

GLOSTER.

Je ne saurais contr' elle élever une charge,
Ni la blamer par la sainte mère de Dieu !
Elle a beaucoup souffert de torts—j'en fais l'aveu
Par moi tout le premier, et j'en ai repentance.

LA REINE ELISABETH.

Je ne lui fis de mal, j'en ai la conscience !

GLOSTER.

Non, mais vous recueillez de tous ses torts le fruit.
J'eus trop de zèle pour . . . et trop de zèle nuit,
Obliger des ingrats ! . . . Quant au pauvre Clarence
Sous un vil toit à porcs le voilà dans l'instance
Bel et bien remisé . . . que leur pardonne Dieu
A ceux là qui lui font un si vilain enjeu.

RIVERS.

Belle conclusion et vertueuse et digne
D'un honnête chrétien dans son humeur bénigne
Priant, et souhaitant de rendre pour le mal
Le bien.

GLOSTER.

C'est mon système.... et je le crois moral.

(*à part.*)

Car si j'avais mandé, pour lancer l'anathème,

Je me serais mandé cette fois-ci moi-même.

Entre CATESBY.

CATESBY.

Dame! De par le roi je m'en viens député,

Pour vous dire que vous attend sa majesté,

Et vous nobles seigneurs!... ainsi que votre grâce!...

LA REINE ELISABETH.

J'obéis Catesby—vous seigneurs sur ma trace

Veuillez-vous mettre tous.

RIVERS.

C'est devoir très loyal.

(*Tous sortent hormis Gloster.*)

GLOSTER.

Je me confesse à moi. J'aime à faire le mal,

Mais toujours le premier je maugrée et querelle,

De mes méchancetés, et je mets la nielle

Sur le compte d'autrui. Ça n'est pas maladroit,

Lors j'ai l'air de marcher dans un sentier bien droit.

Clarence, ce cher frère au milieu des ténèbres

C'est moi qui l'ai couché, dans mes pensers funèbres,

Et pourtant je le pleure,—oui, devant maints jobards,

Devant Hastings, Stanley!... Moi, le roi des cafards,

Je dis à Buckingham, parbleu, que c'est la reine

Et tous ses alliés, qui lui font de la peine

A mon frère Clarence!... et tous ses archi-sots

Ils gobent la pilule.... Ah! qu'ils sont donc nigauds!

Ils me poussent alors à chauffer ma vengeance

Contre Rivers et Grey, Vaughan (1) et toute l'engeance.

Mais moi de soupirer et très chrétiennement

De rappeler de Dieu ce beau commandement

(1) Ce nom est monosyllable, et se prononce comme s'il était écrit: Vawn.

Qu'il faut rendre le bien même pour les injures,
 En citant à propos les saintes écritures,
 Et je parais à tous, au moins un Salomon,
 Quand à dire le vrai, je ne suis qu'un démon.

(*Entrent DEUX MEURTREIERS.*)

Mais doucement, voici, mes deux auxiliaires....
 Eh bien ! Comment va-t-on, mes résolus compères ?
 Chacun de vous est-il entrain, tout à fait prêt
 A finir cette affaire ?...

PREMIER MEURTREIER.

Oh ! oui, pour ça, de fait
 Nous venons, monseigneur, pour vous demander l'ordre
 A lui pour arriver.... en faire un beau désordre.

GLOSTER.

Çà, c'est très bien pensé. J'ai sur moi ce mandat,
 Allez quand sera fait, parfait l'assassinat,
 Au palais de Crosby, venez mes chers messires,
 Soyez vifs en besogne, et n'écoutez ses dires,
 Clarence est beau parleur, il a de l'onction,
 Il pourrait vous toucher, faites attention !

PREMIER MEURTREIER.

Bah ! Bah ! ô monseigneur ! que nous fait sa harangue....
 Nous !... nous jouons des mains, et non pas de la langue.

GLOSTER.

Vos yeux laissent couler des meules de moulin
 Lorsque les pleurs des sots, pleuvent en leur chagrin !
 Sus ! à votre besogne ! Oh ! garçons, je vous aime !
 Allez !... Et promptement.

PREMIER MEURTREIER.

Nous reviendrons de même.

SCÈNE IV.

Une chambre dans la Tour.

Entrent CLARENCE et BRACKENBURY.

BRACKENBURY.

Qui vous donne aujourd'hui, seigneur, l'air soucieux ?

CLARENCE.

C'est que j'eus cece mit un empoisonneur affreux
 A la fois si fangeux, a la fois si terrible,
 Si rempli de hideux, de lugubre et d'horrible,
 Qu'auant bien que je suis un fidele chretien,
 Une pareille nuit, n'! comprenez le bien,
 Pour les tresors du ciel, de la terre et de l'onde,
 De jours toujours heureux pour acheter un monde,
 Ou de tout l'univers pour m'approprier l'or,
 Je ne consentirais a la passer encor.

BRACKENBURY.

Quel était donc ce songe, oh ! dites, je vous prie.
 Qui causa tant de trouble à votre seigneurie ?

CLARENCE.

Echappé de la Tour par stratagème adroit,
 Je m'étais embarqué pour passer le détroit,
 De la Bourgogne, en France, allant chercher la terre ;
 Or, en ma compagnie était Gloster, mon frère,
 Qui m'avait engagé pour pouvoir causer mieux,
 A monter sur le pont ; nous repassions tous deux
 Ce temps tumultueux de la vieille Angleterre,
 D'York et de Lancaster la dure et longue guerre
 Tout en nous promenant sur le terrain glissant,
 Que formaient les panneaux du pont sur le versant,
 Voilà que trébucha soudainement mon frère,
 Quand voulais le caler me frappant en arrière.
 Si bien que dans la mer tombai par-dessus bord.
 Oh ! pensai-je, seigneur ! quelle cruelle mort !
 Douleur de se noyer est douleur effroyable !
 Surgit à mon oreille un bruit épouvantable !
 Des morts, et par milliers me frappèrent les yeux,
 Je vis des naufragés par des poissons hargneux
 Rongés, je vis de l'or, je vis des perles fines,
 Et des bijoux sans prix, de diamants des mines,
 Dans le creux de la mer étaler leurs splendeurs.
 Dans les crânes des morts, et dans les profondeurs
 Des yeux, gisaient les uns, faisant de la prunelle
 Comme des yeux, jadis quand brillait l'étincelle,

Semblant railler le fond de l'océan vaseux,
Et sur les ossements épars, lancer des feux.

BRACKENBURY.

Aviez-vous le loisir de votre mort à l'heure
D'épier les secrets de l'humide demeure ?

CLARENCE.

Oui, certes, je le crois, je cherchai maintefois
De l'obliger mon âme à briser ses parois ;
Mais du flot envieux la froide et rude lame
Refusa constamment son *exit* à mon âme ;
Je la sentais pourtant comme un étau de fer
Me serrer, en voulant se vomir à la mer.

BRACKENBURY.

Ne vous éveilla pas cette angoisse indicible ? ...

CLARENCE.

Non ! ... par de-là la vie, oh ! ce songe terrible
Fut prolongé. Pour lors commença l'ouragan
Qui vint saisir mon âme et la mettre au carcan.
Il me sembla passer dans la noire nacelle
En route, avec Caron, pour la nuit éternelle.
Quand enfin j'arrivai du Styx à l'autre bord,
Ce fut le fier Warwick qui m'accueillit d'abord :
" C'est le traître Clarence ! " ... a dit mon grand beau-père !
" Pour ce parjure, il n'est châtiment trop sévère ! "
Warwick disparut ; puis vint rôder près de moi
Aux cheveux rayonnants, sauglants, semant l'effroi
Une ombre ... espèce d'ange ... " Ah ! " dit-il, " c'est Clarence
Le parjure, le faux, ce gibier de potence,
Qui vint à Tewksbury me donner du poignard :
" Démons ! saisissez-le ; vos tourments sans retard
Faites-les lui subir ; et toutes ces furies,
Tous ces malins esprits en hurlant des crieries
Vinrent m'environner ... si, qu'à l'horrible bruit
Je m'éveillai tremblant de cette affreuse nuit ...
Réveillé me croyant encor l'hôte du diable,
Tant fit d'effet sur moi ce songe épouvantable !

BRACKENBURY.

Ce songe pouvait bien effrayer un grand cœur,
Rien qu'en vous écoutant, moi, je frémis, seigneur.

CLARENCE.

C'est que, Brackenbury, moi, j'ai fait de ces choses
Qui ne préparent pas à l'Âme un lit de roses ;
Tout cela pour Edouard qui m'en sais gré très peu !
Si ne puis apaiser ta justice, ô mon Dieu !
Oh ! fais que sur moi seul retombe ta colère,
Epargne mes enfants leur innocente mère !...
Doux gardien ! oh ! mon Âme encore a tant d'émoi
Que je voudrais dormir Ici reste avec moi.

BRACKENBURY.

Je resterai, seigneur, le bon Dieu vous accorde
Sommeil réparateur, dans sa miséricorde !

(Clarence s'endort sur une chaise.)

Les heures de repos la douleur les détruit,
Elle occit le matin, et du jour fait la nuit ;
Contre soucis nombreux les princes, c'est notoire,
N'ont en réalité que leurs titres pour gloire ;
Honneur extérieur, tracas intérieur,
Tel à vrai dire il est le bilan d'un seigneur,
Si que, hors le flon de Dame Renommée,
Infime nom vaut mieux que des soucis l'armée.

Entrent les deux MEURTRIERS.

PREMIER MEURTRIER.

Holà !... qui est ici ?...

BRACKENBURY.

Que demandes-tu, mon gaillard ? Et comment es-tu parvenu
jusqu'ici ?

PREMIER MEURTRIER.

Je voudrais causer avec Clarence, et je viens ici avec me
jambes.

BRACKENBURY.

Plus que ça de concision ?...

DEUXIÈME MEURTIER (à *Brackenbury*).

Vaut mieux, être concis, qu'être un trop grand parleur !

(*S'adressant à son compagnon.*)

Montre-lui le mandat, après ça, serviteur !

(*Le mandat d'arrêt est remis à Brackenbury qui le lit.*)

BRACKENBURY.

Ce mandat dont je viens de prendre connaissance,

M'ordonne entre vos mains de remettre Clarence.

Je ne chercherai pas en raisonner l'objet,

Préférant rester neutre, être innocent du fait.

Adonc voici les clés, endormi voilà l'homme,

Je vais trouver le roi, lui raconter en somme,

Qu'entre vos mains ainsi j'ai remis mon dépôt.

PREMIER MEURTIER.

Messire, le pouvez, c'est sage, et c'est fait tôt ;

Adieu !

(*Brackenbury sort.*)

DEUXIÈME MEURTIER.

Bon ! le poignarderons-nous pendant qu'il dort ?

PREMIER MEURTIER.

Pour ça non !... il dirait en s'éveillant que c'est une poltronnerie de notre part.

DEUXIÈME MEURTIER.

En s'éveillant !... mais bête ! Il ne se réveillera qu'au jour du jugement dernier.

PREMIER MEURTIER.

Il n'en dira pas moins que nous l'avons assassiné tandis qu'il dormait.

DEUXIÈME MEURTIER.

Ta manière de mettre en avant ce mot de jugement a créé en moi une sorte de remords.

PREMIER MEURTIER.

He quoi ! aurais-tu peur ?

DEUXIÈME MEURTIER.

Pas peur de le tuer, puisque j'ai mandat à cet effet ; mais peur

d'être damné pour l'avoir occis, ce dont nul mandat ne saurait me garantir.

PREMIER MEURTRIER.

Je te croyais résolu.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Oui dà !... à le laisser vivre.

PREMIER MEURTRIER.

Je vais retourner auprès du duc de Gloster et lui dire....

DEUXIÈME MEURTRIER.

Non pas je te prie, arrête un peu. J'espère que cette humeur sainte qui me prend, passera tout à l'heure ; d'ordinaire cela ne m'empoigne que pendant juste le temps qu'il faut pour compter vingt.

PREMIER MEURTRIER.

Comment te sens-tu maintenant ?

DEUXIÈME MEURTRIER.

Par ma foi, il reste encore en moi certaine lie de la conscience.

PREMIER MEURTRIER.

Songe à la récompense qui nous attend, quand l'acte sera fait et parfait.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Allons ! c'est décidé, il mourra. J'avais oublié qu'il s'agissait de récompense.

PREMIER MEURTRIER.

Où s'est fourré ta conscience maintenant ? Hein !...

DEUXIÈME MEURTRIER.

Dans la bourse du duc de Gloster.

PREMIER MEURTRIER.

En sorte que quand il ouvrira sa bourse pour nous donner notre récompense ta conscience prendra sa volée ?

DEUXIÈME MEURTRIER.

N'importe !... qu'elle aille au diable !... Il se trouvera bien quelque bonne âme pour la remiser, pour lui donner au besoin la nichée.

PREMIER MEURTIER.

Mais si elle s'avisait de revenir au gîte ?

DEUXIÈME MEURTIER.

Je ne la recevrais pas, je ne m'y froterais plus. La conscience ! mais dà !... c'est une chose dangereuse qui vous fait d'un homme un poltron. Un homme ne saurait voler sans qu'elle ne l'accuse ; un homme ne saurait jurer sans qu'elle ne le reprenne ; un homme ne peut coucher avec la femme du prochain sans qu'elle ne le trahisse. La conscience !... c'est un esprit plein de pudeur qui rougit, et qui fait émeute dans la poitrine d'un homme ; cela vous entoure d'obstacles ; c'est elle qui m'a fait rendre une fois une bourse remplie d'or que j'avais trouvé par hasard ; cela vous réduit à la mendicité l'homme quelqu'il soit qui l'héberge ; on la chasse de tous les bourgs, de toutes les cités comme un quelque chose de dangereux ; et l'homme qui veut vivre à son aise et se donner du bon temps, s'efforcera de se suffire à lui même, et de s'en passer entièrement.

PREMIER MEURTIER.

Sapristi !... En ce moment même je la sens se mettre à cheval sur mon dos ; vrai ! j'en ai plein le dos !... elle me taquine, et tâche de me persuader de ne pas occire le duc.

DEUXIÈME MEURTIER.

Accueille le diable en ton esprit, mais garde toi de croire à tout ce qu'il dit ; il ne s'insinuerait auprès de toi que pour te créer.... Des soupirs. .

PREMIER MEURTIER.

Je suis solidement bâti, il ne prévaudra pas sur moi.

DEUXIÈME MEURTIER.

Voilà qui est parlé comme un galant homme qui respecte sa réputation. Eh bien ! nous mettons-nous à l'œuvre ?

PREMIER MEURTIER.

Avec la poignée de ton glaive prends-le par le dessus de la caboche, puis, sans plus de façon, jette-le dans la botte de malvoisie dans la chambre à coté.

DEUXIÈME MEURTIER.

Excellente idée !... faire de cette homme une éponge !

PREMIER MEURTIER.

Minute !... il s'éveille !

DEUXIÈME MEURTIER.

Frappe !...

PREMIER MEURTIER.

Non, nous allons faire un instant la cassette avec lui.

CLARENCE.

Gardien où donc es-tu ? Je voudrais une coupe
De vin.

PREMIER MEURTIER.

Vous en aurez de quoi faire une soupe
Dans l'instant, monseigneur !

CLARENCE.

Dites, au nom de Dieu,
Qui vous êtes.... quelle est votre affaire en ce lieu ?

PREMIER MEURTIER.

Qui je suis ?... Je suis un homme tout comme vous.

CLARENCE.

Mais pas royal comme moi.

PREMIER MEURTIER.

Pas plus que vous n'êtes *loyal* (1) comme nous.

CLARENCE.

Ta voix rude et stridente a l'éclat du tonnerre,
Mais humble est ton regard.

PREMIER MEURTIER.

Ma voix est à l'heure qu'il est la voix du roi ; mon regard
est mon regard à moi !

(1) *Loyal*.—Fidèle aux intérêts du roi.

CLARENCE.

De façon mortuaire
Pourquoi parler ainsi ?... Pourquoi cette fureur
Dans vos yeux qui s'allume ?... et pourquoi la pâleur
Qui rend sombres vos fronts, votre air atrabilaire....
Ici qui vous envoie, et qu'y venez-vous faire ?...

LES DEUX MEURTRIERS.

Ici vous venons pour, pour——

CLARENCE.

Pour m'assassiner !

LES DEUX MEURTRIERS.

Eh ! mais oui ! c'est pour ça !

CLARENCE.

De me dire cela, vous n'avez pas le cœur,
Et vous auriez le cœur de me tuer.... d'honneur !
Vous ne me tuerez pas.... quelle fut mon offense
Envers vous, mes amis ?

PREMIER MEURTRIER.

Sans la moindre doutance,
Je le dis au nom de mon camarade et moi,
Ne nous fîtes offense à nous.... mais bien au roi.

CLARENCE.

Avec le roi dans peu je serai bien encore !

DEUXIÈME MEURTRIER.

Non jamais, doux seigneur, vous ne verrez l'aurore
D'un nouveau jour,—adonc vite à la mort
Préparez-vous.

CLARENCE.

Voyons ! Répondez-moi d'abord....
Tous les deux êtes-vous, choisissez de par le monde
Pour tuer l'innocent ? Mais ce serait immonde !
Quel crime ai-je commis ? Juge de quel district
A de la mort sur moi prononcé le verdict ?
Avant que de la loi la complète évidence

Ait confisqué les jours du malheureux Clarence,
 Mais c'est très illégal de lui parler de mort,
 De vouloir le tuer par le droit du plus fort !
 Par le sang précieux du Christ donc je vous somme
 De déguerpir tous deux ; je vous le dis, foi d'homme !
 L'acte que projetez est damnable action !

PREMIER MEURTRIER.

L'acte que nous ferons, faites attention,
 Nous le ferons.... par ordre....

DEUXIÈME MEURTRIER.

Et nous tenons cet ordre

De notre roi.

CLARENCE.

Vassal ! Dans sa miséricorde
 Dieu ! le grand roi des rois, aux tables de sa loi
 Inscrivit cet édit : " Tu ne tueras pas, toi !..."
 Veux-tu donc repousser ce saint édit en somme,
 Pour accomplir le vœu, l'ordre brutal d'un homme ?
 Prends garde, car il est aussi le Dieu vengeur
 Contre qui de sa loi se fait le contempteur.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Sur toi, c'est ce qui fait, qu'il lance sa vengeance,
 Et pour un meurtre, et pour ton manque d'allégeance ;
 Tu fus parjure, et tu fis fi de ton serment,
 Enfin elle a sonné l'heure du châtement !

PREMIER MEURTRIER.

Tu l'as brisé ton vœu—qui plus est, comme un traître
 Tu décousis la peau du fils du roi ton maître.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Que tu devais défendre....

PREMIER MEURTRIER.

Après ça, t'as beau jeu
 Sur nous deux d'appeler la vengeance de Dieu,
 Quand tu foulas sa loi dans un degré si proche ?

CLARENCE.

Pour le compte de qui—je m'en fais un reproche,
Hélas ! ai-je commis cet acte si vilain ?
Pour Edouard, mon frère... oui, pour lui, c'est certain !
Ce n'est pas pour cela, certes qu'il vous envoie,
Car dans ce péché là, lui-même il eut sa joie !...
Si Dieu veut se venger par hasard de ce fait,
Il le fera, non pas, par un acte secret
Mais bien publiquement ;—et de cette querelle
A néant il mettra la trop vive étincelle !...

PREMIER MEURTIER.

Et qui donc de toi fit un sanguinaire agent
Quand à Plantagenêt, à ce prince élégant,
Toi, tu donnas la mort ?

CLARENCE.

Et l'amour de mon frère,
Et le diable et ma rage !

PREMIER MEURTIER.

Eh bien ! voici l'affaire :
C'est l'amour de ton frère, aussi notre devoir
Qui nous incitent nous à t'égorger ce soir.

CLARENCE.

Ne me détestez pas, si vous aimez mon frère.
Moi je l'aime mon frère, en pensant à mon père.
Si vous êtes loué, mon Dieu ! pour de l'argent,
Allez trouver Gloster—il sera mon agent,
Vous récompensera pour m'accorder la vie,
Mieux qu'Edouard encor pour savoir son envie
Satisfaite par vous.

DEUXIÈME MEURTIER.

Vous vous trompez, seigneur !
Votre frère Gloster, ma parole d'honneur !
Vous déteste.

CLARENCE.

Oh ! que non ! Bien au contraire, il m'aime !
Allez-vous en vers lui.

LES DEUX MEURTRIERS.

Nous irons tout de même !

CLARENCE.

Dites-lui que lorsque notre père princier
York, bénit ses trois fils, York ce grand Justicier !
Et qu'il nous enjoignit du profond de son âme
D'entretenir tous trois de l'amitié la flamme,
Il était loin alors las ! de pouvoir penser
Qu'un jour pourrait les voir entr'eux se diviser ;
Gloster, à ce penser, sus ! versera des larmes.

PREMIER MEURTRIER.

Des meules de moulin, pour calmer nos alarmes,
Ainsi qu'il nous a dit qu'il en fallait verser,
Lorsque nous vous aurions entendu croasser.

CLARENCE.

Ne le calomniez, car il est bon . . . mon frère.

PREMIER MEURTRIER.

Aussi bon que la neige alors que l'on opère,
En août la moisson. Là ! vous êtes un fou,
Il nous envoie ici pour vous couper le cou.

CLARENCE.

Cela ne se peut pas ! Il a versé des larmes.
Sur mon malheureux sort, dissipant mes alarmes,
Au milieu des sanglots me jurant qu'il ferait
Pour me sortir d'ici, tout autant qu'il pourrait.

PREMIER MEURTRIER.

Eh ! mais, c'est ce qu'il fait alors qu'il vous délivre
Des ennuis incombents à l'homme qui doit vivre,
Et qu'il vous fait aller en poste vers le ciel.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Allons, mon doux seigneur, c'est là l'essentiel.
Avec Dieu mettez-vous ce qui s'appelle en règle,
Car il vous faut mourir, ce n'est pas jeu d'espiègle !

CLARENCE.

Comment au cœur as-tu si bénin sentiment
Que de me conseiller de faire en ce moment
Avec le créateur ma paix, quand tu te mets en guerre
Avec Dieu,—m'égorgeant de façon si sommaire ?
Ah ! messires, songez, oui, songez-y tous deux
De ce meurtre sur vous tombera l'odieux.

DEUXIÈME MEURTRIER.

Que nous faut-il donc faire ?

CLARENCE.

Il faut sauver vos âmes,
En vous laissant toucher.

PREMIER MEURTRIER.

Nenni ! ne sommes femmes,
Pour nous laisser toucher ; ne sommes des poltrons !

CLARENCE.

De crimes ne soyez non plus des fanfarons.
Ne se laisser toucher est, par le fait, atroce,
C'est le penchant brutal de l'animal féroce.
Lequel de vous, fût-il fils de prince ou de roi
Privé de liberté, comme je le suis, moi,
Si dà deux meurtriers comme vous, dans l'espèce,
Venaient pour le tuer, n'aurait dans sa détresse
Des mots pour supplier qu'on ne lui fit pas tort,
Qu'on lui donnât la vie, et non certes la mort ?

(S'adressant au Deuxième Meurtrier.)

Dans tes regards, ami, je lis quelqu' espérance,
J'y vois de la pitié, j'y vois de la clémence,
Oh si, par accident, ton œil n'est pas flatteur,
Oh viens de mon côté, fais-toi mon protecteur,
Fais pour mon pauvre moi, dans cette circonstance,
Ce que, rôles changés, je ferais sans doutance
Pour toi !... quel mendiant ne ferait charité,
A prince, hélas ! réduit à la mendicité !

DEUXIÈME MEURTRIER.

Monseigneur ! monseigneur, regardez en arrière !

PREMIER MEURTREUR.

Tiens ! attrape cela ! puis cela, mon compère !
 Si ça ne suffit pas—je fais de ce tourneau
 De vin de malvoisie à ton corps un tombereau !
(Il poignarde Clarence et sort avec le cadavre.)

DEUXIÈME MEURTREUR.

Trop vite expédiée—une action sanglante !
 Son terrible penser me choque et m'épouvante !
 Que je voudrais pouvoir de cet assassinat.
 Moi, me laver les mains !... Déplorable attentat !...

Reentre le PREMIER MEURTREUR.

PREMIER MEURTREUR.

Bouder à la besogne !... Eh bien donc, qu'est-ce à dire ?
 Pardien ! Le duc saura votre tiédeur, mesure !

DEUXIÈME MEURTREUR.

Avoir sauvé son frère, oh ! je voudrais ce soir
 Que cela fut—et que le duc put le savoir.
 Va lui dire mon dire, et prends la récompense !...
 Que soit occis Clarence, oh j'ai grand' repentance ! *(Il sort.)*

PREMIER MEURTREUR.

Et moi je n'en ai pas du tout de repentir !
 Va-t'-en ! va-t'-en poltron ! Moi je m'en vais enfouir
 Dans quelque trou béant celui qui fut Clarence,
 Et toucher mon guerdon, ma douce récompense ;
 Après quoi m'en irai quelque part, loin d'ici,
 Il y fera bientôt trop chaud.... c'est mon souci. *(Il sort.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Londres. Un Salon dans le Palais.

Entrent LE ROI EDOUARD (malade, et soutenu par des serviteurs), LA REINE ELISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GREY, et autres.

LE ROI EDOUARD.

De bon travail, je crois, j'ai fait bonne journée,
Tous continuez-en, vous autres, la lignée,
Vous messires les pairs !... Moi, j'attends chaque jour
Du divin Rédempteur une ambassade pour
Me racheter d'ici, purifier mon âme,
Et devers le ciel bleu la reporter sa flamme.
Au ciel je monterai certes, bien plus en paix,
Si de tous mes amis j'ai fait des satisfaits.
Rivers et vous Hastings abjurez votre haine,
Et donnez-vous la main.

RIVERS.

De manière soudaine

Par le ciel je le fais.

HASTINGS.

De même bonne foi

Je dis *Amen* !

LE ROI.

Ne vous jouez de votre roi,
De peur que celui-là, des rois le roi suprême,
Si vous vous parjurez n'en jette l'anathème
Sur vous ! Et ne vous fasse en un court avenir,
Sur vos perversités l'un par l'autre périr.

HASTINGS.

Puissé-je prospérer, aussi bien que je jure
Parfaite affection.

RIVERS.

Moi, de l'amitié pure
Je garde pour Hastings le tribut en mon cœur.

LE ROI EDOUARD.

Et vous, madame aussi, faites-nous la faveur
A nul de ces seigneurs de ne garder rancune.
Dorset et Buckingham ce fut votre fortune
D'être l'un envers l'autre un peu par trop hargneux,
Abjurez une haine,—indigne de tous deux.
Femme ! Aimez Lord Hastings,—permettez, je vous prie,
Qu'il vous baise la main.

LA REINE ELISABETH.

Oui ! Plus de brouillerie,
Du passé, Lord Hastings, ne veux me souvenir,
Pour moi, ni pour les miens ;—sachons tous nous chérir !

LE ROI EDOUARD.

Embrassez-le Dorset.—Hastings soyez aimable
Avec ce cher marquis.

DORSET.

Affection durable
Envers mylord Hastings, voilà mon sentiment.

HASTINGS.

Je jure aussi d'aimer Dorset loyalement.

(Il embrasse Dorset.)

LE ROI EDOUARD.

Maintenant Buckingham rends heureuse mon âme,
En les embrassant tous, les parents de ma femme,
Et que je sois témoin de votre bon accord.

BUCKINGHAM.

A ce, je dis *Amen*, et sans le moindre effort.

(S'adressant à la Reine.)

Quand je deviendrai froid envers vous et les vôtres,
Me punisse le ciel par la haine des autres,
Que je ne puisse alors compter sur un ami,
Que mon plus cher ami, tourne mon ennemi.

(Il embrasse Rivers et autres.)

LE ROI EDOUARD.

C'est un vrai cordial pour le cœur d'un malade,
Que ce vœu, Buckingham, et que cette accolade ;
Notre frère Gloster nous manque seulement,
Pour compléter la paix signée en ce moment.

BUCKINGHAM.

Votre royal désir, sus va se satisfaire ;
Arrive à point nommé près de vous, votre frère !

Entre GLOSTER.

GLOSTER.

A mon souverain roi, bonjour ! bien le bonjour !
A la reine, bonjour ! A chacun tour à tour
Princes et pairs, bonjour !

LE ROI EDOUARD.

Nous avons passé, frère,
Un jour très bien rempli, trois fois heureux, à faire
Actes de charité ; nous avons en ce jour,
Converti la colère et la haine en amour,
Parmi ces pairs gonflés de leur trop d'importance,
Et de chacun les torts font place à l'indulgence.

GLOSTER.

C'est un digne labeur, mon seigneur souverain.
De ces nobles, parmi tout le brillant essaim,
S'il en existe un seul envers qui, dans ma rage,
Ou même à mon escient, j'ai jamais fait outrage,
En présence du roi, je désire avec lui
Me reconcilier, éteindre son ennui.
Car, c'est la mort pour moi de rester en bisbille
Avec qui que ce soit, pour injure ou vétille ;
De tous, et d'un chacun, c'est mon ambition,
Je désire avant tout, gagner l'affection,
Et d'abord je demande à vous la paix, madame,
Que je veux acheter, hautement le proclame,
Par mon servage, aussi par un vrai dévouement ;
De vous noble cousin Buckingham, mêmement ;
Et de vous Lord Rivers, de tout cet assemblage,

De vous aussi Lord Grey—ne veux qu'aucun usage
N'existe entre nous, ducs, comtes, marquis, seigneurs,
Je veux fraterniser avec tous vos bonheurs,
Je n'ai de haine plus qu'enfant qui vient de naître,
A Dieu je dis merci de ce nouveau bien-être !

LA REINE ELISABETH.

Ce jour sera gardé par nous, dans l'avenir
Comme un saint jour de fête, et de doux souvenir.
Mon souverain seigneur, que daigne Votre Altesse
Recevoir à nouveau Clarence en sa liesse.

GLOSTER.

Madame ! y pensez-vous ? Offris-je mon amour
Pour être bafoué devant toute la cour,
Et de mon souverain en la noble présence ?
Qui ne sait qu'il est mort l'aimable duc Clarence ?
(*Tressaillement général.*)
Mépriser sa dépouille—oh ! c'est lui faire tort !

LE ROI EDOUARD.

Qui ne sait qu'il est mort ?... Mais qui sait qu'il est mort ?

LA REINE ELISABETH.

Ciel qui voit tout ! quel monde est-il donc que ce monde !

BUCKINGHAM.

Dis, ma pâleur, Dorset, est-elle aussi profonde
Que d'autres la pâleur ?

DORSET.

Mon bon et cher seigneur
De chacun et de tous blafarde est la pâleur !

LE ROI EDOUARD.

Clarence est-il donc mort ? Contremandé fut l'ordre !

GLOSTER.

Mais lui, pauvre garçon, du sacrement sans l'ordre,
Par votre ordre, il est mort. Par un Mercure ailé
Votre ordre fut porté. Par quelque peu zélé,
Par messenger boiteux, fut porté le contre-ordre,

Qui vint hélas ! trop tard pour empêcher que l'ordre
 Ne fut exécuté. Qu'il plaise donc à Dieu
 Que nul être moins noble—oh ! oui, c'est là mon vœu,
 Et moins près par le sang du trône—ait une chance
 Bien moins sanglante hélas que le pauvre Clarence,
 Pouvant mériter pire, en ayant le soulas
 De vivre parmi ceux qu'on ne soupçonne pas !

Entre STANLEY.

STANLEY (*s'agenouillant*).

Pour services rendus, souverain ! une grâce !

LE ROI EDOUARD.

Je te prie ! oh ! la paix ! . . . mon âme en sa disgrâce,
 Est pleine de douleur.

STANLEY.

Ne me leverai pas
 Avant que vous, mon roi, n'entendiez le cas.

LE ROI EDOUARD.

Alors ce que tu veux, dis-le, dis-le bien vite.

STANLEY.

Le pardon, souverain ! d'un acte très licite,
 D'ailleurs ; un serviteur de ma noble maison,
 Ayant pour lui le droit,—le droit et la raison,
 A tué ce matin turbulent gentilhomme
 Qui du duc de Norfolk était naguère un homme.

LE ROI EDOUARD.

Ai-je une langue pour condamner à la mort
 Mon frère,—et cette langue aurait-elle pas tort
 De pardonner soudain à misérable esclave ?
 Mon frère n'a tué personne, il fut un brave,
 Hélas ! sa faute fut, en penser seulement,
 Et sa punition fut un dur châtimement !
 Quelqu'un vint-il alors, dans ma chaude colère,
 S'agenouiller ainsi, plaider pour mon doux frère !
 Qui m'a dit, rappelé—que lui—dans son émoi,
 Le tout puissant Warwick, l'abandonna pour moi ;

Qui m'a, de Tewksbury, sur le champ de bataille
 Rappelé ses hauts faits—lorsque, vaille que vaille,
 Oxford m'eut abattu. C'est lui qui m'a sauvé!
 En me disant : "*Sois roi, mon très cher frère—Ave!*"
 Qui donc m'a rappelé dans ce jour de détresse,
 Combien alors pour moi fut grande sa largesse!...
 Quand nous gisions tous deux, presque gelés à mort,
 Comment toujours ardent, lui, pour mon reconfort,
 De ses chauds-vêtements m'enveloppa lui-même
 Restant nud, et du vent froid bravant l'anathème?
 Une colère, un rien, un insensé courroux,
 Est venu l'éloigner de moi. Pas un de vous
 N'a su se souvenir, et prendre sa défense,
 Et m'empêcher de faire à Dieu si forte offense!
 Mais quand vos charretiers, vos ignobles vasseaux,
 Dans leur ivrognerie ont fait vilains assauts,
 Du divin Rédempteur défigurant l'image,
 A genoux vous voilà criant pour cet outrage :
 Pardon! merci! pardon! Il me faut l'accorder
 Injustement—et nul n'est venu demander
 Un pardon, un répit pour mon malheureux frère?
 Pauvre âme! moi non plus je n'eus une prière
 Pour toi, mon cher ami! Le plus fier d'entre nous
 Reçut de lui service.... Et nul à mes genoux
 N'est venu m'implorer pour lui sauver la vie,
 Clarence avait-il donc excité votre envie?
 O Dieu pour ce méfait ne sévis contre moi.
 Allons! venez Hastings, vers la chambre du roi
 De notre royauté conduire l'apparence,
 Royauté bien déchue!... Hélas! pauvre Clarence!...
 (*Le Roi, la Reine, Hastings, Rivers, Dorset et Grey sortent.*)

GLOSTER.

De la témérité! voilà le fruit pourtant!
 Avez-vous remarqué comme dans un instant
 Ces coupables parents de madame la reine
 Pâlirent.... apprenant de façon si soudaine
 De Clarence la mort? Ils ont poussé le roi
 De l'indigne action à leur faire l'octroi,
 Oh! Dieu se vengera sur eux, n'en ai doutance.

Irons-nous, chers seigneurs, dans cette circonstance
Consoler Edouard ?

BUCKINGHAM.

Oui, nous vous suivons tous.

SCÈNE II.

Londres. Un Salon dans le Palais.

Entrent la DUCHESSE D'YORK, *avec un FILS et une FILLE de*
CLARENCE.

LE FILS.

Notre père est-il mort ? Grand' maman, dites-nous ?

DUCHESSE D'YORK.

Non, mon garçon.

LA FILLE.

Alors pourquoi verser des larmes,
Et vous frapper le sein ? Pourquoi dans vos alarmes,
S'écrier : " O Clarence ! ô mon malheureux fils ! "

LE FILS.

Pourquoi nous regarder vos yeux de pleurs remplis,
Nous traiter d'orphelins, reprouvés sur la terre,
S'il est vrai que vivant soit encor notre père ?

DUCHESSE D'YORK.

Mes tout gentils cousins vous me comprenez mal,
Je déplore du roi le destin anomal,
Et non, dans ce moment, la mort de votre père,
Sur un mal sans remède, il n'est pas nécessaire
De trop se lamenter.

LE FILS.

Donc notre père est mort !
Le roi, mon oncle, alors, le roi nous a fait tort.
Dieu vengera bientôt sans doute, cette offense,
Oh ! je l'implorerai pour toi, noble Clarence !

LA FILLE.

Et moi pareillement.

DUCHESSE D'YORK.

Paix, mes enfants, le roi
Vous aime bien, pauvrets ! Vous, si peu profonds quoi !
Et si superficiels que vous ne pourriez guère
Deviner qui causa la mort de votre père !

LE FILS.

Si, chère grand' maman, nous le pouvons de fait !
Car mon oncle Gloster, m'a dit lui, que c'était
Le roi, le méchant roi, qui, poussé par la reine
Avait imaginé, pour assouvir sa haine
Des accusations pour le mettre en prison.
Mon bon oncle, en parlant de cette trahison,
Pleurait, en me plaignant, il me baisa la joue
Et me dit : " Cher neveu, pour toi je me dévoue,
De toi je prendrai soin, comme un père vraiment,
Et comme mon enfant t'aimerai tendrement."

DUCHESSE D'YORK.

Sous dehors si calins dire que l'imposture
Cache le vice, aussi du serpent la piqure !
Il est mon fils, oui bien ! Mais c'est honte pour moi
De l'avoir allaité ce fourbe par ma foi !

LE FILS.

Mon oncle, pensez-vous, dissimulait, grand' mère ?

DUCHESSE D'YORK.

Oui certes, mon garçon, et de belle manière !

LE FILS.

Je ne saurais le croire. Ah mais ! quel est ce bruit ?

Entrent la REINE toute éplorée, suivie de RIVERS et de DORSE.

LA REINE ELISABETH.

Qui pourrait m'empêcher du malheur dans ma nuit
De pleurer, de gémir et de jeter le blâme
Sur mon si triste sort, de tourmenter mon âme !

DUCHESSE D'YORK.

Que veut dire ce rude et sinistre transport ?

LA REINE ELISABETH.

Qu' Edouard mon seigneur, le roi ton fils est mort.
Pourquoi donc, les rameaux, quand morte est la racine,
Poussent-ils à nouveau ? Lorsque par la vermine
Est détruite la sève et s'en vient à manquer,
Pourquoi donc ne sait-il à propos abdiquer
L'arbre—et ne voit-on pas se dessécher ses branches
Sous la fureur des vents tombant comme avalanches ?
Que si vous voulez vivre ? Eh bien ! lamentez-vous !
Si vous voulez mourir ?... Abrégez, entre nous,
Afin que vers le roi s'envolent nos deux âmes,
Vers ce nouveau royaume où s'épurent nos flammes,
Où les instincts mondains dorment dans le repos,
Où s'éteint la vengeance, où sont finis nos maux !

DUCHESSE D'YORK.

Ah ! je prends intérêt à ta douleur amère,
Car de ton noble époux, hélas ! je fus la mère !
D'un bien digne mari, j'ai pleuré la mort,
Et vécu de chagrins, n'ayant pour reconfort
Que de le regarder survivre en ses images.
Voilà que deux miroirs de mêmes fascinages
Fêlés, sont par la mort, mis en morceaux soudain,
Et pour me consoler, une glace sans tain
Me reste seule hélas ! une glace trompeuse
Où se reflète impure, une âme ténébreuse.
Veuve, tu restes mère,—et tes deux chers enfants
Pour ta douleur sont là soulas adoucissants
La mort a de mes bras enlacés comme vrilles
Arraché mon époux,—maintenant deux béquilles
Edouard et Clarence, à mes deux faibles mains
En les ôtant, la mort me fait tristes destins.
J'ai cause plus que toi de chagrins sans doutance,
Donc étouffe les cris de ta désespérance.

LE FILS.

Tante ! vous n'avez pas du tout pleuré la mort
De notre pauvre père ; et vous avez eu tort,
De nos larmes pourquoi nous ferions-vous l'aumône ?

LA FILLE.

De notre désespoir, nul de vous, près du trône
 Ne s'inquiéta mie, aussi votre douleur
 De veuve, ne peut pas faire en nous naître un pleur.

LA REINE ELISABETH.

Pour mes cruels chagrins ne me prêtez pas d'aide;
 Oh ! de mes yeux les pleurs coulent sans intermède
 Pour mon cher Edouard, pour mon très cher seigneur,
 Pour mon roi tant chéri, pour l'aimé de mon cœur.

LES ENFANTS.

Hélas ! sur notre père !

DUCHESSSE D'YORK.

Hélas ! et sur Clarence
 Et sur notre Edouard.

LA REINE ELISABETH.

En lui, notre espérance
 Etait. Il est parti.

DUCHESSSE D'YORK.

Tous deux ils sont partis !
 Tous les deux ils sont morts, nos bonheurs sont finis !

LA REINE ELISABETH.

Veuve eut-elle jamais une perte aussi chère !

LES ENFANTS.

Orphelins eurent-ils jamais plus de misère !

DUCHESSSE D'YORK.

Quelle mère eut jamais à porter à la fois
 Tant de chagrins divers, si pénibles émois !
 De ces chagrins épars, oh ! moi je suis la mère,
 Je les résume en moi, j'en ai la somme entière !
 Elle pleure Edouard !... Moi, je le pleure aussi,
 Moi, je pleure Clarence.... Elle n'a de souci
 Pour cet affreux trépas. Aussi pleurent Clarence
 Ces deux bambins et moi.... comme surabondance.

Moi, je pleure Edouard . . . Eux ! ne le pleurent pas !
 O tous trois de vos pleurs vous m'accablez, hélas !
 Et de vos pleurs pourtant moi je suis la nourrice !
 Mon bonheur de jadis est mon plus grand supplice !

DORSET (*à la Reine Elisabeth*).

Mère ! consolez-vous ! . . . c'est aller contre Dieu
 Que de se rejimber toujours contre son vœu.

RIVERS (*à la Reine Elisabeth*).

Dame ! daignez penser en mère scrupuleuse,
 Au prince votre fils. Soyez, soyez soigneuse,
 Envoyez le quérir, et qu'il soit couronné
 Immédiatement—et d'un fait spontané.
 Noyez votre douleur d'Edouard dans la tombe,
 Et d'Edouard vivant faites votre colombe.

Entrent GLOSTER, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS,
 RATCLIFF *et autres*.

GLOSTER.

O sœur ! consolez-vous ! Sur notre astre éclipsé
 Tous, nous avons regret, de dire un "*in pace* !"
 Mais ne sauraient nos pleurs le rendre à l'existence.

(*à la Duchesse d'York*.)

Oh ! madame ma mère—oh de votre présence
 Je n'avais pas l'idée. Humblement, oh de vous
 La bénédiction je l'implore à genoux.

DUCHESSE D'YORK.

Oh ! de par mon vouloir, oui, que Dieu te bénisse !
 Puisse-t-il t'infiltrer avec l'horreur du vice
 L'obéissance aussi l'amour vrai du devoir,
 Aussi la charité . . . Tel il est mon espoir !

GLOSTER.

Amen !

(*à part*.)

Et faire aussi qu'avec beaucoup d'années
 Je meure, après avoir eu belles destinées,
 D'une mère c'est là, la bénédiction,
 Sa grâce a-t-elle exprès fait cette omission ?

BUCKINGHAM.

Vous tous princes au front couvert de noirs nuages,
Vous aussi nobles pairs courbés sous ces orages,
Qui des gémissements ployez sous le fardeau,
Reprenez vos esprits, et vivez à nouveau,
Par l'amitié dont doux est toujours le langage,
Bien qu' ayant dépensé dans son riche assemblage,
La moisson de ce roi, pour calmer nos ennuis
Sachons la récolter la moisson de son fils.
De vos cœurs si gonflés la rancune brisée,
Doit de ce monde faire un nouvel Elysée,
Tous nos bons sentiments, il faut les maintenir.
Et maintenant, seigneurs, je dis, pour en finir,
Je crois qu'il serait bon avec suite assez mince
D'envoyer à Ludlow quérir le jeune prince,
A Londres et l'amener pour le couronner roi !

RIVERS.

Une suite assez mince !... Eh ! monseigneur, pourquoi ?

BUCKINGHAM.

Par les flots trop obscurs de votre multitude
Pour ne pas de l'état risquer la quiétude ;
L'état n'est gouverné, par trop d'émotions,
Il ne faut éveiller jamais les passions.
Lorsque chaque coursier exempt du joug des rênes
Peut porter son vouloir où l'attirent ses haines,
Il est bon ne donner aucun prétexte au mal
Un animal sans frein, ne peut qu'être fatal.

GLOSTER.

J'espère que le roi cimentât l'alliance,
Avec nous tous ; pour moi, j'ai pleine confiance
Au pacte ainsi juré, j'y tiens ferme toujours !

RIVERS.

Et j'y tiens aussi moi, ce pacte à mon concours.
Cependant comme il est tout récent, moi je pense,
De rupture il ne faut lui donner l'apparence.
Adonc de Buckingham je me range à l'avis,

Avec suite modeste, avec quelques amis,
Il faut aller chercher le prince....

HASTINGS.

Certe, au plus vite !

GLOSTER.

Ainsi soit-il ! Allons de ce pas, tout de suite,
Nous entendre, et nommer ceux qui devront aller
A Ludlow, près du prince, et le congratuler.
Daignez venir, madame, et vous aussi ma mère,
Nous donner vos avis, importante est l'affaire !
(*Ils sortent hormis Buckingham et Gloster.*)

BUCKINGHAM.

N'importe qui s'en aille à Ludlow, monseigneur,
Pour Dieu ! ne restons pas tous deux chez nous, d'honneur !
Car je pense en chemin comme index à l'histoire,
Dont nous parlions naguère, et c'est obligatoire,
Du prince détacher les parents orgueilleux.

GLOSTER.

Mon moi !—mon plus que moi !... mon moi plus valeureux,
Mon cher, très cher cousin, mon oracle et prophète !
Mon consistoire, et puis mon conseil et ma tête !
A toi je me confie, ainsi qu'un humble enfant,
Allons donc à Ludlow mon destin triomphant !
Car certe, il ne faut pas, que restions en arrière....
En avant donc marchons !... et vogue la galère !...
(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Londres. Dans la Rue.

Entrent DEUX CITOYENS, qui se rencontrent.

PREMIER CITOYEN.

Où si vite allez-vous ? Bonjour ! bonjour voisin !

DEUXIÈME CITOYEN.

Oh ! je le sais à peine. Avez-vous, ce matin,
Entendu bruit qui court, entendu la nouvelle ?

PREMIER CITOYEN.

Où, que tout est à toi.

DEUXIÈME CITOYEN.

Ce n'est pas impossible.

Par Notre Dame il vient vraiment un meilleur
 Loi que celle qu'on jure : pour ma part j'ai grand peur
 Qu'à défaut du bon sens se gouverne le monde !

TROISIÈME CITOYEN.

PREMIER CITOYEN.

Voilà ! que Dieu vous tienne en sa garde profonde !

DEUXIÈME CITOYEN.

Même à vous toujours :

TROISIÈME CITOYEN.

Edouard est-il mort ?

Est-il mort ce bon roi ?

DEUXIÈME CITOYEN.

Sur ce, nul désaccord !

Il est mort le bon roi—que Dieu nous soit en aide !
 Aux maux qui vont venir je ne vois de remède.

TROISIÈME CITOYEN.

Où ! mes maîtres ! alors préparons-nous, et tous
 A voir en advenir des troubles vertuchoux !

PREMIER CITOYEN.

Nenni ! nenni ! son fils du bon Dieu par la grâce
 A coup sûr régnera.

TROISIÈME CITOYEN.

Las ! c'est toujours disgrâce,
 De voir par un enfant un pays gouverné.

DEUXIÈME CITOYEN.

Alors qu'un bon Conseil existe,—malmené
 N'est jamais un pays durant l'adolescence
 D'un jeune prince, et puis dès l'instant qu'il s'élance

A sa majorité,—l'on peut croire qu'il sait
Comment il faut régner—voyant ce qu'on a fait.

PREMIER CITOYEN.

Tel il était le cas, et l'état du royaume,
Alors que Henri VI.—d'un homme le fantôme—
Il n'avait pas neuf mois,—fut pourtant à Paris
Couronné roi.

TROISIÈME CITOYEN.

Non, non ! non, non ! mes bons amis !
Alors ce pays-ci, du bon Dieu par la grâce,
Avait d'hommes d'état une admirable classe,
Le roi d'alors avait des oncles vertueux.

PREMIER CITOYEN.

Mais aussi, celui-ci—des oncles fort nombreux
En possède ;—et cela, du côté de sa mère,
Et même aussi du côté de son père.

TROISIÈME CITOYEN.

Ces oncles mieux vaudrait du côté paternel,
Qu'ils vinssent plutôt que du côté maternel !
Plus d'émulation à savoir le plus proche
Pour nous mettre, pauvrets, nous manants, à la broche ;
Cela nous touchera, je le dis, de très près....
Si Dieu n'y met bon ordre, et n'arrête les frais.
Oh le duc de Gloster.... de dangers un abîme !...
Il est ce royal duc !—s'élevant comme un crime,
De la reine les fils, les frères arrogants,
Et leurs nobles amis, des défrichés néants,
Si l'on pouvait sur eux asseoir solide empire,
Au pays on pourrait certe éviter le pire....
Mais s'ils doivent régir.... Ce malheureux pays
Risque bien de tomber hélas ! de mal en pis !

PREMIER CITOYEN.

Tout sera pour le mieux, ne craignons les orages !

TROISIÈME CITOYEN.

Aux profondeurs des cieus quand on voit des nuages
Les hommes avisés sus !... mettent leurs manteaux ;

Quand les feuilles à terre émiettent leurs lambeaux,
 " Proche est l'hiver ! " dit l'homme ; ... et l'homme à la lumière
 En ce cas de la nuit, — l'obscure aventurière ! ...
 Des orages soudains, surtout hors de saison,
 Font qu'on s'attend aux maux déversés à foison,
 Tout pourtant peut aller bien, si Dieu — le grand Sage,
 Le permet — mais n'ai foi, moi, dans ce beau mirage.

DEUXIÈME CITOYEN.

En vérité, les cœurs des hommes, je le dis,
 Sont tous pleins de terreur, et pleins de noirs soucis,
 C'est fâcheux de la peur en eux trouver l'empreinte.

TROISIÈME CITOYEN.

Avant de nouveaux jours perce toujours la crainte ;
 Par un divin instinct, certe il en est ainsi,
 Des canaux débordant nous avons le souci
 Avant que de leur lit ne les chasse l'orage,
 Laissons aux mains de Dieu l'avenir c'est plus sage !

DEUXIÈME CITOYEN.

Mais il nous faut aller devant les magistrats.

TROISIÈME CITOYEN.

Rendons-nous, mes amis, au vœu de leurs mandats.

(Ils sortent — —)

SCÈNE IV.

Londres. Une Salle dans le Palais.

Entrent L'ARCHEVÊQUE D'YORK, le jeune DUC D'YORK,
 LA REINE ELISABETH, et LA DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

C'est à Stony-Stratford qu'ils ont la nuit dernière
 Dû coucher, — m'a-t-on dit ; s'ils ne sont en arrière.
 Je crois qu'à Northampton, ils coucheront ce soir,
 Et dans un jour ou deux, ici pourrons les voir.

DUCHESSE D'YORK.

J'ai soif de voir le prince, et dans mon for j'espère
Qu'il a beaucoup grandi !...

LA REINE ELISABETH.

Je croirais le contraire
On prétend que mon fils York atteint sa hauteur.

YORK.

Oui dà, mère ! oui dà !... Mais las ! pour mon malheur !

DUCHESSE D'YORK.

Pourquoi, jeune cousin ? Règle de l'existence,
Quand on est jeune avec le temps on prend croissance.

YORK.

Grand' mère un beau soir que nous étions à souper,
Mon bon oncle Rivers se mit à s'occuper
De moi,—disant que je croissais plus que mon frère.
Dit mon oncle Gloster : ça, c'est élémentaire,
Petites herbes sont de grâce et de candeur
Des modèles exquis ; herbes dans leur hauteur
Croissent vite, c'est vrai, mais loin d'être superbes,
Ne font que des fouillis, ne sont que folles herbes !
Or, je ne voudrais pas, pousser vite... les fleurs
Sont lentes à pousser qui portent plus d'odeurs !

DUCHESSE D'YORK.

Par ma foi ce dicton de Gloster dans la bouche
Ne tient pas bon du tout, et même est louche ;
Quand Gloster était jeune, il était paresseux,
Bien paresseux à croître, encor que désireux
De croître... et maintenant, mais Gloster devrait être
Pour de bon gracieux.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

De la grâce, il est maître,
Gracieuse madame.

DUCHESSE D'YORK.

Eh bien ! c'est fort heureux
Les mères cependant peuvent désirer mieux.

YORK.

Par ma foi, si l'on m'eut fait ma leçon d'avance,
De mon oncle eusse pu me gausser d'importance,
De manière à toucher sa croissance à rebours
Sans faire toutefois la patte de velours.

DUCHESSE D'YORK.

Comment donc, mon jeune York, dis-le moi, je te prie !

YORK.

On dit—mais les "on dit !"—tiennent de la fêerie,
Que mon oncle poussait—c'était prodigieux,
Si vite,—que—n'étant que moins d'une heure vieux,
Il savait assouvir et ronger une croûte ;
Or, moi deux ans entier, voyez-vous, çà déroute,
Se passèrent sans que, moi j'obtinsse une dent.
Grand' mère, c'eut été, je crois assez mordant !

DUCHESSE D'YORK.

Qui t'a conté cela ?

YORK.

Grand' mère, sa nourrice.

DUCHESSE D'YORK.

Sa nourrice ! mais non,—c'est un fait subreptice
Elle était morte avant que tu ne fusse né.

YORK.

Si ce n'est elle alors.... c'est que suis erroné.

LA REINE ELISABETH.

Vous êtes trop retors, garçon, trop bien pendue
Est aussi votre langue.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

A si haut point de vue
Ne traitez cet enfant.

LA REINE ELISABETH.

Ils entendent les murs !
Ça nuit de parler trop dans des temps si peu sûrs !

Entre un **MESSAGER.**

L'ARCHEVÊQUE D'YORK.

Arrive un messenger.—Voyons ! quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

Des nouvelles, seigneur, qui ne sont pas de celles
Qu'on aime à dévoiler.

LA REINE ELISABETH.

Comment va-t-il mon fils ?

LE MESSAGER.

Oh ! madame, très bien.

DUCHESSE D'YORK.

D'où naissent tes soucis,
Et de suite pourquoi, ne nous dis-tu ton dire ?

LE MESSAGER.

C'est que dame, mon dire est affreux à redire :
Lord Rivers et Lord Grey sont avec Sir Thomas
A Pomfret envoyés.

DUCHESSE D'YORK.

Pourquoi ?

LE MESSAGER.

Je ne sais pas.

DUCHESSE D'YORK.

De les emprisonner qui donc a donné l'ordre ?

LE MESSAGER.

Gloster et Buckingham.

LA REINE ELISABETH.

Qui donc les force à mordre ?
Pour quelle offense ont-ils été mis en prison ?

LE MESSAGER.

Dame ! je ne saurais en dire la raison !
J'ai dit ce que je sais,—je n'en sais davantage ;
A ces nobles pourquoi fait-on un tel outrage,
Est un secret pour moi !

LA REINE ELISABETH.

Malheur ! malheur à moi !
Tombée est ma maison, le vois dans mon émoi.
Le tigre a maintenant saisi la douce biche,
La tyrannie infâme, et qui sans cesse triche,
Se rue insolemment sur le trône innocent,
Qui ne se fait pas craindre, hélas ! l'adolescent !
Salut destruction ! salut sang et massacre !
C'est dans le sang des miens je le vois qu'il se sacre
Cet infâme bandit !

DUCHESSE D'YORK.

Maudits ! oh ! maudits jours !
Amenant à mes yeux des pleurs, des pleurs toujours !
Mon époux désireux d'obtenir la couronne,
Il a perdu la vie, en trop guignant le trône !
Tous mes fils ont été ballotés par le sort,
Et de malheurs sans fin allant chercher la mort ;
Entr'eux les conquérants faisant stupideguerre,
Toujours sang contre sang, et frère contre frère !
Courage forcené, sottise animosité
Plutôt la mort que voir semblable atrocité !

LA REINE ELISABETH.

Allons, allons garçon, gagnons le sanctuaire,
Madame, adieu.

DUCHESSE D'YORK.

Je vais avec vous.

LA REINE ELISABETH.

Pour ce faire,
Vous n'avez de raison.

L'ARCHEVÊQUE D'YORK (*à la Reine.*)

Dame, venez, venez
Au sanctuaire, et puis avec vous apportez
Votre trésor, vos biens.—Entre vos mains, madame,
Je me démetts du sceau que je garde,—et mon âme
Est pour vous. Oh ! puissé-je prospérer à rebours,
Si des vôtres, de vous, je ne prends soin toujours !
Allons dame ! venez, venez au sanctuaire !

(*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

Londres. Une Rue.

Les trompettes sonnent. Entrent le PRINCE DE GALLES, GLOSTER, BUCKINGHAM, CARDINAL BOURCHIER, et autres.

BUCKINGHAM.

Soyez-le bien-venu, doux prince, à la lumière
De Londres.

GLOSTER.

Oh ! soyez-le bien-venu, cousin,
De mes humbles pensées vous le seul souverain,
Le chemin fatigant, je le crois vous attriste.

LE PRINCE.

Non pas précisément ; — mais ce qui me rend triste,
C'est que d'oncles ne vois pas un concours nombreux,
Pour m'accueillir et pour me rendre plus heureux !

GLOSTER.

Doux prince la vertu sans tache de votre âge
N'a pas du monde encor su capter le langage,
Vous ne sauriez jamais distinguer, c'est certain,
Chez un homme ce qui ne se voit sur la main ;
De l'homme intérieur ne savez l'existence,
Et ce que vous voyez ce n'est que l'apparence.
Ces oncles que clamez, étaient fort dangereux,
Leurs propos certe étaient, je le dis mielleux,
Mais leurs cœurs, ils étaient faux, archi-faux, infâmes !
Dieu vous garde à jamais de si perfides âmes !

LE PRINCE.

Dieu me garde à toujours d'avoir de faux amis ;
Mais eux n'en étaient pas.

GLOSTER.

Demande d'être admis
De Londres le Lord Maire,—ainsi que c'est l'usage,
Pour présenter à vous,—cher prince, son hommage.

Entre le LORD MAIRE et sa suite.

LE LORD MAIRE.

Dieu donne à votre grâce et bonheur et santé !

LE PRINCE.

A vous tous grand merci ! Joie et prospérité !

(Le Lord Maire et sa suite sortent.)

Je croyais que mon frère, York, ainsi que ma mère
De nous n'auraient été si longtemps en arrière ;
Que fait-il donc Hastings ?... Hastings ce paresseux !

Entre HASTINGS.

BUCKINGHAM.

Prince !... sans se presser,—Hastings vient à vos vœux !

LE PRINCE.

Soyez le bien-venu, seigneur !... quand viendra notre mère ?

HASTINGS.

La reine votre mère est dans le sanctuaire,
Ainsi que votre frère.... et pour quelle raison
Dieu seul le sait !... Pour moi je n'en vois l'horizon !
Il aurait bien voulu venir York, votre frère,
Mais il est retenu de force par sa mère !...

BUCKINGHAM.

Oh ! fi !... quelle mesure.... indicible.... elle a pris !
Lord Cardinal.... Daignez avec ce tact exquis
Qui vous caractérise.... aller devers la reine
Lui donner le conseil, et de façon soudaine
D'envoyer le duc d'York, près de son frère roi
Apporter ses respects, apporter son émoi,
Ne tenez pas de cas, si la reine refuse,
Et par force arrachez le duc !...

LE CARDINAL.

Faites cesser,
 Seigneur de Buckingham—si mon faible discours
 Peut amener la reine à m'offrir son courroux,
 Le jeune et gentil duc d'York, ici, tout à l'heure
 Sera ;—mais si ne puis de la sainte dévotion
 Le convaincre à sortir,—que ma défiance rien
 De l'engager alors à quitter le saint lieu !
 Rien n'est aussi sacré que le saint sanctuaire,
 Pour qui s'y rend toujours par acte volontaire !
 Pour tout l'or du pays, de semblable péché
 Je ne voudrais jamais avoir mon nom taché !...

BUCKINGHAM.

Vous êtes, monseigneur, par trop opiniâtre
 Et par trop à cheval sur votre saint théâtre.
 Ce siècle accommodant, pesez-le gentiment,
 Ne le violez pas du tout, assurément,
 Ce sanctuaire—il est, c'est là son privilège
 L'habitude de ceux que leur bon droit protège,
 Mais le prince n'a pas le droit d'y séjourner,
 Ce n'est donc faire mal que le déterminer
 A se rendre en ces lieux au vœu de nos prières,
 Pour les enfants ne sont pas faits les sanctuaires.

LE CARDINAL.

A vos justes raisons je me rends monseigneur.
 Venez-vous Lord Hastings ?

HASTINGS.

Je vous suis de tout cœur.
(Sortent le Cardinal et Lord Hast)

LE PRINCE.

Dites, oncle Gloster, si notre frère arrive,
 Où séjournerons-nous, dites, sur quelle rive,
 Jusqu'à ce qu'il soit fait notre couronnement ?

GLOSTER.

Où cela semblera plus commode vraiment
 A votre Royal Vous !—Vous conseiller, si j'ose,

Pendant un jour ou deux à la Tour, je suppose,
Votre Altesse ferait bien de prendre un abri,
Et puis, après cela, dans un lieu favori
Qui serait regardé, comme endroit salulaire
Votre bonne santé pour la faire et parfaire.

LE PRINCE.

Des domaines royaux, de la Tour seule, ai peur ;
Jules César a-t-il bâti la Tour ?... seigneur !

GLOSTER.

Mon gracieux seigneur, César, selon l'histoire,
De commencer la Tour, je crois, seul eut la gloire.

LE PRINCE.

Est-ce bien constaté ?... Ne serait-ce qu'un bruit
Qui des siècles passés a traversé la nuit ?

BUCKINGHAM.

Mon gracieux seigneur !... ce fait en nos archives
Est consigné.

LE PRINCE.

Prenons d'autres alternatives,
Si le fait n'était pas consigné, m'est avis,
Que le vrai devrait être à tout jamais transmis !...

GLOSTER (*à part*).

Si jeune et si rusé, ça ne peut long-temps vivre ;
De ces esprits fûtés, c'est bon qu'on nous délivre. (1)

LE PRINCE.

Que dites-vous, mon oncle ?

GLOSTER.

Oh ! ce que dis, n'est rien,
Sinon que le renom, et vit long-temps et bien,
Sans caractères, sans le secours des archives,
Tant les langues jamais ne cessent d'être actives !

(1) Ossimir Delavigne, dans les 'Enfants d'Edouard,' a traduit cette pensée dans ce vers charmant :—

“ Quand ils ont tant d'esprit les enfants vivent peu.”

(à part.)

Je moralise ici par semblant d'équité,
Ce qui n'est au total que de l'iniquité !

LE PRINCE.

Ah ! ce Jules César était un fameux homme,
Si doué qu'il était, c'était l'orgueil de Rome !
Son noble esprit faisait revivre sa valeur,
La mort ne put jamais conquérir ce vainqueur ;
Car maintenant il vit de par sa renommée,
Et le nom de César de gloire est une armée.
Savez-vous, Buckingham, savez-vous, mon cousin,
Ce que je ferai si le veut bien le destin ?

BUCKINGHAM.

Quoi donc, mon doux seigneur ?

LE PRINCE.

Si de vivre ai la chance,
Je ressusciterai notre droit sur la France,
Ou je mourrai soldat comme aurai vécu roi.

GLOSTER (à part).

De très courts étés ont d'un beau printemps l'octroi.

Entrent YORK, HASTINGS et le CARDINAL.

BUCKINGHAM.

Voici, qu'à point nommé, nous vient York votre frère !

LE PRINCE.

Bonjour, Richard, bonjour, avez-vous sort prospère !
Comment vous portez-vous ?

YORK.

Bien ! redouté seigneur !
Ainsi dois-je à présent, vous nommer, sur l'honneur !

LE PRINCE.

A notre grand chagrin, comme au vôtre, mon frère,
Il est mort bien trop tôt, las ! notre honoré père ;
Son titre, par sa mort, perd de sa majesté !

GLOSTER (*à York*).

Cousin York ! dites-nous, si bonne est la santé ?

YORK.

Très bonne, oncle courtois ! Vous disiez que les folles
Herbes grandissent vite....oui, c'étaient vos paroles,
Depuis ce temps mon frère a beaucoup en hauteur
Gagné sur moi.

GLOSTER.

C'est vrai ! c'est un fait monseigneur !

YORK.

Donc il est paresseux.

GLOSTER.

Non, je ne dois pas dire

Cela.

YORK.

Lors c'est certain, et je ne veux pas rire
Mon cher frère vous est plus obligé que moi.

GLOSTER.

Il peut me commander, votre frère est mon roi ;
Mais sur moi vous avez aussi de la puissance,
Car nous sommes parents de par notre naissance.

YORK.

Oncle ! Alors donnez-moi ce séduisant poignard ?

GLOSTER.

De tout cœur mon petit cousin, et sans retard.

LE PRINCE.

Se faire mendiant n'est pas noble, mon frère !

YORK.

Mais c'est de mon bon oncle, et pour me satisfaire,
Il me le donnera, car ce n'est le pérour,
Ce n'est pas grand chagrin de donner un joujou !

GLOSTER.

A mon petit cousin donnerai davantage.

YORK.

Oh ! c'est l'épée avec le ceinturon, je gage !

GLOSTER.

Oui, bien, mon doux cousin, si c'était plus léger.

YORK.

Alors je m'aperçois, je pourrais présager,
Que vous direz nenni dans chaque circonstance
Où l'on réclamera de vous don d'importance.

GLOSTER.

Cousin—c'est trop pesant pour vous, je vous le dis.

YORK.

Cela fut-il plus lourd, je vous en avertis,
Je pourrais le porter.

GLOSTER.

Vous (!) voudriez mon arme

Mon cher *petit* seigneur—elle a donc bien du charme
Pour vous ?

YORK.

Oui, je voudrais ce cadeau bonnement
Pour vous remercier, oncle, *petitement*
Comme il vous plaît, seigneur, de l'appeler ma grâce !

LE PRINCE.

En ses paroles, York, est de lui sa disgrâce,
Mon oncle est indulgent, et sait le supporter !

(1) Voici le texte de ce passage de Shakespeare :

Gloster. What, would you have my weapon, little Lord ?

York. I would, that I might thank you as you call me.

Gloster. How ?

York. Little.

(Traduction littérale.)

Gloster. Quoi ! Vous voudriez mon arme, *petit* Seigneur ?

York. Je voudrais votre arme pour pouvoir vous remercier ainsi que vous m'appellez.

Gloster. Comment ?

York. Un peu.

} Ce vers est un vers tronqué.

Comme on le voit, le jeu de mots, est à peu près intraduisible. Il consiste en ce que le mot *little* en anglais signifie également *petit* et *peu*.—C. DE C.

YORK.

Me supporter ! oui dà !... mais non pas me porter.
Oncle, de vous, de moi, mon bon frère se gausse,
Parce que comme un singe alors que je me hausse
Je reste très petit, très petit, très petit,
Il croit sur votre dos que serais comme au lit.

BUCKINGHAM (*à part*).

Avec quel ton moqueur, son oncle il vous le blague !...
Son esprit acéré, mais vaut mieux qu'une dague,
Comme il sait s'amoindrir pour lancer ses mépris,
Si jeune et si retors, j'en suis vraiment surpris !

GLOSTER (*au Prince*).

Mon gracieux seigneur, ce pourrait-il vous plaire
De nous quitter un peu ; tous deux vers votre mère,
Et Buckingham et moi, nous allons en ce jour
La supplier d'aller vous trouver à la Tour,
Et de vous souhaiter ainsi la bien-venue.

YORK.

A la Tour !... et pourquoi donc ce lieu d'entrevue ?

LE PRINCE.

Frère !... le veut ainsi monseigneur protecteur !

YORK.

Ce n'est pas régalant ! A la Tour j'aurai peur
Je n'y dormirai pas tranquillement, je pense !

GLOSTER.

Qu'y craindrez-vous seigneur ?...

YORK.

Eh ! l'ombre de Clarence,
Grand' mère me l'a dit, il fut assassiné
A la Tour et ce crime est bien embruiné !...

LE PRINCE.

Je ne crains oncles morts.

GLOSTER.

Ni les vivants, j'espère !...

LE PRINCE.

Ne crains pas les vivants.—Mais poursuivons l'affaire,
Venez donc, monseigneur, je le dis sans détour,
C'est le cœur alourdi, que me rends à la Tour !
(*Sortent le Prince, York, Hastings, Cardinal et suite.*)

BUCKINGHAM.

Pensez-vous pas, seigneur, qu'est l'écho de sa mère
York ! ce singe avorton, espèce de vipère,
Qui cherche à vous piquer, à vous narguer en tout,
Et certe, il faut le dire, avec bien mauvais goût !

GLOSTER.

Il est subtil, oh oui ! c'est une fine mouche,
Il est fûté, retors, et du pied ne se mouche ;
C'est sa mère en entier ;—ce n'est grand compliment,
Car sa mère, entre nous, n'est parfaite vraiment !

BUCKINGHAM.

Laissez-les reposer ; et parlons d'autre chose.
Viens ici très courtois Catesby—notre cause
Toi, tu sais la servir, et par un saint serment
Tu promis de cacher silencieusement
Nos projets, et surtout ce que nous allons dire,
De nos raisons, tu sais quel est le point de mire,
Voyons donc, qu'en dis-tu ? Pouvons-nous convertir
Lord Hastings à nos vœux, à notre cher désir
De voir ce noble duc installé sur le trône,
De cette fameuse île et porter la couronne ?

CATESBY.

Par amour pour le père, en défaveur du fils,
Hastings ne fera rien jamais,—je vous le dis.

BUCKINGHAM.

Que crois-tu de Stanley ?...

CATESBY.

Rien de bon je n'en pense,
Il ne sera pour nous,—de ce je n'ai doutance,

Il nous ferait plutôt, lui, tomber dans ses lacs,
De lui je me défie Il emboîte le pas
D'Hastings—il ne fera que ce qu' Hastings veut faire.

BUCKINGHAM.

T'en dire plus alors, n'est donc pas nécessaire.
Va, gentil Catesby, comme d'un bruit en l'air,
Parle de nos projets, sans être par trop clair,
Tu verras ce qu' Hastings peut penser de la chose,
Somme-le de venir demain, c'est là ta glose,
A la Tour, pour tenir au préalablement
Conseil, pour aviser au prompt couronnement.
Que si, dà, tu le vois à nos projets docile,
Pousse à la roue alors, en tel cas, c'est facile ;
Mais au contraire, si tu le trouves de plomb,
A ton tour sois de plomb, conserve ton aplomb,
De tes propos lâchés referme les écluses,
Sois toujours, en un mot, le maître de tes ruses.
Dans peu, fais-nous savoir son inclination,
Car demain nous aurons de l'occupation,
De fort nombreux conseils, dans lesquels ta présence
Par nous sera prisee, et tout à fait d'urgence.

GLOSTER.

Saluez de ma part Lord William, Catesby,
Dites-lui simplement, sans paraître ébaubi,
Que cet ancien amas dangereux d'adversaires,
Au château de Pomfret demain—c'est leurs affaires,
Auront saigné leur sang. Dites-lui, par Vénus !
D'octroyer dans sa joie un doux baiser de plus
A Dame Jeanne Shore

BUCKINGHAM.

Honnête Catesby !
Judicieusement exécute ceci.

CATESBY.

Mea deux très doux seigneurs, je ne suis pas novice,
Avec précaution, je ferai mon office.

GLOSTER.

De vous, avant la nuit, saurons-nous Catesby
Quelque chose ?...

CATESBY.

Oh ! oui certe !...

GLOSTER.

Envoyez à Crosby.

(*Catesby sort.*)

BUCKINGHAM.

Maintenant, monseigneur, si Lord Hastings ne cède
A nos suggestions, quel sera le remède ?
Que ferons-nous ?

GLOSTER.

Parbleu ! Lui couperons garçon
Immédiatement la tête, et sans façon !
Simple comme bonjour ! Mais soit dit à toi-même :
Lorsque je serai roi, que le pouvoir suprême
Sera mon lot,—mon Bon ! Toi, reclame de moi
Les domaines d'Hertford—tout ce que le feu roi
Possédait en ces lieux ;—ce n'est une chimère,
Toi seul, tu l'auras comme héritier de mon frère.

BUCKINGHAM.

Je le réclamerai, de vous, seigneur ! ce don !

GLOSTER.

Tu l'auras. Dès ce jour, je t'en fais l'abandon.
Allons ! Allons souper !... Oui, soupons de bonne heure,
Digérons nos projets.... c'est affaire majeure. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Devant la Maison de Lord Hastings.

Entre un MESSAGER.

Monseigneur ! monseigneur !

HASTINGS (*au dedans*).

Qui frappe ainsi ?

LE MESSENGER.

Quelqu'un

Qui vient, espérant bien, ne pas être importun
De la part du seigneur Stanley.

HASTINGS (*au dedans*).

Quelle est donc l'heure ?

LE MESSENGER.

Quatre heures environ.

Entre HASTINGS.

HASTINGS.

Ton maître en sa demeure,
Ne saurait-il donc pas dormir quand il est nuit ?

LE MESSENGER.

Il paraîtrait que non, du moins passé minuit.
Mais tout d'abord mon maître à votre seigneurie
Se recommande.

HASTINGS.

Et puis ?

LE MESSENGER.

Voilà sa parlerie.

Il m'a dit de vous dire, à vous, mon doux seigneur,
Que cette nuit il eut rêve très peu flatteur.
Il a rêvé qu'au beau milieu d'une bourasque
Son sanglier avait sus ! déserté son casque.
D'ailleurs, a dit mon maître, il se tient deux conseils,
Dont les deux résultats ne seront pas pareils.
Il se peut que l'un d'eux décide quelque chose
Qui de vous offenser chacun vous donne cause.
Donc mon maître voudrait tandis qu'ici tout dort,
Qu'avec lui vous filiez tous deux devers le nord
Pour conjurer à temps le grand danger qu'il flaire.

HASTINGS.

S'en aller vers le nord n'est du tout nécessaire !
Retourne vers ton maître, et dis-lui, mon garçon,

Les conseils séparés, en aucune façon,
 De ne les craindre, car ton maître et moi, nous sommes
 De l'un des deux conseils,—et le meilleur des hommes,
 Catesby, mon ami, siège à l'autre conseil,
 Rien ne peut s'y passer que n'en ayons l'éveil.
 Ses craintes, dis-le lui, sont tout à fait frivoles,
 Et ses rêves très creux, ne sont que fariboles.
 Je suis tout étonné qu'il aïme, en vérité,
 A subir les terreurs d'un sommeil agité.
 Le fuir le sanglier avant qu'il ne poursuive,
 C'est dire au sanglier.... Viens ! et sur nous arrive !
 Va-t'en ! dis à ton maître, aussitôt que le jour
 Se fera, de venir ici—pour.... à la Tour
 Tous deux nous en aller. Au lieu d'une tempête,
 Il verra qu'à tous deux un chacun fera fête !

LE MESSENGER.

J'y vais mon doux seigneur, sans le moindre délai,
 Ce que vous dites, et je le répéterai. (Il sort.)

Entre CATESBY.

CATESBY.

Bien des bonjours, seigneur !

HASTINGS.

Catesby, de bonne heure
 Vous êtes dà ! sur pied. Je suis en ma demeure
 Très content de vous voir. Eh bien ! quoi de nouveau ?
 Dans ce royaume dont vacille le vaisseau ?

CATESBY.

C'est vraiment, mon seigneur, tout un monde qui branle,
 Et que le moindre fait qui peut venir ébranle.
 Il ne se tiendra droit, je le crois, à part moi,
 Que quand le duc Richard à la fin sera roi.

HASTINGS.

Comment roi ? Voudrais-tu donc qu'il eût la couronne ?

CATESBY.

Oui, certes, monseigneur !

HASTINGS.

Avant qu'on ne la donne
De si laide façon, moi,—ma tête au bourreau
Moi, je la donnerais !—Tel il est mon drapeau !...
Mais crois-tu, qu'à cela, dans ce moment il vise ?

CATESBY.

Avec un tel penser, je crois qu'il fraternise,
A sa cause il espère et vous trouver ardent ;
Et de le servir bien, je crois qu'il est prudent.
Là dessus, il vous donne une bonne nouvelle,
C'est que, vos ennemis,—toute la parentèle
De la reine, ce soir au château de Pomfret
Pour l'autre monde aura chacun pris son billet.

HASTINGS.

Cette nouvelle n'a pas de quoi me déplaire,
Car chacun de ces gens était mon adversaire ;
Qu'en faveur de Richard, mais, que moi j'abandonne
De mon maître le fils, que ma voix je la donne
Pour les déponiller eux, et pour en faire un roi,
Dieu sait que n'en ferai rien tant que vivrai, moi !

CATESBY.

Dans ces beaux sentiments, que le bon Dieu vous tienne !

HASTINGS.

Je rirai de cela, pardieu ! quoiqu'il advienne !
Avant un an d'ici, qu'eux, ces inscrupuleux
A mon maître qui m'ont rendu presque odieux,
Moi, j'ai pu vivre assez pour voir la comédie
Jouée à mes dépens, finir en tragédie.
Eh bien ! Catesby ! tiens, avant que ne sois vieux
De quinze jours de plus, j'enverrai vers les cieux
Y chercher un abri, garanti tutélaire,
Nombre de bonnes gens qui ne s'en doutent guère !

CATESBY.

C'est vilain, doux seigneur, c'est vilain de mourir
Alors que l'on n'est pas du tout prêt à partir !

A A

HASTINGS.

Monstrueux ! monstrueux !... c'est le sort de la guerre
 Il en arrive ainsi, ma foi ! c'est leur affaire !
 A Vaughan comme à Rivers, à Grey—dans tel pétrin
 Qui vraiment ne croyaient sitôt trouver leur fin.
 Il en sera sans doute ainsi de quelques autres,
 Qui, soit dit entre nous, ne sont pas les apôtres
 Du noble Buckingham, du princier Richard ?

CATESBY.

Les deux princes de vous font un cas tout à part,
 Oh ! oui certe, un haut cas.

(à part.)

 Ils regardent sa tête
 Se pavanant déjà de la Tour à la crête !

HASTINGS.

Je ne l'ignoré pas ; j'en suis flatté pardieu !

(Entre STANLEY.)

Venez, venez messire... Où donc est votre épieu ?
 Qui craint le sanglier, sans se munir d'une arme,
 Fait voir, par ce seul fait, qu'il n'a la moindre alarme.

STANLEY.

Mon cher seigneur, bonjour ! Catesby, suis à vous !
 Autant que vous voudrez plaisantez !... Entre nous,
 Mais à ces deux conseils ne porte pas envie.

HASTINGS.

Autant que vous, seigneur, moi je prise la vie,
 Aujourd'hui, croyez-moi, j'y tiens plus que jamais.
 Pensez-vous qu'au danger moi follement j'irais ?

STANLEY.

Les seigneurs à Pomfret de Londre en faisant route,
 Étaient tout guillerets, chacun deux faisant joute
 D'esprit et de bons mots, ne pouvant se douter
 Qu'ils marchaient à la mort sans avoir à lutter.
 Dieu veuille que je sois poltron... poltron sans cause,
 Mais, j'en suis pour mon dire, et je n'aime la chose
 Des conseils divisés. Irons-nous à la Tour ?
 Il est temps de partir. J'à s'avance le jour !

HASTINGS.

Allons ! allons, partons !... Vous savez la nouvelle,
Les seigneurs à Pomfret sont entrés en chapelle
Et sont décapités.

STANLEY.

Pour leur sincérité
Ils devraient mieux porter leur tête, en vérité,
Que leurs accusateurs ne portent leur barette....
Mais venez, monseigneur, venez, je vous répète.

(Entre un POURSUIVANT D'ARMES.)

HASTINGS.

Vous !... prenez les devants.... Avec ce bon garçon
Un peu je parlerai, là, tous deux, sans façon.

(Stanley et Catesby sortent.)

Eh ! bien ! garçon ! comment va-t-il pour toi, le monde ?

LE POURSUIVANT D'ARMES.

D'autant mieux, mon seigneur, que dans votre faconde
Aujourd'hui vous daignez dà vous en enquérir ?

HASTINGS.

Je te dirai, garçon, ça te fera plaisir,
Que les choses pour moi vont mieux, du moins le pense,
Que lorsque certain jour, ici, par une chance.
Toi tu me rencontras ; lors dans un vilain jour,
Ainsi qu'un prisonnier, moi, j'allais à la Tour
D'après les bons avis des amis de la reine.
Maintenant, te le dis, sans prendre de mitaine,
Mais, la chose entre nous ; eh bien ces ennemis
Au château de Pomfret sont proprement occis ;
Et moi, plus que jamais, je suis en bonne passe ;
En ce bas monde ainsi va la vie, où tout passe !

LE POURSUIVANT D'ARMES.

Que Dieu dans sa bonté prolonge vos succès.

HASTINGS.

Grand merci, mon garçon, pour ces heureux souhaits,
A ma santé, tiens, bois ! *(Il lui jette sa bourse.)*

LE POURSUIVANT D'ARMES.

A votre seigneurie

Je dis avec émoi pour sa galanterie

Merci !

*(Il sort.)**Entre un PRÊTRE.*

LE PRÊTRE.

Je suis charmé de trouver votre honneur.

HASTINGS.

Salut bon sire John ! votre dernier labour
 N'est pas encor payé, je l'avoue et confesse,
 Venez à moi Dimanche, au sortir de la messe,
 Je vous satisferai.

*(Le Prêtre sort.)**Entre BUCKINGHAM.*

BUCKINGHAM.

Comment, mon cher seigneur
 Comment donc ? Vous parlez avec un confesseur ?
 Vos amis de Pomfret pour se faire un bien-être
 Dans le monde là haut, seuls ont besoin d'un prêtre.

HASTINGS.

Quand j'ai vu ce saint homme à Pomfret, à mon tour,
 J'ai pensé. Monseigneur allez-vous à la Tour ?

BUCKINGHAM.

J'y vais, mais n'y ferai pas grande parlerie,
 Je serai de retour avant vous, seigneurie !

HASTINGS.

Oh ! c'est possible, car je pense y dîner . . . bien !

BUCKINGHAM *(à part)*.

Y souper qui plus est . . . Mais toi, tu n'en sais rien,
 Et pour toi, c'est heureux d'être en cette ignorance.

(Haut).

Venez-vous cher Hastings ?

HASTINGS.

Je suis votre Excellence !

(Ils sortent.)

SCÈNE III

Pomfret. Devant le Château.

Entre RATOLIFF, suivi d'une escorte de gardes, conduisant au supplice RIVERS, GREY et VAUGHAN.

RATOLIFF (*aux gardes*).

Qu'on les amène ici les trois prisonniers....sus !...

RIVERS.

Ratcliff ! je te le dis, en ce jour, par Jésus !
Tu vas nous voir mourir—nous voir tomber victimes
De notre loyauté, vertu des plus sublimes !
Dans ce dernier moment, je dis la vérité,
Tous les trois, nous mourrons pour notre féauté.

GREY.

De votre amas de gueux que Dieu garde le prince,
Mandits buveurs de sang au mérite fort mince !

VAUGHAN.

Vous qui nous survivez, vous tous criez malheur
Sur ce jour que léguons à votre deshonneur.

RATOLIFF.

Dépêchons ! Dépêchons ! Dépêchez-vous de vivre,
De votre vie il est temps de fermer le livre.

RIVERS.

O Pomfret ! ô Pomfret !... ô fatale prison
Dans l'enclos de tes murs suant la trahison,
Richard Deux fut occis écharpé par la hâche,
Et voilà notre sang innocent qui fait tache
A nouveau sur tes murs.

GREY.

La malédiction

De Marguerite enfin est mise en action.
Alors que sur Hastings ainsi que sur nos têtes
Elle se répandit ; évoquant les tempêtes,
Du meurtre de son fils poignardé par Richard,
Pour avoir, spectateurs, tous restés à l'écart.

RIVERS.

Elle maudît Richard et Buckingham et d'autres !...
 O souviens-toi, mon Dieu ! Daigne à ses patenôtres
 O daigne dire : " Amen ! " Et pour ma pauvre sœur,
 Et ses deux fils princiers, contente-toi, seigneur !
 De notre sang versé pour eux en holocauste,
 Pour nous tous, qui mourrons, tous trois, à l'avant poste !

RATOLIFF.

Vite, allons, dépêchons, faire attendre la mort
 N'est pas d'un gentilhomme !... achevez votre sort !

RIVERS.

Vaughan, Grey, mes bons amis, vite une étreinte encore,
 De vers les cieux allons chercher nouvelle aurore !
Ils sortent.

SCÈNE IV.

Londres. Une chambre dans la Tour.

Entrent BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'ÉVÊQUE D'ELY,
 CATESBY, LOVEL, *et autres.* *Les Officiers du Conseil*
assistent à la séance.

HASTINGS.

Maintenant nobles pairs, nous sommes ici pour
 Discuter entre nous à quand sera le jour
 Qui doit du nouveau roi fixer la destinée,
 Quand reluira pour nous cette belle journée ?
 Parlez !...

BUCKINGHAM.

Pour ce grand jour, dites, tout est-il prêt ?

STANLEY.

Si nous fixons le jour, du mieux il sera fait !

L'ÉVÊQUE D'ELY.

Disons demain.

BUCKINGHAM.

De nous, quel est le plus intime
 Avec le duc Gloster ?

L'EVÊQUE D'ELY.

Oh ! de vous qu'il estime,
Il est bien mieux connu vous connaissez le cœur,
Et savez le penser de mylord protecteur !

BUCKINGHAM.

Nous connaissons, tous deux, certes, notre visage,
Mais du prince, après ça, n'en connais davantage ;
Je crois, cher Lord Hastings, que de l'affection
L'un envers l'autre avez dà ! la dévotion ?

HASTINGS.

Je sais qu'il m'aime bien, et, je sens en mon âme,
Pour lui de l'amitié brûler la vive flamme ;
Mais, je ne connais pas, quant au couronnement
Quel est son bon plaisir, quel est son sentiment ;
Vous, mon noble seigneur, dans cette conjoncture,
Daignez fixer le jour, et moi, dans ma droiture,
En faveur du duc, moi, je donnerai ma voix,
Sûr qu'il ne m'en voudra de formuler son choix.

(Entre GLOSTER.)

L'EVÊQUE D'ELY.

A point nommé, mais vient, ici, le duc lui-même !

GLOSTER.

Nobles seigneurs ! Cousins ! que j'estime et que j'aime,
A vous bonjour ! bonjour ! ... j'ai dormi longuement,
Mais je conserve en moi l'espoir assurément
Qu'au vis à vis de vous aujourd'hui mon absence
N'a pas fait négliger desein que ma présence
Seule eut pu décider.

BUCKINGHAM.

Si vous n'étiez venu,
Monseigneur ! Lord Hastings—c'était fait convenu
Pour le couronnement eut dit oui—pour vous-même !

GLOSTER.

Nul plus que Lord Hastings, car je sais bien qu'il m'aime,
N'a le droit d'être oseur, de prononcer pour moi,

Surtout quand il s'agit de couronner le roi !
 Mon cher seigneur d'Ely, lorsque la fois dernière
 Je passai par Holborn par delà la frontière
 Où l'œil peut pénétrer dans votre beau jardin,
 De fraises j'apparçus un admirable essaim.
 Envoyez-m'en quêrir un plat, je vous en prie.

L'ÉVÊQUE D'ELY.

Oui dà !... de tout mon cœur. A votre seigneurie
 M'empresse d'obéir. *(L'Evêque d'Ely sort.)*

GLOSTER.

Vous ! Buckingham ! cousin
 Avec vous, rien qu'un mot !

(Il l'attire à l'écart.)

Catesby, ce matin,
 A sondé Lord Hastings sur notre grande affaire !
 Catesby l'a trouvé si fougueux le pauvre hère !
 De l'enfant de son maître à soutenir les droits,
 Au trône d'Angleterre... avec si fière émoi,
 Qu'il a dit qu'il voudrait plutôt perdre la tête,
 Que jamais consentir subir notre requête.

BUCKINGHAM.

Puisqu'il en est ainsi, retirez-vous un peu,
 Moi, je vais avec vous ; partez sans dire adieu !
(Gloster et Buckingham sortent.)

STANLEY.

Du triomphe n'avons fixé le jour encore,
 M'est avis que demain, le dis sans métaphore,
 Serait jour trop prochain, et trop prompt à venir,
 Moi-même, mes apprêts ne les ai vu finir.

Reentre l'ÉVÊQUE D'ELY.

L'ÉVÊQUE D'ELY.

Monseigneur protecteur, j'ai commandé les fraises,
 Les trouverez, je crois, parfaites, non mauvaises !

HASTINGS.

Sa grâce à l'air allègre et coulant, ce matin,
 Il a quelque projet qui lui va, c'est certain,

Il nous a dit bonjour avec si grande verve,
Qu'on voit dans son entrain qu'il ne met de réserve !
M'est avis qu'il n'est pas, dà, dans la chrétienté,
Homme qu'on puisse mieux lire.... c'est vérité !...
Vous connaissez son cœur, en voyant son visage !

STANLEY.

Que juger de son cœur ? En tirer quel présage
D'après aucun semblant mis en œuvre aujourd'hui ?

HASTINGS.

Ma foi ! que contre nul, il n'a le moindre ennui.
S'il était offensé par quelqu'un, je vous jure,
Que l'on eut lu l'offense écrite en sa figure.

(GLOSTER et BUCKINGHAM rentrent.)

GLOSTER.

Dites-moi, je vous prie,—oui, vous tous, dites-moi
Ce que méritent ceux qui, sans pudeur, sans foi,
Ont comploté ma mort—par leurs sorcelleries,
Et déjà sur mon corps déversent leurs furies.

HASTINGS.

La tendre affection que j'ai pour vous, seigneur,
Des coupables me font souhaiter le malheur.
Ils ont tous mérité la mort.... c'est ma pensée !

GLOSTER.

Voyez donc les effets de l'ardeur insensée
Qu'ils déploient contre moi. Tenez ! voyez mon bras !
Ensorcelé qu'il est, il ne se soutient pas !
C'est la femme d'Edouard, cette laide sorcière,
Avec cette putain de Shore, l'ordurière,
Qui, par leurs complots m'ont ainsi paralysé....

HASTINGS.

Si ces femmes ont fait cet attentat rusé,
Mon très noble seigneur !...

GLOSTER.

Si !... me dis-tu, vil traître !
De l'indigne putain le seigneur et le maître....

Si !... Je t'en donneai des ai, des car, des mais....
 Qu'on lui fonce la tête et qu'il rentre à jamais
 Dans le néant soudain !... Car te avant que sa tête
 De la Tour aujourd'hui ne couronne le faite,
 Je ne dînrai pas. Faites écouter...
 Lovel et Catesby, sans plus feindre
 Mon ordre.... mon plaisir !... Et me suive qui m'aime !...
(Le Conseil sort avec Glouster et Bushingham.)

HASTINGS.

Malheur ! sur toi malheur !... oh ! oui malheur suprême
 Sur toi, noble Angleterre !... ô mon pauvre pays !
 Sur moi nulle pitié !... J'ai négligé l'avis
 Que Stanley me donnait, et que j'aurais dû suivre,
 D'un bonheur insolent, mais je me sentais vivre !
 Stanley du sanglier avait vu le boutoir,
 Moi, j'ai fermé les yeux, je n'ai rien voulu voir !
 Par trois fois, mon courrier comme étouffé de désir
 S'est cabré ce matin, comme voulant me dire
 De la Tour garde-toi d'être le communai,
 J'ai désigné l'instinct de ce noble animal.
 Si le bon sire John, je le voyais paraître,
 Car maintenant j'aurais si grand besoin d'un prêtre !
 Comme je me repens d'avoir dit qu'à Pomfret
 Tombaient mes ennemis, alors que moi, de fait,
 Des honneurs, des grandeurs me croyais au pinacle,
 Moi ! dans ce moment là, si près de ma débâcle.
 O Marguerite !... oh ! oui, ta malédiction
 Aujourd'hui sur Hastings fait sa probation !

CATESBY.

Dépêchez-vous, seigneur, car le duc voudrait être
 A son dîner déjà. Pour lui, c'est un bien être
 De savoir votre tête accrochée à la Tour,
 Vite confessez-vous, voici la fin du jour !

HASTINGS.

Des stupides mortels ô fausses bonnes grâces,
 Plus que grâces de Dieu que nous croyons vivaces,
 Il est bien fou celui qui bâtit ses espoirs
 Sur vos regards benins les plus faux des miroirs !

Au haut d'un mât perché, comme un matelot ivre,
Il vit jusqu'à ce que le trépas le délivre
De rêves qu'il achève au profond de la mer.

LOVEL.

A quoi bon tant crier ? Voyons ! par Jupiter !
Finißons-en, seigneur !

HASTINGS.

Malheureuse Angleterre !

Sous l'odieux Richard—Richard le sanguinaire,
Hélas ! je te prédis un déluge de maux !...
Qu'on me mène au billot.... Et vous tous, ses vassaux,
Empressez-vous vers lui.... qu'on lui porte ma tête !...
Ne rirez pas toujours.... Sur vous est la tempête !...
(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

Londres. Les Murs de la Tour.

Entrent GLOSTER et BUCKINGHAM. (*En armure rouillée et en désordre.*)

GLOSTER.

Cousin ! peux-tu trembler et changer de couleur,
Etrangler un sanglot, en affectant un pleur,
Et puis recommencer, suffoquer ton haleine,
Comme fou de terreur, et débordant de peine ?

BUCKINGHAM.

Bah ! je puis imiter moi le tragédien,
Parler, me retourner, conformer mon maintien
Avec l'expression d'un chagrin tout factice.
Moi, je puis tressaillir au gré de mon caprice,
Quand il le faut, pleurer, singer le désespoir,
Des sourires forcés, ou bien en faire voir.
Du vrai comédien, je sais les stratagèmes,
De chaque sentiment grimacer les extrêmes,
Mais, dites !... Catesby serait-il donc parti ?

GLOSTER.

Sans doute il est parti ; mais dûment averti,
 Dans cette occasion, de tout ce qu'il doit faire ;
 Mais tenez !... le voici !... remorquant le Lord Maire !
(Le Lord Maire et Catesby entrent.)

BUCKINGHAM *(à part au Duc de Gloster.)*

Pour le bien accueillir flex-vous à moi, duc !
 Lord Maire....

GLOSTER.

Regardez là bas.... vers l'aqueduc !....
 Et près le pont levis ?...

BUCKINGHAM.

Ohut !... un tambour ! silence !

GLOSTER.

Catesby !... sur les murs veille !... qui donc s'avance ?

BUCKINGHAM.

Lord Maire la raison qui nous fit vous quérir....

GLOSTER *(à Buckingham.)*

Défends-toi !—j'aperçois des ennemis venir !

BUCKINGHAM.

Notre innocence et Dieu soient notre sauvegarde !

Entrent LOVEL et RATCLIFF avec la tête d'HASTINGS.

GLOSTER.

De malheurs imprévus cette fois Dieu nous garde !
 C'est Ratcliff ! c'est Lovel !... ceux-là sont des amis,
 Des amis éprouvés, et non pas indécis !

LOVEL.

Du dangereux Hastings, tenez, voici la tête,
 Traître si peu suspect,—mais fourbe et déshonnête !

GLOSTER.

Hélas ! Trois fois hélas !... j'aimais tant l'homme en lui !
 Que, malgré mon vouloir, je le pleure aujourd'hui !

Je l'avais cru toujours si bon, si simple à vivre
Que moi, j'en avais fait mon registre, et mon livre !
Son vice . . . il le plâtrait avec si beaux dehors,
Qu'eusse été le dernier à lui créer des torts,
Et si je déplorais sa faute avec la Shore,
Pourtant je le croyais digne d'estime encore !

BUCKINGHAM.

Eh bien ! c'était le traître, et le plus effronté,
Et le plus éhonté, qui jamais ait été ;
Voyez-vous, cependant, voyez-vous, mylord Maire,
Pourriez-vous regarder, non comme imaginaire,
Comment ce traître fin, rusé comme pas un . . .
Avait imaginé de nous tuer chacun
Le duc et moi . . . sinon, qu'ici, pour vous le dire,
Nous avons survécu cet atroce délire,
De nous avoir occis. En chambre du conseil
Fut ourdi le complot. Vit-on rien de pareil ! . . .

LE LORD MAIRE.

Il aurait fait cela ?

BUCKINGHAM.

Comment donc mylord Maire,
Nous prendriez-vous pour un Turc, un Janissaire,
En dépit de la loi, pour nous porter tous deux
Comploter le trépas de ce traître odieux ?
Non ! Le péril du cas, la paix de l'Angleterre,
Notre sécurité—cette chose vulgaire,
La conservation—tel, il fut notre fort ! . . .

LE LORD MAIRE.

Et bien vous en a pris. Il méritait la mort.
Vous très dignes seigneurs ! ont bien fait l'un et l'autre
D'empêcher à jamais que tel mauvais apôtre
Vienne troubler l'aspect de la communauté ;
Votre acte est en ce cas, acte d'humanité,
Pour moi je n'augurais, le dis sans métaphore,
Rien de bon de l'amant de cette dame Shore.

BUCKINGHAM.

Cependant nous n'avions pas décidé sa mort,
Jusqu'à ce que, seigneur, vous vinssiez tout d'abord

Avec nous assister à la finale enquête ;
 Car c'est chose importante, alors que d'une tête
 Il s'agit d'arrêter les penseurs à jamais !
 Nos amis, trop sôlés ont fait que désormais
 Bien qu'un peu malgré nous, soit complète l'affaire.
 Nous eussions désiré, très honoré Lord Maire,
 Que le traître avoue, tout rempli de terreur,
 Son infâme action, devant vous, monseigneur,
 Afin que vous, témoin de ces aveux atroces,
 Ayez aux citoyens de ces dires féroces
 Pu raconter en tout et le faible et le fort,
 Afin que l'on ne pût onc déplorer sa mort.

LE LORD MAIRE.

Mais, mon très doux seigneur, un mot de votre grâce
 Ces mots inentendus, un seul mot les remplace ;
 Un instant ne doutez mes très nobles seigneurs
 Qu'à nos concitoyens, vos humbles serviteurs,
 Je ne fasse savoir dans toute cette affaire
 Combien fûtes tous deux de conduite exemplaire.

GLOSTER.

A cette seule fin nous voulions monseigneur,
 Votre présence ici ; pour nous c'est un bonheur
 D'avoir pu vous narrer et le crime et ses causes,
 On est bien fort alors qu'on sait le fond des choses !

BUCKINGHAM.

Si vous venez trop tard pour remplir notre vœu,
 Vous savez nos pensers au moins.... mylord adieu !
 (*Le Lord Maire sort.*)

GLOSTER (*à Buckingham*).

Vous cousin Buckingham, mettez vous à sa piste,
 Suivez ses pas, suivez ses pas—Dieu vous assiste !
 Le maire vers Guildhall s'en va, ça c'est au mieux,
 Suivez ses pas, pour nous c'est fort avantageux.
 Quand il en sera temps, ne faites pas méprise,
 Des enfants d'Edouard, plaidez la bâtardise ;
 Dites-leur, s'il se peut, comme Edouard un jour
 Mit un bon citoyen à mort, seulement pour

Avoir dit que son fils avait des droits au trône,
 Et que son front pourrait bien ceindre la couronne !
 Voulant dire, c'est sûr, dans son humble maison
 Qu' Edouard avait fait entrer la trahison.
 Faites aussi valoir sa luxure effrénée,
 Son appétit brutal envers chaque hyménée
 Qui n'était pas le sien, s'étendant, c'est affreux,
 A chaque fille, femme, où ce libidineux
 Projetait de lancer son amour sans contrôle,
 Et d'assouvir ses sens l'indigne et mauvais drôle !
 Si besoin est aussi, dites un mot sur moi !
 Dites-leur que lorsque dans son pénible émoi
 De ce sale Edouard, ma mère était enceinte,
 Le très noble duc d'York, ce n'est pas une feinte,
 En France était alors occupé, guerroyant ;
 Qu'en supputant le temps, ce n'est pas attrayant,
 On trouva que l'enfant n'avait de ressemblance
 Avec le noble duc, mon père, et c'est d'urgence !
 Ne touchez ce sujet qu'avec ménagement
 Pourtant ; ... ma mère étant encore en ce moment
 Vivante mais tout ça se voyait, chose claire,
 Le montard n'ayant rien du noble duc mon père !

BUCKINGHAM.

N'en doutez pas, seigneur, me ferai l'orateur
 De vos justes griefs, j'en serai le vengeur
 Comme si je devais de la pomme dorée
 Avoir, et pour moi seul, la divine curée.
 Adieu donc monseigneur.

GLOSTER.

Que si vous prospérez,
 Au château de Baynard au plutôt amenez
 Les enfants d'Edouard. En bonne compagnie
 D'évêques érudits, de leur sainte mégnie
 Vous me retrouverez.

BUCKINGHAM.

Je pars, seigneur, adieu ! ...
 De Guildhall vous aurez des nouvelles dans peu.
 (*Buckingham sort.*)

GLOSTER (à Level).

Va vers le docteur Shaw, va de toute vitesse,
Au castel de Baynard et dis-lui qu'il s'empresse
De venir me trouver. Et toi, va Catesby
Vers le frère Penker ; va toi, lui dire aussi
Qu'à Baynard je l'attends.

(Sortent Level et Catesby.)

Et maintenant je rentre
Pour donner en secret l'ordre que dans cet autre
Où sont les deux moutards, on ne puisse les voir
Et sous prétexte aucun. Tel il est mon vouloir. (Il sort.)

SCÈNE VI.

Londres. Une Rue.

Entre un ÉCRIVAIN.

L'ÉCRIVAIN.

Du bon seigneur Hastings dans ma belle écriture
Proprement grossoyé, sans erreur, sans rature,
Voici le jugement qu'on va lire aujourd'hui
A Saint Paul, des cockneys pour amuser l'ennui.
Si des événements je remonte la source
Comme bizarrement il marche et prend sa course
Le temps. Il m'a fallu pour écrire cela,
Onze heures, c'est un fait ; même au delà !—
Hier soir Catesby m'envoya l'écriture
Qu'il fallait sur le champ copier d'aventure.
Or le seigneur Hastings vivait considéré
Sans accusation, le regard assuré,
Ayant une santé robuste et des meilleures
Il y a de cela . . . mais, tout au plus cinq heures !
Il est étrange à voir le monde où nous vivons,
Sont vilaines, ma foi, les choses qu'y voyons.
Est-il un seul esprit quelqu' obtus qu'il puisse être
Qui puisse ne pas voir l'artifice d'un traître,
Et s'il le voit, devoir garder de tels secrets !
Oh ! ce monde est mauvais, oui, ce monde est mauvais.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Londres. Cour du Château de Baynard.

GLOSTER et BUCKINGHAM entrent et se rencontrent.

GLOSTER.

Eh bien ! des citoyens que faut-il que j'espère ?

BUCKINGHAM.

Mais de notre seigneur de par la sainte mère
Les bourgeois sont muets et ne soufflent le mot.

GLOSTER.

Avez-vous su toucher, selon notre complot,
Des enfants d'Edouard l'ignoble bâtardise !

BUCKINGHAM.

Oh ! certe oui ! De plus, et ce fut chose admise,
Son beau contrat avec Lady Lucy—de plus
En France son contrat—autre abus, par Vénus !
De ses mondains désirs j'ai mis la gourmandise
De tous à la portée ; et j'ai, ce n'est bêtise,
Aux citoyens montré que leur nœud conjugal
Il le dénouait bien cet éhonté brutal !
J'ai mis devant les yeux sa propre bâtardise,
Sa tyrannie aussi, son énorme sottise,
J'ai fait voir, comme quoi quand en France il était
Votre glorieux père.... il advint ce muguet.
Comme au duc il n'avait aucune ressemblance.
Et puis, partant delà,—de quelle dissemblance
Il était avec vous !... dont le sublime port,
Votre noblesse dà ! l'annonce tout d'abord !
J'ai su faire valoir vos hauts faits en Ecosse,
Vos immenses bontés, votre vertu précoce,
Et votre grandeur d'âme, et votre honnêteté,
Aussi votre vaillance et votre aménité.
Oh ! je n'ai rien laissé dedans ma parlerie
Qui n'ait pu vous porter jusques à la féerie ;
Oh ! je n'ai rien laissé dans mon humble discours
Qui ne pût amener à vous tous les concours

B B

De ces humbles benêts. Et quand mon éloquence
 Arrivait à sa fin, j'en appelai d'urgence,
 A ceux qui du pays désiraient le bonheur,
 De crier : " Dieu préserve ici le Protecteur,
 Dieu préserve Richard—Richard roi d'Angleterre ! "

GLOSTER.

Et de suite ils ont dit.... cédant à ta prière....

BUCKINGHAM.

Ils n'ont rien dit du tout ; ils n'ont soufflé le mot.
 Chacun d'eux est resté stupéfait comme un sot ;
 Lorsque j'ai vu cela, je les ai d'importance
 Tancés, leur reprochant ce satané silence ;
 Faisant voir au lord maire avec assez d'aigreur,
 Ce que là, ce silence avait de peu flatteur ;
 A mon discours ainsi répondit le lord maire,
 Que tout ceci n'était une petite affaire
 Que le peuple devait de par un assesseur
 Seul—être interrogé ; que c'était de rigueur !
 Lors je sollicitai de nouveau le lord maire
 D'expliquer aux bourgeois l'affaire toute entière.
 Le lord maire ainsi dit : " Mylord duc a conclu
 A cette fin—voilà !... son dire est absolu ! "
 Mais de son propre chef, il n'eut une parole
 D'un peu de bon vouloir qui parut le symbole.
 Alors qu'il eut fini, moi j'élevai la voix
 De mes suivants épars et chauffant les émois :
 Vive le roi Richard et que Dieu le préserve !
 Et mes gens de redire avec élan et verve :
 " Vive le Roi Richard ! "—" Merci nos bons amis ! "
 Merci dis-je à mon tour au milieu de leurs cris :
 " Cet applaudissement, citoyens ! unanime,
 Démonstre pour Richard quelle elle est votre estime !
 Et puis je crus qu'après avoir mis ces jalons,
 Je devais m'éclipser, et tourner les talons !

GLOSTER.

Quelles bûches ces gens ! quel vil tas d'imbéciles,
 Ne sauraient-ils parler, ne sont-ils que des gilles !
 Le lord maire et les siens ne les verra-t-on pas ?

BUCKINGHAM.

Le maire et tous ses gens ici portent leurs pas ;
 Affectez, croyez-moi, monseigneur, quelque crainte,
 Sachez dissimuler, le jeu vaut bien la feinte,
 Qu'on vous aborde, mais avec austérité,
 Soyez froid et hautain, ça sent la majesté,
 Ayez à vos côtés deux saints hommes d'église,
 C'est d'un sûr effet pour empaumer la bêtise,
 Un bréviaire en main est aussi bien porté,
 Cela donne à penser. Soyez aussi fûté
 Que jeune fille dont le cœur tendre soupire
 Qui dit *non* en prenant ce qu'elle aime et désire,
 Surtout ne vous laissez pas gagner par trop tôt !

GLOSTER.

Je m'en vais. Je jouerai mon rôle comme il faut.
 Si tu plaides pour eux avec une éloquence
 Aussi grande que moi par dédaigneux silence
 Saurai leur dire *non* ! nous verrons, c'est certain
 Les choses arriver à très heureuse fin.

BUCKINGHAM.

Allez ! retirez-vous, monseigneur, je vous prie,
 Et gagnez de ce pas la haute galerie,
 Le lord maire a frappé. (*Gloster sort.*)

(*Entrent le LORD MAIRE, les ALDERMEN, les CITOYENS.*)

BUCKINGHAM.

Soyez-le bienvenu
 Lord maire ;—quant à moi suis ici détenu,
 Depuis assez longtemps et fais le pied de grue,
 M'est avis que le duc n'est visible à la vue,
 Et ne veut recevoir personne....

(*Catesby vient du château.*)

Catesby

Que dit votre seigneur de ma présence ici
 Peut-il me recevoir ?

CATEBY.

Auprès de votre Grâce
 Il me députe pour vous parler à sa place.
 Il est dans le castel en méditation,
 Avec deux révérends, et sans exception,
 A chacun comme à tous il a fermé sa porte.
 Si revenez demain, ou bien après, n'importe,
 Le duc sera charmé, m'a-t-il dit, de vous voir,
 Mais il est obligé de ne pas recevoir,
 Ce jour pour soins mondains ne lui semble propice,
 Qu'à le dérangerait de son saint exercice.

BUCKINGHAM.

Vers le gracieux duc, retournes Cateby
 Dites-lui que le maire et moi sommes ici
 Aussi les aldermen pour objet d'importance,
 Que le bien de l'État exige sa présence,
 Qu'il nous importe à tous conférer avec lui.

CATEBY.

Ne vous le cache pas, pour moi c'est un ennui,
 Mais je vais nonobstant lui porter ce message. *(Il sort.)*

BUCKINGHAM.

Ah ! monseigneur, ce prince, il est autrement sage
 Que le fut Edouard !—Sur un lit de repos,
 Lascif, il ne s'étend ; pour parer à nos maux
 Mais bien, agenouillé, dans de saintes prières,
 Il demande au bon Dieu la fin de nos misères,
 Avec des Jane Shore on ne saurait le voir,
 Folâtrer . . . mais avec gens de profond savoir,
 Il s'enferme à plaisir, s'entretient et médite,
 Car pour lui, méditer est chose favorite.
 Il ne dort certes pas pour engraisser son corps,
 Pour enrichir son âme, il met voiles dehors
 Et veille—oh ! bienheureuse on verrait l'Angleterre,
 Si ce duc vertueux, savant autant qu' austère,
 Voulait bien assumer la souveraineté,
 Mais, nous n'aurons jamais telle félicité.

LE LORD MAIRE.

De nous répondre *Non*, Dieu défende sa grâce !

BUCKINGHAM.

Je crains bien qu'il n'en soit ainsi.... Mais faites place,
S'approche Catesby.

(*Entre de nouveau Catesby.*)

Maintenant Catesby

Que dit-il monseigneur ?

CATESBY.

Il ne conçoit qu'ici
Comme flots de la mer s'éparpille la houle,
De tant de citoyens vous ayez une foule,
Pour venir l'investir, lui, n'étant prévenu ;
Il ne sait que penser, mais il craint l'inconnu.

BUCKINGHAM.

Que mon noble cousin puisse avoir une crainte
De quiconque est ici venu dans cette enceinte
Ne le conçois ; pour lui, nous sommes pleins d'amour,
Allez donc Catesby lui dire sans détour
Quels sont nos sentiments.

(*Catesby sort.*)

Quand les hommes d'église
Disent leur chapelet, ce n'est facile emprise
De les en détacher, tant leur dévotion
Savoure avec bonheur la contemplation.

LOSTER paraît dans une galerie supérieure entre deux Evêques.

CATESBY rentre.

LE LORD MAIRE.

Entre deux révérends, voyez, se tient sa Grâce !

BUCKINGHAM.

De la vertu ce sont deux états—c'est leur place
Près d'un homme de sens, près d'un prince chrétien,
Pour le rendre très humble et le conduire au bien.
Remarquez !... Dans ses mains il tient un livre d'heures,
Qui porte ses pensers vers les saintes demeures !
Noble Plantagenêt, prince très gracieux,

Daigne nous écouter et te rendre à nos vœux,
Aussi nous pardonner si de notre requête
Venons t'importuner et te rompre la tête,
Oh ! oui, daigne excuser notre indiscretion
En apportant le trouble à ta dévotion.

GLOSTER.

Seigneur ! Pas n'est besoin d'une pareille excuse,
Pardonnez-moi plutôt ; car si je ne m'abuse,
Absorbé que je suis par le culte de Dieu
Mes amis les meilleurs je les néglige un peu.
Mais brisons là-dessus. Que me veut votre Grâce ?

BUCKINGHAM.

Ce que là haut veut Dieu ;—ce que veut sans préface
Et d'un commun accord chaque bon citoyen
Qui, sans gouvernement ne conçoit rien de bien.

GLOSTER.

Sans le savoir, je vois, j'ai commis quelqu' offense
Envers les citoyens, et de mon ignorance
Vous venez me tancer.

BUCKINGHAM.

En effet monseigneur
Puisse selon nos vœux s'amender votre cœur.

GLOSTER.

Dans un pays chrétien, une faute commise
Peut toujours s'amender même avec vaillantise.

BUCKINGHAM.

Connaissant votre faute, eh bien amendez-vous.
Sachez-le, votre faute, est, soit dit entre nous,
De renoncer au trône,—à ce siège suprême
Où vos nobles ayeux ceignaient le diadème,
D'abandonner ainsi sans rime ni raison
Le droit incontesté d'une auguste maison,
Pour en doter hélas ! une race flétrie.
Tandis qu'à des pensées de douce rêverie,
Que venons réveiller pour le bien de l'état,
Vous vous abandonnez, dédaigneux du combat,

A son malheureux sort, loin d'arracher cette île
Des plus nobles vertus qui fut un jour l'asyle,
La laissant s'engouffrer dans le golfe profond
De l'oubli, du néant, où l'esprit se confond.
Voici donc, monseigneur, quelle est notre requête :
Nous venons vous prier de vous mettre à la tête
De ce gouvernement, non comme Protecteur,
Non pas comme intendant, comme médiateur,
Mais par le droit inné que donne la naissance,
Nous venons vous prier d'assumer la puissance,
Et nous parlons ici non comme vos amis,
Mais comme députés, mais au nom du pays.

GLOSTER.

Parler amèrement contre vous, avec ire,
En silence ou rester, vrai ! je ne saurais dire
Quel est le mieux pour vous, quel est le mieux pour moi.
Si je ne parlais pas, vous pourriez par ma foi,
Croire que j'aimerais à porter la couronne
Dont voulez follement investir ma personne ;
Que si, d'autre côté, je blâme mes amis,
De ces mêmes amis, me fais des ennemis.
Adonc, pour en parlant sortir de ce dilemme,
Ni ne faire en parlant une offense suprême,
Je vous réponds ainsi définitivement
Pour votre affection, à tous remerciement !
Mais quant à mon mérite, il est certes trop mince
Pour me rendre à vos vœux, je le dis foi de prince !
Les obstacles, d'abord, s'ils étaient rasés net
Et que, vers la couronne il fut fait un budget,
Comme de revenus, est faite l'échéance,
Ou bien comme d'un droit qu'on tient de la naissance,
Mes défauts sont si grands, et surtout si nombreux,
Que cacher ma grandeur, oh je l'aimerais mieux
Que dans des oripeaux d'étaler la puissance,
Et d'éblouir les yeux par ma magnificence,
Pour aller à la mer, n'étant qu'un pauvre esquif
Inapte à la braver, non plus que le rescif.
N'ambitionne point, de place dans l'histoire,
Mieux vaut vivre ignoré que se souler de gloire !
Dieu merci, dans l'espèce, il n'est besoin de moi ;
Je devrais vous aider beaucoup si j'étais roi !

L'arbre royal nous a laissé pour faire souche
 Un fruit royal, dès lors il ne faut qu'on y touche.
 Quand mûri par le temps surgira son été,
 Il saura faire honneur au titre : "Majesté!"
 Et certes nous rendra tous heureux par son règne;
 A ce but désiré ne doute qu'il atteigne.
 Je remets donc sur lui cet énorme fardeau,
 Que voulez m'imposer, que j'estime un fâcheux;
 La fortune et le droit de son heureuse étoile,
 Dieu les défende!... Moi.... Je ne veux qu'on les vaille!

BUCKINGHAM.

O'est un fait avéré, ceci, mon cher seigneur,
 Démonstre en vérité, comme est bon votre cœur.
 Vous dites qu' Edouard est fils de votre frère,
 Nous le disons aussi; mais là, la chose est claire,
 De sa femme il n'est pas, vous le savez le fils;
 Edouard fut d'abord fiancé, disons promis,
 A la dame Lucie, et dame votre mère
 Est un témoin vivant de toute cette affaire;
 Après il fut encoir à Bona, sœur du roi
 De France également fiancé sans plus d'émou.
 Celles-ci toutes deux étant de côté mises,
 De soucis accablée, allumant gaillardises
 Cependant—une mère à grand nombre de fils
 Veuve, et de ses beaux jours n'ayant que des débris,
 De son ceil égrillard devint le point de mire,
 Lui soufflant *in petto* les feux de Déjanire.
 De ce lit crapuleux sortit cet Edouard,
 Qu'on appelle le Prince!... un prince encoir montard,
 Sur ce sujet pourrais en dire davantage,
 Mais quelqu'un de vivant silence mon langage.
 Adonc, mon bon seigneur, daignez prendre pour vous,
 Ce suprême pouvoir que nous vous offrons tous,
 Sinon pour rendre heureux nous et notre chère île,
 Au moins pour ne laisser votre haut rang stérile,
 Et pour sauvegarder votre noble maison,
 Du temps qui tout corrompt, met tout hors de saison.

LE LORD MAIRE.

Faites cela, seigneur, la cité vous en prie.

BUCKINGHAM.

Ne refusez cette offre au nom de la patrie.

CATESBY.

Accueillant leur requête, oh ! rendez-les joyeux !

GLOSTER.

Pourquoi voulez donc méconnaissant mes vœux,
Sur ma tête entasser tant de magnificences ?
Je ne puis ni ne veux céder à vos instances,
Et ne le prenez pas en trop mauvaise part
Du suprême pouvoir si me tiens à l'écart.

BUCKINGHAM.

Si vous nous refusez mû par un trop beau zèle,
Par trop grande bonté pour l'enfant qu'en tutèle
Vous avez, car nous tous, oh ! nous n'ignorons pas
Vos bonnes qualités, et votre faible hélas !
Envers l'enfant, envers le fils de votre frère,
Comme certe envers tous, même le plus vulgaire,
Eh bien ! sachez le donc, si vous nous refusez
Il ne sera pas roi l'enfant que préférez,
Nous saurons en placer un autre sur le trône,
Votre noble maison donc perdra la couronne.
Nous vous laissons ici, nous ne supplions plus,
Allons, concitoyens,—empochons le refus.

(Sortent le Duc de Buckingham et les citoyens.)

CATESBY.

Rappelez-les, doux Prince, accueillez leur requête
Si vous la refusez le pays est sans tête.

GLOSTER.

Voulez-vous me créer un monde de soucis ?
Eh bien ! rappelez-les, ces bienveillants amis,
Je me laisse attendrir, je ne suis fait de pierre,
Et je me laisse aller à leur douce prière,

(Catesby sort.)

Bien que ce soit vraiment contre ma volonté !
(Buckingham et les autres rentrent.)
Cousin de Buckingham, oyez la vérité,

Ainsi que vous—vous tous hommes graves et sages,
 Qui sur mon dos sanglés les royaux esclavages,
 Surtout si le scandale au visage noirci
 Doit se trouver un jour au fond de tout ceci !
 Seule m'acquittera de fait, la violence
 Que faites à mes vœux, avec tant d'insistance,
 Car Dieu le sait, et vous—vous le savez aussi
 Combien peu je désire un aussi grand souci.

LE LORD MAIER.

Votre grâce, seigneur, le bon Dieu la bénisse,
 Nous voyons, nous dirons.

GLOSTER.

Et vous ferez justice !

BUCKINGHAM.

Je vous salue alors de ce titre royal
 Qui de la nation devient le cri loyal :
 Vive le roi Richard ! le roi de l'Angleterre !

TOUS.

Vive le roi Richard ! son règne soit prospère !

BUCKINGHAM.

Voudriez-vous demain être couronné roi ?

GLOSTER.

Mais quand vous le voudrez, ça m'est égal à moi !

BUCKINGHAM.

Adonc, c'est dit, demain nous cherchons votre Grâce.
 Et maintenant, joyeux tous nous quittons la place.

GLOSTER (*aux Evêques*).

Allons, nous, retournons à notre saint labeur.

(*aux Citoyens*).

Adieu mes doux amis !...

(*à Buckingham*).

Bon cousin, serviteur !

(*Ils sortent.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Devant la Tour.

D'un côté entre la REINE ELISABETH, la DUCHESSE D'YORK, et le MARQUIS DE DORSET. De l'autre côté ANNE, DUCHESSE DE GLOSTER amenant LADY MARGARET PLANTAGENET, la jeune fille de CLARENCE.

DUCHESSE D'YORK.

Qui vient ici ? qui vient ?... Plantagenêt ma nièce,
Conduite par la main avec tant de tendresse
Par sa tante Gloster ? Ils s'en vont vers la Tour,
Oh ! je le parierais pour saluer d'amour,
Ce doit être leur but, le jeune et tendre prince,
Tant de bonté, ma fille, est de votre province !

ANNE.

A vos Grâces Dieu donne un jour heureux... joyeux !

LA REINE ELISABETH.

Autant à vous, ma sœur, ce sont mes plus chers vœux !
Où portez-vous vos pas ?

ANNE.

Mais avec confiance,
Pas plus loin que la Tour, où moi-même je pense,
Que vous vous dirigez.

LA REINE ELISABETH.

Oui, c'est vrai, bonne sœur !
Avec vous d'y aller, je me fais grand bonheur !

(Entre Brackenbury.)

Voilà qu'à point nommé justement nous arrive
Le lieutenant. Comment, de façon positive,
Dites-moi, va le prince, ainsi que "York," mon fils ?

BRACKENBURY.

Très bien, chère madame.—Et n'ayez de soucis
 Sur leur santé; mais di!... Je ne puis vous permettre
 Les visiter tous deux;—certes, si vous le voulez
 Votre visite eût, c'est là l'ordre du roi
 De ne la point permettre, et ça m'oblige.... moi!
 Je ne pourrais du roi, sans craindre la colère
 Outrepasser les vœux, et faire le contraire
 De ses desirs.

LA REINE ELIZABETH.

Le roi!... qu'est-ce cela, seigneur!

BRACKENBURY.

Dame! On désigne ainsi—mylord le Protecteur!

LA REINE ELIZABETH.

A lui n'appartient pas un aussi royal titre,
 Du sort de mon enfant croit-il être l'arbitre?
 Veut-il s'interposer entre mes fils et moi....
 Je suis leur mère.... Eh! qui me défendrait l'outrecuid
 De leur chère présence?...

DUCHESSE D'YORK.

Et moi je suis la mère
 De mon cher fils—vivant un jour qui fut leur père,
 Je veux les voir!...

ANNE.

Et moi, je suis par mon amour
 Une mère pour eux;—moi leur tante, en ce jour,
 Je veux les voir!—Adonc, j'en porterai le blâme,
 Laissez-moi, laissez-moi, les voir,—oui, sur mon âme,
 Et je prendrai sur moi seule tout le péril!

BRACKENBURY.

Mesdames, je ne puis!... Non, non! c'est puéril
 De vouloir essayer de forcer ma consigne,
 J'ai les ordres du roi—du roi je serai digne!...

(Brackenbury sort.)

Entre STANLEY.

STANLEY (*saluant les dames*).

Dans une heure d'ici, si je vous retrouvais
Dames !... toutes les trois—de cœur je saluerais
En votre grâce d'York de deux reines la mère....

(*Se tournant vers la Duchesse de Gloster.*)

Au noble roi Richard, madame, pour complaire,
Daignez me suivre pour aller à Westminster
Recevoir la couronne....

LA REINE ELISABETH.

Ah ! donnez-moi de l'air,
Pour parer à tel coup, je ne suis assez forte,
Coupez-moi mon lacet, ou je vais tomber morte !

ANNE.

Cruel et triste sort ! ô douleur ! je frémis !

DORSET.

Prenez courage, mère !...

LA REINE ELISABETH.

Oh ne me parle fils !

Va-t'-en ! va-t'-en ! va-t'-en ! fuis la mort qui s'approche,
Pour vivre, il ne suffit plus d'être sans reproche,
Car le nom de ta mère, est, hélas ! un malheur
Pour ses pauvres enfants voués à la douleur.
Si tu veux dépasser la mort, va, pars de suite,
Va, traverse les mers, avant qu'à ta poursuite
On se soit mis, Dorset !... va vivre avec Richmond,
Quitte cet abattoir, un abîme sans fond,
Ne me force à mourir, n'étant en Angleterre
Reine—ne le suis plus—mais ni femme, ni mère,
Ainsi que Marguerite en sa prédiction
En a sur moi lancé la malédiction.

STANLEY.

Madame ! ce conseil est rempli de sagesse,
Oh ! mettez à profit le temps avec prestesse,

Je m'en vais à mon fils écrire à ce sujet,
Mettez-vous à l'abri, c'est important objet !

DUCHESSE D'YORK.

O vent ! malheureux vent qui répand la misère !...
De ma couche, oh ! pourquoi surgit une vipère
Dont le regard haineux est si plein de venin,
Que—qui point ne l'évite....est occis....et soudain !

STANLEY.

Vous, madame, venez, on vous attend d'urgence !

ANNE.

Moi ! je n'y vais, hélas ! qu'en toute répugnance ;
Plût à Dieu ! plût au ciel que ce beau nimbe d'or
Dont on veut enserrer ma tête jeune encor,
Soit un cercle de fer, aux griffes effroyables,
Qui mette ma cervelle en débris déplorables,
Et qu' avant d'être reine,—oh ! je puisse mourir
Léguant de mon mépris l'affleuve à l'avenir !

LA REINE ELIZABETH.

Ta gloire ne t'envie, oh ! va !... va-t'-en parvise àme !
Ne te souhaite mal.

ANNE.

Non ! Et pourquoi madame !...

Alors que celui-là, maintenant mon mari
Il vint, quand je suivais le corps de mon Henri,
Quand le sang de ses mains fumait je crois, encore,
Le voyant ce Richard, je me dis : "*Je l'abhorre !*
Si jeune, pour m'avoir fait veuve de ce mort,
Sois maudit ! sois maudit ! qu'il soit affreux ton sort !
Quand tu te marieras, que le chagrin obsède
Ton lit—et que ta femme, en fut-il une laide
Qui voulut bien de toi—rampe dans le malheur
Parce que tu vis toi—qui de mon cher seigneur
M'a fait veuve !... é maudit !... Et regardes, madame,
Immédiatement—mon appétit de femme
Avant que close fut ma malédiction
Au miel de ses propos céda.... Damnation !
Depuis n'ont pu mes yeux les fermer leurs paupières,
Et pour moi le sommeil n'est qu'un amas d'ornières !

Vu mon père... il me hait!... Oh oui! de moi, dans peu
Certe il se défera!

LA REINE ELISABETH.

Pauvre cher cœur, adieu!
Ah! crois-moi, je suis bien sympathique à tes plaintes!

ANNE.

Moi, je suis de moitié dans vos douleurs et craintes.

DORSET.

Toi, qui si tristement accueille la grandeur,
Adieu!

ANNE.

Mes vœux pour toi qui portes du malheur
Aussi bien le fardeau!

LA DUCHESSE D'YORK (*à Dorset*).

Que le bonheur te guide,
Va vers Richmond.

(*à Anne*).

Te serve un bon ange d'égide!
Toi! va-t'-en vers Richard!

(*à la Reine*.)

Toi, sans perdre un moment,
Va vers le sanctuaire,—ou le recueillement,
Le saint recueillement remplit l'air et surplombe;
Je te quitte et m'en vais doucement vers ma tombe,
J'ai vu quatre vingt ans d'incessantes douleurs,
Et chaque heure de joie eut semaines de pleurs
Pour moi, mon pauvre moi!

LA REINE ELISABETH.

Daignez rester madame,
Avec moi regardez la Tour où vit mon âme!
Vieux moëllons! plaignez-vous dans vos réduits obscurs
Ces petiots que l'envie a fermé dans vos murs?
Pour ces charmants enfants, c'est un berceau bien rude,
Et dont ils n'avaient pas contracté l'habitude.
A vos pierres je dis dans mon chagrin adieu...
Ah! mes pauvres enfants que vous protège Dieu!

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

Une Salle d'Appartement dans le Palais.

Reparaissent. RICHARD maintenant Roi, sur le trône. BUCKINGHAM, CATHERINE, un PAGE, et autres.

LE ROI RICHARD.

Vous tous, réunis-vous, tenez-vous à distance.
Cousin de Buckingham puis de moi visez, avancez !

BUCKINGHAM.

Mon gracieux seigneur !

LE ROI RICHARD.

Eh ! Donne-moi ta main,
Par tes conseils, tes soins, je trône souverain,
Mais parlons-nous donc pour un seul jour ces gloires,
Poursuivons-nous en jour sans craindre des déboires ?

BUCKINGHAM.

Qu'à tout jamais, Richard ! vive ta royauté !

LE ROI RICHARD.

Ah ! cousin Buckingham ! Ah ! de ta loyauté
Je veux savoir, si l'or, est or de bon calibre,
Le jeune Edouard vit. Sens-tu vibrer la fibre
En toi, de mes pensées ? ... Peux-tu les deviner ?

BUCKINGHAM.

Dites toujours, seigneur, daignez les dessiner.

LE ROI RICHARD.

Eh ! cousin Buckingham, ce que moi je veux dire,
C'est que veux être roi, tout be bon, pas pour rire !

BUCKINGHAM.

Eh ! mais ! vous êtes roi ! gracieux souverain !

LE ROI RICHARD.

Suis-je roi, moi ? Non pas ! ... Edouard vit enfin !

BUCKINGHAM.

Oh ! c'est vrai, noble prince !...

LE ROI RICHARD.

O conséquence amère !

Dire qu' Edouard vit !... Mais, c'est élémentaire,
 Cousin de Buckingham souple était ton esprit,
 D'un mot tu devinais, ce qu'en un mot on dit :
 Maintenant, tu le veux, j'userai de franchise,
 Je veux que ces bâtards... quoi !... de la moutardise !...
 Soient occis promptement.... Parle vif, et sois bref !

BUCKINGHAM.

Votre grâce peut faire à sa guise.... Elle est chef !

LE ROI RICHARD.

Bah ! Bah ! tu restes froid, et ta bonté me gèle,
 Dis ! Es-tu pour leur mort ? Voyons ta ritournelle !

BUCKINGHAM.

Laissez-moi respirer quelque peu, cher seigneur !
 Avant que je ne parle.... il me faut bien d'honneur !
 A part moi réfléchir, sérieuse est l'affaire,
 Je ne puis dans tel cas répondre à la légère.
 Bientôt je reviendrai, bientôt j'expliquerai
 A votre majesté.... ce que.... je penserai.
 (*Buckingham sort.*)

CATESBY (*à part*).

Le roi n'est pas content, car il se mord la lèvre,
 D'une sourde colère, il endure la fièvre.

LE ROI RICHARD (*descendant de son trône*).

Je veux m'entretenir dès ce jour.... désormais,
 Au seul vouloir de fer, avec de grands niais,
 Ou bien encore avec garçons sans conséquence,
 Et desquels on ne peut recevoir une offense ;
 Quant à ceux là, qu'ils soient ou peuple ou grands seigneurs,
 Dont les yeux sont sur moi trop investigateurs,
 Je n'en veux plus du tout. Assez de cousinage,
 Il devient circonspect ce paon au beau plumage,

C C

Le noble Buckingham.—Je comprends la leçon,
Et j'en ferai profit que je dis.... Eh! garçon!

LE PAGE.

Monseigneur!

LE ROI RICHARD.

Eh! dis-moi! par une heureuse chance,
Dans ta manche aurais-tu certaine connaissance
Dont la moralité ne serait pas le fort,
Et qui s'immiscerait dans affaire de mort
Pour de l'or corrupteur!

LE PAGE.

Je sais un gentilhomme
De son sort peu content,—quoiqu' un assez brave homme,
De l'or le convaincrail plus que vingt orateurs,
Et vous le gagnerait.... Il est des plus obscurs!...

LE ROI RICHARD.

Comment se nomme-t-il?

LE PAGE.

C'est Tyrrel qu'on le nomme!

LE ROI RICHARD.

Je le connais un peu—je crois,—c'est un brave homme!
Va, fais-le moi venir! *(Le Page sort.)*

LE ROI RICHARD.

Buckingham! mon cousin!
Qui méditez si fort!... Ne serez plus voisin
Certes de mes conseils.—A-t-il sans grande peine,
Pour moi tenu longtemps?... Serait-il hors d'haleine,
Et doit-il s'arrêter?... Buckingham!... Ainsi soit!
(Lord Stanley entre.)

Eh bien! cher Lord Stanley? sous votre petit doigt
Dites! quoi de nouveau?

STANLEY.

Que sache votre grâce,
Que le marquis Dorset s'est donné.... de l'espace!...

Il est, paraîtrait-il, et par val et par mont !
Fuyard ! allé trouver là bas ! là bas ! Richmond !

LE ROI RICHARD.

Ici, viens ! Catesby !... fais courir par la ville
Le bruit qu' Anne, ma femme.... une santé débile,
Est malade.... en danger !... Pour ce cas, sois zélé !
Moi ! j'aurai soin, vois-tu de la tenir sous clé !
Et puis, dénêche-moi, d'une infime naissance,
Quelque jobard que veux marier de Clarence
A la fille. Le fils est bête comme un pot,
Homme d'esprit, jamais dà ! n'a pu craindre un sot !
Bon ! Le voilà rêveur !... Mais rêver n'est pas vivre,
Des rêveurs, ici bas le bon Dieu me délivre !...
Va, fais courir le bruit immédiatement,
Que malade est ma reine, et que probablement,
Elle mourra bientôt ! Sus ! A l'œuvre. Au plus vite !
Il importe à mon but, et mon but est licite,
D'arrêter les complots, d'arrêter les espoirs
Qui voulaient à mes jours donner de vilains soirs.

(Catesby sort.)

Il me faut épouser la fille de mon frère,
Ou sinon mon royaume est brisé comme verre.
Ses frères, il me faut d'abord les égorger,
Si je veux l'épouser.... Mais nargue du danger !
Déjà je suis lancé dans le fouillis du crime,
A moi tous les péchés !... Ne suis pusillanime !
Je veux les abriter, je veux les héberger,
Et très royalement *avec un cœur léger !*
La pitié dans mon œil n'a pas son habitacle,
Et de larmoyants pleurs je ne crains la débâcle !

(Le Page rentre avec Tyrrel.)

Ton nom est-il Tyrrel ?

TYRREL.

Oui, Tyrrel est mon nom !
A vous servir, seigneur ! Et Jacque est mon prénom.

LE ROI RICHARD.

Es-tu vraiment à nous ?

TYRREL.

Qu'on me mette à l'épreuve !

LE ROI RICHARD.

Oserais-tu tuer, sans que cela t'émeuve
Un mien ami ?

TYRREL.

Pardi !... Mais bien mieux j'aimerais
Deux de vos ennemis les éteindre à jamais.

LE ROI RICHARD.

Sois satisfait !... vois-tu, j'ai là de par le monde,
Deux ennemis profonds, qu'il faut que l'on me tonde....
Deux ennemis qui font trouble dans mon sommeil,
Ces bâtards de la Tour, les voudrais sans réveil !

TYRREL.

Donnez-moi les moyens, ceci, c'est toute urgence,
Avec ces ennemis de faire connaissance ;
Je puis vous l'assurer je vous délivrerai ;
De ces deux mal appris, croyez-moi, je dis vrai !

LE ROI RICHARD.

Ta parole, Tyrrel, est bien douce musique ;
A mon oreille elle est délicieux cantique.

(Il lui parle bas.)

Va, suis bien la consigne, et je t'estimerai,
Et de l'avancement, moi, je t'en donnerai.

TYRREL.

Subitò, je m'en vais expédier l'affaire,
Dans la vie il est bon, sitôt pensé... de faire ! *(Il sort.)*

Rentre BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

J'ai pesé, j'ai tourné dans mon esprit, seigneur,
Le sujet important que me fites l'honneur
De me communiquer.

LE ROI RICHARD.

Laissons ! cela ne presse !...

De vers Richmond, Dorset s'en fuit avec vitesse !...

BUCKINGHAM.

On me l'a dit, seigneur !

LE ROI RICHARD.

Stanley !... Dorset est fils

De votre femme, ayez—que ce soient vos soucis,

L'œil sur elle, toujours !...

BUCKINGHAM.

Monseigneur ! je reclame

Le don par vous promis sur l'honneur de votre âme,

Le comté d'Hereford, et la possession

Des terres dont m'avez promis concession !

LE ROI RICHARD.

Stanley ! je vous le dis, veillez sur votre femme,

De projets insensés ne permettrai la trame,

Des lettres à Richmond qu'on n'en fasse passer,

Où vous en répondrez, à ce daignez penser.

BUCKINGHAM.

Que répond votre Grâce à ma juste requête ?

LE ROI RICHARD.

Singulier souvenir me passe par la tête

Je me souviens qu'un jour Henri Six sur sa foi

Richmond étant gamin, prédit qu'il serait roi—

Un roi ! ça nous verrons !...

BUCKINGHAM.

Seigneur !

LE ROI RICHARD.

Etant prophète,

Comment donc Henri Six se faisant l'interprète

Du destin,—n'a-t-il dit, puisque j'étais présent,

Que moi je le tuerais ce Richmond malfaisant !

BUCKINGHAM.

Seigneur ! sur le comté que dit votre promesse ?

LE ROI RICHARD.

Richmond, un vilain nom pour moi, je le confesse,
Oh ! la dernière fois que je vis Exeter,
Le maire un homme aimable, à mon cœur resté cher,
Me montra le castel, acte de courtoisie
S'appelant Rouge-Mont. Mon âme fut saisie
En entendant ce nom, et vit troubler sa paix,
Parce qu'un très vieux barde,—il était Irlandais,
Me dit que peu longtemps conserverais la vie
Quand j'aurais vu Richmond.

BUCKINGHAM.

Monseigneur !

LE ROI RICHARD.

T'en convie,

Dis-moi, quelle heure est-il ?

BUCKINGHAM.

Excusez, monseigneur !

Si j'ose rappeler le guerdon, sur l'honneur
Qu'a daigné me promettre un beau jour votre Grâce ?

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! quelle heure est-il ?

BUCKINGHAM.

Seigneur ! voilà que passe

Dix heures au cadran.

LE ROI RICHARD.

Bien ! laissez les sonner !

BUCKINGHAM.

Pourquoi laissez sonner ?

LE ROI RICHARD.

Nc cherche à raisonner,
Mais parce que toi, tel qu'un Jacquemart d'horloge,

Tu fais vibrer le coup, ça ne fait ton éloge,
 Entre ta gueuserie—une vile action,
 Et mes pensers à moi,—ma méditation !
 Je ne suis pas d'humeur ce jour à faire aumône !...

BUCKINGHAM.

Allons, expliquez-moi, jusqu'à la fin de l'aune
 Ce que je dois penser, quel est votre vouloir ?

LE ROI RICHARD.

Tu m'embêtes, voilà !... jusqu'au revoir... bonsoir !...
(Le Roi et sa suite sortent.)

BUCKINGHAM.

En est-il donc ainsi ? Pour mes nombreux services,
 Ne me réserve-t-il par hasard que supplices ?
 Est-ce donc pour cela, que moi, je l'ai fait roi ?
 Oh ! pensons à Hastings !... sans plus de désarroi,
 Et partons pour Brecknock, tandis qu'à mes épaules
 Ma tête tient encore, et ne suis sous ses geôles,
 De ce Richard n'aurai, non, jamais un guerdon,
 Je l'ai servi !... c'est crime indigne de pardon ! *(Il sort.)*

SCÈNE III.

Même Salle dans le Palais.

Entre TYRREL.

TYRREL.

Il est donc accompli l'acte infâme, exécrable,
 Dont ce pays jamais encor ne fut coupable.
 Et Dighton et Forrest deux sacripants, deux gueux,
 Que j'avais suborné pour ce forfait hideux,
 Ont en me racontant l'épouvantable histoire
 Ainsi que deux enfants pleuré... c'est à n'y croire !
 "C'est ainsi," fit Dighton, "que ces charmants enfants
 Dormaient—"Oui," dit Forrest, "les mignons innocents
 Se tenaient enlacés dans les bras l'un de l'autre,
 Comme se murmurant encor leur patenôtre.

Leurs lèvres paraissaient quatre roses en fleurs
 De beauté printanière exhalant les fraîcheurs,
 De leurs douces odeurs embaumant l'atmosphère,
 Et faisant de leur lit un chaste sanctuaire.
 Un missel entr'ouvert gisait sur l'oreiller."...
 " Mon esprit," dit Forrest, " parut se verrouiller
 A l'aspect du saint livre . . . oh ! mais bientôt le diable "...
 L'infâme scélérat se trouvant incapable
 De parler,—de la sorte acheva le narré
 Son compagnon Dighton : " D'un bras mal assuré
 Supprimâmes tous deux à froid, ces existences
 Chefs-d'œuvre de beauté, d'admirables essences."
 Et les deux scélérats sous le poids de leurs torts,
 M'ont quitté brusquement emportant leurs remords.
 A ce prince du sang, des rois, charmant modèle,
 De ce drame, je vais moi porter la nouvelle.

(Entre le Roi Richard.)

Et le voici qui vient. A vous toute santé !
 Mon souverain seigneur, auguste Majesté !

LE ROI RICHARD.

Mon bon Tyrrel, dis-moi, si de par tes nouvelles
 Enfin je suis heureux ?

TYRREL.

J'en apporte de belles !
 Si le fait accompli peut faire le bonheur
 De votre majesté, vous l'avez, monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Mais les as-tu vus morts ?

TYRREL.

Oui morts, et bien morts certes !...

LE ROI RICHARD.

Et de plus enterrés dans fosses bien couvertes,
 Dis-moi, mon doux Tyrrel ?

TYRREL.

Seigneur le chapelain
 De la Tour, les a mis dans quelqu' obscur terrain,
 Quel est-il ? Ne le sais !

LE ROI RICHARD.

Viens me dire l'histoire
Mon bon Tyrrel après le souper . . . après boire,
Et pense d'ici là, n'importe à quel emploi
Tu voudrais arriver . . . Tu l'auras, foi de roi !
Jusqu'à ce soir . . . adieu !

TYRREL.

Seigneur ! je vous salue !

(*Tyrrel sort.*)

LE ROI RICHARD.

Le cher fils de Clarence, il est hors de la vue,
Je l'ai mis sous scellés, ferment bien mes verroux ;
A sa fille ai donné le plus nul des époux,
Les enfants d'Edouard dans une paix profonde,
Sur le sein d'Abraham—honni soit qui me fronde !
Dorment. Anne, ma femme, au monde a dit bonsoir,
Tout va selon mes vœux, pour moi tout est espoir !
Maintenant, parce que Richmond que n'aime guère,
Vise à s'unir avec la fille de mon frère
Pour happer ma couronne . . . en prétendant joyeux,
Je veux m'en aller moi, lui faire les doux yeux,
Pour réussir, je crois, j'ai de bonnes recettes,
Palsembieu ! je saurai bien lui conter fleurettes ! . . .

CATESBY (*entrant*).

Monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Qu'y a-t-il ? Du bon, ou du mauvais ?
Qu' auprès de moi tu prends si brusquement accès ?

CATESBY.

Les nouvelles seigneur ! oh ! bien loin d'être heureuses,
Sont tristes au contraire, et sont des plus fâcheuses,
Morton avec Richmond a fait sa jonction,
Et Buckingham levant de la sédition
Le funeste étendard, tient déjà la campagne,
Avec tous ses Gallois, et la révolte gagne.

LE ROI RICHARD.

Morton avec Richmond m'inquiète bien plus,
 Que Buckingham avec ses Gallois mordicus !
 Allons ! allons ! je sais qu'un craintif commentaire
 Devient un serviteur de plomb dans telle affaire !
 Fi du délai lambin, au pas de limaçon,
 Le délai compromet, et gâte la moisson.
 Que soit mon aile donc, la fouguese vitesse,
 Un roi ! c'est de Jupin la foudre vengeresse.
 Allez ! faites l'appel ! . . . Ne saurais l'oublier,
 Mon conseil est ma force, aussi mon bouclier,
 Quand nous offre bataille une foule de traîtres,
 Sus ! Il faut leur prouver qu'ils ont trouvé leurs maîtres !
 (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Même lieu. Devant le Palais.

Entre LA REINE MARGUERITE.

LA REINE MARGUERITE.

Morte ! . . . c'en est donc fait ! . . . est la prospérité !
 La remplace aujourd'hui la lourde adversité !
 En tapinois, ici, j'ai pris ma résidence,
 De mes ennemis pour guetter la déchéance.
 De cette déchéance est terrible l'aspect !
 Je vais aller en France, et mon flair est correct,
 Son séjour me sera noir, amer et tragique.
 Marguerite ! va-t'-en ! . . . ton âme soit stoïque !
 Mais . . . qui s'approche ?

Entrent LA REINE ELISABETH, et LA DUCHESSE D'YORK.

LA REINE ELISABETH.

Hélas ! ô mes pauvres petiots,
 Mes deux princes chéris ! si gracieux, si beaux !
 Mes fleurs aux doux parfums quoiqu' encore inécloses,
 Mes lilas, et mes lis, mes myrtes et mes roses !
 Si, vos âmes encor voltigent sous le ciel,

Et ne sont pas encore au séjour éternel,
 Voltigez près de moi sur votre aile légère,
 Puis oyez les douleurs de votre pauvre mère !

LA REINE MARGUERITE.

Autour d'elle volez ! Et dites-lui que droit
 Pour droit, las !—a terni vos matins—rendant froid
 Et le jeune et le beau !

LA DUCHESSE D'YORK.

Tant de malheurs terribles,
 Tant d'infâmes complots, de vengeances horribles,
 Font ma langue sans voix,—mon cœur même est muet !
 Pourquoi donc es-tu mort ?... O mon Plantagenêt !...

LA REINE MARGUERITE.

Les deux Plantagenêt, las ! restent quitte à quitte !
 Edouard en mourant, las ! se réhabilite !

LA REINE ELISABETH.

As-tu pu donc bon Dieu ! sur pareils doux agneaux,
 Ne pas avoir la vue ? à d'atroces bourreaux
 Les laissant sans défense !

LA REINE MARGUERITE.

O mon Henri !... Misère !...

LA DUCHESSE D'YORK.

Vie, où n'est plus la vie !... aveugle sans lumière !
 Oh ! pauvre rien vivant ! arène de douleur,
 Résumé plantureux de ce seul mot—malheur !
 Ton manque de repos, sied-le là, sur la terre,
 Oui sur le sol sanglant de la vieille Angleterre !

(Elle s'assied.)

LA REINE ELISABETH.

Hélas ! que ne peux-tu m'accorder un tombeau
 Et de ma triste vie, éteindre le flambeau ;
 J'y pourrais lors cacher mes os et ma poussière,
 Et dérober à tous mon chagrin, un ulcère !

(Elle s'assied à côté d'elle.)

LA REINE MARGUERITE.

Mon chagrin doit avoir droit de priorité,
Être plus révérité, vu son ancienneté,
Ah ! si la douleur peut avoir une compagne,
Vos cœurs sont plectés, que ma douleur les gague.

(Elle s'assied avec elles.)

Sur mes chagrins nombreux j'etes donc un regard,
J'avais un Edouard, me l'a tué Richard ;
J'avais un noble époux, ornement de ma vie,
Un Richard l'a tué par un excès d'envie !
Un Edouard aussi vous l'avies un Richard
L'a tué de sa main.

LA DUCHESSE D'YORK.

Tiens, toi, voilà ta part !
Moi, j'avais un Richard tu l'as tué mégère !...
Moi, j'avais un Rutland, c'est toi, c'est toi vipère,
Qui me la fait tuer pour tes menus plaisirs.

LA REINE MARGUERITE.

Et Richard a tué pour charmer ses loisirs,
Ce que tu possédais,—Infâme ! ton Clarence.
C'est du triste produit de ton incontinence,
Qu'un vilain chien d'enfer pour nous chasser à mort
S'est fait le courtisan, vil instrument du sort,
Pour déchirer l'agneau, pour happer l'innocence,
Et de Dieu sur l'ouvrage assouvir sa vengeance :
C'est toi, c'est ton vil sein, qui lâche ce tyran
Pour nous pourchasser tous, et pour nous mettre au ban,
O Dieu ! Très juste Dieu ! mon cœur se prend de joie,
Lorsque ce chien charnel, le vois faire sa proie
Des produits de ta mère,—et les anéantir,
Et mêler leurs chagrins à mon profond soupir.

LA DUCHESSE D'YORK.

O femme de Henri ! Ne prends trop d'arrogance
A l'aspect de mes maux,—car, dans mon indulgence,
J'ai pleuré sur les tiens.

LA REINE MARGUERITE.

O vous ! supportez-moi !
J'ai soif de la vengeance,—et tremble en mon émoi !

Ton Edouard est mort,—lui, qui, dans sa démente,
 Tua mon Edouard. L'autre Edouard par chance,
 Est mort de son côté, pour régler en effet,
 Avec mon Edouard ses comptes,—c'est un fait !
 Quant au jeune York il n'est rien moins qu'un appoint certe,
 A la perfection de ce que fut ma perte.
 Ton Clarence, il est mort, Edouard il l'occit,
 Mon Edouard à moi !— De cet affreux conflit,
 Et les témoins, Rivers, Vaughan, Hastings l'adultère,
 Et Grey sont tous fauchés, dorment au cimetière,
 Dans leurs sombres tombeaux. Seul vit encor Richard,
 Richard le pourvoyeur de l'enfer, le couard
 Qui par ses procédés, et ses indignes trames
 Envoie au vieux Satan ce qu'il peut guigner d'âmes ;
 Mais bientôt adviendra la fin de ce gredin,
 Et nul ne le plaindra, ça le fait est certain !
 L'enfer à cet effet flamboie, et brûle et brâme,
 Le sol baille, et les saints le dénoncent l'infâme !
 Au néant rendez-le, je vous en prie, ô Dieu !
 Voir ce hideux chien mort, c'est là mon plus cher vœu !

LA REINE ELISABETH.

Oh ! tu l'avais prédit qu'il adviendrait une heure,
 Et bien avant le temps prescrit pour que je meure,
 Où je t'invoquerais pour m'aider de ta voix
 Maudire ce crapaud, ce bossu, ce putois.

LA REINE MARGUERITE.

Je t'appelais alors la vantardise vaine
 De ma fortune,—une ombre, un bien rien moins que reine,
 Rien qu'une reine peinte,—oui la contrefaçon,
 De ce que moi j'étais, non faite ta moisson ;
 Je t'appelais l'index flatteur de la parade,
 D'une femme hissée assez haut,—mais malade,
 Devant être bientôt précipitée en bas ;
 D'une mère trompée en pressant dans ses bras
 Deux tout charmants enfants, je t'appelais un songe,
 De ce qu'un jour tu fus, un clinquant, un mensonge,
 Un étendard pimpant appelant le péril,
 Servant de point de mire au canon, au fusil ;
 Une aberration, une reine pour rire,

Et pour remplir la scène occupée à médire.
 Tes frères, ton époux, maintenant où sont-ils ?
 Eux ! qui faisaient ta joie ainsi que tes deux fils ?
 Qui s'agenouille et dit : " Dieu préserve la reine ? "
 Où sont ces nobles pairs, troupeau qui par douzaine,
 S'inclinaient devant toi les indignes flatteurs ?
 Où sont-ils tes soldats, tous des adulateurs,
 Ces cortèges pompeux près de toi faisant foule,
 Que sont-ils devenus ? Il est brisé leur moule !
 Daigne t'examiner, vois un peu maintenant
 Que tous ces faux honneurs t'ont produit le néant.
 Hier épouse heureuse,—aujourd'hui te voit veuve,
 Et veuve désolée.... une mère à l'épreuve
 Hier.... mais aujourd'hui tu le pleures ce nom ;
 Hier on t'implorait.... aujourd'hui, c'est un non
 Qu'à ta supplique on dit :—hier en souveraine
 Tu parlais, et bien haut, aujourd'hui n'es plus reine ;
 Hier tu méprisais, aujourd'hui mon mépris
 Il tombe à plat sur toi, laide chauve-souris !
 Hier on te craignait, dans cet aujourd'hui sombre,
 Toi naguère au pouvoir ! tu crains, même ton ombre !
 Du temps ainsi le cours a viré contre toi,
 Ce que tu fus jadis, te laisse un long émoi,
 En y pensant toujours !—Tu fus usurpatrice
 Du rang que j'occupais, punie est ta malice.
 Porte donc aujourd'hui la moitié de mon bât,
 C'est un fardeau bien lourd et qui fit grand dégât
 Assez longtemps sur moi, j'en dégage ma tête
 Pour t'en léguer le poids, t'en céder la conquête !
 Adieu donc femme d'York ! et reine des méfaits
 En France je rirai de tes malheurs anglais.

LA REINE ELISABETH.

En malédictions toi, source si féconde,
 Enseigne-moi donc l'art de maudire ce monde
 D'ennemis acharnés, de moi tournant autour ?

LA REINE MARGUERITE.

Abtiens-toi de dormir la nuit, jeûne le jour,
 Compare au bonheur mort, ta vivante souffrance,
 Pense que tes enfants ta plus douce espérance

Étaient beaucoup plus beaux qu'ils ne l'étaient vraiment,
Et que leur assassin est plus atrocement
Criminel qu'il ne l'est ; pense à ta destinée,
Fais la plus belle encor qu'au jour de l'hyménée,
Tu rendras pire encor, plus poignant ton chagrin,
Tu rendras plus amer de tes maux le venin,
En repassant cela dans ton esprit, ton ire
S'augmentera d'autant, et tu sauras maudire !

LA REINE ELISABETH.

Oh ! mon langage est terne et du tien n'a le feu.

LA REINE MARGUERITE.

Le malheur le rendra plus énergique . . . adieu !

(Sort la Reine Marguerite.)

LA DUCHESSE D'YORK.

Pourquoi donc les chagrins auraient-ils tant de langue ?

LA REINE ELISABETH.

Avocats ampoulés souffrez la, leur harangue,
De nos bonheurs passés, ils sont les successeurs
Laissez-les pérorer ces pauvres orateurs,
S'il est souvent bien creux leur trop pompeux langage,
Il soulage le cœur, en faut-il davantage ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Que s'il en est ainsi viens-t'-en vite avec moi,
De nos langues sachons faire un terrible emploi,
Mon satané de fils de paroles amères
Étouffons le soudain, sifflons comme vipères,
Il a bien étouffé tes deux charmants enfants,
(Roulement de tambours.)
Sois verbeuse avec lui, son tambour . . . je l'entends.

Entre RICHARD et sa suite marchant en ordre de bataille.

LE ROI RICHARD.

Qui vient m'intercepter, me barrer le passage ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Moi, qui pour empêcher ton délirant carnage
Eut du t'intercepter, maudit ! en t'étouffant
Le jour où tu sortis de mon flanc tout sanglant !

LA REINE ELISABETH.

Ce front, qui d'un fer chaud devrait porter l'empreinte,
Si le droit n'était pas une parole feinte,
Tu le caches, Tyran ! sous un vil cercle d'or,
Toi qui fis égorger ce prince—un vrai trésor
Qui devait la porter cette noble couronne
Déshonorée, hélas !... Elle orne ta personne !
Mes frères et mes fils ! Dis-moi, qu'en as-tu fait ?
Où sont-ils mes enfants ?... Dis-le moi.... contrefait ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Crapaud ! vilain crapaud ! où ton frère Clarence
Est-il ? aussi son fils à la charmante enfance,
Le doux Plantagenêt ?

LA REINE ELISABETH.

Où sont-ils les courtois
Grey, Vaughan, Rivers, et tous mes amis d'autrefois ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Aussi le bon Hastings ?

LE ROI RICHARD.

Sonnez ! sonnez trompettes !
Tambours ! battez aux champs, noyez-moi ces sornettes
Dans vos bruits tapageurs, afin que jusqu'aux cieux
Ne se fassent chemin les propos factieux
Sur moi, l'oïnt du Seigneur, de ces sottes femelles !
Battez tambours ! battez !... étouffez ces querelles !...
(*Fanfares de Trompettes, bruit de tambours.*)

(*S'adressant aux Reines*):

Ou bien dà !... patience,—et sus avec émoi
Gentiment suppliez.... où je vous le dis moi,
J'éteindrai vos clameurs avec un chant de guerre,
Oui je noierai vos cris.... il faudra bien vous taire !...

LA DUCHESSE D'YORK.

Es-tu mon fils ?

LE ROI RICHARD.

Oui, grâce à vous, mon père et Dieu !

LA DUCHESSE D'YORK.

Adonc patiemment,—ne sois un boute-feu,
A mon impatience, enfin donne audience !

LE ROI RICHARD.

Je tiens de vous, madame, en ai la conscience,
Que ne puis tolérer de reproche un accent.

LA DUCHESSE D'YORK.

Oh ! laissez-moi parler.

LE ROI RICHARD.

Parlez, incontinent !

Mais à tous vos discours est sourde mon oreille,
Je vous en avertis.

LA DUCHESSE D'YORK.

Ne crois que c'est merveille !
Je veux être avec toi douce comme autrefois.

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! donc, bonne mère, avec vous suis courtois,
Soyez brève surtout !... Eh bien ! je vous écoute :—
Mais je suis très pressé....

LA DUCHESSE D'YORK.

Dans ton ardente route
Es-tu donc si pressé ?... J'ai su t'attendre, moi !...
Dieu sait dans quels tourments ! Dieu sait dans quel émoi ?

LE ROI RICHARD.

Ne suis-je pas venu,—dites-moi, bonne mère,
A la fin consoler votre douleur amère ?

LA DUCHESSE D'YORK.

Tu le sais bien !... Oh ! non !... De par la sainte croix !
Tu naquis mon enfer, et me mis aux abois.

D D

Un terrible fardeau !... me le fut ta naissance !
 Et revêche et bourru elle fut ton enfance !
 Tes longs jours d'écolier furent aventureux,
 Et ton printemps viril, oœur et furieux.
 Ton âge confirmé, tu devins sanguinaire,
 Et subtil et rusé, mais cherchant l'art de plaire,
 Aimable en haïssant.—Quelle heure de bonheur
 Pourrai-je donc citer ?... Ne la trouve en mon cœur !

LE ROI RICHARD.

Sauf l'heure de Humphrey qu'un beau jour Votre Grâce
 A déjeuner requit—moi—n'étant à ma place !
 Mais que si moi je suis si vilain à vos yeux,
 Laissez-moi passer outre, et les quitter ces lieux,
 Ce, sans vous offenser,—dit entre nous, madame !
 Battez tambours ! battez !

LA DUCHESSE D'YORK.

Richard ! Oh ! sur mon âme,
 Ecoute ! écoute-moi !

LE ROI RICHARD.

Par trop amèrement
 Vous parlez !

LA DUCHESSE D'YORK.

Rien qu'un mot ! car très probablement
 Tu n'entendras de moi jamais une parole.

LE ROI RICHARD.

Soit ! semblable assurance est baume qui console !

LA DUCHESSE D'YORK.

Ou bien, toi, tu mourras de par l'ordre de Dieu,
 Avant de revenir en vainqueur en ce lieu,
 Ou moi j'aurai péri de chagrin, de grand âge,
 Et je ne verrai plus ta face davantage.
 Adonc prends avec toi ma malédiction,
 Au jour de la bataille, au fort de l'action,
 Elle pesera plus sur toi, la chose est sûre,
 Que le fier attirail de ta complète armure.

Mes prières seront—avec tes ennemis,
 Et les fils d'Edouard, par toi, tous deux occis,
 Au cœur de tes rivaux souffleront le courage,
 Et leur victoire sera pour toi sujet de rage.
 Sanguinaire tu fus, sanguinaire ta fin
 Sera—Monstre abhorré ! Te prédis ton destin !

(Elle sort.)

LA REINE ELISABETH.

J'ai certes plus de cause encor qu'elle à maudire,
 Mais je n'ai pas sa verve—Amen donc ! à son dire !
(Elle fait mine de partir.)

LE ROI RICHARD.

Madame, arrêtez-vous, et daignez m'écouter.

LA REINE ELISABETH.

Que pourrais-tu me dire ? à quoi bon m'arrêter ?
 Il ne me reste plus de mon triste hyménée,
 Ces deux charmants enfants de royale lignée,
 Pour être massacrés par ton royal poignard.
 Pour mes filles, hélas ! elles seront, Richard,
 Des nonnes pour prier au lieu d'être des reines
 Pour pleurer, et pour être en butte à mille haines,
 Epargne-les, ne viens pour leur jeter un sort.
 Ton œil a des venins qui distillent la mort !

LE ROI RICHARD.

Vous avez une fille et belle, et gracieuse
 De nom Elisabeth, royale et vertueuse.

LA REINE ELISABETH.

Et faut-il quelle meure à cause de cela ?
 O Dieu ! laissez la vivre, à mon cœur laissez la.
 Je corromprai ses mœurs, sa beauté, le proclame,
 Je saurai la souiller,—je dirai, sur mon âme !
 En me calomniant, qu'elle n'est pas le fruit
 Des amours d'Edouard, ... je ferai tant de bruit
 Que son front pur encor le ceindra d'infâmie,
 Mais qu'elle vive au moins !

LE ROI RICHARD.

Vous seriez ennemie
De vous-même, madame, en agissant ainsi ;
Elle est de sang royal, pour elle ayez merci.

LA REINE ELISABETH.

Elle est de sang royal,—mais pour sauver sa vie,
Je dirai que c'est faux,—à cela je n'obvie !

LE ROI RICHARD.

Dans sa naissance seule est la sécurité
De sa vie.

LA REINE ELISABETH.

Eh bon Dieu !... Mais c'est, en vérité,
Dans cette sûreté que moururent ses frères.

LE ROI RICHARD.

Ils n'eurent en naissant, bah ! qu' étoiles contraires !

LA REINE ELISABETH.

Leurs étoiles !... Non pas !... Mais de mauvais amis !

LE ROI RICHARD.

On ne peut éviter le destin, m'est avis !

LA REINE ELISABETH.

En évitant la grâce, on fait sa destinée.
Las ! mes pauvres enfants ! lys de mon hyménée,
Eussent été dotés d'une plus belle mort,
Si de plus belle vie, eut été fait leur sort !

LE ROI RICHARD.

Vous parlez comme si j'avais-- oh ! quel blasphème !
Egorgé mes cousins !

LA REINE ELISABETH.

Les avez faits—au même !
Les avez dépouillé tout d'abord de leur droit,
Et de leur vie aussi—de leur trône—ainsi soit !
Ne parle de la main sanglante toujours prête
A perpétrer un crime.... oh ! non !... mais de la tête
De les assassiner donnant instruction !
Oh ! sur toi, vil tyran, soit la damnation !

Sans doute le poignard n'était que terre à terre,
Avant d'être aiguisé sur ton cœur fait de pierre,
Lors il put se vautrer au sein de mes agneaux,
Et trouver une gaine aux mains de tes bourreaux.
Ah ! ne devrais parler devant toi de mes anges,
Jusqu'à ce qu'en tes yeux je fisse mes vendanges,
Que ton sein le déchire, et de taille et d'estoc,
Et que mette en lambeaux ton cœur plus dur qu'un roc !

LE ROI RICHARD.

Madame ! aussi bien que dans ma vaste entreprise,
J'espère recueillir,—et c'est de bonne prise,
Succès avantageux dans de sanglants combats,
De même j'aime à dire—en ces derniers débats,
Que pour vous, et que pour toute votre famille,
J'ai bonne intention—et par cela je brille !

LA REINE ELISABETH.

Oh ! quel bien ! Dieu de Dieu ! sous la face du ciel,
Peut m'advenir par vous, mon ennemi mortel ?

LE ROI RICHARD.

Quel bien ? L'avancement de vos enfants, madame !

LA REINE ELISABETH.

Oui, vers quelque gibet passepartout de l'âme
Pour s'envoler au ciel.

LE ROI RICHARD.

Non pas, l'avancement
Des terrestres splendeurs de vers le firmament,
De vers la dignité,—le type de la gloire
Qui fait qu'un nom s'inscrit aux fastes de l'histoire.

LA REINE ELISABETH.

Oui, flatte mes chagrins avec un tel éclat,
Dis-moi donc quel honneur, dis-moi donc quel état
Tu puisses toi, léguer à qui doit sa naissance,
Las ! à mon pauvre moi !

LE ROI RICHARD.

Ce que j'ai de puissance
Oui dà !... De plus moi-même—en mes vœux triomphants

Je prétends en doter, non ! un de tes enfants.
 Adonc dans le Lédé de ton âme celure,
 Mais une bonne fois d'un tort imaginaire
 Que ne t'ai point causé, le triste souvenir.

LA REINE ELIZABETH.

Sois bref, de suite dis, où tu veux en venir,
 Ton esprit de bonté doit cacher une anguille.

LE ROI RICHARD.

Sache donc que du fond du cœur j'aime ta fille.

LA REINE ELIZABETH.

La mère de ma fille.... et te croit dans son cœur.

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! Qu'en pensez-vous ?

LA REINE ELIZABETH.

Je pense, sur l'honneur,
 Que tu l'aimes ma fille, aussi bien que ses frères
 Hélas ! Tu les aimes tous deux les pauvres héros !
 De ce merci, merci !

LE ROI RICHARD.

Voyons donc, ne sois pas
 Si prompt à nous créer de nouveaux embarras,
 J'aime ta fille, et veux, mon désir est sincère,
 La faire incontinent la Reine d'Angleterre !

LA REINE ELIZABETH.

Eh bien ! Qui comptes-tu lors lui donner pour roi ?

LE ROI RICHARD.

Mais.... celui-là qui doit la faire reine....

LA REINE ELIZABETH.

Toi !

LE ROI RICHARD.

Oui bien que je le dis !... Qu'en pensez-vous, madame ?

LA REINE ELIZABETH.

Mais comment feras-tu la cour à la chère âme ?

LE ROI RICHARD.

Voilà ce que voudrais certe apprendre de vous
Qui connaissez son cœur, qui connaissez son poulx !

LA REINE ELISABETH.

L'apprendras-tu de moi ?

LE ROI RICHARD.

De tout mon cœur, madame

LA REINE ELISABETH.

Eh bien ! écoute donc quel il est mon programme.
Fais-lui porter d'abord par l'infâme assassin
De ses deux frères qui raccourcit le destin,
Deux cœurs encor saignants, ayant pour leur devise
Ces noms : " York et Rutland "—cette gente surprise
A ses yeux pourra bien certe amener des pleurs,
Offre-lui dans ce cas, pour calmer ses douleurs
Un mouchoir teint de sang,—ainsi que Marguerite
A ton père l'offrit ;—c'est tout à fait licite
Parmi les scélérats. Ce mouchoir teint de sang
Était le jeune sang du trop gentil Rutland.
Avec cela, dis-lui d'essuyer ses paupières,
Des mouchoirs teints de sang sont baumes salutaires !
Que si ne réussis à gagner son amour,
Par des moyens si doux, dignes d'un troubadour,
De tes nobles hauts faits, fais-lui tenir la liste,
Mais en les racontant sache être réaliste ;
Dis-lui comment Clarence, en un tonneau de vin,
C'était du Malvoisie—eut un tombeau divin ;
Comment périt Rivers,—comment pour l'amour d'elle
Du puits de la vie, Anne, a franchi la margelle !

LE ROI RICHARD.

Vous vous gaussez de moi, ce n'est là le moyen
De gagner votre fille—oh ! mon cœur le sait bien !

LA REINE ELISABETH.

Qui sème des chardons ne récolte des roses,
Si tu fus le Richard qui fit toutes ces choses,
Sache te présenter sous un autre format
Ou tu risques de voir ta cour tomber à plat.

LE ROI RICHARD.

Dites que tout cela, l'**ai fait** pour l'amour d'elle.

LA REINE ELISABETH.

En bonne conscience, **elle**, la jeune fille,
Ne pourrait que te prendre, ayant de son amour
Par si rouges méfaits, **acheté** le retour.

LE ROI RICHARD.

Un fait étant un fait, **ne** saurait se défaire,
Les hommes quelquefois de très sotte manière
Agissent—puis alors surgit le repentir
Qui vient les harceler **aux** heures du loisir.
A vos deux fils si moi **j'ai** ravi le royaume,
Le rends à votre fille, **et** ma foi ! c'est un baume.
Si j'ai tué vos fils, eh **bien** ! j'engendrerai
De votre sang—lignée—**et** je la maintiendrai !
Au lieu de vous targuer de ce titre de mère,
Vous serez grand' **maman** ! ... Grand' maman, ce n'est guère
Moins que d'être **maman** ;—c'est même tout profit,
Vous n'aurez à souffrir point les douleurs du lit.
Vos enfants, entre nous, las ! de votre jeunesse
Ils furent les soucis, les miens de la vieillesse
Qui sera vôtre un jour, seront, j'en suis certain
Les doux consolateurs de votre ancien chagrin.
Votre perte au total est à peine une peine,
Votre fils n'est pas roi, mais votre fille est reine.
Je ne puis vous offrir tout ce que je voudrais,
Acceptez mes bontés, ce sont vos intérêts.
Dorset, votre fils, qui, d'une âme timorée
D'un pas mécontent foule étrangère contrée,
Sera vite promu de par cette union
Aux dignités, objet de son ambition.
Le roi qui nommera votre fille, sa femme,
Familièrement, le promets sur mon âme,
Appellera Dorset frère mère d'un roi,
A nouveau tu prendras ton ancien pouvoir—toi !
De tes temps malheureux, et les grandes détresses,
Tu ne t'en souviendras au milieu des richesses

De tes contentements. Nous verrons maints beaux jours
 Se dérouler encore au contact des amours ;
 En perles d'Orient se changeront tes larmes,
 Et tes bonheurs nouveaux ne craindront plus d'alarmes.
 Va donc, mère, va donc vers ta fille—enhardis
 Son inexpérience, élève ses esprits,
 Prépare son oreille à ce langage tendre
 Qu'un amoureux toujours a l'art de faire entendre ;
 Fais reluire en son cœur l'éclat qu'à la beauté
 Partout donne toujours la souveraineté ;
 Fais connaître en un mot à la douce princesse,
 Le bonheur de l'hymen, sa tranquille allégresse.
 Et quand ce Buckingham, cerveau lourd et obtus,
 Mon bras vainqueur l'aura châtié, mordicus !
 Je viendrai le front ceint des palmes de la gloire,
 Mener ta fille au lit dans un jour de victoire,
 Et lui narrant les faits enchaînés à mon char,
 Déposer à ses pieds les lauriers de César.

LA REINE ELISABETH.

Que dire pour le mieux à cette fille chère ?
 Te voudrait épouser le frère de ton père ?
 Ou dirai-je ton oncle ? . . . Ou l'infâme assassin
 Qui sut les décimer frères, oncles, cousin ?
 A quel titre veux-tu que je plaide ta cause
 Auprès d'elle, dis-moi ? Qui ne soit une chose
 En horreur à la terre, à mon honneur, à Dieu,
 A son amour, aux lois dont ne puis faire un jeu

LE ROI RICHARD.

Dis que cette union pour la belle Angleterre
 Est un gage de paix.

LA REINE ELISABETH.

Est un gage de guerre,
 Dont l'Angleterre, hélas ! ne verra pas la fin.

LE ROI RICHARD.

Dis-lui que moi, le roi, moi qui suis maître enfin,
 Je me fais suppliant.

LA REINE ELISABETH.

Oh ! oui, pour qu'elle accorde
Ce que défend le roi des rois !... Miséricorde !

LE ROI RICHARD.

Dis-lui qu'elle sera dans toute sa splendeur
Une puissante reine, et des reines la fleur.

LA REINE ELISABETH.

Pour déplorer ce titre, ainsi que fit sa mère.

LE ROI RICHARD.

Dis que je l'aimerais d'un amour vrai, sincère.

LA REINE ELISABETH.

Eh ! pour combien de temps ?

LE ROI RICHARD.

Mais, pour l'éternité
De sa gracieuse vie....

LA REINE ELISABETH.

Oh ! dis la vérité,
Réponds-moi, franc et net—vivra-t-elle une année ?...

LE ROI RICHARD.

J'espère aussi longtemps que de sa destinée
La nature et le ciel prolongeront le cours.

LA REINE ELISABETH.

Dis mieux, aussi longtemps que le roi des vautours,
Que Richard, que l'enfer voudront bien le permettre.

LE ROI RICHARD.

Dis-lui que moi qui suis son roi,—je viens me mettre
A ses pieds adorés.

LA REINE ELISABETH.

De toi, son souverain
Elle abhorre le titre, elle, en son fier dédain.

LE ROI RICHARD.

Voyons ! Sois éloquente en ma faveur, près d'elle !

LA REINE ELISABETH.

Un honnête récit gagne à rester fidèle,
A ne pas s'écarter de la simplicité !

LE ROI RICHARD.

Pour lors, en simples mots, dis-lui, par charité,
Mon idylle d'amour.

LA REINE ELISABETH.

Simple, et non véridique
Est un style trop dur.

LE ROI RICHARD.

Vous êtes sarcastique !

LA REINE ELISABETH.

Oh non ! pas trop ! oh non !... Morts sont en leur tombeau
Mes tout gentils petiots—je n'en dis trop.... Tout beau !...

LE ROI RICHARD.

A quoi sert rabâcher sur cette même corde ?
Le texte est épuisé ; laissons en là l'exorde.

LA REINE ELISABETH.

Je reviendrai toujours sur cet affreux malheur,
Oui, tant qu'il restera des fibres à mon cœur.

LE ROI RICHARD.

Maintenant par mon George, et par ma Jarretière,
Comme aussi, je le dis, par ma couronne altière....

LA REINE ELISABETH.

Ton George est profané ;—ta Jarretière aussi
Ta couronne usurpée.... elle sent le roussi !

LE ROI RICHARD.

Je jure !...

LA REINE ELISABETH.

De par rien ! Est profané ton George,
Simulacre odieux de l'affreux coupe-gorge.

Ta Jarretière elle est souillée, et sa vertu
Jadis chevaleresque est bien moins qu'un fêtu.
Ta couronne usurpée à sa gloire fait honte,
Que si tu veux jurer,—et jurer sans mécompte,
Et pour qu'on puisse croire à ton serment fatal,
Jure par quelque chose où tu n'as fait de mal !

LE ROI RICHARD.

Que s'il en est ainsi je jure—par le monde !...

LA REINE ELISABETH.

Le monde !... Il est rempli de ton parjure immonde !

LE ROI RICHARD.

De mon père la mort....

LA REINE ELISABETH.

Mais ta vie est, d'honneur
De ton père à la mort le plus grand déshonneur

LE ROI RICHARD.

Adonc, et s'il le faut, je jure par moi-même....

LA REINE ELISABETH.

Mais toi-même, de toi, tu n'as fait qu'un blasphème !

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! alors par Dieu !

LA REINE ELISABETH.

N'invoque son saint nom !
Car le tort fait à Dieu, ne donne pas renom,
A qui ne craint pas Dieu ! Si tu n'eusses cru faire
Oubli de ton serment, l'union que ton frère
Avait fait entre tous, amis comme ennemis,
N'eut pas été brisée, et ne serait occis
Mon pauvre frère, hélas !... Ce métal auréole
Qui ceint ta tête, et qui forme ta gloriole,
Eut de mon jeune enfant orné le jeune front,
Existerait son frère.... au regard si profond !
Tous les deux aujourd'hui, las ! devenus poussière

Dans l'obscur de la Tour dorment au cimetière ;
Par quoi peux-tu jurer ?...

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! Par l'avenir !

LA REINE ELISABETH.

Par l'avenir !... D'avance oh ! tu l'as su noircir !
Tes crimes du passé, tes longues injustices,
De longs jours à venir font pour moi des supplices !
Les enfants des parents desquels tu fus bourreau
Vivent encor ;—ne sont couchés dans le tombeau ;
Les parents dont tu fis des enfants le massacre
Vivent encor,—pour toi ne sont un simulacre !
Adonc ne jure pas, crois-moi, par l'avenir,
L'avenir ne sera pour toi qu'un repentir !

LE ROI RICHARD.

Aussi bien, toutefois que vrai, moi je désire
Prosperer,— sur le sort et m'assurer empire
Me refuse le ciel des heures de bonheur,
Ne me donne le jour de clarté la lueur,
Ni la nuit du repos ; que toutes les planètes
Se mettant contre moi, me lancent leurs sagettes,
Si d'un pur dévouement, et d'un amour de cœur
Je n'entoure ta fille étoile de bonheur !
Mon bonheur et le tien, tout cela gît en elle,
Sans elle le bonheur n'a pas une étincelle ;
Tout est pour le pays, mort, désolation,
Aussi délabrement, annihilation ;
C'est là le seul moyen d'éviter ses désastres,
Croyez-m'en, sur ce point j'ai consulté les astres !
Donc, chère mère !... (Il faut que je t'appelle ainsi !)
De mon bien tendre amour, porte-lui le souci,
Non par mes faits passés, mais par ce que j'espère
Me vaudra désormais, l'appui de l'Angleterre !...

LA REINE ELISABETH.

Me laisserai-je ainsi tenter de par Satan ?

LE ROI RICHARD.

Oui, pour faire le bien, si Satan montre élan !

LA REINE ELISABETH.

Puis-je donc oublier qui moi je suis moi-même !

LE ROI RICHARD.

Oui, si le souvenir de vous, porte à l'extrême
Votre courroux vengeur.

LA REINE ELISABETH.

Mais.... tu tuas mes fils !

LE ROI RICHARD.

Oui, mais je les enterre, et fort bien par Cypris !
Puisque ta fille à toi, moi je l'a prends pour femme,
Et qu'elle engendrera, pour toi, c'est un dictame
De nombreux petits fils, tous sortis de son flanc
Pour l'immortaliser, l'éterniser ton sang.

LA REINE ELISABETH.

Pour la gagner ma fille à ton vouloir,—irai-je ?

LE ROI RICHARD.

Va,—sois heureuse mère !... Et que Dieu te protège !...

LA REINE ELISABETH.

Eh bien ! donc, je m'en vais. Ecrivez moi sous peu,
Et vous saurez par moi ce qu'elle pense....

LE ROI RICHARD.

Adieu !

Donnez-lui mon baiser d'amour.

(Il embrasse Elisabeth. Elle sort.)

Femme changeante !

Qui se laisse adoucir par parole émouvante !...

Entre RATCLIFF, suivi de CATESBY.

LE ROI RICHARD *(à Ratcliff)*.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

RATCLIFF.

O puissant souverain !

Sur la côte une flotte est mouillée.... incertain,

Sur le rivage on voit un flot de multitude
Ne paraissant avoir des armes l'habitude ;
Amis douteux, cœurs faux ! on pense que Richmond
Est leur grand amiral ; dans un calme profond
Ils flottent, espérant que Buckingham en aide
Leur viendra.

LE ROI RICHARD.

Qu'un ami, voilà le seul remède,
Vers le duc de Norfolk immédiatement
File d'un pas léger. Toi Ratcliff promptement,
Ou Catesby—mais où Catesby peut-il être ?

CATESBY.

Ici, mon bon seigneur ! A vos ordres, mon maître !

LE ROI RICHARD.

Catesby vers le duc, vole....

CATESBY.

Oui, monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Ici Ratcliff, ici !... Toi, sois un bon coureur
Va vers Salisbury—va, pars en diligence....

(à Catesby.)

Scélérat hébété ! Dans ton insouciance
Pourquoi rester ici ?... n'aller pas chez le duc !

CATESBY.

Mais votre ordre seigneur, mais votre ordre est caduc !
Moi ! que dirai-je au duc ?... Moi !... de par votre altesse ?..

LE ROI RICHARD.

O Catesby, mon bon ! Excuse ma rudesse,
Dis-lui de rassembler une armée au plutôt,
Et vers Salisbury de me joindre bientôt !

CATESBY.

J'y cours seigneur ! j'y cours.

(Il sort.)

RATCLIFF.

Plait-il à votre altesse

De me dire ce que je dois avec prestesse
Faire à Salisbury ?

LE ROI RICHARD.

Rien, avant mon départ.

RATCLIFF.

Vous m'avez dit, seigneur, de partir sans retard.
(*Entre STANLEY.*)

LE ROI RICHARD.

Ah ! j'ai changé d'avis.—Stanley ! quelle nouvelle ?

STANLEY.

Aucune, monseigneur, que l'on dise avec zèle,
Pas mauvaise, pourtant.

LE ROI RICHARD.

A quoi bon lanterner ?

Parle ! quelle nouvelle ?... Il ne me faut berner !

STANLEY.

Le Richmond est en mer !

LE ROI RICHARD.

Dans la mer qu'il enfonce,
Ce blème renégat, ce chardon, cette ronce,
Que fait-il sur la mer ?

STANLEY.

A vous dire le vrai,

Monseigneur ne le sais.

LE ROI RICHARD.

De parler fais l'essai !

STANLEY.

Je crois qu' asticoté par Dorset en personne,
Aussi par Buckingham—pour happer la couronne,
En Angleterre il vient !

LE ROI RICHARD.

Le trône est-il vacant ?

Le glaive est-il donc mort et n'a-t-il son tenant ?
Est-il donc mort le roi ? sinon—sinon nous-même,
D'York quel est l'héritier du royal diadème ?
Dites-moi donc alors ce qu'il fait sur les mers ?

STANLEY.

Ne puis le deviner, ses desseins ne sont clairs !

LE ROI RICHARD.

Ne pouvez deviner le but de son voyage,
Ni pourquoi ce Gallois lorgne notre rivage ?
C'est pour se déclarer de vous maître et seigneur,
Tu te révolteras pour le suivre, en ai peur !

STANLEY.

Non, très puissant seigneur, n'ayez pas cette crainte !

LE ROI RICHARD.

Mais pour le repousser, voyons, parle sans feinte,
Où sont-ils tes vassaux ? Ils sont à l'occident
Faisant la courte échelle, et même aidant
Les rebelles sortant de leurs vaisseaux en foule ?

STANLEY.

Mes amis, monseigneur, faits dans vigoureux moule,
Ils sont tous dans le nord.

LE ROI RICHARD.

Pour moi de froids amis,
Que font-ils dans le nord ? Ils devraient, m'est avis,
Être dans l'occident, au roi pour être utiles.

STANLEY.

N'ayant reçu nul ordre, ils sont restés tranquilles,
Puissant roi, mais s'il plaît à votre majesté
De daigner m'octroyer la pleine liberté
Je verrai mes amis, et devers votre grâce
Avec eux je viendrai, n'importe en quelle place,
N'importe auquel moment, il vous plaira choisir.

E E

LE ROI RICHARD.

Oh ! oui, je m'aperçois que tu veux déguerpir
Pour rejoindre Richmond, mais à toi ne me fie !

STANLEY.

Vous avez tort, seigneur, je vous le certifie,
Je n'ai jamais été, je ne suis un trompeur.

LE ROI RICHARD.

Eh bien ! Allez ! c'est bon, faites-vous recruteur ;
Allez de vos amis relever le courage,
Mais, George, votre fils, qu'il me reste en ôtage ;
Faites que votre cœur soit et ferme et loyal,
Sa tête est mon garant, si vous tournez à mal !

STANLEY.

Traitez mon fils selon que je serai fidèle. *(Stanley sort.)*

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

Mon gracieux seigneur ! j'apporte la nouvelle
Que dans le Devonshire, ainsi que des amis
M'informent de ces faits, maintenant accomplis,
Le sire Edouard Courtney, plus d'Exeter l'évêque,
Son frère aîné, méchant prélat qui se rebêque
Se révoltent avec d'autres confédérés !...

Entre un autre MESSAGER.

DEUXIÈME MESSAGER.

Dans le Kent, les Guilfords et d'autres conjurés,
Mon noble souverain, ont soudain pris les armes,
Et tiennent le pays dans de chaudes alarmes,
Leur nombre et leur pouvoir à chaque instant s'accroît,
Tandis qu'à chaque instant, notre pouvoir décroît.

Entre un autre MESSAGER.

TROISIÈME MESSAGER.

Du noble Buckingham, haut souverain, l'armée...

LE ROI RICHARD.

De désastres pourquoi me servir la fumée ?...
 Taisez-vous tous, hiboux ! Tiens prends cela pour toi !...
(Il frappe le Troisième Messenger.)
 Des nouvelles, j'en veux, mais les veux bonnes moi !...

TROISIÈME MESSENGER.

A votre majesté j'apporte une nouvelle,
 Qui devrait m'avoir fait bien venir auprès d'elle.
 De grands débordements de torrents furieux,
 Du duc de Buckingham ont par leurs flots fougueux,
 Mis l'armée en déroute, et dans la conjoncture
 On ne sait en quels lieux, il erre à l'aventure.

LE ROI RICHARD.

Oh ! je te dis merci ! Tiens ! Tiens ! voilà de l'or !
 Pour compenser le coup. Je fus un vrai butor !
 Dis-moi, quelqu'un a-t-il, sus ! promis récompense
 A qui ramènerait le traître en ma présence ?

TROISIÈME MESSENGER.

Oui, certes, monseigneur ! De suite ce fut fait !

Entre un autre MESSENGER.

QUATRIÈME MESSENGER.

Sire Thomas Lovel, et le Marquis Dorset
 Sont en armes tous deux dans le comté d'Yorkshire,
 Par compensation, mais, seigneur, dois vous dire
 Que des Bretons la flotte est dispersée au vent,
 Richmond dans le Dorset envoya de l'avant
 Un de ses bâtelets aborder le rivage
 Pour sonder le terrain, et pour faire un parlage,
 Dans ces gens assemblés, mais n'ayant pas de foi,
 Sur la Bretagne, il mit voile.... je l'ai vu, moi !

LE ROI RICHARD.

Marchons toujours, allons combattre ces rebelles
 Il est temps d'étouffer d'intestines querelles.

Entre CATHERY.

CATHERY.

Mon haut seigneur ! le duc de Buckingham est pris,
C'est heureuse nouvelle, et dont je m'applaudis.
Toutefois, le Richmond avec puissante armée
Est à Milford si l'on en croit la renommée.

LE ROI RICHARD.

Sus ! à Salisbury !... Sus ! à Salisbury
Rien ne se fait, tandis que nous canons ici.
Allons ! là bas risquer une grande bataille,
Et faisons dans son trou rentrer cette canaille.
Que ce cher Buckingham devers Salisbury,
On le fasse venir,—de le voir j'ai souci ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE V.

Un Salon chez Lord Stanley.

Entrent LORD STANLEY et SIR CHRISTOPHER UMWICK.

STANLEY.

A Richmond, de ma part, dites, Sire Christophe,
Que ne je puis l'aider, sans craindre catastrophe,
Du moins pour le présent. Sous ce laid toit à porc
Du hideux sanglier,—de ce fils du duc d'York,
Se trouve emprisonné mon bien aimé fils George
Si de bouger fais mine, on lui coupe la gorge.
Pour mon pauvre cher fils je crains ce résultat
Ce qui fait que mon bras est fait échec et mat.
Mais où se trouve donc Richmond le noble prince ?

SIRE CHRISTOPHE.

Soit à Pembroke, ou soit dans l'ouest de la province
De Galles.

STANLEY.

Mais quels gens, ayant un certain nom,
Près de lui sont groupés !

SIRE CHRISTOPHE.

Un soldat de renom,
Sire Walter Herbert—et puis noble phalange,
Sire Gilbert Talbot—au combat plus qu'un ange,
Sire William Stanley,—de plus le redouté
Pembroke, et puis Oxford—l'impétuosité
Fait homme—et puis Thomas avec vaillante troupe,
Puis Sire James Blunt, et puis maint et maint groupe
De guerriers valeureux, leur nombre est légion,
Vers Londres ils s'en vont pleins de décision.

STANLEY.

Eh bien ! va de ma part vers ton seigneur et maître,
Dis-lui combien je fais de vœux pour son bien-être !
Que je lui veux du bien, le prouverai plus tard,
Dis lui qu' Elisabeth est promise à Richard,
Et qu'à cette union a consenti la reine ;
Adieu ! Prends ces papiers, ils lui diront ma peine !
(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Salisbury. Lieu découvert.

Entre le SHÉRIF et la garde, avec BUCKINGHAM mené au supplice.

BUCKINGHAM.

Ne pourrai-je parler au noble Roi Richard ?

LE SHÉRIF.

Non, mon très cher seigneur, non certe il est trop tard,
Vous n'avez maintenant qu'à prendre patience.

BUCKINGHAM.

Hastings, Rivers et Grey, les fils pleins d'innocence
D'Edouard, le saint roi qui fut le bon Henri,
Qui, sous des lacs impurs, tous tombèrent ici
De par la trahison et de par l'injustice,
Si vos âmes du ciel, entr'ouvent l'orifice
De là haut contemplez quel il est mon trépas !—
C'est la fête des morts, aujourd'hui, n'est-ce pas,
Dites-moi compagnons ?

LE SHÉRIF.

Oui, des morts c'est la fête !

BUCKINGHAM.

Eh bien ! le jour des morts à les venger s'apprête
Les crimes de ma vie . . . et je le souhaitais
Quand aux fils d'Edouard, pour de vils intérêts,
Pour les fils de celui qui fut un jour mon maître,
Et pour ses alliés, je devins soudain traître.
Il est bien que ça soit ce sombre jour des morts,
Qui me voye expier à la fin mes vieux torts.
Ce grand Voyant là haut par de là le nuage,
Sur ma tête coupable a fait créver l'orage.

Le glaive des méchants, ainsi le vent le ciel
 Se retourne contr'eux, et c'est bien naturel.
 Tombe ainsi lourdement sur moi, de Marguerite
 La malédiction : "*Quand*" de façon subite,
 "*Lui, de chagrins,*" dit-elle, "*abreutera ton cœur,*
Pense alors que je t'ai prédit moi, ton malheur !"—
 Messires ! je suis prêt, vers le billot infâme
 Conduisez-moi, j'ai soif de remiser mon âme !
 (*Sortent Buckingham, le Shérif et les gardes.*)

SCÈNE II.

Une Plaine près de Tamworth.

Entrent avec tambours et drapeaux RICHMOND, OXFORD, SIRE
 JAMES BLUNT, SIRE WALTER HERBERT *et autres avec*
soldats en marche.

RICHMOND.

Frères d'armes ! Et vous mes amis bien aimés,
 Sous le joug d'un tyran broyés et abîmés,
 Nous avons pénétré de la vicille Angleterre
 Jusqu'au cœur du pays. Ici de notre père
 Le valeureux Stanley, nous recevons vraiment
 Lettre consolatoire, un encouragement !
 Le sanglant sanglier, l'éhonté misérable,
 De vos vignobles qui, lui, n'a fait qu'une étable,
 Qui fait son auge en vous l'impudent folichon,
 Cet aviné gredin, et cet impur cochon,
 Gît à l'heure qu'il est, au centre de cette île,
 Près de *Leister* ⁽¹⁾ au doux climat, charmant, fertile.
 De Tamworth à *Leister*, seulement un demain
 Aujourd'hui nous sépare, allons y donc grand train,
 Allons ! Au nom de Dieu, chers amis du courage !
 Allons y moissonner de la paix le doux gage,

(1) Nous écrivons ici pour le lecteur français *Leister*—prononciation du mot *Leicester* dans la langue anglaise. Nos oreilles souffrent encore du *Lei-ces-ter*, en trois syllabes, introduit il y a bien des années, dans la tragédie de "*Marie Stuart*" de Lebrun.—*Note du Traducteur.*

Pour obtenir ce but, s'il faut sanglant combat
 Combattons !... Par nos bras, sachons sauver l'état.

OXFORD.

Pour combattre à coup sûr ce sanglant homicide
 Du Dieu bon, mais vengeur, mettons-nous sous l'égide !

HERBERT.

Oui, car tous ses amis vont se ruer sur nous.

BLUNT.

Ses amis !... En est-il dans repaire de loups ?
 De prétendus amis l'entourent, oui, par crainte,
 A l'heure du péril, mais cessera leur feinte,
 Et seul il restera, des tyrans c'est le sort !

RICHMOND.

Pour l'atteindre, allons donc faisons vaillant effort,
 Nous vaincrons, mes amis, de ce n'ayez doutance,
 Car notre cause est juste !... En Dieu notre espérance.
 Des rois Dieu fait des Dieux et des hommes des Boï,
 Quand ils savent venger la patrie et les lois ! *(Ils sortent.)*

SCÈNE III.

Champ de Bataille de Bosworth.

*Entrent le ROI RICHARD et des troupes, le DUC DE NORFOLK,
 le COMTE DE SURREY et autres.*

LE ROI RICHARD.

Arrêtons-nous ici, dressons, ici, nos tentes,
 A ce champ de Bosworth, nos forces imposantes,
 Sachons bien les masser.—Surrey ! mon cher seigneur !
 Pourquoi ce sombre front ?

SURREY.

Plus léger est mon cœur !

LE ROI RICHARD.

Monseigneur de Norfolk !...

NORFOLK.

Présent ! mon seigneur lige !

LE ROI RICHARD.

Cher Norfolk ! nous allons en avoir du litige,
Ferme nous taperons.—Ah ! Ah ! Ah ! n'est-ce pas ?

NORFOLK.

Nous aurons à donner, à recevoir hélas !
De nombreux horions.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dresse ici ma tente,
J'y veux coucher ce soir !

(Des soldats se mettent à ériger la tente.)

Ah ! j'ai l'âme contente

En pensant à ce lit ;... Où sera-t-il mon lit
Demain !... Ah bah ! n'importe où se pose le nid !...
A-t-on pu s'informer, dites-le moi, mes maîtres,
Quel il est, au total, le nombre de ces traîtres ?

NORFOLK.

Six ou sept mille au plus, voilà leur maximum !

LE ROI RICHARD.

En ce cas, c'est pour nous, *Bonus, Bona, Bonum !*
Triple de ce montant est notre force armée,
Et puis le nom du roi vaut lui seul une armée,
C'est un pouvoir immense et qui leur fait défaut.
Allons examiner, messires, il le faut,
De ce vaste terrain quel il est l'avantage,
Se consulter avant, certe, est d'un esprit sage ;
Discipline surtout ; de la guerre c'est l'art !
Demain qu'on soit exact ; point le moindre retard,
Car demain, chers seigneurs, sera, la chose est sûre,
Un jour très occupé, ma foi—je vous assure. *(Ils sortent.)*

Entrent de l'autre côté du champ, RICHMOND, SIRE WILLIAM BRANDON, OXFORD, et autres seigneurs. Quelques soldats dressent la tente de Richmond.

RICHMOND.

Le soleil fatigué s'est couché dans de l'or,
Et de par ses splendeurs, fait présager encore
Que le jour qui va suivre, aura pour destinée
Auréole de son, splendide matinée !
Sire William Brandon contre le roi Richard
Dès demain vous serez, vous, mon porte-étendard !—
Qu'on place dans ma tente une plume et de l'encre,
Car, de notre salut, moi, je veux tracer l'ancra,
Analyser la forme, et l'ordre du combat,
Afin, le vil Richard ! le faire échec et mat !
En donnant à chacun son rôle et son programme,
Qui sera de chacun du devoir le dictame.
Vous Oxford, vous Brandon, et vous Herbert aussi
Faites-moi le plaisir de demeurer ici.
Garde son régiment de Pembroke le comte !
Vous capitaine Blunt, que nul danger ne compte,
A Pembroke, pour moi, portes un doux bon soir,
Dites-lui mon désir :—A deux heures le voir !...
Cette nuit que sans bruit, il vienne dans ma tente,
De lui serrer la main, je serai dans l'attente,
Bon capitaine !... Encore une chose de plus !
Savez-vous où Stanley se tient dans ces talus !

BLUNT.

A moins que je ne sois dans une erreur grossière,
(Et je ne le crois pas !)—Moi, j'ai vu sa bannière
Se balancer au vent, moins d'un mille d'ici,
Son régiment doit être à peu près au midi
De la force du roi.

RICHMOND.

Très bien ! s'il est possible
Toutefois sans péril, de trouver accessible
Moyen, mon brave Blunt, d'arriver jusqu'à lui,
Ce message important, donnez-lui,—le voici.

BLUNT.

Cette tâche, seigneur, le devoir m'y convie,
 Oh ! je veux l'entreprendre au péril de ma vie,
 Dieu vous donne, seigneur, un doux repos ce soir.

RICHMOND.

Bonne nuit, capitaine !... Au revoir ! au revoir !...—
 Vous, messires, allons, rentrons tous sous ma tente,
 L'air est humide et froid, et n'a rien qui nous tente
 A rester au dehors.—Allons délibérer
 Sur le jour de demain qui doit nous libérer.

(Ils se retirent sous la tente.)

Entrent dans sa tente le ROI RICHARD, NORFOLK, RATOLIFF
et CATESBY.

LE ROI RICHARD.

Quelle heure est-il ?

CATESBY.

Seigneur ! Mais du souper c'est l'heure,
 Neuf heures ont sonné.

LE ROI RICHARD.

N'importe ! Je demeure
 Ici,—ne souperai, ne veux souper ce soir ;
 De l'encre et du papier, je désire en avoir !—
 Eh ! quoi !... N'est-elle pas en état ma visière ?
 Et mon armure aussi ?

CATESBY.

Votre armure princière,
 Est en très bon état, n'en doutez, monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Occupe-toi, Norfolk, de nous sois le veilleur !
 Et pose autour de nous, de bonnes sentinelles.

NORFOLK.

Je m'en vais les choisir, elles seront fidèles !...

LE ROI RICHARD.

Aussitôt que du jour aura poind la lueur
Sois debout, doux Norfolk.

NORFOLK.

Oui, certes, monseigneur !

(Il sort.)

LE ROI RICHARD.

Ratcliff !...

RATCLIFF.

Mon bon seigneur !

LE ROI RICHARD.

De suite qu'on m'envoie
D'armes un poursuivant, et qu'il se fraye voie
Vers le seigneur Stanley, qu'il ait commandement
D'amener ce matin ici son régiment,
De peur que dans la nuit du sommeil, tombe George,
George son aimé fils. Me sens froid à la gorge,
Remplis-moi vite un bon bol de vin chaud,
J'ai vraiment soif ; et puis, — point ne l'oublie, il faut
Qu'on apporte en ma tente, une grande chandelle !

(à Catesby.)

Le cheval blanc Surrey, Catesby, qu'on le selle !...
Qu'il soit prêt pour demain à l'heure du combat,
Vaque aussi que ma lance, elle soit en état.
Eh ! Ratcliff !...

RATCLIFF.

Monseigneur !

LE ROI RICHARD.

Dis ! As-tu vu par chance
Le Duc Northumberland, si sombre d'apparence ?

RATCLIFF.

Je l'ai vu, monseigneur, vers la brune, ce soir
Aller avec Surrey semer des mots d'espoir
Parmi les escadrons, relever le courage
Des soldats, exercer sur eux leur fascinage !

LE ROI RICHARD.

Bien ! Je suis satisfait.—Sus ! donnez-moi du vin !
 Ma gaité, mon esprit, oh ! je les cherche en vain,
 Je n'ai plus cette ardeur qu'encore avais naguère,
 Je me sens soucieux, plus qu'à mon ordinaire !
 Et l'encre et le papier sont-ils prêts ?...

RATCLIFF.

Oui, seigneur !

LE ROI RICHARD.

Bien ! fais attention de la nuit au veilleur !
 Au milieu de la nuit viens-t-en devers ma tente,
 Pour m'aider à m'armer !... Ton âme soit contente !...
 (*Le Roi se retire dans sa tente, Ratcliff et Catesby sortent.*)

La tente de RICHMOND s'ouvre, et le laisse voir lui, entouré de son état major.

Entre STANLEY.

STANLEY.

Que pour toi la victoire aux ailes de corail,
 Et la fortune aussi soient à ton gouvernail !

RICHMOND.

Que le bonheur que peut donner la nuit, beau-père !
 Soit avec toi ! Dis-moi ! comment va notre mère ?

STANLEY.

Par procuration pour elle... te bénis !
 Ses vœux de tous les jours, sont pour toi, son cher fils !
 Assez sur ce sujet !... L'heure silencieuse
 S'avance dans l'obscur, et file ténébreuse !
 Bref, car il est urgent d'avoir tout sous sa main,
 Prépare ton combat de bonne heure, demain !
 De Dieu remets ton sort au divin arbitrage,
 Sois prudent ! sois vaillant ! surtout ne perds courage !
 Moi !... je ne puis hélas ! faire ce que voudrais,
 Je t'aiderai pourtant,—suis dans tes intérêts.
 Mais trop ouvertement, pour toi, rien ne puis faire,

Sans signer le trépas de mon George, ton frère !
 Adieu, Richmond, adieu !... Le manque de loisir
 Empêche l'amitié de s'étendre à plaisir.
 Nous aurons meilleurs temps après cette campagne,
 Adieu donc ! sois vaillant ! Le succès t'accompagne !

RICHMOND.

Mes chers et bon seigneurs ! de vers son régiment
 Conduisez-le, vous tous, immédiatement,
 Moi, je vais essayer, si je puis, faire un somme,
 Afin de me trouver demain un nouvel homme !
 Adonc tous à demain !... Messires et seigneurs.

(Sortent les seigneurs faisant escorte à Stanley.)

Q Toi, qui de là haut dispenses les grandeurs,
 Jette un regard benin sur moi ton capitaine,
 Daigne donner aux miens l'impulsion soudaine
 Qui tout anéantit, tout broie et tout détruit,
 De la victoire et fait cueillir le noble fruit.
 Fais-nous les instruments et les terribles anges
 Du châtement, et nous chanterons tes louanges ;
 En tes mains soit mon âme, avant que de mes yeux
 Soient fermés les volets, après pour s'ouvrir mieux.
 Que je dorme, ou que veille, oh ! sois ma sauvegarde,
 Et défends-moi toujours, je me mets sous ta garde !

(Il s'endort.)

*Le FANTÔME du PRINCE EDOUARD, fils de HENRY VI surgit
 entre les deux tentes.*

LE FANTÔME *(au Roi Richard).*

Sur ton âme demain, puissé-je lourdement
 Peser—Rappelle-toi—Rappelle-toi comment
 A Tewksbury tu m'as dans ton humeur traîtreuse
 Poignardé dans la fleur de ma verte jeunesse....
 Donc désespère et meurs !... Donc désespère et meurs !..

(Se tournant vers la tente de Richmond.)

Sois allègre, Richmond... car les âmes en pleurs
 Des princes égorgés t'assurent la victoire....
 De Henri la lignée est pour toi, pour ta gloire....

Surgit le FANTÔME de ROI HENRY VI.

LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

Lorsque j'étais vivant et qu'était oint mon corps,
Il fut par toi criblé de trous mortels alors :
Pense à la Tour, à Moi!—Pense, meurs, désespère!
Henry VI. te le dit : " Poind ton heure dernière! "

(*à Richmond.*)

Henri qui te prédit que tu deviendrais roi,
Veille sur ton sommeil, tous ses vœux sont pour toi!

Le FANTÔME de CLARENCE surgit.

LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

Puissé-je lourdement surplomber sur ton âme
Demain!... Jusqu'à la mort, par fourberie infâme,
Moi lavé sans espoir dans un vin écœurant....
Mon souvenir pour toi, soit remords déchirant!...
Dans le combat demain, sans but soit ta rapière,
De tes mains qu'elle tombe, ... oui, meurs et désespère!

(*à Richmond.*)

Les héritiers frustrés d'York, Richmond, sont pour toi,
Te préserve le ciel! Richmond, tu seras roi!

Surgissent les FANTÔMES de RIVERS, de GREY et de VAUGHAN. (1)

RIVERS (*au Roi Richard*).

Puissé-je comme un plomb, moi, peser sur ton âme
Demain, moi qui par toi mourut de mort infâme,
A Pomfret, moi Rivers! ... va! ... désespère et meurs!

GREY (*au Roi Richard*).

Pense à Grey! pense à Grey! sur toi tous les malheurs!...

VAUGHAN (*au Roi Richard*).

Pense à Vaughan! pense à Vaughan—laisse tomber ta lance
Et désespère et meurs; ... oui, meurs sans espérance!

(1) Ce nom se prononce en anglais comme s'il était écrit ainsi : *Vawn*—ou *Vawn*.

TOUS (*à Richmond*).

Debout, Richmond! debout! Richmond ce sont nos torts
Qui le vaincront Richard!... vaillants soient tes efforts!

Surgit le FANTÔME de HASTINGS.

LE FANTÔME (*au Roi Richard*):

Coupable, éveille-toi!... finie est ta carrière,
Pense à Lord Hastings, meurs.... Va! meurs et désespère!
(*à Richmond*.)

Belle âme sans remords, sois de ton doux sommeil,
De la noble Angleterre et deviens le soleil.

Surgissent les FANTÔMES des deux jeunes PRINCES.

LES FANTÔMES (*au Roi Richard*).

Étouffés dans la Tour, à tes deux neveux rêve,
Rêve infâme Richard, que de plomb soit le glaive.
De notre souvenir—qu'il éveille tes peurs....
Aux bas fonds des enfers va.... désespère et meurs!
(*à Richmond*.)

Dors Richmond, dors en paix, et surgis dans la joie,
Du sanglier jamais tu ne seras la proie;
Mais la souche de rois heureux dans l'avenir,
D'Edouard les deux fils te disent de fleurir.

Surgit le FANTÔME de la REINE ANNE.

LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

Richard! c'est moi, ta femme—oh! oui, ta pauvre femme
Qui du sommeil jamais n'a trouvé le dictame
Auprès de toi; qui vient le troubler ton sommeil
Qui maintenant n'aura qu'un unique réveil.
Oh! pense à moi demain!... demain, dans la bataille,
Ton glaive n'y vaudra pas un glaive de paille,
Bourlé de remords, va.... désespère et meurs.
(*à Richmond*.)

Toi! rêve de succès—surgiront tes couleurs!
Ame tranquille dors, car de ton adversaire
La femme pour toi prie, ardente est sa prière!

*Surgit le FANTÔME de BUCKINGHAM.*LE FANTÔME (*au Roi Richard*).

La couronne, c'est moi qui l'ai mis le premier
 Sur ton ignoble front; et je fus le dernier
 Qui tomba sous les coups de ta scélératesse;
 Oh! pense à Buckingham demain dans ta détresse;
 Que soient des pleurs de sang tes pleurs, tes derniers pleurs!
 Le plus vil des tyrans.... va.... désespère et meurs!

(*à Richmond.*)

De te porter secours sans avoir eu la chance,
 Loin de toi je mourus dans la désespérance;
 Mais que ton noble cœur ne soit épouvanté,
 Les bons anges de Dieu, je dis la vérité,
 Seront pour toi demain Richmond!... Richard l'infâme
 Du haut de son orgueil tombera.... le proclame.
 (*Les Fantômes s'évanouissent. Le roi Richard s'éveille en sursaut.*)

LE ROI RICHARD.

Vite un autre cheval!... qu'on me donne un cheval!
 Qu'en bandant ma blessure on arrête le mal.
 Jesus! miséricorde!... Eh! ce n'était qu'un rêve!...
 Couarde conscience ainsi tu mets en grève
 Ma raison—Ce flambeau n'a qu'un reflet blafard;
 C'est le muet minuit dont morne est le regard.
 Des gouttes de sueur de mon front tombent froides,
 Mes cheveux effarés se hérissent tout roides....
 Qu'est-ce donc que je crains?... Qui cause ma frayeur?
 Moi-même!... ah bah!... de moi ne saurais avoir peur!
 Richard aime Richard!—Eh oui! parbleu, je m'aime
 De tendre affection, sinon d'amour extrême.
 Est-il un assassin ici?... Non pas!... Mais si,
 Je suis un assassin... Dans le crime endurci....
 Eh! bien donc, enfuis-toi!... Quoi?... m'enfuir de moi-même,
 Pour me venger.... de moi?... Mais je m'aime, je m'aime!...
 Pourquoi m'aimé-je ainsi?... Pour ce que me suis fait
 A moi-même de bien?... Oh! non pas, par le fait,
 Car j'ai commis vraiment des actes détestables,
 Je suis un scélérat.... Mais trop défavorables
 Sont mes pensers sur moi.... je me juge trop mal,

Je me mens à moi-même, et c'est bête au total.
 Imbécile! ne dis que du bien de toi-même! ...
 Non pas de flatterie en ce moment suprême.
 Hélas! ma conscience a langues par milliers
 Qui racontent des faits assez peu réguliers,
 Et comme un scélérat de ces faits chaque histoire
 Me condamne et chacune est un réquisitoire.
 Parjure je le fus, parjure je le suis,
 Et des meurtres cruels en ai-je aussi commis ?
 Tous ces méfaits divers, tous ces divers outrages,
 Me citent à la barre et font pleuvoir leurs rages
 Sur moi, tous me criant: "Va! désespère et meurs!"
 Et si je meurs, qui donc en versera des pleurs
 Sur mon coupable moi?... Mais personne ne m'aime,
 Eh! qui donc m'aimerait? qui donc? puisque moi-même
 Vrai! je me bats les flancs, malgré mon amitié
 Pour moi, pour en trouver pour moi de la pitié!
 Il m'a semblé qu'entraient cette nuit dans ma tente
 Tous mes décapités me jetant l'épouvante,
 Tous ceux occis par moi m'ajournant à demain,
 Et me pronostiquant de mes crimes la fin.

Entre RATCLIFF.

RATCLIFF.

Monseigneur!

LE ROI RICHARD.

Qui vient là?

RATCLIFF.

Ratcliff! rien davantage!

Ce matin par deux fois le coq de ce village
 A fait coricoco,—vos amis, tous debout,
 Agraient leur armure, est chacun prêt à tout!

LE ROI RICHARD.

Oh! Ratcliff! J'ai rêvé cette nuit vilain rêve....
 Dis-moi, de nos amis bonne est-elle la sève,
 Crois-tu qu'ils me seront fidèles aujourd'hui?

RATCLIFF.

Sans doute, monseigneur, n'en prenez pas d'ennui.

LE ROI RICHARD.

Je crains, vois-tu, Ratcliff, quelque chose de sombre.

RATCLIFF.

Ne vous effrayez pas, mon bon seigneur d'une ombre.

LE ROI RICHARD.

Par l'apôtre Saint Paul ! les ombres, cette nuit,
Dans l'âme de Richard ont certes plus produit
D'indicible terreur, que de cette poupée
Qu'on appelle Richmond, ne produirait l'épée
De dix mille soldats. Il n'est pas encor jour,
Voyons ! viens avec moi, promenons nous autour
Des tentes, viens rôder, comme font les cloportes.
Qui veut connaître tout, doit écouter aux portes.
(*Le roi Richard et Ratcliff sortent.*)

RICHMOND s'éveille. *Entrent OXFORD et autres.*

LES SEIGNEURS.

Bonjour, Richmond !

RICHMOND.

Criez merci, mes chers seigneurs,
Ici vous surprenez le plus grand des dormeurs.

LES SEIGNEURS.

Votre nuit, monseigneur ! dites, fut-elle bonne ?

RICHMOND.

Ma nuit !... Je ne voudrais la céder à personne !
Du sommeil le plus doux, j'ai dormi, mes seigneurs,
Mon sommeil fut peuplé de songes enchanteurs,
Tous ceux là dont Richard a dépêché les âmes
Là haut, sont tous venus illuminés de flammes,
Vers ma tente, et m'ont tous salué le vainqueur.
Me disant : " Sois allègre, et léger soit ton cœur !
Car tu vaincras Richard. Si favorable rêve,
Pendant toute la nuit, sans lacune, ni trêve,
M'a tenu compagnie, et ce doux souvenir

Est augure de gloire et dore l'avenir!
Et maintenant, seigneurs, dites-moi, quelle est l'heure ?

LES SEIGNEURS.

Quatre heures ont sonné.

RICHMOND.

Point ne faut que demeure
Davantage à causer ; il est temps de s'armer,
Et de prendre nos rangs et de nous affirmer.

(S'avançant vers ses troupes.)

Plus que ne vous ai dit, n'en dirai, camarades,
Le temps me le défend, et longs discours sont fades.
Mais rappelez-vous bien que combattent pour nous
Et notre juste cause et Dieu. Penser bien doux !
Des martyrs et des saints les vœux et les prières
Planent autour de nous, agitent nos bannières.
Le Richard excepté, ceux que nous combattons,
Préféreraient au lieu de le suivre à tâtons,
De nous voir en ce jour la gagner la victoire,
Car suivre ce Richard n'est pas titre de gloire !
Quel est-il en effet ?... Un profond scélérat,
Un tyran sanguinaire, un homme assassinat,
Elevé par le sang, un gredin, un rebelle,
Qui tua qui lui fit un jour la courte échelle.
Un caillou très grossier quoiqu'enclavé dans l'or
Du trône d'Angleterre, où grouille ce butor !
Un ennemi de Dieu, qu'il fut toujours cet homme !
Qui certes n'eut jamais renom de gentilhomme.
Donc, si vous combattez, vous, l'ennemi de Dieu,
Dieu vous fera vainqueurs, vous deviendrez dans peu
Soldats de sa justice, et sa milice armée,
Et vous atteindrez tous soudain la renommée.
Si vous suez afin de mettre le tyran
A bas,—vous dormirez en paix, quand ce Satan
Vous l'aurez fait tomber. Si pour votre patrie,
Vous combattez,—sitôt l'acte de braverie
Terminé, vous aurez l'abondance et la paix.
Vos femmes, vos enfants, c'est dans vos intérêts
De les sauvegarder, alors dans vos vieilleses.
Vous aurez le profit de vos nobles prouesses.

Adonc, au nom de Dieu qui préside aux exploits,
Au nom de notre cause, au nom de tous nos droits.
Avancez vos drapeaux, et tirez votre épée,
Au monde et préparez glorieuse épopée!
Quant à moi, si je suis vaincu, mon pauvre corps
Il gira sur ce sol, mais gira sans remords.
Que si cette journée est heureuse, au contraire,
De mon gain, vous aurez avec moi part entière,
Battez tambours, sonnez trompettes, hors de ce lieu
A la Victoire!... au nom de Saint George et de Dieu!
(*Ils sortent.*)

Rentrent le ROI RICHARD, RATOLIFF, suivants et soldats.

LE ROI RICHARD.

Que dit Northumberland de l'ennemi frivole
Ayant pour nom Richmond ?

RATOLIFF.

Il dit sur sa parole
Que Richmond n'est pas fait du tout pour un combat.

LE ROI RICHARD.

Il dit la vérité. Ce n'est point un soldat !
Que dit alors Surrey ?

RATOLIFF.

Surrey, dans un sourire
A dit tant mieux pour nous que ce soldat pour rire !

LE ROI RICHARD.

Et Surrey n'a pas tort!... Mais l'horloge là bas
Voyez ce qu'elle dit, et comptez ses hélas.
Vite un calendrier!... quelqu'un de ses demeures
A-t-il vu le soleil ouvrir la porte aux heures
Le matin d'aujourd'hui ?

RATOLIFF.

Pas moi, mon cher seigneur!

LE ROI RICHARD

Pour sûr, alors qu'il est et manade et boudoir,
 Il eut dû ce matin déjà dissiper l'ombre....
 Ce jour-ci, pour quelqu'un, sera certe un jour sombre.
 Ratoliff ?

RATOLIFF.

Quoi ! monseigneur ?

LE ROI RICHARD.

Aujourd'hui le soleil

Paraît ne pas vouloir sortir de son sommeil,
 Il boude notre armée, et semble se complaire
 Dans un linge à laisser notre mère, la terre.
 Ouais !... tous ces beaux dédains à moi certes ne font,
 Si me boude le ciel, il menace Richmond,
 De moins autant que moi.

Entre NORFOLK.

NORFOLK.

Mon bon seigneur ! de suite

Armez-vous ! armez-vous ! Et Richmond et sa suite
 Nous offre le combat.

LE ROI RICHARD.

Qu'on selle mon cheval !

Allons vite ! allons sus ! Par mon ordre royal
 Qu'on éveille Stanley, qu'il amène par groupes,
 Immédiatement auprès de moi ses troupes,
 Dans la plaine, je veux, moi, mener mes soldats,
 Et voici, mes seigneurs, l'ordre de mes combats.
 Sur toute la longueur je mets mon avant-garde,
 Cavaliers, fantassins, pour plus de sauve garde,
 Mes habiles archers je les place au milieu,
 Surrey, mon bon, Norfolk à la grâce de Dieu
 Serez de ces troupeaux humains les capitaines,
 Nous—nous nous réservons irrutions soudaines
 Partout où nous verrons nos troupes s'affaiblir,
 A la rescousse et nous viendrons les secourir.
 Qu'en penses-tu, Norfolk ? Avec ça, par Saint George
 A l'impuissant Richmond nous ferons rendre gorge !

NOLFOLK.

Bonne direction, ô guerrier souverain !
Sous ma tente ceci l'ai trouvé ce matin.
(*Il lui donne un rouleau.*)

LE ROI RICHARD (*lisant*).

“ Toi Jockey de Norfolk, tâche d'être ton maître,
Car Dickon que tu sers est un perfide, un traître ! ”
(*Parlant*).

Ceci, certes ne vient pas du tout d'un ami,
C'est une invention pure de l'ennemi.
Eh ! messires ! allons !... Oui, chacun à son poste,
Allons, mais n'allons pas de nous, faire holocauste !
La conscience, amis, entre nous, n'est qu'un mot
Mis en usage pour le poltron ou le sot,
Que nos bras bien armés soient notre conscience,
Le glaive notre loi, notre seule espérance !...
Et sinon vers le ciel, marchons et d'un pas fier
Bras dessus, bras dessous, ensemble vers l'enfer !
Que dirai-je de plus pour me faire comprendre ?
Souvenez-vous avec qui vous devez attendre
A vous mesurer, vous !... Avec un ramassis
De hideux vagabonds, de fuyards, de bandits,
Avec de vils laquais, des paysans, la brume
De notre humanité, et des Bretons l'écume.
De ces gens, en un mot, qui sont sans feu ni lieu,
Qui pensent s'établir en votre beau milieu ;
Ils n'ont pas comme vous de charmantes épouses
Ils pataugent là bas de vaches dans les bouses,
Ils voudraient les souiller vos femmes,—vos états
Ils voudraient les chiper les affreux scélérats.
Ils voudraient s'abreuver surtout dans vos délices,
Et faire de ces dons le joujou de leurs vices,
Ils sont conduits par qui,—mais par un rien du tout,
Par un être qui n'a que l'odeur de l'égoût,
Hébergé bien longtemps aux frais de notre mère
Dans la Bretagne où vit, où trône la misère !
De France, à coups de fouet cinglons tous ces haillons,
Mendians affamés, venant par bataillons,
Pour s'imposer à nous, nous tailler des croupières,

Et de nos revenus nous voler les salaires.
 Tous ces Bretons bêtards, eussent été pendus,
 Les pauvres rats qu'ils sont, s'ils n'étaient pas venus,
 Aux les affreux rebuts de là bas, de la France,
 Tous fussent morts de faim de par leur indigence.
 Si nous sommes vaincus, que ce soit, m'est avis
 Par des hommes, non pas, par d'infimes souris.
 Les Bretons !... mille fois les ont rosé nos pères,
 Allons, le fouet en mains ! vite les écrivains !...
 Nos femmes !... non jamais ne les auront ces gens,
 Ni nos filles non plus !... leur tambour je l'entends.

(*Tambours au loin.*)

Allons vaillants soldats de la vieille Angleterre !
 Battez-vous crânement ! Nul ne reste en arrière !
 Allons, tous à vos rangs braves francs-tenanciers,
 A vos flèches ! allons ! vite braves archers !
 De vos exploits allons, vite étonnez la terre !
 Cavaliers ! Dans le sang, vous ! frayez-vous carrière !...

(*Entre un MESSAGER.*)

LE ROI RICHARD (*au Messager*).

Que dit-il Lord Stanley ? Vient-il enfin ici
 M'apporter son secours ?

LE MESSAGER.

Il n'a pas ce souci,
 Il ne veut pas venir.

LE ROI RICHARD.

Sus ! qu'on coupe la gorge,
 A mon ôtage—au fils !... A son bien aimé George !

NORFOLK.

L'ennemi, monseigneur, a passé le marais,
 Allons au plus pressé, pensons à George après !

LE ROI RICHARD.

Oh ! mille cœurs sont gros dans ma vaste poitrine.
 Sus ! que mon étendard sur la plaine domine !...
 Sur nos fiers ennemis levez vos fronts altiers,
 Saint George nous protège et soit sur nos cimiers.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Champ de Bataille.

Entrent NORFOLK et des
à sa rencontre.

CATESBY.

Norfolk à l'aide ! à la rescousse !
Heilleux, sans reculer d'un pouce,
Il est roi, se bat comme un soldat,
Il est tué, mais à pied il combat,
Sant Richmond partout sans la moindre prudence,
L'aide ! monseigneur ! ou nous perdons la chance
De gagner la journée....

Fanfares. Entre le ROI RICHARD.

LE ROI RICHARD.

Un cheval ! un cheval !
Je donne mon royaume à l'infime vassal
Qui me donne un cheval....

CATESBY.

Retirez-vous, messire,
Je vais vous procurer un cheval !

LE ROI RICHARD.

Qu'est-ce à dire ?
J'ai joué, vil esclave, et sur un coup de dé
Ma vie.... et risquerai qu'il en soit décidé
Du dé par le hasard.... et d'estoc et de taille
J'ai tué cinq Richmond sur le champ de bataille,
En est-il un sixième.... Eh donc ! qu'il vienne à moi,
Je l'envoie en enfer, ma parole de roi !
Un cheval ! un cheval ! je ne suis économe
Rien que pour un cheval je donne mon royaume !
(Ils sortent.)

Funérailles. Entrent le ROI RICHARD et RICHMOND. Ils quittent la scène, et rentrent dans la cathédrale en se battant. Reprise. Funérailles. Puis entrent RICHMOND, STANLEY, portant la couronne, d'autres Seigneurs, et des troupes.

RICHMOND.

A vos armes, à Dieu, grâce, mes fiers amis,
La victoire est à nous, ont fui nos ennemis,
Est tombé dans la mort, l'épervier sangulaire !

STANLEY.

O courageux Richmond si savant à bien faire !
Ce diadème, vois ! si long-temps usurpé !
Au front du soldat, sitôt qu'il fut frappé,
Je l'ai sur moi arraché ; — maintenant je te donne
Pour en parer ton front cette noble couronne.

RICHMOND.

Dieu dise à tout amen ! à Dieu je dis : Merci !
Mais le jeune Stanley vivant est-il ici ?

STANLEY.

Il est en sûreté de Leicester dans la ville,
Où nous nous retirons. Le jugez-vous utile ?

RICHMOND.

Quels hommes de renom, de la bataille au fort,
De part et d'autre ont-ils, dites, trouvé la mort ?

STANLEY.

Norfolk, Ferrers, Brandon sont tombés dans la plaine,
Et puis Brackenbury — la nouvelle est certaine.

RICHMOND.

Qu'on les enterre ainsi qu'il convient à leur rang,
Et puissent-ils fermer cette écluse de sang !
Pour les soldats vaincus, Nous avons sympathie,
A ceux qui reviendront soumis . . . pleine amnistie ! . . .
Comme nous en avons pris la communion,
Nous voulons consacrer cette belle union
Et de la rose rouge et de la rose blanche,
En mettant à néant les torts de chaque branche.

Qui long-temps contempla leur inimitié
Jouira de la voir changée en amitié.
Folle ! bien folle hélas ! fut longtemps l'Angleterre,
Le frère aveuglement versa le sang d'un frère,
Le fils occit le père, et le père le fils,
Oh ! ces temps douloureux aujourd'hui sont finis ;
Et York et Lancaster, deux pommes de discorde,
Naguère divisés font la paix pour exorde,
Maintenant que Richmond ainsi qu' Elisabeth
S'unissent de l'esprit au semblable bouquet,
Successeurs tous les deux, d'une maison royale,
Avec la sanction de Dieu pour décrétale.
Puissent leurs héritiers, s'ils en ont à jamais
Enrichir l'avenir par les fruits de la paix,
De la si douce paix, mère de l'abondance !
Emousse, ô cher Seigneur ! la traîtresse démençe
De ceux-là, qui voudraient troubler ce beau pays
Par de sanglants exploits du genre humain honnis ;
Maintenant que la paix fleurit sur l'Angleterre,
Daigne nous l'assurer c'est là notre prière ! (*Ils sortent.*)

LA TOILE TOMBE.

SHELLEY (Percy Bysshe). *

ARISTE. (?)

Comme les doux reflets des splendeurs de la lune
 Epandent leur argent sans laisser de lacune

Au ciel,

Ainsi ta voix charmante et si pure et si tendre,
 Sur l'auditeur ravi mollement fait descendre
 Son miel.

Les étoiles du ciel franchiront la demeure,
 Bien que la lune au lit reste plus tard une heure

Ce soir ;

Mais la feuille immobile écoutera, pâmée,
 Les accents de ce chant de ta voix bien aimée,
 L'espoir !

De ta voix sympathique, oh ! chante, oh ! chante encore,
 Et laisse nous goûter tous tes chants de l'aurore

A jeun ;

Donne-nous les reflets d'un monde où la musique,
 La sensibilité, la lune et le cantique
 Sont un.

SHEPHERD (Richard Henry). .

DÉDICACE DU POÈME "ANNUS MORIENS"—1858.(2)

À W. T. WAITE, ÉCUYER.

Waite, toi dont la foi, c'est là la vérité
 A son centre partout, et qui ne te soucie
 Des formules,(3) je viens dans mon orthodoxie
 Le payer, mon tribut, à ta rare bonté.
 Si le poids des soucis étouffe la gaité,
 Je ne veux pas ici faire de l'argutie,
 Les soucis d'un grand cœur sont la suprématie ;
 Et le font triompher de toute adversité.
 Donc ne t'affaisse pas, depuis ces quatre années,
 L'amitié nous a fait de trop belles journées.
 Bien au dessus de nous planent les doux ciels bleus.
 Et pour notre bonheur la nature conspire,
 Arbres, forêts et fleurs ont pour nous un sourire,
 Nous donnant à tous deux un avant goût des cieux !

(1) Du même auteur : p. 248 1er vol. des *Beautés*, "The Cloud"—"Feelings of a Republican"—"Autumn"—"To a Skylark"—"Love's Philosophy."

(2) Du même auteur : "Sonnet"—"Christ and the little Child," p. 338, 2ième vol. des *Beautés*, "George Stephenson et Darlington," p. 330, *Regens et Reflets*, 6ième vol. *Beautés*.

(3) Tennyson.





SKIPSEY (JOSEPH).

LE CHANT DU BUVEUR. (1)

I.

Sus ! allons ! remplissons nos verres, et que vibre
La chanson du buveur—que pour nous désormais
Se réveille en nos cœurs, en éveille la fibre
De ces joyeux instants la pensée à jamais.
Une fle.... une belle fle !... en voguant de la vie
Sur le vaste océan, au moins nous restera ;
La verrons en arrière avec un oeil d'envie,
De nouveau la revoir, certe il nous tardera.

Sus ! allons ! Remplissons nos verres, et que vibre
La chanson du buveur—que pour nous désormais
Se réveille en nos cœurs, en éveille la fibre
De ces joyeux instants la pensée à jamais !

II.

De ses argents que se réjouisse l'avare,
Et le roi de son sceptre et sa couronne d'or—
Que l'amant soit aimé de l'amour le plus rare,
Et que soit le renom du guerrier le trésor.
Nous n'avons envié le bonheur de personne ;
Lorsque la rude angoisse a déchiré nos cœurs,
En goûtant ce jus que le bon, bon Dieu nous donne
Nous, nous rions de tout—sommes de francs buveurs !

Sus ! allons ! Remplissons nos verres, et que vibre
La chanson du buveur—que pour nous désormais
Se réveille en nos cœurs, en éveille la fibre,
De ces joyeux instants la pensée à jamais.

III.

Depuis qu'il a conquis ce nectar étincelle
Pendant le jour, oh ! l'homme il peut être opprimé !
Mais lorsque vient le soir—alors la nuit est belle !
Et le monde devient un monde bien aimé.
Ce charme—ce doux jus !... le vin !... par excellence
Est le roi des plaisirs, des plaisirs est le roi—
Et pour en bien jouir, pour en pomper l'essence,
A vos verres venez.... et dites avec moi :

Sus ! allons ! Remplissons nos verres, et que vibre
La chanson du buveur—que pour nous désormais
Se réveille en nos cœurs, en éveille la fibre
De ces joyeux moments la pensée à jamais !

(1) Du même auteur : "A golden Lot"—"The Fairies' Parting Song,"
p. 330, *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*.

MON GENTIL OISELET.

I.

J'avais un gentil oiselet
 Qui me chantait chanson joyeuse,
 Le jour pour moi n'était longuet
 Tant mon âme elle était heureuse,
 A l'aspect de mon oiselet
 Chantant un chant si joliet.

II.

J'avais un gentil oiselet,
 Lorsque me boudait la fortune,
 De sa voix le petit fillet
 Sus ! endormait mon infortune ;
 En fredonnant, mon oiselet
 Rendait mon chagrin maigrelet.

III.

Ainsi se comportait ma vie....
 Pour tous, j'étais objet d'envie !
 Quand la mort vint dans le bosquet
 Frapper mon gentil oiselet.
 Ma vie a perdu son sourire,
 Et depuis ce temps je soupire !...

SWAIN (CHARLES).

LA TENTE D'ABRAHAM. (1)

Les ombres d'un jour d'orient
 S'allongeaient sur la route et longue et sablonneuse,
 Lorsqu'un vieux pèlerin traversa d'un pas lent
 La plaine aride et poussiéreuse.
 Comme si chaque pas était une douleur,
 Chaque souffle un soupir ! jusqu'à ce que la tente
 D'Abraham fut en vue,—alors avec lenteur
 Il s'approcha du toit objet de son attente.

Abraham s'avançant vers lui
 Accueillit le vieillard avec grand' déférence,
 Car sous le poids des ans il tremblait sans appui
 Et frère était son existence.
 Son front ridé portait cent ans plus qu'accomplis,
 Et ses rares cheveux étaient blancs de vieillesse ;
 Lors Abraham lava ses pieds endoloris
 Et puis fut lui chercher des mets avec prestesse.

(1) Du même auteur : p. 334, 2ième vol. *Beautés*, "The British Press"—
 "King Frost"—"The World."—p. 336, *Rayons et Reflets*, "The Mind."—
 p. 482, et suivantes, *Le Fond du Sac*, "Sixteen and Sixty"—"The Angel's Watch"
 —"A Hearth for every one"—"The old Cottage Clock"—"The Sexton"—
 "When the Purse is full"—"The Wood Rangers"—"Sketch from Life"—
 —"Childhood"—"The Escaped Convict."

Il faut connaître, voyez-vous
 L'éclat brûlant du sol, de l'air, de la lumière,
 Pour comprendre combien à son gosier fut doux
 Cette goutte d'eau salulaire :
 Oh ! tout un monde d'or n'aurait pas acheté
 Ce rafraîchissement, cette joie éphémère,
 Qu'il but l'heureux vieillard ! Il faut avoir été
 Au désert, pour sentir ce que vaut de l'eau claire.

Mais Abraham vit du vieillard
 Avec étonnement les façons singulières,
 Pour prendre son repas, il s'assit sans retard,
 Sans s'inquiéter de prières,
 Ne levant point au ciel des yeux reconnaissants,
 Pour rendre grâce à Dieu, qui dans sa bienveillance,
 Envoyait à sa faim des mets appétissants,
 Du *Benedicite* ne faisant l'observance.

" Ne reconnais-tu pas, dis-moi
 Vieillard ! le Dieu du ciel qui t'a donné ces choses ? "
 Dit Abraham avec un indicible émoi :
 — " Il n'est aucun effet sans causes,"
 Répondit l'étranger, " pendant cinq fois vingt ans
 J'ai vécu n'adorant qu'un Dieu, n'ayant qu'un culte
 Celui du Dieu du feu ! " — Prompt comme les autans,
 Lors Abraham chassa le vieillard à l'insulte !

Oh ! c'est terrible à supporter
 Une nuit d'orient, — l'air est peuplé de fièvres,
 Tous les maux du désert il faut les affronter,
 Ces vents qui dessèchent les lèvres,
 Quand mugit le Simoun, et souffle impétueux
 Forme du sable jaune une invisible nue ;
 Pourtant, malgré la nuit, sous la voûte des cieux
 L'inflexible Abraham le chassa de sa vue !

Alors d'un éclat solennel
 Se revêtit la nuit ; d'une teinte splendide
 Se couvrit l'occident ; et par de là le ciel
 L'étoile s'éteignit livide ;
 Et puis une lueur de mondes inconnus
 Auréola les cieux d'un faisceau de lumière,
 Et de cette splendeur trônant bien au dessus
 Une voix s'entendit, — la voix de Dieu — sévère :

" Abraham ! réponds," dit la voix :
 " Pourquoi cet étranger a-t-il quitté ta table ? "
 — " Il a," dit Abraham, " renié tous tes droits
 Seigneur ! et ton nom adorable :
 Aussi je l'ai chassé, sans trêve, ni merci,
 Vers le désert sauvage ! " — " Et si je les supporte
 En paix, Moi, ces erreurs d'un pécheur endurci,"
 Dit Dieu, " devais-tu toi le jeter à la porte ? "

" Si Moi, pendant cent ans et plus,
 J'ai souffert les péchés, les mépris de cet homme,
 Sans jamais me venger, dis n'es-tu pas confus
 Pour une seule nuit en somme,
 De ne pas avoir su le souffrir sous tes yeux ?
 Tourne-toi vers Moi, parle "...—Alors plein de tristesse
 Le regard d'Abraham se leva vers les cieux,
 Puis il dit : " J'ai péché, mon Dieu ! je le confesse ! "

LA NUIT ET LE MATIN.

Bien au delà des mers se déroule la brume,
 Le matin frange d'or sa scintillante écume ;
 Et la voix du torrent à l'écho d'alentour
 Proclame la puissance et la gloire du jour,
 Tandis que chaque objet de sa magnificence
 Révèle au cœur, d'un Dieu la haute intelligence,
 Quel cri vient s'élever en ces paisibles lieux,
 Quel pied foule le sol comme un vent furieux !

C'est le cerf du désert, c'est ce puissant monarque
 Ceinturé de grandeur que l'horizon ne parqua,
 A travers la bruyère avec le jour debout
 Il chevauche hardi par le roc et partout,
 Depuis le Ben-y-chatt jusqu'au lac de Dirie
 Avec emportement et vitesse et furie,
 Volant vers le combat sans en craindre le sort,
 Et se faisant un jeu d'aller braver la mort.

Où le renard se tient, où l'aigle solitaire
 Crie, où la louve hurle en son hideux repaire,
 Où du torrent l'écume est suspendue en l'air,
 Où monte vers les cieux l'arbre de Jupiter,
 Il s'élance en avant, d'un bond franchit l'abîme,
 Des rochers escarpés escalade la cime,
 Jusqu'à ce que son œil d'un regard martial
 Au milieu du troupeau distingue son rival.

Il se toisent l'un l'autre un instant, la colère
 A fait jaillir soudain le feu de leur paupière,
 De leurs longs andouillers ils ont heurté leurs fronts,
 S'entrechoquent long-temps, et de coups furibonds,
 Tant qu'enfin par degrés, s'amortit leur courage ;
 Haletants, écumants luttant chacun de rage,
 Ils sentent à la fin s'affaïsser leurs genoux,
 Cependant que la lune éclaire encor leurs coups.

VERS

SUR LA MORT DE SIR JOHN POTTER, M.P., FONDATEUR
D'UNE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE À MANCHESTER.

La vie, et puis la mort,—deux mots qui disent plus
Que ne peut embrasser de l'homme la pensée :
Qu'est-ce donc que la mort?... Les humains détritns
N'ont point réponse sur la question posée.

Nous voyons :—mais nos yeux sont impuissants, hélas !
A la percer la nuit du monde d'outre tombe
Où nos morts bien aimés vont trouver un soulas,
Une nouvelle vie où plus on ne succombe !

La vie est le *devoir* !—Le plus noble de nous
Est celui qui choisit le *devoir* pour mobile,
Qui marche droit au but sans se tâter le pouls,
Ne suivant que son cœur pour devenir utile.

Dans l'éducation sentant qu'est le vrai bien,
Que le secret est là de bien faire et bien vivre ;
Que d'une nation le principal lien,
Est savoir en commun de Dieu lire au grand livre ;

Que les hommes entr'eux doivent tous s'entraider,
Que l'espace est bien court qui sépare la vie
De la mort, ici bas qui vient tout amender,
Bendant l'infime égal au puissant qu'on envie.

Toi qui sympathisas avec l'humain labeur,
Qui sus l'apprécier et lui venir en aide,
A doubler ses moyens qui plaças ton bonheur
Lui créant des plaisirs l'agréable intermède ;

Des milles, des milliers—dans le demain lointain
Contempleront en pleurs cette terre sacrée
Bénissant de l'ami qui trouva le chemin
Du cœur de leurs ayeux, la mémoire adorée.

Et puissance et beauté s'éloignent de nos pas ;
Du *devoir*, de la *foi*, mais dans la noble voie
Toujours survit l'honneur par de-là le trépas
Du vers rongeur alors que nous sommes la proie !

NOTRE FOYER ET DES AMIS AUTOUR.

Il existe un moyen qui nous dorent les heures
Et les rend douces comme miel ;
Faut-il pour le trouver courir un autre ciel ?
Non ; il se trouve en nos demeures :
Nous l'avons sous la main, car la nuit et le jour,
Sans le chercher à nous il se présente ;
Or ce moyen c'est celui que je chante :
" Notre foyer et des amis autour ! "

LA PAIX DE LA TOMBE.

Nous gâtons notre joie, et pour une espérance
Souvent gaspillons le présent;
En idées écumant l'avenir séduisant
Des fleurs négligeons la présence!

Par un charme attirés nous gravisons autour
Du tout là bas que rêve la jeunesse....
Mais ces bonheurs ne valent en ivresse:
"Notre foyer et des amis autour!"

Dans les jours de malheur quand blêmit l'espérance,
Lorsque nous voyons nos amis
Se presser contre nous, avec nous plus unis
Par le lien de l'endurance:

Dans cette épaissée nuit, le seul rayon du jour
C'est l'amitié qui vient dire à notre âme:
Rien n'est perdu tant qu'avons pour dictame:
"Notre foyer et des amis autour!"

LA PAIX DE LA TOMBE.

Très bas, très bas, gisant très bas
Où le saule larmoit,
Dans sa beauté repose hélas!
Celle qui fut ma joie.
Le fleuve, les bois, et les champs
De musique naguère
Ruisselaient;—maintenant ces chants
Sont éteints sur la terre.

Passât-elle ainsi qu'une fleur
A l'éclat éphémère,
Avons-nous perdu sa lueur
D'étoile—si légère?
De cet objet hier si beau
Nul donc ne se rappelle?
Sauf le cœur qui dans son tombeau
Vit encore avec elle!

Sur le saule comme autrefois,
L'oiseau se perche et chante,
Mais je n'entendrai plus sa voix,
Sa voix douce et touchante.
Autour d'elle était épanou
Le bonheur de ma vie,
Dans le monde aujourd'hui perdu,
Il n'est rien que j'envie.

Sur la terre un bel ange était
D'une grâce divine,
Il est là haut où l'appelait
Sa céleste origine;
Mes espoirs ils sont inhumés,
Pour elle est ma pensée!
Lorsque sont partis, nos aimés
La vie est dépensée!

UN SOUPIR.

De ce qui vit rien ne saurait fleurir
 Longtemps sur terre ;
 Météores au ciel répandent leur lumière,
 Mais pour soudain mourir !
 Tout ce que l'on admire,
 Ce que le cœur désire
 Dans l'âme meure ainsi que dans le cœur,
 Ne laissant rien qu'amertume et douleur.

En éclairant les heures, les étoiles
 Les font passer ;
 Les soleils sur ces fleurs viennent se prélasser
 Pour les couvrir de voiles !
 Les rayons du matin
 Frais s'élançant soudain
 Pour parcourir leur carrière céleste,
 Hâtent la nuit ; ici bas rien ne reste !

Voilà comment ainsi passent toujours
 Le temps sur terre ;
 La fleur de l'espérance, elle n'est qu'éphémère,
 Ils sont nombrés nos jours !
 Et tout ce que peut dire
 Pauvre cœur qui soupire
 Sur les amis, perles de son printemps,
 C'est qu'ils sont morts !—qu'ils ont vécu leur temps !

CHACUN A SON DÉFAUT.

Comme elle vient il faut prendre la vie,
 C'est fou de soupirer après un trésor vain ;
 Si l'amitié n'a pas même un demain,
 A la tant regretter, ma foi, qui nous convie ?
 L'homme parfait—qu'il soit vilain ou comme il faut,
 Est, le dis entre nous, des mythes le plus rare,
 De la perfection la nature est avare,
 Tout bien examiné chacun a son défaut.

Si nous voulons un monde à foi sincère,
 Il faut le demander aux Esprits, aux Lutins,
 Car nous voyons dans l'œil de nos voisins
 La paille, quand la poutre est sur notre paupière ;
 Nous pouvons espérer, vilain ou comme il faut.
 Trouver l'homme parfait des mythes le plus rare,
 Mais nous cherchons en vain à découvrir ce phare !...
 Tout bien examiné, chacun a son défaut !

HIER ET DEMAIN.

Tel hait l'astre des cieux maintenant sur la terre
 Tels les sables l'ont vu prodigieux se lever,
 Telle la fleur d'un jour embellit nos jardins,
 Telle, mille ans parés, la vit sur les chemins.
 Ainsi chaque jour fait, comme passe chaque heure,
 Apportant doux sourire ou bien le noir chagrin,
 Comme le juif errant, le monde tout effleure :
 Tel il était hier, tel il sera demain !

De nos chagrins alors pourquoi faire des glozes,
 Puisqu'ils durent un jour comme durent les roses ?
 A quoi sert de se plaindre, exhaler ses douleurs,
 Puisque nul ne connaît le fin fond de nos cœurs ?
 Des cœurs peuvent fleurir sans accuser leur joie,
 Des yeux peuvent pleurer et cacher leur chagrin :
 Le monde est tour à tour au mal, au bien en proie :
 Tel il était hier, tel il sera demain !

Une brise au matin, voilà quelle est la vie,
 Avant le soir souvent de tempête suivie ;
 La vie, elle est encore comme un courant sans fin,
 A ses trousseaux laissant ce qu'il prit le matin ;
 Donc il vaut mieux obéir le présent, c'est plus sage,
 Que d'aller du passé réveiller le chagrin ;
 Le monde est l'atelier de notre apprentissage :
 Tel il était hier, tel il sera demain.

LE ROI DE L'ORAGE.

I.

Un nuage de soufre a voilé ma naissance,
 Car je suis né du feu, né de l'obscurité ;
 La terre à mon aspect frémit d'impatience
 Quand sur son corps sanglant j'assis ma royauté !
 Mon frère le tonnerre à mon soudain passage
 Cria hurra ! hurra ! tandis que mes sujets
 D'un fou rire riaient, des yeux de leur visage
 Laisant tomber la pluie à flots sur les guérets.
 Je suis le Roi du Vent, de l'Air et de l'Orage,
 Je souffle sur le chêne, il est en désarroi,
 Fracassé, dénudé, vil jouet de ma rage,
 La flèche de la mort, — l'éclair rouge — c'est Moi !

II.

Hurra ! quel tourbillon ! quel fracas sur la terre !
 Ainsi que le canon mugit, rugit le mont :
 Tandis que moi je sème et devant et derrière
 Mes traits de feu partout sur l'abîme profond.
 Hurra pour la forêt ! Océan de feuillages
 Comme flots de la mer s'agitent ses rameaux,

Et puis il ne se fait nul bruit dans ses branchages,
 La feuille épouvantée étouffe ses sanglots.
 Oh ! oui, je suis le Roi du Vent et de l'Orage,
 Je frappe le rocher, z'est voilà sa paroi
 Jetée à bas, et moi de rire du ravage !
 La flèche de la mort—l'éclair rouge.... c'est Moi !

SWAIN (MISS CLARA).

EN AVANT.

Ils sont bien solennels ces deux morts ; " Plus Jamais ! "
 Ils ont une teinte bien noire !
 " Pour toujours ! " Les quitter tous ceux là que j'aimais !
 Les incruster dans la mémoire !

La nature sur elle a pouvoir surhumain,
 Elle fait retour à la terre ;
 Autrement nul parfum n'aurait un lendemain
 Et tout ne serait qu'éphémère !

L'automne répandrait sur nous un long chagrin
 Si soulevant son triste voile,
 Il ne nous laissait voir dans l'avenir prochain
 Du doux printemps la belle étoile.

La nuit tinte le glas de ce qui fut le jour ;
 Mais le jour s'ouvre par l'aurore ;
 La nature nous dit ce doux propos d'amour ;
 " Mortel ! " ... heureux qui vit encore !

Hier ! ce temps passé, ne fleurira jamais—
 Jamais ne fleurira pour l'homme !
 " En avant ! En avant ! " Et foin de vains regrets !
 De quoi cela sert-il en somme ?

En avant dans la joie ou bien dans la douleur,
 " En avant, en avant ! " Sans cesse ! ...
 N'en n'appelons qu'au ciel alors que notre cœur
 Se sent inondé de tristesse.

Voix d'immortel guerdon—Croyance de l'esprit,
 Noble voix qui brise nos chaînes,
 " En avant ! En avant ! " avec toi tout est dit
 Ouvre nous tes saintes fontaines !

" En avant ! En avant ! " jusques au dernier jour
 Lorsque se ferme notre étreinte ;
 " En avant ! En avant ! " vers le bien doux séjour
 Où l'âme vit à jamais sainte !

SWINBURNE (ALGERNON CHARLES).

VEILLEUR! QUOI DE LA NUIT?

I.

Veilleur! dis-moi! Quoi de la nuit!—
 Tonnerre et pluie et le tapage
 Qui naît de tempête et d'orage
 Surtout lorsque le vent bruit,
 Seule miroite la lumière
 De palais,—où *apolloteurs*
 Font bombance, les grands viveurs!
 Mangeant.... les enfants de la terre!

II.

Prophète! Dis! Quoi de la nuit!—
 Je suis debout auprès des vagues,
 Écoulant tous leurs propos vagues,
 Banni! mais libre en mon réduit.
 Vacillent des lueurs soudainées,
 Éclairant le froid des tombeaux,
 Cachant mille morts sans haleines
 Décimés par tyrans bourreaux.

III.

Affligés! Vous! Quoi de la nuit!—
 Toute la nuit versons des larmes
 Sur nos fils morts aux champs des armes,
 De la guerre un infâme fruit!
 Vantours, milans et chiens de chasse,
 Rendez-nous ceux que les canons
 Pour vous, maudits, race vorace
 Ont jeté dans des trous profonds.

IV.

Combattants morts!... Quoi de la nuit!—
 L'échafaud, le fusil, l'épée,
 Telle elle fut notre épopée,
 Pour arriver au noir réduit.
 Mais pour le bon droit quand on tombe,
 Qu'on tombe pour la liberté,
 C'est avec bonheur qu'à la tombe
 On marche à l'immortalité!

V.

Homme d'état!... Quoi de la nuit!—
 La nuit durera quoiqu' obscure,
 Sur couronne, crime, ou parjure
 Quand réverbère seul reluit.
 Nous avons des doigts pour écrire,
 Des lèvres aussi pour jurer,
 Et quand le danger fuit—pour rire
 Avons *le mot*—pour l'enterrer.

VI.

Guerrier! dis-moi! Quoi de la nuit?
 La nuit!... pour moi c'est peu de chose,
 Pour moi ce n'est myrte ni rose,
 Et ce n'est rien qui m'éblouit!
 Ne suis de ces inquisiteurs
 Qui vont fouiller le fond des causes
 Et des princes et des pasteurs
 Vont guigner les métamorphoses.

VII.

Maitre!... dis-moi!... Quoi de la nuit?
 La nuit n'est pas!... Mais la lumière
 Existe seule... immense—entière!...
 Et de nos yeux elle s'enfuit!...
 Regardons, non pas en arrière,
 Mais devant-nous—et droit au ciel,
 La nuit fait place à la lumière,
 Si nous montons vers l'Eternel!

VIII.

Exilé!... Dis!... Quoi de la nuit?
 S'éclipse l'heure et la marée,
 La mort, le doute et sa durée,
 Et le cortège qui la suit.
 Dans les sables mes pieds s'affaissent,
 Mais je sens le souffle de l'air,
 Des parfums aussi m'apparaissent....
 Ce sont les parfums de la mer.

IX.

Captifs! dites! Quoi de la nuit?
 Il pleut sur nous, rouge est la pluie,
 Notre front en vain on l'essuie,
 Couleur de sang il reste enduit.
 Des saisons malgré l'engrenage,
 Ne seront qu'un, la nuit, le jour,
 Tant que des rois l'affreux rouage
 N'aura disparu sans retour.

X.

Chrétien! dis-moi! Quoi de la nuit?
 Je ne sais, ça me désespère,
 Mes yeux ont perdu leur lumière,
 J'écoute si j'entends le bruit
 Des heures allant en dérive
 Et remontant leur devoir,
 Pour ramener la clarté vive
 Où maintenant le ciel est noir.

XI.

Grand Prêtre! Dis! Quoi de la nuit?
 Ici la nuit—elle est horrible,
 Elle rend la frayeur terrible
 Aux nombreux enfants de minuit.

Mes mains sont pleines de poussière,
 Mes yeux sont vœux de leur clarté
 Si mon Dieu n'est qu'une chimère....
 Où donc trouver la vérité ?

XII.

Princes ! dites ! Quoi de la nuit ?—
 La nuit à l'haleine empestée,
 Nous nourrit, nous, race effrontée
 Qui vivons de tout ce qui nuit.
 Nous vêt la hideuse rapine,
 Où nous passons, s'abat la mort,
 C'est nous qui créons la famine,
 Oui ! nous—le mauvais œil du sort !

XIII.

Martyn ! dites ! Quoi de la nuit ?—
 Pour vous serait-ce nuit encore ?
 Nous avons éternelle aurore,
 Un beau soleil—qui toujours luit !
 Sont morts les bruits de la bataille,
 Nous n'avons que de doux émois,
 Et le revers de la médaille,
 Ne l'éprouvons comme autrefois !

XIV.

Angleterre !... Quoi de la nuit ?—
 La nuit pour le sommeil est faite,
 C'est chaud sur doucette couchette,
 C'est bon dans un gentil réduit.
 Moi—Bah ! je veux dormir encore !
 Pourtant j'ai dormi deux cents ans !
 De l'honneur j'eus le météore....
 Mais le repos,—c'est mon océans !

XV.

France ! dis-moi ! Quoi de la nuit ?
 La nuit des putains c'est la fête,
 C'est le grand jour de la conquête,
 Et l'infâme jour du déduit.
 De guirlandes rouges ornée,
 Trébuche le vice en dansant,
 La mort !... voilà la destinée
 D'un peuple jadis florissant.

XVI.

Italie !... Eh ! Quoi de la nuit ?
 Enfant ! Enfant ! c'est trop attendre,
 Il est trop long ton chant si tendre,
 Dont le souvenir nous poursuit !
 Cependant à mes yeux, sans voile,
 J'aperçois là sur la hauteur,
 Bien trop forte pour simple étoile,
 De clarté stridente lueur.

XVII.

Allemagne ! ... Quoi de la nuit ?
 Elle m'a bercé de longs songes,
 Qui souvent furent des mensonges,
 Que pour moi formulaient minuit !
 Mais à nos yeux luit la lumière,
 Et mon pied fort se tient debout !
 Malheur à qui sur cette terre
 Onc viendra me pousser à bout !

XVIII.

Europe ! ... dis ! Quoi de la nuit ?
 Demandez à l'omnipotence,
 Au ciel, à la mer, sans doutance,
 Au flot turbulent qui me suit !
 Nations non encore écloses
 Une de vous,—oui, répondra....
 Elle aura le myrte et les roses
 Ce sera—le *nec plus ultra* !

XIX.

Liberté ! Dis ! Quoi de la nuit ?—
 Au ciel n'entends plus de tonnerre,
 La paix trône à jamais sur terre,
 Le soleil brille, il éblouit !
 L'immensité n'a plus de langes,
 Tout est lumineux, rien n'est nuit,
 C'est enfin le règne des anges....
 La nature s'épanouit !

* * * * *

STROPHE SUPPLÉMENTAIRE.

Le beau poème de M. Charles Algernon Swinburne, se termine à la strophe XIX qui le complète parfaitement.

Toutefois, nous aimons à reproduire ici notre compte rendu des deux ouvrages de M. Swinburne, viz. : 'Ode on the Proclamation of the French Republic—4th September, 1870,' et de ses 'Songs before Sunrise,' ('Chants de l'Aurore.'). Ce compte rendu a paru le 25 mars dernier, au *Courrier de l'Europe*, qui (à cette époque n'était pas devenu *Prussien*, comme l'ont témoigné depuis ses nombreux articles intitulés *La Revanche*,) explique la naissance de notre Strophe Supplémentaire que nous appelons 'Strophe Prophétique.'

Nous citons notre article tel qu'il a paru au *Courrier de l'Europe* :

" * * * De Madame Phillipson passer à Swinburne, le grand poète, c'est naviguer dans les mêmes eaux. L'ode sur l'avènement de la République française est très remarquable—mais, publiée peu de jours après l'inauguration du Gouvernement de la Défense, elle a été depuis longtemps appréciée par la presse anglaise—et

nous ne pouvons que dire *Amen* aux éloges décernés à l'auteur. M. Swinburne paraît être de ceux qui pensent, et nous partageons sa pensée, que toute civilisation commence par la Théocratie, pour aboutir infailliblement à la Démocratie. 'Songe before Sunrise' (*Les Chants de l'Aurore*) sont dédiés, en nobles vers, à Joseph Massini. Dans ce livre se trouvent de magnifiques vers à Armand Barbès. Aussi, à l'exemple de Madame Phillipsen, de beaux vers sur le premier anniversaire de la bataille de Mentana; et deux poèmes hors ligne, *Super Flumina Babylonis*, et *Tenebrae*.

"Mais de tout le volume de M. Swinburne, notre bijou, à nous, est le troisième poème intitulé: *A Watch in the Night*, que nous appelons, nous, avec l'écriture: 'Veilleur!... Quoi de la Nuit!'

"L'auteur interroge d'abord le Veilleur—puis le Prophète—puis les Affligés—les Larmoyeurs—puis les Combattants morts—puis les Hommes d'Etat—puis les Captifs—puis le Chrétien—puis le Grand Prêtre—puis les Princes—puis les Martyrs—puis l'Angleterre—puis la France—puis l'Italie—puis l'Allemagne—puis l'Europe—puis enfin la Liberté!

"On ne peut pas dire de ce poème qu'il est beau—il faut crânement écrire qu'il est sublime!

"Quand, pour la première fois, nous l'avons lu, nous l'avons trouvé tel—et en même temps impossible à faire passer dans la langue poétique française. Toutefois, comme le second Roi de Rome, feu Numa, nous possédons près de nous, une Égérie; par ses conseils nous avons entrepris la traduction de cette œuvre Monumentale—avons-nous réussi? Le lecteur de notre cinquième volume des *Beautés* donnera son verdict.

.....

"La nuit même du jour où nous avons essayé de faire passer dans notre langue le bel œuvre du poète anglais, s'est présentée à nous toute habillée la strophe que nous donnons plus loin sous ce titre: *Strophe Prophétique*.

"Ici, nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs un fait qui nous est personnel, à savoir que, sous le pseudonyme du vieux 'Nostradamus,' nous avons, dans notre ouvrage *Ronces et Charbons*, publié le 18 juin 1869, le Waterloo du second empire, prédit jour pour jour, heure pour heure, la chute de Louis Napoleon, de son Eugénie, et de Lulu, le mitrailleur, le fétu de la prétendue dynastie impériale.

"Le 28 août 1870 était publiée à Berlin notre prophétie à courte échéance—elle devait échoir, en effet, le 2 septembre suivant—à cinq jours de date.

"Et le 2 septembre 1870, notre prophétie était réalisée à la minute au grand *esbahissement* des Berlinoïis, comme eût dit Montaigne.

"Nous avons la conviction qu'avant le 2 septembre 1873, l'empire allemand aura cessé d'exister. Les crimes du pieux roi, devenu empereur, ont dépassé la mesure. Guillaume le tartuffe, Guillaume le maudit, l'exécration du genre humain, n'aura plus sa raison d'être, ni comme roi, ni comme empereur. Nul ne se trouvera pour continuer les affaires, exploiter un fond de boutique tombé sous le mépris public, et continuer les crimes et le scandaleux vandalisme de la guerre affreuse faite à la France en 1870 et 1871.

Strophe Prophétique.

Avenir!... dis! Quoi de la nuit?
 La nuit... du deuil à l'épais voile,
 N'existe plus la moindre étoile,
 Au ciel obscur plus rien ne luit!
 Ivre de sang et de carnage,
 Pourpré de ce rouge linceul,
 Pour braver un nouvel orage,
 L'empereur roi restera seul.

Epilogue.

Et tombera comme châteaux de cartes
 Cet empire allemand sur la fourbe érigé;
 Et tomberont ces trônes, et ces chartes,
 Et chaque roi sera jaugé;
 Et soudain le veut la logique,
 Les Allemands auront la République
 Et l'univers sera vengé!

.....
 "Monsieur Swinburne—nous concluons cela de ses magnifiques
 vers—pense comme nous, qui disons avec le Tasse :

Della stirpe real reciso e manco
 Il più bel ramo è fulminato il tronco!

"Le plus beau rejeton de l'arbre royal sera coupé, retranché, et
 la tige foudroyée.

Ainsi soit-il! Ainsi puisse-t-il être!

20 Mars 1871.

CHEVALIER DE CHATELAIN."

—Extrait du *Courrier de l'Europe*, 25 mars, 1871.

SULLIVAN (T. D.)⁽¹⁾

LA CHANTEUSE DES RUES. (2)

Emu, je m'arrêtai pour l'entendre chanter,
 Je n'entendis jamais chant plus navrant, plus triste,
 Dans mon cœur s'éleva, je ne pus me dompter,
 Un de ces sentiments auxquels rien ne résiste.
 Quel chant suave et doux, quoique désordonné,
 Et quel gémissement d'un cœur passionné!

J'écoutais, regardais, j'attendais en silence,
 Près de là, quand soudain je la vis s'en aller,
 Lors je lui chuchotai des mots de bienveillance,
 Amassés dans mon cœur pour mieux la consoler.
 Lui disant que cela soulagerait son âme,
 De narrer ses malheurs, que ce serait dictame.

(1) Du même auteur : p. 294, *Rayons et Reflets*, "Sailing Away"—"The Fisherman's Prayer."—P. 319, *Le Fond du Sac*, "The Green Flag."

(2) *Errare humanum est*. Ces vers eussent dû être placés avant la lettre W; mais quand nous avons découvert l'erreur, il était trop tard pour la réparer.—C. DE C.

Bien elle me dit : " Je vous raconterai
Volontiers mon histoire, en tristesse elle abonde,
Mais à travers mon corps délabré, je dis vrai,
Je puis juger encor des choses de ce monde ;
Et je vois bien que vous ne me raillez pas,
Ni n'aurez de mépris pour mes douleurs, hélas !

" Nous pouvons nous asseoir sur ces degrés de pierre,
Vide étant la maison, ne craignons d'écouteur,
Dans ce coin là, non plus, il n'est de réverbère,
De mon visage usé pour trahir la pâleur.
Mes pieds sont fatigués des cailloux de la rue,
J'ai besoin de repos, je suis toute abattue.

" Certes vous avez dit, vous avez pensé vrai,
Je ne suis pas du tout l'enfant de ces ruelles,
J'errai dans un vallon plus lumineux, plus gai
Du soleil chatoyant des vives étincelles.
Cette blanche chaumine, oh ! je la vois toujours,
Ainsi que le ruisseau gasouillant doux discours,

" Aussi bien que les champs et la haute colline
Sur laquelle semblait le grand soleil s'asseoir,
Quand l'ombre s'épandait en bas à la sourdine,
Que l'oiseau dans les bois chantait l'hymne du soir.
Ah ! son sentier à lui, — je le revois encore
Alors que l'attendais de ma vie à l'aurore.

" Un songe ! un songe ! — oh ! oui !... d'étonnante longueur,
Un songe que nul choc onc ne vint interrompre,
Le soleil au midi, dans toute sa splendeur,
Ce charme nul réveil jamais ne le vint rompre.
Ma vie était remplie, et son cours enchanté
Ne se composait plus que de beaux soirs d'été !

" Et même de ceux là je n'avais connaissance
Qu'en voyant cramoyé s'empourprer l'occident,
Délicieuse ardeur, égale prévenance
Faisaient de nos deux cœurs un seul cœur confident.
Comment venait la nuit ?... Je n'en eus conscience
Que quand il fut parti — qu'il fut loin — à distance.

" Et maintenant je sens, parfois ses doigts encor
Soulever gentiment ma blonde chevelure,
De ses éloges dà mon cœur encor boit l'or,
Jusqu'à ce que leur miel devienne une blessure.
Ce n'est pas toutefois qu'il prise mes beautés,
Mais il dit les aimer.... Revivent mes étés !

" Parfois je vois les cieux tout pailletés d'étoiles,
Parfois j'entends le bruit du ruisseau tortueux,
Et de nouveau j'entends sa douce voix sans voiles,
Et de nouveau je vois ses beaux yeux langoureux.
Puis une longue éclipse.... une averse de fièvres,
Puis la manne du ciel attachée à mes lèvres !

“ Mais las ! tout est fini. Comment tomba sur moi
 Cette nuit de douleur, je puis le dire à peine :
 Certain jour il me dit, non pas sans quelqu' émoi,
 Qu'il lui fallait aller à la ville prochaine
 Y vivre un tantinet ; mais qu'il avait l'espoir
 Près de moi, du ruisseau de revenir un soir.

“ Et pendant quelque temps j'eus la ferme croyance
 Que cet espoir chéri le nourrissait son cœur,
 Souvent je recevais paroles de constance
 Et maint gage d'amour qui leurrait mon bonheur.
 Mais las ! avec le temps cette correspondance
 Entièrement cessa — mourut mon espérance.

“ Assez ! assez ! assez !... Dans quelque beau palais
 Il épouse ce soir même, une fiancée
 Riche et belle, dit-on ; — mais moi je ne voudrais
 Le forcer à revoir ma fraîcheur éclipsee ;
 Quand il le voudrait lui, je ne permettrais pas
 Un baiser sur mon front si voisin du trépas.

“ Aussi, bien que mes pieds aux cailloux de la rue
 Se soient endoloris, je me traîne en chantant
 Les chansons qu'il m'apprit quand j'étais son élue ;
 Il entendra ma voix, je l'espère pourtant.
 Oh ! je le verrai certe une fois encore
 Avant que de mourir, celui que tant j'adore ! ”

Ah ! pauvre cœur brisé !... j'essayai, mais en vain
 Doucement de verser sur sa plaie un dictame,
 D'amortir sa douleur, de panser le chagrin
 Du matin jusqu'au soir, ulcère de son âme,
 Je ne pus réussir ; — mais elle me bénit !...
 Aujourd'hui dans la mort dort en paix son esprit.

IL Y A LONGTEMPS, BIEN LONGTEMPS !

Mirages du passé ! doux temps de l'Autrefois
 Rendez-moi ce qui fut pour moi la fleur des pois,
 La profonde mer bleue, et son charmant rivage,
 Où la joie épandait son or sur mon jeune âge ;
 Car il est bien doux d'à de revivre à nouveau
 Ces jours heureux si vite éclipsés à veau l'eau !
 Avant que le souci qui jamais ne se lasse,
 Il y a bien longtemps ait fait sur moi main basse.

Que je revoie encor les amis d'autrefois
 Au loin éparpillés par la mer, par les bois,
 Un délicieux groupe où quand nous étions jeunes,
 En chantant, en riant nous oublions les jeûnes ;
 Oh ! laissez-moi toujours chaque son argentin
 L'entendre, et chaque main l'étreindre en mon grappin,
 Et ressentir en moi la chaleur pénétrante
 Il y a bien longtemps qui fit mon âme aimante !

Mirages du passé!... doux temps de l'autrefois,
Rendez-moi ce qui fut pour moi la fleur des poésies,
Où l'être, en tout charmant, d'une grâce féerique,
Dont l'idéalité saintait la musique;
Dont l'œil bien reflétait la lumière des cieux,
O'est un si grand bonheur que de revivre heureux!
Et que de ressentir du tendre amour l'ivresse,
Il y a bien longtemps de mon âme maternelle.

Que je revois encor ces beaux jours d'autrefois,
Avec leur gai cortège, avec leurs doux émois;
Ces apperçus nouveaux de délices nouvelles,
Songes de nuit d'été,—belles et solennelles!
Mais hélas! il est vain faire vivre à nouveau
Ce qui, dans le printemps, fut si jeune et si beau!
Ma joie est maintenant de savourer l'ivresse
D'il y a bien longtemps.... du temps de ma jeunesse!

THIGGIN THU. (1)

I.

"Oh! dà!... la liberté!... c'est chose magnifique!"
Ils le disent ainsi—nos maîtres gracieux!
Ce qu'ils disent, je crois, ce n'est d'un empirique,
Légalement je puis le chanter, c'est au mieux!
Ils en font tous l'éloge, oui, l'éloge à cœur joie,
Mais à condition, ça, soit dit entre nous,
Qu'en Pologne, il lui faut seulement trouver voie....
Mais non pas en Irlande!... Amis! comprenez-vous?

II.

De nos chansons voici donc quel sera le thème!
A tous braves, succès!... succès à tous hardis!
A ceux qui veulent dà!... la liberté quand même,
Et qui ne veulent pas que serf soit leur pays.
Que le plus grand succès arrive à tous les braves
Qui veulent culbuter leurs tyrans.... vertuchoux!...
Avec épée ou faux.... dédaignant d'être esclaves....
En Pologne.... non pas ici, comprenez-vous?

III.

Oui, succès à ceux-là, dont l'esprit on ne ploie,
Dont les fidèles cœurs ne savent abdiquer
Leurs vallons et leurs champs, ces souvenirs de joie,
Qu'aux Russes, ces pourceaux, il leur faudrait flanquer;
Et qui, quoique souvent dispersés sur la terre,
Se cramponnent, et ferme, au but cherché par tous,
Celui de libérer l'asile de leur père....
Leur Pologne chérie?... Amis! comprenez-vous?

(1) THIGGIN THU?... Une phrase irlandaise signifiant: "Do you understand?"—En français: "Comprenez-vous?" Ce petit poème commence le volume de "Poems by T. D. Sullivan," publié en 1860. C'est un petit chef-d'œuvre, rien que ça.—C. DE C.

IV.

Puissé-je apercevoir de la tour de la ville
 A bas ! à bas ! tomber l'étendard étranger,
 Et de nos citoyens l'ardeur indélébile
 Le chasser à jamais l'étranger, sans danger !
 Soulevée et remise au plus haut la bannière
 Au bel azur du ciel va briller, entre nous,
 Oui, la vieille bannière au plus haut de la sphère,
 Mais, toujours en Pologne Amis ! comprenez-vous ?

V.

Quand la sanglante lutte enfin sera finie,
 Qu'un repos bien gagné suivra si long labeur,
 Que la divine paix, que la douce harmonie
 Soit le trophée alors, le régal du vainqueur.
 Le monde, l'univers, l'immense renommée
 De ces libérateurs dira les noms—Vous tous
 Irlandais ! ... serez ... Vous, un jour de cette armée ?
 En Pologne s'entend ! ... Amis ! comprenez-vous ?

TENNYSON (ALFRED).

L'AIGLE. (1)

Il étreint le rocher de ses serres de fer,
 Visageant le soleil au plus haut de l'éther,
 Sur le monde d'azur il se tient droit et fier.

Rampe au-dessous de lui l'immense mer ridée,
 Lui ! ... de ces pics altiers fond, quand c'est son idée,
 Sur un butin, plus dru que la foudre ou l'ondée.

SA GRACE L'ARCHEVÊQUE DE DUBLIN,

TRENCH (REV. C. R.) (2)

UNE PROMENADE AU CIMETIÈRE.

Nous étions tous les deux mon jeune enfant et moi,
 Dans l'enceinte du cimetière,
 Lui riant et courant et plus heureux qu'un roi,
 Moi, tristement fixant la terre.

(1) Du même auteur : p. 339, 2ème vol. des *Beautés*, "The Brook"—*"Mariana in the Moated Grange"*—*"Love and Death,"* p. 350, *Rayons et Reflets*, "Ring out, Wild Bells."

(2) Du même auteur : p. 353, 2ème vol. des *Beautés*, "To an Infant sleeping," p. 356, *Rayons et Reflets*. "After the Battle."

" Mon cher petit garçon, vraiment, ce n'est pas beau
De faire autant de bruit," lui dis-je,
" Au milieu de ces morts, entre chaque tombeau
Dont le seul aspect nous afflige!"

Un instant il se tint tout tranquille à mon bras,
Laisant là sa folâtre ivresse,
Son babîl un instant ne prit plus ses ébats,
Il fut tout confit de tristesse.

Puis soudain oublieux, mangeant l'ordre en chemin
Dans un trop vif élan de sève
Et de joie enfantine, il me lâcha la main
Tout aussi gai qu'avant son rêve.

Je ne mis plus alors de sourdine à ses jeux,
Dans l'espace d'une seconde
La nature en riant m'avait avisé mieux
Qu'en dix ans ne l'eût fait le monde.

Elle n'avait placé pour voiler ces tombeaux
Ni linceul, ni drap mortuaire,
Du soleil radieux les rayons les plus beaux
Eblouissaient le cimetière.

Les nuages aussi passaient blancs au-dessus,
Étalant leurs plus riches teintes
Sur le gazon bien vert, et semblaient briller plus
Sur ces existences éteintes ;

Et de ce même argile où pourrissent les morts,
La jeune et fraîche paquerette
S'élançait à la vie, et dans de gais transports
Au ciel montrait sa colerette.

La corneille traçait des cercles dans les airs
Avec indolence, et mystère,
Et les petits oiseaux chuchetaient leurs concerts
Perchés sur un bloc tumulaire.

Et je me dis alors que jamais le bon Dieu
N'eût ainsi doté la nature,
Ni permis à l'enfant d'être ainsi boutefeu,
D'être joyeux outre-mesure,

Si de nous lamenter parmi les morts toujours
De notre part était sagesse ;
Si nous devions pleurer tout le long de nos jours
Ceux qui meurent dans la jeunesse.

Oh non ! si nous jugeons d'après notre bon sens :
La vive gaîté de l'enfance,
La terre qui se drape en tous lieux, en tous temps,
D'une rare magnificence,

Sont pour nous les témoins fournis par le Sauveur
D'une victoire sans seconde
Sur la mort, le péché.—La foi donc en vainqueur
Peut folâtrer près de la tombe !



Martin F. Tupper

TUPPER (MARTIN F.) (1)

L'HONNEUR DU DRAPEAU. (2)

Les triomphes de Mars les raconte l'histoire !
 Qu'elle vante un pays, son grand nom et sa gloire !
 Mais qu'ils sont faibles les guerriers
 Qui font jabot de leurs lauriers,
 Et qui font blanc de leurs épées !

Au Mohawk, à compter par des têtes scalpées !
 Le soldat de nos jours, rempli d'un noble espoir,
 Calme, marche au combat, esclave du devoir.

Nous ne faisons pas fi des exploits de nos pères,
 Chaque bon régiment illustra ses bannières ;
 Mais quand nous prenons notre essor,
 C'est pour bien plus qu'un livre d'or !
 Chaque haut fait, chaque bataille

Ne sont pas une chasse à courre la médaille !
 Oh ! non ; mais un devoir : car l'orgueil d'un Anglais
 A des combats sans but ne s'enflamma jamais.

Pour lui le nouveau fait est d'essence première
 Bien mieux que les vieux noms inscrits sur sa bannière !
 L'Anglais ! il est tout positif,
 Foin pour lui du comparatif !
 A chaque journée éphémère

Et sa peine et son lot ; demain a son affaire :
 Et c'est mieux de laisser les souvenirs d'hier
 Pour ce qu'ils sont, plutôt que d'en troubler l'éther.

Nos ayeux ont vaincu pour ne pas être esclaves,
 C'étaient de ces combats de braves contre braves ;
 Aujourd'hui nous sommes amis
 Avec nos bons ex-ennemis :

Le passé ! c'est histoire ancienne,
 Le présent vaut bien mieux : — amis, faisons la chaîne,
 Vrai Dieu ! ce serait fou faire fi des festins
 Que mutuellement s'offrent de bons voisins !

Où ! tant que l'on verra d'Angleterre et de France
 Les étendards unis dans étroite alliance,

Effaçons fraternellement
 Tout vieux et haineux sentiment ;
 Effaçons de chaque bannière

Tout vilain mot blessant d'injure et de colère,
 Et sachons tous enfin pour l'honneur du drapeau
 Changer dà le vieil homme en un homme nouveau !

(1) Du même auteur : p. 362, 2^{ème} vol. des *Beautés*, "Mercy to Animals" — "One among the Million." P. 360, *Rayons et Reflets*, "The International Exhibition."

(2) *Colour Victories*. Ce petit poème fait partie des "*International Ballads*," publiées en 1865, en Anglais et en Français, dans le journal *The Daily News* — alors notre ami — devenu depuis notre ennemi intime. Pourquoi ? ... *Dio solo lo sa* ! Les flots, les journaux, les destins, et les vents sont changeants ! Les journaux, du reste, peuvent être rédigés en 1835, par des hommes d'esprit, ayant pour leur chef *feu* Charles Dickens, et par des imbéciles et des cuistres, par des *chiffonniers littéraires*, depuis que le chef de la rédaction est changé.
 — C DE C.

WATTS (ALARIO). *

IL Y A DIX ANS. (1)

Il y a dix ans de cela—
 La vie était pour nous un beau conte de fée,
 Le chagrin n'avait pas déjà
 De sa haine soufflé sur nous une bouillie;
 Nous étions jeunes tous les deux
 Nous éprouvions ce que ne pensons plus connaître,
 Nos espoirs étaient radieux,
 Vierges nos facultés, vivace tout notre être :
 Pour nous tels étaient les bilans
 De la vie.... il y a dix ans !

Pas un seul de tes beaux cheveux
 Du temps qui tout détruit encor ne sent la trace,
 Et le souci contagieux
 De sillonner ton front n'a pas même eu l'audace ;
 Tes yeux ont conservé l'azur
 Où se lisait l'amour quand nous nous rencontrâmes,
 Ton teint, il est presque aussi pur,
 Quoique de pleurs secrets on puisse y voir les traces,
 Mais hélas ! où sont les dans
 De la vie.... il y a dix ans !

Je me sens aussi changé,—moi,
 Je sens s'évanouir la joie et son cortège,
 Je ne sais presque pas pourquoi
 Mes jeunes visions se fondent comme neige !
 Le temps ne peut assurément
 Avoir fait ce dégât dans ma jeune existence,
 Cependant bien différemment
 Je me traîne ici bas quand mon été commence,
 Que lorsqu' existaient les volcans
 De la vie.... il y a dix ans !

Mais pourquoi ton regard sur moi ?
 Je ne donnerais pas du passé le naufrage
 Que dois partager avec toi,
 Pour ces jours qui brillaient si purs en mon jeune âge !
 Nous voyageâmes au printemps
 Quand les vents étaient doux, des fleurs pendant les fêtes,
 Quand il faisait toujours beau temps
 Nous ferons face ensemble aux hivers, aux tempêtes....
 Eussions-nous bravé les autans
 De la vie.... il y a dix ans !

En nous tournant le dos, Plutus
 Eut-il pu refroidir des cœurs tels que les nôtres ?
 Nos amis nous quittant,—bien plus
 Sur nous, nous eussions mis notre amour pour les autres.

(1) Du même auteur : p. 371, 2ème vol. des *Beautés*, "To a Child blowing Bubbles."

Du monde sur la vaste mer
 Nous conduisons tous deux nos deux barques jumelles,
 Tous deux fendons le flot amer,
 Et ne regrettons pas ces vives étincelles
 Dont s'éclairaient les longs rubans
 De la vie . . . il y a dix ans !

Pour tous deux près du lit de mort
 De notre unique enfant, que de maux, que d'alarmes !
 Lorsque dans un dernier transport
 Il s'éteignit le cher au milieu de nos larmes.
 Et n'est-il pas doux cependant
 De penser sous le poids de la sombre tristesse,
 Qu'au Paradis le cher enfant
 Jouit auprès de Dieu de trésors de tendresse !
 Vers Dieu mieux valent ces élans
 Que la joie . . . il y a dix ans !

Oui, quand le ciel est radieux,
 Il est doux avec toi de vivre à sa lumière ;
 Mais plus doux encore à mes yeux
 De t'avoir près de moi quand gronde le tonnerre ;
 Ange, sèche les donc tes pleurs,
 Bien que changés depuis notre verte jeunesse,
 Que notre vie ait moins de fleurs,
 Le temps nous a laissé l'amour et son ivresse,
 Ce Paradis vaut les volcans
 De la vie . . . il y a dix ans !

WESTWOOD (THOMAS).

LA TOUR DU BROCKEN. (1)

Légende.

De leurs cachots ouvrant à deux battants les portes,
 Le sombre vent du nord assembla ses cohortes,
 Au plus profond de l'heure de minuit,
 Et dit, avec un cri qui fit frémir la nuit,
 Qui réveilla les sortilèges,
 Denuda les forêts, et secoua les neiges :
 "Sus ! en avant ! enfants ! et sans rémission
 À l'œuvre de destruction !"

Et déchaînés, les vents, tumultueux colosses
 Par dessus les rochers s'élancèrent féroces,
 Avec rapidité,
 À travers les pins de Norvège,
 Les vignes du midi qu'ils blanchirent de neige ;
 Et dans leur froide cruauté
 Passèrent, détruisant tout l'espoir de l'été,

(1) Du même auteur : p. 374, 2ème vol. des *Beautés*, "Sonnet—The Rose and the Lily"—"Sonnet," p. 363 *Rayons et Reflets*, "The Wind"—"The Brook and the Sycamore."

Avec un cri rauque et sauvage
 Comme s'il s'agissait d'égrèner dans leur rage
 Au milieu de ces bruits divers
 Tous les débris épars de ce vaste univers.
 Et le corbeau perché sur la branche flétrie
 A déployé son aile et suivi leur furie.

Sur le Brocken, un mont qui touche au ciel
 Est un roc escarpé qui surgit solennel
 Tout noir, avec une cime ébréchée,

Au pinacle juchée,
 Oh de la lune à plomb et net
 Tombe le clair et blanc reflet;
 Dès le déclin du jour au loin dans la vallée
 Vous voyez scintiller cette pointe étoilée.
 Et tournent à l'entour, et toujours à l'entour
 Les vents tourbillonnant et la nuit et le jour,
 Avec sons cavernaux, sifflements de vipères,
 Des ébats de démons, des rires de sorcières;
 Et toujours comme ils vont tournoyant, tournoyant
 Le pin craque et frémit de minute en minute,
 Puis on entend un esprit larmoyant
 Disant: "Roc du Brocken, vois ce gouffre effrayant!
 Au bout du fossé la culbute,
 Incline-toi devant ta chute!"

Puis un temps de silence, aucun son ne répond,
 Mais la lune du ciel perce le noir plafond,
 Et toujours le Brocken des monts le plus sublime
 Impose sa grandeur même au fond de l'abîme.

Mais le rire devient de plus en plus strident,
 Le tourbillon plus fort, le bruit plus discordant,
 Les arbres tirillés gémissent leur angoisse,
 Et les rocs chancelant semblent se chercher noise;
 Le tumulte s'accroît tournoyant, tournoyant,
 Le pin craque et frémit de minute en minute
 Puis de nouveau s'entend cet esprit larmoyant,
 Disant: "Roc du Brocken, vois ce gouffre effrayant,
 Au bout du fossé la culbute,
 Incline-toi devant ta chute!"

Et l'habitant de la vallée en bas.
 Des invisibles vents entendant le fracas,
 Regarde en sa terreur, et malgré la lacune
 Que de temps en temps fait la lune,
 Le haut pic du Brocken qui se balance en l'air,
 Et puis comme un éclair
 Qui s'élance à travers les rochers, les crévasses
 Entraînant avec lui des masses et des masses
 De décombres sans nom,—tandis que plus bruyant,
 Dit en dominant tout, cet esprit larmoyant:
 "Roc du Brocken voici ta dernière minute,
 Au bout du fossé la culbute!
 Au fond de ce gouffre effrayant
 Roc du Brocken descends, descends, hâte ta chute!"

* * * * *

Et ces vents déchaînés, cruels, tumultueux,
 Et sur terre et sur mer passèrent furieux
 Avec essor rapide,
 Sur leur route faisant le vide,
 A travers les vallons où dorment les hameaux,
 A travers la cité splendide,
 A travers les palais, à travers les châteaux,
 Avec un cri rauque et sauvage
 Comme s'il s'agissait d'égréner dans leur rage
 Au milieu de ces bruits divers
 Tous les débris épars de ce vaste univers.

Et le corbeau perché sur sa branche flétrie
 A mis son bec à neuf et suivi leur furie.

* * * * *

Seul, les sourcils froncés, l'œil faux, fauve et cruel
 Dans la tour du nord de son vieux castel
 Est assis le Seigneur Baron l'air solennel :
 "Ha ! ha !" rit-il tout haut : "Ou bien cette tourelle
 Dans le fin fond du gouffre descendra,
 Sire Guy, Sire Guy," dit-elle,
 "Ou son vouloir se détendra,
 Sire Guy ne crains rien, n'importe ce qu'advienne
 Je suis ton bien, sire Guy je suis tienne !"
 "Ha ! Ha ! c'était pourtant, oh ! je me le rappelle
 Une mariée et bien belle
 Qui devant moi s'agenouillait
 Me souriait, s'humiliait
 Mais je les envoyai tous deux aux cinq cents diables
 Avec jurements effroyables,
 Je leur donnai par Dieu ma malédiction
 Pour désucre le miel de leur affection !"
 Et le Baron le front de plus en plus sévère
 Marche de long en large, en avant, en arrière,
 Et ses sourcils plissés font un lourd froncement,
 Il s'arrête pourtant, car un glas funéraire
 A son oreille vient qui tinte mortuaire
 Lentement, solennellement.
 Et voilà qu'à travers et la pluie et la grêle
 Se fait à sa croisée un bruissement d'aile,
 Puis il entend un cri, mais des plus glapissants,
 Et puis une voix de crecelle
 Disant : "Seigneur Baron, ce glas d'agonisants
 Tinte pour toi, vois le gouffre il t'appelle !"

Le Baron effrayé, blême comme l'aubier
 Ouvre résolument cependant la fenêtre,
 Et puis cherche dehors ce que ce pouvait être
 Que ce tintement singulier.

La lune brille à travers les nuages
 Qui passent vivement, et tout gonflés d'orages,
 On dirait troupe de sorciers,
 De la chasse infernale on dirait les limiers.

Les arbres, voyez-les ! sont perdus dans les bruyères,
 Leurs branches comme noires plumes
 S'agitent solennellement
 Comme plumes d'enterrement
 Avec sons cavernaux, sifflements de vipères,
 Des ébats de démons, des rires de sorcières.
 Les vents tournant toujours à l'entour des créneaux,
 Enfantant dans leur choc des hurlements nouveaux ;
 Et puis s'entend un son de bien mauvais augure,
 Un long cri de colère, un prolongé murmure,
 De moment en moment devenant plus strident,
 Et plus fort et plus fort, aussi plus discordant ;
 Jusqu'à ce que la tour si grise et si vieillotte
 Sous l'ouragan fougueux et vacille et tremblote.

Et le Baron marche, marche toujours
 A ses passions donnant cours.
 Ses sourcils sont froncés, un sinistre sourire,
 De nouveau sur son front a repris son empire,—
 Hélas ! hélas !
 Des deux amants peut-être il rêve le trépas !
 Peut-être croit-il voir le Chevalier, sa fille
 Qu'il aimait tant jadis, qu'il trouvait si gentille
 Errants, errants, tristes et sans secours,
 Épuisés, sans abri, traînant, traînant leurs jours
 Tombant, tombant toujours de mal en pire,
 Et leur piteux état rend plus vif son sourire.
 Il les voit fuir tous deux et par monts et par vaux,
 Sous le coup de l'orage et sous le coup des maux
 Qu'il appelle sur eux, et dans ce moment même
 Il crie encor sur eux anathème ! anathème !
 Mais chut voici, voici le glas
 De nouveau lentement qui tinte le trépas,
 Et voilà qu'à travers et la pluie et la grêle
 Se fait à sa croisée un bruissement d'aile,
 Puis il entend un cri, mais des plus glapissants,
 Et puis une voix de crecelle
 Disant : " Seigneur Baron, ce glas d'agonisants
 Tinte pour toi, vois ! le gouffre t'appelle ! "

A bas ! à bas ! à bas !
 Avec un cri moqueur, un horrible fracas
 Un tourbillon de vents et de poussière,
 Un long rugissement d'une immense colère,
 Et puis un affreux craquement,
 La gigantesque tour reluisante de lierre
 Qui pendant si long-temps défia crânement
 Et le choc des combats, et le choc du tonnerre
 Tremble depuis son fondement
 S'incline et tombe
 A bas !
 Et puis dans les fossés elle a trouvé sa tombe,
 De décombres sans nom au milieu d'un amas.
 Et comme dansent les sorcières
 De créneaux en créneaux gigotèrent les pierres,

Ricochetant cahin, caha ;
 Mais avant qu'eut fini cet affreux brouhaha
 On entendit trois fois cette voix de crecelle
 Criant : " Malheur ! malheur ! viens ici je t'appelle !"
 Et trois fois en triomphe on entendit l'écho
 Répercuter : " Bravo ! bravo ! bravo !"
 Tandis-qu'au loin mourait le son de plomb qui tombe
 Du glas, cette voix de la tombe.

Les bons anges du Paradis
 Et la sainte Colombe,
 Nous sauvent d'un tel sort : *Orate pro nobis !*
Ave Maria !—De profundis !

WORDSWORTH (W.) *

AU SOMMEIL.

Un troupeau de brebis qui passe à son loisir,
 Le glou-glou de la pluie, et le vol des abeilles,
 Et vents, mers et vallons, selon mon bon plaisir,
 Viennent de mes pensers éveiller les merveilles !
 Et cependant je gis, oui je gis sans dormir,
 Et bientôt j'entendrai, ce sera mon plaisir,
 Des doux petits oiseaux les gentes ariettes,
 Et le cri du coucou
 Partant on ne sait d'où ?
 Pour redire à l'écho ses notes joliettes !
 De la sorte la nuit dernière, ô doux sommeil !
 Je n'ai pu t'obtenir.... suis resté.... sans réveil !
 A donc viens, cher sommeil ! t'emparer de mon être
 Le bonheur.... qui le sait?... le rêverai peut-être ?
 Et tu ramèneras près de moi la santé,
 Et ce charmant trésor du cœur.... la pureté !...

(1) Du même auteur : p. 363, 1er vol. des *Beautés*, "Sonnets"—"The Pilgrim's Dream"—"The Cottager to her Infant"—"To the Cuckoo."

APPENDICE.

BALLANTINE (JAMES).

CHANT SÉCULAIRE (1)

EN L'HONNEUR DE SIR WALTER SCOTT.

Allons, faisons entendre un chant de gratitude
 Sur le jour, le grand jour de notre ménestrel,
 Le monde entier, voyez ! j'en avais certitude,
 De toute part accourt fêter notre immortel !
 Cent ans sont écoulés depuis qu'à la lumière
 Vint s'éveiller son œil—son œil, subtil éclair—
 Qui vint illuminer l'an et l'autre hémisphère,
 Les énvirer d'amour, les énvirer d'éther !

De Walter Scott voyez la gloire
 S'imposer aux palais aux chaumes, aux manoirs,
 Voyez les nations à l'illustre mémoire
 Offrir le pur encens de milliers d'encensoirs.

Des chansons du jadis l'admirable musique
 Flotte autour du fauteuil du sorcier-ménestrel,
 Tandis que le vieux temps des plis de sa tunique
 Guirlande avec bonheur son grand nom immortel !
 Dans sa centième année, à sa gloire fidèles
 S'attachent ses chansons ; tous ses plus jolis lais
 Viennent encor charmer les vaillants et les belles,
 En les rivant d'amour, leurs cœurs, à tout jamais.

De Walter Scott voyez la gloire
 S'imposer aux palais, aux chaumes, aux manoirs,
 Voyez les nations à l'illustre mémoire
 Offrir le pur encens de milliers d'encensoirs.

Hommes d'état, guerriers,—voilà son entourage,
 Et prince et paysan ont posé devant lui,
 Les plus gentils oiseaux lui dirent leur ramage,
 La fée aussi pour lui brisa son bel étui.

(1) Du même auteur : "The auld Elbow-chair," p. 56, 2ème vol. des *Beautés* — "The Express Train," p. 58 — "Castles in the Air," p. 59, *Rayons et Reflets*, 3ème vol. des *Beautés*. "Ilka blade o' Grass keeps its ain drap o' Dew," p. 36, *Le Fond du Sac*, 4ème vol. des *Beautés*.

Il a chanté les monts, fait sortir de leur coese
De femmes un essaim, des chevaliers la fleur,
Scott a de son éclat illuminé l'Ecosse—
Gloire au Barde à jamais, gloire au sorcier charmeur !

De Walter Scott voyez la gloire
S'imposer aux palais, aux chaumes, aux manoirs,
Voyez les nations à l'illustre mémoire,
Offrir le pur encens de milliers d'encensoirs !

BRUCE (MICHAEL). *

Nous donnons aujourd'hui *l'Élégie écrite au Printemps*, de Michael Bruce, que nous regrettions en janvier 1871 de ne connaître qu'en partie, que nous sommes heureux de connaître en son entier en décembre 1871, grâce à l'obligeance d'une amie intime, Miss Kearsley.

Lorsque page 27 du présent volume nous rendions à Michael Bruce ce que le Rev. John Logan of *Leith* lui avait volé, impunément et impunément volé, la propriété de cette ode-bijou "Au Coucou," nous avons attribué la découverte de la fourberie de John Logan au Rev. Peter Mearns—qui très probablement a été sinon le premier, au moins un de ceux, qui ont crié : *Stop thief!* Depuis nous avons eu entre les mains une belle édition des œuvres de Michael Bruce publiée à Edimbourg, chez Messrs. William Oliphant and Co. par les soins du Rev. Alexander B. Grosart.

La première page du livre est ainsi conçue : [*Nous traduisons*]

"A la Mémoire

du Rev. William Machelvie, D.D.

BALGÉDIE,

comme au premier champion entré dans la lice pour faire rendre à Michael Bruce la propriété de l'ode 'Au Coucou,' je dédie cette édition des œuvres du poète qu'il vénérât.

Signé : ALEXANDER B. GROSART."

Un grand acte de justice est accompli, nous sommes charmé de nous en rendre l'écho.

Maintenant voici le poème :

ELÉGIE ÉCRITE AU PRINTEMPS.

C'en est fait ! C'en est fait !... de l'affreux vent du nord,
L'hiver fait bon marché ; du jour qui prend naissance,
Tous les vents orageux cessent d'être d'accord,
Les brises du printemps reprennent renaissance.

La chaleur !... Elle vient des climats du midi,
Devant le chaud soleil—soudain le brouillard tombe,
Dans sa course dorée, il est après-midi
Il resplendit le ciel—au dessus de la tombe !

Bien au loin vers le nord s'en va le rude hiver,
Du glacial Zembla par de-là le rivage,
Où sur la glace il trône, il asseoit son enfer,
Où surgit la tempête, où l'ouragan fait rage.

Des serres du frimas relâchées à nouveau,
La terre à revêtu soudain sa robe verte,
Donnant entrée aux fleurs, au si doux renouveau,
Au Printemps tout joyeux laissant la porte ouverte.

Les arbres ont repris leur vêtement si frais,
Le Platane, à la feuille à la vaste envergure,
Et l'orme hospitalier (1)—tous les rois des forêts
Et l'aulépine en fleur, vierge dans sa parure.

Le lys de la vallée—un joyau sans pareil
Porte avec grand' candeur, sa robe virginale,
Les oiseaux sautillants miroitent au soleil,
Aux branches suspendus de façon joviale.

Sitôt que le matin s'éveille à l'orient
L'alouette surgit de son nid terre à terre,
Chantant allégrement et portant en riant
Au bon Dieu tout là haut sa gentille prière.

Sur l'épineux genêt à la belle fleur d'or,
Se tient en s'aiffant la coquette fauvette,
De son naïf gosier égrenant le trésor,
Et le laissant courir partout—à l'avenglette.

Quand le soleil voyage, et va vers l'occident,
Et près du *Mont Romain* fait doucement sa route,
Sous l'œil du berger—gai... quoique pourtant prudent,
Dansent les agnelots entr'eux, et font la joute.

Maintenant c'est l'instant—maintenant c'est le temps
Pour ceux qui pour culte ont la vertu, la sagesse
D'aller les parcourir les sentiers du printemps,
Où la nature en fleur étale sa richesse.

Ainsi de la nature étudiait les lois
Le savant Zoroastre—et de même Socrate
Des hommes le plus sage—ainsi dans ses émois
Par la nature instruit fut Platon!... par Hécate!

Ainsi le docte Ashley cueillit tous ses lauriers;
De même aussi, Thompson, chantre de la nature,
Des saisons parcourut tous les étroits sentiers
Partout du Créateur portant l'image pure.

Ainsi, moi j'ai marché le long du vert gazon,
Bien avant l'heure au ciel où monte l'alouette,
Où va se perdre en haut toute la floraison,
Et cueilli la santé dans sa brise douce.

Et même quand l'hiver de l'an devenu vieux,
Me disait: "Tiens-toi coi!"—la plaine frimâtée
Pourtant je l'arpentais—du froid peu soucieux,
A la bise et laissant ma tête révoltée!

(1) Attendez-moi sous l'orme. Vieux dicton.

Alors le doux sommeil rendait heureux mes jours,
 Mon *esprit*—mon trésor me restait d'aventure,
 Nuls souhaits inquiets ne venaient dans son cours,
 Troubler mon moi—j'étais satisfait, vous l'assure !

Maintenant le printemps revient—mais pas pour moi ;
 Mes jours, mes meilleurs jours, ils ont perdu leur joie,
 Terne dans ma poitrine existe un désarroi—
 Un cierge qui s'éteint en emportant sa proie.

Tressaillant et transi dans le vent inconstant,
 Maigre pâle et n'étant que l'ombre de moi-même,
 Par terre je m'étends, sous un arbre . . . impotent,
 Et voyant devant moi poindre l'heure suprême.

Le moment qui s'enfuit est déjà loin de moi,
 Aucun art ne saurait l'enrayer dans sa course,
 Parmi les morts bientôt je serai, j'en ai foi,
 En repos je serai, suis perdu sans ressource.

Ils sont vrais bien souvent les rêves du matin,
 Ainsi, du moins, dit-on, le pensent les poètes,
 Le portail de la mort je le franchis enfin . . .
 A la lumière adieu ! mes vendanges sont faites !

J'entends le glas funèbre et le cri du malheur,
 Je vois le flot bourbeux et le morne rivage,
 Le lac épais, gluant, où sombre la douleur,
 Dont mortel n'a jamais pu désertier la plage.

Adieu plaine riante, adieu beaux champs fleuris,
 C'en est assez pour moi, l'ombre du cimetière,
 Où le silence dort, où dorment les soucis,
 Où triste l'herbe ondoie en forme de prière.

Oh ! là ! puissé-je errer à la chute du jour
 Quand du bon laboureur se ferme la paupière,
 Où gît mon cher Daphnis, aux échos d'alentour
 Redisant les vertus de sa vie éphémère !

Là puissé-je dormir oublié dans la mort,
 Quand mes yeux fatigués n'auront plus même une ombre ;
 Jusqu'à ce que du ciel vienne sans nul effort
 L'éternelle clarté remplacer le jour sombre.

GRAZEBROOK (HENRY).

CLARA. (1)

Sur les confins d'un bois épais
 S'élevait propre, toujours frais,
 Le toit de modeste chaumine
 Blanc comme la blanche aubépine,

(1) Du même auteur : "On Man"—"The Sigh," p. 140, 2ème vol. des *Beauties*. "Reflexions on Rydal Mount," p. 146, *Rayons et Reflets*. And "Love," p. 67 du présent volume.

La chimette et le jumeau
L'embrassant de leur pur élan,
Et se mêlaient au chevrouillage,
A la suse qui vous accouille.

Tous ces grimpotants arbrisseaux
Se repentaient dans les cœurs
D'un ruisseau, de fraîcheur enquisse,
Aux échos renvoyant sa brise,
Tandis que montait vers le ciel
Des cloches le chant solennel.

D'un œil maternel, la nature
Fit vibrer, innocente et pure,
Le rejeton de la forêt,
Et l'humble et le charmant muguet
Dormant ainsi de sa puissance
La fécondation—immense.

Divin parfum embaumait l'air :
Des bons esprits, c'était l'éther !
Qui pourrait dire le contraire ?
Car un bel oiseau fit son aïre
Dans ce tout charmant paradis,
Doux recoin des esprits enquis !

Clara la douce, un bon archange,
Y remisait son aile d'ange,
Car là, surplombait le malheur !
Avant l'âge vieille.... ô douleur !
Existait une pauvre mère,
Pour la liberté, chose chère !
Il avait péri son mari !...
Du deuil son cœur était marri !...

Il existait trois orphelines,
Toutes jeunes, toutes divines,
Mais, ne pouvant partager, las !
De la veuve les embarras !
L'aînée était frêle, et sa tête
Brisée au fort de la tempête,
En souriant avec langueur
Disait : " Mon père ! oh ! quel bonheur !
Dans une robe de lumière
M'appelle au delà de la sphère....
Laissez-moi m'en aller vers lui,
Mon père !... est mon plus ferme appui ! "

Sa sœur, une fleur éphémère,
Ne pouvait las ! avoir sur terre
Un long séjour ; car fleur d'été,
Qu'était-elle ?... Fragilité !
Quand vint l'hiver et sa froidure
Habiller de blanc la nature,
N'ayant plus le chaud du soleil,
Elle tomba dans ce sommeil
Qui vers l'éternité nous porte,
En un clin d'œil, elle était morte.

On coucha ces êtres chéris
Côte à côte en un saint parvis.
La mère au sein de ses alarmes,
En laissa couler bien des larmes !...
Vers le ciel en tournant son œil
Elle en appelait au cercueil,
Mais se suspendit sa prière,
Alors qu'aux genoux de sa mère,
Clara la plus jeune des trois
Se cramponna dans ses émois ;
Et de l'enfant une caresse
Vint mettre un baume à sa détresse.
Le regard touchant de l'enfant
De ses chagrins fut triomphant ;
Qui protégerait la petite,
Si je mourrais de mort subite ?
Faisons la volonté de Dieu,
Au monde ne disons adieu,
Que mon gémissément s'efface
De l'Eternel de par la grâce !

Puis elle serra sur son cœur
Son charmant trésor, son bonheur....
C'était.... tous les traits de son père....
Ses beaux yeux, son doux caractère....
Ses cheveux bruns.... son tendre accent,
Il revivait dans cet enfant !
Et comme elle mûrissait vite,
En cessant d'être une petite,
La mère human le bonheur
Sentait se radouber son cœur !
L'espérance primésautière,
N'étant du tout une chimère,
Le temps d'orage avait passé
Et se redorait l'éclipsé ;
L'enfant de la grâce enfantine
Avait dépassé la colline,
Mais restait chaud le doux printemps,
Le doux printemps des jeunes ans ;
Où circulait la demoiselle
La joie allait à tire d'aile,
Sous ses pas germait le bonheur,
Le bonheur, et la paix du cœur ;
Quand elle parlait, sa parole,
Était du bon Dieu l'aurole.
Comme encens, ça montait au ciel....
Au ciel séjour de l'Eternel !

La mère s'était affaissée,
Sa pauvre tête sans pensée
S'inclinait devers le tombeau ;
Mais à voir, oh ! que c'était beau !
Près de la tige paternelle
De s'élancer la jouvencelle,
Pour protéger de son recours
La débile auteur de ses jours !

Et Clara toujours était prête
 A se faire la frais poëte
 De sa pauvre mère aux abois ;
 A lui donner tous ses émois.
 Elle aimait beaucoup d'aventure,
 A lui parler de la nature,
 Puis à se reporter au ciel
 Par un penchant tout naturel.

C'était jour heureux leur dimanche,
 Lorsque la jeune, toute blanche,
 Avec la vieille—en vérité,
 Peu vêtue en un jour d'été !
 S'avançaient vers la flèche grise
 De la simple et naïve église,
 La jeunesse auprès de l'hiver,
 Le vieil âge auprès de l'éther.
 Et dans l'église.... oh quelle joie,
 Un chacun y était en proie !
 Chacun d'eux avait vers les cieux
 Un avant goût délicieux !

* * * *

Du jeune Sire Arthur du banc si grandiose
 Des regards triomphants vinrent de vers la rose
 Jusqu'à ce que la douce et la belle Clara
 Trouva dedans son cœur un grand alléluia !

Sa passion gagna.... vraiment d'à d'heure en heure,
 Si qu'il s'en vint gaiment, et de vers leur demeure.
 Le nom de Sire Arthur.... c'était ça, c'était sûr,
 Un garant pour les cœurs.... ce nom était si pur !

Le temps ne passait que trop vite,
 De Sire Arthur l'amour licite
 Avait déjà depuis longtemps
 De la mère gagné tous les bons sentiments
 Mais Clara se sentait presque pas elle-même,
 Elle ne savait pas quel il était son thème !
 Pourtant il était doux, aussi doux qu'un enfant,
 Et de ses sentiments un penser triomphant
 C'était que Sire Arthur était la pure flamme
 De son cœur généreux, aussi de sa belle âme.

Ainsi filèrent ces beaux jours
 Ces jours de lumineux amours.
 Dans un de ces moments plus brillants que l'aurore,
 Sire Arthur attira sur son cœur sa Clara,
 Et, tendre amant, lui dit : " Ma Clara je t'adore !"
 Et Clara généreuse à son tour déclara

Par un aveu sincère
 Pour Arthur son amour béni de par sa mère.
 Oh ! je n'essayerai pas narrer l'émotion
 Que produisit en eux telle confession !

* * * *

De sire Arthur la demeure princière
 Eblouit de splendeur, de joie et de lumière
 On danse avec joyeuseté,
 Tout est charmant en vérité;
 Car pour mieux honorer sa divine épousee,
 De son parc Sire Arthur a fait un Elysée.
 Les nobles, les grands, la beauté,
 Tous ils sont là.... c'est volupté!
 Mais des plus belles la plus belle,
 C'est Clara!... Clara l'Immortelle!
 Trônant parmi le flot de ces esprits exquis,
 Et leur faisant goûter l'éclat du Paradis!

Les sons vibrants de la vive musique
 Ainsi que s'éteint un cantique,
 Disparurent doucement—
 Au silence laissant muet chuchotement.
 Mais venant d'à d'une autre sphère
 Une musique singulière,
 S'en vient aux oreilles d'Arthur
 S'imposer d'un éclat plus brillant que l'azur;
 La voix de Clara.... mélodie,
 Echo vibrant de l'Arcadie,
 Venant s'imposer à son cœur
 Par son rythme et par sa douceur.
 Son pas semble du chœur céleste
 Lui donner les penses, la musique et le reste....
 C'est un ange tombé des cieux
 Qui s'en vient l'inonder de sons délicieux!...
 Oh! le bonheur pour eux n'était une chimère,
 C'était bien du bonheur de qualité première,
 Leurs louanges montaient vers Dieu
 Vers Dieu qui donne tout—Dieu! de l'amour le feu!

Quel spectacle pour une mère
 Leur portant un amour sincère;
 De voir ces deux enfants heureux
 Escompter le bonheur des cieux!

Oh! comme ces deux gentils êtres
 Aimaient errer parmi les bêtes
 Qui conduisaient par doux chemin
 Vers la chaumine du matin
 Alors qu'ils signoraient encore,
 Que de l'âme le doux phosphore
 N'avait relui sur leur destin,
 D'eux deux n'avait fait qu'un enfin!...
 Du ruisseau suivant le caprice
 Ils arrivaient sous son auspice,
 A la chaumière.... où leurs amours
 Doucement avait pris leur cours!

* * * *

Couple divin!... couple céleste,
 Du bonheur pour vous, tout l'atteste,
 Vous deux, vous tenant par la main,
 Avez conquis la palme.... en vain
 Contre vous surgirait l'enfer,
 Car vous deux nagez dans l'éther!

MITCHELL (NICHOLAS).

LONDRES ENDORMI (1)

Dors, puissante cité—tombe dans le sommeil !
 Que tout le tourbillon de la vie affaîée,
 De la joie et des pleurs incessante marée
 Et des passions tout le jeu
 S'écoulent sans murmure en un dernier adieu !

Tombe dans le sommeil, tombe ville épuisée !
 Commerce vigoureux, dors sur ton aviron,
 Labeur aux membres forts, rentre dans ton giron
 A minuit pour rêves naages
 Que les quitte la paix tous les divins bocages.

Riche négociant, sur ton lit d'apparat
 Laisse-là de côté tes gains et tes navires ;
 Enfant de la misère au milieu des sourires
 Rêve des palais de crystal
 Oui, possède le monde, et qu'il soit ton vassal !

Au plaisir consacré, vous, séjours de délices,
 Vos portes fermez les, voici venir minuit,
 S'écipe le passé que l'acteur reproduit !
 Et vous lieux charmants, où la danse
 Vibre,—Dormez, sur vous que tombe le silence !

Par les veilles usé, savant.... arrête-toi !
 Eteins-le ton flambeau, crois moi, ferme ton livre,
 Ta vue et ton cerveau doivent, si tu veux vivre.
 Du repos goûter le printemps,
 Si ne veux devenir vieillard avant le temps.

Soulard ! en trébuchant gagne à tâtons ton gîte,
 Va chercher ta raison dans sommeil cauchemar,
 Du doux repos de l'heure, oh ! goûte le nectar,
 Vertu !... Reprends ton équilibre
 Toi ! pauvre prisonnier.... en songe deviens libre !

De tes doigts amaigris laisse tomber ton fil,
 Halte là !... c'est assez, travailleuse d'aiguille,
 Traîne jusqu'à ton lit ta chélie guenille
 Pour charmer tes yeux fatigués,
 Puisse-tu rêver champs, forêts, ruisseaux et gués !

Sonne une heure à St. Paul.... à l'admirable église !
 Et lorsque solennel a retenti le glas,
 Pour mourir à l'entour qui rallentit le pas,
 Cela vous fait l'effet d'un charme
 De millions de cœurs calmant la longue alarme.

(1) Dans la traduction de ce poème nous avons dû pour en préserver la musique, laisser sans rime, le premier vers. En Anglais, une strophe écrite ainsi, est très bien portée; en Français cela paraît bizarre, quoique, à notre avis du moins, l'oreille n'en soit pas blessée.—C. de C.

Dors donc, noble cité,—tombe dans le sommeil !
 Bien au-dessus de toi te contemple l'étoile,
 T'enveloppe la nuit de son tranquille voile,
 Tu n'es plus le monstre affairé,
 Comme un ange tu dors d'un sommeil désœuvré !

LA GRANDE HORLOGE

DE LA TOUR DE WESTMINSTER.

L'énorme et lourd Bourdon sonne l'heure et le son
 S'en va loin à la ronde et vibre à l'unisson ;
 Bourdon !—toi, tu nous sers d'avis et de leçon.

Il tinte une autre vague a gagné le rivage
 Du temps—qui ne s'arrête et ne tient à l'ancrage,
 Et c'est un pas de plus de la vie au passage.

Il tinte—il avertit l'ignoble fainéant,
 Que le passé pour lui n'est plus que le néant,
 Et que son souvenir est un gouffre béant !

Il tinte—et dit à qui sait profiter des heures,
 Qu'il a fait un bouquet de fleurs, et des meilleures,
 Qui du temps s'en iront aux célestes demeures !

Il tinte—et soudain dit à l'avare : que l'or
 Qu'il thésaurise et qu'il ramasse dans son for,
 A d'une heure baissé—La mort n'a de trésor !

Il tinte—et tout à coup il avertit les belles
 Que leurs yeux radieux ils n'ont plus d'étincelles,
 Que leurs beaux cheveux noirs sont semés de nielles ?

Il tinte—et ce beau son résonne dans l'éther,
 L'entendent-ils les morts dormant à Westminster ?
 Et rêvent-ils déjà d'un nouveau jour l'éclair ?

Il tinte ... las ! combien c'est un penser sublime,
 Du temps qui fuit voulions escalader la cime,
 Nous sentons maintenant comme sommes infime !

Oui, tous ces sons vibrants, Héraults d'éternité,
 Qui s'en vont résonner à travers la cité,
 Sont des prédicateurs de haute autorité !

Adonc, tant que ces sons surgiront dans l'espace,
 Nous,—thésaurisons-les c'est l'échelle vivace
 Où l'âme grimpe au ciel—au séjour de la grâce !

PENNELL (H. CHOLMONDELEY).

AUTEUR DE "PUCK ON PEGASUS."

UN DÉMON DANS LA FAMILLE.

Forte était la tour de Turvil ;
Turvil !... qui s'élevait sur le morne rivage,
Terne, elle était la tour sous le sombre nuage,
Apparaissant.... mais volatil !

Le sire de Geoffrey des ans dans la vallée
S'en allait, s'en allait, s'en allait,.... s'éteignant,
De ses yeux la lumière amoindrie est gelée....
Et puis de plus avec.... un souvenir poignant.

De son noble castel à travers la structure,
A la chute du jour lui venait un murmure
Lui chuchotant.... la mort,
Et ça rendait.... triste son sort !

Très sûre était la tour de Turvil—oui, très sûre....
Massifs étaient les murs, de rude architecture,
Ils paraissaient avoir en leur pouvoir
De défer du vieux manoir
A jamais, à toujours le plus affreux déluge,
Qui, comme on sait sévit, et fait bien du grabage !
Mais leurs jours, cependant, leurs jours étaient comptés.

Déjà la vermineure
Dans leurs os desséchés glissait sa pouriture ;
S'affaissaient les planchers sous le poids des étés,
Dont tous, ils avaient dû, subir la sécheresse,
Sans compter des hivers l'implacable rudesse....
Et le soir, il faisait beau voir
Quand la chauve-souris sortant de son dortoir
Bien au loin s'en allait pour secouer ses ailes
Du manoir en quittant les antiques tourelles,
S'égréner le mortier avec le lourd fracas
Qui sur un vieux cercueil laisse pleuvoir son glas.

Le Sire de Geoffrey des ans dans la vallée
De jour en jour, ainsi s'effiloquait ;
Dans les grands bois Harold chassait,
Dans la tour Alaric jouait
Avec Effie—Ella—la douce giroflée....
Et cependant, dans la famille était
Un noir démon.... et nul ne s'en doutait !

Harold était vigoureux et robuste,
Autant qu' était, comme de juste,
Vieux, décrépit, cassé le Sire de Geoffrey
Dont le parler n'était ni bien plaisant, ni gai ;
Effie ainsi qu' Ella, deux gentes fraîches roses
Paraissaient n'être encore entièrement écloses ;

Alaric était lui, le rayon de soleil
De la tour de Turvil, toujours riant, vermeil ;
Mais après le rayon du soleil surgit l'ombre
Sombre,
Aussi sûr que la nuit doit succéder au jour,
Et cela, tour à tour ;
Or, après qu' Alaric avec rire sauvage
S'élançait de Turvil pour grimper au feuillage,
A ses trousses une ombre allait... un pas... qui dort....
L'ombre....était l'ombre....de la mort !

Vif, Alaric courait, il arpentait les salles,
Les chambres, de la tour racontant les annales,
Sans nuls occupants, maintenant,
Où le silence était très à l'état dormant.
Oh ! le voilà bientôt au pic de la tourelle,
Dans les beaux jours, où glisse l'hirondelle.
Où bâtissent leur nid, et corneille et corbeau,
Ces sinistres oiseaux, fossoyeurs du tombeau ;
Et derrière Alaric est l'ombre
Sombre,
Et qui ne s'entend pas,
Le pas
Qui, lui, meurt sans écho. Dit Alaric : "Merveille !
Elle a de beaux œufs la Corneille !..."
Et sus !... Il se penche, sans peur,
Du mur d'appui, par-dessus la hauteur.
Chut ! chut ! Un cri !... c'est le cri de la tombe !...
Qui s'élève en l'air, et surplombe !
Où donc est Alaric ?... Voyez les rocs pointus,
Baissez les yeux ! voyez ces humains détritux
Il est mort ?... d'une mort hideuse !...
Mais... le mur d'appui... las !... par une chance affreuse
A donc cédé ?... Non ! tout d'un bloc
Se tient impassible.... le roc !
Seulement déchiré s'agitte encor le lierre,
Comme si d'aventure, en efforts surhumains,
Et dans une agonie, et suprême, et dernière,
Des mains
Avaient voulu l'agripper et l'étreindre,
Sans pouvoir assez fort le ceindre.
Un ruisseau d'émeraude, un ruisseau tout vermeil
Se reflète, et reluit aux rayons du soleil.
Alaric fut toujours un homme
A gravir les rochers ; son pied était en somme
Sûr, et son œil
Était celui de l'aigle, ou bien de l'écureuil !
Du haut du créneau glisse une ombre
Sombre,
Un pas qui ne fait pas de bruit
La suit....
Oh ! sûrement dans la famille,
Existait un démon caché sous la charmille !
Sans que personne ne le sut.
Chut !

Ciel ! pour Sire Geoffrey—quelle énorme tempête !
 Alarie !... Oh ! c'était le bonheur de son cœur !
 Oh ! c'était son bijou !... Bien plus !... et de sa crête,
 Il était la grandeur !... Mais l'homme, sur l'honneur !
 Ce n'est du tout son lot, se lamenter sans cesse....
 L'homme, est à mon avis,—l'homme est une drôlesse
 Qui,—quoiqu'il soit très masculin,
 Ne sait pas supporter le *climax* du chagrin !
 Du chagrin la marée
 A sa source retourne, et s'en va vers la mort,
 Ainsi que la terre du nord
 Sous un manteau neigeux couverte par Borée,
 A nouveau boit, engloutit dans son sein
 La fontaine fougueuse en son trop vif entrain
 Un beau matin qui la déchire,
 Mais qu'elle absorbe enfin aux éclats d'un fou rire.
 " Il m'en reste encor trois ! " se dit, dans sa détresse
 Le Sire de Geoffrey, rentrons mon désespoir,
 Donnons soulas à ma tristesse....
 Mais le soir, il faisait beau voir
 Quand la chauve-souris sortant de son dortoir
 Bien au loin s'en allait pour secouer ses ailes
 Du manoir en quittant les antiques tourelles,
 S'égréner le mortier avec le lourd fracas
 Qui sur un vieux cercueil laisse pleuvoir son glas !

Belle comme le jour était la jeune Effie,
 De son père, elle était la lumière des yeux,
 Au cœur d'or, elle était un tout délicieux,
 Belle comme le jour était la jeune Effie !
 Mais après l'été, vient l'hiver,
 Et sur la fleur la neige tombe,
 Sur le tant doux visage encor si frais hier,
 Sévit le rude hiver--l'hiver.... que suit la tombe !...

A travers le vieux bois erraient les jeunes sœurs
 Main en main, paraissant bien unis leurs deux cœurs,
 Dans les cheveux d'Effie étaient des perles blanches,
 Miroitant, et formant étoiles sous les branches ;
 A sa ceinture Ella d'or portait un serpent,
 Ça reluisait, c'était élégant et pimpant,
 Les deux sœurs admiraient de ce vieux bois le sombre,
 Mais, sur leurs pas, sans bruit glissait une ombre.

Plus doux que neige, est le lys virginal,
 Qui sur les bords d'Eena montre son front royal,
 Quoique teinte de sang, elle est belle la rose
 Qui du vallon de Ghel voit la métamorphose
 Dans le temps où ses fleurs
 Etalent à l'envi leurs splendides couleurs.
 C'est gentil au printemps d'entendre l'alouette
 Aller devers les cieux porter son ariette ;
 C'est plus gentil encor le doux chant des oiseaux,
 Murmurant à l'oreille ainsi que gais ruisseaux ;
 Vous donnant un bonheur extrême,
 Comme est douce à l'amant, la douce voix qu'il aime ;
 Mais c'est amer !... oh bien amer !

Quand le lys, de son souffle, empoisonne l'éther,
 Et qu'il répand la mort dans ce qui l'environne.
 C'est amer ! bien amer !—quand formant la couronne
 Un serpent est blotti sous des roses en fleurs,
 Prêt à lancer sur vous de son dard les fureurs.
 L'oiseau ne chante plus, quand le corbeau croasse,
 Que le jour—la nuit le remplace !
 Chut ! Le son qui s'élève en tintant vers les cieux,
 Serait-ce le hibou, du haut de sa tourelle ?
 Ou le cri du corbeau du soir—de sa femelle,
 A l'aspect d'un faucon se ruant furieux
 Pour mettre à sac au nid leurs petiots souffreteux ?
 Ou bien serait-ce
 Le cri d'un cœur humain, dans sa détresse,
 Le cri d'un père en deuil, privé de son enfant,
 Contre l'arrêt du sort, se rebiffant !

Voyez donc ! A travers les salles on la porte
 Morte !
 Elle !... la belle Effie... une joie à leurs cœurs,
 Elle ! naguère encore aux si fraîches couleurs.
 Les perles de son front qui se mêlaient aux tresses,
 Ont quitté ce front fait au tour,
 Ce front où reluisaient toutes les allégresses...
 Seule, la belle tête a la splendeur du jour ;
 Mais sur ce cou si blanc, si pimpant de jeunesse,
 Ne voyez-vous pas un point noir
 Qu'eux, ils ne voyent pas dans ce jour de détresse,
 Les gens de l'antique manoir ?
 Oh ! sûrement, dans la famille,
 Existait un démon caché sous la charmillie,
 Sans que personne ne le sut.
 Chut !

Le temps mangeait le temps, déjà les froides luncs
 Décroissaient en courant les unes près des unes,
 Le Sire de Geoffrey, hélas ! ne pleurait plus
 Sur son Effie et sur ses beaux espoirs perdus !
 Mais des sillons de tristesse immuable
 S'imprimaient tous les jours sur son front vénérable.
 Les plus vilains soupçons au profond de son cœur
 Il les avaient occis, ce très noble seigneur,
 Et ces horribles fantaisies
 Qui devant lui posaient hideuses frénésies.
 Pendant ce temps, Ella devenait, c'est certain,
 Comme beauté merveille,
 Le paragon du genre humain,
 Et chacun, la voyant, se disait à l'oreille :
 " C'est un bijou, c'est un onyx,
 Des bijoux les plus beaux, certes, c'est le phœnix ! "
 Ainsi que le soleil, son frais et doux sourire
 Eblouissait,
 Son pas était
 Plus sans bruit, plus léger que celui d'un vampire :
 Mais le soir il faisait beau voir
 Quand la chauve-souris sortant de son dortoir

Bien au loin s'en allait pour secouer ses ailes,
Du manoir en quittant les antiques tourelles,
S'égréner le mortier avec le lourd fracas
Qui sur un vieux ceroneil laisse pleuvoir ses glas !

Harold était un géant pour la force
Large, massif et grand, l'arbre dans la forêt
De Turvil, n'eut jamais un si plantureux tonne.
Las de la chasse, ayant trop couru le genêt,
Harold, ce chêne au maintien si superbe,

Harold se reposait
Comme il eut reposé sur l'herbe ;
Dans le salon crânement il dormait,
A des plaisirs nouveaux et sans doute il rêvait !
Paisant à voir, ainsi que fraîche matinée

A peine née....
Mais après le matin, c'est juste, vient le soir,
Souvent très noir,
Après le soir arrivent les ténèbres....

Sur l'homme fort, sans qu'on puisse le voir
Descend la froide mort, sur ses ailes funèbres.

Ecoutez ! écoutez !... N'entendez-vous donc pas
Un son emmitouffé, tombant ainsi qu'un glas,
Comme en automne alors que jaunâtre est la feuille,
Elle tombe et s'effeuille !

N'entendez-vous donc pas—un pas
Qui s'amortit tout bas !
Ne devinez-vous pas une ombre
Sombre ;

Ne devinez-vous pas frêle comme l'éther
Une taille divine.... un cœur où vit l'enfer !

Ella la belle,
Elle est debout près du dormeur
Rêvant d'ancêtre, d'annihiler son cœur.

Oh ! l'atroce démon femelle !
A sa ceinture d'or, elle porte un serpent,
C'est beau, c'est fascinant, et surtout c'est pimpant !
Du basilic ses yeux ont la lumière,
Ses dents, ce sont les dents, les crocs de la vipère,

Elle se penche lentement
Sur Harold endormi. Puis, sus ! doucement
Sur le cou du dormeur s'établit ; puis emporte
La veine bleue.... et la met à la porte !...

La veine bleue.... où s'asseoit carrément
De la vie, entre nous, le grand écoulement ;
Du cœur soudain s'enfuit la fibre
De la vie à l'instant et sombre l'équilibre !

* * * * *

Holà !

Holà !... que vent dire cela ?...

* * * * *

Pourquoi tressailles-tu !... hideuse meurtrière !
Et pourquoi tout à coup reculer en arrière ?

Le long du corridor obscur
 Dis ! n'entendrais-tu pas déjà démon impur
 Pesant comme un remords un lourd pas qui s'approche
 Et d'instant en instant se devine plus proche ?...

Horreur ! Le père est à côté du fils
 Occis !

Oh ! sûrement dans la famille
 Se cachait un démon sous la verte charmille....
 Mais ce démon femelle est enfin reconnu
 Et mis à nu !

L'infâme et l'horrible traîtresse
 En multipliant les forfaits,
 Qui rêvait de Turvil être à jamais maîtresse,
 Arrive à voir qu'elle n'a fait ses frais ;
 De stupeur est frappée à la fin la drôlesse ;
 Et maintenant dans sa détresse,
 Elle entend le corbeau
 La meurtrière, Ella, lui parler du tombeau !
 Le hibou bât de l'aile en haut de la tourelle,
 Tout en bas descend la nielle,
 Et de la Tour du vieux Turvil
 Descend, descend la mort... la mort... et le *Nihil* !

EOLE.

Que marmotent les vents ?
 Chuchotent-ils des beaux soirs sur la chute ?
 Ou bien des jours, qui dans leur lutte
 Se sont égrénés tous, en espoirs décevants ?
 Du jour à peine éclos, voyent-ils poindre l'aube ?
 Comme le prêtre à la blanche aube,
 Guignent-ils le soleil et ses chaudes splendeurs !

Est-ce un chagrin ? Est-ce une joie
 Que la cadence à fou délire en proie,
 Prend par boutade à son loisir
 Pour incruster en elle le plaisir ?

Ou bien serait-ce la voix tendre
 Du beau pays du songe un tout gentil écho,
 Venant dire à celui là qui sait la comprendre :
 Réjouissez-vous ! Allegro !

FIN.



DERNIERS OUVRAGES

DU

CHEVALIER DE CHATELAIN.

LE TESTAMENT D'EUMOLPE.

ŒUVRE SEMI-LYRIQUE EN TROIS ACTES.

THOMAS HAILES LACY, 89, Strand, 1871. Prix 1 florin.

Cet Ouvrage a paru le 19 janvier 1871, une année de disgrâce, où l'Europe a assisté froide, égoïste et impassible au démembrement de la France; époque plus mal choisie pour l'apparition d'un ouvrage classique ne pouvait être; aussi n'est-il venu à notre connaissance que des bribes de l'opinion publique représentée par la presse. Nous réimprisons cela, sans réflexion aucune, et par ordre de date.

"Le Chevalier de Chatelain, sends us, upon the seventieth anniversary of his birthday, a work which is semi-lyrical, and in three acts, which the Chevalier refers to in his dedication as the first fruit of his youthful leisure, long, long ago. Like most cultivated Frenchmen, the author is greatly attached to the Latin poets, and it is from this source that the incidents of the present work are taken. If of small interest to the general reader, we can earnestly recommend the work to those who are studying the language as an example of refined French diction."—*The Era*, 4th Feb. 1871.

"Who is Eumolpe? That is the first matter on which we have to illuminate our friends. Well, we get at it from one of the first pages:—

"Précis de l'Histoire d'Eumolpe.

"Eumolpe, vieux poète débauché, parcourt les villes en fort mauvais équipage, faisant des dupes et débitant à tout venant ses vers accueillis par des hûtes.

"Il fait naufrage, et ne sachant que devenir, il forme le projet de se rendre à Crotone, dont les habitants, connus par leurs mauvaises mœurs, accueillent avec empressement les riches vieillards, et convoient leur succession.

"Eumolpe se présente dans cette ville comme un naufragé ayant perdu son bagage, mais qui possède de grands fonds de terre, et de nombreux esclaves en Afrique. Les Crotoniates à la vue d'un vieillard dont la caducité est pour eux de bon augure, lui font des offres de service, le comblent de présents, et le font nager dans l'opulence, espérant qu'ils seront portés sur son testament, et bientôt payés de leurs avances avec usure.

"Au bout d'un certain temps, la fouterie est découverte; alors Eumolpe, couronné de verveine, et revêtu des ornements destinés aux victimes, est précipité du haut d'un rocher.

"Tel est le fond de l'histoire d'Eumolpe dans l'ouvrage intitulé: *Petronii Satyricon*."

Nextly, as Artemus Ward hath it, we must premise the book is of course a fiction, 'Fruit des premiers loisirs de ma verte jeunesse, il y a de cela longtemps, bien longtemps! bien longtemps!...' So long indeed ago! *Sotto voce*, our friend has now reached the allotted 'three score years and ten,' and who shall say his is not a 'green old age?' Old, say we? Nay: see his work. He calls this 'un de nos premiers péchés de jeunesse,' and certes 'à cinquante ans de distance,' he has no need to turn his back on his offspring. 'Œuvre semi-lyrique,' it was of course intended for the stage, and with the usual accessories would have been effective enough, and many a community might have derived a profitable lesson from it, but it is not a pretentious work, and therefore we have no need to measure it by severely critical tests. Given its author, the result will be certainly pure diction, grammatically taken; and sentiment, style, and plot essentially French. It is the old, old story of a man driven to live upon his wits, with the usual *dénouement* to such careers, save that in this case the lot of Eumolpe is cast in pleasant places. This character is life-like to the last point, and in Phileros we cannot help being reminded of our old friend Terence. Another good character is Philumène. As we have stated, it cannot be called an important work, but it will be found a very pleasant foil to the Chevalier's more weighty literary labours. It gives us pleasure to note that on the next anniversary of our illustrious townsman's birth we are to have his matchless 'Othello,' following the other capital translations by the same translator, and 'à peu de distance' 'Richard III.," while 'sous presse' we have 'Les Châteaux en Espagne,' of which we have three striking specimens. Lots of work truly. But of these more we trust anon. We cannot dismiss this notice without a word for the Chevalier's illustrious *confrère*, a few of whose charming works we have been favoured with, as we see appended extracts of favourable notices of the press on her (for need we say we are speaking of Madame de Chatelain?) 'Silver Swan' and 'Cottage Life.' It may not be quite *etiquette* to speak of notices by other journals, but in this case certainly *noblesse oblige* to say nothing of the author's general reputation."—*Stratford-upon-Avon Chronicle*, 10th February, 1871.

"We have here a three-act play, semi-lyrical in form, on a subject taken from Petronius Arbiter. Besides the poetic language in which le Chevalier is so affluent, readers of this volume have satire of unusual force and verve."—*Sunday Times*, 26th February, 1871.

"'Eumolpe's Will,' as the title may be translated, is a curious, clever, and witty semi-lyrical poem, in the form of a drama. We need hardly say that it is in the French language, for the Chevalier's numerous works are well known to a very large class of readers, and have frequently been reviewed in our columns. Any one who understands the French language, or who may be studying it, would do well to possess himself of the volume now under notice."—*Reynolds's Newspaper*, 12th March, 1871.

"An accurate catalogue of the writings of the Chevalier de Chatelain would be a new curiosity of literature. It would evidence by the mere enumeration of his works extraordinary industry. It would indicate, in addition to that, by a record of their titles, the remarkable diversity of his studies, and the astonishing versatility of his intelligence. Original and translated, they cover a very wide field of observation. They are all of them labours of love. And the ambition

of the author, even when he exercises his ability simply as a translator, is, as a rule, nobly directed. Witness this, the significant fact that among the masterpieces he has turned, or has our old phrase has it 'done' into French, are those of the Father of English Poetry and those of the greatest of all poets—Geoffrey Chaucer's 'Canterbury Pilgrimage,' and the dramas of William Shakespeare. He is a traveller. He is a poet. He is an ardent politician. He is a citizen of the world. By birth and by genius a Frenchman, he has become by long residence in this country almost naturalised into an Englishman. Whenever in opinion we find ourselves the most at variance with him, we recognise perforce his unquestionable sincerity and earnestness. What he thinks and feels he expresses in the strongest possible language. His predilections and his prejudices are alike intense. His utterances are distinct enough, whether expressive of love or of hatred. Often as we have had occasion to welcome some new effusion of his, we have seldom had occasion to do so more willingly than in the present instance, when we have to accept at his hands in his maturity, one of the earliest fruits of his adolescence. He speaks of himself in his graceful dedication of it to his friend Captain Bertrand Payne, as 'le fruit des premiers loisirs de ma verte jeunesse.' The performance, now (as we understand) published for the first time, won the commendations of Scribe when first written, on its falling under the scrutiny of that certainly competent judge, while the author was yet a stripling, and when the work was in manuscript. Now that it is before us we can see for ourselves how fully these commendations of Scribe were justified. The idea of this 'semi-lyrique,' as the Chevalier de Chate-lain, Jean Baptiste François Ernest de Chatelain—for once let us give the Chevalier's name in its entirety—of the work is taken from an antique source, 'Petronii Satyricon.' 'Œuvre semi-lyrique,' by the way, is an admirable definition of its character, as it would be likewise of the famous 'Pippa Passes' of Robert Browning, still to our notion (despite the 'Book and the Ring') Browning's masterpiece. 'Le Testament d'Eumolpe,' relates, in point of fact, the history of the luxury-loving old poet, described in the 'Satyricon' of Cains Petronius, commonly called in his time Arbiter, as in reference to the 'elegantiae arbiter' of Tacitus—Petronius being distinguished among all the courtiers of Nero as the Voluptuary. How Eumolpus, one of the characteristic heroes of the 'Petronii Arbiter Satyricon,' imposes himself upon the Crotonese, just as Mr. Affable Hawk does in the *Game of Speculation*, when the latter deludes his dupes by his account of the salt-marshes, the reader will best know by turning to the half-lyric record of his career here given by the Chevalier de Chatelain. It will there be seen how he palms himself off as a large landed proprietor and slave-owner from Africa. The plot is worked out most ingeniously—the *dramatis personæ* being, besides the old poetic *débauché*, Claudien, a Roman senator, there in exile with his son, Horace, who is the lover of Fausta; Esius, the young girl's father; Chrysante, one of his avaricious compatriots; Chrysis, the handmaiden; and Philumène, the *intrigante*, besides Phileros and Gorgias, the creatures of Eumolpus, and a crowd of nameless Crotonese. Unless the work, as it originally stood, has been touched up considerably by the now skilled and practised hand of its veteran author, it is in every respect a very remarkable juvenile performance."—*The Sun*.

"Le Testament d'Eumolpe est un des péchés de jeunesse de M. de Chatelain. C'est lui-même qui nous le dit dans une note, et il ajoute que

Scribe, à qui il communiqua cet ouvrage, n'avait pas cru qu'il fût de nature à être accepté sur la scène française. En effet, il ne s'agit de rien moins que d'un des principaux personnages du 'Satyricon,' de Titus Petronius Arbitr, chevalier romain. Or, introduire des Romains sur le théâtre de l'Opéra-Comique—à cette époque c'était Feydeau—les faire parler comme des personnes naturelles, leur faire même chanter des ariettes, des duos, des chœurs, c'eût été alors une révolution des plus audacieuses. Depuis, on a été plus loin. Mais, il y a 60 ans, on n'avait pas cette témérité.

"Quoi qu'il en soit, la pièce ne fut pas représentée et resta dans les cartons de l'auteur jusqu'au moment où, voulant la réunir à ses œuvres complètes, il l'a fait imprimer sous sa forme actuelle.

"L'ouvrage sera certainement du goût des amis des lettres classiques, de ceux qui ont conservé, comme nous l'avons fait, tout leur enthousiasme pour les auteurs latins et grecs. Comme nous les maudissions, alors que nous étions sur les bancs du collège, et comme nous les chérissions aujourd'hui! Petrone n'en était pas, car il retrace les mœurs du temps avec une erudité qui rend son livre peu propre à être mis dans les mains des écoliers. Cependant, Pétrone est un des classiques par excellence. On retrouve chez lui toute la perfection du style et toute la richesse de la poésie.

"Mais revenons à l'œuvre de M. Chatelain. Le sujet est simple et intéressant. Eumolpe, vieux poète aussi pauvre que débauché, a trouvé le moyen de vivre largement aux dépens des Crotoniates, en se faisant passer pour propriétaire de grands fonds de terre et de nombreux esclaves en Afrique. C'est à qui lui fera des présents et lui donnera de l'argent, à cette fin d'être couché sur son testament, dont il parle sans cesse. En France, aujourd'hui, l'article 415 du code pénal l'enverrait, comme escroc, pour cinq ans en prison. À Crotone la loi est plus dure: Eumolpe, convaincu de mensonge, fut précipité du haut d'un rocher. M. de Chatelain ne le fait pas punir de cette façon sévère. On l'envoie, comme on dit, se faire pendre ailleurs. L'action est traversée par les amours d'Horace et de Fausta, qui s'épousent à la fin, ainsi que le veut l'usage dramatique.

"Un style soigné, de jolis vers, voilà pour le vêtement de la pièce de M. de Chatelain."—E. R. *Courrier de l'Europe*, 1er Avril, 1871.

"**LE TESTAMENT D'EUMOLPE.** Œuvre Semi-Lyrique, En Trois Actes. Par Le Chevalier de Chatelain. Londres: Thomas Hailes Lacy, 1871.

"**OTHELLO: LE MAURE DE VENISE.** Tragédie en 5 Actes de W. Shakespeare. Traduite en Vers Français par le Chevalier de Chatelain. Londres: Lacy, 1871.

"The word Eumolpe signifies 'a sweet singer,' and is therefore an appropriate name for a poet. The Eumolpus referred to in the first of the works named above, is not, as one might expect, the famous Thracian bard of that name, the founder of the Eleusinian Mysteries, and of the illustrious priestly dynasty of the Eumolpidae. The subject of the Chevalier's semi-lyric drama is taken from the *Satyricon of Petronius*. Eumolpe, a debauched old Greek poet, finding himself not duly appreciated in his own district, presented himself to the natives of the town of Croton as one who had been shipwrecked and had lost his luggage, but who had large estates and numerous slaves in Africa. The Crotonese, noted for their cupidity, loaded the old man with presents and would take no recompense, expecting to be booked in

his will and more than repaid by legacies. At length the fraud was discovered, and poor Eumolpe was led to the top of a precipice and hurled over by his enraged and disappointed dupes. Such is the substance of the history given by Petronius, which M. de Chatelain has dramatised. The plot is simple enough, but affords ample scope for satire; and when occasion serves, the Chevalier can be terribly satirical. It should be noticed that this work was written fifty years ago, when the author was a young man fresh from College. It does not compare favourably with his more matured works; but if it shows some of the crudities, it also shows much of the fire, of youth. It also shows in the case of the worthy Chevalier, that the child was father of the man.

"We had occasion recently to notice M. de Chatelain's translation of *The Merchant of Venice*, and now we have before us a French version of *Othello*. We find the same force and felicity of diction as formerly; and if the translation of some passages is rather diffuse and paraphrastic, we think that, on the whole, he has adhered more closely to the original in *Othello* than in any of his other Shakespearian studies. We subjoin the translation of a snatch of a song sung by Iago (Act II, Scene III), premising that it is a somewhat crucial test by which to judge the translator, and that it is by no means the most favourable specimen we might select. We give Shakespeare first:—

" " King Stephen was a worthy peer,
His breeches cost him but a crown;
He held them sixpence all too dear,
With that he called the tailor—loun.
He was a wight of high renown,
And thou art but of low degree;
'Tis pride that pulls the country down,
And take thy auld cloak about thee.

" " C'était un digne pair que le royal Etienne,
Une couronne était le prix
De ses culottes, mais—*oyez là son antienne* :
Il trouvait ça trop cher, oui de six sous, de six,
Et son tailleur, *caille que vaille*,
Il l'envoyait au diable, et l'appelait canaille !
C'était un digne pair, et de très grand renom !
Toi, tu n'es que de race infâme,
L'infamité jamais ne sait se faire un nom,
C'est l'orgueil insensé qui fait germer le crime,
Qui mène un pays au tombeau,
Adonc va ! drape-toi dans ton vilain manteau !

The words in italics, it will be observed, are thrown in by the Chevalier. Some of them are pointless, but not all. For example, sending the poor tailor to the devil for charging 5s. instead of 4s. 6d. for a pair of trowsers (a king's trowsers too!) strikes us as very creditable to the memory of Stephen. Served the tailor right will be the verdict of all who are not tailors; and many will wish we had a King Stephen now to regulate the price of our garments. Some of our readers may be surprised to find Shakespeare quoting, though incorrectly, a good old Scotch song. Yet so it is. 'Percy's Reliques' contains a version of the song; but it is supposed to have been originally a Scotch ballad, and it is now well known under the name of 'Tak' your auld cloak about ye.'

"Frenchmen ought to feel grateful to the Chevalier for his spirited renderings into their language of the works of the Swan of Avon; and it has occurred to us that he might do equally good service to them and to us by turning his attention to the works of the great Wizard of the North, the centenary of whose birth is to be commemorated in a

week or two. 'The Lady of the Lake,' for example, in the racy and vigorous French of which the Chevalier is a master, would be something to look forward to. We merely throw out the hint, and shall be glad to find it has been taken advantage of."—*Perthshire Advertiser and Strathmore Journal*, July 20th, 1781.

"LE TESTAMENT D'EUMOLPE, by the CHEVALIER DE CHATELAIN; to which are added the first Poem of the same author's, 'Châteaux en Espagne,' and two Specimen Poems from his 'Contes Drôlichons' and 'Photographies au Vol.'"

"M. Le Chevalier de Chatelain, who is well known in this country as the accomplished author of many valuable original works, and as the able translator of some of the best plays of Shakespeare, tells us that the 'Testament d'Eumolpe' was written about fifty years ago, shortly after his leaving the Lycée Charlemagne, and that it is based upon a story to be found in the writings of Petronius. He also adds that on submitting it to Scribe, that eminent author, though pleased with the performance, pointed out the impossibility of getting a comic opera with Roman characters accepted on the French stage. Hence the long period the work remained unpublished. Eumolpe, or Eumolpus, is an aged poet, who, like many a modern disciple of Apollo, does not succeed in gaining the world's applause, but rather, like an ancient Jewish heretic, is pelted with stones from town to town, or met with sneers and gibes wherever he attempts to display his powers. At length he visits one of Rome's African colonies, but meeting with no better success there than in Italy, he returns to the mother country. Having the misfortune to be shipwrecked during this return voyage, and thus losing his slender possessions, he and his constant attendant, Phileros, betake themselves to Crotona, a town whose inhabitants are notorious for avarice. Arrived here, Phileros represents his master as a man of immense wealth, but rendered temporarily destitute by the recent shipwreck. This story, associated as it is with a statement that Eumolpus is engaged in making his *Testament*, at once excites the cupidity of the inhabitants, who, having their imaginations fired with the thought of vast African estates and multitudes of slaves, hasten, not merely to supply the old man's wants, but to load his board with a profusion of dainty viands. Chrysante, a rich miser, is even more anxious than his fellow townsmen to secure the favour of the stranger. Among the shipwrecked fellow passengers of the poet are Horace, a young Roman, and Fausta, whose father, Esius, is supposed to have been lost in the storm. These young people accompany our hero to Crotona, and the lady takes up her residence with Eumolpus. Horace having fallen passionately in love with Fausta, and wishing to marry her, seeks the consent of his father, Claudius, a banished senator, who at length visits Crotona. This is the signal for all our poet's greatness and riches to vanish, for the quondam senator immediately recognizes him, and discloses to the credulous inhabitants the imposture by which they have been deluded. On discovering that the *Testament* of Eumolpus, instead of being a legal document capable of enriching them with lands and slaves, is merely the account of his sufferings and adventures, they become mad with rage, and assembling before the old man's habitation threaten to crown him with verberna as a mark of contempt, and then to hurl him from a lofty rock in the neighbourhood. At this critical moment, Esius, the father of Fausta, and, as it turns out, the long-lost brother of Claudius, makes his appearance, and hearing of the kindness Iris daughter has met at the poet's hands, suc-

cessfully joins his brother and nephew in entreating, and at length commanding, the crowd to desist from their cruel purpose. Horace thus becomes suddenly aware that he is the cousin of Fausta, which leads to a ready assent to their hitherto strongly opposed union. The old man, too, finds a home with his grateful deliverers. The above remarks furnish a mere outline of the plot, which is skilfully worked out by means of vivid portraiture of character and action, according to the rules of dramatic art.

"Side by side, with charming freshness of style, is an indication of great power to read that most difficult and important of all books, the human heart. Some of the sentiments put into the mouth of Enmolpus are well worthy of a philosophic poet of the ancient times; for instance—

" ' Dans la prospérité, comme dans l'indigence,
Moi, seul je suis mon espérance,
Et c'est un bien qu'on ne peut pas me ravir.'

"Clandius, too, speaks with the true ring of Roman authority when, addressing his son Horace respecting Fausta, he says, ' Si vous devenez ingrat, souvenez-vous que le sang Romain coule pur dans vos veines, et que s'il devait se corrompre en vous, j'userais contre un enfant rebelle de tout le pouvoir que me donne la nature et nos lois.' Well contrasted by the tender simplicity of Fausta's exclamation—

" ' Je voyais un beau jour,
Il me fuit sans retour.
Adieu, toi que j'adore;
Adieu, bonheur d'amour.'

"The introductory or specimen poem of the *Châteaux en Espagne* evinces philosophical insight into the motives which actuate men at different periods of life, and the nature of those illusions which render us all more or less like the fabled Tantalus. *Le Perroquet de Madame*, from the author's *Contes Drôlichons*, and the *Marquis et Forçat*, from his *Photographies au Vol*, are compositions of a lighter class. Each of them is written in some of the most musical French verse we have ever had the good fortune to read. The *Châteaux en Espagne* is accompanied by an English translation from the pen of R. H. Horne, the author of 'Orion.'

"We cannot close this short notice of the Chevalier de Chatelain's works, without expressing a hope that they will meet increased approbation in this country, for we know no purer kind of French literature, nor any books in that language more calculated to afford pleasure and profit to their readers."—*The Illustrated Review*, 15th June, 1871.

"If Shakspeare has anywhere met with real and thorough appreciation, it is in Germany. His plays have been several times excellently translated into the German language, and Germans of the mental calibre and varied acquirements of Goethe, Lessing and Schlegel have, by their profound and exhaustive criticisms, rendered the poet's merits familiar to their countrymen as household words. Indeed, the English reverence for Shakspeare was, in the first instance, mainly due to German criticism. In France, on the contrary, the great poet has fared but badly, even at the hands of men of high genius. It is well known that Voltaire held him in far lower esteem than he did Addison; and, although since Voltaire's time, several Frenchmen have published translations and criticisms of his dramas, those translations and criticisms have, on the whole, been of a very unsatisfactory character. Two principal reasons may be assigned for this difference

in the treatment which Shakspeare has received in the two most enlightened countries of modern Europe. In the first place, his poetry, as Frederick Schlegel remarks, is on the whole akin to the German in spirit; the Shakspearian drama and the German have the same, or, at least, a similar historical and mythological foundation. They are both, therefore, rather uncongenial to French poetic genius, which loves to draw its inspiration, not from northern, but from southern—that is, classical and romantic—sources. It is true that Shakspeare has also drawn on classical and Italian lore; but even when he does, his method of treating the subject is essentially northern. The other, and, as regards the paucity and the abundance respectively of good French and German translations, much more efficient cause is that, while the German language is flexible to the highest purposes of the poet, the French is far from being so. How powerfully this fact operates to the disadvantage of French metrical versions of foreign poetry, and especially of Shakspeare's poetry, will be seen by an examination of the Chevalier de Chatelain's translations. This gentleman is himself a poet of no mean order, is a vivacious and sparkling writer in his own language, and has the very highest admiration for Shakspeare, whose 'Macbeth,' 'Hamlet,' 'The Tempest,' 'Julius Cæsar,' 'Merchant of Venice,' and 'Othello,' he has rendered with more or less success into the language of his country. In these translations, moreover, the Chevalier de Chatelain shows that he is thoroughly penetrated with the spirit of the original poetry, and has mastered the meaning of the poet's every expression. Yet, though he, in nearly all cases, renders clearly the sense, he too often is obliged to do so at the expense of conciseness and force. Although he evidently appreciates, he frequently finds it impossible to convey, the poet's peculiarities of expression: where Shakspeare's language is concentrated and forcible, the French version is often diffuse and weak. We take at random an example or two from the latest-published of his translations—that of 'Othello'—which now lies before us.* Immediately before Othello's well-known speech, beginning, 'Most potent, grave, and reverend signiors,' the Duke asks, 'What, in your own part, can you say to this?' and, before Othello can reply, Brabantio breaks in with the answer—'Nothing, but this is so.' Now the exigencies of the rhymed verse into which the translator is turning the English compel him to expand Brabantio's few words into the following lines—

" 'Et que répondrait-il? Foi de Brabantio
Je vous ai dit seigneurs la vérité sans voile,
Pensez-vous qu'à vos yeux le Maure se dévoile.'

The translator pleads guilty to being extremely diffuse in this instance; but he claims—and we think not without reason—the indulgence of the critics, on the ground that the French language is to blame, and not he. Again, to satisfy the exigencies of rhyme, the expression in Othello's speech, 'It is most true,' is expanded in the translation into 'It is a fact as true as the sun which shines;' and the word 'protecteurs' is interpolated in order to get a word to rhyme with 'seigneurs' in the first line of the address. The speech of Brabantio, immediately following, which consists of less than a hundred words in the original, takes up little short of one hundred and

* Othello: Le Maure de Venise. Tragédie en 5 actes, de W. Shakspeare. Traduite en vers Français par Le Chevalier de Chatelain. Londres: Thomas Hailes Lacy, 89, Strand, W.C., 1871.

thirty in the translation. A fault of the opposite kind is observable in the way in which the words of the Duke—

“ ‘To vouch this is no proof;
Without more certain and more over-test
Than these thin habits and poor likelihoods
Of modern seeming do prefer against him’—

are cut down into these two lines, which do not contain equivalents for two or three strikingly Shaksperian expressions, although they convey the general drift of the passage clearly and fully enough—

“ ‘Attester, cher seigneur, n'est pas du tout prouver
A des faits plus certains il vous faut arriver.’

Now these faults in translation are referable, not to the translator, who understands his author well, has keen poetic instinct, and gives a really poetic version, but to the French language, which is wanting in the necessary flexibility. The truth is that the difficulties arising from certain well-known facts, which we need not stop to point out, of adequately rendering ordinary foreign poetry into French verse, are numerous and great; but when it is the works of Shakspeare that are being translated, they are infinitely greater and more numerous; for Shakspeare never wastes a word in telling his story, and the French language, when applied to poetical composition, has, as we have seen, a tendency to excessive diffuseness. Nevertheless, the Chevalier de Chatelain, as a translator of Shakspeare, has achieved a vast success. His mastery alike over his own and Shakspeare's language, his sparkling fancy, his poetic instinct, his vivacity and force as a writer, have enabled him to triumph over many serious difficulties, though not over all. The translation of the ‘Othello,’ which he has just published, is not inferior to that of any of the other plays to which he has put his hand. It is, on the whole, spirited, accurate and poetical, and will undoubtedly add to his already high reputation. We are glad to observe that the Chevalier intends bringing out, in a short time, his version of ‘Richard III.’ We shall be heartily glad to see it, and we trust that life and leisure may be left him to complete the work of translating all Shakspeare's plays—a work on the accomplishment of which he seems to have set his heart.

One of the Chevalier's original compositions now also lies before us.* It is, he tells us, one of the first fruits of his ‘green youth.’ It is a three-act semi-lyrical drama, founded upon the ‘Satyricon,’ of Petronius Arbiter, a poet of Nero's time, and entitled ‘Eumolpus' Will.’ Eumolpus, in the ‘Satyricon,’ is an old poet who loves luxurious living, and is driven to support himself by pawning himself off on the people of Crotona, as a large landed proprietor and slave-owner of Africa. The Crotonese load him with presents, expecting to be remembered in his will, of which he is continually talking, and to be soon repaid their advances with interest. But the imposture is discovered after a time, and then the unfortunate Eumolpus, clad in the garments of the condemned, and having his temples crowned with vervain, is hurled from the top of a high rock. The *dénouement* in the Chevalier's play is of a totally different character; but how Eumolpus is rescued from the vengeance of the Crotonese we must leave our readers to find out for themselves. We must content ourselves with

* Le Testament d'Eumolpe, Œuvre semi-lyrique en trois actes. Par Le Chevalier de Chatelain. Londres: Thomas Hailes Laoy, 89, Strand, 1871.

saying that the plot, of which an *affaire d'amour* forms a principal ingredient, is ingeniously worked out. The work is not a pretentious one; but a pure diction, graceful and airy thought, something that reminds one of Anacreon in the lyrical portions, and of Terence in the comic scenes, point it out as a remarkable youthful performance, and strongly recommend it to the attention of students of French literature."—*The Nation, Dublin, 13th May, 1871.*

OTHELLO,

FRENCH TRANSLATION, BY THE CHEVALIER DE CHATELAIN.

LAOY, Strand. Prix One Florin.

"A person ought to have a deep consciousness of his own mental power to undertake to translate Shakespeare's plays into French verse. But the Chevalier de Chatelain has proved himself quite equal to this great task. Those who are acquainted with his able rendering of Chaucer's poems into the French tongue, could not for a moment doubt his success with regard to Shakespeare. In fact, the present translation of 'Othello' is admirably executed; all the spirit of the original is preserved; its most difficult passages are exquisitely rendered; and the volume adds another laurel to this talented French gentleman's poetic crown."—*Reynolds's Newspaper, 11th May, 1871.*

"The natal day of William Shakespeare is celebrated after many different fashions. The great bard's worshippers, save us for the word, vie with each other in the laudable desire 'to keep his memory green.' To our thinking no more graceful thing is done in this way than does our translator in selecting, as he has more than once done, this day for the issue of one of his masterly translations of the mighty dramatist's plays. This anniversary is so marked. Truly a red letter day for 'tous ceux pour lesquels la magnifique langue Anglaise est malheureusement lettre morte,' and cultured Englishmen, for a valuable addition has been made to the too small stock of truly international literary wealth. We shall be accused of too much partiality, perhaps, when we give such favourable notices of these clever works. It is well recognized now that we have in the Chevalier de Chatelain a translator of the highest powers. The practised eye of the English critic will certainly detect here and there an unimportant misapprehension of the *genius* of our tongue, and might, perhaps, now and then discover a more fitting word for, or a happier rendering of some dialectic phrase, but we must not lose sight of the important fact, that it is for Frenchmen this work is chiefly taken in hand. It is to give them the sense of the text, and this design is plainly perceptible in the rendering. We cast to the winds the minor exceptions taken by carping critics, we must take these things, as it were, on broad principles, and see if the spirit of the original has been caught. None but a loving scholar can know how difficult a thing it is to do this, in short, how impossible it is to do it; and we must therefore be thankful to know the nearest approach to it. Here we think it is. Now Othello differs in one or two respects from the other plays we have had to notice from the same hands. There is a certain vein to be found in it which demands great care in the handling. We shall be well under-

stood by the careful student without using the very appropriate words employed to designate it, and a more formidable feature is the maintaining the individuality of the three leading characters—Othello, Iago and Desdemona. We ask our readers particularly to notice the way in which the third scene of the third act is done, and if they can put it into better language in the French tongue we shall be glad to see it.”—*Stratford-upon-Avon Chronicle*, 12th May, 1871.

“OTHELLO: Le Maure de Venise. Tragédie en 5 Actes de W. SHAKESPEARE. Traduite en Vers Français par le CHEVALIER DE CHATELAIN.

“Steadily on his way, with a sincerity of purpose, a nobility of aim, and a sustainedness of effort which would do credit to the greatest bard that ever lived, goes Le Chevalier de Chatelain through the greater works of Shakespeare. Play after play yields up its secrets to his persistent effort, and one masterpiece after another appears clothed in the eloquent verse of which he is master. *Othello* is the last play he has given us, and it is inferior in no executive respect to any previous work. Here is M. de Chatelain's translation of one of the best known passages—

“Heureux ! je l'eusse été, si mon armée entière,
Y compris des sapeurs la troupe sanguinaire,
Eut, dans l'incognito, goûté de son doux corps ;
J'eusse pu m'égayer dans l'ignorance alors !
Mais adieu maintenant à mon esprit tranquille,
Adieu contentement, adieu plaisir facile !
Adieu la guerre, adieu ce qui fait le soldat,
Et l'honneur et la gloire, et le prix du combat,
Le couraier hennissant, la trompette argentine,
Le tambour excitant, le fifre qui fascine,
La bannière royale et le noble appareil,
Et la pompe et l'orgueil, et l'éclatant réveil
Et du patriotisme, et des vertus sublimes
Qui, sus ! nous font du ciel escalader les cimes !
O vous ! rudes engins qui répandez la mort,
Nobles contrefaçons des lanières du sort,
Adieu ! Las ! Othello n'a plus sa raison d'être !”

“The last line is a little common-place.”—*Sunday Times*, 14th May, 1871.

“A clever translation into French of Shakespeare's tragedy, by an author who evidently appreciates the greatness of the English bard, and is desirous of making his countrymen acquainted with it.”—*The News of the World*, 14th May, 1871.

“This is another of those admirable translations into French of the immortal creations of our own great poet, which have justly made the Chevalier de Chatelain famous on both sides of the Channel. As in every former instance, so in the present, the French might be taken for Shakespeare's original text, so clearly is both the sense and the diction of the original preserved. Should this intelligent gentleman be spared to complete the Herculean task he has so ably begun, and so creditably carried thus far forward, his edition, in his own language, of the plays of Shakespeare, cannot fail to be accepted as the best that ever has been, or even can be, made.”—*Bell's Weekly Messenger*, 14th May, 1871.

LE FOND DU SAC.

Quatrième Vol. des 'Beautés de la Poésie Anglaise.' Publié en 1864, chez ROLANDI Libraire, No. 20, Berners Street, Oxford Street, W.C.

LE PEPIN DE RAISIN D'ANACRÉON.

BIEN que par le fait, le FOND DU SAC n'ait paru que le 1^{er} août de l'année 1864, nous avons dès lors pris acte que notre Introduction était écrite dès le mois de novembre, 1863. A cette époque nous la communiquions à un littérateur anglais de grand mérite, aux précieux conseils duquel nous nous plaçons à reconnaître nos obligations, à l'Auteur d'Isis. Nous tenons à constater que *notre siège était fait*, que nous avions conscience de ne plus avoir vingt ans, sans toutefois être arrivé à l'âge vénérable de feu Mithusalem, lorsque le 26 mars, 1864, veille de Pâques l'*Athenæum* nous a salué du *Memento mori*, du *Frère il faut mourir* !... que voici :

EASTERN PEARLS (PERLES D'ORIENT).

Par le Chevalier de Chatelain. (Rolandi.)

"Most of our readers are probably aware of the facility with which the Chevalier 'strikes the lyre.' No matter under what guise he appears,—as ancient or classical bard, as minstrel of the romance ages, as singer of quaint old lays, or translator of rare old dramas—he knocks off verses by the hundred, which stand on very good feet of their own, in whatever position the Chevalier himself may deem the clockwork of his head will go the best. In this volume he is in the East, turning his reading of the countries there and their legends to account, or translating, if not Oriental songs themselves, at least translations of them. The Chevalier maintains his acquired reputation. If he be occasionally indifferent as to terms used or rhymes employed, he is generally both graceful and vigorous. He is not a poet, moreover, who wearies with his own labours, for he announces two new poetical works as being in the press, and four more in preparation for the year 1865. *He would seem to think that poets are as immortal as poetry, yet Anacreon was thinking of a new Erotic or Bacchic lay, as his lips received the grape by one of the stones of which he was silenced for ever.*"—*Athenæum*, 26th March, 1864.

Nous ne réimprimons pas cet article pour protester contre le reproche qui nous est fait de rimes *mal sonnantes*, il y a sans aucun doute dans notre œuvre des défauts, et des défauts nombreux, mais nous mettons au défi l'*Athenæum* et ses compères de signaler *une seule rime défectueuse* dans le livre publié par nous sous ce titre : "Perles d'Orient;" car nous avons la Religion de la Rime. Reconnaissons en passant un *tort grave* que nous avons eu, celui de laisser notre éditeur placer nos Perles devant l'auteur de la vie de Bacon. Nous eussions dû nous ressouvenir que des Perles, ne se placent pas impunément devant certains

animaux de la création . . . *Margaritas antè !* Autant vaudrait présenter au flair de l'espèce canine le parfum des roses et des lis. Nous citons l'article de l'*Athenæum* à cause du joli bouquet qui le termine, nous avons souligné la chose.

N'admirez-vous pas, lecteurs, avec quel tact exquis, avec quel sans façon décolleté, l'*Athenæum* nous tend la grappe de raisin qui mit fin à l'existence d'Anacréon. A ce qu'il paraîtrait, nous avons trop vécu pour l'*Athenæum*; de même qu'au dire de Victor Hugo le premier Napoléon disparut par ce qu'il *généait Dieu*, de même nous devrions disparaître parce que nous *généons* l'Editeur de l'*Athenæum* qui ne peut nous pardonner notre "SIMPLE HISTOIRE du National Shakespeare Committee." Maintenant toutefois que dans l'article sur Shakespeare du présent volume (page 366) nous avons cloué au pilori de l'Opinion Publique l'Insulteur de Victor Hugo, ce bon Monsieur H. W. D. qui *a écrit*, ou en sa qualité d'Editeur, a laissé écrire, par un des *aides* anonymes qu'il emploie, que Victor Hugo, étant né en 1802, était un *vieil Acrobate*, maintenant, disons-nous, Vienne le fameux grain de raisin d'Anacréon, il nous étouffera alors sans nous laisser le regret posthume d'avoir eu à léguer à notre Exécuteur Testamentaire le soin d'Exécuter Monsieur W. H. D. et de lui exprimer ce que nous pensons de son savoir vivre.

Nous nous garderons bien en quittant ce cher Monsieur de nous poser vis à vis de lui en oiseau de mauvais augure, et de mettre la Camarde à ses trousses, loin de lui souhaiter la mort, un vilain souhait entre nous, NOUS SOUHAITONS au contraire que :

" Couronné de lauriers comme un jambon de Pasques,
Non sans un sou vaillant comme le pauvre Jacques,
Mais courbé richement
Non pas sous le poids des années,
Mais démesurément
Sous des sacs de shillings, sous des sacs de guinées,
Il se retire chargé d'or
Ce Calcraft éhonté de la littérature,
Pour la vieille Angleterre, une vivante injure,
Du mérite réel qui comprime l'essor,
Qui traite sans pudeur les Auteurs d'Escogriffes,
Et les écorche sous ses griffes.
NOUS SOUHAITONS qu'il vive longuement,
Nous le disons en rimes,
Très plantureusement,
Bonnes et légitimes,
Afin que la laide âme habitant dans son corps,
Pour expier ses méfaits et ses crimes,
Ait tout le temps de cuver ses remords,
Et de *s'approprier*,⁽¹⁾ l'ignoble!..
En cessant de calomnier
De par le monde entier,
Le Bon, le Vrai, le Beau, le Noble!

(1) S'approprier.—Se mettre dans un état de propriété.

Pour les assassinats et pour les guet-apens
Commis sur le bon goût, commis sur le bon sens,
Par son esprit diffamatoire,
NOUS SOUHAITERONS que cet homme ait le temps
De faire ici, ce n'est la mer à boire,
Son purgatoire;
(En cela nous sommes humain !)
Pour que, dans le monde prochain,
Quand il aura laissé le limon de la terre,
Ne retombe sur lui, des temps jusqu'à la fin,
Les jeunes désespoirs que sa plume à venin
A ce mauvais folliculaire,
Dans le Monde-Auteur a pu faire
Dans ce Capharnaüm,
Dans ce lourd Pandémonium
Yclept ATHENÆUM!

Tels sont nos vœux, et notre chant du cygne.

A l'heure de la mort on se sent généreux,

Nous te pardonnons malheureux!

Ton pardon notre main le signe.

Adieu pauvret! adieu! s'il se peut, sois heureux!

Je te quitte, patango et grouille dans ta bous,

Méchant Pierrot que je hais...

Sur l'aile d'Apollon, Moi je remonte aux cieux!"

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

Depuis que nous écrivions ces lignes en 1864, notre *Cheriff*, M. Hepworth Dixon, est mort moralement au moins; il a cessé d'être éditeur de l'*Athenæum* et le monde littéraire respire!

"Ah! satané farceur!... que le bon Dieu lui donne
La paix qu'il ne voulut accorder à Personne!"

So be it!

C. DE C.

DERNIER OUVRAGE DE MADAME DE CHATELAIN.

TRUE NOBILITY.

("LA VRAIE NOBLESSE.")

PAR MADAME DE CHATELAIN.

1 vol. de 150 pages, avec *Illustrations*, pris 2s. 6d.

Cassell, Petter and Galpin, Londres et New York.

"What's in a Name?" — Qu'y a-t-il dans un Nom? a dit Shakespeare. Il y a beaucoup. Sans Napoléon le Grand, nous n'aurions jamais eu nous autres Français, Napoléon le Petit. Donc, de quel droit, dirons-nous, un *publisher* peut-il changer le nom d'un ouvrage sans le consentement de l'auteur? Ce sans-gêne nous paraît *very repulsive*. 'True Nobility' avait été présenté sous ce titre: 'What is Nobility? or, the Last of the Vermonts.' ('Quelle est la Noblesse? ou le Dernier des Vermonts.')

"Les *publishers* toutefois demandèrent un autre titre, et l'auteur accéda à celui de 'True Nobility.' Très bien! Termes furent agréés, épreuves furent corrigées sous le dit titre reconnu par les *publishers* et l'auteur. Puis, lors de l'apparition du livre—*horresco referens*! 'True Nobility' resta bien sur la feuille volante qui précède l'ouvrage, mais sur un nouveau titre est inscrit: 'Truly Noble' ('Vraiment Noble'). Eh bien! nous croyons nous, que ce n'est pas un procédé 'vraiment noble' que d'agir ainsi. Heureusement pour l'auteur, 'True Nobility' sont deux mots en vedette sur les 64 premières pages du volume.

"Cette circonstance nous remet à l'esprit une énorme bourde commise dans un cas semblable par un libraire parisien. Un auteur d'un grand renom lui présenta un jour une nouvelle brochure intitulée: 'Elle et Lui.' Le libraire lut le manuscrit, fut ravi, offrit à l'auteur une somme assez ronde, que celui-ci accepta, et qu'il reçut avant l'impression du livre: noble procédé, peu en usage dans la noble Angleterre. Mais le libraire exigea un changement de titre, très simple, selon lui; au lieu de 'Elle et Lui,' La nouvelle dut être intitulée: 'Lui et Elle!'

"Et quand l'auteur ébahi s'enquit des motifs du changement, il apprit que le libraire avait lu dans un ouvrage fait par un grammairien, que le *masculin* était plus noble que le *féminin*, donc le titre de 'Lui et Elle' lui paraissait beaucoup plus ronflant et beaucoup plus noble surtout que celui proposé par l'auteur, 'Elle et Lui.'

"Après avoir protesté contre ces fourches caudines sous lesquelles doivent passer les écrivains, entrons dans l'ouvrage.

"Mme. de Chatelain a de l'imagination et beaucoup d'observation; elle n'est pas de ces auteurs qui placent l'action de leurs ouvrages dans des pays qu'ils connaissent à peine de nom; bien au contraire, elle parcourt tout d'abord les contrées qu'elle veut décrire, elle observe les mœurs des habitants, s'identifie à leur histoire et examine leurs monuments avec le coup-d'œil de l'artiste, avec l'esprit du moraliste. Pardieu! Nous avons eu le plaisir de la rencontrer, elle, de nous alors inconnue, à Prague, l'an dernier examinant le cimetière juif—cimetière de la plus haute antiquité. Elle était avec son mari, que nous connaissions de longue date, et qui nous présenta à elle. Mme. de Chatelain prenait des notes pour une nouvelle qu'elle voulait alors écrire et dont la scène devait être à Prague. Cette nouvelle a-t-elle été publiée? . . . Nous ne le pensons pas. Mme. de Chatelain paraît écrire lentement, mais ce qu'elle écrit est marqué au bon coin.

"Dans le livre nouveau, Mme. de Chatelain a donné l'existence—par sa plume—à deux garçons de dix ans, mais non à deux jumeaux. L'un se nomme 'Maurice de Vermont,' l'autre 'Antoine Ferrier.'

"Les extrêmes se touchent, voici à quelle occasion. Sous Louis XVI existait encore à Lyon une coutume, tombée depuis en désuétude et qui, cependant, eût mérité d'être conservée jusqu'à la fin des siècles.

"A Noël, chaque famille noble, opulente ou seulement aisée, choisissait dans les classes honnêtes les plus humbles de la société, un jeune garçon de dix ans, du même âge que le fils noble ou riche. On habillait cet enfant à neuf des pieds à la tête: habit, veste et culotte. Il venait, ou était conduit à la maison noble, ou à la maison riche; et, bras-dessus, bras-dessous avec le riche, se rendait à la chapelle de l'hôpital de la charité, ou un sermon approprié à la circonstance était servi par l'archevêque de Lyon à tout ce petit peuple et aux grands parents. La cérémonie terminée, les enfants, toujours bras-dessus, bras-dessous, revenaient à la maison noble ou riche, y dînaient, et la

toile tombait sur ce tableau. Mais le drame n'était pas fini. Dans la vie on se revoyait, et quelquefois le protégé devenait à son tour le protecteur!

"C'était là de l'Egalité et surtout de la Fraternité bien entendues, selon nous!

"Hélas! le bon temps n'est plus!

"Ce sont ces deux petits garçons de mœurs et de position sociale si disparates que met en scène Mme. de Chatelain. Nous ne voulons pas raconter l'histoire, cela nous menerait trop loin, et il nous faudrait avoir des bottes de sept lieues pour parcourir successivement la fin du règne de Louis XVI, la grande révolution, Lyon, Londres, Hampstead, le séjour favori des émigrés français alors, Rolandseck en Allemagne, et je ne sais combien d'autres lieux; mais ces lieux si divers sont photographiés si bien que tout, en s'amusant, le jeune lecteur, sans s'en douter, s'instruit. Voilà comment nous aimons que soient écrits des livres destinés à la jeunesse.

"*'True Nobility'* est dédié à une jeune Allemande, Fräulein Margaretha M. de Dusseldorf.

"Ne citant rien de l'ouvrage, nous traduisons ces quelques phrases de la dédicace qui en indiquent la portée.

"Ma jeune amie,

"Bien que l'Océan nous sépare "les pensées" comme nous le dit le poète Saphir, sont libres d'errer, selon leur bon plaisir à preuve que je vous envoie mon volume le plus fraîchement éclos que je vous prie d'accepter comme un souvenir affectueux. En feuilletant le livre vous verrez que je n'ai pas oublié de mener mes lecteurs dans quelques-uns des sites les plus ravissants de votre belle Allemagne. Si j'avais pu me servir de ma chaise à porteurs, j'eusse pris sur moi l'office du facteur, mais par le temps prosaïque dans lequel nous vivons, ma chaise à porteurs refuse de faire son office sous le spécieux prétexte que les chemins de fer sont tout aussi rapides et offrent même plus de sécurité.

"L'histoire que voici pourrait être qualifiée d'internationale. Elle a surtout pour but de signaler l'absurdité d'un orgueil démesuré et de faire voir que la vraie noblesse ne dépend pas du nombre des quartiers qu'on porte sur son blason. Vous trouverez que Maurice est un bien méchant garçon, et je suis de votre avis; mais au lieu de perdre du temps à moraliser à ce sujet, j'ai préféré montrer comment ce jeune fat en herbe s'est mis dans de mauvaises passes par suite de sa vanité et de son opiniâtreté. Ai-je réussi? Voilà la question!"

"Nous croyons en bonne conscience que tous ceux qui liront *'True Nobility'* répondront par un *oui* à la question posée par l'auteur, et que ce *oui* sera mieux acquis que les sept millions et demi de *oui* donnés en mai dernier à l'homme de Sedan. Tel est notre verdict.

"Faisons remarquer, en passant, que la reliure du livre est charmante et d'un goût exquis."—*Constitutionnel de Jersey*, 16th Novembre, 1870.

"Madame de Chatelain's charming 'International Tale,' as she calls it, will be certain to be welcomed wherever it finds its way. It is chiefly intended, she tells us, to show the absurdity of overweening pride, and that to be 'Truly Noble,' does not depend on the number of one's heraldic quarterings. For this purpose the plan of the story is admirably adapted. The two heroes, the noble-hearted peasant-boy, Antoine, and the high-born Marquis de Vermont, in whom rank, training, and natural disposition have combined to form an incarnation of arrogance and selfishness, go side by side through prosperity and adversity, their conduct and motives contrasting at every step. We think, however, that that insufferable young Marquis is let off too

easily. Though he is tolerably purified in the fiery ordeal of the French Revolution, through which he had to pass, and by the hardships of a refugee's life in London, it is scarcely doing poetical justice to reinstate him in all his former honours, through no exertion of his own, but merely on his showing the first glimmerings of common sense, while Antoine becomes a sort of dependant or humble friend, for no faith is to be placed in the young patrician's protestations that he will consider him as a 'brother.' The book is a model of easy, pleasant writing, and its very diffuseness and garrulity become an additional charm, so delightfully natural are the incidents. The part, however, which describes the recovery of the lost will is extremely intricate and improbable. The character of the worldly-minded, but at bottom kind-hearted old Marquise, is very well-drawn. The doctrine of an essential difference between those of noble blood and the lower orders, which she held with such firm faith, is one of those which were swept away by the rising flood of the great Revolution, but a great many still practically endorse her remark, where she says, 'Let us be charitable, as becomes our rank—good and pious, and all that sort of thing; but let us have no equality. I dare say people were all equal formerly, but that's a long time ago.'—*The Scotsman, Friday, December 30th, 1870.*

"We some time ago had the pleasure of noticing our authoress's 'Sedan Chair,' a pretty fiction distinguished by far more than ordinary point. What if now the fiction could become reality? What power would it not have given unhappy France. Here we have a story of another kind; well conceived, well told and well meant. The good such books do is immense. The interest chiefly centres in two lads—one a marquis of the old nobility, the other a poor widow's son. They are brought together by a pretty French usage of a rich son giving a suit of clothes to a poor one of his own age on Christmas day, but their characters are of the most opposite. One haughty—the other well-contained; one deficient in all that constitutes a man, or, shall we say 'True Nobility'—the other the very essence of it. Far removed from each other in worldly status, each runs a course of his own. But the revolution superervenes, and, as the believers in it say, before it all men are equal, so far as this world's goods go, then the two lads Maurice the Marquis, and Antoine the poor modeller, are equal. How well is told the paltry lurking pride of the former, and the steady efforts to better himself of the latter we can aver. How clearly all things are made right is most telling; there is an unpretending style, and withal great earnestness throughout, and we hope it may have the blessed effect of making an Antoine of many a Maurice."—*The Stratford-upon-Avon Chronicle, 11th November, 1870.*

"This gifted lady's writings are always welcome, for they are full of real interest, and display a vigorous intellect as well as a kind heart. The volume before us is intended, we presume, as a Christmas gift to the young; and a most appropriate present it will prove. It is handsomely got up and well illustrated. The object of the authoress is to show up the absurdity of overweening pride, and that 'true nobility' does not depend on the number of quarters in one's armorial bearings. The aim of the book is admirably worked out, and the moral most successfully pointed."—*Reynold's Newspaper, 11th December, 1870.*

"The moral of Madame de Chatelain's 'Truly Noble,' with Illustrations, would secure a limited measure of respectful consideration for

a poorer story; but goodness of purpose is not the only merit of the writer, who insists that a little boy, who is inordinately selfish and greedily fond of chocolate drops, must be ranked amongst the unquestionably ignoble specimens of humanity, although he is the son of a marquis and the pet of an opulent grandmother."—*Athenæum*, 24th December, 1870.

"We may here correct an inadvertent injustice, in stating that one of this capital series which we noticed the other day—'True Nobility,' by Madame de Chatelain—is not a translation, but an entirely original work, written with a charming simplicity and point, that do not all come from its English."—*Daily Telegraph*, December 27th, 1870.

"Under the appropriate title of 'Truly Noble,' Madame de Chatelain, wife of the distinguished poet and translator of that name, gives us an admirable tale, well suited to be put into the hands of youth, and which is eminently deserving of a wide circulation and a lasting popularity. The story is laid in the time of the French Revolution, and relates the fortunes of two young lads, one the son of an aristocratic family, and the other a youth of humble origin. The former was a spoilt child, all whose whims and failings were humoured by an indulgent grandmother, and who was taught to look down with scorn and contempt on those who were his inferiors in social rank. In his early childhood, in conformity with a beautiful French custom, he performed on the day of his first communion, a charitable act towards a poor little boy of his own age, but he performed it unwillingly and ungraciously, and only because his parents in a manner compelled him to do it. But, as matters afterwards turned out, this act formed a link between the future lives and fortunes of the two boys. The French Revolution came and reduced the aristocratic family to beggary. The young scion of a noble house, reared in luxury and with a contempt for labour, soon found what it was to be cold and hungry, and in need of a helping hand, and after many a hard struggle with his family pride and prejudice, was glad to accept protection and aid from his lowly-born friend. The young aristocrat fled to England, as many of his countrymen and his class had done before him; his young friend followed him, found him out, watched over him, educated him out of his old prejudices, and got him to become a self-supporting member of society. The story closes with a scene of happiness on all sides. It is skilfully told throughout, and is in fact quite as interesting as many of the novels for which a run is made upon the circulating libraries. It is, as we have said, especially suited for youthful readers, and the moral it conveys is good not merely for the sons of wealthy parents, but also for the sons of poor ones, and for girls as well as for boys."—*The Nation*, Dublin, 24th June, 1871.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Liste des Souscripteurs	iii
Dédicace	ix
Préface	xiii

BEAUTÉS DE LA POÉSIE ANGLAISE.

Vième Volume.

AIRD, (THOMAS.)	
Le Fleuve	1
AINSWORTH, (W. C.)	
La Coutume de Dunmow	3
ANONYME.	
Rien qu'un Cousin	6
L'Angleterre à l'Irlande, Salut !	7
Alexandre le Grand	9
A la Fenêtre ouverte	10
Sur une petite Sabline du Désert	11
Les trois Sœurs	11
La jeune Malade	12
AYTOUN, (W. C.) *	
L'Exécution de Montrose.	13
BALLANTINE, (JAMES.)	
Chant séculaire en l'honneur de Walter Scott	472
BANKS, (G. LINNÆUS.)	
Paris assiégé	18
BENNETT, (GEORGE.)	
Le Rouge-Gorge	19
Le Congé de la St. Jean	20
BRITTON, (J. J.)	
Le dernier Mot d'un Roi	21
Sous les Tilleuls	22
Sur une Hyacinthe blanche ornant un salon de la ville en hiver	23
Les Aspirations d'un Affairé	23

	Page
BROWN (MISS FRANCES).	
Les Chants de la Patrie	24
BROWNING, (ROBERT.)	
Le Confessionnal (Espagne)	25
BRUCE, (MICHAEL.) *	
Au Coucou—(Poème impudemment volé à l'Auteur par son exécuteur testamentaire, John Logan)	27
Élégie écrite au printemps	472
BURNS, (REV. J. B.)	
La Vigne de Noël	28
Les Pèlerins	29
BURRINGTON, (E. H.)	
Les Rois du Sol	33
Le Beau	34
BYRON, (LORD.) *	
Adrien à son âme en mourant	35
Fragment	36
A Jessie	36
CAMPBELL, (THOMAS.) *	
Chant funèbre de Wallace	36
Chanson	37
CASSELS, (W. R.)	
Le Calice de la Vie	38
CHATELAIN, (MADAME CLARA DE.)	
Fontainebleau: à l'Ermite de la Forêt	40
Les Hirondelles	41
CHAUCER, (GEOFFREY.) *	
La Fleur et la Feuille	43
CRAIG, (MISS ISA—MRS. KNOX.)	
Martin Luther et Kate	55
ELLIOTT, (LUCINDA.) *	
L'Enfant Mourant	56
FERROLL, (L'AUTEUR DE "Paul Ferroll.")	
Le Bal de la Reine	57

TABLE DES MATIÈRES.

509

Page

FRASER, (SIR WILLIAM, BART.)

Le Banquet des Ombres 63

Une voix de Sirène 65

GIBBS, (WILLIAM ALFRED.)

La petite Mabel aux petits Oiseaux en quittant la Grange . 66

Chant d'Eva 66

Les Quatre Ages 67

GRAZEBROOK, (HENRY.)

Amour 67

Clara 475

HALLECK, (FITZ-GREENE.)

Burns : à une Rose apportée d'un site près l'église d'Allo-
way dans l'Ayrshire en l'automne de 1822 . . . 69

HERRICK, (ROBERT.) *

Aux Narcisses 73

HERVEY, (T. K.) *

Jerusalem 73

HOOD, (THOMAS). *

L'Orme: Réverie dans les Bois 75

Le Songe d' Eugène Aram 87

La Jeunesse et la Vieillesse 91

Le Vaisseau-Démon 91

A un enfant qui embrasse sa Mère 94

La Chevalier et le Dragon 94

Le Songe d'une grande Dame 100

Le Rêve du Célibataire 102

Le Clé de l'Alhambra 104

La Maison Hantée 107

Une Légende de Cologne 114

La Mer de la Mort 115

La Reine Mab 116

La Part du Poète 117

Ode à la Mélancolie 118

Vieille Ballade 120

Ruth 121

Le Pont des Soupirs 122

Je me Rappelle 124

Le Chant de la Chemise 125

HORNE, (R. H.)

A la Mémoire de Henri Regnault, de l'Académie de Rome,
tué à Montretout, le 19 janvier, 1871, Agé seulement
de 24 ans 126

Le Cercle Fatal 127

	Page
HUNT, (LAURENCE) *	
L'Inévitable	128
LEWIS, (THOMAS.)	
Vive la Bohème	129
JONES, (ERNEST.) *	
Chant des Parias	131
JONES, (SIR WILLIAM.)	
Hymne à Kam-Deo	132
KRATS, (JOHN.) *	
Robin Hood	135
KENDALL, (HENRY.)	
Le Coin du Feu :	137
Dédicace de l'Ouvrage intitulé : " Leaves from Australian Forests "	138
KENT, (CHARLES.)	
Lamartine en Février 1848	138
KINGSFORD, (MRS. ALGERNON, G.)	
Roseaux de la Rivière	144
Derrière les vieux Vitraux	144
LAMB, (CHARLES.) *	
L'Enfance	145
LANDON, (MISS L. E. L.) *	
A Alaric Watts	145
LANGFORD, (J. A., DR.)	
Allons chez Nous	146
Moi, j'avais un Ami	147
LONGFELLOW, (H. W.)	
Le Cimetière Juif à Newport	148
Prologue de la Légende d'Or	149
Evangéline	151
Les Voix de la Nuit. Exorde	202
Hymne à la Nuit	204
Un Psaume de la Vie	205
Le Faucheur et les Fleurs	206
La Lumière des Etoiles	206
L'Empreinte des Pas des Anges	207
La Messe de Minuit, pour l'année qui se meurt	208
LOVEB, (SAMUEL.) *	
Carolus et Brigitte Cruise	210

TABLE DES MATIÈRES.		511
		Page
MACKAY, (FRANCIS ALEXANDER.)		
Décembre		211
M^c CARTHY, (DENIS FLORENCE.)		
Dolores		212
Ces Cloches de Shandon		212
M^c CRIE, (REV. GEORGE.)		
Ma fleur		213
MASTERS, (MISS J. M.)		
L'Abbaye de Tintern		214
MITCHELL, (NICHOLAS.)		
Londres endormi		480
La grande Horloge		481
MOGRIDGE, (E. C.)		
Les trois Prières		217
Trace de Larmes		219
MOORE, (THOMAS.) *		
Matin et Soir		220
MONTGOMERY, (JAMES.) *		
Dieu ! Tu me vois !		221
MONTGOMERY, (PERCY VERNON GORDON DE.)		
Le vieux Manoir		222
MONTGOMERY, (REV. ROBERT.)*		
La Religion de la Solitude		224
MORAR, (THE KNIGHT OF.)		
Oh ! ce n'est pas sous l'if du cimetière, &c.		224
MOXON, (EDWARD.) *		
Sonnet x. livre i. Sonnet xxiv. livre ii.		225
PAYNE, (CAPITAINE J. BERTRAND.)		
Souvenance		226
A Quelqu'une		227
PENNELL, (H. CHOLMONDELEY.)		
Un Démon dans la Famille		482
Eole		487

	Page
PHILLIPSON, (MRS. CAROLINE GIFFARD.)	
Belle Dame à quoi rêvez-vous ?	227
PRAED, (W. M.) *	
La Beauté et ses Visiteurs	229
QUILLINAN, (EDWARD.) *	
Le Serin Chardonneret	230
READE, (J. E.) *	
Marianna	232
REYNOLDS, (POÈTE AMÉRICAIN.)	
Pense à Moi	234
ROGERS, (SAMUEL.) *	
Sur une Larme	234
SAUNDERS, (EDMUND.)	
Ne m'Oublies pas	235
SCOTT, (PATRICK.)	
Le Fleuve de la Vie.	236
SCOTT, (SIR WALTER.) *	
Le Barde Malade	237
SHAKESPEARE, (WILLIAM.) *	268
Hamlet—Acte V. Scène I.	238
" " Scène II.	240
" " Scène III.	243
Le Roi Lear—Acte I.	246
Vie et Mort du Roi Richard III.—	
Acte I	269
Acte II.	319
Acte III.	340
Acte IV.	379
Acte V.	422
SHELLEY, (PERCY BYSSHE.) *	
Ariette	444
SHEPHERD, (RICHARD HORNE.)	
Dédicace du Poème "Annus Moriens"	444
SKIPSEY, (JOSEPH.)	
Le Chant du Buveur	445
Mon gentil Oiselet	446

TABLE DES MATIÈRES.

513

SULLIVAN, (T. D.)	Page
La Chanteuse des Rues	459
Il y a Longtemps, bien Longtemps	461
Thiggin Thu	462
SWAIN, (CHARLES.)	
La tente d'Abraham	446
La Nuit et le Matin	448
Vers sur la Mort de Sir John Potter	449
Notre Foyer et des Amis autour	449
La Paix de la Tombe	450
Un Soupir	451
Chacun a son Défaut	451
Hier et Demain	452
Le Roi de l'Orage	452
SWAIN, (MISS CLARA.)	
En Avant	453
SWINBURNE, (ALGERNON CHARLES.)	
Veilleur ! Quoi de la Nuit ?	454
Strophe Supplémentaire—Strophe Prophétique : par le Chevalier de Chatelain	457
TENNYSON, (ALFRED.)	
L'Aigle	463
TRENCH, (REV. C. R. SA GRACE L'ARCHEVÊQUE DE DUBLIN.)	
Un Promenade au Cimetière	463
TUPPER, (MARTIN F.)	
L'Honneur du Drapeau	465
WATT, (ALARIC.) *	
Il y a Dix Ans	466
WESTWOOD, (THOMAS.)	
La Tour du Brocken	467
WORDSWORTH, (W.) *	
Au Sommeil	471
Derniers ouvrages du Chevalier de Chatelain	489
Dernier ouvrage de Madame de Chatelain—"True Nobility"	502







LONDRES :
IMPRIMERIE DE J. DAVY ET FILS, 137, LONG ACRE.







